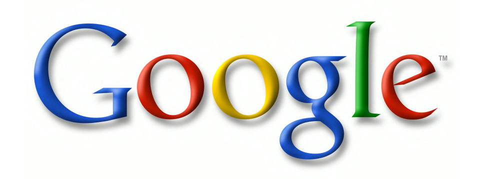



SE TAIRE ET FAIRE

DICTIONNAIRE

POUR L'INTELLIGENCE

DES AUTEURS CLASSIQUES,

GRECS ET LATINS,

TANT SACRÉS QUE PROFANES.

TOME DIX-HUITIÈME.

DICTIONNAIRE

POUR L'INTELLIGENCE

DES AUTEURS CLASSIQUES,

GRECS ET LATINS,

TANT SACRÉS QUE PROFANES,

CONTENANT

LA GÉOGRAPHIE, L'HISTOIRE, LA FABLE, ET LES ANTIQUITÉS.

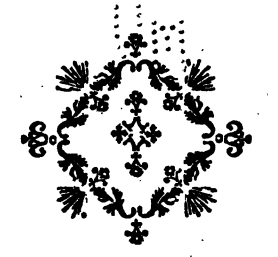
DÉDIÉ

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE CHOISEUL,

Par M. SABBATHIER, de l'Académie Étrusque de Cortone, Professeur au College de Châlons-sur-Marne, & Secrétaire perpétuel de l'Académie de cette dernière Ville.

TOME DIX-HUITIEME.



A PARIS,

Chez DELALAIN, Libraire, rue de la Comédie Françoise.

M. DCC. LXXIV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

AUTRES OUVRAGES

DU MÊME AUTEUR,

Qui se trouvent chez le même Libraire.

1.° Essai Historique-Critique sur l'Origine de la Puissance temporelle des Papes; Ouvrage qui a remporté le Prix de l'Académie Royale de Prusse. Nouvelle édition.

2.° Le Manuel des Enfans, ou les Maximes des Vies des Hommes Illustres de Plutarque. 1. *Vol. in-12.*

3.° Recueil de Dissertations sur divers sujets de l'Histoire de France. 1. *Vol. in-12.*

4.° Les Mœurs, Coûtumes & Usages des anciens Peuples. 3. *Vol. in-12.* & 1. *Vol. in-4.°*

5.° Les Exercices du Corps chez les Anciens. 2. *Vol. in-12.* & 2. *Vol. in-8.°*



DICTIONNAIRE
POUR L'INTELLIGENCE
DES AUTEURS CLASSIQUES, GRECS ET LATINS, TANT SACRÉS QUE PROFANES,
CONTENANT
LA GÉOGRAPHIE, L'HISTOIRE, LA FABLE ET LES ANTIQUITÉS.


UNAMBULES, (*a*) *Funambuli*, nom que l'on donnoit à des danſeurs de corde. Les Funambules faiſoient un des ſpectacles des Anciens. On en trouve dès le tems de Térence.

Cet exercice étoit fort fréquent dans l'Orient; on mettoit des cordes, dit ſaint Chriſoſtôme, tendues en ſorte qu'on n'y pouvoit marcher qu'en montant ou en deſcendant. Il ne falloit qu'un coup d'œil mal donné, ou un petit défaut d'attention, pour précipiter ces Funambules dans l'orcheſtre, où ils périſſoient malheureuſement. On ne ſe ſervoit plus en ce tems de la précaution de l'empereur Marc-Aurele, qui faiſoit tendre des matelats ſous ces danſeurs de corde, de peur qu'ils ne périſſent en tombant; on n'avoit pas non plus l'attention d'y tendre des rets, comme on fit depuis, ſelon Capitolin, pour les ga-

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 252. Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. XIII. p. 482, 483.

rantir du péril. D'autres, continue saint Chrisostôme, après avoir marché sur cette corde, s'y dépouilloient & s'y revêtoient, comme s'ils avoient été dans un lit; spectacle que plusieurs n'osoient regarder. Les autres trembloient, en voyant une chose si périlleuse.

On vit du tems de Tibere des choses qui tenoient du prodige; des éléphans marchoient sur des cordes tendues, quoique ce soient de tous les animaux qui paroissent les moins propres à ces sortes d'exercice. Un spectacle encore plus surprenant du tems de l'empereur Néron, fut de voir entre mille autres jeux un Chevalier connu de tout le monde assis sur un éléphant courir *per catadromum*, ce que Casaubon interprete sur une corde tendue. Après tout, dès qu'un éléphant court sur une corde, on comprend bien qu'il y peut courir portant quelqu'un sur son dos. Germanicus, selon Pline, donna des jeux publics, où l'on vit des éléphans faire plusieurs tours de souplesse, lancer des épées en l'air, se battre comme des gladiateurs, danser la Pyrrhyque, & marcher sur la corde. Il est étonnant, dit Pline, de voir des éléphans si adroits, qu'ils montent sur des cordes tendues; & ce qui est plus incroyable, c'est qu'ils en descendoient à reculons.

Les Grecs appelloient les Funambules, *Schœnobates*. Ils avoient ce spectacle, qui a été continué pendant longtems dans le Christianisme.

Il fut introduit à Rome sous le consulat de Sulpitius Pétus & de Licinius Stolon, l'an de la fondation de cette ville 390. Ils donnerent d'abord leurs jeux dans l'isle du Tibre, & ensuite Messala & Cassius, censeurs, les firent paroître sur le théâtre. Térence, dans sa comédie de l'Hécyre, fait mention d'un Funambule, qui avoit empêché le peuple de faire attention à sa pièce dans la première représentation qui en avoit été donnée. Horace fait aussi mention des Funambules, & Juvénal des Schœnobates qui jouoient à Rome.

Il y avoit de quatre sortes de danseurs de corde; les premiers étoient ceux qui tournoient autour d'une corde, comme une roue autour de son essieu; les seconds étoient ceux qui descendoient de haut en bas sur une corde, appuyés sur l'estomac, les bras & les jambes étendus; les troisièmes couroient sur une corde tendue horizontalement ou de haut en bas; & les quatrièmes étoient ceux qui sautoient & dansoient sur la corde.

Manilius a fait une description fort élégante du danseur de Corde ou du Funambule dans ces vers:

Aut tenues ausus sine limite gressus,
Certa per extentos ponit vestigia funes;

Et cœli meditatus iter, vestigia perdit.

Per vacuum & pendens populum suspendit ab ipso.

Saumaise a trouvé dans un ancien manuscrit une espèce d'énigme sur les Funambules. *Vidi hominem pendere cum via, cui latior erat planta quam semita;* c'est-à-dire, *j'ai vu un homme suspendu en l'air avec son chemin, qui avoit la plante du pied plus large que le chemin par lequel il marchoit.* Saumaise a mis cette énigme en un distique Grec:

Εἶδον ἐγω, μέγα θάμβος, ἐν ἠέρι πεζὸν ὁδίτην.

Μειοτέρης ἐπιβὰς ἴχνεος ἀτραπιτοῦ.

FUNDANIA [la Famille], *Gens Fundania*, famille Romaine. La famille Fundania étoit Plébéïeme. Ses médailles sont rares. Patin n'en avoit vu que deux qu'il rapporte.

FUNDANIUS [M.] FUNDULUS, *M. Fundanius Fundulus*, (a) étoit Édile Plébéïen avec L. Villius Tappulus, l'an de Rome 539, & 213 avant J. C. Ces deux Magistrats accuserent plusieurs Dames Romaines devant le peuple, de mener une vie déréglée; & il y en eut quelques-unes qui furent condamnées, & envoyées en exil.

FUNDANIUS [M.], *M. Fundanius*, (b) étoit tribun du peuple l'an de Rome 557, & 195 avant J. C. Il eut beaucoup de part à la cessation de la loi Oppia, qui avoit été établie sous le consulat de Q. Fabius & de Ti. Sempronius.

FUNDANIUS [C.], *C. Fundanius*, (c) Chevalier Romain, qui abandonna le parti de Pompée, pour suivre celui de César.

FUNDANIUS, *Fundanius*, (d) Poëte comique, du tems d'Horace. C'est l'homme de nos jours, dit ce dernier, qui fait le mieux ces poësies légeres, où une courtisanne habile, ou quelque Dave, friponne un vieux Chrémès. Horace, dans un autre endroit, fait faire à Fundanius la description d'un repas.

FUNDANIUS, *Fundanius*, (e) surnom d'Hercule. Il est fait mention du temple d'Hercule Fundanius dans Vopiscus. Il met entre les présages qui regardoient l'empire de Florien, que le vin dont il vouloit faire des libations dans le temple d'Hercule Fundanius devint de couleur de pourpre.

FUNDANUS LACUS; (f) c'étoit un lac d'Italie, ou plutôt un petit golfe de la mer Tyrrhene, au fond duquel étoit située la ville de Fundi. On appelloit aussi *Fundani Montes*,

(a) Tit. Liv. L. XXV. c. 2.
(b) Tit. Liv. L. XXXIV. c. 1. *& seq.*
(c) Hirt. Pans. p. 836.
(d) Horat. Satyr. 10. v. 42. L. II. Satyr. 8. v. 1. *& seq.*
(e) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 199, 228.
(f) Plin. Tom. I. pag. 153. Tacit. Annal. L. IV. c. 59. Hist. L. III. c. 69.

les montagnes qui étoient au nord-ouest de cette ville.

On nomme aujourd'hui ce lac le lac de Fondi. Il n'est pas aussi grand qu'il l'étoit autrefois. Il ne s'étend pas plus de quatre milles, selon Baudrand, qui dit l'avoir observé, en passant dans ces quartiers, l'an 1667. Il se grossit quelquefois comme les Palus-Pomptines, lorsque les grands vents empêchent l'écoulement de ses eaux.

FUNDANUS AGER, le territoire de Fundi. *Voyez* Fundi.

FUNDI, *Fundi*, Φοῦνδοι (a) ville d'Italie, située sur la voie Appia, entre Terracine & Formies, à seize mille pas de la première, & à treize de la seconde, selon l'Itinéraire d'Antonin. Festus, distinguant diverses sortes de Municipes, dit de la première espèce, qu'ils participent à tout pour exercer les charges, comme les citoyens Romains, excepté qu'ils n'ont pas droit de suffrage, ni celui de se donner des Magistrats. C'est pourquoi, Festus compte les habitans de Fundi entre les préfectures qui recevoient tous les ans les Magistrats que le Préteur de Rome leur envoyoit. Tite-Live les nomme en ce sens-là *Fundani Municipes*. Le vin de Fundi étoit un des meilleurs du païs, selon Strabon. Pline en fait aussi un grand éloge.

L'an de Rome 425, les Privernates eurent guerre avec les Romains; & ceux de Fundi, comme alliés des premiers, se joignirent à eux, & fournirent même le Général, qui commanda les troupes des deux peuples, nommé Vitruvius Vaccus, homme illustre non seulement entre les siens, mais même à Rome. Ce Général fut vaincu sans avoir même disputé la victoire. Le consul C. Plautius, après avoir désolé tout le territoire de Priverne, mena son armée sur les terres de Fundi. Les Sénateurs de cette ville vinrent à sa rencontre, lorsqu'il entroit dans leur païs. Ils lui représenterent qu'ils ne venoient pas demander grace pour Vitruvius Vaccus & ses partisans, mais pour le peuple de Fundi, dont Vitruvius Vaccus lui-même avoit bien prouvé l'innocence, en se retirant après sa défaite à Priverne, & non à Fundi sa patrie; que c'étoit donc dans Priverne qu'il devoit chercher & punir les ennemis du peuple Romain qui s'étoient soulevés contre Fundi aussi bien que contre Rome, oubliant ce qu'ils devoient à ces deux patries; que pour les habitans de Fundi, ils étoient restés paisibles, qu'ils avoient le cœur vraiment Romain, & conservoient toute la reconnoissance possible de l'honneur que Rome leur avoit fait, de les admettre au nombre de ses citoyens; qu'ils prioient le Consul d'épargner un peuple

(a) Strab. p. 233, 234. Plin. T. II. pag. 716. Tit. Liv. L. VIII. c. 14, 19. L. XXXVIII. c. 36. Vell. Paterc. L. I. c. 14.

innocent, & d'être persuadé que leurs campagnes, leurs villes, leurs personnes & celles de leurs femmes & de leurs enfans, étoient & seroient toujours soumises à la puissance du peuple Romain. Le Consul ayant loué leur fidélité, & écrit à Rome que ce peuple étoit dans son devoir, tourna du côté de Priverne. Claudius rapporte que ce Général, avant que de quitter le païs, punit les chefs de la conspiration, & envoya trois cens cinquante de leurs complices à Rome chargés de chaînes; que le Sénat n'accepta point la reddition de ce peuple, parce qu'il comprit qu'il avoit voulu sauver tout le reste des habitans, aux dépens d'un petit nombre de gens de la plus pauvre & de la plus vile populace.

C'est aujourd'hui Fundi, au royaume de Naples dans la province de Labour, sur les frontières de l'état de l'Église, & de la campagne de Rome, avec un évêché suffragant de l'archevêché de Capoue, mais exempt de sa jurisdiction. Elle est dans une plaine, entre deux montagnes, & mal peuplée à cause du lac de Fundi, qui en est proche, & de son mauvais air, à cinq milles de la côte de la mer, & du Golfe de Caiete.

FUNEBRES [Jeux], *Ludi Funebres*. (*a*) Ces Jeux sont de la plus haute antiquité. Pline les fait remonter jusqu'au tems d'Acaste, lorsqu'il dit qu'Acaste les institua à Iolcos, & Thésée à l'Isthme. On fait même passer pour Jeux Funebres ces jeux si renommés dans la Grece. Les olympiques, selon l'opinion de quelques-uns, furent institués par Atrée, & dédiés à Jupiter, pour faire honneur aux cendres de Pélops; les Néméens furent dédiés à Neptune en l'honneur d'Archémorus; & les Isthmiens au même dieu en l'honneur de Mélicerta. Mais, ces jeux étoient permanens, au lieu que les Jeux Funebres ne l'étoient pas.

Nous parlons à leurs articles des jeux Olympiques, Néméens, Isthmiens & Pythiens; il s'agit ici des jeux qu'on faisoit aux funérailles des personnes de distinction, tels que furent ceux qu'Achille donna en l'honneur de Patrocle; le premier fut la course des chevaux & des chars, où Diomede remporta le premier prix; le second fut le combat à coup de poings, où Épée fut victorieux; le troisième fut la lutte, où Ajax & Ulysse eurent un avantage & un prix égal; le quatrième fut la course, où Ulysse par le secours de Minerve vainquit Antiloque; le cinquième, le combat à la pique entre Ajax & Diomede, où les combattans furent séparés, & eurent un prix égal; le sixième fut le jeu du disque, où Polypete gagna le prix, en jet-

(*a*) Pauf. p. 460. Plin. Tom. I. p. 417. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. V. pag. 35 & 36.

tant le disque plus loin qu'aucun autre; le septième fut le jeu de l'arc, où Mérione remporta le prix.

Énée fait à l'anniversaire de son pere Anchise, des Jeux Funebres un peu différens; le premier est un combat naval; le second, la course à pied; le troisième, l'arc & les fleches; le quatrième, le jeu des Cestes; après quoi vient le jeu de Troie, qu'Ascanius fait avec les jeunes garçons. Nous ne voyons pas dans tous ces jeux ceux des gladiateurs, que les Romains donnoient en l'honneur des défunts, persuadés que les dieux Manes aimoient le sang humain; & que c'étoit un des meilleurs moyens pour les rendre propices. Les trois fils de M. Æmilius Lépidus, qui avoit été trois fois Consul & Augure, firent dans le marché public des Jeux Funebres à leur pere, qui durerent trois jours; d'autres en donnerent qui durerent quatre jours.

Les Romains donnerent comme à l'envi des Jeux Funebres, dont la dépense étoit excessive. Jules-César se distingua parmi ceux qu'il donna en l'honneur de son pere. Curion fit des théatres & des machines versatiles, où les spectateurs ne pouvoient se tenir sans péril.

Le peuple assistoit à ces Jeux Funebres en habit de deuil; après quoi, quand on donnoit un festin public, chacun s'habilloit de blanc. Cette coûtume étoit séverement gardée. Cicéron fait une grande affaire à Vatinius de ce qu'il avoit assisté au festin de Q. Arius en habit de deuil. On donnoit ainsi des festins à tout le peuple; quelques-uns les donnoient, parce qu'ils y étoient obligés par le testament de leurs proches. Ils assignoient le nombre des tables qu'il falloit dresser & servir pour y recevoir tous ceux qui s'y présentoient. Jules-César en fit dresser jusqu'à vingt-deux mille; d'autres en mettoient un nombre beaucoup moindre.

Les combats de plusieurs gladiateurs qui se battoient auprès du bûcher, pendant la cérémonie des funérailles, furent introduits au lieu des sacrifices que l'on faisoit autrefois des captifs, qu'on immoloit aux Manes; on aima mieux les condamner à ces combats les uns contre les autres, que de les égorger; adoucissant la cruauté de ce spectacle, par la liberté qu'on leur donnoit de se défendre, & par l'espérance de la vie, qu'on leur accordoit s'ils étoient vainqueurs. On dit que ce fut Junius Brutus, premier consul de Rome, qui institua le premier ces sortes de jeux, pour honorer les funérailles de son pere. On y faisoit aussi des comédies, avec des dépenses si excessives, que Tibere défendit aux particuliers d'entreprendre ces jeux, s'ils n'avoient quatre cens mille sesterces de bien. L'empereur Claude avoit ordonné que l'on célébrât tous les ans des Jeux

Funebres dans le cirque, dont les édiles auroient soin; mais, il eut ensuite horreur de cette inhumanité. L'usage néanmoins en demeura permis aux particuliers, jusqu'au tems de Théodoric, roi des Ostrogoths en Italie, qui l'abolit entièrement vers l'an de J. C. 500.

FUNÉRAILLES, terme dérivé du Latin *Funus*, & celuici de *Funalia*, parce que les torches, *Funes cerâ circumdati*, étoient d'usage dans les enterremens des Romains.

Les Funérailles sont les derniers devoirs que l'on rend à ceux qui sont morts. Ces devoirs ont été & sont encore en usage parmi toutes les nations de la terre; marque certaine que c'est la loi naturelle qui les inspire; mais, dès que ce sentiment intérieur fut dépravé par l'iniquité des hommes, & que les ténebres du Paganisme eurent inondé toute la terre, la raison offusquée changea ce devoir si pieux & si raisonnable en superstition; chaque nation se prescrivit des cérémonies particulières, presque toutes fondées sur les erreurs où chacune étoit touchant la vie future. La plus monstrueuse coûtume, & pourtant une des plus reçues chez un grand nombre de peuples, étoit celle d'égorger ou brûler des hommes sur les bûchers, & d'immoler des hommes vivans pour faire honneur aux morts.

On remarque en différens païs une diversité de coûtumes pour ce qui regarde les Funérailles, tout à-fait surprenante; & il en est parlé si souvent dans l'Histoire, qu'il est nécessaire d'entrer dans quelques détails à ce sujet. Nous allons commencer par les Grecs & les Romains, & nous passerons de-là successivement aux autres nations.

I.

Funérailles des Grecs.

Les Grecs habilloient leurs morts de couleur blanche. Ils mettoient à la porte un grand vaisseau d'eau lustrale, apportée de quelque autre maison, où il n'y avoit point de morts. Tous ceux qui venoient à la maison de deuil, s'aspergeoient de cette eau en sortant. On pendoit aussi en quelque endroit vers la porte, des cheveux coupés de la tête du mort, selon Euripide.

La cérémonie de mettre le corps mort à la porte s'appelloit *la collocation*. Il y avoit un homme qui gardoit le corps mort; & quand c'étoit quelque Prince, de petits garçons en chassoient les mouches. Le garde avoit soin d'empêcher qu'on ne volât rien des habits, & de s'opposer aussi à ceux qui voudroient enlever le corps; ce que faisoient quelquefois les créanciers, qui ne le rendoient pas jusqu'à ce que ses parens ou ses amis eussent acquitté ses dettes. Cimon ne put ravoir le corps de son pere Miltiade, qu'en payant ses créanciers qui

l'avoient enlevé. Quand on ne les payoit pas, le corps étoit privé de la sépulture ; ce qui passoit pour une grande infamie, & pour le plus grand des malheurs qui pouvoient arriver à l'homme. Car, selon Végece, il n'en est point de pareil à celui-là. Homère, dès le commencement de l'Iliade, ne manque pas de marquer la privation de la sépulture entre les plus grands malheurs que la contagion avoit apportés dans le camp des Grecs.

Quand quelqu'un se trouvoit sur mer en péril de naufrage, il lioit autour de son corps tout ce qu'il avoit d'argent ou de choses de prix, & y mettoit un écrit par lequel il supplioit ceux qui trouveroient ce corps de prendre pour eux l'argent & les effets, & de lui rendre les devoirs de la sépulture. Indépendamment même de cela, il n'étoit pas permis quand on trouvoit un corps, de passer outre sans l'enterrer ; on regardoit cela comme un crime & comme une grande inhumanité. Une loi d'Athènes portoit, selon Élien, que si quelqu'un trouvoit le cadavre d'un homme, il devoit lui jetter de la terre sur le corps, & l'ensevelir, en sorte qu'il regardât le couchant.

Quand quelqu'un mouroit loin de son païs, on y rapportoit ses cendres pour être mises au tombeau de ses ancêtres. Cela se pratiquoit quelquefois ; mais, si l'on comptoit tous les exemples, les exceptions passeroient peut-être la règle.

Ceux qui étoient frappés de la foudre, dit M. Potter, étoient enterrés à part ; parce qu'on croyoit que c'étoient des gens qui déplaisoient aux dieux. D'autres disent qu'on les enterroit au même lieu où ils avoient été frappés ; mais, selon Plutarque, on les laissoit pourrir là même, & l'on entouroit de palissades le lieu où étoient ces corps. Peut-être en a-t-on usé à différentes fois en toutes ces manières. On privoit aussi de la sépulture les sacrileges & les violateurs des temples.

Quand les rois de Sparte étoient morts, des gens à cheval annonçoient leur décès en courant de côté & d'autre par la ville. Alors les femmes, les cheveux épars, prenoient des chauderons qu'elles battoient nuit & jour en faisant des lamentations ; c'étoit un vacarme épouvantable. Chaque maison étoit obligée sous de grieves peines de mettre un homme & une femme en deuil.

Ce fut la première année de la guerre du Péloponnèse, que les Athéniens firent des Funérailles publiques à ceux qui avoient été tués dans cette campagne, & ils pratiquerent depuis cette cérémonie, tant que la guerre subsista. Pour cela on dressoit, trois jours auparavant, une tente, où l'on exposoit les ossemens des morts, & chacun jettoit sur les ossemens des fleurs, de l'encens,

des parfums & autres choses semblables; puis, on les mettoit sur des chariots dans des cercueils de cyprès, chaque tribu ayant son cercueil & son chariot séparé; mais, il y avoit un chariot qui portoit un grand cercueil vuide, pour ceux dont on n'avoit pu trouver les corps; c'est ce qu'on appelloit *cénotaphe*. La marche se faisoit avec une pompe grave & religieuse; un grand nombre d'habitans, soit citoyens, soit étrangers, assistoient avec les parens à cette lugubre cérémonie. On portoit ces ossemens dans un monument public, au plus beau fauxbourg de la ville, appellé le Céramique, où l'on renfermoit de tout tems ceux qui étoient morts à la guerre, excepté ceux de Marathon, qui, pour leur rare valeur, furent enterrés au champ de bataille. Ensuite, on les couvroit de terre, & l'un des citoyens des plus considérables de la ville faisoit l'oraison funebre.

Après qu'on avoit ainsi payé solemnellement ce double tribut de pleurs & de louanges à la mémoire des braves gens qui avoient sacrifié leur vie pour la défense de la liberté commune, le public qui ne bornoit pas sa reconnoissance à des cérémonies ni à des larmes stériles, prenoit soin de la subsistance de leurs veuves & des orphelins qui étoient restés en bas-âge. Puissant aiguillon, dit Thucydide, pour exciter la vertu parmi les hommes; car, elle se trouve toujours où le mérite est le mieux récompensé.

Les Grecs ne connurent la magnificence des Funérailles, que par celles d'Alexandre le Grand, dont Diodore de Sicile nous a laissé la description; & comme de toutes les pompes funebres dont il est fait mention dans l'Histoire, aucune n'est comparable à celle de ce Prince, nous en joindrons ici le précis d'après M. Rollin; on verra jusqu'où la vanité porta le luxe de cet appareil lugubre.

Aridée, frere naturel d'Alexandre, ayant été chargé du soin de ce convoi, employa deux ans pour disposer tout ce qui pouvoit le rendre le plus riche & le plus éclatant qu'on eût encore vu. La marche fut précédée par un grand nombre de pionniers, afin de rendre praticables les chemins par où l'on devoit passer. Après qu'ils eurent été applanis, on vit partir de Babylone le magnifique chariot sur lequel étoit le corps d'Alexandre. L'invention & le dessein de ce chariot se faisoient autant admirer, que les richesses immenses que l'on y découvroit. Le corps de la machine portoit sur deux essieux qui entroient dans quatre roues, dont les moyeux & les rayons étoient dorés, & les jantes revêtues de fer. Les extrêmités des essieux étoient d'or, représentant des mufles de lions qui mordoient un dard. Le chariot avoit quatre timons, & à cha-

que timon étoient attelés seize mulets, qui formoient quatre rangs; c'étoit en tout seize rangs & soixante-quatre mulets. On avoit choisi les plus forts & de la plus haute taille; ils avoient des couronnes d'or & des colliers enrichis de pierres précieuses, avec des sonnettes d'or. Sur ce chariot s'élevoit un pavillon d'or massif, qui avoit douze pieds de large sur dix-huit de long, soutenu par des colonnes d'ordre Ionique, embellies de feuilles d'Acanthe. Il étoit orné au dedans de pierres précieuses, disposées en forme d'écailles. Tout autour règnoit une frange d'or à réseau, dont les filets avoient un doigt d'épaisseur, où étoient attachées de grosses sonnettes, qui se faisoient entendre de fort loin.

Dans la décoration du dehors, on voyoit quatre bas-reliefs. Le premier représentoit Alexandre assis dans un char, & tenant à la main un sceptre, environné d'un côté d'une troupe de Macédoniens, & de l'autre d'une pareille troupe de Persans, tous armés à leur manière. Devant eux marchoient les écuyers du Roi. Dans le second bas-relief on voyoit des éléphans harnachés de toutes pièces, portant sur le devant des Indiens, & sur le derrière des Macédoniens, armés comme dans un jour d'action. Dans le troisième étoient représentés des escadrons de cavalerie en ordre de bataille. Le quatrième montroit des vaisseaux tous prêts à combattre. A l'entrée de ce pavillon étoient des lions d'or qui sembloient le garder. Aux quatre coins étoient posées des statues d'or massif représentant des victoires, avec des trophées d'armes à la main. Sous ce dernier pavillon on avoit placé un trône d'or d'une figure quarrée, orné de têtes d'animaux, qui avoient sous leur cou des cercles d'or d'un pied & demi de largeur, d'où pendoient des couronnes brillantes des plus vives couleurs, telles qu'on en portoit dans les pompes sacrées.

Au pied du trône étoit posé le cercueil d'Alexandre, tout d'or & travaillé au marteau. On l'avoit rempli à demi d'aromates & de parfums, tant afin qu'il exhalât une bonne odeur, que pour la conservation du cadavre. Il y avoit sur ce cercueil une étoffe de pourpre brochée d'or; entre le trône & le cercueil étoient les armes du Prince, telles qu'il les portoit pendant sa vie. Le pavillon en dehors étoit aussi couvert d'une étoffe de pourpre à fleurs d'or; le haut étoit terminé par une très-grande couronne d'or, composée comme de branches d'olivier.

On conçoit aisément que dans une longue marche, le mouvement d'un chariot aussi lourd que celui-ci, devoit être sujet à de grands inconvéniens. Afin donc que le pavillon & tous ses accompagnemens, soit que le chariot descendît ou qu'il montât, demeurassent toujours dans

la même situation malgré l'inégalité des lieux, & les violentes secousses qui en étoient inséparables ; du milieu de chacun des deux essieux s'élevoit un axe qui soutenoit le milieu du pavillon, & tenoit toute la machine en état.

Le corps d'Alexandre, suivant les dernières dispositions de ce Prince, devoit être porté au temple de Jupiter Ammon ; mais, Ptolémée, gouverneur d'Égypte, le fit conduire à Alexandrie, où il fut inhumé. Ce Prince lui érigea un temple magnifique, & lui rendit tous les honneurs que l'antiquité Payenne avoit coûtume de rendre aux demi-dieux. On ne voit plus aujourd'hui que les ruines de ce temple.

I I.

Funérailles des Romains.

Les Romains ont été sans contredit un des peuples les plus religieux & les plus exacts à rendre les derniers devoirs à leurs parens & à leurs amis. On sçait qu'ils n'oublioient rien de ce qui pouvoit marquer combien la mémoire leur en étoit chere, & de ce qui pouvoit en même tems contribuer à la rendre précieuse. C'étoit aussi quelquefois un hommage qu'on accordoit à la vertu, pour exciter dans les citoyens la noble passion de mériter un jour de pareils honneurs. En un mot, Pline dit que les Funérailles chez les Romains étoient une cérémonie sacrée ; & les détails en sont fort étendus.

Cette cérémonie sacrée commençoit dès le moment que la personne se mouroit. Il falloit dans cet instant que le plus proche parent, & si c'étoient des gens mariés, que le survivant du mari ou de la femme donnât au mourant le dernier baiser comme pour en recevoir l'ame, & qu'il lui fermât les yeux. On les lui ouvroit, lorsqu'il étoit sur le bûcher, afin qu'il parût regarder le ciel. On observoit en lui fermant les yeux de lui fermer la bouche, pour le rendre moins effrayant, & le faire paroître comme une personne dormante. On ôtoit l'anneau du doigt du défunt, qu'on lui remettoit lorsqu'on portoit le corps sur le bûcher. On l'appelloit plusieurs fois par son nom à haute voix, pour connoître s'il étoit véritablement mort, ou seulement tombé en léthargie. On nommoit cet usage *conclamatio*, conclamation ; & suivant l'explication qu'un célebre Antiquaire a donnée d'un bas-relief, qui est au Louvre dans la salle des Antiques, on ne se contentoit pas de la simple voix pour les personnes de qualité, on y employoit le son des buccines & des trompettes, ainsi qu'on peut juger par ce bas-relief. L'on y voit des gens qui sonnent de la trompette près du corps d'une personne qui paroît venir de rendre les derniers soupirs, & que, selon qu'on peut conjecturer par les apprêts

qui y sont représentés, on va mettre entre les mains des libitinaires; les sons bruyans de ces instrumens, frappant les organes d'une manière beaucoup plus éclatante que la voix, donnoient des preuves plus certaines que la personne étoit véritablement morte.

Ensuite, on s'adressoit aux libitinaires pour procéder aux Funérailles suivant la volonté du défunt, s'il en avoit ordonné, ou celle des parens & des héritiers, avec le plus ou le moins de dépense qu'on y vouloit faire. Ces libitinaires étoient des gens qui vendoient & fournissoient tout ce qui étoit nécessaire pour la cérémonie des convois; on les appelloit ainsi, parce qu'ils avoient leur magasin au temple de Vénus Libitine. On gardoit dans ce temple les regîtres qu'on tenoit à Rome de ceux qui y mouroient; & c'est de ces regîtres qu'on avoit tiré le nombre des personnes que la peste y enleva pendant un automne du tems de Néron.

Les Libitinaires avoient sous eux des gens qu'on nommoit *pollinctores*, pollincteurs; c'étoit entre leurs mains qu'on mettoit d'abord le cadavre; ils le lavoient dans l'eau chaude, & l'embaumoient avec des parfums. Il paroît qu'ils possédoient la manière d'embaumer les corps à un plus haut degré de perfection, que ne faisoient les Égyptiens, si l'on en croit les relations de quelques découvertes faites à Rome depuis deux cens ans, de tombeaux où l'on a trouvé des corps si bien conservés, qu'on les auroit pris pour des personnes plutôt dormantes que mortes; l'odeur qui sortoit de ces tombeaux étoit encore si forte, qu'elle étourdissoit.

Après que le corps étoit ainsi embaumé, on le revêtoit d'un habit blanc ordinaire, c'est-à-dire, de la toge. Si cependant c'étoit une personne qui eût passé par les charges de la république, on lui mettoit la robe de la plus haute dignité qu'il eût possédée, & on le gardoit ainsi sept jours, pendant lesquels on préparoit tout ce qui étoit nécessaire pour la pompe des Funérailles. On l'exposoit sous le vestibule, ou à l'entrée de sa maison, couché sur un lit de parade, les pieds tournés vers la porte, où l'on mettoit un rameau de cyprès pour les riches, & pour les autres seulement des branches de pin, qui marquoient également qu'il y avoit là un mort. Il restoit toujours un homme auprès du corps, pour empêcher qu'on ne volât quelque chose de ce qui étoit autour de lui. Mais, lorsque c'étoit une personne du premier rang, il y avoit de jeunes garçons occupés à en chasser les mouches.

Les sept jours étant expirés, un héraut public annonçoit le convoi, en criant: *Exequias L.* [tel] *L. filii, quibus est commodum ire, tempus est; ollus*, [c'est-à-

dire *ille*], *ex ædibus efferuntur*. » Ceux qui voudront assister aux » obseques d'un tel, fils d'un » tel, sont avertis qu'il est tems » d'y aller présentement; on » emporte le corps de la mai- » son. « Il n'y avoit néanmoins que les parens où les amis qui y assistassent, à moins que le défunt n'eût rendu des services considérables à la République; alors le peuple s'y trouvoit; & s'il avoit commandé les armées, les soldats s'y rendoient aussi, portant leur armes renversées le fer en bas. Les licteurs renversoient pareillement leurs faisceaux.

Le corps étoit porté sur un petit lit qu'on nommoit *exaphore*, quand il n'y avoit que six porteurs; & *octophore*, s'il s'en trouvoit huit. C'étoient ordinairement les parens, qui par honneur en faisoient l'office, ou les fils du défunt s'il en avoit. Pour un Empereur, le lit étoit porté par des Sénateurs; pour un Général d'armée, par des officiers & des soldats. A l'égard des gens de commune condition, c'étoit dans une espèce de biere découverte qu'ils étoient portés par quatre hommes, de ceux qui gagnoient leur vie à ce métier. On les appelloit *vespillones*, parce que pendant un très-long-tems on observa de ne faire les convois que vers le soir; mais dans la suite on les fit autant de jour que de nuit. Le défunt paroissoit ayant sur la tête une couronne de fleurs, & le visage découvert, à moins que sa maladie ne l'eût entièrement défiguré; en ce cas on avoit soin de le couvrir.

Après que les maîtres de cérémonie du convoi avoient marqué à chacun son rang, la marche commençoit par une trompette & les joueurs de flûte qui jouoient d'une manière lugubre. Ils étoient suivis de plus ou de moins de gens, qui portoient des torches allumées. Proche du lit étoit un archimime qui contrefaisoit toutes les manières du défunt; & l'on portoit devant le lit couvert de pourpre, toutes les dignités dont il avoit été revêtu. S'il s'étoit signalé à la guerre, on y faisoit paroître les présens & les couronnes qu'il avoit reçus pour ses belles actions, les étendards & les dépouilles qu'il avoit remportés sur les ennemis. On y portoit en particulier son buste représenté en cire, avec ceux de ses ayeux & de ses parens, montés sur des bois de javelines, ou placés dans des chariots; mais, on n'accordoit point cette distinction à ceux qu'on nommoit *novi homines*, c'est-à-dire, gens qui commençoienr leur noblesse, & dont les ayeux n'auroient pu lui faire honneur. On observoit aussi de ne point porter les bustes de ceux qui avoient été condamnés pour crime, quoiqu'ils eussent possédé des dignités; la loi le défendoit. Toutes ces figures se replaçoient ensuite dans le lieu où elles étoient gardées. Au convoi des Empereurs, on fai-

foit encore porter fur des chariots, les images & les fymboles des provinces & des villes fubjuguées.

Les affranchis du défunt fuivoient cette pompe portant le bonnet qui étoit la marque de leur liberté; enfuite marchoient les enfans, les parens, & les amis *Atrati*, c'eft-à-dire, en deuil, vêtus de noir. Les fils du défunt avoient un voile fur la tête; les filles, vêtues de blanc, avoient les cheveux épars fans coëffure, & marchant nus pieds. Après ce cortege venoient les pleureufes, *præficæ;* c'étoient des femmes, dont le métier étoit de faire des lamentations fur la mort du défunt, & en pleurant, elles chantoient fes louanges fur des airs lugubres, & donnoient le ton à tous les autres.

Lorfque le défunt étoit une perfonne illuftre, on portoit fon corps au *roftra* dans la place Romaine, où la pompe s'arrêtoit pendant que quelqu'un de fes enfans ou des plus proches parens faifoit fon oraifon funebre, & c'eft ce qu'on appelloit *laudare pro roftris*. Cela ne fe pratiquoit pas feulement pour les hommes qui s'étoient diftingués dans les emplois, mais encore pour les dames de condition; la République avoit permis de les louer publiquement, depuis que ne s'étant pas trouvé affez d'or dans le tréfor public, pour acquitter le vœu que Camille avoit fait de donner une coupe d'or à Apollon Delphien, après la prife de la ville de Veies, les dames Romaines y avoient volontairement contribué par le facrifice de leurs bagues & de leurs bijoux.

De la place Romaine, on alloit au lieu où l'on devoit enterrer le corps ou le brûler; on fe rendoit donc au champ de Mars, qui étoit le lieu où fe faifoit ordinairement cette cérémonie; car, on ne brûloit point les corps dans la ville. On avoit eu foin d'avance de dreffer un bûcher d'if, de pin, de mélefe, ou d'autres pièces de bois aifé à s'enflammer, arrangées les unes fur les autres en forme d'autel, fur lequel on pofoit le corps vêtu de fa robe; on l'arrofoit de liqueurs propres à répandre une bonne odeur; on lui coupoit un doigt pour l'enterrer, avec une feconde cérémonie; on lui tournoit le vifage vers le ciel; on lui mettoit dans la bouche une pièce d'argent, qui étoit ordinairement une obole, pour payer le droit de paffage à Charon.

Tout le bûcher étoit environné de cyprès; alors, les plus proches parens tournant le dos par derrière & pendant que le feu s'allumoit, jettoient dans le bûcher les habits, les armes, & quelques effets du défunt, quelquefois même de l'or & de l'argent; mais, cela fut défendu par la loi des douze tables. Aux Funérailles de Jules-Céfar, les foldats vétérans jetterent leurs

armes sur son bûcher pour lui faire honneur. On immoloit aussi des bœufs, des taureaux & des moutons, qu'on jettoit sur le bûcher.

On donnoit tout-auprès des combats de Gladiateurs pour appaiser les Manes du défunt; on avoit introduit l'usage de ces combats pour suppléer à la barbare coûtume anciennement pratiquée à la guerre, d'immoler les prisonniers auprès du bûcher de ceux qui étoient morts en combattant, comme pour les venger. Les combats des Gladiateurs n'étoient pas le seul spectacle qu'on y donnoit; on faisoit aussi quelquefois des courses de chariots autour du bûcher; on y représentoit même des pièces de théatre, & par un excès de somptuosité, on y a vu donner des festins aux assistans & au peuple.

Dès que le corps étoit brûlé, on en ramassoit les cendres & les os, que le feu n'avoit pas entièrement consumés. C'étoit les plus proches parens ou les héritiers qui en prenoient soin. Afin que les cendres ne fussent pas confondues avec celles du bûcher, on avoit la précaution en mettant sur le bûcher le corps du défunt, de l'envelopper dans une toile d'amiante, que les Grecs appellent *asbestos*; on lavoit ensuite ces cendres & ces os avec du lait & du vin; & pour les placer dans le tombeau de la famille, on les enfermoit dans une urne d'une manière plus ou moins précieuse, selon l'opulence ou la qualité du défunt; les plus communes étoient de terre cuite.

Ensuite, le sacrificateur qui avoit assisté à la cérémonie, jettoit par trois fois sur les assistans, pour les purifier, de l'eau avec un aspersoir fait de branches d'olivier, usage qui s'est introduit dans le christianisme à l'égard du cadavre seulement, & qu'on a jugé à propos de conserver. Enfin, la même pleureuse congédioit la compagnie par ces mots: *I*, *licet*, c'est-à-dire, *vous pouvez vous en aller*. Alors, les parens & amis du défunt lui disoient par trois fois: *Vale*, *vale*, *vale*. *Nos te ordine quo natura voluerit sequemur*. *Adieu*, *adieu*, *adieu*, *nous te suivrons quand notre rang marqué par la nature arrivera*. On portoit l'urne où étoient les cendres dans le sépulcre, devant lequel il y avoit un petit autel où l'on brûloit de l'encens & d'autres parfums; cérémonie qui étoit renouvellée de tems en tems, de même que celle de jetter des fleurs sur la tombe.

A l'égard de ceux dont on ne brûloit point les corps, on les mettoit ordinairement dans des bieres de terre cuite; ou si c'étoient des personnes de distinction, dans un tombeau de marbre creusé; on mettoit encore dans ce tombeau une lampe dite *perpétuelle*, & quelquefois de petites figures de divinités, avec des fioles qu'on appelloit *lacrymatoires*, qui renfermoient l'eau des larmes

qu'on avoit répandues à leur convoi, témoignage qu'ils avoient été fort regrettés. On a trouvé dans quelques tombeaux des bijoux qui y avoient été mis avec le corps, parce qu'apparemment le défunt les avoit fort chéris de son vivant.

La cérémonie des Funérailles se terminoit par un festin, qui étoit ordinairement un souper, que l'on donnoit aux parens & aux amis; quelquefois même on distribuoit de la viande au peuple, & neuf jours après on faisoit un autre festin qu'on appelloit *le grand souper*, *la novendale*, c'est-à-dire, *la neuvaine*. On observoit dans ce dernir repas de quitter les habits noirs, & d'en prendre de blancs.

III.

Funérailles chez les Égyptiens.

(*a*) Les Égyptiens sont les premiers de tous les peuples qui ont montré le plus grand respect pour les morts, en leur érigeant des monumens sacrés, propres à porter aux siècles futurs la mémoire des vertus qu'ils avoient cultivées pendant leur vie. Voici comme on se conduisoit pour les particuliers. C'est Hérodote qui parle.

» Quand il meurt quelqu'un » dans la maison d'un homme » de qualité, toutes les femmes » de la maison se barbouillent » la tête & le visage de boue; » & laissant-là le cadavre, » elles courent par la ville » avec leurs parentes, le sein » découvert, en se frappant & » remplissant l'air de cris & de » gémissemens; les hommes » courent de même ceints au » milieu du corps, se frappant » pour marque de deuil. Après » quoi ils apportent le corps » mort à des gens établis pour » l'embaumer, & qui gagnent » leur vie à ce métier.

» Ces gens ont des modeles en » peinture sur des tables de » bois, dont une, qu'il n'est pas » permis d'appeller par son » nom, représente la plus somptueuse manière d'embaumer; » une autre la médiocre; & la » troisième, la plus simple. Ils » demandent aux parens en » quelle des trois manières ils » veulent qu'ils embaument; le » choix fait, on convient du » prix, & les parens se retirent.

» La plus excellente manière » d'embaumer est telle. Ils ont » un certain fer crochu, avec lequel ils font sortir la cervelle par les narines, & infusent ensuite en sa place un » certain baume. Ils fendent le » ventre avec une pierre d'Éthiopie fort aigue, & font » sortir les intestins; ils les » vuident, les lavent avec du » vin de palme, & les parfument avec des aromates;

(*a*) Herod. L. II. c. 85. *& seq.* Diod. Sicul. p. 46, 57, 58. Antiq. expliq. par D. Bern. de Montf. Tom. V. pag. 173. *& suiv.*

» après

» après quoi ils les remplissent » de myrrhe pilée & de plusieurs autres aromates, jamais » d'encens. Ensuite, ils salent » le cadavre dans du nitre, & » le laissent ainsi pendant soixante-dix jours; il ne leur » est pas permis de passer ce » terme; après lequel ils lavent » le corps, l'enveloppent avec » des bandes de toile, & l'oignent avec de la gomme. Les » parens reprennent ensuite ce » corps, & le mettent dans une » caisse qui a la figure du » corps humain, & le font tenir debout appuyé contre la » muraille.

» Pour ceux qui n'y veulent » faire qu'une dépense médiocre, ils embaument le corps » sans le vuider, en lui remplissant le ventre d'un baume » composé de poudre de cedre » qu'ils font entrer par le fondement. Ils le mettent dans le » nitre pendant soixante-dix » jours; après quoi il font écouler cette liqueur de cedre » qui dissout les intestins, de » manière qu'ils sortent avec la » liqueur, & le nitre ayant » desséché les chairs, il ne » reste plus que la peau & les » os.

» La troisième manière d'embaumer est pour les pauvres; » ils lavent les intestins par le » fondement, & font dessécher » le corps dans le nitre pendant soixant-dix jours.

» Si quelqu'un, soit étranger, » soit Égyptien, se noie dans le » Nil, ou est tué par un crocodile, la ville, à laquelle le » corps flottant sur l'eau s'arrête, est obligée de l'ensevelir honorablement, & de » le mettre dans des bieres sacrées. Il n'est permis à aucun » d'entre le peuple, ni même à » ses parens de faire les Funérailles; les seuls Prêtres doivent l'ensevelir, comme un » mort qui est quelque chose de » plus précieux que les cadavres ordinaires. «

Diodore de Sicile ajoûte quelque chose à ce qu'Hérodote dit des Funérailles des Égyptiens. » Quand quelqu'un est » mort, dit-il, ses parens & ses » amis se barbouillent le visage » de boue, ils vont par la ville » de côté & d'autre pleurant le » défunt; ils s'abstiennent des » bains, ne boivent point de » vin, & ne mangent que des » viandes grossières; ils ne » portent point d'habits somptueux. Ils ont trois manières » d'ensevelir le corps; l'une » magnifique, l'autre médiocre, » & la troisième simple. La magnifique coûte un talent d'argent; la médiocre, vingt mines [le talent valoit soixante » mines, la mine cent drachmes, la drachme six oboles]; » la troisième manière d'ensevelir est à vil prix. Ceux qui » ont soin de ces Funérailles, » & qui font ce métier de pere » en fils, marquent aux parens » la valeur de chaque chose, » leur demandent combien ils » veulent dépenser; ils conviennent ensemble du prix,

» & remettent le corps entre » les mains de ceux qui doivent l'embaumer. Le premier » est le dessinateur, qui décrit » sur le cadavre la longueur de » la fente qu'il faut faire sur le » côté gauche. Celui qui est » destiné pour couper, fait » avec une pierre d'Éthiopie, » une ouverture de la longueur » dessinée par le dessinateur, » & prend d'abord la fuite; les » assistans le poursuivent à coups » de pierre en lui donnant mille » malédictions, comme pour » détourner tout le mal sur sa » tête; car, ils regardent comme » coupables & dignes de » haine tous ceux qui blessent » le corps humain, & qui lui » font quelque mal que ce puisse » être. Les embaumeurs, au » contraire, sont chez eux en » honneur; ils vivent familièrement » avec les Prêtres, & » comme des personnes sacrées » ils peuvent entrer dans le sacraire. » Un de ceux qui doivent » embaumer le corps, le » vuide par l'ouverture, faisant » sortir tous les intestins, » hors le cœur & les reins, qui » sont lavés par un autre avec » du vin de palme & d'autres » liqueurs aromatiques. Ensuite, » d'autres oignent le reste » du corps pendant l'espace de » plus de trente jours avec du » cedre & des onguens; ils y » emploient aussi la myrrhe, » le cinnamome, & des herbes » odoriférantes qui empêchent » la corruption, & exhalent » une bonne odeur. Après que » ces gens ont disposé le corps » en sorte qu'il paroît entier, » ayant ses sourcils, ses paupières » & les autres membres » dans la situation & avec toutes » les apparences d'un homme » vivant, ils le rendent aux » parens. Plusieurs Égyptiens » gardent les corps de leurs » ancêtres ainsi embaumés dans » de petites maisons magnifiquement » ornées, & prennent » beaucoup de plaisir à les regarder » ainsi comme vivans, » sans aucun changement, ni » dans leur taille, ni dans les » traits & la couleur de leurs » visages. «

Les Chrétiens Égyptiens, dit Saint Athanase dans la vie de Saint Antoine, continuoient encore de son tems à garder dans leurs maisons, enveloppés dans des linges, les corps non seulement des martyrs, mais aussi des gens de bien qui mouroient chez eux. Saint Antoine s'éleva contre cette coûtume, & de peur qu'on ne fît la même chose de son corps après sa mort, averti de son heure, il se retira dans l'intérieur du désert avec deux de ses moines, & leur ordonna de l'enterrer en lieu secret, & de ne jamais montrer le lieu de sa sépulture.

» Les parens du mort, continue » Diodore de Sicile, annoncent » aux juges & aux autres » parens ou amis le jour des » obseques, & leur disent qu'un » tel, qu'ils appellent par son » nom, doit traverser le lac.

» Les Juges s'assemblent au » nombre de quarante, & se » rangent en demi-cercle au-» de-là du lac dans un lieu » marqué; la barque destinée » pour cela est conduite par » un batelier qu'ils appellent » Charon. On croit qu'Orphée » qui voyagea en Égypte, a » pris de ces usages des Égyp-» tiens une partie de sa fable » sur les enfers, à quoi il a » ajoûté plusieurs choses que son » imagination lui a fournies. » Après que la barque a tra-» versé le lac, avant qu'on » débarque la biere & le corps, » il est permis à chacun de l'ac-» cuser. Si quelqu'un l'accuse, » & prouve ce qu'il avance, le » corps est privé de la sépultu-» re; si l'accusateur ne peut » rien prouver, il est puni » comme calomniateur. Si le » mort est trouvé innocent, ses » parens quittent le deuil, & » se mettent à faire son éloge. » Ils ne parlent jamais ni de sa » qualité ni de sa race, com-» me font les Grecs, parce que » les Égyptiens croient que » chez eux tous sont également » nobles; mais, ils font men-» tion dans leur oraison fune-» bre, de la manière dont le » mort a été élevé, de sa piété » envers les dieux, de sa pro-» bité, de sa justice; & ils » prient les dieux des enfers » de le recevoir au nombre des » gens de bien. Le peuple, » après les parens, loue à son » tour le mort, comme devant » vivre éternellement avec les » gens de bien dans le royaume » de Pluton. Ceux qui ont des » lieux de sépulture propres, » mettent leur mort en une pla-» ce marquée. Ceux qui n'en » ont point, font une petite » chambre en leurs maisons, où » ils appuient la biere toute » droite contre la muraillle. Si » l'on a refusé la sépulture aux » morts, ou pour crime ou pour » dette, les parens les enter-» rent dans leurs maisons; & il » arrive souvent que leurs des-» cendans ayant acquis des biens » & amassé des richesses, » payent leurs dettes, expient » leurs crimes, & leur font » ensuite de magnifiques Funé-» railles. Les Égyptiens se font » un devoir de porter grand » honneur à leurs peres & à » leurs ancêtres morts. Ils ont » aussi la coûtume de donner en » gage pour des dettes, le corps » de leurs peres morts; si quel-» qu'un ne les rachetoit pas, il » seroit déshonoré pour tou-» jours, & privé lui-même de » la sépulture après sa mort. «

On voit encore aujourd'hui beaucoup de ces corps embaumés de la première manière, enveloppés de plusieurs bandes de toile; on appelle ces corps les mumies d'Égypte. Plusieurs cabinets en conservent, & l'on en déterre tous les jours; elles ont ordinairement au gosier une pièce d'or pour payer la barque de Charon. Outre la première enveloppe de bandes de toile à plusieurs tours, il y en a par-dessus une autre toute peinte &

chargée d'hiéroglyphes & de dieux Égyptiens. Ces corps se trouvent ordinairement dans des caisses de bois aussi toutes peintes d'hiéroglyphes & de figures des divinités Égyptiennes.

Diodore de Sicile, qui nous a fait la description des Funérailles des Égyptiens, nous fait aussi celle des obseques de leurs Rois. » Quand un roi d'Égypte » est mort, dit-il, tous les » Égyptiens en font un deuil » commun, ils déchirent leurs » habits, ils ferment les tem- » ples; tout exercice vaque, » on ne célebre point de fêtes, » chacun se barbouille le visage » avec de la boue, & pendant » soixante-douze jours, tous ne » sont revêtus que d'un drap » attaché au-dessous des mam- » melles; deux ou trois cens » personnes vont deux fois le » jour par la ville pour renou- » veller le deuil & les lamen- » tations; ils chantent les vertus » du Roi défunt, qu'ils rappel- » lent, pour ainsi dire, des en- » fers; ils s'abstiennent pen- » dant ce tems-là de viandes » cuites, de vin & de ragoûts; » ils n'usent ni de bains, ni » d'onguens; ils couchent sur la » dure & n'approchent pas de » leurs femmes. En un mot, ils » passent ces jours dans le deuil » & dans la tristesse, comme si » chacun avoit perdu son fils » bien-aimé. Pendant ce tems- » là, ils préparent aussi la pom- » pe des Funérailles. Au der- » nier jour, ils mettent le corps » du Roi dans une biere, & li- » sent un écrit qui contient en » abrégé les actions du feu Roi. » Il est alors permis à chacun » de publier tout haut ses dé- » fauts; le peuple, ou applau- » dit à ses louanges, ou se ré- » crie sur ses vices. Il est arri- » vé souvent que des rois d'É- » gypte ont été jugés indignes » d'une sépulture magnifique. «

On voit par-là que les Rois en Égypte n'étoient pas exempts du jugement qu'il falloit subir après la mort, & qu'en conséquence d'un jugement défavorable, quelques-uns ont été privés de la sépulture; coûtume qui passa chez les Israëlites. En effet, nous lisons dans l'Écriture Sainte, que les méchans rois d'Israël n'étoient point ensevelis dans les tombeaux de leurs ancêtres.

IV.

Funérailles des Troglodytes.

(*a*) Les Troglodytes, disent Diodore de Sicile & Strabon, ensevelissent ainsi leurs morts: Ils lient avec des liens d'épine blanche le cou du mort avec ses jambes; ils le portent ensuite sur une colline, où il le jettent à terre; après quoi ils le lapident en faisant des éclats de rire, & poussant des cris de joie jusqu'à ce que le corps est tout couvert de pierres; alors, ils mettent sur ce monceau une corne de chevre, & se retirent.

(*a*) Diod. Sicul. p. 115. Strab. p. 776.

Voilà d'étranges Funérailles. Diodore de Sicile dit qu'entre les Troglodytes ce sont les Mégaréens qui ensevelissent leurs morts avec cette cérémonie barbare.

V.

Funérailles des Éthiopiens Macrobies.

Les Éthiopiens, (*a*) qu'on appelloit Macrobies, parce qu'ils vivoient six vingts ans, [on dit qu'ils ne vivent pas moins encore aujourd'hui,] ces Éthiopiens, dis-je, se comportoient à l'égard de leurs morts à peu près comme les Égyptiens; ils faisoient dessécher les cadavres, & les enduisoient d'un certain plâtre pour les peindre ensuite de la même forme qu'ils étoient pendant leur vie; puis, ils les mettoient dans une espèce de grande colomne de verre creux en dedans. Le verre étoit chez eux en grande abondance, & facile à mettre en œuvre. Ce mort se voyoit souvent au travers du verre, & n'exhaloit jamais aucune mauvaise odeur. Il ressembloit parfaitement à l'homme qu'il représentoit tel qu'il étoit pendant sa vie. Les plus proches parens du mort le gardoient ainsi dans leur maison pendant une année, ils lui offroient les prémices de toutes choses, & lui faisoient des sacrifices. Quand l'année étoit expirée, ils mettoient ces corps autour de la ville.

VI.

Funérailles des Nabatéens.

Ceux, dont on vient de parler, faisoient grand honneur à leurs morts, au lieu que les Nabatéens, nation Arabique, n'en faisoient pas plus de cas que du fumier; ils les enterroient effectivement auprès des fumiers, & leurs Rois comme les autres. En effet, Héraclite dit que les morts sont la pire de toutes les ordures, & celle qu'il faut le plutôt écarter.

VII.

Funérailles des Assyriens.

Les Assyriens (*b*) mettoient les corps des défunts dans du miel, pour les conserver sans corruption. Les Romains se servoient aussi du miel comme d'un préservatif contre les vers & la pourriture. Les Assyriens étoient conformes aux Égyptiens touchant le rit des Funérailles. Ils enterroient leurs Rois dans des marêts. Si ce qu'Hérodote rapporte de Nitocris est véritable, cet usage n'étoit pas constant. Cette reine des Assyriens de Babylone se fit faire, dit-il, un sépulcre sur la porte la plus fréquentée de la ville, exposé à la vue de tous les passans, & y fit graver cette inscription : » Si quelqu'un des rois de Ba» bylone mes successeurs se » trouve en nécessité d'argent, » qu'il ouvre mon sépulcre, & » qu'il en tire tout l'argent qu'il

(*a*) Herod. L. III. c. 23, 24.

(*b*) Herod. L. I. c. 187.

» voudra; mais qu'il se garde » bien de le faire à moins que » la nécessité ne l'y oblige; » autrement mal lui en pren» dra. » Aucun des Rois ses successeurs n'y toucha jusqu'à Darius, qui ne passoit jamais sous cette porte, estimant indigne de lui de passer sous un cadavre. Mais, enfin ennuyé de se voir privé de l'usage de cette porte, & de l'argent qu'il croyoit caché dans le tombeau, il le fit ouvrir, & n'y trouva autre chose que cette inscription : *Si vous n'étiez pas mu d'une cupidité insatiable d'argent, vous n'auriez pas ouvert les tombeaux des morts.*

VIII.

Funérailles des Perses & de quelques autres peuples.

Quand les Perses (*a*) faisoient quelque grand deuil, selon Hérodote, ils se coupoient les cheveux, & ils coupoient aussi le crin de leurs chevaux & de leurs bêtes de somme. C'est ainsi qu'ils firent peu de jours avant la bataille de Platée, lorsque Masistius le second dans l'armée après Mardonius, fut tué.

Le même Auteur nous apprend la manière d'ensevelir des Perses & des Mages, quoiqu'il dise au même endroit qu'il n'en est pas aussi certainement instruit que des autres choses qui regardent la même nation. « On n'enterre point un Perse, » dit-il, que son cadavre n'ait » été tiré & déchiré par des » oiseaux de proie & par les » chiens. Je ne suis pourtant » pas aussi certain que cette » coûtume soit établie chez les » Perses, que je suis assuré » qu'elle s'observe chez les » Mages, parce que ceux-ci » font cette cérémonie publi» quement, au lieu que les » Perses la font en secret; & » après avoir oint le corps de » cire, ils le mettent sous terre. » On dit que les Farsi qui sont des restes des anciens Perses, qui vivent encore sous l'empire du Sophi, conservent la coûtume de faire traîner & déchirer les corps de leurs défunts par les chiens & par les oiseaux voraces.

Strabon n'attribue qu'aux Mages la coûtume de laisser les cadavres en proie aux oiseaux, & dit que les Perses enterrent leurs morts après les avoir enduits de cire. Les Parthes, dit Justin, faisoient aussi déchirer leurs morts par les oiseaux & par les chiens.

Les Barbares habitans du mont Caucase, dit Strabon, faisoient un grand deuil à la naissance des enfans, parce qu'ils alloient entrer dans une carrière pleine de malheurs & de disgraces; au lieu que ceux qui mouroient, étoient délivrés, selon leurs idées, de toutes sortes de maux. Voilà pourquoi ils célébroient leurs Funérailles avec beaucoup de joie.

(*a*) Herod. L. I. c. 140. Just. L. XLI. c. 3.

IX.

Funérailles des Derbices & des Caspiens.

Les Derbices (*a*) tuoient tous ceux qui passoient l'âge de soixante-dix ans, & les plus proches parens mangeoient leur chair. Cela ne regardoit que les hommes; car, pour les vieilles femmes, ils les étrangloient & les ensevelissoient. Ils ne mangeoient jamais ceux qui mouroient avant l'âge de soixante-dix ans. Les Caspiens encore plus cruels laissoient mourir de faim ceux qui passoient l'âge de soixante-dix ans, & les portoient ensuite dans le désert, & regardoient de loin ce qui arriveroit à ces cadavres. Si les oiseaux venoient les déchirer & les tiroient hors de leurs lits, ils les regardoient comme bienheureux; si c'étoient des chiens ou des bêtes fauves qui les déchirassent, ils croyoient que leur bonheur n'étoit pas si grand; s'ils n'étoient déchirés ni des chiens, ni des oiseaux, ils les regardoient comme malheureux.

X.

Funérailles des Scythes.

Les Funérailles (*b*) des Scythes sont décrites en ces termes par Hérodote: « Les sépulcres » des Rois, dit-il, sont au païs » des Gerrhes. Quand leur » Roi est mort, ils y creusent » une grande fosse quarrée à » l'endroit où le Borysthene » commence d'être navigable; » & prenant ensuite le corps » tout oint de cire, ils fendent » le ventre, font sortir les en» trailles, les lavent, les rem» plissent d'osier pilé, d'aroma» tes, de semence de persil & » d'anis. Ils le recousent ensuite, » le mettent sur un char, & » le conduisent à une de leurs » nations. Ceux-ci le reçoi» vent, & font les mêmes cé» rémonies que les Scythes » qu'on appelle royaux; c'est» à-dire, qu'ils se coupent le » bout de l'oreille, se rasent » les cheveux, se taillent le » bras, se déchirent le front » & le nez, & se percent la » main gauche de la pointe d'une » fleche. Après, quoi ils con» duisent le cadavre à un autre » peuple de leur domination; » ceux-là les accompagnent & » les menent à d'autres, jus» qu'à ce que le corps du Roi » a fait tout le tour des na» tions de son obéissance.

» Ils le rendent ensuite aux » Gerrhes, dans le païs desquels » sont les sépulcres. Là ils » mettent le corps avec la biere » sur un lit, fichent des lances » de chaque côté, & mettent » du bois dessus. Ils étranglent » une de ses concubines, qu'ils » placent dans sa biere, qui est » assez large pour la contenir » avec le Roi. Son échanson,

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. V. p. 187.

(*b*) Herod. L. IV. c. 71. & *seq.*

» son cuisinier, son écuyer, » son valet de chambre, son » valet à messages, sont étranglés de même. On tue encore » des chevaux pour les Funérailles, dans lesquelles entre » aussi tout ce qu'il y a de meilleur & de plus précieux, comme des vases d'or; car, ils ne » se servent ni d'argent, ni de » cuivre. Après tout cela, ils » travaillent à l'envi à faire un » monceau de terre le plus » grand qu'ils peuvent. Quand » l'année après les Funérailles » est révolue, ils recommencent la cérémonie, & prennent cinquante de ses domestiques qui lui étoient les plus » familiers, & qu'il avoit choisis, tous Scythes naturels, le » Roi ne prenant jamais d'esclave à son service; ils les étranglent tous, & étranglent de » même cinquante chevaux, » auxquels ils fendent le ventre, qu'ils vuident & remplissent de paille. Ils disposent ensuite des bois en forme de demi voute, & d'autres au-dessous en même forme, & percent les chevaux » de plusieurs longues & fortes » perches qui vont jusqu'au » cou; puis ils mettent ces » chevaux sur ces voutes, en » sorte que les épaules s'appuient sur la plus haute, le » ventre sur la plus basse, & » que les jambes de devant & » de derrière pendent en l'air. » Ils leur mettent des mords & » des brides, leur dressent le » coû, & attachent les brides » à des pieux. Sur chacun de » ces chevaux ils mettent un » des domestiques étranglés, » dans le corps duquel ils fichent un pieu, qui le perce » jusqu'au cou, pour le faire » tenir droit; ce pieu est fiché » par le bas à un plus gros pieu » qui perce le cheval d'outre » en outre. Après qu'ils ont » mis cette garde de cavalerie » autour du sépulcre, ils se » retirent. Voilà les Funérailles des Rois.

» Quand les autres Scythes » meurent, leurs parens les » mettent sur un chariot, & les » font tourner de côté & d'autre chez leurs amis, dont » chacun fait un festin à la » troupe qui l'accompagne, & » met autant de viandes pour » le défunt qu'il en donne aux » conviés. Ils les promenent » ainsi pendant quarante jours, » au bout desquels ils les ensevelissent, & se purifient » ensuite en cette manière. Ils » se frottent & se lavent la tête; & pour se purifier le » corps ils mettent trois pieux » joints par le haut l'un avec » l'autre, où ils attachent des » bonnets de laine, tendus & » serrés autant qu'il se peut. » Entre ces pieux est une cuve » à se baigner, où ils jettent » des pierres ardentes. »

X I.

Funérailles des Germains.

Les Germains, (a) dit Tacite,

(a) Tacit. de Morib. Germ. c. 27.

faisoient leurs Funérailles sans grande cérémonie, & avec peu de dépense, même pour les plus grands seigneurs. La seule distinction qu'il y avoit entre les nobles & les gens du commun, étoit qu'ils brûloient le corps de ceux-là avec une certaine sorte de bois. Ils ne jettoient sur les bûchers ni vêtemens, ni aromates; chacun y étoit mis avec ses armes; on y mettoit quelquefois le cheval que le défunt montoit. Ils n'avoient d'autre mausolée que des mottes de terre couvertes de verdure. Ils mettoient bientôt fin aux lamentations & aux larmes, quoique la douleur persévérât. En effet, il appartient aux femmes de pleurer, & aux hommes de conserver la mémoire des défunts.

XII.

Funérailles des Gaulois.

César dit peu de choses des Funérailles des Gaulois; (a) mais, ce qu'il en dit est fort remarquable. « Les hommes ont » puissance de vie & de mort » sur leurs femmes & leurs » enfans. Quand un pere de » famille de qualité vient à » mourir, ses parens s'assem» blent; & s'ils ont quelque » soupçon qu'on lui ait procu» ré la mort, ils mettent sa » femme à la question comme » on feroit une esclave; si elle » se trouve coupable, ils la font » périr par le feu & par les » tourmens les plus horribles. » Les Gaulois font des Funé» railles magnifiques & somp» tueuses; ils jettent dans le » feu tout ce qui avoit été cher » au défunt pendant sa vie, sans » en excepter les animaux. Il » n'y a pas bien long-tems » qu'après les Funérailles on » brûloit ceux des serviteurs » & des domestiques du défunt » qu'il avoit le plus aimés. »

César nous instruit en peu de mots des Funérailles des anciens Gaulois; mais, il ne dit rien sur la manière dont ils conservoient les ossemens & les cendres des défunts. Un monument, trouvé à Blois l'an 1710, nous apprend bien des choses là-dessus. En fouillant la terre dans l'abbaye de Saint Lomer pour jetter des fondemens, on découvrit à dix ou douze pieds de profondeur un petit caveau, qui n'avoit en-dedans que trois pieds de circonférence, haut d'environ un pied & demi. Il étoit bâti de briques bien maçonnées avec de la chaux & du ciment. Sa base étoit quarrée avec quelque petit ornement aux quatre angles. Le corps du caveau étoit rond, enduit en dehors de ciment bien proprement, & en dedans d'un certain plâtre; le haut étoit en voute. A l'un des côtés il y avoit une petite porte où l'on pouvoit aisément passer la main.

(a) Cæs. de Bell. Gall. L. VI. pag. 237, 238. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. V. p. 190. & suiv.

Dans ce petit caveau étoient trois figures jettées en moule, d'une matière semblable à celle dont ont fait les pipes à tabac. L'une des figures est une femme assise dans une chaise à dos, tissue de jonc ou d'osier, qui environne les côtés & le dos de la femme; le dossier de la chaise monte jusqu'au coup de la femme, qui est coëffée; sa coëffure est d'un assez bon goût; elle tient un petit enfant entre ses bras, qui paroît mort. Auprès de la femme étoient deux autres femmes nues à longue chevelure, qui portent leur main chacune à leurs cheveux; elles sont toutes deux faites sur le même moule. Quelques-uns les ont prises pour des Vénus, ce qui est hors de vraisemblance; car, si c'étoient des Vénus, pourquoi deux ensemble? Il y a bien plus d'apparence que ce sont deux pleureuses. Pour ce qui est de la femme assise, qui tient un enfant mort sur son giron, la pensée qui se présente d'abord, est que c'est le sépulcre de quelque femme de qualité morte en couches. La conjecture paroît bien tirée; mais, la découverte de quelques monumens semblables en a fait voir le faux.

Il y avoit dans ce sépulcre, fait comme une espèce de four, outre les figures de la femme assise & des deux pleureuses, un grand nombre d'ossemens brûlés, dont un paroît être d'un cheval. Il y avoit aussi la dent d'un chien ou de quelque autre bête. Cela revient parfaitement à ce que dit Jules César, qu'on jettoit sur le bûcher du mort les animaux qui lui avoient été chers pendant sa vie. On garde ces trois figures & ces ossemens d'ans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés.

XIII.

Funérailles des Hébreux.

On employoit des pleureuses à gage & des joueurs d'instrumens dans les Funérailles des Hébreux; (*a*) de même que dans celles des Romains; mais, cet usage ne se remarque que depuis la domination des Romains dans l'Orient. Ils y introduisirent cette coûtume. Les personnes âgées étoient conduites au tombeau au son de la trompette, dit Servius, & les jeunes gens au son de la flûte.

Dans Saint Matthieu, nous voyons une troupe de joueurs de flûte appellés pour les Funérailles d'une jeune fille de douze ans. Chez les Romains, les Rois avoient fixé le nombre des joueurs de flûte dans les Funérailles. Il n'étoit pas permis d'en avoir plus de dix. Les Rabbins décident parmi les Hébreux que le mari n'en pouvoit avoir moins de deux aux Funérailles de sa femme, sans compter les deux pleureurs &

(*a*) Judic. c. 11. v. 37, 38. Matth. c. 9. v. 23, 11. v. 16, 17. Luc. c. 7. v. 31, 32. c. 23. v. 27. ad Rom. Epist. c. 12. v. 15. Joseph. in Apion. p. 1075.

la pleureuse à gage, qui s'y trouvoient toujours. Si une femme de condition avoit épousé un mari de moindre qualité, l'homme devoit traiter son épouse dans sa pompe funebre suivant sa condition, & non selon la sienne; car, selon les Rabbins, *la femme monte avec son mari; mais, elle ne descend pas avec lui, même à la mort.*

Tous ceux qui rencontroient une pompe funebre, ou une compagnie de deuil, devoient par honneur se joindre à elle, & mêler leurs larmes à celles de ceux qui pleuroient. C'est à quoi Saint Paul semble faire allusion, lorsqu'il dit : *Il faut pleurer avec ceux qui pleurent, & se réjouir avec ceux qui se réjouissent.* Et le Sauveur dans l'Évangile : *A qui comparerai-je cette race ? Ils sont semblables aux enfans qui sont dans les places publiques, & qui crient à leurs semblables : nous avons joué de la flûte & vous n'avez point voulu danser; nous avons fait des lamentations, & vous n'avez point pleuré.*

Lorsque J. C. étoit conduit au supplice, les femmes de Jérusalem le suivoient, & faisoient de grandes lamentations. La fille de Jephté, étant dévouée par son pere pour être immolée, alla sur les montagnes pour y faire avec ses compagnes des lamentations de sa propre mort, & de ce qu'elle mouroit sans avoir été mariée. Cette coûtume s'observa depuis dans le païs, où les filles alloient sur les montagnes, pour pleurer la virginité de la fille de Jephté. Dans la Palestine & dans la Syrie, les femmes vont encore certains jours dans les cimetières, pour y faire le deuil de leurs proches.

XIV.

Funérailles du IV ou V. siècle de l'Ére Chrétienne, selon S. Chrysostôme.

Quand quelqu'un mouroit, ses freres ou ses parens lui fermoient les yeux & la bouche, à la manière des Anciens. Il n'y avoit point de tombeau dans la ville; on portoit les corps morts hors des murs pour les inhumer. Cette coûtume étoit ancienne, mais souvent mal observée. Les corps des gens riches étoient portés au tombeau vêtus de soie, dans des lits dorés. Le peuple y assistoit en foule, & célébroit la mémoire du défunt. Les valets & les servantes y étoient couverts d'un sac, & ses chevaux couverts de même, conduits par les valets d'écurie. Les domestiques avoient souvent la tête couverte de cendres.

S. Chrysostome improuve les habits de deuil, *pullatas seu nigras vestes.* Il se déchaîne avec plus de raison contre les pleureuses, *præficæ*, qu'on prenoit à gages, qui avec leurs bras nus s'arrachoient les cheveux & se déchiroient le visage.

(a) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XIII, pag. 487, 488.

X V.

Funérailles des Chrétiens.

Les Chrétiens de la primitive Église, dit M. l'abbé Fleury, pour mieux témoigner la foi de la résurrection, avoient grand soin des sépultures, & y faisoient grande dépense, à proportion de leur manière de vivre; ils ne brûloient point les corps comme les Grecs & les Romains; ils n'approuvoient pas non plus la curiosité superstitieuse des Égyptiens, qui les gardoient embaumés & exposés à la vue, sur des lits dans leurs maisons; mais, ils les enterroient selon la coûtume des Juifs. Après les avoir lavés, ils les embaumoient, & y employoient plus de parfums, dit Tertullien, que les Payens à leurs sacrifices; ils les enveloppoient de linges très-fins ou d'étoffes de soie; quelquefois ils les revêtoient d'habits précieux; ils les exposoient pendant trois jours, ayant grand soin de les garder cependant & de veiller auprès en prieres; ensuite, ils les portoient au tombeau, accompagnant le corps avec quantité de cierges & de flambeaux, chantant des pseaumes & des hymnes pour louer Dieu, & marquer l'espérance de la résurrection. On prioit aussi pour eux; on offroit le sacrifice, & l'on donnoit aux pauvres le festin nommé *agapes*, & d'autres aumônes. On en renouvelloit la mémoire au bout de l'an; & on continuoit d'année en année, outre la commémoraison qu'on en faisoit tous les jours au saint Sacrifice.

L'Église avoit ses officiers destinés pour les enterremens, que l'on appelloit en Latin *fossores*, *laborantes*, c'est-à-dire, fossoyeurs ou travailleurs, & qui se trouvent quelquefois comptés entre le Clergé. On enterroit souvent avec les corps différentes choses pour honorer les défunts, ou pour en conserver la mémoire; comme les marques de leur dignité, les instrumens de leur martyre, des phioles ou des éponges pleines de sang, les actes de leur martyre, leur épitaphe, ou du moins leur nom, des médailles, des feuilles de laurier ou de quelque autre arbre toujours verd, des croix, l'Évangile. On observoit de poser le corps sur le dos, le visage tourné vers l'orient. Les Payens, pour garder les cendres des morts, bâtissoient des sépulcres magnifiques le long des grands chemins, & par-tout ailleurs dans la campagne. Les Chrétiens, au contraire, cachoient les corps, les enterrant simplement ou les rangeant dans des caves, comme étoient auprès de Rome les tombes ou catacombes.

Les anciens cimetières ou lieux où l'on déposoit leurs corps, sont quelquefois appellés *conciles des martyrs*, parce que leurs corps y étoient assemblés; ou *arenes*, à cause du terrein sablonneux. En Afrique,

on nommoit aussi les cimetières des *aires*.

On a toujours eu grande dévotion à se faire enterrer auprès des Martyrs; & c'est ce qui a enfin attiré tant de sépultures dans les églises, quoique l'on ait gardé long-tems la coûtume de n'enterrer que hors des villes. La vénération des reliques & la créance distincte de la résurrection, ont effacé parmi les Chrétiens l'horreur que les anciens, même les Israëlites, avoient des corps morts & des sépultures.

Cette coûtume d'enterrer les morts, & de les porter au lieu de leur sépulture en chantant des pseaumes, a toujours été observée parmi les Chrétiens; les cérémonies seulement ont varié suivant les tems & les usages. M. Lancelot, dans un mémoire sur une ancienne tapisserie, qui représente les faits & gestes de Guillaume le conquérant, observe que dans un morceau de cette tapisserie sont figurées les cérémonies des Funérailles d'Edouard le confesseur, qui ont beaucoup d'affinité avec celles qui se pratiquent encore aujourd'hui en pareil cas. On y voit Edouard mort & étendu sur une espèce de drap mortuaire parsemé de larmes, dans lequel deux hommes, l'un placé à la tête, l'autre aux pieds, arrangent le corps. A côté est un autre homme debout, tenant deux doigts de la main droite élevés; cette attitude, & son habillement qui paroît ressembler à une chasuble, désignent un prêtre qui lui donne les dernières bénédictions. . . . On y voit aussi une église. . . . & un homme par lequel on a voulu désigner les sonneurs de cloches. . . . La biere est portée par huit hommes; elle est d'une figure presque quarrée, traversée de plusieurs bandes, & chargée de petites croix & autres ornemens. De ces huit hommes, quatre sont en devant, & les quatre autres derrière; ils la portent sur leurs épaules, par le moyen de longs bâtons excédans la biere, deux à chaque bâton. C'étoit alors la manière de porter les morts. . . . . Cet usage s'est même conservé jusqu'à nos jours; & les Hanovars ou porteurs de sel, qui avoient le privilege de porter les corps ou les effigies de nos rois, porterent encore le corps ou l'effigie d'Henri IV de la même manière sur les épaules en 1610. Dans cette même tapisserie, aux deux côtés de la bierre, paroissent deux autres hommes, qui ont une sonnette en chaque main. L'usage d'avoir des porteurs de sonnettes dans les pompes funebres, & qui subsiste encore en la personne des Jurés-crieurs, lorsqu'ils vont faire leurs semonces, est très-ancien. Suidas, & un ancien Scholiaste de Théocrite, en parlent; on les appelloit alors *Codonophori*; ils ont été depuis connus sous le nom de *pulsatores* & *exequiates*, & leurs son-

nettes, *campanæ manuales pro mortuis*, ou *campanæ bajulæ*.... A la suite du cercueil, on voit un groupe de personnes qui semblent toutes fondre en pleurs & en gémissemens.

La description des Funérailles de ce Roi, conformes à la simplicité de ces tems-là, montre que les usages & les cérémonies en étoient toutes semblables à celles qui se pratiquent aujourd'hui dans les Funérailles des particuliers ; car, on sçait que parmi les Catholiques, dès qu'un homme est mort, les Jurés-crieurs, pour les personnes qui ont le moyen de les employer, préparent les tentures, drap mortuaire, croix, chandeliers, luminaire, & autres choses nécessaires à la cérémonie ; invitent les parens & les amis, ou par billets ou de vive voix ; qu'on expose ensuite le défunt, ou dans une chambre, ou à sa porte, dans un cercueil ; que le clergé vient enlever le corps, le conduit à l'Église, suivi de ses parens, amis, &c. & qu'après plusieurs aspersions, & le chant des prieres & pseaumes convenables à cet acte de religion, on l'inhume ou dans l'Église même ou dans le cimetière.

Les Funérailles des grands, des Princes & des Rois, sont accompagnées de plus de pompe. Après qu'on les a embaumés & déposés dans un cercueil de plomb, on les expose pendant plusieurs jours sur un lit de parade, dans une salle tendue de noir & illuminée, où des prêtres & des religieux récitent des prieres jour & nuit, les cours souveraines, les communautés religieuses, & autres corps, viennent leur jetter de l'eau bénite ; & au jour marqué, on les transporte au lieu de leur sépulture, dans un char drapé de noir, avec leurs armoiries, & attelé de chevaux caparaçonnés de noir, grand nombre de pauvres & de domestiques portant des flambeaux. Ces cérémonies sont acccompagnées de discours pour remettre le corps & le recevoir, suivies à quelque tems de-là de services solemnels & d'oraisons funebres. On y porte ordinairement les marques de la dignité du défunt ; comme la couronne ducale, &c. Ce sont des officiers ou gentilshommes qui sont chargés de ces fonctions ; & aux Funérailles des Rois, elles sont remplies par les grands officiers de la couronne.

FUNÉRAIRE [Sacrifice]. (*a*) Les Romains avoient coûtume d'offrir aux dieux des sacrifices sanglans ou non-sanglans, à la mort de leurs parens & de leurs amis. L'Histoire en fait mention, & les monumens qui représentent en sculpture ou en gravure, ces marques de la piété & de la tendresse des vivans envers les morts, ne sont pas rares dans les cabinets des curieux. Le Roi de

(*a*) Virg. Æneid. L. VI. v. 884. *& seq.*

France possede une agathe onyx; on y voit sous le toit d'un bâtiment rustique, & tel qu'on les construisoit dans l'enfance de l'architecture, une femme nue vis-à-vis d'un autel, sur lequel est allumé le feu sacré. Elle paroît occupée d'un sacrifice qu'elle offre aux dieux Infernaux, avant que de placer dans la tombe l'urne qu'elle porte, & qui sans doute est remplie des cendres de quelqu'un qu'elle a aimé. Derrière elle, est posé sur une colomne un vase rempli de fleurs; car, c'étoit une pratique usitée, & même une pratique religieuse, d'en répandre sur les tombeaux. *Purpureos spargam flores*, dit Virgile, au sujet de la mort de Marcellus. . . . *Et saltem fungar inani munere.*

FURCÆ CAUDINÆ. *Voyez* Caudines.

FUREUR, *Furor*, divinité allégorique du genre masculin chez les Romains, parce que *Furor* dans la langue Latine est de ce genre. Les Poëtes représentent ce dieu allégorique, la tête teinte de sang, le visage déchiré de mille plaies, & couvert d'un casque tout sanglant; ce Dieu, ajoûtent-ils, est enchaîné pendant la paix, les mains liées derrière le dos, assis sur un amas d'armes, frémissant de rage, & pendant la guerre ravageant tout, après avoir rompu ses chaînes. Voici la description qu'en fait Pétrone dans son poëme de la guerre civile entre César & Pompée.

. . . . Abruptis ceu liber habenis,
Sanguineum latè tollit caput, ora. . . . mille
Vulneribus confossa cruenda casside velat
Haeret. . . . . . lævæ . . . . . umbo,
Innumerabilibus telis gravis; atque flagranti
Stipite dextra minax, terris incendia portat.

FURFANUS [Tit.] POSTUMUS, *Tit. Furfanus Postumus*, (a) fut Préteur ou Proconsul en Sicile. C'étoit un ami de Cicéron, qui lui écrivit une lettre de recommandation en faveur d'A. Cécina.

FURIA, *Furia*, ou Furius, famille Romaine. *Voyez* Furius.

FURIA SABINIA TRANQUILLINA, (b) *Furia Sabinia Tranquillina*, fille de Mysithée, fut mariée à l'Empereur Gordien III.

FURIA [la Loi], *Lex Furia*; (c) cette loi que l'on attribue au Tribun du peuple C. Furius, règloit la somme que l'on pourroit laisser à quelqu'un par son testament.

FURIA CANINIA [la Loi],

(a) Cicer. ad Amic. L. VIII. Epist. 8, 9.

(b) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. pag. 378.

(c) Rosin de Antiq. Rom. p. 851.

Lex Furia Caninia; (a) il étoit défendu par cette loi, de donner la liberté à plus de cent esclaves. Ce fut pour cette raison que Tacite, après son élévation à l'Empire, n'affranchit que cent d'entre les esclaves qu'il avoit pour le servir dans la ville.

FURIES, *Furiæ*, (b) Ἐριννύες Εὐμενίδες, Divinités infernales, imaginées par la Fable pour servir de ministres à la vengeance des Dieux contre les méchans, & pour exécuter sur eux les sentences des juges des enfers.

C'est sans doute avec beaucoup de raison, que les premiers apologistes de la religion Chrétienne ont blâmé le paganisme, en ce qu'on y adoroit des Dieux dont l'exemple étoit capable de jetter dans les plus grands désordres. Quel charme en effet pour les passions, de reconnoître des Dieux qui avoient été eux-mêmes soumis à leur empire, & de trouver dans leur conduite de quoi justifier toutes les foiblesses de l'humanité! Le souvenir des désordres des dieux, renouvellé chaque jour dans les fêtes & les sacrifices, étoit propre à inspirer aux hommes les penchans les plus criminels, & à les porter à les suivre sans remords. L'idolâtrie sembloit être un systême fait pour le plaisir; les spectacles & les danses composoient une partie du culte divin; les fêtes n'étoient que des jeux; & il n'y avoit nulle action de la vie humaine, d'où la pudeur fût bannie avec plus de soin, qu'elle l'étoit des mystères de la religion.

En vain, les Philosophes s'occupoient à tirer des allégories d'une théologie si monstrueuse. On lisoit à la vérité dans leurs écrits, qu'il y avoit un premier Être qui gouvernoit le monde, qu'on avoit appellé Jupiter. Ce nom réveilloit l'idée d'un dieu souillé de mille crimes; & l'histoire de ses galanteries ne pouvoit pas être oubliée.

Telle étoit l'idée la plus naturelle que présentoit le paganisme, & que les Peres de l'Église avoient heureusement saisie, pour en inspirer de l'horreur. Mais, il faut avouer ici, & on le peut dans un tems où il n'y a plus de danger à exposer ce que l'idolâtrie avoit de moins déraisonnable, que ceux qui en avoient été les premiers auteurs, n'avoient pas entièrement abandonné les lumières de la raison. Les peines qu'ils supposoient que les dieux réservoient en l'autre monde aux scélérats, & les récompenses dont ils couronnoient la vertu, étoient très-propres à mettre un frein à la licence. Le Tartare, cette prison affreuse où les coupables étoient éternellement

(a) Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. pag. 78.

(b) Juven. Satyr. 2. v. 152. & seq. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. V. p. 34. & suiv.

tourmentés ; ces Furies armées de serpens, toujours prêtes à exécuter les ordres des dieux ; le récit des tourmens qu'enduroient les Tantales, les Sisyphes, les Ixions ; tout cela étoit sans doute capable d'effrayer les libertins, & de retenir les autres dans le devoir. On auroit tort de dire que personne n'ajoûtoit foi à ces fables, & que Juvénal avoue que les enfans mêmes ne les croyoient point. Car, sans faire remarquer que nous ne voyons que trop souvent que des sujets de crainte, plus solides & plus réels, ne nous retiennent pas toujours dans le devoir ; on sçait que le Poëte que nous venons de citer se plaint de cette incrédulité, comme étant l'effet du déréglement de son tems ; & il ajoûte que les plus grands hommes & les plus sages n'en avoient pas douté.

Employons cet article à développer une partie de cette théologie payenne, c'est-à-dire, à faire connoître les Furies, en expliquant leur origine, leur nombre & leurs noms, leurs emplois, le culte qu'on leur a rendu, & les figures sous lesquelles on les a représentées.

I.

Origine des Furies.

(a) Lorsqu'on recherche l'origine des dieux du Paganisme, on est obligé d'avoir recours aux Poëtes qui en ont fait la généalogie ; mais, on apperçoit bientôt qu'ils n'avoient d'autre guide qu'une tradition confuse, qui leur laissoit toujours la liberté de choisir le sentiment qui leur paroissoit le plus mystérieux. En effet, Apollodore dit que les Furies avoient été formées dans la mer, du sang qui sortoit de la plaie que Saturne avoit faite à son pere Cœlus. Hésiode, qui les fait plus jeunes d'une génération, dit qu'elles naquirent de la Terre, qui les avoit conçues du sang de Saturne ; mais, le même Poëte, dans un autre ouvrage, tant les principes de la Philosophie qu'il suivoit, étoient peu sûrs, soutient que ces Déesses étoient filles de la Discorde ; & pour donner une plus grande preuve de son exactitude, il ajoûte qu'elles étoient nées le cinquième jour de la lune ; sentiment que Virgile a suivi dans ses Géorgiques. C'est ainsi qu'Hésiode a assigné à un jour que les Pythagoriciens croyoient consacré à la Justice, la naissance des Déesses qui devoient la faire rendre avec la dernière rigueur. Lycophron & Eschyle prétendent que les Furies étoient filles de la Nuit & de l'Achéron. L'auteur d'un hymne adressé aux Euménides assure qu'elles devoient leur naissance à Pluton & à Proserpine. Sophocle les fait sortir de la Terre & des Ténèbres, & Epiménide dit qu'elles étoient

(a) Virg. Georg. L. I. v. 276. & seq. Ovid. Metam. L. XV. v. 158. 159.

sœurs de Vénus & des Parques, & filles de Saturne & d'Evonyme.

On pourroit s'étendre sur ce que disent les mythologues & les commentateurs à l'occasion des différentes origines que nous venons de rapporter. Mais, il ne faut pas un grand effort d'imagination, pour appercevoir que les Poëtes ont suivi en cela les traditions de leur tems ou de leur païs; que chacun a donné à ces divinités les parens qui paroissoient le mieux convenir a leur caractère; & que n'ayant rien ni de sûr, ni de raisonnable à nous débiter sur ce sujet, ils ont du moins voulu donner à leurs généalogies un air de mystère, qu'on n'osoit pas toujours approfondir. Nous croyons qu'il faut remonter plus haut, pour trouver la véritable origine des divinités dont nous parlons.

La connoissance de l'immortalité de l'ame, est une vérité aussi ancienne que le monde; & si on excepte les Athées, les Épicuriens & les Sadducéens, on a toujours reconnu la distinction de l'ame & du corps. Quoiqu'on ait formé différens systèmes sur la nature de l'esprit, on n'a pas laissé de croire qu'il avoit une destinée différente de celle du corps, & que la destruction de celui-ci n'entraînoit point celle de l'ame. C'étoit-là le fondement de l'opinion de Pythagore & de ses disciples; opinion qu'il avoit lui-même puisée dans les livres des Égyptiens, & ceux-ci, ou dans les écrits de Moïse, ou dans la tradition que Joseph & ses descendans avoient laissée en Égypte.

Personne n'ignore dans combien d'erreurs on est tombé, lorsqu'on a voulu rechercher ce que l'ame devenoit après la mort; & ce n'est point ici le lieu de rapporter les différentes opinions des Philosophes sur ce sujet. Il suffit de sçavoir que dans le tems même où la dépravation du cœur avoit répandu sur l'esprit des ténèbres si épaisses, qu'on avoit oublié ou corrompu les vérités les plus claires, on a reconnu que la vertu n'étoit pas toujours récompensée en ce monde, ni le vice puni; que souvent les plus grands scélérats étoient les plus heureux; & que les remords de la conscience n'étoient pas une peine suffisante pour des gens qui, pour les étouffer, commettoient de nouveaux crimes. Ainsi, on a pensé qu'il devoit y avoir après cette vie, des lieux destinés pour punir les méchans & récompenser les bons; & c'est sans doute, sur cette idée que furent formés l'enfer & les champs élysées. Comme on y établit des Juges, pour rendre à chacun la justice qu'il méritoit, on imagina des Furies pour leur servir de ministres, & exécuter les sentences qu'ils avoient portées contre les scélérats. Peut-être même, [car, après tout, l'idolâtrie a suivi de trop près la véritable religion, pour

n'en avoir pas conservé quelques vérités], peut-être, dis-je, qu'une connoissance confuse de la chûte des Anges & de leur punition, a donné lieu à l'introduction des Furies, qui sont elles-mêmes des démons destinés à tourmenter les coupables. Voilà, sans doute, la véritable origine de ces divinités; c'est-là ce qui les a fait inventer par ceux qui ont suivi cette idée naturelle, qu'il devoit y avoir après cette vie, des récompenses & des châtimens. Car, quoique cette vérité ait été défigurée par les fables absurdes qu'on y a mêlées, il est aisé de distinguer le fond du dogme, d'avec les voiles dont on a été obligé de le couvrir, pour le rendre plus familier. C'étoit-là où devoient nous conduire les Philosophes, qui avoient, sans doute, des idées plus saines que le peuple, & ne pas dire avec Lucrece, que tout ce qu'on publioit de l'enfer, n'étoit que pour cette vie. En effet, le vers rongeur, les remords qui tourmentent les scélérats dès cette vie, ne finissent point à leur mort; & puisque l'ame ne suit point la destinée du corps qui se détruit, ils seront éternellement son supplice.

II.

Le nombre des Furies & leurs noms.

(*a*) Si les Anciens ont varié sur l'origine des Furies, ils n'ont pas été plus uniformes sur leur nombre. D'abord il paroît qu'ils n'en admettoient que trois, Tiphone, Mégere & Alecto: Ausone même en a fait une espèce d'Axiome.

Les Mythologues n'ont pas manqué ensuite de débiter plusieurs allégories sur ce nombre mystérieux; mais, toutes leurs réflexions se trouvent inutiles, lorsqu'on fait attention à la variété des sentimens qu'on a eus sur ce sujet. En effet, nous voyons qu'Euripide met la déesse Lissa au nombre des Furies, parce qu'elle inspiroit la fureur & la rage, d'où elle avoit tiré son nom. Junon, dans ce Poëte, ordonne à Iris de la conduire armée de serpens, auprès d'Hercule, pour lui inspirer cette fureur qui lui fit enfin perdre la vie.

Plutarque ne reconnoît qu'une Furie qu'il nomme Adrastie, fille de Jupiter & de la Nécessité; & c'étoit elle, selon cet Auteur, qui étoit le seul ministre de la vengeance des Dieux.

De la manière dont Virgile peint les Harpyes, il paroît qu'il les met aussi au nombre des Furies; il leur en donne même le nom, lorsqu'il dit, en faisant parler Cœléno:

. . . . *Vobis Furiarum ego maxima pando.*

Si les Anciens donnoient des

(*a*) Virg. Æneid. L. III. v. 252. L. XII. v. 875, 876.

aîles aux Harpyes, & les appelloient les chiens de Jupiter ou de Junon, les Poëtes ne manquent pas de dire la même chose des Furies, qu'Euripide, dans son Oreste, appelle pour cette raison πτεροφόρους. Homère de même donne des aîles à Erynnis, & Virgile à la Furie qui fut envoyée dans le camp de Turnus. Ce dernier Poëte appelle aussi les Furies des chiens. Horace les nomme les chiens de l'enfer. Servius confirme cette opinion, lorsqu'il dit: *Sanè apud inferos Furiæ dicuntur & canes, apud superos divæ & aves.*

Enfin, la déesse Némésis, ou les Némeses, [car on en reconnoissoit plus d'une], doivent être mises aussi au nombre des Furies; elles en portent le caractère. Filles de la Nuit & de l'Océan, elles étoient préposées pour examiner les actions des hommes, pour punir les méchans & récompenser les bons; & afin qu'il ne leur manquât rien de l'équipage des Furies, les habitans de Smyrne, qui les honoroient d'un culte particulier, les représentoient avec des aîles, si nous en croyons Pausanias.

Mais, parce qu'une plus longue discussion de tous ces articles nous meneroit trop loin, nous ne parlerons que des trois Furies, Tisiphone, Mégere & Alecto.

Il est aisé d'abord de voir qu'on a voulu marquer par ces noms, le caractère de ces trois déesses. En effet, celui de Tisiphone signifie la vengeance & le carnage; celui de Mégere, l'envie; & celui d'Alecto, le trouble & l'agitation: Tisiphone *quasi* τίσις, καὶ φόνος; Mégere vient de μεγαίρω, *invideo*, ou de μεγάλη ἔρις, *magna contentio*; & Alecto, *ce qui n'a ni cesse ni repos.*

Outre ces trois noms particuliers, les Anciens en avoient donné d'autres à ces trois déesses. Les Latins les appelloient Furies à cause de la fureur qu'elles inspiroient; & les Grecs, Erynnies, comme qui diroit ἔρις νοῦ *contentio mentis*; ou parce que, comme le remarque Pausanias, ἐρινύειν signifioit tomber en fureur. Les Sicyoniens, au rapport du même Auteur, les nommoient σεμνὰς θεὰς, les déesses respectables; & les Athéniens, μανίας. Enfin, après qu'Oreste les eut appaisées par des sacrifices, on les appella Euménides ou Bienfaisantes; car, tout le monde n'est pas du sentiment de Lilio Giraldi, qui dit qu'elles furent ainsi nommées par contre-vérité, *quod minimè sint benevolæ & mites.* L'occasion seule qui leur fit donner ce nom, dément cette étymologie.

Les Poëtes Grecs & Latins donnent souvent aux Furies des épithetes qui marquent, ou leur caractère, ou leur habillement, ou les serpens qu'elles portoient au lieu de cheveux, ou les lieux où elles étoient honorées. C'est ainsi qu'Ovide

les appelle les déesses de Palestine, lorsqu'il parle de la fureur qu'elles inspirerent à Atys.

III.

Fonctions des Furies.

(a) Il n'est pas difficile de voir, après ce qui vient d'être dit, quel étoit l'emploi des Furies. L'Antiquité les a toujours regardées comme les ministres de la vengeance des Dieux, & comme des déesses séveres & inexorables, dont l'unique occupation étoit de punir le crime, non seulement dans les enfers, mais même dès cette vie; poursuivant sans relâche les scélérats par des remords qui ne leur donnoient aucun repos, & par des visions effrayantes qui leur faisoient souvent perdre le sens. Il faudroit copier tous les Poëtes, sur-tout Euripide, Sophocle & Séneque, si on vouloit rapporter tous les traits dont ils se servent, pour exprimer dans quel excès de fureur elles jettoient ceux qu'elles tourmentoient. On sçait avec quels traits Virgile peint le désordre que fit une de ces Furies à la cour de Latinus. Ce que fit Tisiphone à l'égard d'Étéocle & de Polynice, n'est ignoré que de ceux qui n'ont point lu Stace. Ovide représente avec la même vivacité, tout le ravage que causa à Thebes la Furie que Junon avoit envoyée pour se venger d'Athamas, & tout ce que fit endurer à Isis une autre Furie que la même déesse avoit suscitée pour la persécuter: M. Despréaux a eu raison, après cela, d'être surpris qu'un Poëte Lyrique, qui avoit de si beaux modeles à imiter, ait introduit sur le théatre une Furie si tranquille.

Mais, de tous ceux que ces implacables déesses ont persécutés, personne n'a été un exemple plus éclatant de leur vengeance, que le malheureux Oreste. On sçait que tous les théatres de la Grece ont souvent retenti des plaintes de ce parricide, qu'elles poursuivoient avec tant de fureur. M. Racine a parfaitement imité les Anciens, lorsqu'il a peint ce Prince.

Eh bien! filles d'enfer, vos mains sont-elles prêtes?
Pour qui sont ces serpens qui sifflent sur vos têtes?
A qui destinez-vous l'appareil qui vous suit?
Venez-vous m'enlever dans l'éternelle nuit?
Venez, à vos fureurs Oreste s'abandonne;
Mais, non, retirez-vous, laissez faire Hermione.
L'ingrate, mieux que vous, sçaura me déchirer,

(a) Virg. Georg. L. III. v. 551. *& seq.* Æneid. L. VII. v. 324. *& seq.* L. XII. v. 849. *& seq.*

Et je lui porte enfin mon cœur à
dévorer.

Virgile a renfermé en peu de vers toutes les fonctions des Furies, lorsqu'il a dit :

Hæ Jovis ad solium, sævique in
limine regis
Apparent, acuuntque metum mor-
talibus ægris ;
Si quando letum horrificum, mor-
bosque deûm rex
Molitur, meritas aut bello territat
urbes.

Par où l'on voit qu'elles étoient employées, non seulement lorsqu'il falloit punir les coupables, mais aussi quand il s'agissoit de châtier les hommes par des maladies, par la guerre & les autres fléaux de la colère céleste. Cependant, le même Poëte, dans un autre endroit, a partagé ces différentes fonctions entre les trois Furies ; de manière que Tisiphone étoit employée pour les maladies contagieuses ; les fonctions d'Alecto regardoient particulièrement les désordres de la guerre. Il falloit bien une Furie pour inspirer aux hommes l'art funeste de s'entredétruire. Stace, suivant cette même idée, a nommé cette Furie, la mere de la guerre.

Enfin, lorsqu'il s'agissoit de faire mourir quelqu'un, c'étoit ordinairement de Mégere que les dieux se servoient, comme nous le voyons dans le douzième livre de l'Énéide, lorsque Turnus doit perdre la vie ; & dans Claudien, qui a employé la même Furie à la mort de Rufin. Cicéron a rapporté à un trait de morale fort judicieux, toutes ces différentes fonctions des Furies. » Ne vous imaginez » pas, dit-il, que les impies & » les scélérats soient tourmen» tés par les Furies qui les » poursuivent avec leurs tor» ches ardentes ; les remords » qui suivent le crime, sont les » véritables Furies dont par» lent les Poëtes. « Voilà sans doute les véritables Furies qui ont tourmenté dans tous les tems les coupables, & dont Néron avouoit lui-même, au rapport de Suétone, qu'il n'avoit jamais pu se délivrer depuis le meurtre de sa mere. On voit bien par-là que les plus sages des Anciens ont pensé que les tisons ardens dont se servoient les Furies, n'étoient que les remords secrets qui suivent le crime, & le ver rongeur qui ne meurt point, témoin implacable & incorruptible, qui ne cesse de reprocher aux scélérats l'état déplorable dans lequel ils sont tombés : puisque, selon Séneque, la plus grande peine des pécheurs est d'avoir péché ; & l'on peut dire qu'aucun crime ne demeure impuni, puisque la peine est attachée au crime même.

Isidore, dans le huitième livre de ses Origines, prétend que les trois Furies sont le symbole des trois passions qui exercent sur le cœur de l'homme un em-

pire absolu, la colère & le désir de la vengeance, l'amour des richesses, & la concupiscence qui nous porte à la recherche des voluptés; & il ajoûte qu'on les a appellées Furies, parce qu'elles ne cessent point de nous tourmenter. Mais, cette origine paroît froide; & si cet Auteur avoit pensé juste, il n'auroit admis qu'une Furie, puisque c'est le même penchant au plaisir, qui nous porte à la vengeance, à l'amour des richesses, & à tout ce qui peut flatter & satisfaire les passions.

IV.

Culte rendu aux Furies.

(a) Des déesses aussi sévères & aussi terribles que les Furies, n'avoient pas manqué de s'attirer un culte particulier. En effet, le respect qu'on leur portoit étoit si grand, qu'on n'osoit presque les nommer, comme le dit Euripide dans son Oreste; que dis-je, à peine étoit il permis de jetter les yeux sur leurs temples; & on regarda, si nous en croyons Sophocle, comme une impiété, la démarche que fit Œdipe, lorsqu'allant à Athènes comme suppliant, il se retira dans un bois qui leur étoit consacré, dans le bourg de Colone; & on l'obligea, avant que de sortir, d'appaiser ces déesses par un sacrifice, dont ce Poëte & Théocrite nous ont laissé la description. Comme la crainte avoit été la mesure du culte qu'on rendoit aux dieux, & qu'il n'y en avoit aucun qui fût aussi redouté que les Furies, on n'avoit rien oublié pour les appaiser, lorsqu'on les croyoit irritées; & elles avoient des temples dans plusieurs endroits de la Grece.

Les Sicyoniens, si nous en croyons Pausanias, leur sacrifioient tous les ans, au jour de leur fête, des brebis pleines, & leur offroient des couronnes & des guirlandes de fleurs, surtout de Narcisse, selon Sophocle & Phurnutus, plante chérie des divinités infernales, à cause du malheur arrivé au jeune Prince qui portoit ce nom. Eustathe, sur le premier livre de l'Iliade, dit que la raison pour laquelle on offroit le Narcisse aux Furies, venoit de l'étymologie de ce mot ναρκεῖν, *torpere*, parce que les Furies étourdissoient les coupables qu'elles tourmentoient.

Elles avoient aussi un temple dans Céryne, ville d'Achaïe, où l'on voyoit leurs statues faites de bois, & assez petites; & ce lieu étoit si fatal à ceux qui étoient coupables de quelque crime, que dès qu'ils y entroient, ils étoient saisis d'une fureur subite, qui leur faisoit perdre l'esprit; tant la présence de ces déesses, jointe au souvenir de leur crime, leur causoit de trouble. Il falloit même que ces exemples fussent arrivés

(a) Pauf. p. 105, 448, 449, 510.

plus d'une fois, puisqu'on fut obligé, comme le dit Pausanias, d'en défendre l'entrée. Ce même Auteur ajoûte que les statues de ces déesses n'avoient rien de fort singulier ; ni de fort recherché ; mais qu'on en voyoit dans le vestibule plusieurs autres en marbre, d'un travail exquis, qui représentoient des femmes, qu'on croyoit avoir été les prêtresses de ces divintés. C'est le seul endroit, selon M. l'abbé Banier, où il soit dit que les Furies avoient des prêtresses ; puisqu'on sçait d'ailleurs que leurs ministres étoient des hommes, que les habitans de Tilphouse en Arcadie nommoient Hésychides; & que Démosthène avoue lui-même avoir été prêtre de ces déesses, dans le temple qu'Oreste leur avoit fait bâtir auprès de l'Aréopage, lorsqu'il eut été absous de son crime. On sçait aussi que Périlas, oncle de Clytemnestre, cita ce Prince infortuné à ce sévere tribunal ; & que sa cause ayant été examinée avec beaucoup de soin, & les suffrages des Juges se trouvant égaux, Minerve y ajoûta le sien, & le fit absoudre ; c'est-à-dire, que la sagesse & l'équité l'emporterent enfin sur les brigues & sur le crédit. Tous ceux qui paroissoient devant ces Juges, étoient obligés d'offrir un sacrifice dans ce même temple, & de jurer sur l'autel des Furies, qu'ils étoient prêts à dire la vérité ; tant il est vrai qu'il faut souvent aux hommes, pour les empêcher de se parjurer, des motifs plus forts que l'amour seul de la vérité.

De tous les temples dédiés à ces divinités, il n'y en eut point, après celui de l'Aréopage, de plus connus que les deux que leur fit bâtir le même Oreste en Arcadie. Ce fut dans cette partie du Péloponnèse près de Mégalopolis, que les Furies lui apparurent pour la première fois ; ce qui le fit tomber dans une si grande fureur, qu'il se mangea le doigt. S'étant retiré de là, près d'un champ nommé Ἄκη, les mêmes déesses se firent voir avec des habits blancs, & un visage plus doux, ce qui rétablit le calme dans son esprit. Oreste fit élever deux temples dans ces deux endroits, & offrit aux Furies noires, des sacrifices expiatoires, pour appaiser les manes de sa mere, & aux Furies blanches, un sacrifice d'actions de graces. Ce fut, pour le dire en passant, à cette occasion que les Furies prirent le nom d'Euménides ; & lorsque les Poëtes qui racontent des évènemens qui ont précédé celui-ci, leur donnent le nom d'Euménides, comme fait Sophocle dans son Œdipe Colone, c'est par anticipation ; comme Virgile a nommé le port Vélin, quoiqu'il n'ait porté ce nom que long-tems après le voyage d'Énée en Italie.

Quoique le culte des Furies n'ait pas fait en Italie autant de progrès que dans la Grece, les Romains ne les avoient

pourtant pas oubliées ; & nous apprenons de Varron & de Cicéron, que la déesse Furine, que ce dernier croit être la même que les Furies, avoit à Rome dans la XIV.e région, un temple & un bois sacré ; & que le jour de sa fête, qui s'appelloit les Furinales, étoit marqué dans le calendrier & dans les fastes, le sixième avant les calendes de Septembre. Enfin, pour terminer ce qui regarde le culte des Furies, nous devons ajoûter ici, qu'outre le narcisse qui leur étoit consacré, on se servoit aussi dans leur sacrifice, de branches de cedre, d'aulne & d'aube-épine, du safran & du génievre ; qu'on leur immoloit des brebis & des tourterelles blanches, comme nous l'apprenons d'Elien ; & qu'on employoit dans leurs sacrifices, les mêmes cérémonies que dans ceux des autres divinités infernales.

L'auteur du poëme des Argonautes fait une belle description d'un de ces sacrifices, que Médée offrit pour Jason avant son combat avec le dragon qui gardoit la toison d'or, & où elle invoque les Furies. D'abord, elle fait trois fosses, dans lesquelles elle répand le sang des victimes, en prononçant quelques paroles pour évoquer ces divinités ; ensuite, elle éleve un bûcher de bois de cyprès, d'aulne, de génievre & d'aube-épine, sur lequel elle fait brûler les brebis noires qu'elle venoit d'égorger ; & après avoir fait plusieurs libations avec du vin doux & d'autres liqueurs composées avec du miel, comme si elles avoient été plus propres à adoucir l'humeur sévere de ces déesses, elle crut enfin les avoir rendues favorables à son amant.

V.

Figures & portraits des Furies.

(*a*) Il nous reste à dire un mot des figures & des portraits qu'on nous a laissés des Furies. Pausanias remarque d'abord, que dans les premiers tems, les statues de ces déesses n'avoient rien de différent de celles des autres divinités ; & que ce fut le poëte Eschyle qui les fit paroître le premier, avec cet air hideux & les serpens qui les rendirent si redoutables, que la première représentation de sa piece devint funeste à un grand nombre de ses spectateurs. L'idée de ce Poëte fut suivie, & ce portrait des Furies passa du théatre dans les temples. Il ne fut plus question de les représenter autrement qu'avec un visage triste & un air effrayant, avec des habits noirs & ensanglantés, ayant, au lieu de cheveux, des serpens entortillés autour de leur tête, une

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V. pag. 138. *& suiv.* Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 366. Tom. V. pag. 143, 234. Recueil d'Antiq. par M. le Comte de Cayl. T. IV. p. 262, 263. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. V. p. 47. *& suiv.*

torche ardente à une main, un fouet de serpens à l'autre, & pour compagnes la terreur, la rage, la pâleur & la mort. C'est ainsi qu'assises autour du trône de Pluton, dont elles étoient les premiers ministres, elles attendoient ses ordres avec une impatience qui marquoit toute la fureur dont elles étoient possédées.

Nous avons à présent peu de figures antiques de ces déesses. On voit seulement sur un Abraxas publié par M. Chifflet, leurs trois têtes, avec des serpens, pendues à un arbre, & autour, le mot *Iao ;* & dans une lampe de Licetti, qui représente un homme mort couché sur un lit, les têtes de deux Furies avec une face horrible. On a outre cela deux médailles Grecques, l'une du cabinet du Roi, frappée sous le jeune Gordien par les habitans de Lyrba, ville de l'Asie mineure; & l'autre par ceux de Mastaura ville de Lycie, où elles sont représentées avec des serpens, des clefs, des torches allumées, & des poignards dans les mains, sans que leurs visages aient rien d'effrayant. Celles de la première de ces deux médailles, ont des boisseaux sur la tête ; & celles de la seconde, des feuilles ou des plantes, & les cheveux à l'ordinaire. Ajoûtons que quelques Antiquaires prétendent que ce sont les Furies que l'on voit sur une médaille de l'empereur Philippe le fils, frappée à Antioche, au revers de laquelle paroissent trois figures de femmes, habillées en longues robes qui leur tombent jusque sur les talons, & qu'une ceinture serre à la hauteur de la poitrine ; elles sont aussi armées d'une clef, de torches ardentes, de poignards & de serpens.

On connoît encore une médaille de Sabine, que M. Vaillant n'a point rapportée, & sur laquelle les trois Furies sont représentées par trois têtes posées sur un seul corps, d'où sortent de chaque côté trois bras armés de flambeaux; & ce corps est terminé en gaîne; chacune de ces trois têtes est ornée du boisseau. La légende porte ΑΡΓΕΙΩΝ ; & les Euménides d'Eschyle apprennent que ces redoutables déesses étoient particulièrement révérées à Argos.

Au défaut du marbre & du bronze, les Poëtes nous ont laissé dans leurs ouvrages, des portraits de ces déesses, qui en représentent bien le caractère. Sur quoi on peut consulter Virgile & Ovide ; sans oublier Euripide, Eschyle, Stace, Séneque, Claudien, & Catulle, qui ont aussi fait des portraits effrayans des Furies. Il ne sera pas hors de propos de remarquer en finissant, que Ménippe, au rapport de Suidas, comme si l'équipage d'un philosophe Cynique n'avoit pas été assez lugubre, affectoit de porter une robe noire avec une ceinture fort large, pour imiter, comme

le dit cet Auteur, l'habillement des Furies. Strabon, en décrivant la manière dont étoient habillés les habitans des isles Cassitérides, dit qu'ils portoient des robes noires qui traînoient jusqu'aux talons, semblables à celles des Furies.

FURINÆ LUCUS, (*a*) c'est-à-dire, le bois de la déesse Furina. Il en est fait mention dans Cicéron. P. Victor met dans le quatorzième quartier au-delà du Tibre *Furinarum Lucus.* Ce lieu étoit à Rome, & Caius Gracchus y fut tué par son esclave, comme Plutarque le rapporte dans sa vie.

FURINALES, *Furinalia*, fêtes instituées en l'honneur de la déesse Furine. *Voyez* Furine.

FURINALIS, *Furinalis*, nom d'un Flamine. *Voyez* Flamine.

FURINE, *Furina*, (*b*) déesse des voleurs chez les Romains, qui avoient établi en son honneur une fête nommée les Furinales, *Furinalia*, dont la célébration étoit marquée dans le calendrier & dans les fastes, au sixième jour avant les calendes de Septembre.

Cette déesse avoit un temple dans la quatorzième région de Rome, & pour le desservir, un *Flamen Furinalis*, qui étoit un des quinze Flamines, mais dont la gloire vint à tomber insensiblement avec celle de sa divinité. Il falloit en effet que son culte fût fort déchu du tems de Varron, puisqu'il dit qu'à peine connoissoit-on le nom de ce prêtre. Plutarque remarque que le jeune Gracchus, pour éviter la fureur du peuple qui venoit d'immoler son frere, se retira dans le bois sacré de la déesse Furine, qui étoit situé près de son temple, & qui ne put lui servir d'asyle; tant on respecte peu les droits de la religion dans le feu des guerres civiles!

On tire le nom de Furine du mot Latin *fur*, un voleur; mais, cette étymologie n'auroit pas été goûtée par Cicéron, qui croyoit que cette divinité étoit la même que les Furies; d'autant plus qu'il est parlé quelquefois des Furines au pluriel. Turnebe, dans ses *Adversaria*, défend l'opinion de Cicéron, par la raison que Plutarque, en parlant du bois sacré où périt le jeune Gracchus, l'appelle le bois des Erynnies ou des Furies.

La déesse Furine des Romains est la même que la déesse Laverne des Grecs. Elle étoit adorée comme la déesse du Hazard chez les Toscans. Quelques-uns croient que c'est la même que Forina, qui se trouve dans une inscription.

FURIUS, *Furius*, Φούριος, famille Romaine. Plutarque dit qu'avant Camille, la famille des

(*a*) Cicer. de Natur. Deor. L. III. c. 46.

(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 408. Tom. II. p. 109, 230. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 540. T. V. p. 137. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. V. p. 47.

Furius, (a) dont il sortoit, n'étoit pas fort illustrée; qu'il fut le premier de ce nom qui acquit de la gloire, & qu'il n'en étoit redevable qu'à lui seul. Cependant, il paroît par Tite-Live que la famille des Furius étoit patricienne, puisque Camille, sans parler des autres personnes de sa famille, fut tribun militaire l'an de Rome 354, & le premier plébéien qui fut revêtu de cette charge, ne fut élu que l'année suivante. Camille fut ensuite dictateur, l'an de Rome 359; & Rome ne vit, que long tems après, en l'an 399, un dictateur plébéien.

On ne peut donc douter que la famille des Furius ne fût patricienne; mais, il est encore certain qu'elle avoit rempli les charges les plus considérables de la République dès les premiers tems de son établissement. Dénys d'Halicarnasse & Tite-Live disent que l'an de Rome 266, dix-huit ans après l'expulsion des Rois, Sextus Furius fut consul; & depuis cette année jusqu'au premier tribunat de Camille, c'est-à-dire, pendant l'espace de quatre-vingt-huit ans, on trouve dix-sept fois le nom de Furius au nombre des Consuls & des Tribuns militaires.

FURIUS [Sext.], *Sext. Furius*, (b) étoit Consul avec Sp. Nautius l'an de Rome 266, & avant Jesus-Christ 486.

FURIUS (Sp.], *Sp. Furius*, Σπ. Φούριος, (c) fut créé Consul avec Céson Fabius l'an de Rome 273, & 479 avant Jesus-Christ. Il eut ordre de marcher contre les Veïens, mais il ne fit rien de mémorable dans cette expédition.

FURIUS [L.], *L. Furius*, Λ. Φούριος, (d) fut élevé au consulat avec A. Manlius, l'an de Rome 280, & 472 avant Jesus-Christ. Le peuple, animé par les Tribuns, demanda cette année avec une obstination furieuse l'établissement de la loi agraire. Les Consuls, de leur côté, y résisterent de tout leur pouvoir; aussi ils ne furent pas plutôt sortis de charge, qu'ils furent assaillis par le tribun Génucius. Mais, le jour que l'on devoit prononcer la sentence contre eux, le tribun fut trouvé mort dans sa maison.

FURIUS [P.], *P. Furius*, Π. Φούριος. (e) fut créé triumvir avec T. Quintius & A. Virginius, l'an de Rome 287, & 465 avant J. C. Ces trois magistrats furent chargés d'aller établir une colonie à Antium.

FURIUS, *Furius*, Φούριος, (f) frere & lieutenant du consul Sp. Furius. *Voyez* l'article suivant.

FURIUS [Sp.], *Sp. Furius*,

(a) Plut. Tom. I. pag. 129. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. V. p. 170, 171.
(b) Tit. Liv. L. II. c. 39.
(c) Tit. Liv. L. II. c. 43.
(d) Tit. Liv. L. II. c. 54. Roll. Hist. Rom. Tom. I. p. 336.
(e) Tit. Liv. L. III. c. 1.
(f) Tit. Liv. L. III. c. 5.

Σπ. Φεύριος (a) fut créé consul avec A. Postumius l'an de Rome 290, & 462 avant J. C. & eut le commandement de l'armée qu'on envoya contre les Eques. Il trouva les ennemis dans le païs des Herniques, où, suivant leur coûtume, ils ravageoient la campagne. Comme il ne connoissoit point leurs forces, qu'on n'avoit point encore vues réunies toutes ensemble, il leur livra témérairement bataille, avec une armée bien inférieure à la leur. Ainsi, ayant été obligé de lâcher pied dès le premier choc, il se retira dans son camp. Les ennemis n'en demeurerent pas là; car, dès la nuit suivante, & le lendemain, pendant tout le jour, ils l'investirent & l'attaquerent avec tant de vigueur, que le Consul n'eût pas même la liberté d'en faire sortir un courier, pour porter à Rome la nouvelle du péril où l'armée étoit exposée. Ce furent les Herniques qui firent sçavoir au Sénat que Sp. Furius avoit été battu, & qu'on le tenoit assiégé dans son camp avec ses troupes. Cette nouvelle donna beaucoup d'alarme aux Sénateurs, qui ordonnerent que T. Quintius, en qualité de Proconsul, marchât au secours de Sp. Furius, avec l'armée des alliés, qui seroit renforcée par les soldats que les Latins, les Herniques & la colonie d'Antium eurent ordre de fournir dans le moment.

Cependant, Sp. Furius resta d'abord assez tranquille dans son camp, où les ennemis le tenoient renfermé. Mais, voyant que sa patience avoit augmenté leur fierté & leur confiance, il fondit sur eux, en sortant par la porte Décumane, les mit en fuite; & pouvant les poursuivre, il s'abstint de le faire, craignant qu'on ne forçat son camp par la partie opposée. Mais Furius, son frere & son lieutenant, les poussa plus loin; de façon, qu'emporté par son courage, il n'apperçut, ni le Consul qui se retiroit dans le camp, ni les ennemis qui venoient l'attaquer par-derrière. Ainsi, après avoir fait inutilement plusieurs efforts pour regagner le camp, dont on lui avoit fermé le chemin, il fut tué en combattant avec beaucoup de courage. Le Consul, ayant appris le péril où étoit son frere, revint sur ses pas, & s'étant jetté au milieu de la mêlée, sans aucun ménagement, après avoir été blessé dangereusement, il fut retiré du combat avec assez de peine, par ceux qui l'environnoient. Sa retraite jetta le désordre parmi les siens. Mais, les Eques, devenus plus hardis par la mort du lieutenant, & par la blessure du Consul, presserent les Romains avec tant de courage & d'impétuosité, qu'ils se retirerent dans leur camp, où ils se virent une seconde fois assiégés, bien inférieurs aux Eques en

(a) Tit. Liv. L. III. c. 4, 5. Roll. Hist. Rom. T. I. p. 353, 354.

forcés & en confiance ; & ils étoient sur le point d'être accablés, si T. Quintius ne fût venu à leur secours avec les troupes des Latins & des Herniques. Alors, l'armée consulaire eut sa revanche, & par une victoire signalée, vengea, & la blessure du Consul, & le meurtre du Lieutenant & des cohortes.

FURIUS [Q.], *Q. Furius*, K. Φούριυς. (a) étoit grand Pontife, l'an de Rome 305, & 447 avant J. C. En cette qualité, il présida aux assemblées pour l'élection des Tribuns.

FURIUS [AGRIPPA], (b) *Agrippa Furius*, Consul avec T. Quintius Capitolinus, l'an de Rome 309, & 443 avant J. C. En ce tems-là, les Eques & les Volsques, après avoir ravagé les terres des Latins, s'étoient avancés jusqu'aux portes de Rome, & s'en retournoient chargés de butin. Agrippa Furius & T. Quintius Capitolinus marcherent contre eux, & les joignirent auprès de Corbion. Dès le jour suivant, la bataille se donna entre les deux partis, dont l'un étoit animé par une juste indignation, & l'autre par la crainte de ne pas obtenir le pardon d'une rébellion tant de fois réitérée.

Quoique les deux Consuls eussent une autorité égale dans l'armée Romaine, cependant, par une modestie très-salutaire dans les occasions importantes, Agrippa Furius céda toute la sienne à T. Quintius Capitolinus, dont il reconnoissoit de bonne foi la supériorité. Ce dernier, de son côté, répondoit à la soumission volontaire de son collegue avec une politesse infinie, ne faisant rien sans le consulter, & partageant avec lui toute la gloire des bons succès qui étoient le fruit de leur bonne intelligence.

Agrippa Furius eut beaucoup de peine à l'aîle droite. Ce Général, qui étoit encore jeune, & plein de vigueur & de courage, indigné de voir que les autres Généraux réussissoient mieux que lui, arracha les étendards des mains de ceux qui les portoient ; & en ayant jetté quelques-uns au milieu des ennemis, il s'avança contre eux, en portant lui-même les autres. Les soldats, animés par cet exemple, & par la crainte du péril où ils voyoient le Consul & leurs drapeaux exposés, fondirent sur l'ennemi, le mirent en fuite, & rendirent enfin la victoire des Romains complete. Agrippa Furius reçut alors un courier de T. Quintius Capitolinus, qui lui annonçoit, de la part de ce Consul, qu'il avoit défait ses ennemis ; & qu'il n'attendoit, pour entrer dans leur camp, que la victoire de l'aîle gauche ; que si Agrippa Furius avoit vaincu ceux qu'il avoit eus à combattre, il n'avoit qu'à

(a) Tit. Liv. L. III. c. 54.

(b) Tit. Liv. L. III. c. 66, 70. Roll. Hist. Rom. T. I. p. 449. & suiv.

venir le joindre à la tête des siens, afin que tous les soldats en même tems partageassent les dépouilles des vaincus. Sur cet avis, Agrippa Furius, avec ses troupes victorieuses, alla faire à son collegue des complimens, qu'il lui rendit sur le champ; & tous deux ensemble ayant attaqué le camp des vaincus, s'en rendirent aisément maîtres, ayant mis en fuite, presque sans effort, le peu de soldats qui le défendoient. Ils y trouverent, outre leurs propres biens, que les ennemis avoient enlevés de dessus les terres des Romains, un butin immense, qu'ils partagerent entre les deux armées.

Après une expédition si glorieuse, ils revinrent à Rome, où l'on ne voit point qu'ils aient demandé, ou que le Sénat leur ait offert le triomphe; & aucun Auteur ne rapporte la raison pour laquelle ils mépriserent cette récompense, ou désespérerent de l'obtenir. Tout ce qu'on peut conjecturer, dit Tite-Live, sur un évènement si éloigné de nos jours, c'est que le Sénat ayant refusé le triomphe aux consuls Horatius & Valérius, qui, outre les Eques & les Volsques, avoient encore vaincu les Sabins, T. Quintius & son collegue eurent honte de demander cet honneur, pour une expédition moins considérable de la moitié; & qu'ils craignirent que, si on le leur accordoit, on ne l'attribuât à la faveur du Sénat, plutôt qu'à leur mérite.

FURIUS [C.] PACILUS, *C. Furius Pacilus*, (a) parvint au consulat l'an de Rome 314, & 438 avant Jesus-Christ. On lui donna pour collegue M. Papirius Crassus. Ce fut pendant leur magistrature qu'on célébra les jeux, dont les décemvirs avoient fait ordonner l'établissement par un arrêt du Sénat, à l'occasion de la retraite du peuple. Six ans après, C. Furius Pacilus fut élevé à la censure avec M. Géganius Macérinus. En qualité de censeurs, ils visiterent un hôtel public qu'on venoit de bâtir dans le champ de Mars, & ayant approuvé l'ouvrage, y firent pour la première fois le dénombrement du peuple.

L'an de Rome 329, C. Furius Pacilus fut nommé tribun militaire, & eut ordre de marcher avec deux de ses collegues du côté de Veies. Ces trois Généraux firent voir combien la pluralité de commandans d'une égale autorité est préjudiciable au bien public. Car, étant tous de sentimens différens, & chacun s'opiniâtrant dans le sien; tandis que les uns veulent qu'on donne le signal de la retraite, & que les autres demandent celui du combat, ils fournirent à l'ennemi, le tems & l'occasion de les attaquer avec avantage. Ayant donc pris la fuite, ils se retirerent dans leur camp, qui n'étoit

(a) Tit. Liv. L. IV, c. 12, 22, 24, 31. L. IX. c. 33.

pas éloigné; ce qui sauva la vie au plus grand nombre, en les couvrant de honte & de confusion.

FURIUS [L.] MÉDULLINUS, *L. Furius Medullinus*, (*a*) fut créé tribun militaire l'an de Rome 323, & 429 avant J. C. Douze ans après, il exerça la même charge, qu'il exerça encore l'an de Rome 348.

FURIUS [L.] MÉDULLINUS, *L. Furius Medullinus*, (*b*) fut créé sept fois tribun militaire; la première fois, l'an de Rome 330; la seconde, l'an de Rome 350; la troisième, l'an de Rome 357; la quatrième, l'an de Rome 358; la cinquième, l'an de Rome 360; la sixième, l'an de Rome 361; & la septième enfin, l'an de Rome 364.

FURIUS [L.] MÉDULLINUS, *L. Furius Medullinus*, (*c*) fut élevé au consulat avec M. Cornélius Cossus, l'an de Rome 342, & 410 avant Jesus-Christ. Il conduisit les Romains contre les Volsques, dont un grand nombre s'étoient retirés dans la ville de Férentinum. Il attaqua & prit cette place, où il trouva moins de butin qu'il n'avoit espéré. Quatre ans après, il fut élevé de nouveau au consulat avec le même M. Cornélius Cossus.

FURIUS [G.] PACILUS, *C. Furius Pacilus*, (*d*) fut créé consul avec Q. Fabius Ambustus, l'an de Rome 343, & 409 avant J. C.

FURIUS [L.] MÉDULLINUS, *L. Furius Medullinus*, (*e*) ne fut créé tribun militaire qu'une seule fois. Ce fut l'an de Rome 355, & 397 avant J. C.

FURIUS [AGRIPPA], (*f*) *Agrippa Furius*, fut nommé tribun militaire, l'an de Rome 364, & 388 avant Jesus-Christ. On l'envoya avec Serv. Sulpicius contre les Salpinates, qui, n'osant tenir la campagne, se renfermerent dans leurs murailles; en sorte que les Romains pillerent à leur aise leur païs, & en enleverent autant de butin qu'ils voulurent, sans que personne se mît en devoir de s'y opposer.

FURIUS [M.] CAMILLE, *M. Furius Camillus*, M. Φούριος Κάμιλλος, (*g*) commença à s'acquérir de la réputation en se signalant dans une grande bataille contre les Eques & les Volsques, où il étoit simple cavalier, sous le dictateur Postumius Tubertus; car, poussant son cheval entre les deux armées, il commença la charge,

(*a*) Tit. Liv. L. IV. c. 25, 44, 57.
(*b*) Tit. Liv. L. IV. c. 35, 61. L. V. c. 14, 16, 24, 26, 32.
(*c*) Tit. Liv. L. IV. c. 51, 54. Roll. Hist. Rom. T. I. pag. 534. *& suiv.*
(*d*) Tit. Liv. L. IV. c. 52.
(*e*) Tit. Liv. L. V. c. 12.
(*f*) Tit. Liv. L. V. c. 32.
(*g*) Plut. Tom. I. p. 129, 130. *& seq.* Tit. Liv. L. V. c. 1, 10. *& seq.* L. VI. c. 1, 2. *& seq.* L. VII. c. 1. Flor. L. I. c. 13, 22. Roll. Hist. Rom. Tom. II. pag. 25. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 57. Tom. V. pag. 170. *& suiv.* T. VI. pag. 24, 25.

&

& quoiqu'il eût reçu d'abord un coup de javeline à la cuisse, il ne se retira point; mais, après avoir arraché lui-même la javeline de sa plaie, il s'attacha aux plus vaillans des ennemis, les renversa & les mit en fuite. Cette action lui acquit, outre tous les autres prix d'honneur, la charge de Censeur, qui étoit alors très-considérable, & qui donnoit une très-grande autorité.

Dans cette charge, il fit deux choses remarquables, l'une fort belle & fort honnête, ce fut d'obliger, par ses remontrances & par des amendes, ceux qui n'étoient pas mariés, à épouser les veuves qui étoient en fort grand nombre à cause des guerres précédentes; & l'autre fort nécessaire, ce fut de mettre à la taille les orphelins qui jusqu'alors avoient été exempts de toutes charges. On fut obligé d'en venir-là à cause des guerres continuelles qu'on ne pouvoit soutenir qu'avec des dépenses excessives. On avoit besoin surtout de grands fonds pour continuer le siège de la ville de Veies, qui n'étoit inférieure à Rome, ni par la quantité d'armes dont elle étoit fournie, ni par le nombre des combattans. Il y avoit déjà près de sept ans qu'on étoit à ce siège, & l'on se plaignoit des officiers généraux qu'on accusoit de ne pas le presser assez vivement. La chose alla si loin, qu'enfin on les révoqua, & l'on en nomma d'autres; M. Furius Camille fut de ce nombre, & on l'élut tribun militaire pour la seconde fois, l'an de Rome 354, & 398 avant Jesus Christ. Il ne servit pourtant pas alors au siège, le sort lui étant échu d'aller faire la guerre aux Falisques & aux Capénates, qui, pendant que les Romains étoient occupés à Veies, avoient ravagé leurs terres, & les avoient extrêmement fatigués pendant cette guerre de Toscane. M. Furius Camille les battit en plusieurs rencontres, & les obligea à se renfermer dans leurs murailles, après en avoir tué un fort grand nombre.

La dixième année du siège de Veies, le Sénat déposa tous les autres Magistrats, & créa Dictateur M. Furius Camille, qui nomma pour général de la cavalerie Cornélius Scipion, & fit vœu aux Dieux, que s'ils donnoient une heureuse fin à cette guerre, il célébreroit les grands jeux, & rebâtiroit le temple de la déesse que les Romains appelloient la mere Matuta. Après avoir fait ce vœu, il se rendit devant Veies, pour presser le siège; & voyant qu'il y auroit beaucoup de danger & de difficulté de prendre cette ville d'assaut, il entreprit de s'ouvrir des chemins sous terre, le terrein se trouvant propre à être creusé, & pouvant l'être assez profondément pour dérober la connoissance du travail à l'ennemi. Cet ouvrage lui ayant réussi selon ses espérances, il fit donner un assaut général à la place, pour attirer les assiégés sur les

murailles,& cependant des troupes choisies entrerent heureusement par ce souterrein dans le château, justement à l'endroit où étoit le temple de Junon, le plus grand de toute la ville, & pour lequel les peuples avoient le plus de dévotion.

La ville ainsi prise par force, M. Furius Camille, qui voyoit de la citadelle les Romains piller & saccager les immenses richesses dont elle étoit pleine, se mit à pleurer; & comme ceux qui étoient autour de lui voulurent exalter son bonheur, il leva les mains au ciel, & fit à haute voix cette priere : *Grand Jupiter, & vous, ô Dieux, témoins & juges immortels des bonnes & des méchantes actions des hommes, vous sçavez que ce n'est pas sans raison que nous avons porté nos armes contre cette ville, & que nous y avons été forcés pour nous défendre des entreprises de ses injustes habitans. Que si, pour contrebalancer cette grande prospérité, vous avez résolu, grands Dieux, de nous envoyer quelque malheur, je vous prie de le détourner de la ville de Rome & de son armée, & de le faire tomber sur moi seul, en n'appesantissant votre bras que le moins qu'il vous sera possible.* La priere finie, il voulut se tourner à droite, comme c'étoit la coûtume des Romains, après qu'ils avoient adoré & prié;&en se tournant, il tomba. Ceux qui étoient près de lui furent allarmés de sa chûte; mais, il se releva, & leur dit que, comme il l'avoit demandé aux dieux, il lui étoit arrivé un petit malheur pour contrepoids d'une félicité fort grande.

Soit que le grand exploit qu'il venoit de faire, en se rendant maître d'une ville rivale de Rome, & dont le siège avoit duré dix ans; ou que les louanges de ses flatteurs lui eussent enflé le cœur, & lui eussent inspiré des sentimens peu convenables à un magistrat soumis aux loix & aux usages de sa patrie, il triompha avec un appareil trop superbe & trop insolent, en ce qu'il traversa la ville, monté sur un char tiré par quatre chevaux blancs, ce qu'aucun général avant lui n'avoit osé faire, & qu'aucun n'osa imiter depuis; car, les Romains regardoient cette sorte de char comme sacré, & le croyoient uniquement destiné au Roi & au pere des dieux. Ce fut-là principalement ce qui lui attira la haine de ses citoyens, peu accoûtumés à se voir insulter avec tant de faste. Mais, il s'y joignit encore une autre raison qui y contribua beaucoup; ce fut l'opposition opiniâtre qu'il fit à la loi qui ordonnoit que la ville seroit partagée; car, les Tribuns avoient proposé qu'on partageât le Sénat & le peuple en deux; que la moitié demeurât à Rome, & que l'autre moitié allât habiter la ville conquise, selon que le sort en décideroit. Ils prétendoient que les uns & les autres en feroient plus riches, & que, par le moyen de ces

deux grandes villes, ils défendroient mieux leur païs, & conserveroient plus facilement leurs richesses. Le peuple, qui s'étoit fort augmenté & fort enrichi, avoit reçu avec joie cette proposition, & étoit continuellement dans la place autour des rostres, à demander & à presser en criant & en faisant beaucoup de bruit, qu'on recueillît les suffrages. Le Sénat & les plus considérables d'entre les autres citoyens, persuadés que cette loi des Tribuns étoit moins un partage qu'une totale destruction de Rome, ne pouvoient y consentir, & eurent recours à M. Furius Camille, qui, craignant le succès de ce combat, inventoit toujours des prétextes, & supposoit de nouveaux embarras pour s'excuser auprès du peuple, & éloignoit ainsi la proposition de cette loi. Voilà ce qui le rendoit odieux au peuple.

Mais, la cause la plus grande & la plus manifeste de l'aversion qu'on avoit pour lui, venoit de la dixme des dépouilles; & si cette cause n'étoit pas entièrement juste, elle étoit du moins spécieuse, & ne manquoit pas de quelque raison; car, lorsque M. Furius Camille partit pour le siège de Veies, il fit vœu que, s'il prenoit cette ville, il consacreroit à Apollon la dixme de tout ce butin. Mais, la ville prise & pillée, soit qu'il eût de la peine à chagriner ses citoyens, ou que les grandes affaires qu'il avoit sur les bras, lui eussent fait oublier son vœu, il souffrit que le peuple s'enrichît de ce butin, & n'en fit aucune récherche; ce ne fut que long-tems après, & sur le point de sortir de charge, qu'il fit son rapport au Sénat. Les devins de leur côté annoncerent que la colere des dieux paroissoit manifestement dans les sacrifices, & qu'il falloit les appaiser par des présens proportionnés aux graces qu'on en avoit reçues. Le Sénat, qui trouva qu'il étoit impossible de faire que le butin n'eût pas été partagé, ordonna que chacun de ceux qui y avoient eu part, seroit obligé par serment de rapporter la dixième partie de ce qui lui étoit échu.

Pour exécuter ce décret, il fallut en venir à des extrémités fort tristes, & l'on ne put, sans de grandes violences, obliger des soldats qui étoient pauvres, qui avoient essuyé tant de travaux & de fatigues, à rendre une si grosse portion de ce qu'ils avoient gagné, & ce qui est encore plus rude, de ce qu'ils avoient déjà dépensé. M. Furius Camille, accablé de leurs plaintes, & manquant de meilleures raisons pour couvrir sa faute, eut l'imprudence d'alléguer la plus mauvaise & la plus ridicule de toutes les excuses, & d'avouer franchement qu'il avoit oublié son vœu. Cela irrita encore davantage le peuple, qui disoit hautement, qu'alors il avoit voué la dixme des dépouilles des ennemis, & que

présentement il offroit la dixme des biens de ses citoyens.

Cependant, les Tribuns du peuple voulurent parler de nouveau de la loi qu'ils avoient faite sur le partage des citoyens pour aller habiter Veies ; mais, la guerre des Falisques, qui survint fort à propos, ayant donné aux patriciens la liberté de tenir les comices à leur gré, ils nommerent M. Furius Camille, Tribun militaire, avec cinq autres ; car, les affaires qu'on avoit sur les bras demandoient un capitaine, qui, par son expérience dans la guerre, eût acquis beaucoup de réputation & d'autorité. Le peuple approuva ce choix par ses suffrages ; & M. Furius Camille entra incontinent dans les terres des Falisques, & alla mettre le siège devant la ville de Phaleres, qui étoit bien fortifiée & pourvue de toutes les choses nécessaires. Il n'ignoroit pas que cette place étoit fort difficile à prendre, & que son entreprise demandoit beaucoup de tems ; mais, ces raisons-là même l'y engagerent ; car, il vouloit, à quelque prix que ce fût, occuper ses citoyens, & empêcher qu'ils n'eussent le loisir de faire des cabales à Rome, & d'y exciter des séditions ; les Romains, à l'exemple des médecins, ayant presque toujours usé de ce remede, de pousser au dehors les humeurs capables de troubler la République.

Les Phalériens, se reposant sur la bonté de leurs fortifications & de leurs remparts, faisoient si peu de cas du siège, que tous les habitans, hors ceux qui gardoient les murailles, alloient en robe dans la ville, & que leurs enfans fréquentoient les écoles à l'ordinaire, & sortoient de la ville pour se promener & s'exercer sous la conduite de leur maître ; car, les Phalériens, à l'exemple des Grecs, avoient un maître commun, voulant que leurs enfans s'accoutumassent dès leur bas âge à être nourris & élevés les uns avec les autres. Ce maître donc, qui n'attendoit qu'une occasion de se servir de ces enfans pour trahir les Phalériens, les menoit tous les jours hors des murs, fort peu loin d'abord, & les ramenoit ensuite dans la ville après qu'ils s'étoient exercés. Ainsi, les accoutumant peu à peu à s'éloigner davantage & à ne rien craindre, comme n'y ayant aucun danger ; enfin, un jour qu'il les avoit tous assemblés, il donna exprès dans les gardes avancées des Romains, leur livra ses écoliers, & demanda qu'on le menât à M. Furius Camille ; ce qui fut exécuté. Quand il fut devant lui, il lui dit qu'il étoit le maître d'école des Phalériens ; qu'il préféroit le plaisir de l'obliger à tous les devoirs de son emploi, & qu'il lui livroit la ville en lui livrant ces enfans. M. Furius Camille ne l'eut pas plutôt entendu, qu'il trouva cette action horrible, & ordonna qu'on déchirât les habits de ce mé-

chant homme, qu'on lui liât les mains derrière le dos, & qu'on donnât à ces enfans des verges & des courroies, afin qu'ils remenassent ce traître dans la ville en le fouettant toujours.

Cependant, les Phalériens s'étant apperçus de la trahison de leur maître d'école, toute la ville étoit pleine de tristesse & de deuil pour une si grande perte; les principaux, tant hommes que femmes, couroient tout forcenés sur les murailles & aux portes, sans sçavoir pourquoi. Au milieu de ce désordre & de ce tumulte, tout d'un coup ils apperçoivent leurs enfans qui ramenoient leur maître nu & lié, en le fouettant, & qui appelloient M. Furius Camille leur dieu, leur sauveur & leur pere. Ce spectacle remplit d'admiration, non seulement les peres de ces enfans, mais tous les citoyens en général, & fit naître dans tous les cœurs un si violent désir de se remettre à la justice de M. Furius Camille, que sur l'heure même ils assemblent le conseil, & lui envoient des députés pour se rendre à lui, eux & leur ville.

M. Furius Camille envoya à Rome ces députés qui lui furent renvoyés par le Sénat, afin qu'il en ordonnât comme il le jugeroit à propos. M. Furius Camille n'exigea que quelques sommes d'argent des Phalériens, fit alliance avec tous les Falisques & s'en retourna à Rome.

Cependant, les Tribuns proposerent de nouveau la loi du partage des habitans, & vouloient la faire passer par les suffrages du peuple. M. Furius Camille, se chargeant volontiers de toute la haine que cette affaire pourroit lui attirer, parla sur ce sujet avec tant de liberté & de force, qu'il l'emporta, & fit abroger la loi; mais, cela le rendit si odieux, qu'ayant perdu dans ce tems-là un de ses enfans, ce malheur domestique ne put adoucir le peuple irrité; quoique le bon naturel de M. Furius Camille lui fît supporter si impatiemment cette perte, qu'ayant été assigné à comparoître en justice, son affliction ne lui permit pas de sortir; & qu'il se tint renfermé dans sa maison avec les femmes.

Son accusateur étoit Lucius Apuléius, qui l'accusoit d'avoir détourné une grande partie des richesses de la Toscane; & pour appuyer l'accusation, on disoit qu'on avoit vu chez lui certaines portes d'airain qu'on y avoit prises. Le peuple étoit si animé, qu'on voyoit manifestement qu'il le condamneroit sur le moindre prétexte. Assemblant donc ses amis, ceux qui avoient fait la guerre avec lui, & ses Collegues, qui étoient en fort grand nombre, il les conjura de ne pas permettre qu'il fût condamné sur des accusations si plaines de calomnie, & d'empêcher qu'il ne devînt le mépris & la risée de ses ennemis. Ses amis, après avoir parlé & consulté ensemble, lui répondirent qu'ils ne pouvoient lui

être d'aucun secours auprès de ses Juges ; & que tout ce qu'ils pouvoient faire, s'il étoit condamné à l'amende, c'étoit de lui aider à la payer.

M. Furius Camille, ne pouvant soutenir la honte d'une condamnation, résolut, dans le fort de son ressentiment, de sortir de la ville & de s'exiler lui-même. Après avoir donc embrassé sa femme & son fils, il sortit de sa maison & alla jusqu'à la porte de la ville dans un profond silence. Quand il fut près de sortir, il se tourna ; & levant ses mains vers le capitole, il pria les dieux : *Que si c'étoit injustement, & par la violence ou par l'envie du peuple, qu'il étoit si honteusement chassé, les Romains s'en repentissent un jour, & qu'ils fussent obligés de témoigner à la face de l'univers le besoin qu'ils auroient de lui, & le regret que leur causeroit son absence.* Après qu'il eut prononcé ces imprécations contre ses citoyens, comme autrefois Achille, & qu'il fut parti, on le condamna à une amende de quinze mille as.

Pendant son exil, les Gaulois vinrent attaquer les Romains ; & les ayant défaits, ils les poursuivirent jusque dans Rome même, dont ils se rendirent maîtres. Ils pillerent les maisons, saccagerent la ville & passerent au fil de l'épée tous ceux qui tomberent entre leurs mains, sans épargner ni âge ni sexe. Ils mirent même le feu à la ville, pour se venger de ceux qui occupoient le capitole, & qui bien loin de se rendre, après en avoir été sommés, repoussoient vigoureusement leurs attaques en défendant leurs retranchemens. Cette place tenant plus longtems qu'ils n'avoient cru, & les vivres commençant à leur manquer, les Gaulois partagerent leur armée ; une partie demeura avec Brennus leur Roi, pour continuer le siège ; & l'autre partie se divisant par compagnies & par bandes, se dispersa & alla fourrager la campagne, & piller les bourgs avec une entière sécurité, & une extrême confiance en leur bonne fortune. Par hazard, la plus grosse troupe & la mieux disciplinée alla du côté d'Ardées, où M. Furius Camille, depuis son exil, menoit la vie d'un simple particulier, sans se mêler d'aucune affaire ; mais alors, réveillé par tout ce qui se passoit, & ranimant ses espérances, il étoit occupé de différentes pensées, & cherchoit les moyens, non pas de se dérober à la fureur des Gaulois, mais de les repousser & de les vaincre, si l'occasion s'en présentoit. Voyant donc que les habitans d'Ardées étoient assez forts en nombre, mais qu'ils manquoient de résolution & de courage, à cause du peu d'expérience & de la lâcheté de leurs chefs, il s'adressa à la jeunesse, & leur dit : » Qu'il ne falloit pas imputer » la défaite des Romains à la » valeur des Gaulois, ni s'ima- » giner que les calamités, qui

» leur étoient arrivées pour » avoir manqué de prudence, & » pour avoir suivi de mauvais » conseils, fussent l'ouvrage de » ceux qui n'avoient rien con- » tribué à leur victoire; mais » qu'il falloit attribuer ce re- » vers à la fortune qui avoit » voulu montrer son pouvoir; » que plus il y avoit de danger, » plus il étoit glorieux de re- » pousser une guerre étran- » gère & barbare, qui, comme » le feu ne finissoit & ne s'étei- » gnoit qu'après avoir consu- » mé tout ce qu'elle avoit » vaincu; que s'ils vouloient » avoir de la fermeté & du cou- » rage, il leur promettoit une » victoire aisée & sans aucun » danger. « Comme il vit les jeunes gens touchés de ce discours, il alla trouver les chefs & le Sénat d'Ardées; & les ayant persuadés, il arma tous ceux qui étoient en âge de porter les armes. Mais, de peur que l'ennemi, qui étoit fort près, n'en fût informé, il les tint renfermés dans la ville.

Les Gaulois revenant chargés de butin, après avoir couru & fourragé tout le païs, camperent en désordre & avec beaucoup de négligence, & ne penserent qu'à boire; la nuit les surprit ivres, & le silence règna seul dans leur camp. M. Furius Camille, averti par ses espions, fit sortir ses troupes d'Ardées; & ayant fait sans bruit tout le chemin qui étoit entre les ennemis & la ville, il arriva à leur camp sur le minuit. D'abord, il fit jetter de grands cris à ses troupes, & commanda aux trompettes de sonner, pour effrayer les barbares, qui, à ce grand bruit, revenoient à peine de leur sommeil & de leur ivresse. Il y en eut quelques-uns qui se réveillerent en sursaut, & qui, prenant les armes, soutinrent quelque tems l'effort de M. Furius Camille, & moururent en combattant; mais, la plûpart, accablés de vin & de sommeil, furent tués tout endormis. Le petit nombre de ceux qui se sauverent à la faveur de la nuit, fut rattrapé le lendemain par la cavalerie qui, les trouvant errans & dispersés, en fit un grand carnage.

La renommée répandit aussitôt le bruit de cette défaite dans toutes les villes voisines, & porta quantité de jeunes gens à se joindre à M. Furius Camille; sur-tout les Romains qui, après la journée d'Allia, s'étoient réfugiés à Veies. Ils résolurent ensemble de députer vers M. Furius Camille, pour le prier d'accepter la charge de Général; mais, M. Furius Camille répondit qu'il n'accepteroit cette charge qu'après que les citoyens qui étoient dans le capitole, auroient confirmé leur choix par leurs suffrages selon les loix; & que pendant qu'ils vivroient, il les regarderoit comme le corps de la République, leur obéiroit avec une entière soumission, & n'entreprendroit rien sans leur ordre.

On admira la modération & la probité de M. Furius Camille; mais, on n'avoit personne pour porter ces nouvelles au capitole; il paroissoit même entièrement impossible de faire entrer quelqu'un dans cette citadelle, serrée de si près par les ennemis qui étoient maîtres de la ville. Heureusement, parmi les jeunes gens, il s'en trouva un qui s'offrit volontairement à courir le danger. La fortune seconda son audace. Il revint portant la nouvelle que le Sénat avoit élu M. Furius Camille Dictateur pour la seconde fois. M. Furius Camille se rendit incontinent à la ville de Veies; & s'étant mis à la tête de l'armée avec tous les secours des alliés, il marcha contre les ennemis.

Cependant, la longueur du siège du capitole, qui avoit duré six mois entiers, excita dans le camp des Gaulois une peste si furieuse, qu'on n'enterroit plus les morts, à cause de leur trop grande quantité.

Cette extrêmité des Gaulois ne rendoit pas la condition des assiégés meilleure; la famine qui augmentoit tous les jours, les pressoit d'un côté; & de l'autre, l'ignorance de ce que faisoit M. Furius Camille leur abattoit extrêmement le courage; car, personne ne pouvoit leur en porter des nouvelles, tant les Barbares faisoient bonne garde dans la ville tout autour du fort. Les deux partis étant donc également découragés, il y eut quelques propositions d'accommodement, qui commencerent d'abord par les gardes avancées, qui, se trouvant assez près, entrerent en quelque espèce de pourparler. Ensuite, par la permission de ceux qui commandoient dans la forteresse, Sulpitius, Tribun militaire, s'aboucha avec Brennus. On convint que les assiégés donneroient mille livres pesant d'or, & que les Barbares, après l'avoir reçu, retireroient leur armée de la ville & des frontières.

Les sermens prêtés de part & d'autre, & l'or apporté pour être pesé, les Gaulois tromperent d'abord en cachette par de faux poids, & ensuite à découvert, en arrêtant & faisant pencher un des bassins de la balance. Les Romains se plaignirent de ce procédé; mais Brennus, ajoûtant l'insulte & la raillerie à l'injustice, détacha son épée, & la mit encore avec le ceinturon dans la balance par dessus les poids. Sulpitius lui demanda ce que cette action vouloit dire? *Que voudroit-elle dire*, répondit Brennus, *sinon malheur aux vaincus*? Parole qui passa en proverbe. Sur cela les Romains étoient partagés; les uns, irrités de cette insolence & pleins de ressentiment, vouloient qu'on reprît l'or, & qu'on remontât au capitole pour y soutenir encore le siege; & les autres étoient d'avis de dissimuler cette médiocre injure, & de ne pas faire consister la hon-

re à donner plus qu'on n'avoit promis, puisque l'affront ne consistoit qu'à donner, & que la nécessité du tems les avoit réduits à le souffrir.

Pendant qu'ils contestoient ainsi entre eux & avec les barbares, M. Furius Camille, qui étoit aux portes de Rome, ayant appris tout ce qui s'étoit passé, commanda à son armée de le suivre en bon ordre & au petit pas; & s'avançant avec l'élite de ses troupes, il arriva sur le lieu. Les Romains s'étant ouverts le reçurent comme leur Dictateur avec beaucoup de respect & dans un profond silence. Là, M. Furius Camille prenant l'or le donna à ses gens, & commanda aux Gaulois de reprendre leurs poids & leurs balances, & de se retirer; *car*, leur dit-il, *la coûtume des Romains est de conserver leur patrie, non pas avec l'or, mais avec le fer.*

Brennus se mit en colère, & se plaignit que c'étoit une infraction au traité. M. Furius Camille répondit que ce traité n'avoit pas été fait légitimement, & qu'il n'étoit pas valable; parce que lui étant Dictateur, & n'y ayant point d'autre général établi par la loi, ils avoient traité avec des gens qui n'avoient aucun pouvoir. *C'est à moi seul*, ajoûta-t-il, *qu'il faut s'adresser présentement, si vous avez quelque demande à faire; car, je viens avec une autorité légitime; & je suis le maître, ou de vous pardonner si vous avez recours aux prieres, ou de vous punir comme des coupables, si vous ne vous repentez.*

Ces paroles firent sortir Brennus hors de lui; il commande à ses gens de prendre les armes. Les Romains en font autant. Les deux partis tirent l'épée en même tems, & se chargent, mêlés les uns avec les autres, comme on le peut penser, puisqu'ils étoient dans des ruines de maisons, dans des rues étroites & dans des lieux serrés, qui ne souffroient point d'ordre de bataille. Mais, bientôt après, Brennus, devenu plus sage, retira ses troupes dans son camp avec peu de perte; & les faisant marcher dès la nuit même, il abandonna la ville, & alla camper à huit milles, près du chemin qui menoit à Gabies.

Le lendemain, dès la pointe du jour, M. Furius Camille, se trouva en présence de l'ennemi, couvert d'armes éclatantes, & suivi de ses Romains, qui étoient alors aussi formidables, qu'ils étoient auparavant abattus. Il leur donna la bataille qui fut fort rude, & qui dura fort long-tems, jusqu'à ce qu'enfin les Gaulois furent entièrement défaits, & leur camp pris après un très-grand carnage. Ceux qui prirent la fuite furent tués par les Romains, qui les poursuivirent fort vivement; & ceux qui, s'étant dispersés, échapperent à leur poursuite, furent accablés par ceux qui sortirent contre eux des villes & des villa-

ges voisins. Ainsi, Rome, qui avoit été prise d'une manière si surprenante, fut sauvée d'une manière plus surprenante encore, après avoir été au pouvoir des barbares sept mois entiers. Car, ils y entrerent un peu après le quinze de Juillet, & ils en furent chassés vers le treize de Février.

M. Furius Camille rentra triomphant dans la ville, comme le libérateur de sa patrie, qu'il avoit retirée des mains des ennemis, & celui qui ramenoit Rome dans Rome même; car les Romains, qui avoient été dehors pendant le siege avec leurs femmes & leurs enfans, suivoient son char; & ceux qui avoient été assiégés dans le capitole, & qui s'étoient vus à la veille de mourir de faim, allerent à leur rencontre; & s'embrassant les uns les autres, ils versoient des larmes de joie pour un bonheur si inespéré & qu'ils osoient à peine croire. Les prêtres des dieux & les ministres des temples marchoient en bon ordre, rapportant en leur entier toutes les choses saintes qu'ils avoient, ou enterrées lorsqu'ils avoient pris la fuite, ou emportées avec eux; & les Romains attentifs à ce spectacle si agréable & si désiré, sentoient le même plaisir & la même joie, que si les dieux eux-mêmes fussent rentrés dans la ville pour la seconde fois.

M. Furius Camille, après avoir sacrifié aux dieux, & purifié la ville, selon le formulaire dicté par des gens habiles dans ces matières, releva tous les anciens temples, & en bâtit un nouveau au dieu Aïus Locutius, dans le même endroit où Marcus Céditius, peu de tems avant son exil, avoit entendu la voix qui lui annonçoit l'arrivée des Barbares. Les emplacemens & les bornes des vieux temples furent enfin trouvés avec beaucoup de travail & de peine par la persévérance de M. Furius Camille, & par la grande application des prêtres.

Mais, quand il fallut se remettre à rebâtir la ville qui étoit entièrement détruite, le peuple se trouva extrêmement découragé, & remettoit de jour en jour, parce qu'il manquoit de toutes les choses nécessaires, & qu'il avoit plus besoin de repos & de relâche après tant de travaux qu'il venoit d'essuyer, que de s'aller fatiguer de nouveau, lorsqu'il n'avoit, ni assez de force, ni assez de bien pour une si grande entreprise. Ainsi, se tournant encore insensiblement vers la ville de Veies qui étoit sur pied, & pourvue de tout ce qu'on pouvoit désirer, ils donnerent matière de discourir aux harangueurs qui ne cherchoient qu'à plaire au peuple. On n'entendoit par-tout que des propos séditieux contre M. Furius Camille.

C'est pourquoi, les Sénateurs craignant une guerre intestine, ne voulurent pas que M. Furius Camille se démît de la dictature

avant la fin de l'année, comme il en avoit le dessein, quoiqu'aucun autre Dictateur avant lui n'eût été plus de six mois dans cette charge; & prenant eux-mêmes la peine d'adoucir & de consoler la populace, ils tâchoient de la ramener par leurs caresses & par leurs persuasions. Tantôt ils leur montroient les monumens & les tombeaux de leurs peres; tantôt ils les faisoient ressouvenir des temples & des lieux saints que Romulus, Numa Pompilius & les autres Rois avoient consacrés, & qu'ils leur avoient laissés en dépôt. Ces exhortations & d'autres circonstances produisirent tout à coup dans l'esprit du peuple un si merveilleux changement, qu'ils s'exhortoient & s'encourageoient les uns les autres à mettre la main à l'œuvre; de manière qu'ils commencerent tous à bâtir avec beaucoup d'empressement, sans attendre ni département, ni ordre, & en s'emparant des lieux qui leur paroissoit, ou plus commodes pour bâtir, ou plus agréables. Cette grande précipitation fit qu'on ne garda aucun alignement pour les rues, ni pour les maisons, qui furent toutes mêlées & confondues; car, on dit qu'en moins d'un an toute la ville fut rebâtie depuis ses murailles jusqu'à la dernière maison du moindre particulier.

Elle n'étoit pourtant pas encore achevée, que les Romains eurent à soutenir la guerre contre les Eques, les Volsques & les Latins, qui entrerent en armes dans leurs terres; & les Toscans mirent en même tems le siège devant Sturium, ville alliée des Romains. Les Tribuns militaires, qui commandoient l'armée, & qui s'étoient campés sur le mont Marcius, y furent assiégés par les Latins, & pressés si vivement, que, réduits à l'extrêmité & sur le point de tout perdre, ils envoyerent demander du secours à Rome. Alors, M. Furius Camille fut élu Dictateur pour la troisième fois. Sur le champ, il fit prendre les armes à ceux qui n'étoient plus en âge de les porter; & faisant un grand circuit autour du mont Marcius, sans être apperçu des ennemis, il alla camper derrière eux; & par un grand nombre de feux qu'il fit allumer, il avertit les assiégés de son arrivée. A cette vue ils reprirent courage, & résolurent de sortir pour combattre; mais, les Latins & les Volsques se renfermerent dans leur camp, qu'ils retrancherent & fortifierent avec de bonnes palissades, & avec quantité d'arbres qu'ils mirent en travers, parce qu'ils étoient entre deux armées, & résolurent d'attendre de leur païs de nouvelles troupes, & le secours des Toscans.

M. Furius Camille s'apperçut de leur dessein; & pour ne pas tomber dans le même inconvénient, en se laissant envelopper, il se hâta de les prévenir. Il remarqua que leurs retranchemens étoient de bois, & que

tous les matins il s'élevoit un vent très-fort du côté des montagnes. Ayant donc préparé beaucoup de feux, & mis à la pointe du jour son armée en bataille, il commanda à une partie d'aller commencer l'attaque d'un côté à coups de trait avec de grands cris; & lui à la tête de ceux qui devoient jetter les feux dans le camp, du côté où le vent avoit coûtume de donner, il attendoit l'heure favorable. Dès que le soleil fut levé, & que le vent eut commencé à souffler avec violence, l'attaque étant déjà commencée de l'autre côté, il donna le signal à ses troupes. En même tems, on jetta dans les retranchemens un nombre infini de dards enflammés, qui, tombant sur les pieux qui étoient fort serrés, & sur les arbres entassés les uns sur les autres, les embraserent dans un moment. La flamme avec une extrême rapidité se communiqua à toute l'enceinte, & gagna le dedans du camp. Les Latins, qui n'avoient aucun moyen pour l'éteindre, se voyant de tous côtés environnés de feu, se serrerent d'abord tous ensemble dans un lieu fort étroit; mais enfin la nécessité les obligeant de sortir, ils tomberent entre les mains de leurs ennemis qui les attendoient en bataille devant leurs retranchemens. Tous ceux qui sortirent furent presque taillés en pièces; & ceux qui resterent furent la proie des flammes, jusqu'à ce que les Romains se mirent eux-mêmes à éteindre le feu pour piller le camp.

Après cette victoire, M. Furius Camille laissa sur les lieux son fils Lucius pour garder le butin & les prisonniers; & avec le reste de son armée, il alla fourrager les terres des ennemis. Après avoir pris la ville des Eques & contraint les Volsques à se rendre à lui, il marcha au secours des Sutriens qu'il croyoit encore assiégés par les Toscans, ne sçachant pas le malheur qui leur étoit arrivé; car, ils venoient de se rendre, & à de si dures conditions, qu'ils n'avoient eu la permission d'emporter que leurs habits. Il les rencontra sur son chemin dans ce pitoyable état, avec leurs femmes & leurs enfans, qui tous ensemble déploroient leur infortune. Ce spectacle le toucha sensiblement; & comme il vit que les Romains n'en étoient pas moins touchés que lui, & que les prieres & les tendres embrassemens des Sutriens leur arrachoient des larmes, & les remplissoient d'indignation, il résolut de n'en pas différer la vengeance, & de mener le même jour ses troupes à Sutrium; car, il jugea bien que des hommes qui venoient de prendre une ville si opulente, qui n'avoient aucun ennemi en tête, & qui ne croyoient pas qu'il en pût venir, ne seroient nullement sur leurs gardes, & qu'il les surprendroit infailliblement.

Il ne se trompa pas dans sa conjecture ; non seulement il traversa tout le territoire de Sutrium sans être découvert ; mais, il étoit aux portes de la ville, & s'étoit saisi des murailles avant que les Toscans fussent avertis de sa marche ; car, ils n'avoient point posé de gardes, & ils étoient dispersés dans les maisons à faire grand'chere & à se divertir. De sorte que, quand ils s'apperçurent que les Romains étoient maîtres de la ville, ils se trouverent si pleins de viande & de vin, que la plûpart n'eurent pas la force de prendre la fuite, & se laisserent honteusement tuer dans les maisons sans se défendre, ou se rendirent encore plus honteusement. C'est ainsi que la ville de Sutrium fut prise deux fois dans le même jour ; car, ceux qui venoient de la prendre la perdirent ; & ceux qui l'avoient perdue, la reprirent par la valeur & par la sage conduite de M. Furius Camille. Cette action lui fit décerner le triomphe qui ne lui acquit pas moins de crédit & d'honneur que les deux premiers. Car, ses plus grands envieux & tous ceux qui prétendoient que la Fortune avoit plus de part que sa valeur aux grandes choses qu'il avoit exécutées, furent forcés de donner la gloire de ses derniers succès à son grand courage & à sa prudence.

Le plus violent de ses envieux & de ses rivaux étoit M. Manlius, qui le premier avoit repoussé les Gaulois au siege du Capitole. Cet homme, fier & insolent, avoit rempli toute la ville de sédition & de trouble. M. Furius Camille fut nommé tribun militaire pour la cinquième fois, & M. Manlius appellé en justice. Rien ne nuisit tant à ses accusateurs que la vue du Capitole ; car, l'endroit où M. Manlius avoit combattu la nuit contre les Gaulois pour la défense de la forteresse, se voyoit de la place où on le jugeoit ; & lui même il excitoit la compassion des Romains, en tendant ses mains vers ce lieu, & en les priant avec larmes de se souvenir des grands combats qu'il avoit soutenus. M. Furius Camille s'étant apperçu de l'effet que cette vue produisoit sur les Juges, transporta le tribunal dans le bois Pétilien, d'où on ne voyoit plus le capitole. Alors, l'accusateur déduisit tous les chefs d'accusation contre le coupable ; & les Juges, se souvenant de tout ce qui s'étoit passé, ne combattirent plus l'indignation que leur donnoient ses injustices, mais le condamnerent à mort.

M. Furius Camille, appellé pour la sixième fois à la charge de tribun militaire, refusoit de l'accepter, parce qu'il étoit déjà dans un âge avancé, & peut-être aussi parce qu'il craignoit l'envie & quelque revers de fortune après tant de gloire & tant de succès. Son excuse la plus apparente étoit son peu de santé ; car, il tomba malade

dans ce même tems-là ; mais, le peuple, bien loin de se relâcher, se mit à crier qu'il ne demandoit pas de lui qu'il combattît à pied ou à cheval, qu'il avoit seulement besoin de son conseil & de sa conduite, & le força de prendre le commandement, & de marcher aux ennemis avec L. Furius Médullinus, l'un de ses collegues.

Les Préneslins & les Volsques étoient entrés avec une grosse armée sur les terres des alliés des Romains. M. Furius Camille, sans perdre de tems, alla camper près d'eux ; son dessein étoit de tirer la guerre en longueur, afin que, s'il falloit en venir à une bataille, il pût aussi payer de sa personne après avoir recouvré ses forces ; mais, voyant que son collegue, transporté d'un violent désir de gloire, avoit une extrême impatience d'en venir aux mains, sans pouvoir être retenu par aucune remontrance, & qu'il inspiroit la même ardeur aux capitaines & aux centurions, il craignit qu'on ne le soupçonnât d'avoir voulu par envie dérober à ces jeunes officiers une occasion d'acquérir de l'honneur, & de rendre un grand service à la République. Il lui permit donc, quoique malgré lui, de donner le combat ; & à cause de sa maladie il demeura dans le camp avec peu de troupes. Mais, quand il vit que L. Furius Médullinus avoit donné inconsidérément dans les pièges, que les ennemis lui avoient tendus, & que les Romains étoient poussés & mis en fuite, il ne put se retenir ; & se levant de son lit il marcha au-devant d'eux aux portes du camp, & passant au travers de ses troupes qui étoient en déroute, il alla donner sur ceux qui les poursuivoient. Ceux qui avoient déjà gagné leurs retranchemens, retournerent sur leurs pas & le suivirent ; & ceux qui venoient pour s'y sauver, se ralliant autour de lui & se mettant en bataille, s'exhortoient les uns les autres à ne pas abandonner leur Général. Ainsi, les ennemis furent obligés de se retirer.

Le lendemain, M. Furius Camille sortit à la tête de ses troupes, les défit en bataille rangée ; & étant entré dans leur camp avec les fuyards, il en fit un fort grand carnage. Ensuite, ayant appris que la ville de Satricum, colonie des Romains, avoit été prise par les Toscans, & que ses habitans avoient été tous passés au fil de l'épée, il renvoya à Rome les troupes les plus pesamment armées ; & avec les plus légeres & les plus disposées à le suivre, il alla attaquer les Toscans qui étoient maîtres de Satricum, les battit, en tua une grande partie & chassa les autres.

Après cette heureuse expédition, il s'en retourna à Rome chargé de butin, faisant connoître par son exemple que les plus sages de tous les peuples, étoient ceux qui, sans s'arrêter à la foiblesse & à la vieil-

lesse d'un Général qui avoit de l'expérience & du courage, sçavoient le préférer malgré lui, & tout malade, à ceux qui étant dans la fleur de leur âge, demandoient & briguoient le commandement. C'est pourquoi, la nouvelle de la révolte des habitans de Tusculum étant portée à Rome, le Sénat donna encore le soin de cette guerre à M. Furius Camille, avec la permission de prendre avec lui tel de ses cinq collegues qu'il lui plairoit de nommer. Il n'y en avoit pas un qui ne demandât la préférence ; mais, contre l'attente de tout le monde, M. Furius Camille choisit L. Furius Médullinus, le même qui depuis peu, contre son sentiment, avoit donné la bataille aux Prénestins & aux Volsques, & avoit été battu; mais, il le préféra à ses autres collegues, apparemment pour couvrir son malheur & pour effacer sa honte.

Dès que ceux de Tusculum sentirent que M. Furius Camille approchoit, ils eurent recours à l'artifice pour réparer leur faute. Ils remplirent donc la campagne de laboureurs qui travailloient aux terres, & de bergers qui gardoient les troupeaux comme en pleine paix ; les portes de leur ville étoient tout ouvertes, & leurs enfans alloient aux écoles comme auparavant. On voyoit les artisans travailler tranquillement dans leurs boutiques, les bourgeois en robe dans la place, & les Magistrats courir partout pour faire préparer les logemens à ses troupes, comme ne craignant rien, & ne se sentant coupables de rien.

Cette sécurité & cet empressement ne persuaderent pas à M. Furius Camille, qu'ils n'eussent pas eu le dessein de se révolter ; mais, ils le disposerent à avoir pitié d'eux & à être touché de leur repentir. Il leur ordonna d'aller au Sénat, en état de supplians, demander pardon de leur faute ; & quand ils eurent obéi, il aida beaucoup à les faire absoudre du crime de rébellion, & à leur accorder le droit de bourgeoisie. Voilà les actions les plus éclatantes que M. Furius Camille fit dans son sixième tribunat.

Après cela, il s'excita à Rome une grande sédition. Le peuple s'élevoit contre le Sénat, & prétendoit, à quelque prix que ce fût, que les Consuls, qu'on alloit élire, ne fussent pas tous deux patriciens, mais qu'il y en eût un de race plébéienne. Les Tribuns du peuple furent nommés, mais le peuple empêcha qu'on n'achevât de tenir les comices consulaires. Ainsi, faute de Magistrats, Rome alloit tomber dans des troubles & des désordres plus grands que ceux dont on étoit déjà sorti. Pour prévenir ce malheur, le Sénat nomma M. Furius Camille dictateur pour la quatrième fois malgré le peuple, & en quelque façon mal-

gré lui ; car, il ne vouloit pas s'oppoſer à des hommes à qui les grandes batailles qu'ils avoient gagnées, donnoient la liberté du lui reprocher qu'il avoit fait de plus grands exploits avec eux pendant la guerre, qu'il n'en avoit fait avec les patriciens pendant la paix ; & il voyoit bien auſſi que l'envie ſeule de ces derniers les avoit portés à l'élire, afin que, s'il avoit le deſſus, il ruinât le peule, ou qu'il fût perdu & ruiné lui-même s'il avoit le deſſous. Cependant, pour remédier aux maux préſens, ayant ſçu le jour que les tribuns du peuple devoient propoſer & faire paſſer leur Loi, il publia une levée de gens de guerre, & appella le peuple de la place au champ de Mars, menaçant de fort groſſes amendes ceux qui n'obéiroient pas à cet ordre. Les tribuns du peuple, de leur côté, s'oppoſoient à ſes menaces, & juroient qu'ils le condamneroient lui-même à une amende de cinquante mille drachmes, s'il ne ceſſoit d'empêcher le peuple de donner ſes ſuffrages ſelon les Loix. Soit donc qu'il craignît un ſecond exil & une ſeconde condamnation, fort indigne d'un homme de ſon âge, & qui avoit fait de ſi grandes actions, ſoit qu'il ne ſe ſentît pas aſſez fort pour réſiſter à cette tempête & pour vaincre l'effort, il ſe retira dans ſa maiſon ; & peu de tems après, ſous prétexte de quelque indiſpoſition, il ſe démit de la dictature.

Quelque tems après, on reçut des nouvelles certaines que les Gaulois, revenant encore des rivages de la mer Adriatique, marchoient à grandes journées vers Rome avec une armée très-formidable ; la menace fut même accompagnée de l'effet, le plat-païs étant déjà fort ſaccagé, & ceux qui ne purent ſe retirer dans Rome, ayant été obligés de ſe réfugier ſur les montagnes. La crainte appaiſa la ſédition ; le Sénat, réuni avec le peuple ; & les nobles avec leurs inférieurs, d'un commun conſentement, élurent M. Furius Camille dictateur pour la cinquième fois. Il étoit alors fort vieux, car il avoit bien près de quatre-vingts ans. Cependant, voyant la néceſſité & le grand danger de la République, il n'allégua, comme auparavant, ni raiſon, ni prétexte ; mais, il accepta cette charge ſans balancer, & aſſembla ſon armée.

Comme il ſçavoit par expérience que la principale force des Gaulois conſiſtoit dans leurs épées, qu'ils manioient à la manière des Barbares ſans aucun art, & avec leſquelles ils abattoient les têtes & les épaules, il fit donner à la plûpart de ſes troupes des caſques d'acier bien poli, afin que les épées ſe rompiſſent ou qu'elles ne fiſſent que gliſſer, fit border leurs boucliers d'une lame de fer, le bois ſeul ne pouvant pas réſiſter aux coups ; & leur enſeigna à ſe ſervir de longues javelines, avec leſquelles, ſe

glissant sous les épées des Barbares, ils pouvoient prévenir les coups qu'ils déchargeoient de haut en bas.

Déjà les Gaulois étoient sur le bord de la rivière d'Anio, avec une armée si chargée de butin, qu'elle pouvoit à peine marcher. M. Furius Camille se mit en campagne à la tête de ses troupes, & alla camper sur une colline, dont la pente étoit fort douce, & qui avoit plusieurs creux ; de sorte que la plus grande partie de son armée étoit cachée, & que l'autre paroissoit s'être retirée de crainte sur les hauteurs. Pour confirmer même davantage les ennemis dans cette opinion, il ne se mit pas en devoir de repousser ceux qui venoient fourrager jusqu'au pied de la colline ; mais, il se tint renfermé dans son camp, où il s'étoit retranché avec grand soin, jusqu'à ce que voyant que la plus grande partie de leurs troupes étoient dispersées pour aller au fourrage, & que ceux qui étoient restés dans le camp étoient toujours remplis de viande & noyés de vin, il envoya avant le jour son infanterie légere insulter les ennemis, & les empêcher de se mettre en bataille, en tombant sur eux à mesure qu'ils sortoient; & à la pointe du jour il fit descendre dans la plaine, & rangea en bataille ses troupes pesamment armées, qui étoient fort nombreuses & pleines d'ardeur, contre l'attente des Barbares qui les croyoient en petit nombre, & fort découragées.

Ce fut la première chose qui rabattit le courage & la fierté des Gaulois, qui se crurent déshonorés de ce que les Romains avoient osé les attaquer les premiers. L'infanterie légere fondant donc sur eux, avant qu'ils pussent, ni prendre leurs postes, ni ranger leurs bataillons, les poussoit vivement, & les forçoit de combattre en désordre, comme ils se trouvoient. D'un autre côté, M. Furius Camille, avec le gros de l'armée, les chargea vigoureusement. Les Barbares marcherent fierement à sa rencontre l'épée à la main; mais, les Romains les arrêtoient avec leurs javelines, & opposant à leurs coups des corps tout couverts de fer, leurs épées se faussoient; car, comme elles étoient d'une trempe fort molle & d'un fer peu battu, elles se plioient & se courboient très-facilement. D'ailleurs, leurs boucliers hérissés de javelines étoient si pesans, quand les Romains les retiroient, que ne pouvant plus les soutenir, ils abandonnoient leurs propres armes pour se jetter sur celles de leurs ennemis, & pour leur arracher leurs javelines; & alors les Romains, les voyant découverts, se servoient avec succès de leurs épées. Ils taillerent en pièces les premiers rangs, les autres prirent la fuite, & se disperserent dans la plaine. Car, M. Furius Camille s'étoit saisi des montagnes & des côteaux, & ils n'avoient garde de se re-

tirer dans leur camp, qu'ils n'avoient pas retranché, par un excès d'audace & de confiance, & dont M. Furius Camille pouvoit se rendre maître sans coup férir.

Ce fut-là le dernier exploit de M. Furius Camille; car, la prise de la ville des Vélitres ne fut que la suite de cette expédition, & elle se rendit même sans combattre; mais, dans le gouvernement de la République, il avoit encore à soutenir l'assaut le plus terrible & le plus dangereux contre le peuple, qui, fier de sa victoire, vouloit qu'au préjudice de la Loi, il nommât un des consuls de race Plébéïenne. Le Sénat s'y opposoit de toute sa force, & ne vouloit pas que M. Furius Camille se démît de la dictature, espérant qu'avec le secours de cette suprême autorité, il combattroit avec plus de succès pour l'Aristocratie. Un jour donc que M. Furius Camille, assis dans la place sur son tribunal, rendoit la justice, il vint de la part des tribuns un licteur qui lui ordonna de le suivre, & qui en même tems mit la main sur lui, comme pour l'emmener par force. Cela excita un si grand tumulte dans la place, qu'on n'avoit jamais rien vu de pareil; le parti de M. Furius Camille repoussoit le licteur, & le peuple ordonnoit toujours à ce licteur de l'arracher de son siege. M. Furius Camille, dans cette émeute, ne sçachant à quoi se déterminer, ne se démit pourtant point de sa charge, & prenant avec lui les Sénateurs; il marcha vers le Capitole, il pria les dieux d'amener à une heureuse fin un si grand désordre, & fit vœu de bâtir un temple à la Concorde, dès que les troubles seroient appaisés.

Quand on vint à délibérer dans le Sénat, la contrariété des avis excita de grandes contestations; mais enfin, le plus doux l'emporta, c'est-à-dire, celui qui cédoit au peuple, & qui lui permettoit de prendre l'un des Consuls dans son corps. Dès que le dictateur eut prononcé cet arrêt en pleine assemblée, le peuple en eut tant de joie, qu'il se réconcilia sur l'heure même avec le Sénat, & accompagna M. Furius Camille jusque dans sa maison avec de grandes acclamations & de grands applaudissemens.

Le lendemain on s'assembla, & on ordonna que pour accomplir le vœu de M. Furius Camille, & pour conserver la mémoire de cette heureuse réunion, on bâtiroit le temple de la Concorde dans un lieu qui regardoit sur la place & sur le comice. L'année suivante, il s'éleva une si grande peste dans Rome, qu'elle emporta un nombre infini de peuple, & la plûpart des Magistrats; mais, elle se signala encore davantage par la mort de M. Furius Camille; car, quoiqu'il fût comme rassasié de jours, & que sa vie eût été aussi longue & aussi entière que celle d'aucun autre homme; les Romains furent plus affligés

de sa perte que de celle de tout ce grand nombre de citoyens, qui moururent dans le même tems de la même maladie, l'an de Rome 390, & 362 avant J. C.

DIGRESSION

sur le portrait de M. Furius Camille.

Il fut vraiment un homme unique dans tous les divers états de sa fortune; le premier des citoyens de la République tant en paix qu'en guerre avant son exil; plus illustre encore dans son exil même, soit par l'empressement avec lequel Rome, prise par les Gaulois, le rappella à son secours, soit par le bonheur qu'il eut de n'être rétabli dans sa patrie que pour la rétablir elle-même dans son premier état. Toujours égal à lui-même, il soutint merveilleusement l'éclat de sa réputation pendant les vingt-cinq années qu'il vécut depuis, & fut jugé digne d'être regardé après Romulus comme le second fondateur de Rome.

De toutes les choses surprènantes que l'on raconte de ce grand homme, celle qui paroît la plus incroyable, c'est qu'après avoir remporté tant de victoires signalées, après avoir été cinq fois dictateur, après avoir triomphé quatre fois, & après avoir été honoré du titre de second fondateur de Rome, il n'ait pas été une seule fois consul. Cela vint sans doute de l'état où se trouvoit alors la République; le peuple brouillé avec le Sénat s'opposoit à la nomination des consuls, & demandoit qu'on mît le gouvernement entre les mains de tribuns militaires, dont le pouvoir, quoiqu'aussi grand & aussi absolu que celui des consuls, n'étoit pourtant ni si odieux, ni si pesant à cause de leur nombre. Car, de voir à la tête des affaires six hommes au lieu de deux, c'étoit une sorte de consolation & de soulagement pour ceux qui ne pouvoient supporter l'oligarchie. M. Furius Camille faisoit alors le plus de bruit par ses glorieux exploits; cependant, il ne vouloit pas être consul contre la volonté du peuple, quoiqu'on eût tenu plusieurs fois des comices consulaires pendant ce tems-là; & dans toutes les autres charges, il se conduisit de manière, que soit qu'il gouvernât seul ou avec des collegues, l'autorité étoit commune, & la gloire n'étoit jamais que pour lui seul. L'autorité étoit commune à cause de la grande modestie avec laquelle il gouvernoit sans aucune envie, & la gloire lui en revenoit toujours à cause de sa prudence & de sa grande capacité; en quoi, d'un commun consentement, il surpassoit tous les autres.

FURIUS [L.], *L. Furius*, Λ. Φουριος, (*a*) fut nommé tribun

(*a*) Tit. Liv. L. VI. c. 22. & *seq.* Roll. Hist. Rom. T. II. p. 112. & *suiv.*

militaire l'an de Rome 374, & 378 avant J. C. On lui donna plusieurs collegues, & entre autres M. Furius Camille, qui avoit déjà exercé plusieurs fois la même charge. Celui-ci fut chargé extraordinairement de la guerre contre les Volsques, & le sort lui donna pour adjoint L. Furius, qui étoit moins destiné à rendre service à sa patrie, qu'à augmenter la gloire de son collegue, tant en particulier qu'en public. Car, M. Furius Camille sauva par sa prudence & son courage l'armée de la République qui étoit près de périr par la témérité de L. Furius, & il trouva dans la faute de cet officier une occasion, non de se faire valoir lui-même, mais de gagner pour toujours son amitié.

Dès que les Volsques virent les Romains approcher, ils rangerent leurs troupes en bataille, dans le dessein de décider sur le champ de la victoire, se flattant de rendre inutiles, par le moyen de leur multitude, l'habileté & l'expérience de M. Furius Camille, qui faisoit toute la ressource des Romains.

Ceux-ci avoient la même ardeur & la même impatience d'en venir aux mains, aussi bien que L. Furius. Camille étoit le seul qui différât, dans l'espérance de trouver avec le tems quelque occasion de suppléer par la prudence à ce qui lui manquoit du côté du nombre. Cette réserve augmentoit encore la confiance de l'ennemi; & déjà il ne se contentoit pas de mettre ses troupes en bataille devant son camp; mais, s'avançant dans la plaine, & jusqu'aux premiers rangs des Romains, il étaloit à leurs yeux l'orgueilleuse multitude de ses soldats. Les Romains avoient peine à souffrir cette sorte d'insulte. L. Furius en étoit encore plus choqué. Jeune & impétueux par son caractère, il étoit encore enflé par la confiance des soldats qui esperent souvent, comme ils craignent, sans sçavoir pourquoi, dit Tite-Live. Il allumoit par ses discours leurs courages déjà impatiens de combattre, & affoiblissoit autant qu'il étoit en lui, l'autorité de son collégue, en lui reprochant sa vieillesse, le seul défaut qu'il eût; il disoit : » Que c'étoit » aux jeunes gens qu'il convenoit de faire la guerre, & » que le courage de l'homme » étoit ferme ou languissant à » proportion des forces du » corps; que M. Furius Camille, ce guerrier autrefois » si vif & si entreprenant, étoit » devenu lent & paresseux; » qu'il demeuroit enfermé dans » ses retranchemens les bras » croisés, sans rien entreprendre, lui qui avoit coûtume » d'attaquer & de prendre les » camps ou les villes ennemies, » dès qu'il étoit arrivé à leur » vue. Espéroit-il que ses troupes grossiroient ou que le » nombre des ennemis diminueroit? Espéroit-il trouver » quelque occasion favorable de

» leur dresser des embûches, » ou de les surprendre. Que » les glaces de l'âge lui avoient » ôté toute la vigueur de l'es- » prit, aussi bien que celle du » corps ; qu'il falloit avouer » que Camille avoit acquis assez » de gloire comme il avoit assez » d'années. Mais, étoit-il né- » cessaire que les forces d'une » République, qui devoit être » immortelle, s'affoiblissent à » mesure que celles de ce vieil- » lard s'épuisoient ? «

Par de tels discours, il avoit attiré sur lui les yeux & l'admiration de tout le camp ; & voyant que tout le monde, comme de concert, demandoit le combat. » Nous ne pouvons » plus résister, dit-il, M. Fu- » rius Camille, à l'ardeur im- » pétueuse des soldats ; & l'en- » nemi dont nous avons aug- » menté l'audace par notre re- » tardement, nous insulte avec » un orgueil qu'il n'est plus » possible de supporter. Vous » seul vous opposez au combat ; » laissez-vous vaincre à l'em- » pressement de vos troupes, » afin de vaincre plus prompte- » ment vos ennemis. M. Furius » Camille lui répondit que jus- » qu'à ce jour, lui & le peuple » Romain avoient eu sujet d'ê- » tre contens de la méthode » qu'il avoit observée dans les » guerres où il avoit commandé » seul, aussi-bien que des suc- » cès dont elles avoient été » suivies ; qu'il sçavoit qu'il » avoit alors un Collegue dont » l'autorité étoit égale à la sien- » ne, & qui la surpassoit par la » vigueur de l'âge ; que pour » lui, il ne s'étoit jamais laissé » gouverner par le caprice des » soldats, mais qu'il les avoit » toujours tenus soumis à ses » ordres ; qu'il ne pouvoit pas » empêcher son Collegue d'u- » ser de ses droits ; qu'il fît » avec la protection des dieux, » ce qu'il croiroit être utile au » bien de la République ; qu'il » demandoit seulement, qu'en » considération de sa vieillesse, » on le dispensât de se trouver » aux premiers rangs ; qu'il fe- » roit dans cette action tout ce » qu'on pouvoit attendre d'un » Général de son âge ; qu'au » reste il prioit les dieux im- » mortels de ne pas justifier par » l'évènement, le dessein qu'il » avoit eu & le conseil qu'il » donnoit encore de ne rièn » précipiter. « Les hommes, dit Tite-Live, furent sourds à des conseils si sages, & les dieux à des prieres si remplies de piété. Celui qui avoit tant d'ardeur pour combattre, rangea l'avant-garde en bataille. M. Furius Camille, après avoir fortifié le centre, & placé devant le camp un bon corps de réserve, monta sur une éminence, pour y attendre l'évènement d'une action qui n'avoit point été de son goût.

Aussi-tôt après le premier choc, les ennemis lâcherent pied, non par crainte, mais par ruse. Ils avoient derrière eux une hauteur entre le poste où ils s'étoient mis en bataille, &

celui où ils étoient campés; & comme ils avoient du monde suffisamment, ils avoient laissé plusieurs de leurs meilleures cohortes tout armées & tout équipées dans leur camp, avec ordre d'en sortir après que le combat auroit commencé; & de fondre sur les ennemis dès qu'ils les verroient approcher de leurs retranchemens. Les Romains ayant donc poursuivi avec plus de chaleur que de précaution, l'ennemi qui avoit feint de plier, se laisserent attirer jusque sur la hauteur dont on vient de parler, & tomberent dans le piege qu'on leur avoit tendu. Les cohortes tournerent la terreur sur ceux qui se croyoient victorieux; & comme elles étoient fraîches, elles renverserent aisément des gens qui s'étoient mis hors d'haleine, dans la vallée qu'ils avoient derriere eux, & continuerent à les presser vivement. En même tems, ceux des ennemis qui avoient affecté de fuir, revinrent à la charge. Les Romains, à qui on ne donnoit pas la liberté de faire retraite, oubliant leur fierté récente & leur ancienne gloire, tournoient le dos de toutes parts, & alloient regagner leur camp d'une course précipitée; lorsque M. Furius Camille étant remonté à cheval, avec le secours de ceux qu'il avoit auprès de lui, fit avancer promptement le corps de réserve. Et s'adressant à ceux qui fuyoient: » Est-ce-là, leur dit-il, cette » bataille que vous avez demandée avec tant d'opiniâtre» té? Qui des dieux ou des » hommes pouvez-vous accuser » de votre défaite? Hardis & » téméraires avant le combat » même, vous ne devez vous » en prendre qu'à vous. Après » avoir suivi un autre Général, » suivez maintenant M. Furius » Camille, & sous ma condui» te, battez vos ennemis, com» me vous avez toujours fait. » Ne songez plus à vos retran» chemens ni à votre camp; » aucun de vous n'y rentrera que » vainqueur.« D'abord la honte arrêta leur fuite; ils se rassemblerent; & si-tôt qu'ils virent que par l'ordre de M. Furius Camille les enseignes retournoient à l'ennemi, qu'ils étoient suivis de tout le corps de bataille, & que ce Général, aussi respectable par son grand âge, qu'il étoit illustre par tant de victoires & de triomphes, se jettoit lui-même dans le fort de la mêlée, par-tout où il y avoit le plus de fatigue & de péril à essuyer, ils commencerent à se reprocher à eux mêmes & à tous leurs compagnons, leur mauvaise conduite, & à pousser dans toutes les parties de l'armée des cris de joie qui réveillerent leur valeur assoupie. L. Furius, de son côté, fit tout ce qui dépendoit de lui pour réparer sa faute. M. Furius Camille, occupé à rétablir le combat de l'infanterie, l'envoya vers les cavaliers pour les ramener au combat. Alors, sans employer des reproches qui n'auroient

pas eu beaucoup de poids dans la bouche d'un officier plus coupable encore que les soldats, & à qui les prieres convenoient mieux que l'autorité, il commença à les conjurer, chacun en particulier, & tous en général, de le mettre à l'abri de l'accusation & de la peine qu'il méritoit justement, si ce jour-là finissoit aussi mal qu'il avoit commencé. » J'ai mieux aimé me » rendre complice de la témé» rité des soldats, dit-il, que » de suivre les conseils sages & » judicieux de mon Collegue. » De quelque façon que les af» faires tournent aujourd'hui, » M. Camille voit sa gloire as» surée dans l'un & l'autre évè» nement. Pour moi, au contrai» re, si nous sommes vaincus, » je partagerai la mauvaise for» tune avec tous les autres, & » ce qu'il y a de plus cruel, la » honte de notre défaite ne » tombera que sur moi.« Quand il eut ainsi parlé, pour rassurer les légions encore étonnées, il leur ordonna de laisser leurs chevaux aux valets de l'armée, & d'aller à pied fondre sur les ennemis. Ils partent aussi-tôt; & se faisant remarquer par la grandeur de leur courage, & par l'éclat de leurs armes, ils se jettent par-tout où ils voient que l'infanterie a le plus de peine à se remettre. Tout fit son devoir, officiers & soldats; tout donna des preuves étonnantes de force & de courage. Ainsi, l'évènement montra ce que peut la valeur obstinée; & les Volsques, tournant leur feinte retraite en une déroute véritable, furent tués la plûpart, ou dans le combat ou dans la fuite. Leur camp fut pris du même effort avec ceux qui s'y trouverent, qui demeurerent tous prisonniers, à l'exception de quelques-uns qui furent tués.

Quelque tems après, la guerre ayant été décernée contre les Tusculans, & le commandement des troupes confié à M. Furius Camille, il demanda qu'on lui donnât un de ses Collegues pour adjoint; & comme on lui eut permis de choisir luimême celui qu'il aimeroit le mieux, contre l'opinion de tout le monde, il prit L. Furius. Par cette modération, il diminua la honte de son Collegue, & mit le comble à la gloire qu'il avoit lui-même acquise.

FURIUS [Sp.], *Sp. Furius*, Σπ. Φούριος, (a) fut nommé Tribun militaire, l'an de Rome 377, & 375 avant Jesus-Christ. On jugea à propos cette année de partager les légions en deux corps d'armées, tous deux destinés contre les Volsques. Sp. Furius & M. Horatius furent chargés de conduire l'un dans leur païs, en prenant à droite vers le long des côtes maritimes, pendant que Q. Servilius & L. Géganius iroient sur la gauche avec l'autre, du côté d'Écétra & des montagnes. Mais, n'ayant

(a) Tit. Liv. L. VI. c. 31.

point rencontré l'ennemi dans l'une ni dans l'autre partie, ils commencerent à ravager le païs, non comme avoient fait les Volsques, qui, comptant sur la discorde des Romains, mais redoutant leur valeur, avoient couru rapidement sur leurs frontières, puis semblables à des brigands, s'étoient retirés avec leur proie, de peur qu'on ne les vînt charger ; mais, marchant en corps d'armée, animés d'une juste colere, que le tems ne faisoit qu'augmenter, & s'arrêtant même au milieu du païs, pour attirer l'ennemi au combat. Ainsi, après avoir brûlé les maisons de la campagne & quelques villages, sans épargner aucun arbre fruitier, ni les moissons qui faisoient toute l'espérance des habitans, les deux armées s'en retournerent à Rome chacune de leur côté, faisant marcher devant elles tous les prisonniers, tant hommes qu'animaux, qu'ils avoient trouvés hors des murailles.

FURIUS [Sp.] CAMILLE, *Sp. Furius Camille*, Σπ. Φούριος Κάμιλλος, (*a*) fils de M. Furius Camille, obtint la Préture, l'an de Rome 389, & 363 avant Jesus-Christ.

FURIUS [L.] CAMILLE, *L. Furius Camillus*, Λ. Φούριος Κάμιλλος. (*b*) fut élevé à la dictature sur la fin de l'an de Rome 405 & 347 avant Jesus-Christ, pour présider aux assemblées pendant la maladie des Consuls. S'étant choisi pour maître de la cavalerie P. Cornélius Scipion, il remit les Sénateurs en possession du Consulat. Pour le payer de ce service, ils firent tant par leurs brigues & leurs sollicitations, qu'ayant lui-même été nommé le premier à cette charge, il se donna pour Collegue Appius Claudius Crassus.

Ces deux Généraux eurent ordre de marcher contre les Gaulois ; mais, la mort emporta Appius Claudius Crassus pendant les préparatifs de la guerre. L. Furius Camille restoit seul chargé de tout le poids des affaires. Mais, les Sénateurs ne crurent pas qu'il fût honnête de soumettre à la Dictature un Général, qui, avec les grandes qualités qu'il avoit d'ailleurs, portoit un surnom d'un si heureux présage, dans la guerre qu'on alloit faire aux Gaulois. Il laissa deux légions à Rome pour garder la ville ; & ayant partagé les huit autres avec le Préteur L. Pinarius, il lui ordonna de défendre les côtes maritimes contre la descente & les incursions des Grecs, tandis qu'il alla lui-même contre les Gaulois, animé de ce même courage qui avoit rendu son pere vainqueur de ces Barbares. Étant descendu dans le païs de Pomptine, il choisit un camp où il pût séjourner commodé-

(*a*) Tit. Liv. L. VII. c. 1.

(*b*) Tit. Liv. L. VII. c. 24. *& seq.* Roll. Hist. Rom. Tom. II. pag. 170. *& suiv.*

ment; & ne croyant pas qu'il fût à propos de combattre les ennemis en plaine ſans aucune néceſſité, il ſe contenta de leur couper les vivres, en donnant la chaſſe à leurs fourrageurs, perſuadé que cette attention ſuffiſoit pour dompter une nation qui ne pouvoit ſubſiſter que par le pillage.

Pendant que les deux armées ſe tenoient en repos dans leur camp, un Gaulois remarquable par la grandeur de ſa taille & par l'éclat de ſes armes, s'avança dans l'eſpace qui les ſéparoit; & frappant de ſa lance ſur ſon bouclier pour ſe faire écouter, il défia à un combat ſingulier celui des Romains qui auroit aſſez de courage pour l'accepter. Alors, M. Valérius, Tribun des ſoldats, pour imiter T. Manlius, à qui il ne ſe croyoit pas inférieur en bravoure, prit ſes armes, après en avoir demandé la permiſſion au Conſul, & alla au-devant du Gaulois. Ayant ſçu profiter d'un moment favorable, il lui coupa la tête, & l'étendit mort à ſes pieds. Cependant, les deux armées étoient toujours demeurées tranquilles dans leur poſte. Mais, ſitôt que M. Valérius commença à dépouiller le vaincu, les compagnies les plus avancées accoururent de part & d'autre, celles des Gaulois pour couvrir le corps de leur guerrier, & celles des Romains pour ſeconder le vainqueur, & ſe livrerent un ſanglant combat, qui attira bientôt toutes les légions des deux camps. L. Furius Camille exhorte les ſiens ravis du triomphe de M. Valérius, & encouragés par le ſecours qu'il avoit reçu du ciel, à aller au combat avec la même confiance; & leur montrant ce Tribun couvert des dépouilles du Gaulois: » Imitez ce » guerrier, leur dit-il, ſoldats, » & envoyez les légions Gau» loiſes tenir compagnie à leur » chef. « Les dieux & les hommes, dit Tite-Live, eurent part au ſuccès de cette journée. Les ennemis ne diſputerent que foiblement la victoire, tant les deux armées avoient été frappées du ſuccès du combat ſingulier, qu'elles avoient regardé comme un préſage certain de ce que chacune devoit attendre. Les premiers Gaulois, qui avoient engagé l'action, combattirent avec aſſez d'ardeur; mais, ceux qui vinrent après, prirent la fuite preſque avant que d'arriver à la portée du trait.

L. Furius Camille convoqua enſuite l'armée victorieuſe, & en préſence de tout le monde, donna au Tribun tous les éloges qu'il méritoit, auxquels il ajoûta un don de dix bœufs & d'une couronne d'or. Enſuite, ayant eu ordre du Sénat d'aller défendre les côtes maritimes infeſtées par les Grecs, il joignit ſon camp à celui du Préteur. Mais, voyant que la guerre traînoit en longueur, par la lâcheté des Grecs, qui n'oſoient hazarder une bataille, avec l'autorité du

Sénat il créa Dictateur, pour présider aux assemblées, T. Manlius Torquatus. Il n'eut point cependant occasion de remporter aucun avantage sur les Grecs. Car, ils ne se présenterent point pour combattre par terre, & les Romains n'étoient pas alors fort habiles sur mer. Enfin, voyant qu'on ne leur permettoit pas d'approcher des côtes, & qu'ils manquoient d'eau & de beaucoup d'autres provisions nécessaires, ils abandonnerent l'Italie.

On éleva une seconde fois L. Furius Camille à la Dictature, l'an de Rome 410; ce fut pour l'envoyer contre les Aurunces. Ayant choisi pour maître de la cavalerie Cn. Manlius Torquatus, il alla chercher les ennemis qui furent vaincus dès la première action. Au commencement du combat, il avoit fait vœu de bâtir en l'honneur de Junon, le temple où elle reçut depuis le surnom de *Moneta*. La défaite des ennemis le mit dans l'obligation d'acquitter sa promesse. Il s'en retourna à Rome; & dès qu'il se fut démis de sa Dictature, le Sénat ordonna qu'on nommât des Décemvirs, pour avoir soin que ce temple fût construit avec la dignité qui convenoit à la grandeur & à la puissance du peuple Romain. On en jetta les fondemens dans la place qui étoit restée vuide par la démolition de la maison de M. Manlius Torquatus.

FURIUS [L.] CAMILLE; *L. Furius Camillus*, Λ. Φούριος Κάμιλλος, (a) fut créé Consul avec C. Ménius, l'an de Rome 417, & 335 avant Jesus-Christ. Ils eurent ordre d'assiéger avec toutes leurs forces la ville de Pédum dans le Latium, de s'en rendre maîtres, & de la détruire. Ces deux Généraux, pour répondre aux empressemens du Sénat, différant à un autre tems toutes les autres affaires, partirent aussi-tôt pour aller exécuter cette entreprise. Ceux de Pédum ne furent aidés que d'un petit nombre de peuples Latins. Pendant que quelques-uns furent attaqués & mis en déroute par C. Ménius sur les bords du fleuve Astura, les Tiburtins combattirent L. Furius Camille près de Pédum, avec des forces plus considérables; mais ils n'eurent pas un meilleur succès, quoiqu'ils eussent disputé plus long-tems la victoire. Ce qui donna le plus d'embarras au Consul, ce fut la sortie que firent tout d'un coup sur lui les assiégés pendant le combat. Mais, L. Furius Camille ayant détaché une partie de ses gens, pour aller les recevoir, non seulement les obligea de rentrer dans leurs murailles, mais après les avoir vaincus, eux & leurs alliés, prit le même jour leur ville par escalade. La réduction de cette place augmenta de telle sorte la confiance & le courage des Consuls, qu'ils

(a) Tit. Liv. L. VIII. c. 13, 14, 29. Roll. Hist. Rom. T. II. p. 217. & suiv.

crurent qne pour dompter entièrement le Latium, ils devoient faire éprouver la force de leurs armes victorieuses à tous les peuples de ce païs qui refuseroient de se soumettre. Ainsi, allant d'un canton à à l'autre, ils se rendirent enfin maîtres de toutes les villes, ou par force, ou par composition; & après y avoir mis de bonnes garnisons, ils revinrent à Rome pour y recevoir l'honneur du triomphe, que tous les citoyens leur avoient destiné d'un consentement unanime. A cette récompense on en ajoûta une autre d'autant plus glorieuse, qu'elle étoit plus rare en ce tems-là. On leur éleva des statues équestres dans la place publique.

Treize ans après, L. Furius Camille fut créé Consul pour la seconde fois, & eut pour Collegue D. Junius Brutus Scæva. Le sort donna à celui-ci la commission de faire la guerre aux Vestiniens, & envoya L. Furius Camille contre les Samnites. Aussi-tôt ils conduisirent leurs armées contre les ennemis qui leur étoient destinés; & en les mettant dans la nécessité de défendre leurs terres chacun dans leurs païs, ils les empêcherent de joindre leurs forces. La guerre dont L. Furius Camille étoit chargé, étoit sans doute la plus importante & la plus difficile; mais, étant tombé dans une dangereuse maladie, il n'eut pas la gloire de la terminer.

FURIUS [L.], *L. Furius*, Λ. Φούριος, (*a*) Tribun du peupla, s'opposa à ce qu'Appius Claudius, qui étoit Censeur l'an de Rome 445, & 307 avant Jesus-Christ, se présentât pour demander le Consulat pour l'année suivante, jusqu'à ce qu'il eût abdiqué la Censure.

FURIUS [PUB.] PHILUS, *Pub. Furius Philus*, (*b*) fut créé Consul avec C. Flaminius, l'an de Rome 529, & 223 avant J. C. *Voyez* Flaminius.

FURIUS [P.] PHILUS, *P. Furius Philus*, (*c*) fut nommé Préteur l'an de Rome 536, & 216 avant Jesus-Christ, & eut en cette qualité la charge de juger les différens des citoyens & des étrangers. Il marcha cependant cette même année contre Annibal, & on lui confia le commandement de la flotte. Deux ans après, il fut élevé à la Censure avec M. Atilius Régulus; mais, il mourut dans l'exercice de cette charge, & sa mort empêcha qu'on n'achevât le dénombrement. Il avoit été aussi Augure.

FURIUS [P.] PHILUS, *P. Furius Philus*, (*d*) étoit fils d'un homme Consulaire, selon Tite-Live.

FURIUS [L.] PURPURÉON, *L. Furius Purpureo*, (*e*)

(*a*) Tit. Liv. L. IX. c. 42.
(*b*) Roll. Hist. Rom. Tom. III. pag. 42. *& suiv.*
(*c*) Tit. Liv. L. XXII. c. 35, 55, 57. L. XXIV. c. 11, 18, 43. L. XXV. c. 1.
(*d*) Tit. Liv. L. XXII. c. 53.
(*e*) Tit. Liv. L. XXVII. c. 2.

étoit Tribun militaire, l'an de Rome 542, & 210 avant J. C. Il servit cette année contre Annibal, sous la conduite de M. Claudius Marcellus.

FURIUS [M.], *M. Furius*, Μ. Φούριος. (*a*) fut envoyé de Macédoine à Rome par M. Aurélius, l'an de Rome 551, & 201 avant Jesus-Christ, pour défendre ce Général contre les accusations des députés de Philippe. Après qu'il eut exposé dans le Sénat ses moyens de défense, on demanda aux Macédoniens ce qu'ils avoient à lui répliquer; & comme leurs réponses parurent embarrassées, on les congédia, après leur avoir déclaré qu'on approuvoit la conduite qu'avoit tenue M. Aurélius.

FURIUS [L.] PURPURÉON, *L. Furius Purpureo*, (*b*) fut nommé Préteur l'an de Rome 552, & 200 avant J. C., & eut pour département la Gaule située en-deça des Alpes, par rapport aux Romains. Il s'y rendit avec les légions qui lui avoient été destinées; mais, bien-tôt après, il eut ordre du Sénat de renvoyer la plus grande partie de son armée, en sorte qu'il ne retint auprès de lui que cinq mille alliés du nom Latin. Il étoit aux environs d'Ariminium, lorsqu'il apprit que les Gaulois, après avoir pillé & brûlé Plaisance, s'étoient avancés jusqu'à Crémone, dans le dessein de la traiter de même. Il en écrivit au Sénat en ces termes: « Que de » deux colonies qui avoient » résisté au torrent impétueux » de la guerre Punique, l'une » avoit été prise & pillée par » les ennemis, & que l'autre » étoit actuellement attaquée » & en danger d'être pillée: » qu'il ne pouvoit avec les » troupes qu'il avoit avec lui, » défendre cette ville, à moins » qu'ils ne voulussent exposer » à une perte inévitable, cinq » mille alliés, en les obligeant » d'aller attaquer quarante mille » ennemis qui étoient sous » les armes autour de ses murailles, & par une défaite si » sanglante, augmenter encore » l'audace de ces barbares, » que la ruine d'une colonie » Romaine avoit déjà rendus si » insolens. «

Les Sénateurs, ayant entendu la lecture de ces lettres, ordonnerent au consul C. Aurélius de mander à l'armée à laquelle il avoit commandé de se trouver dans l'Étrurie à certain jour, de se rendre sur le champ à Ariminium, & de partir lui-même pour aller contre les Gaulois, si les affaires de la République le lui permettoient; sinon d'écrire au préteur L. Furius Purpuréon que quand l'armée d'Étrurie seroit

(*a*) Tit. Liv. L. XXX. c. 42.

(*b*) Corn. Nep. in Annib. c. 7. Tit. Liv. L. XXXI. c. 4, 6, 8. *& seq.* L. XXXIII. c. 24, 25, 37. L. XXXIV. c. 53. L. XXXV. c. 41. L. XXXVII. c. 55, 56. L. XXXVIII. c. 45. *& seq.* L. XXXIX. c. 40, 54. Roll. Hist. Rom. T. IV. pag. 109, 101, 118. *& suiv.*

arrivée auprès de lui, il envoyât les cinq mille alliés qu'il commandoit, pour défendre cette province en sa place, & marchât avec elle au secours de la colonie assiégée. Ces arrangemens ayant été exécutés, L. Furius Purpuréon partit en diligence d'Ariminium, & alla camper à quinze cens pas des Gaulois qui assiégeoient alors Crémone. Il avoit la plus belle occasion qu'il pût désirer de les battre, si sans perdre de tems il fût venu attaquer leur camp, pendant qu'ils s'étoient dispersés de tous côtés dans la campagne, sans avoir laissé des troupes suffisantes pour le garder. Mais, il ne voulut pas exposer ses soldats fatigués de la longue marche qu'il leur avoit fait faire en très-peu de tems. Ainsi, les Gaulois rappellés des campagnes où ils étoient répandus, par les cris de leurs compagnons, jetterent là le butin qu'ils avoient dans les mains, regagnerent leur camp; & dès le lendemain ils en sortirent pour se mettre en bataille. Les Romains accepterent le défi. Mais, les ennemis vinrent fondre sur eux avec tant de précipitation, qu'ils leur laisserent à peine le tems de se ranger.

Les Romains partageoient en ce tems-là l'armée des alliés en deux corps, qu'ils appelloient l'aîle droite & l'aîle gauche. L. Furius Purpuréon mit à l'avant-garde cette aîle droite sous la conduite de M. Furius. Il plaça les deux légions Romaines à l'arrière-garde, & mit M. Cécilius à leur tête. L. Valérius Flaccus eut le commandement de la cavalerie. Ces trois officiers étoient Lieutenans de l'armée; aussi bien que Cn. Létorius, & Pub. Titinius, que L. Furius Purpuréon retint auprès de lui, pour avoir avec lui l'œil à tout ce qui se passeroit, & courir promptement par-tout où les ennemis feroient des mouvemens & des efforts imprévus. D'abord, les Gaulois, en portant tout leur monde du même côté, espéroient accabler l'aîle droite des alliés qui combattoit au premier rang. Mais, voyant qu'elle avoit rendu leur attaque inutile, ils étendirent leurs aîles, & firent un circuit, comptant envelopper par la multitude de leurs bataillons, des ennemis bien inférieurs en nombre. L. Furius Purpuréon s'apperçut de leur dessein; & pour élargir aussi sa bataille, il tira les deux légions du corps de réserve, & les étendit à droite & à gauche autour de celle qui combattoit au front, promettant à Jupiter de lui bâtir un temple, si ce jour-là il battoit les ennemis. En même tems, il ordonna à L. Valérius Flaccus de lâcher contre les deux aîles des ennemis, d'un côté la cavalerie des deux légions, & de l'autre celle des alliés, pour les empêcher d'envelopper les Romains. Et lui-même, voyant le corps de bataille des Gaulois dégarni, par le détachement qu'ils venoient de faire

des deux aîles, pour enfermer les ennemis, il commanda aux siens de se serrer, de fondre sur eux par le milieu, & de rompre leurs bataillons. Il réussit également des deux côtés; car, sa cavalerie repoussa les deux aîles des Gaulois; & son infanterie enfonça leur corps de bataille. Les Gaulois, voyant qu'on les tailloit en pièces de toutes parts, prirent tout d'un coup la fuite, & se retirerent en désordre dans leur camp. La cavalerie des Romains les y poursuivit; & les légions étant arrivées peu de tems après, l'attaquerent & le prirent. Il s'en sauva à peine six mille. Il en fut tué ou pris plus de trente-cinq mille, avec quatre-vingts étendards militaires, & plus de deux cens chariots remplis d'un riche butin. Amilcar, capitaine Carthaginois, fut tué dans cette bataille, avec trois généraux Gaulois des plus distingués. Le vainqueur tira de leurs mains autour de deux mille citoyens libres de Plaisance, qu'ils avoient faits prisonniers, & qu'il rétablit dans leur colonie.

Une victoire si considérable causa une extrême joie aux Romains. Dès qu'on en eut appris la nouvelle par les lettres du Préteur, le Sénat ordonna des prieres publiques pour trois jours. Les vainqueurs perdirent dans cette journée autour de deux mille hommes tant Romains qu'Alliés. L'aile droite des derniers, sur laquelle les ennemis étoient venus fondre dès le commencement, fut la plus maltraitée. Quoique L. Furius Purpuréon eût presque terminé cette guerre, le consul C. Aurélius, ayant fini les affaires qui le retenoient à Rome, ne laissa pas de se rendre dans la Gaule, & de prendre le commandement de l'armée victorieuse, que lui remit L. Furius Purpuréon. C. Aurélius ne put dissimuler le dépit & le ressentiment dont il étoit pénétré de ce que le Préteur avoit agi en son absence. Ainsi, il lui ordonna de passer dans l'Étrurie, pendant que lui-même mena les légions sur les terres des ennemis, & par les ravages qu'il exerça, y fit une guerre dont il remporta plus de butin que de gloire. Le préteur L. Furius Purpuréon, voyant qu'il n'y avoit rien à faire dans l'Étrurie, & persuadé d'ailleurs qu'en l'absence d'un Consul irrité & jaloux, il obtiendroit plus aisément le triomphe auquel il aspiroit, & qu'il croyoit avoir mérité par la défaite des Gaulois, revint en diligence à Rome, où on ne l'attendoit pas; assembla le Sénat dans le temple de Bellone, & après avoir rendu compte de sa conduite, demanda qu'on lui permît d'entrer triomphant dans la ville.

La plus grande partie des Sénateurs avoient égard à la grandeur de ses exploits, & aux sollicitations puissantes de ses amis & de ses parens. Mais, les anciens lui refusoient le triomphe, apportant pour rai-

ſon que quelques grands qu'euſſent été ſes ſuccès, il les avoit remportés avec l'armée d'un autre Général, & qu'il avoit abandonné ſa province par l'avidité de ſaiſir un triomphe qui ne lui étoit pas dû. Ces derniers ſe rendirent cependant au ſentiment des autres, en ſorte que tous les Sénateurs, d'un conſentement unanime lui décernerent pour avoir vaincu les Gaulois, un triomphe, dont il fit la cérémonie pendant ſa magiſtrature même. Il fit porter dans le tréſor public trois cens vingt mille as, & cent ſoixante-dix mille livres d'argent. Mais, il ne fit conduire devant ſon char ni priſonniers, ni dépouilles, & ne fut point accompagné des ſoldats. On voyoit que le Conſul étoit maître de tout, excepté de la victoire.

Quatre ans après, L. Furius Purpuréon fut élevé au conſulat avec M. Claudius Marcellus. On leur aſſigna à tous deux l'Italie pour province. M. Claudius Marcellus marcha d'abord contre les Boiens par leſquels il fut battu; mais, ayant eu enſuite affaire aux Inſubriens, il fut plus heureux; car il les vainquit & leur tua plus de quatre mille hommes. Pendant que M. Claudius Marcellus partageoit ainſi les faveurs & les diſgraces de la Fortune, L. Furius Purpuréon ſe rendit dans le païs des Boiens, après avoir traverſé cette partie de l'Ombrie, qu'on nommoit la tribu Sappinie. Il n'étoit pas loin du fort de Mutile, lorſque craignant d'être enfermé par les Boiens & les Liguriens, il retourna ſur ſes pas; & faiſant un grand circuit par des chemins découverts & ſûrs, il arriva enfin dans le canton où étoit campé ſon collegue. Dès qu'ils eurent joint leurs armées, ils déſolerent tout le territoire des Boiens juſqu'à la ville de Felſine; & incontinent après, cette ville elle même, & tous les autres forts, avec tous les habitans du païs, ſe rendirent, à l'exception d'une troupe de jeunes gens qui avoient pris les armes pour piller, & qui alors s'étoient diſperſés dans des forêts inacceſſibles. De-là les deux Conſuls paſſerent avec leurs troupes dans le païs des Liguriens.

Les Boiens, dans l'eſpérance d'attaquer à leur avantage l'arriere-garde des Romains, qu'ils comptoient devoir marcher avec négligence comme des gens qui croient l'ennemi loin d'eux, les ſuivirent par des défilés inconnus. Mais, n'ayant pu les atteindre, ils paſſerent promptement le Pô avec leurs vaiſſeaux, & après avoir ravagé le païs des Leves & des Libuens, comme ils s'en retournoient par les extrêmités de la Ligurie, avec le butin qu'ils avoient fait dans la campagne, ils furent rencontrés par l'armée Romaine. Le combat ſe livra entr'eux plus promptement, & fut ſoutenu de part & d'autre avec plus de chaleur, que s'ils y

eussent préparé leurs courages, & que les deux partis eussent choisi le tems & le lieu les plus convenables. En cette occasion, on remarqua sensiblement que dans la guerre la colère fait la plus grande partie de la valeur; car, les Romains, songeant beaucoup moins à vaincre, qu'à se venger, s'abandonnerent tellement à leur ressentiment, qu'à peine laisserent-ils échapper un ennemi qui pût annoncer la défaite de ses compagnons.

L. Furius Purpuréon, pendant son consulat, accomplit le vœu qu'il avoit fait à Jupiter quatre ans auparavant, de lui bâtir un temple. Le décemvir C. Servilius en fit la consécration.

L'an de Rome 563, L. Furius Purpuréon fut du nombre des dix commissaires qu'on envoya en Asie, avec la liberté de décider par eux-mêmes toutes les contestations qui ne pourroient être remises à un autre tems. Cinq ans après, il se mit sur les rangs pour briguer la Censure, & il le fit avec beaucoup de chaleur. Il ne put néanmoins obtenir cette dignité. L'année suivante, il fut un des députés que l'on fit partir pour la Gaule à l'occasion de quelques troubles qui y étoient survenus, & qui furent heureusement terminés.

FURIUS [M.], *M. Furius*, Φούριος, (a) étoit Lieutenant dans l'armée du préteur L. Furius Purpuréon, l'an de Rome 552, & 200 avant J. C.

FURIUS [L.] PURPURÉON, *L. Furius Purpureo*, (b) fut député de l'assemblée générale des Étoliens, l'an de Rome 552, & 200 avant Jesus-Christ.

FURIUS [M.] CRASSIPÈS, *M. Furius Crassipes*, (c) fut créé triumvir avec Q. Névius & M. Minucius Rufus, l'an de Rome 558, & 194 avant J. C. Ces trois magistrats eurent ordre de conduire une colonie Latine dans le païs des Brutiens, & de lui faire le partage des terres qu'on lui avoit destinées. Comme leur autorité devoit durer trois ans, ce ne fut que la troisième année qu'ils s'acquitterent de leur commission. En vertu d'un arrêt du Sénat & d'un décret du peuple, ils menerent cette colonie à Vibon. Elle étoit composée de trois mille sept cens hommes de pied, & de trois cens cavaliers, dont les premiers eurent chacun quinze arpens de terre, & les autres le double.

Sept ans après, M. Furius Crassipès fut élevé à la préture, & eut la Gaule pour département. Ce Général, cherchant dans la paix un prétexte de faire la guerre aux Cénomanes, dont il n'avoit aucun lieu de se plaindre, les avoit attaqués, & leur

(a) Tit. Liv. L. XXXI. c. 21.
(b) Tit. Liv. L. XXXI. c. 29, 31.
(c) Tit. Liv. L. XXXIV. c. 53. L. XXXV. c. 40. L. XXXVIII. c. 42. L. XXXIX. c. 3. L. XLI. c. 28. L. XLI. c. 1.

avoit

avoit ôté leurs armes. Ces peuples, étant venus à Rome se plaindre de cette injure, furent renvoyés par-devant le consul M. Émilius; & ayant plaidé leur cause devant ce Général que le Sénat en avoit rendu l'arbitre, ils furent déclarés innocens, malgré tous les efforts du Préteur. Ainsi, on leur rendit leurs armes, & M. Furius Crassipès eut ordre de sortir de la province. Il fut élevé une seconde fois à la préture, l'an de Rome 578, & on lui donna la Sicile pour département.

FURIUS [C.] ACULÉON, *C. Furius Aculeo*, (*a*) étoit questeur de L. Scipion, l'an de Rome 565, & 187 avant J. C. Il fut condamné cette année, avec son Général & plusieurs officiers, sous prétexte qu'Antiochus, pour obtenir des conditions de paix plus avantageuses, leur avoit donné à chacun des sommes prodigieuses. C. Furius Aculéon, en particulier, étoit accusé d'avoir reçu cent trente livres d'or & deux cens livres d'argent.

FURIUS [M.] LUSCUS, *M. Furius Luscus*, (*b*) étoit édile avec C. Sempronius Bléssus, l'an de Rome 566, & 186 avant J. C. Ces deux magistrats firent représenter les jeux plébéiens pendant deux jours.

FURIUS [C.], *C. Furius*, (*c*) étoit duumvir maritime avec L. Cornélius, l'an de Rome 574, & 178 avant Jesus-Christ. Ces deux magistrats furent créés pour défendre avec vingt vaisseaux les côtes de la mer supérieure; sçavoir, L. Cornélius avec la moitié de ces forces, depuis Ancône, en prenant sur la droite, jusqu'à Tarente; & C. Furius avec l'autre moitié, en tournant à gauche, depuis la même ville d'Ancône qui séparoit leurs départemens, jusqu'à Aquilée. Huit ans après, C. Furius veilloit à la garde de l'isle d'Issa avec deux vaisseaux que lui avoient fournis les habitans.

FURIUS [PUB.] PHILUS, *Pub. Furius Philus*, (*d*) fut créé Préteur, l'an de Rome 578, & 174 avant J. C. Le sort lui donna pour département l'Espagne Citérieure. Cette province, trois ans après, envoya à Rome des députés qui accuserent Pub. Furius Philus de crimes atroces. Mais, la cause ayant été remise par deux fois, il ne comparut point à la troisième, & s'en alla de lui-même en exil à Préneste.

FURIUS [L.] PHILUS, (*e*) *L. Furius Philus*, fut créé Préteur l'an de Rome 581, & 171 avant J. C. Il mourut cette même année. Il étoit en ce tems-là grand Pontife.

FURIUS [PUB.] PHILUS, *Pub. Furius Philus*, fut élevé

(*a*) Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 55.
(*b*) Tit. Liv. L. XXXIX. c. 7.
(*c*) Tit. Liv. L. XLI. c. 1. L. XLIII. c. 9.
(*d*) Tit. Liv. L. XLI. c. 20, 21. L. XLIII. c. 2.
(*e*) Tit. Liv. L. XLII. c. 28. L. XLIII. c. 11.

au consulat avec (a) Sex. Atilius Serranus, l'an de Rome 616, & 136 avant J. C. Il eut l'Espagne pour département ; mais, les monumens Historiques qui nous restent, ne nous apprennent rien touchant ce qu'il fit ou tenta dans ce païs. Ce que nous sçavons, c'est qu'il étoit homme sage & modéré ; & il en donna une preuve en choisissant pour ses Lieutenans généraux Q. Métellus & Q. Pompeïus, qui étoient ses ennemis, & ennemis réciproquement l'un de l'autre. Ils lui avoient reproché qu'il avoit recherché le commandement des armées. Il les mena avec lui, bien sûr de sa vertu, puisqu'il ne craignoit pas d'être éclairé par des témoins, que la haine devoit rendre bien attentifs à observer tout ce qui pourroit être censurable dans sa conduite.

FURIUS, *Furius*, Φούριος, (b) Lieutenant du Général Pub. Varinus, fut défait avec deux mille hommes par Spartacus.

FURIUS [P.], *P. Furius*, (c) Π. Φούριος l'un des complices de la conjuration de Catilina.

FURIUS [Q.] *Q. Furius*, Κ. Φούριος. (d) chevalier Romain, dont Cicéron parle d'une façon avantageuse.

FURIUS, *Furius*, Φούριος (e) Sicilien, dont Cicéron parle ainsi dans une de ses Oraisons, contre Verrès. « On voyoit parmi ces capitaines un certain » citoyen d'Héraclée nommé » Furius. [Plusieurs d'entre ce » peuple portent comme celui-» ci des noms Latins.] Cet homme » connu dans sa patrie & » dans les lieux circonvoisins » pendant sa vie, le fut encore » plus dans toute la Sicile, » après sa mort. Plein d'intrépidité, » il attaquoit Verrès » avec liberté, persuadé qu'il » ne risquoit rien à le faire, » puisqu'il prévoyoit bien que » sa mort étoit certaine. Dans » l'attente même du supplice » qu'on lui préparoit, lorsque » sa mere passoit les jours & » les nuits dans la prison, baignée » dans ses larmes, il mit » par écrit les défenses de sa » cause. Chacun dans la Sicile » les a entre les mains, les lit, » & s'instruit par ce discours » de ces crimes & de ces cruautés. » Il y déclare le nombre » de matelots que sa ville lui » avoit fournis, le nombre des » congédiés, le prix qu'ils » payerent pour leur congé, » & marque la même chose pour » tous les autres vaisseaux. » Quand il faisoit ce détail en » votre présence, on lui frappoit » les yeux à coups de verge; » mais, si proche de sa mort, » il souffroit avec patience, & » disoit à haute voix ce qu'il » a laissé par écrit, qu'il étoit

(a) Roll. Hist. Rom. Tom. V. p. 141. & suiv.
(b) Plut. T. I. p. 548.
(c) Sallust. in Catil. c. 33.
(d) Cicer. Philipp. 2. c. 59.
(e) Cicer. in Verr. L. VII. c. 87. & seq.

» lâche & honteux pour vous, » que les larmes de sa mere » eussent moins de pouvoir sur » votre cœur pour lui conser- » ver la vie, que n'en avoient » celles d'une femme prostituée » pour sauver Cléomene. Il dit » même alors [ce qu'il n'a point » prévu sans fondement, si le » peuple Romain juge de vous, » messieurs, comme il le doit,] » que Verrès, en faisant mourir » les témoins, ne pouvoit » effacer ces crimes; que devant » des juges éclairés, le témoi- » gnage qu'il rendroit du fond » de son tombeau auroit enco- » re plus de poids, que s'il » paroissoit vivant à leur tribu- » nal; que s'il vivoit, il n'au- » roit été témoin que de son » avarice, mais qu'en mourant » au milieu des supplices, sa » mort déposeroit toujours con- » tre l'irréligion, l'audace & » la cruauté du Préteur. Il » écrivit même ces belles pa- » roles : Lorsqu'il s'agira de » ton sort, ô! Verrès, ce ne » sera pas une foule de témoins, » mais ce seront les Peines qui » vengent la mort des innocens, » & les Furies qui poursuivent » les scélérats, qui se porte- » ront pour accusateurs. Ce » qui adoucit mon malheur, » c'est que j'ai déjà vu les ha- » ches, le visage & la main de » ton bourreau Sextius, lors- » que dans une assemblée de » citoyens Romains tu fis tran- » cher la tête à leurs conci- » toyens. «

FURIUS, *Furius*, Φούριος, (*a*) commandant d'une légion Romaine, se signala au siege de Jérusalem, & à la prise du temple par Pompée le Grand.

FURIUS, *Furius*, Φούριος, (*b*) officier dans l'armée de Marc-Antoine, fut envoyé par ce Général pour se saisir de D. Junius Brutus. L'ayant trouvé au fond d'une obscure retraite, il le tua, & apporta sa tête à Marc-Antoine.

FURIUS CAMILLE, *Furius Camillus*, Φούριος Κάμιλλος. (*c*) étoit proconsul d'Afrique sous l'empire de Tibere, vers l'an de J. C. 20. En ce tems-là, Tacfarinas fit soulever plusieurs peuples de cette contrée. Furius Camille n'avoit qu'une légion sous ses ordres. Il y joignit quelques troupes auxiliaires, & marcha à l'ennemi. C'étoit bien peu de monde en comparaison de la multitude des Maures & des Numides. Mais, Furius Camille ne craignoit rien tant que de paroître redoutable aux Barbares, & de les disposer par-là à éviter le combat. En leur laissant l'espérance de la victoire, il parvint à les vaincre. Tacfarinas fut défait en bataille rangée; & Furius Camille fit rentrer dans sa maison la gloire militaire, qui y avoit souffert une longue éclipse, si non depuis le tems du fameux

(*a*) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 474.
(*b*) Crév. Hist. des Emp. Tom. VIII. pag. 186.
(*c*) Tacit. Annal. L. II. c. 52. L. XII. c. 52. Crév. Hist. des Emp. Tom. I. pag. 452.

vainqueur des Gaulois & de son fils, comme dit Tacite, au moins depuis plus de deux cens ans. Furius Camille dont nous parlons ne passoit pas jusques-là pour guerrier; & c'est ce qui détermina Tibere à exalter d'autant plus volontiers le service qu'il venoit de rendre à la République. Le Sénat lui décerna les ornemens du triomphe; & cet honneur ne lui devint point funeste, parce que la modestie de son caractère & de sa conduite en tempéroit l'éclat.

FURIUS CAMILLE SCRIBONIANUS, *Furius Camillus Scribonianus*, (a) Φούριος Κάμιλλος Σκριβωνιανὸς, étoit commandant d'une armée considérable en Dalmatie, sous l'empire de Claude. L'an de J. C. 42, de concert avec Vicinien, & vraisemblablement avec plusieurs autres, il se révolta ouvertement; & aussitôt un grand nombre de Sénateurs & de Chevaliers Romains se déclarerent pour lui.

Nous sçavons peu les détails de ce mouvement, qui fut de courte durée. A s'en tenir au récit de Suétone, il paroît que Furius Camille Scribonianus se fit proclamer Empereur. Suivant Dion Cassius, il se para des noms du Sénat & du peuple Romain, & promit aux soldats de rétablir l'ancienne forme de Gouvernement. Ce qui est constant, c'est que Claude fut étrangement effrayé, & que Furius Camille Scribonianus, qui connoissoit bien sa foiblesse, lui ayant écrit une lettre pleine de reproches outrageans & de menaces, qu'il concluoit par lui ordonner de se démettre de l'Empire, & de se contenter de mener une vie douce & tranquille dans une condition privée, le timide Empereur assembla à ce sujet son conseil, & délibéra s'il n'obéiroit point aux ordres de son rival.

Il fut bientôt délivré d'inquiétude. Le cinquième jour depuis la révolte déclarée, les soldats de Furius Camille Scribonianus commencerent à se repentir, & un prétendu mauvais présage acheva de les détourner de leur entreprise. L'ordre leur ayant été donné de partir, les drapeaux, apparemment trop bien enfoncés en terre, ne purent aisément en être arrachés. Il n'en fallut pas davantage pour leur persuader que les dieux condamnoient leur infidélité envers leur légitime Empereur; & changés tout à coup, ils tuerent même leurs officiers, qui les avoient engagés dans la révolte. Furius Camille Scribonianus, instruit par cet exemple de ce qu'il avoit à craindre pour lui-même, s'enfuit dans la petite isle d'Issa. Mais, il ne put éviter son malheureux sort, & il y fut tué entre les bras de sa femme,

(a) Dio. Cass. p. 674. Tacit. Annal. L. XII. c. 52. Hist. L. II. c. 75. Crév. Hist. des Emp. Tom. II. p. 125, 126.

par Volaginius simple soldat.

FURIUS SCRIBONIANUS, *Furius Scribonianus*, (a) Φουριος Σκριβωνιανὸς, fils du précédent, fut jugé innocent de la révolte de son pere, & demeura en conséquence exempt de toute peine. Mais, dans la suite, il fut accusé d'avoir consulté les astrologues sur la mort du Prince, & en conséquence condamné à l'exil. Claude comptoit lui faire grace, & se glorifioit beaucoup de la générosité dont il usoit pour la seconde fois envers l'héritier d'une famille ennemie. Furius Scribonianus ne jouit pas longtems de ce prétendu bienfait; & une mort, ou naturelle, ou procurée par le poison, termina bientôt son exil & ses jours.

FURIUS VICTORINUS, *Furius Victorinus*, (b) Préfet du Prétoire, sous l'empire de Marc-Aurele, fut vaincu & tué dans un combat contre les Marcomans.

FURIUS CELSUS, *Furius Celsus*, (c) Général sous l'empire d'Alexandre Sévère, remporta quelques avantages dans la Mauritanie Tingitane.

FURIUS ANTIAS, *Furius Antias*, (d) Poëte qui a été célébré par Macrobe & par Aulu-Gelle. Q. Lutatius Catullus, qui l'estimoit, lui envoya un traité de ce qu'il avoit fait pendant son consulat, l'an de Rome 652, & 102 avant J. C. Quelques Auteurs, & sur-tout Lilio Giraldi, disent qu'il avoit composé des Annales en vers; mais, les autres les attribuent à Furius Bibaculus.

FURIUS [M.] BIBACULUS, *M. Furius Bibaculus*, (e) autre Poëte, né à Crémone, l'an de Rome 651, ou 652, & 102 ou 103 avant J. C. Il écrivit des Annales en vers, dont Macrobe rapporte quelques fragmens. Suétone en fait aussi mention, en parlant de Valere Caton, dans le livre des illustres Grammairiens. M. Furius Bibaculus a composé un poëme de la guerre des Gaules, qu'Horace tourne en ridicule, dans ce vers qu'il en rapporte:

Furius hibernas cana nive conspuit
Alpes.

On trouve les fragmens qui nous restent de ce Poëte & du précédent, dans le *Corpus poëtarum Latinorum* de Londres, *in-fol.* Tom. XI, p. 1525 & 1526.

FURNIUS, *Furnius*, (f) à qui sont écrites deux lettres du deuxième livre des lettres de Cicéron à ses amis, étoit ami particulier de ce grand homme, comme le marquent assez ces paroles de l'onzième lettre du huitième livre qui sont de Cœlius à Cicéron, touchant

(a) Tacit. Annal. L. XII. c. 52. Crév. Hist. des Emp. T. II. p. 126 & 230.
(b) Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. pag. 412.
(c) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. pag. 268.
(d) Aul. Gell. L. XVIII. c. 11.
(e) Horat. L. II. Satyr. 5. v. 41.
(f) Cicer. ad Amic. L. X. Epist. 1. & seq.

les honneurs qu'il demandoit, pour la victoire qu'il avoit remportée en Cilicie, *Furnius & Lentulus, quasi eorum res esset, circumierunt & laborarunt.* Il avoit été Tribun du peuple, & étoit alors lieutenant de Plancus, qui parle de lui dans la huitième lettre qu'il adresse au Sénat, comme d'un homme vraiment brave & généreux.

FURNIUS, *Furnius*, (*a*) certain Romain, homme d'esprit & de goût, puisqu'Horace ambitionne son suffrage. C'est peut-être le même qui suit.

FURNIUS, *Furnius*, (*b*) Φουρνίος. homme de grande dignité & le plus éloquent des Romains. Un jour qu'il plaidoit publiquement devant Marc-Antoine, Cléopâtre étant venue à passer, portée dans une litière, Marc-Antoine ne l'eut pas plutôt apperçue, qu'il quitta l'audience, & l'accompagna collé à sa litière.

FURNIUS [C.], *C. Furnius*, (*c*) obtint d'Auguste le rang de Consulaire avec C. Cluvius, quoiqu'ils n'eussent point géré le Consulat ; mais, ils avoient été désignés Consuls, & en vertu de certaines circonstances, il étoit arrivé que leur tems avoit été rempli par d'autres. C. Furnius fut employé depuis dans la guerre contre les Cantabres.

FURNIUS, *Furnius*, (*d*) fut accusé d'adultere avec Claudia Pulchra, & condamné ; ce qui arriva sous l'empire de Tibere.

FURUM, *Furum*, Φωρῶν, (*e*) nom d'un port de Grece dans l'Attique. Il en est fait mention dans une harangue de Démosthène.

FUSCINA. *Voyez* Fourchette.

FUSCINUS, *Fuscinus*, (*f*) à qui Juvénal adresse sa quatorzième satyre, dans laquelle il s'éleve contre les peres qui élevent mal leurs enfans.

FUSCUS ARISTIUS, (*g*) *Fuscus Aristius*, fut à la fois un excellent Poëte, & un excellent orateur. Horace lui adresse une de ses odes, dans laquelle il fait voir que l'innocence & la vertu n'ont jamais rien à craindre. Il en parle aussi dans ses satyres, où il l'appelle son ami.

FUSCUS [CORNÉLIUS], *Cornelius Fuscus*, (*h*) officier Romain, d'une illustre naissance, d'un caractère ardent, qui, dans sa première jeunesse, frappé d'un désir subit du repos, avoit quitté la dignité de Sénateur. Ce n'étoit qu'une fantaisie passagere ; le repos ne convenoit

(*a*) Horat L. I. Satyr. 10. v. 86.
(*b*) Plut. T. I. p. 943.
(*c*) Crév. Hist. des Emp. Tom. I. pag. 9, 43.
(*d*) Crév. Hist. des Emp. Tom. I. p. 537, 538.
(*e*) Demosth. Orat. in Lacrit. p. 952.
(*f*) Juven. Satyr. 14. v. 1.
(*g*) Horat. L. I. Ode 19. L. I. Satyr. 9. v. 61. Satyr. 10. v. 83.
(*h*) Tacit. Hist. L. II. c. 86. L. III. c. 4, 42. L. IV. c. 4. Juven. Satyr. 4. v. 112. Crév. Hist. des Emp. Tom. III. p. 172, 178. *& suiv.* T. IV. p. 31, 33.

en aucune façon à Cornélius Fuſcus ; & les mouvemens qui amenerent la chûte de Néron l'ayant rendu à lui-même, il ſignala ſon zele pour Galba, & fut fait intendant de Pannonie. Là il prit parti pour Veſpaſien, & devint un des plus vifs promoteurs de la guerre, aimant le danger pour lui-même beaucoup plus que pour les récompenſes qu'il pouvoit s'en promettre, & préférant à une fortune bien établie des eſpérances nouvelles, pleines de riſque & d'incertitude. Après qu'il ſe fut réuni avec Antonius Primus, ils travaillerent de concert à mettre en action tout ce qu'il pouvoit y avoir, en quelque province que ce fût, de ſemence d'agitation & de trouble. Ils écrivirent à la quatorzième légion dans la grande-Bretage, à la première en Eſpagne, parce que ces deux légions avoient tenu pour Othon contre Vitellius. Ils répandirent des lettres dans la Gaule ; & en un inſtant tout ſe prépara à une révolution générale, les armées d'Illyrie étant pleinement & ouvertement décidées pour la guerre, & les autres diſpoſées à ſuivre la fortune. Cornélius Fuſcus, en particulier, ne gardant aucunes meſures avec Vitellius, & ſe faiſant une habitude d'invectiver contre lui d'une manière ſanglante, ne s'étoit laiſſé aucune eſpérance d'échapper à ſa vengeance, ſi l'entrepriſe échouoit. Ayant eu le commandement de la flotte de Ravenne, il s'empara du Picénum & du plat païs de l'Ombrie.

Sous l'empire de Domitien, Cornélius Fuſcus obtint la charge de Préfet du Prétoire, & on lui donna le commandement des légions oppoſées aux Daces. Malgré ſon caractère bouillant & impétueux, c'étoit un homme ſans capacité & ſans expérience dans la guerre, à laquelle il ne s'étoit préparé, ſi nous en croyons Juvénal, que par une vie voluptueuſe dans ſon palais de marbre. Ce Général, voyant ſous ſes ordres une armée floriſſante, ſe livra à ſon ardeur, paſſa le Danube, & engagea une bataille, dans laquel il périt avec la plus grande partie de ſes troupes. Le déſaſtre fut complet; les Romains y perdirent armes & bagages, & laiſſerent entre les mains des Barbares une de leurs aigles, & beaucoup de priſonniers. Cela n'empêcha pas Domitien de faire élever un beau monument à Cornélius Fuſcus dans le païs où il avoit été tué.

FUSCUS, *Fuſcus*, (*a*) dont Juvénal fait mention dans ſa ſeizième ſatyre. C'eſt le même que le précédent.

FUSCUS, *Fuſcus*, (*b*). petit-fils de Servien, & petit-neveu de l'Empereur Adrien. Ce Prince, obligé de ſe donner un ſuc-

(*a*) Juven. Satyr. 16. v. 46.

(*b*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. IV. p. 319. *& ſuiv.*

ceſſeur par ſon choix, porta ſes vues ſur différens ſujets, & penſa en particulier à Fuſcus. Mais, après avoir long-tems délibéré, il ſe détermina à un choix ſingulier, qui excita beaucoup de murmures. Il échappa à Fuſcus des marques d'indignation, & il lui en coûta la vie. On lui chercha des crimes, & on l'attaqua ſur l'attention à de prétendus préſages, qui le flattoient de l'eſpérance d'arriver à l'Empire. Sur une imputation ſi frivole, il fut condamné à mort, n'étant âgé que de dix-huit ans.

FUSICIUS [C.], (*a*) *C. Fuſicius*, dont Cicéron fait mention dans une de ſes oraiſons contre Verrès.

FUSIUS, *Fuſius*, (*b*) nom qui, dans les Auteurs, ſe trouve quelquefois confondu avec celui de Furius. Tite-Live même en fait la remarque.

FUSIUS [Sp.], *Sp. Fuſius*, (*c*) fut fait pere Patrat par le Fécial M. Valérius; ce que celui-ci exécuta en lui touchant la tête & les cheveux avec la verveine ſacrée. Le pere Patrat étoit celui qui confirmoit un traité par ſerment, & cela ſe faiſoit par une longue ſuite de termes conſacrés, que Tite-Live a jugé inutile de rapporter. Pour Sp. Fuſius, il fut fait pere Patrat, pour confirmer le traité que les Romains firent avec les Albains avant le combat des Horaces & des Curiaces. La principale condition de ce traité étoit que celui des deux peuples qui demeureroit vainqueur, exerceroit ſur l'autre un empire doux & modéré.

FUSIUS [C.] COTTA, (*d*) *C. Fuſius Cotta*, très-honnête chevalier Romain, à qui Céſar avoit donné l'intendance des vivres, fut tué à Génabum par les Carnutes.

FUSIUS [Q.] CALÉNUS, *Q. Fuſius Calenus*, (*e*) Tribun du peuple l'an 61 avant Jeſus-Chriſt, fut la ſeule reſſource de Clodius dans l'affaire de la profanation des myſtères de la bonne Déeſſe. Mais, il y avoit quelque choſe de ſi odieux dans cette affaire, qu'il n'oſa prendre ouvertement la défenſe de celui qu'il vouloit ſauver.

Ayant embraſſé le parti de Céſar, il fut envoyé à la tête d'un détachement conſidérable pour faire la guerre aux Lieutenans de Pompée, qui occupoient les provinces du midi. Q. Fuſius Calénus eût bien voulu pénétrer dans le Péloponnèſe; mais, l'Iſthme en ayant été muré par les ſoins de Rutilius Lupus commandant du parti contraire, il alla mettre le ſiege devant Athènes, & prit d'abord le Pirée, dont les fortifi-

(*a*) Cicer. in Verr. L. IV. c. 21.
(*b*) Tit. Liv. L. III. c. 4.
(*c*) Tit. Liv. L. I. c. 24.
(*d*) Cæſ. de Bell. Gall. L. VII. p. 267.
(*e*) Cæſ. de Bell. Gall. L. VIII. pag. 400. de Bell. Civil. L. III. 631, 632. Crév. Hiſt. Rom. T. VI. pag. 522, 523. T. VII. p. 552. *& ſuiv.* T. VIII. p. 132, 133, 208; 209, 286, 297.

cations avoient été détruites par Sylla. Les Athéniens étoient si obstinément opposés à César, qu'ils continuerent encore à se défendre dans la ville, jusqu'à ce qu'apprenant la défaite de Pompée, à la bataille de Pharsale, ils ouvrirent enfin leurs portes à Q. Fusius Calénus. César, dont ils implorerent la clémence par des députés, leur pardonna, en leur faisant néanmoins ce reproche : » Faudra-t-» il donc toujours, que dignes » de périr par vous mêmes, » vous deviez votre salut à la » gloire de vos ancêtres. »

Ceux de Mégare auroient dû suivre l'exemple de soumission que leur donnoient les Athéniens. Mais, ils s'opiniâtrerent pour leur malheur à soutenir un siege contre Q. Fusius Calénus. Après une assez longue résistance, se voyant près d'être forcés, ils s'aviserent de lâcher des lions, que Cassius avoit déposés & faisoit nourrir dans leur ville, en attendant qu'il les transportât à Rome pour les jeux de son édilité. Ces lions déchaînés, au lieu de se jetter sur les soldats de Q. Fusius Calénus, se tournerent contre les Mégaréens eux-mêmes, en déchirerent plusieurs, qui périrent ainsi de la façon la plus cruelle, & devinrent pour leurs ennemis un objet de compassion & de larmes. Le reste des habitans de Mégare fut réduit en esclavage. Mais, Q. Fusius Calénus eut l'attention & l'humanité de les vendre à des acheteurs qui eussent quelque liaison avec eux, & même de n'en exiger qu'un prix très-modique, afin que les malheureux Mégaréens eussent la facilité de se racheter, & qu'une ville aussi ancienne & aussi illustre pût se relever de son désastre.

La victoire de César à Pharsale avoit levé les obstacles qui fermoient à Q. Fusius Calénus l'entrée du Péloponnèse. Il marcha vers Patras, où Caton, quittant l'isle de Corcyre, étoit venu aborder avec la plus grande partie de la flotte de Pompée. A l'approche du Lieutenant de César, Caton se retira; & Q. Fusius Calénus ne trouva plus rien qui lui résistât dans toute l'étendue de la Grece. Il fut bien payé de ses services par César, qui le fit créer Consul avec P. Vatinius, l'an 47 avant J. C.

Après la mort de ce Général, Q. Fusius Calénus s'attacha à Marc-Antoine; ce qui ne l'empêcha pas de faire acte d'ami fidele par rapport au docte Varron. Le mérite de cet homme rare, qui s'étoit distingué dans les armes aussi-bien que dans les lettres, ne pouvoit manquer de le rendre odieux & suspect aux Triumvirs; d'ailleurs, il avoit été ami & partisan de Pompée; & enfin M. Antoine, du vivant même de César, s'étoit déjà emparé d'une partie de ses biens. Les amis de Varron se disputerent l'honneur de le recueillir dans sans disgrace; Q. Fusius Calénus emporta la préférence.

Il se retira dans une maison de campagne, où M. Antoine venoit souvent, sans soupçonner en aucune façon qu'un proscrit de cette importance logeât sous un même toit avec lui.

Après la défaite de Marc-Antoine & la ruine entière de son parti par Octavien, Q. Fusius Calénus se trouvoit du côté des Alpes avec une armée forte de plusieurs légions. Mais, il vint à mourir en ce tems-là, & sa mort arrivée si à propos fit qu'Octavien n'eut aucune peine à attirer à soi des légions, qui se trouvoient privées de leur commandant. Fusius, fils de celui qui venoit de mourir, les remit lui-même à Octavien.

FUSIUS, *Fusius*, (*a*) orateur dont parle Cicéron. Il dit que sa diction étoit obscure; on pouvoit aussi lui reprocher les mêmes défauts qu'à C. Fimbria.

FUSIUS [C. & M.], *C. & M. Fusius*, (*b*) chevaliers Romains, étoient deux personnages de la première considération.

FUSIUS [Aul.], *Aul. Fusius*, (*c*) étoit un homme d'un mérite distingué, à en juger par les qualités que Cicéron lui donne dans une lettre qu'il écrivit à C. Memmius, pour le lui recommander. » Je vous » prie, lui dit Cicéron, d'en » user avec Aulus Fusius comme » vous me l'avez promis, lorsque nous en parlâmes ensemble, & de le considérer comme un de mes intimes, qui » est tout plein de respect & » d'affection pour vous & pour » moi; & d'ailleurs sçavant » homme, extrêmement honnête, & très-digne d'être honoré de votre amitié. Vous » me ferez en cela le plus grand » plaisir du monde; & vous » acquerrez sur lui une très-grande obligation, dont il » sera toute sa vie très reconnoissant envers vous. «

FUSIUS, *Fusius*, (*d*) comédien. Un jour ce comédien jouoit le rôle d'Ilionée endormie. Catiénus, autre comédien, jouoit celui de Polydore, & appelloit Ilionée sa mere. Mais, Fusius étant ivre, dormoit tout de bon; les spectateurs se mirent à crier: *Mater, te appello*, pour se réjouir & réveiller l'acteur.

FUSTUARIUM. *Voyez* Bastonade.

(*a*) Cicer. de Orat. L. II. c. 51. L. III. c. 28.
(*b*) Cicer. Orat. pro L. Flacc. c. 36.
(*c*) Cicer. ad Amic. L. XIII. Epist. 3.
(*d*) Horat. L. II. Satyr. 3. v. 60.

G



G septième lettre de (a) notre alphabet, ou plutôt de l'alphabet Latin que nous avons adopté, & la cinquième des consonnes.

Le G est la troisième lettre de l'alphabet des langues Orientales, l'Hébreu, le Phénicien, le Chaldéen, le Syriaque, le Samaritain, l'Arabe, & dans la Grecque, qui l'avoit reçue des Phéniciens. Et cet ordre est fort ancien, comme il paroît par les Lamentations de Jérémie, & par le Pseaume CXVIII.

Dans ces langues Orientales, sans en excepter la langue Grecque, le G représentoit uniquement l'articulation *gue*, telle que nous la faisons entendre à la fin de nos mots François, *digue*, *figue*; & c'est le nom qu'on auroit dû lui donner dans toutes ces langues; mais les Anciens ont eu leurs irrégularités & leurs écarts comme les Modernes. Cependant, les divers noms que ce caractère a reçus dans les différentes langues anciennes, conservoient du moins l'articulation dont il étoit le type; les Grecs l'appelloient *gamma*, les Hébreux & les Phéniciens *gimel*, prononcé comme *guimauve*; les Syriens *gomal*, & les Arabes *gum*, prononcé de la même manière.

On peut voir dans la grammaire de Port-Royal, l'origine de la lettre G dans la langue Latine; & la preuve que les Latins ne lui donnoient que cette valeur, se tire du témoignage de Quintilien, qui dit que le *g* n'est qu'une diminution du *c*. Or, il est prouvé que le *c* se prononçoit en Latin comme le *kappa* des Grecs; c'est-à-dire, qu'il exprimoit l'articulation *que*, & conséquemment le *g* n'exprimoit que l'articulation *gue*. Ainsi, les Latins prononçoient cette lettre dans la première syllabe de *gygas* comme dans la seconde; & si nous prononçons autrement, c'est que nous avons transporté mal-à-propos aux mots Latins les usages de la prononciation Françoise.

Avant l'introduction de cette lettre dans l'alphabet Romain, le *c* représentoit les deux articulations, la forte & la foible, *que* & *gue*; & l'usage faisoit connoître à laquelle de ces deux valeurs il falloit s'en tenir. C'est-à-peu-près ainsi que notre *ſ* exprime tantôt l'articulation forte, comme dans la première syllabe de *Sion*, & tantôt la foible, comme dans la secon-

(a) Quintil. L. I. c. 10. Gramm. de P. R. p. 738. *& suiv.*

de de *vision*. Sous ce point de vue, la lettre qui désignoit l'articulation *gue*, étoit la troisième de l'alphabet Latin, comme de celui des Grecs & des Orientaux. Mais, les doutes que cette équivoque pouvoit jetter sur l'exacte prononciation, fit donner à chaque articulation un caractère particulier; & comme ces deux articulations ont beaucoup d'affinité, on prit pour exprimer la foible, le signe même de la forte *C*, en ajoûtant seulement sur sa pointe inférieure une petite ligne verticale G, pour avertir le lecteur d'en affoiblir l'expression.

Le rapport d'affinité, qui est entre les deux articulations *que* & *gue*, est le principe de leur commutabilité, & de celle des deux lettres qui les représentent, du *c* & du *g*; observation importante dans l'art étymologique, pour reconnoître les racines génératrices, naturelles ou étrangeres de quantité de mots dérivés. Ainsi, notre mot François *Cadix* vient du Latin *Gades*, par le changement de l'articulation foible en forte; & par le changement contraire de l'articulation forte en foible, nous avons tiré *gras* du Latin *crassus*; les Romains écrivoient & prononçoient indistinctement l'une ou l'autre articulation dans certains mots, *vicesimus* ou *vigesimus*, *Cneius* ou *Gneius*. Dans quelques mots de notre langue, nous retenons le caractère de l'articulation forte, pour conserver la trace de leur étymologie; & nous prononçons la foible, pour obéir à notre usage, qui peut-être a quelque conformité avec celui de la Latine. Ainsi, nous écrivons *Claude*, *cicogne*, *second*, & nous prononçons *Glaude*, *cigogne*, *segond*. Quelquefois, au contraire, nous employons le caractère de l'articulation foible, & nous prononçons la forte; ce qui arrive sur-tout quand un mot finit par le caractère *g*, & qu'il est suivi d'un autre mot qui commence par une voyelle ou par un *h* non aspiré. Nous écrivons *sang épais*, *long hiver*, & nous prononçons *san-k-épais*, *lon-k-hiver*.

Assez communément, la raison de ces irrégularités apparentes, de ces permutations, se tire de la conformation de l'organe.

L'Euphonie, qui ne s'occupe que de la satisfaction de l'oreille, en combinant avec facilité les sons & les articulations, décide souverainement de la prononciation, & souvent de l'orthographe, qui en est ou en doit être l'image; non seulement elle change *g* en *c*, ou *c* en *g*; mais, elle va jusqu'à mettre *g* à la place de toute autre consonne dans la composition des mots; c'est ainsi que l'on dit en Latin *aggredi* pour *adgredi*, *suggerere* pour *sub-gerere*, *ignoscere* pour *in-noscere*; & que les Grecs écrivoient αγγελος, ἀγκυρα. Ἀγχίσης, quoiqu'ils prononçassent comme les Latins ont prononcé les mots *angelus*, *ancora*, *Anchises*, qu'ils en avoient

tirés, & dans lesquels ils avoient d'abord conservé l'orthographe Grecque, *aggelus*, *agcora*, *Agchises*. Ils avoient même porté cette pratique, au rapport de Varron, jusque dans des mots purement Latins, & ils écrivoient *aggulus*, *agceps*, *iggero*, avant que d'écrire *angulus*, *anceps*, *ingero*. Ceci donne lieu de soupçonner que le *g* chez les Grecs & chez les Latins dans le commencement, étoit le signe de la nasalité, & que ceux-ci y substituerent la lettre *n*, ou pour faciliter les liaisons de l'écriture, ou parce qu'ils jugerent que l'articulation qu'elle exprime étoit effectivement plus nasale. Il semble qu'ils aient aussi fait quelque attention à cette nasalité dans la composition des mots *quadringenti*, *quingenti*, où ils ont employé le signe *g* de l'articulation foible *gue*, tandis qu'ils ont conservé la lettre *c* signe de l'articulation forte *que*, dans les mots *ducenti*, *sexcenti*, où la syllabe précédente n'est point nasale.

Il ne paroît pas que dans la langue Italienne, dans l'Espagnole, & dans la Françoise, on ait beaucoup raisonné pour nommer ni pour employer la lettre *g* & sa correspondante *c*; & ce défaut pourroit bien, malgré toutes les conjectures contraires, leur venir de la langue Latine, qui est leur source commune. Dans les trois langues Modernes, on emploie ces lettres pour représenter différentes articulations; & cela à-peu-près dans les mêmes circonstances, c'est un premier vice. Par un autre écart aussi peu raisonnable, on a donné à l'une & à l'autre une dénomination prise d'ailleurs, que de leur destination naturelle & primitive. On peut consulter les grammaires Italienne & Espagnole; nous ne sortirons point ici des usages de notre langue.

Les deux lettres *C* & *G* y suivent jusqu'à un certain point le même systême, malgré les irrégularités de l'usage.

1.° Elles y conservent leur valeur naturelle avant les voyelles *a*, *o*, *u*, & avant les consonnes *l*, *r*; on dit, *galon*, *gosier*, *Gustave*, *gloire*, *grace*, comme on dit, *cabanne*, *colombe*, *cuvette*, *clameur*, *crédit*.

2.° Elles perdent l'une & l'autre leur valeur originelle avant les voyelles *e*, *i*; celle qu'elles y prennent leur est étrangere, & a d'ailleurs son caractère propre. *C* représente l'articulation *se*, dont le caractère propre est *s*; & l'on prononce, *cité*, *céleste*, comme si l'on écrivoit *sité*, *séleste*; de même *G* représente dans ce cas l'articulation *je*, dont le caractère propre est *j*; & l'on prononce *génie*, *gibier*, comme s'il y avoit *jénie*, *jibier*.

3.° On a inséré un *e* absolument muet & oiseux après les consonnes *c* & *g*, quand on a voulu les dépouiller de leur valeur naturelle avant *a*, *o*, *u*, & leur donner celle qu'elles ont avant *e*, *i*. Ainsi, on a écrit

commencea, *perceons*, *conceu*, pour faire prononcer comme s'il y avoit *commenſa*, *perſons*, *conſu* ; & de même on a écrit *mangea*, *forgeons*, & l'on prononce *manja*, *forjons*. Cette pratique cependant n'eſt plus d'uſage aujourd'hui pour la lettre *c* ; on a ſubſtitué la cédille à l'*e* muet, & l'on écrit *commença*, *perçons*, *conçu*.

4.° Pour donner au contraire leur valeur naturelle aux deux lettres *C* & *G* avant *e*, *i*, & leur ôter celle que l'uſage y a attachée dans ces circonſtances, on met après ces conſonnes un *u* muet ; comme dans *cueuillir*, *guérir*, *guider*, où l'on n'entend aucunement la voyelle *u*.

5.° La lettre double *x*, ſi elle ſe prononce fortement, réunit la valeur naturelle de *c* & de l'articulation forte *ſ*, comme dans *axiome*, *Alexandre*, que l'on prononce *acſiome*, *Alecſandre* ; ſi la lettre *x* ſe prononce foiblement, elle réunit la valeur naturelle de *g* & l'articulation de *ze*, foible de *ſe*, comme dans *exil*, *exemple*, que l'on prononce *egzil*, *egzemple*.

6.° Les deux lettres *C* & *G* deviennent auxiliaires pour exprimer des articulations auxquelles l'uſage a refuſé des caractères propres. *C* ſuivi de la lettre *h* eſt le type de l'articulation forte, dont la foible eſt exprimée naturellement par *j* ; ainſi, les deux mots *Japon*, *chapon*, ne different que parce que l'articulation initiale eſt plus forte dans le ſecond que dans le premier. *G* ſuivi de la lettre *n* eſt le ſymbole de l'articulation que l'on appelle communément *n mouillé*, & que l'on entend à la fin des mots *règne*, *ſigne*.

Pour finir ce qui concerne la lettre *G*, nous ajoûterons une obſervation. On l'appelle aujourd'hui *gé*, parce qu'en effet elle exprime ſouvent l'articulation *jé*. Celle-ci aura été ſubſtituée dans la prononciation à l'articulation *gue* ſans aucun changement dans l'orthographe ; on peut le conjecturer par les mots *jambe*, *jardin*, &c., que l'on ne prononce encore *gambe*, *gardin*, dans quelques provinces ſeptentrionales de la France, que parce que c'étoit la manière univerſelle de prononcer ; *gambade* même & *gambader* n'ont point de racine plus raiſonnable que *gambe* ; de-là l'abus de l'épellation & de l'emploi de cette conſonne.

Diomede le Grammairien appelle le *G* une lettre nouvelle ; c'eſt que les Romains ne l'avoient point avant la première guerre punique. Cela paroît par la colomne roſtrale érigée par C. Duillius, ſur laquelle il y a toujours un *C* au lieu d'un *G*. C'eſt Sp. Carvilius, qui le premier diſtingua ces deux lettres, & qui inventa la figure du *G*, à ce que dit Térentius Scaurus.

Le G dans les inſcriptions Romaines avoit diverſes ſignifications. Seule, cette lettre ſi-

gnifioit Gaius ou Caius, Gellius, *noms propres; genus*, race; *gens*, famille; *genius*, génie; *gaudium*, joie; *gesta*, actions; *gratia*, reconnoissance, grace; *gratis*.

Accompagnée, elle avoit aussi différentes significations. Gab. signifioit Gabinius; Gal., Galerius ou Gallus, *noms propres*. G. C. *genio civitatis*, au génie de la République; Gen. P. R. *genio populi Romani*, au génie du peuple Romain. Ger. ou Germ. *Germanicus*, *Germania*. Gm. *Germanicus* ou *Germanus*. Gn. Gnæus, pour Cnæus, *nom propre; gens, genius, genus*. Gnt. *gentes*, les nations ou les familles; Gra. Gracchus, *nom propre*. Grc. *Græcus*, Grec; Gl. *gloria*, gloire. Ga. V. *gravitas vestra* ou G. T. *gravitas tua*, votre gravité ou votre excellence. Gr. ou Gx. *grex*, compagnie. Gr. *gerit*, il fait, il gouverne, ou *gratis*. Gl. S. Gallus Sempronius, *nom propre*.

G chez les Romains a signifié quatre cens, suivant ce vers

G. Quadringentos demonstrativa tenebit.

Et même quarante mille, mais alors elle étoit chargée d'un tiret Ḡ.

G, dans le comput Ecclésiastique, est la septième & la dernière lettre Dominicale, & sur nos monnoies elle indique la ville de Poitiers.

Cette lettre chez les Grecs marquoit trois, & avec un accent aigu trois mille. Dans les médecins Grecs le Γ est la marque d'une once.

G A

GAAL, *Gaal*, Γαὰλ. (a) fils d'Obed, étant venu dans la ville de Sichem pour secourir les Sichémites contre Abimélech fils de Gédéon, inspira à ceux de la ville une nouvelle confiance; en sorte qu'ils commencerent à sortir & à ravager les vignes & les campagnes, & parmi leurs festins & leurs réjouissances, ils faisoient des imprécations contre Abimélech. Gaal se distinguoit entre tous les autres, & crioit: « Qui » est Abimélech, & quelle est » la ville de Sichem pour être » assujettie à Abimélech? n'est- » il pas fils de Jérobaal? Et » cependant il établit un Zé- » bul son serviteur pour gou- » verner sous lui ceux de la » maison d'Hémor pere de Si- » chem. Pourquoi donc serons- » nous assujettis à Abimélech? » Plût à Dieu que quelqu'un » me donnât l'autorité sur ce » peuple pour exterminer Abi- » mélech. » Zébul, gouverneur de la ville, ayant entendu ces discours de Gaal, entra dans une grande colère, envoya en secret des courriers à Abimélech, pour l'informer de ce qui se passoit, & l'engager à venir en diligence de nuit avec les troupes qu'il avoit avec lui.

Abimélech, s'étant donc mis en marche de nuit avec toute

(a) Judic. c. 9. v. 26. & seq.

son armée, dressa des embuscades en quatre endroits près de Sichem. Gaal, étant sorti de la ville, se tint à l'entrée de la porte, & Abimélech sortit de l'embuscade avec toute son armée. Gaal, ayant apperçu les gens d'Abimélech, dit à Zébul: « Voilà bien du monde qui descend des montagnes. Zébul » lui répondit: Ce sont les ombres des montagnes que vous » voyez qui vous paroissent des » têtes d'hommes, & c'est-là » ce qui vous trompe. Gaal » lui dit encore: Voilà un grand » peuple qui sort du milieu de » la terre, & j'en vois venir » une grande troupe par le chemin qui regarde le chêne des » devins. Zébul lui répondit: « Où est maintenant cette audace avec laquelle vous disiez, qui est Abimélech pour » nous tenir assujettis? Ne sont-» ce pas là les gens que vous » méprisiez? Sortez donc, & » combattez contr'eux? » Gaal sortit ensuite à la vue de tout le peuple de Sichem, & combattit contre Abimélech. Mais, Abimélech le contraignit de fuir, le poursuivit & le chassa jusqu'à la ville, & plusieurs de ses gens furent tués jusqu'à la porte de Sichem. Abimélech s'arrêta ensuite à Ruma; & Zébul chassa de la ville Gaal avec ses gens, & il ne souffrit plus qu'il y demeurât.

GAAS, *Gaas*, Γαλαάδ, (a) montagne de Palestine, dans le lot d'Éphraim, au nord de laquelle étoit Thamnath-Saré, lieu célebre par le tombeau de Josué. Eusebe dit que de son tems on montroit encore le tombeau de Josué, près de Thamnas.

GAAS [le Torrent de], (b) *Torrens Gaas*. Il en est fait mention au second livre des Rois, à l'occasion de Heddac, l'un des trente braves de l'armée de David, qui étoit de la vallée de Gaas, pour parler comme Dom Calmet. L'Hébreu dit *Hiddaïs*, des torrens de Gahas. Ce même homme est nommé *Hurai* dans les Paralipomenes, où on lit aussi du torrent de Gaas; l'Hébreu porte des torrens. Comme un torrent n'est pas un lieu propre à être la patrie d'un homme, on a lieu de croire que ce nom ne signifie que la vallée où couloit un torrent qui, sortant de la montagne de ce nom, se rendoit dans la mer près de Joppé.

GABA, *Gaba*. *Voyez* Gabaa.

GABA, *Gaba*, (c) ville de Palestine, située au pied du mont Carmel, entre Ptolémaïde & Césarée. Josephe dit qu'on l'appelloit aussi la *Ville des Cavaliers*, parce qu'Hérode l'avoit donnée pour retraite à ses cavaliers vétérans. Reland observe que la traduction Latine de Rufin porte *Gaba*, qu'on lit *Gabla* dans le manuscrit de la biblio-

(a) Josu. c. 24. v. 30. Judic. c. 2. v. 9.

(b) Reg. L. II. c. 23. v. 30. Paral. L. I. c. 11. v. 32.

(c) Joseph. de Bell. Judaïc. pag. 832.

theque

theque de Leipsig, & *Gamala* dans les exemplaires imprimés. Josephe parle aussi de cette Gaba dans l'Histoire de sa vie, & écrit que Bézara est située aux confins du territoire de Ptolémaïde, & à vingt stades de Gaba. Il est probable, dit Reland, que c'est la même ville qui fut nommée dans la suite *Caïpha* & *Kepha*, & qu'elle est située au pied du Carmel, du côté de Ptolémaïde.

Étienne de Byzance dit Gaba, ville de la Galilée, & cite le cinquième livre des antiquités de Josephe. Il en est effectivement parlé au chapitre second de ce livre ; mais, il n'y est pas question de cette Gaba, puisque c'est au sujet de l'Histoire du Lévite, rapportée à l'article de Gabaa. Or, Gaba, au pied du Carmel, n'a rien de commun avec Gabaa de la tribu de Benjamin, où arriva l'Histoire racontée par Josephe. Cependant rien n'empêche que Gaba n'ait été de la Galilée ; mais, il est clair qu'Étienne de Byzance ou son abréviateur ont confondu Gaba & Gabaa ; Berkelius en convient.

GABAA, *Gabaa*, Γαϐαὰ, (*a*) terme qui en Hébreu signifie une colline. Ainsi, l'on ne doit pas être surpris de voir dans un païs de montagnes comme la Judée, un si grand nombre de lieux nommés Gabaah, Gabaon, Gabbata, Gabbathon, Gabbat, Gabbata, Gabé. Tout cela ne signifie qu'une hauteur, & quelquefois dans l'Écriture, des noms propres appellés Gabaa, sont traduits par *les Hauteurs*. Par exemple, Zacharie dit : *Et revertetur omnis terra usque ad desertum, de colle Remmon ad austrum Jerusalem.* C'est-à-dire, toute la terre reviendra jusqu'au désert, depuis la colline de Remmon au midi de Jérusalem. L'Hébreu porte depuis Gabaa. Au contraire, Gabaa, marquée comme une ville au premier livre des Rois, n'est autre chose, selon D. Calmet, que la hauteur de Cariathiarim.

GABAA, *Gabaa*, Γαϐαὰ, (*b*) ville de Palestine dans la tribu de Benjamin. Les Septante lisent toujours Gabaa ; mais, il n'en est pas de même de la Vulgate. Le nom de cette ville y est écrit Gabaa, Gabaé, Gabée, Géba. On trouve Gaba dans le texte Hébreu. Elle étoit environ à deux lieues de Jérusalem, vers le septentrion, assez près de Gabaon & de Cariathiarim. Du tems de Saint Jérôme, elle étoit entièrement ruinée. Josephe la met à trente stades de Jérusalem, mais Saint Jérôme ne la place qu'à sept milles de la même ville. D. Calmet croit que

(*a*) Reg. L. I. c. 7. v. 1. Zachar. c. 14. v. 10. Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 186.

(*b*) Josu. c. 18. v. 24, 28, c. 21, v. 17. Judic. c. 19. v. 1. *&* *seq.* c. 20. v. 1. *&* *seq.* Reg. L. I. c. 10. v. 26. Esdr. L. I. c. 2. v. 26. L. II. c. 7. v. 30. Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 146. *&* *seq.* de Bell. Judaïc, p. 907.

c'est la même que Gabaath de Josué, XVIII, 28.

Cette ville est célebre par plus d'un endroit. Elle donna la naissance à Saül, premier Roi d'Israël, d'où vient qu'on l'appelle assez souvent Gabaa de Saül, ou Gabaa patrie de Saul. Elle est aussi fameuse par ses crimes, & sur-tout par celui qu'elle commit envers la femme d'un Lévite, qui étoit venu loger à Gabaa. D'abord, personne n'offrit le couvert à ces étrangers, & ils demeurerent sur la place jusqu'à ce qu'un vieillard les pria de venir dans sa maison. A peine avoient-ils soupé, que tous ceux de la ville vinrent environner la maison du vieillard, demendant avec de grands cris, qu'il fît sortir ces gens qui étoient dans sa maison, & qu'ils vouloient connoître. Ils cachoient sous ce terme une action honteuse & abominable. Le vieillard fit ce qu'il put pour les détourner de ce mauvais dessein; & voyant qu'ils ne l'écoutoient point, il leur dit : » J'ai » une fille qui n'est point ma- » riée, & cet homme a sa fem- » me, je les amenerai vers vous, » & vous les aurez pour satis- » faire votre passion. Je vous » prie seulement de ne pas » commettre à l'égard d'un » homme, un crime si détesta- » ble. « En même tems, le Lévite leur amena lui-même sa femme, & l'abandonna à leurs outrages. Après avoir abusé d'elle toute la nuit, ils la laisserent; & cette femme étant revenue à la maison où logeoit son mari, elle tomba morte les bras étendus sur le seuil de la porte.

Son mari l'ayant trouvée en cet état, la prit, l'emporta sur son âne dans sa maison, & la coupa en douze morceaux, qu'il envoya à chacune des douze tribus d Israël. Alors, les onze tribus assemblées, demanderent que ceux de Benjamin leur livrassent les coupables, afin qu'on en fît un exemple. Mais, au lieu d'exécuter une chose si raisonnable, ils se mirent en état de défendre par les armes ceux de Gabaa. La guerre qui s'ensuivit fut très-meurtrière pour les Benjamites, & peu s'en fallut que cette tribu n'en fût entièrement ruinée. L'Écriture remarque que cela arriva dans un tems où il n'y avoit point de Roi dans Israël, & où chacun faisoit ce qu'il jugeoit à propos.

Les Benjamites mirent sur pied une armée de vingt-cinq mille hommes, sans compter les habitans de Gabaa qui étoient au nombre de sept cens, combattant également de la main gauche comme de la droite, & si habiles frondeurs, qu'ils auroient pu frapper un cheveu d'un coup de pierre. L'armée d'Israël étoit composée de quatre cens mille hommes; elle s'assembla à Silo, où étoit l'arche du Seigneur, pour le consulter & sçavoir qui seroit leur Général? Le Seigneur répondit : *Que Juda soit votre Général.*

Le lendemain, dès la pointe du jour, les enfans d'Israël s'étant mis en campagne, vinrent camper près de Gabaa, & commencerent à battre la ville; mais, les Benjamites firent une sortie sur eux, & leur tuerent vingt-deux mille hommes. Les Israëlites consternés allerent pleurer jusqu'à la nuit devant le Seigneur, [car l'arche avoit été transportée de Silo au camp devant Gabaa]. Là ils le consulterent, en disant: *Devons-nous combattre encore les enfans de Benjamin nos freres?* Le Seigneur répondit: *Marchez contre eux, & leur livrez bataille.* Le lendemain, ils s'avancerent donc en ordre de bataille vers Gabaa; les habitans avec les Benjamites sortirent de la ville, & tomberent sur eux avec tant d'impétuosité, qu'ils leur tuerent encore dix-huit mille hommes. Alors, les enfans d'Israël entièrement consternés, vinrent devant l'arche, & s'étant assis, y pleurerent & jeûnerent jusqu'au soir, offrirent des holocaustes & des hosties pacifiques, & consulterent encore le Seigneur, par le moyen de Phinées qui étoit alors grand-Prêtre, & lui dirent: *Devons-nous encore combattre nos freres, les enfans de Benjamin, ou demeurer en repos?* Le Seigneur leur répondit: *Marchez contre eux, car demain je les livrerai entre vos mains.*

Ils partagerent leur armée en trois corps; l'un fut mis en embuscade derrière la ville, afin d'y entrer, & d'y mettre le feu, dès que les habitans en seroient sortis; l'autre, composé de dix mille hommes, devoit se présenter devant la ville, avec ordre de lâcher pied dès que ceux de Gabaa seroient en leur présence; le troisième corps qui étoit le plus considerable, & qui composoit le gros de l'armée, étoit caché dans un lieu appellé Baalthamar, & ne devoit paroître que lorsque les Benjamites seroient éloignés de la ville, & attirés en pleine campagne par les dix mille hommes qui devoient feindre de prendre la fuite.

Le stratagême réussit comme on l'avoit projetté; ceux de Gabaa, étant sortis avec leur audace ordinaire, se mirent à poursuivre les fuyards sans prendre aucune précaution pour la défense de leur ville; ceux, qui étoient derrière en embuscade, y entrerent sans résistance, & y mirent le feu. Alors, les autres, qui avoient fait semblant de fuir, voyant la fumée de la ville, firent volte-face, & étant soutenus par le gros de l'armée qui étoit à Baalthamar, & qui parut en même tems, ils tomberent sur les Benjamites, & en firent un grand carnage; ceux qui voulurent regagner leur ville, se trouverent enveloppés, & taillés en pièces par ceux qui venoient d'y mettre le feu. Il y eut en cette occasion dix-huit mille hommes des Benjamites passés au fil de l'épée. Comme leur armée fut dispersée en divers endroit, on en

tua encore dans une rencontre cinq mille, & deux mille dans une autre rencontre ; ainsi le nombre des morts ce jour-là fut de vingt-cinq mille hommes. Ceux qui purent échapper se retirerent sur le rocher de Remmon. Les Israëlites ensuite entrerent dans Gabaa, & firent tout passer au fil de l'épée, depuis les hommes jusqu'aux bêtes. Toutes les villes & tous les villages de la tribu de Benjamin furent traités de même, & consumés par le feu.

OBSERVATIONS

Sur la guerre des onze Tribus contre les Benjamites à Gabaa.

Rien n'étoit plus juste que cette guerre des onze Tribus, qui ne prirent les armes contre celle de Benjamin que pour venger un crime énorme & abominable ; aussi, lorsqu'ils furent à Silo, où étoient le tabernacle & l'arche du Seigneur, pour le consulter & sçavoir qui les commanderoit en chef, il leur répondit, *que Juda soit votre Général ;* marque évidente que le Seigneur agréoit cette guerre. Cependant, les onze Tribus qui composoient une armée si formidable, furent deux fois battues honteusement devant Gabaa, par une armée qui leur étoit infiniment inférieure, & perdirent quarante mille hommes dans ces deux actions. Cela étonne & paroît surprenant, car Dieu n'est point protecteur du crime. Les interpretes se tirent d'affaire du mieux quils peuvent sur ces deux victoires remportées si près l'une de l'autre par les Benjamites. D. Calmet dit dans son Commentaire, que les Israëlites ne demandent point d'abord au Seigneur, s'il a pour agréable qu'ils fassent la guerre à leurs freres ; qu'ils s'assemblent, & prennent d'eux-mêmes leur résolution, ce qui fut cause de leur mauvais succès. Il ajoûte que l'on auroit sujet d'en être surpris, si l'on ne sçavoit que les jugemens de l'Éternel sont bien au-dessus de ceux des hommes, & que souvent nos desseins les plus justes, & nos intentions les plus saintes, ne sont point suivis du succès qu'on croyoit avoir droit d'espérer ; afin que l'homme apprenne à s'humilier, à se défier de ses forces, & à mettre sa confiance, non pas dans sa justice, ni dans la force de son bras, mais dans la miséricorde & dans la protection du tout-Puissant.

Cette morale est excellente, mais dans un cas pareil, où l'innocence opprimée & le sang répandu crioient vengeance au ciel, & réunissoient tous les esprits pour punir un crime qui faisoit horreur, falloit-il aller consulter le Seigneur? Il est vrai qu'ils avoient toujours coûtume de le consulter, mais c'étoit dans des choses qui paroissoient douteuses, comme on le voit ici, quand il s'agit de choisir un Général. Il falloit que Dieu le nommât ou le désignât, afin que les autres chefs des tribus lui

fussent soumis, & que l'envie de commander ne vînt pas à les désunir. De plus l'Écriture ne les accuse d'aucun crime; Phinées qui étoit grand Prêtre, n'auroit pas manqué de le leur reprocher, lorsqu'ils allerent le trouver pour consulter le Seigneur; ils n'avoient rien fait contre les Benjamites leurs freres, qui ne fût selon les règles de l'équité & le droit des gens; ils avoient envoyé des ambassadeurs pour leur demander les coupables, afin de les punir; mais, sur leur refus, ils voient bien qu'il en faut venir à une guerre ouverte. Ils s'assemblent, ils vont consulter le Seigneur, ils lui demandent un Général, il le nomme. N'est-ce pas lui demander sa protection, & lui faire connoître qu'ils ne prennent les armes que pour venger son honneur, & punir les auteurs & les défenseurs d'un crime détestable? Cependant, ils sont battus; ils recourent à lui, il leur ordonne de combattre une seconde fois, ils sont encore battus. Dieu les trompe-t-il? Nous n'avons garde de le croire; nous pensons, comme le sçavant Commentateur, *que les jugemens de Dieu sont bien au-dessus de ceux des hommes, & que ses voies sont incompréhensibles.* Mais venons présentement aux actions.

Le Seigneur ayant nommé Juda pour commander les enfans d'Israël, *ils marcherent dès la pointe du jour, & vinrent se camper près de Gabaa; s'avançant de-là pour combattre les enfans de Benjamin, ils commencerent à battre la ville.* Nous croirions volontiers qu'ils environnerent d'abord la ville pour en faire le siège, & pour l'insulter de toutes parts, en l'attaquant par la sappe & par l'escalade; car la méthode des Juifs, dès qu'il s'agissoit de siège, étoit d'investir la place de toutes parts, & de tirer des lignes de circonvallation, ou de contrevallation, selon les craintes. Ceux de Gabaa, suivant les apparences, profiterent du moment favorable pour faire une sortie générale, afin de ne pas avoir toute l'armée d'Israël sur les bras; de sorte qu'ils tomberent sur une partie de cette prodigieuse armée, qu'ils mirent en fuite, & dont ils tuerent vingt-deux mille hommes.

Après cette première déroute, les Israëlites se retirerent dans leur camp. *Le lendemain*, dit l'Auteur sacré, *s'appuyant sur leurs forces & sur leur grand nombre, ils se remirent en bataille dans le même lieu où ils avoient combattu.* Si ce verset n'étoit pas suivi d'un autre qui nous démontre qu'ils s'humilierent devant le Seigneur, pour implorer sa miséricorde, les Interpretes auroient raison de dire que fiers de leur nombre, & présumant trop de leurs forces, Dieu leur envoya une perte si sensible; mais, au contraire, ils allerent auparavant pleurer devant lui, & le consulter pour sçavoir s'ils combattroient encore con-

tre les enfans de Benjamin leurs freres. Le Seigneur leur répondit : *Marchez contre eux, & leur livrez bataille.* N'étoit-ce pas reconnoître leur impuissance, & que malgré leur grand nombre, ils ne pouvoient rien, si Dieu ne les soutenoit de sa main toute puissante ; cependant, ils furent encore battus, & perdirent dix-huit mille hommes.

Enfin, les enfans d'Israël consternés de leurs disgraces, n'ont cependant recours qu'à Dieu ; ils viennent au Tabernacle ; là, ils gémissent, jeûnent jusqu'au soir, lui offrent des holocaustes, & des hosties pacifiques, & le consultent par le moyen du grand Prêtre Phinées, en disant : *Combattrons-nous encore nos freres les enfans de Benjamin, ou abandonnerons-nous cette entreprise, & nous en retournerons-nous en paix ?* Le Seigneur enfin les exauça, & leur dit par la bouche de son serviteur Phinées : *Marchez contre eux ; car demain je les livrerai entre vos mains.*

Ensuite, ils dresserent des embuscades au tour de la ville. Cette ruse feroit croire qu'ils n'investirent pas la place de toutes parts ; ou bien qu'ils ramasserent dans cette dernière action toutes leurs forces ensemble, faisant mine d'abandonner cette entreprise, & de se retirer, afin que les Benjamites donnassent plus aisément dans le piege. Ainsi, ils partagerent leur armée en trois corps ; l'un fut mis en embuscade derrière la ville, avec ordre à celui qui le commandoit d'attendre le moment que les Benjamites en sortiroient, pour s'en saisir & y mettre le feu. Le second corps, composé de dix mille hommes, s'avança vers l'ennemi, pour l'attirer loin de la ville. Les Benjamites, s'imaginant que les dix mille hommes ne s'étoient avancés que pour couvrir la retraite du gros de l'armée d'Israël, tomberent dessus. Les dix mille hommes feignirent de lâcher pied peu à peu, pour les attirer dans la plaine ; pendant ce tems-là, l'embuscade qui étoit derrière la ville s'étant levée, s'en empara, & y mit le feu. Alors, les dix milles hommes qui fuyoient, firent volte-face ; le gros de l'armée qui étoit à Baalthamar s'avança en ordre de bataille, & les embuscades commencerent à paroître ; en sorte que les Benjamites furent environnés & attaqués de toutes parts. *Ainsi, le Seigneur les tailla en pieces aux yeux des enfans d'Israël, qui tuerent ce jour-là vingt-cinq mille & cent hommes, tous gens de guerre & de valeur.*

GABAA, *Gabaa*, Γαβαά ; (a) les enfans de Rama & de Gabaa revinrent de Babylone à Jérusalem, au nombre de six cens vingt-un.

GABAATH, *Gabaath*, (b) Γαβαώθ. ville de Palestine dans la tribu de Benjamin, au midi de Gabaa. Il en est fait mention

(a) Esdr. L. I. c. 2. v. 26.

(b) Josu. c. 18. v. 24, 28.

dans le livre de Josué. D. Calmet croit que c'est la même que Gabaa, dont il est parlé ci-dessus. Mais, d'autres soutiennent que ce sont deux villes entièrement différentes ; & l'opinion de ces derniers est appuyée de l'autorité du livre de Josué, où ces deux villes sont en effet très bien distinguées.

GABAATH DE PHINÉES, *Gabaath Phinees*, Γαβααθ Φινεες, (*a*) autre ville de Palestine, dans les montagnes d'Éphraïm. Elle fut donnée en partage à Phinées fils d'Éléazar, & fut le lieu de la sépulture du grand prêtre Éléazar.

GABAATHITES, *Gabaathites* ; (*b*) les habitans de Gabaath sont ainsi nommés au premier livre des Paralipomenes.

GABAÉ, *Gabae*, (*c*) contrée d'Asie, située entre les Messagetes & la Sogdiane, selon Arrien dans l'histoire d'Alexandre. C'est le même païs que Quinte-Curse nomme Gabaza. Alexandre, dit ce dernier, tira toutes ses troupes de leurs quartiers d'hiver, pour entrer dans le païs qu'on nommoit Gabaza. Le premier jour de marche se fit assez tranquillement. Le second ne fut pas encore pénible & fâcheux, quoique moins beau que le précédent, à cela près qu'il paroissoit annoncer un très-mauvais tems pour le lendemain. En effet, dès le matin du 3.e jour, les feux & les tonnerres partoient de tous les côtés du ciel, & faisoient une alternative continuelle des éclairs les plus perçans & des plus épaisses ténebres ; ce qui non seulement fatiguoit les yeux, mais commençoit à jetter au fond de l'ame une véritable terreur. La foudre, qui tomboit au pied des soldats Macédoniens avec des éclats effroyables, leur faisoit craindre également d'avancer & de s'arrêter. Tout cela fut bientôt accompagné d'une pluie & d'une grêle qui les mirent tous au milieu d'un torrent. Ils se firent d'abord un abri ou un toit de leurs armes, mais l'eau qui leur géloit les mains, & qui d'ailleurs rendoit le fer glissant & difficile à tenir, fit bientôt manquer ce couvert, & les exposa entièrement à cette tempête, qui d'ailleurs sembloit venir avec la même impétuosité de tous les points de l'horison, & être toujours plus forte du côté où l'on se tournoit. Ainsi, tous les rangs s'étant rompus, les soldats cherchoient les arbres qui formoient là une espèce de forêt. Plusieurs encore, plus frappés de la crainte du retour que du mal présent, se couchoient sur la glace que le froid avoit formée en quelques endroits. D'autres se colloient à des arbres qui leur servoient d'appui, & qui leur prêtoient quelque couvert. Ils se résolvoient à mourir là, sentant

(*a*) Josu. c. 24. v. 33.
(*b*) Paral. L. I. c. 12. v. 3.
(*c*) Q. Curt. L. VIII. c. 4.

bien que l'immobilité où ils se mettoient dans une pareille circonstance leur seroit fatale. Mais, des corps fatigués cedent invinciblement à la paresse. En effet, cette tempête furieuse étoit encore opiniâtre dans sa longueur ; & les ombres de la forêt jointes à la noirçeur des nuages ôtoient encore à ces malheureux la consolation & le secours de la lumière.

Le Roi, demeurant supérieur lui seul à cette calamité universelle, alloit chercher lui-même tous les soldats ; il rassembloit ceux qui étoient dispersés, il relevoit ceux que la tempête avoit jettés par terre ; il leur montroit la fumée qu'on pouvoit appercevoir sur les toits les moins éloignés, & les animoit à se procurer un soulagement auquel on pouvoit parvenir ; rien ne contribua plus à les sauver que la honte d'abandonner un Roi supérieur à tous les maux auxquels ils cédoient eux-mêmes. Au reste, la nécessité plus industrieuse que la raison seule leur fournit un remede au froid. Car, abattant des arbres avec les instrumens de fer qu'ils trouvoient, ils en firent des bûchers auxquels ils mirent le feu. La longueur de ces bûchers égaloit celle de la forêt ; & les intervalles de l'un à l'autre ne laissoient aux soldats que la place qu'il leur falloit pour se chauffer. Cette chaleur rendit bientôt à tous les membres le mouvement qu'ils avoient perdu, & les esprits commencerent à reprendre leur cours. Quelques soldats s'étoient auparavant réfugiés dans des cabanes de Barbares, que la nécessité pressante leur avoit fait trouver malgré l'écart & les enfoncemens mêmes où elles étoient cachées. D'autres avoient dressé à la hâte des tentes dans les lieux les moins inondés, ou dont l'eau avoit commencé à s'écouler, depuis que la tempête s'étoit un peu calmée. Cependant, elle avoit emporté environ mille hommes, tant soldats que vivandiers ou valets d'armée ; mais, on lit dans quelques mémoires, que les cadavres de ceux qui s'étoient collés à des troncs d'arbres s'y conserverent longtems, non seulement dans la même posture, mais encore dans l'attitude de gens qui ayant la tête tournée les uns vers les autres, parloient ensemble, & s'entretenoient réciproquement.

GABAÉ, *Gabae*, ville de Palestine. *Voyez* Gabaa.

GABAÉ, *Gabae*, contrée d'Asie, située entre les Messagetes & la Sogdiane, selon Arrien, dans l'histoire d'Alexandre.

GABALA, *Gabala*, Γάβαλα, (*a*) ville dont parle Pausanias. Cet Auteur dit, au sujet des Néréïdes, que ce sont des divinités, qui ont des bois sacrés &

(*a*) Pauf. p. 87. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. VII. p. 115. & *suiv.*

des autels en plusieurs endroits de la Grece, mais particulièrement sur les rivages de la mer, où l'on rend aussi des honneurs à Achille; témoin la Néréïde Doto qui a un temple célebre à Gabala, où l'on conserve le voile qu'Ériphyle reçut pour engager son fils Alcméon à prendre le commandement de l'armée qui devoit assiéger Thebes. M. l'abbé Gédoyn fait sur ce passage la remarque suivante : » Il y avoit une ville » de Gabala dans la Phénicie, » selon Étienne de Byzance, ou » dans la Syrie près de Laodi- » cée, selon Strabon. Mais, on » ne voit pas comment le voile » d'Ériphyle y a pu passer. » Peut-être aussi qu'il y avoit » dans la Thessalie quelque lieu » nommé Gabala, qui a échap- » pé aux Géographes, & qui » étoit celui-là même que Pau- » sanias semble indiquer. Quoi » qu'il en soit, cet endroit du » texte est du nombre de beau- » coup d'autres, que l'on ne » peut bien entendre, qu'à l'ai- » de d'un bon manuscrit. « *Voy.* Doriens.

GABALA, *Gabala*, Γάβαλα, ville de Syrie. Il y a divers sentimens sur son nom moderne. Selon Volaterranus & Guillaume de Tyr, c'est Gibel; Margard, selon Niger; Aman selon Justal. C'est sans doute la même ville que quelques voyageurs nomment Jébilée, d'autres Jubaye. De la Roque dit Gebail. Lucien, dans son traité de la déesse de Syrie, nomme cette ville Byblos. Elle a été fameuse chez les Payens, à cause du culte d'Adonis.

Voici la description qu'en fait le ministre Maundrell. Jébilée est bâtie sur le bord de la mer, & environnée du côté de la terre, d'une plaine très-fertile. C'est aujourd'hui peu de chose. On y voit encore des débris qui font connoître qu'elle a été autrefois sur un meilleur pied. Son ancien nom, dont elle tire celui qu'elle porte aujourd'hui, étoit Gabala. Strabon, & d'autres anciens Géographes, en font mention sous ce nom. C'étoit un évêché au tems des empereurs Grecs. Sévérien, le grand adversaire de saint Chrysostôme, & un des principaux de ceux qui conspirerent contre lui, en a autrefois occupé le siège. On n'y trouve rien de remarquable qu'une mosquée, & un hôpital à côté, bâtis l'un & l'autre par Sultan Ibrahim; son corps repose dans cette mosquée, & son tombeau est en grande vénération parmi les Turcs. Il semble que Jébilée ait été autrefois commode pour la navigation; l'on y voit encore une chaîne de grandes pierres quarrées, qui s'avancent un peu dans la mer, & qui semblent avoir été plus loin, & y avoir formé un mole. Proche de ce lieu, sont plusieurs grands piliers de marbre granite, dont les uns sont dans l'eau, & les autres sont restés sur le bord. Il y en a d'autres dans un jardin voisin avec des chapitaux de

marbre blanc, très-bien taillés.

Ce qui annonce davantage l'ancienne splendeur de cette ville, ce sont les ruines d'un très-beau théâtre, à la porte septentrionale de la ville. Il passe parmi les Turcs pour un vieux château. Selon la manière d'exagérer des Asiatiques, ils prétendent que ce château a été d'une hauteur si prodigieuse, qu'un cavalier auroit pu avancer pendant une heure de tems, sous son ombre, au soleil levant. Ce qui reste de ce grand bâtiment n'a pas plus de vingt pieds de haut. Les Turcs en ont fait sauter une partie avec de la poudre à Canon, & ils prétendent en avoir tiré une grande quantité de marbre, dont ils ont orné leurs bains, & la mosquée dont il a été fait mention. Il n'en reste plus rien à présent qu'un demi-cercle. Il a trois cens pieds d'étendue d'une pointe à l'autre. Il paroît, dans un demi-cercle, une rangée de dix-sept fenêtres rondes, presque à rez terre, & il y avoit tout à l'entour, entre ces fenêtres, sur de grands piédestaux de grands piliers fort massifs, en forme d'arcs-boutans, contre la muraille, & qui servoient de support aussi bien que d'ornement à l'édifice; mais ils sont presque tous renversés. Il est difficile de mesurer l'arène, parce que les Turcs l'ont remplie de maisons. On voit encore à l'occident les sièges des spectateurs assez entiers, & les caves ou voûtes, qui règnoient autour du théâtre. La muraille extérieure a plus d'onze pieds d'épaisseur; elle est bâtie sur de grandes pierres fort solides, sa force l'a sauvée jusqu'à présent des ravages du tems, & de la destruction générale que les Turcs portent dans la plûpart des lieux où ils passent.

Ortélius s'est trompé à l'égard de cette Gabala, car il applique le nom moderne de Gibel à la ville que Ptolémée nomme Gabala; mais, cette Gabala, à laquelle le nom de Gebail, ou Gibel, ou Jébilée, ou Jubaye, convient, est nommée par Ptolémée, par son nom Grec qui est Byblos. Il la met très-bien entre Botrys & Beryte, aujourd'hui Patron & Béroot. La ville de Gabala, dont nous venons de parler, est différente des deux autres villes de Gabala, dont parle Ptolémée.

GABALA, *Gabala*, Γάβαλα, (*a*) autre ville de Syrie, située entre Laodicée, Paltos, & les embouchures de l'Oronte & du fleuve Éleuthere, selon Ptolémée. C'est celle que Pline appelle Gabalé. Strabon la nomme aussi Gabala. L'un & l'autre la mettent auprès de Laodicée.

Le P. Hardouin se trompe, lorsqu'il dit que cette ville est présentement Jabli. Ce nom est

(*a*) Ptolem. L. V. c. 15. Plin. T. I. p. 285. Strab. p. 753. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VII. p. 216.

celui d'une Gabala que Pline n'a connue que sous le nom de Byblos, & de laquelle il parle dans le même chapitre. Cette Gabala étoit épiscopale, & est placée avec Laodicée & Paltos, entre les sièges de la Théodoriade, dans la Notice de Léon le Sage. On trouve l'évêque de cette ville, *Dominus Gabalensis*, entre les évêques qui souscrivirent au concile de Constantinople.

GABALA, *Gabala*, Γάβαλα, (*a*) autre ville de Syrie, dans la Phénicie, auprès de Palæbyblos ou de l'ancienne Byblos, selon Ptolémée. Celle-là n'étoit pas maritime, mais dans les terres, en tirant vers Césarée de Panias. Ortélius s'est trompé à l'égard de cette Gabala, lorsqu'il a dit que c'est la Gamale de Pline.

Il y a eu d'autres lieux du nom de Gabala 1.° une contrée d'Arabie, selon Étienne de Byzance; 2.° une ville épiscopale de l'Asie mineure dans la Lydie; 3.° un lieu de l'Idumée.

(*b*) 4.° Il y avoit aussi une ville de ce nom dans les Gaules. César, Ptolémée & plusieurs Auteurs parlent de cette ville, & dans les conciles de France il est fait mention de *Gabalitana ecclesia & civitas*. Apollinaire Sidonius fait la description de cette ville dans ces vers:

Tum terram Gabalum satis nivosam,

Et quantum indigenæ volunt putari,

Sublimem in puteo videbis urbem.

Le P. Sirmond, sur cet endroit, rapporte une ancienne inscription trouvée dans le fond de l'Auvergne, sur laquelle il est fait mention de Gabalis.

GABALES, *Gabali*, Γάβαλοι, (*c*) peuple de la Gaule Celtique. Suivant la carte de la Gaule par M. d'Anville, les Gabales avoient les Rutenes au couchant, les Volces Arécomiques au midi, les Helviens & les Vellaves à l'orient, & les Arvernes au nord.

On lit *Gabali* dans César, & c'est ainsi qu'on doit écrire d'après Ptolémée. On trouve *Gabales* dans Strabon, aussi bien que dans Pline. Cette diversité de terminaison par un changement de déclinaison, est commune à plusieurs dénominations. Quelques éditeurs de Ptolémée, prenant le Γ pour un T, ont lu *Taballi* par erreur. Les anciennes Notices des Gaules nomment *Civitas Gabalum*, dans la première Aquitaine, sous la métropole de Bourges; & simplement *Gabalum*, & *Civitas Gabelluorum*. Cette ville, selon Catel dans son histoire du Languedoc, étoit à l'endroit où est

(*a*) Ptolem. L. V. c. 15.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VII. pag. 216.

(*c*) Cæs. de Bell. Gall. L. VII. p. 273, 332, 350. Ptolem. L. II. c. 7. Strab. p. 191. Plin. T. I. p. 226. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill.

le bourg de Javoux, à quatre lieues de Mende ; Pour le peuple, on ne doute point que ce ne soit le Gévaudan qui en conserve le nom.

Les Gabales étoient, ainsi que leurs voisins les Vellaves, dans la dépendance des Arvernes du tems de César ; *sub imperio Arvernorum esse consueverant.* Quoiqu'affranchis depuis long-tems de cette domination, & que le Gévaudan, ou le diocèse de Mende, & le Vellai, soient actuellement unis au gouvernement de Languedoc ; il est à remarquer que ces cantons sont réputés Auvergne par quelques-uns de nos Auteurs. César le veut ainsi, quand il dit que les *Helvii*, ou ceux du Vivarez, *fines Arvernorum contingunt ;* que le mont *Cebenna*, *Arvernos ab Helviis excludit*, & que les *Arverni* croyoient l'entrée de leur païs défendue par cette montagne.

On compte les Gabales au nombre des peuples Celtes, qu'Auguste joignit à l'Aquitaine, lorsqu'il divisa cette province en deux, & ils furent mis dans la première Aquitaine. Leur capitale est appellée Anderitum ou Anderidum ; & ce nom est marqué dans Ptolémée, dans la carte de Peutinger, & dans la Notice de l'empire Romain, faite sous Honorius dans le cinquième siècle. L'évêque s'appelloit *Gabalitanus ;* ce que la plûpart des évêques des autres sièges ont fait dans les Gaules, lors même que leurs villes épiscopales avoient des noms distingués de celui du peuple. On voit que le diacre Génialis, qui assista, l'an 314, au premier concile d'Arles, est appellé *diaconus civitatis Gabalitanæ.* On ne sçait donc pas précisément le tems où le nom d'Anderitum cessa d'être en usage ; mais, nous pouvons dire que ce fut vers la fin du cinquième siècle ; car, depuis ce tems, on ne le trouve nulle part. La cité des *Gabali* ou *Gavals*, est marquée dans tous les monumens, tant ecclésiastiques que profanes, jusqu'au dixième siècle ; & ce n'est que depuis l'an 1030, que ses évêques ayant transféré, pour toujours, leur siège à Mende ou *Memmate*, furent appellés *Mimatenses.*

Quant à l'ancienne cité de Gavals, dont le nom a été corrompu en Javouls, comme celui de Gabaldan ou Gavauldan en Gévaudan, elle n'a plus de marques de son ancienne grandeur ; car ce n'est qu'un village dans la baronnie de Peyre, à quatre lieues de Mende, qui, depuis sept cens ans, est la capitale du Gévaudan, & le siège de l'évêque.

GABALUS, *Gabalus*, est le même qu'Héliogabale. *Voyez* Héliogabale.

GABAON, *Gabaon*, Γαβαών, (*a*) ville de Palestine, capitale du païs des Gabaonites. C'é-

(*a*) Josu. c. 9. v. 3. *&* *seq.* c. 10. v. 1. *&* *seq.* Reg. L. II. c. 2. v. 16. c. 5. v. 25. c. 21. v. 1. *&* *seq.* L. III. c. 3. v. 4. Paral. L. I. c. 9. v. 2. c. 14. v. 16. c.

toit une grande ville, une des villes royales, & plus grande que la ville de Haï; & tous les gens de guerre de cette ville étoient très-vaillans. Telle est en peu de mots l'idée que le livre de Josué nous donne de la ville de Gabaon.

Les habitans de cette ville ayant appris tout ce que Josué avoit fait à Jéricho & à la ville de Haï, userent d'adresse; ils prirent des vivres avec eux, & mirent sur leurs ânes de vieux sacs, & des vaisseaux pour mettre le vin, qui avoient été rompus & recousus. Ils prirent aussi de vieux souliers rapiécetés pour les faire paroître encore plus vieux, & se couvrirent de vieux habits; & les pains qu'ils portoient pour leur nourriture durant le chemin étoient fort durs & rompus par morceaux. Ils se présenterent en cet état à Josué, qui étoit alors dans le camp de Galgala, & ils lui dirent & à tout Israël: Nous venons d'un païs très-éloigné dans le désir de faire alliance avec vous. Les enfans d'Israël leur répondirent: Peut être demeurez-vous dans ce païs-ci, qui nous a été réservé comme notre partage; & en ce cas nous ne pourrions faire alliance avec vous. Mais, ils dirent à Josué, nous sommes ici pour vous servir. Qui êtes-vous, leur dit Josué, & d'où venez-vous? Ils lui répondirent: « Vos serviteurs sont venus d'un païs très-éloigné, au » nom du seigneur votre Dieu; » car, le bruit de sa puissance » est venu jusqu'à nous; nous » avons été informés de toutes » les choses qu'il a faites dans » l'Égypte, & de quelle manière il a traité les deux » rois des Amorrhéens qui » étoient au-delà du Jourdain, » Séhon roi d'Hésébon, & Og » roi de Basan qui étoit à Astaroth. C'est pourquoi, nos » anciens & tous les habitans » de notre païs nous ont dit: » Prenez avec vous des vivres » pour un si long voyage, & » allez au devant d'eux, & leur » dites: Nous sommes vos serviteurs, faites alliance avec » nous. Voilà les pains que » nous prîmes tout chauds » quand nous partîmes de chez » nous pour vous venir trouver; & maintenant ils sont » tout secs & se rompent en » pièces, tant ils sont vieux. » Ces vaisseaux étoient tout » neufs quand nous les avons » remplis de vin; & maintenant ils sont tout rompus. » Nos habits & les souliers » que nous avons aux pieds, » se sont tout usés dans un si » long voyage, & ils ne valent » plus rien. »

Les pricipaux d'Israël prirent donc de leurs vivres & ils ne consulterent point le Seigneur; & Josué ayant pour eux

21. v. 29, 30. Esd. L. I. c. 2. v. 58. c. 8. v. 17, 20. L. II. c. 3. v. 26. c. 9. v. 41. Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 138, 139, 238. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VII. p. 14.

des pensées de paix, fit alliance avec eux, & leur promit qu'on leur sauveroit la vie, ce que les principaux du peuple leur jurerent aussi. Mais, trois jours après que l'alliance fut faite, ils apprirent que ce peuple habitoit dans le païs voisin, & qu'ils alloient entrer sur ses terres. Les enfans d'Israël ayant décampé, vinrent trois jours après dans les villes des Gabaonites, dont voici les noms : Gabaon, Caphira, Béroth & Cariathiarim. Cependant, ils ne les tuerent point, parce que les Princes du peuple avoient juré l'alliance avec eux au nom du Seigneur le Dieu d'Israël. Mais, tout le peuple murmura contre les Princes; & les princes leur répondirent : « Nous » leur avons juré au nom du » Seigneur le Dieu d'Israël ; » ainsi, nous ne leur pouvons » faire aucun mal. Mais, voi- » ci comment nous les traite- » rons. Ils auront à la vérité » la vie sauve, de peur que » la colère du Seigneur ne » s'éleve contre nous si nous » nous parjurons. Mais, ils » vivront de telle sorte, qu'ils » seront employés à couper du » bois & à porter de l'eau pour » le service de tout le peuple. » Lorsque ces Princes parloient ainsi, Josué appella les Gabaonites, & leur dit : « Pourquoi » nous avez-vous voulu sur- » prendre par votre mensonge, » en disant nous demeurons » fort loin de vous, puisque » vous êtes au milieu de nous. » Vous serez donc sous la ma- » lédiction, & il y aura tou- » jours dans votre race des » gens qui couperont le bois, » & qui porteront l'eau dans la » maison de mon Dieu. Ils lui » répondirent : Le bruit étoit » venu jusqu'à vos serviteurs, » que le Seigneur votre Dieu » avoit promis à Moïse son » serviteur de vous donner » tout ce païs, & d'en exter- » miner tous les habitans; ce » qui nous jetta dans une gran- » de crainte, & nous obligea, » par la terreur dont nous nous » trouvâmes frappés, à former » ce dessein pour mettre nos » vies en sûreté. Mais main- » tenant nous sommes en votre » main; faites de nous tout ce » que vous jugerez bon & se- » lon l'équité. » Josué fit donc ce qu'il avoit dit; & il les délivra des mains des enfans d'Israël, en ne permettant pas qu'on les tuât. Il arrêta dès ce jour-là qu'ils seroient employés au service de tout le peuple & de l'autel du Seigneur, coupant le bois & portant l'eau au lieu que le Seigneur auroit choisi.

Cette action des Gabaonites irrita tellement Adonisédec roi de Jérusalem, qu'il assembla quatre Rois ses voisins, Oham roi d'Hébron, Pharam roi de Jérimoth, Japhia roi de Lachis, & Dabir roi d'Eglon, pour aller tous ensemble leur faire la guerre. Ces cinq Rois marcherent avec toutes leurs troupes, & ayant campé près de Gabaon, ils l'assiégerent. Mais,

les habitans envoyerent promptement vers Josué, lui demander du secours. Ainsi, par une merveilleuse rencontre, dans le même tems qu'ils avoient tout à appréhender de ceux de leur propre païs, le seul espoir de leur salut consistoit en l'assistance de ceux qui étoient venus pour les ruiner. Josué s'avança aussitôt avec toute l'armée, marcha jour & nuit, attaqua les ennemis au point du jour lorsqu'ils étoient prêts à donner l'assaut, les mit en fuite, & les poursuivit le long des collines jusques à la vallée de Béthoron. On n'a jamais connu plus clairement que dans ce combat, dit l'historien Juif Josephe, combien Dieu assistoit son peuple. Car, outre le tonnerre, les coups de foudre, & une grèle toute extraordinaire, on vit par un prodige étrange le jour se prolonger contre l'ordre de la nature pour empêcher les ténebres de la nuit de dérober aux Hébreux une partie de leur victoire. Josué pria Dieu de retarder le cours du Soleil & de la Lune, en disant : *Soleil, qui êtes vis-à-vis de Gabaon, ne vous remuez point; & vous, Lune, arrêtez-vous vis-à-vis Aïalon.* Dieu écouta la voix de Josué, le Soleil & la Lune s'arrêterent, & on ne vit jamais un si long jour. Josué & le peuple d'Israël eurent donc tout le loisir de poursuivre, & de tuer leurs ennemis.

Les cinq Rois furent pris, & enfermés dans une caverne, en attendant que Josué & le peuple fussent de retour de la poursuite des ennemis: Après quoi, on les égorgea, & on les pendit à des poteaux, où ils demeurerent jusqu'au soir. Nous ne nous étendrons point ici à satifaire à toutes les questiods que l'on peut former sur ce miracle de Josué. On peut consulter sur cela la dissertation de D. Calmet qui est à la tête du Commentaire de Josué, ou les autres ouvrages que nous avons sur cette matière.

Les Gabaonites étoient de la race des Hévéens, anciens habitans du païs; &, comme on l'a déjà dit, ils possédoient quatre villes, dont Gabaon étoit la principale. Ces quatre villes furent depuis données à la tribu de Benjamin, à l'exception de Cariathiarim, qui tomba en partage à la tribu de Juda. Les Gabaonites demeurerent toujours dans la suite soumis aux charges que Josué leur avoit imposées, & fort fideles aux Israëlites. Cependant, Saül, on ne sçait par quel zele mal-entendu, en fit périr un très-grand nombre, s'imaginant peut-être qu'il étoit de son devoir d'exterminer tous les restes des Chananéens du païs; mais, le Seigneur, en punition de cette cruauté, envoya sous le règne de David une grande famine, qui désola tout le païs & qui dura trois ans. David, touché des maux de son peuple, s'adressa au Seigneur; & les Propheteslui dirent que ce mal

continueroit toujours jusqu'à ce qu'on eût vengé les Gabaonites de la cruauté que Saül avoit exercée contre eux, au préjudice de l'alliance que Josué & les Princes du peuple avoient faite avec eux au nom du Seigneur. Alors, David demanda aux Gabaonites quelle satisfaction ils désiroient. Ils répondirent : *Qu'on nous donne sept fils de Saül, & nous les ferons mourir, pour venger le sang de nos freres.* David leur livra donc deux fils que Saül avoit eus de Respha, & cinq fils que Mérob fille de Saül avoit eu d'Hadriel. Les Gabaonites les crucifierent devant le Seigneur. Cela s'exécuta au commencement du printems, lorsqu'on commence dans la Palestine à couper les orges. Respha, concubine de Saül, demeura près de ces corps, & y coucha, les gardant contre les oiseaux du ciel, & contre les animaux carnaciers, depuis le commencement de la moisson, jusqu'à ce que Dieu, fléchi par ce sacrifice, envoya de l'eau sur la terre, & lui rendit sa fécondité.

Depuis ce tems, il n'est plus fait mention dans l'Écriture des Gabaonites, comme composant une espèce de peuple à part. Mais, nous croyons qu'on doit les entendre sous le nom de *Nathinéens*, ou *Donnés*, qui étoient des esclaves publics destinés au service du temple. Dans la suite, on joignit aux Gabaonites ceux des Chananéens que l'on assujettit, & à qui l'on voulut bien conserver la vie. On voit par l'Écriture, que David, Salomon, & les Princes de Juda en donnerent un bon nombre au Seigneur ; & que ces Nathinéens ayant été menés en captivité avec la tribu de Juda & les Lévites, il en revint un grand nombre avec Esdras, Zorobabel & Néhémie, & qu'ils continuerent après la captivité, comme auparavant, à servir dans le temple, sous les ordres des Prêtres & des Lévites.

La ville de Gabaon étoit assise sur une hauteur, comme son nom même le dénote. Elle étoit à quarante stades de Jérusalem, selon Josephe, c'est-à-dire, environ à deux lieues de cette ville, vers le nord. Elle est nommée *Gabaa*, 2. Reg. v. 25. comparé à 1. Paral. XIV. 16. Gabaa & Gabaon ont la même signification littérale.

Il est parlé dans quelques endroits de l'Écriture, de la fontaine & de la piscine de Gabaa, qui étoient apparemment au bas du côteau sur lequel étoit bâti Gabaon.

On ne sçait ni quand, ni par qui, ni à quelle occasion le tabernacle & l'autel des holocaustes que Moïse avoit faits dans le désert, furent transportés à Gabaon ; mais, on sçait certainement qu'ils y étoient sur la fin du règne de David, & au commencement de celui de Salomon. David ayant vu l'ange du Seigneur sur l'aire d'Ornan,

d'Ornan, en fut tellement effrayé, qu'il n'eut pas la force d'aller à Gabaon, pour y offrir son sacrifice. Mais, Salomon étant monté sur le thrône de David, alla à Gabaon pour y sacrifier, parce que c'étoit là le plus considérable de tous les hauts lieux du païs, où les sacrifices étoient alors tolérés, le temple n'étant pas encore bâti.

C'est avec raison que D. Calmet remarque que Gabaon est nommé Gabaa dans quelques endroits de l'Écriture; mais, il y avoit plus d'un lieu de ce nom dans la tribu de Benjamin; il y avoit Gabaa & Gabaon. Le P. Bonfrerius le remarque dans sa carte de la Terre-Sainte. Josephe, dans un endroit, met Gabaon à quarante stades de Jérusalem, & ailleurs, à cinquante; il a sans doute voulu parler de deux villes distinctes. Cette ressemblance de noms pour des villes différentes, & cette différence de lettres en nommant le même lieu, ne peuvent que causer de l'embarras, sur-tout quand il s'agit de lieux situés dans une même province, & dont il ne reste aucune trace que dans des Écrivains qui ne s'expriment pas d'une manière nette & uniforme.

GABAON [la Piscine de], *Piscina Gabaon.* (*a*) Ce fut auprès de cette Piscine, que douze soldats du parti d'Isboseth & douze de celui de David combattirent avec tant de chaleur, qu'ils resterent tous vingt-quatre sur la place. On donna depuis à ce lieu le nom de *champ des braves.* C'est auprès de cette Piscine que Joab tua Amasias.

GABAONITES, *Gabaonitæ*, Γαβαωνῖται, les habitans de Gabaon. *Voyez* Gabaon.

GABARA, *Gabara*, Γαβαρὰ, (*b*) l'une des trois principales villes de la Galilée; les deux autres étoient Séphoris & Tibériade. Reland soupçonne que le nom de Gadara, plus connu des Copistes que celui de Gabara, lui a été quelquefois substitué dans le texte de Josephe.

Vespasien, étant parti de Ptolémaïde avec son armée, se rendit sur les frontières de la Galilée; & Josephe, qui étoit campé assez près de Sipporis ou Séphoris, fit sa retraite vers Tibériade; alors, Vespasien prit la ville des Gabariens, fit ensuite le siege de Jotapata & des autres villes de la Galilée. On lit à présent Γαδαρέων au lieu de Γαβαρέων, qui est pourtant le vrai mot, & qu'il faut remettre dans ce passage.

Josephe dit dans sa vie, que la ville de Giscala fut prise par les peuples voisins les Gadaréniens, les Gabaraganiens, & les Tyriens; que pour, lui il prit deux fois la ville de Séphoris, celle de Tibériade quatre fois, & une fois celle de

(*a*) Reg. L. II. c. 2. v. 13. *& seq.*

(*b*) Joseph. de Bell. Judaïc. p. 1016, 1017. *& seq.*

Gabara, & que les habitans de Galilée ne laissoient pas de l'aimer, quoiqu'il eût pris leurs villes; il faut lire dans ce passage Gabara, & non pas Gadara.

On peut juger de la situation de Gabara par ce que dit Josephe dans sa vie, au sujet de la marche de Jonathas qui, allant de Judée en Galilée, passa à Japha, à Séphoris, à Asochis & à Gabara; il y avoit quarante stades ou cinq mille pas de cette dernière ville à Jotapata.

Reland fournit une correction importante d'un passage de Josephe dans sa vie. Ἐκέλευσα τοῖς πλήθεσι πρὸς Σωγάνην, κώμην ἕπεσθαι Ἀράβων ἀπέχουσαν εἴκοσι στάδια. « J'ordonnai au peuple » de suivre jusqu'à Sogane, » village des Arabes, éloigné » de-là de vingt stades. » Au lieu d'Ἀράβων, il lit Γαβάρων & alors ce passage signifie : « J'ordonnai au peuple de suivre jusqu'à Sogane, village » éloigné de Gabara de vingt » stades. » En effet, l'Arabie étoit bien éloignée de là; & le changement de Γαβάρων en Ἀράβων a pu se faire facilement par le retranchement d'une lettre, & par la transposition de deux autres.

GABAROTH, *Gabaroth*, Γαβαρωθ, la même ville que celle de Gabara. *Voyez* Gabara.

GABATHA, *Gabatha*, (a) Γαβαθά, lieu de Palestine dans la partie méridionale de la tribu de Juda, à douze milles d'Eleuthéropolis. On y montroit autrefois la sépulture du prophete Habacuc. Eusebe & Saint Jérôme écrivent ce nom Gabaas. Josephe fait mention du bourg de Gabatha; mais, il faut lire Nadabath, Ναδάβαθ.

Etienne de Byzance met Gabatha, ville de Galilée, & cite Josephe au livre sixième des Antiquités; elle est différente du village en question. On croiroit aisément que ce dernier doit être le même que Kela & Echela, où Eusebe dit qu'on voyoit le sépulcre d'Habacuc; car, selon cet Auteur, Kela étoit à huit milles à l'orient d'Eleuthéropolis, en allant à Jérusalem, & Gabatha étoit à douze milles de Jérusalem. Or cette dernière ville étoit à vingt milles d'Eleuthéropolis; ce qui fait juste le produit des deux distances, sçavoir, huit & douze; de cette manière Gabatha & Kela étoient des lieux très-voisins l'un de l'autre, à pareille distance entre Jérusalem & Eleuthéropolis, c'est-à-dire, à huit milles de l'une, & à douze de l'autre. Le sépulcre du Prophete étoit entre Gabatha & Kela, de manière qu'on pouvoit le voir également de ces deux endroits. C'est ainsi que Relan concilie cette difficulté.

Eusebe met un village du nom de Gabatha aux confins de Dio-

(a) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 175. 176. 489.

césarée ; mais, comme Reland le remarque, il y a une grande confusion dans le Grec en cet endroit.

GABATHON, *Gabathon*, Γεβεθὰν, (*a*) ville de la Palestine dans la tribu de Dan, fut attribuée aux Lévites.

GABAZA, *Gabaza*. *Voyez* Gabaé.

GABBA [Apicius], *Apicius Gabba*, (*b*) fameux Parasite. *Voyez* Apicius.

GABBATHA, *Gabbatha*, Γαββαθᾶ ; (*c*) il est parlé dans l'Évangile d'un lieu du palais de Pilate, d'où ce président prononça la sentence de mort contre Jesus-Christ, & qui s'appelloit en Hébreu Gabbatha, qui vaut autant qu'en Grec Lithostrotos, c'est-à-dire, *pavé de pierre*. C'étoit apparemment une éminence ou une terrasse, ou même une galerie, ou un balcon, qui étoit pavé de pierre, ou de marbre, & élevé ; car, Gabbatha signifie principalement *élévation*.

GABÉ, *Gabe*, Γαβὲ, (*d*) selon les Septante, dans le prophete Zacharie. C'étoit une petite ville de la Palestine à seize milles de Césarée, auprès du grand champ de légion, selon Eusebe. Il ne faut pas la confondre avec celle qui suit.

GABÉ, *Gabe*, Γάβα, (*e*) ville de Syrie. Pline, ayant parlé des villes de la Décapole, dit qu'elle est environnée & entrecoupée de Tétrarchies, dont chacune est une contrée & une espèce de royaume ; il met de ce nombre Gabé. C'est la même que Josephe appelle Gaba. Pline lui-même la nomme ailleurs Gaba. Etienne de Byzance dit aussi Gaba ville de Syrie.

Il est fait mention de Pierre évêque de ce lieu, ou de Gabbi, dans la lettre synodale de la première Syrie, à l'empereur Léon, au concile de Chalcédoine.

GABEDE, *Gabædus*, Γαβαῖδος. *Voyez* Gabée.

GABÉE, *Gabee*. *Voyez* Gabaa.

GABÉE, *Gabæus*, Γαβαῖος, (*f*) capitaine, qui commandoit un corps de troupes Phrygiennes du tems de Cyrus, roi de Perse. Il y en a qui lisent Gabede, au lieu de Gabée.

GABELLE, en Latin *Gabella*, & dans la basse Latinité *Gablum*, *Gabulum*, & même par contraction *Gaulum*, signifioit anciennement toutes sortes d'imposition publique.

Guichard tire l'étymologie de ce mot de l'Hébreu *Gab*, qui signifie la même chose. Ménage, dans ses origines de la langue Françoise, a rapporté diverses opinions à ce sujet ; mais, l'étymologie la plus probable est que ce mot vient du

(*a*) Josu. c. 21. v. 23.
(*b*) Juven. Satyr. 5. v. 4.
(*c*) Joan. c. 19. v. 13.
(*d*) Zachar. c. 14. v. 10.
(*e*) Plin. Tom. I. pag. 263, 667. Joseph. de Bell. Judaïc. p. 814.
(*f*) Xenoph. p. 39.

Saxon *Gabel*, qui signifie tribut.

Aujourd'hui par le nom de Gabelle, nous n'entendons que l'imposition sur le sel, & l'origine de cette imposition ne vient pas des François ; car, les loix & l'histoire Romaine nous apprennent que chez les Romains les salines furent pendant un certain tems possédées par des particuliers, & le commerce libre, suivant la loi *forma*, §. *salinæ*, *ff. de censibus*, & *la loi 13. ff. de publicanis*. Tel étoit l'état des choses sous les Consuls P. Valérius & Titius Lucretius, ainsi que Tite-Live l'a écrit. Mais depuis, pour subvenir aux besoins de l'État, les salines furent rendues publiques, & chacun fut contraint de se pourvoir de sel de ceux qui les tenoient à ferme. C'est ce que nous apprenons de la loi *inter publica*, *ff. de verb. signif.* & de la loi *si quis sine*, *cod. de vectig. & commiss.* Cette police fut conduite par Ancus Marcius, quatrième roi des Romains, & par l'entremise des Censeurs Marcus Livius & C. Claudius ; lesquels, au rapport de Tite-Live & de Denys d'Halicarnasse, furent appellés de-là *Salinatores*.

Athénée rapporte aussi, que comme en la Troade il étoit permis à chacun d'enlever librement du sel sans aucun tribut, Lysimaque, roi de Thrace, y ayant mis un impôt, les salines tarirent & se desséchèrent, comme si la nature eût refusé de fournir matière pour cette imposition ; laquelle ayant été ôtée, les salines revinrent dans leur premier état. Sur quoi Chenu remarque qu'il n'est point arrivé de semblable prodige en France, quoique l'on ait établi par degré plusieurs impositions sur le sel.

GABÉLUS, *Gabelus*, Γαβαὴλ, (*a*) de la tribu de Nephthali, ayant été mené en captivité au-delà de l'Euphrate, avec Tobie son parent, établit sa demeure à Ragès, ville de Médie. Il avoit emprunté dix talens d'argent de son parent. Ces dix talens valoient environ quarante-huit mille six cens soixante-onze livres, dix-sept sols, dix deniers, en prenant le talent Hébreu à quatre mille huit cens soixante-sept livres, trois sols, neuf deniers.

Tobie, se croyant près de sa fin, envoya Tobie son fils à Ragès, pour demander sa dette à son cousin Gabélus. Mais, le jeune Tobie s'étant marié à Ecbatanes, par le conseil de l'ange Raphaël, qui le conduisoit sous le nom d'Azarias, & n'ayant pu venir lui-même à Ragès, pria Azarias son conducteur, d'y aller, & de lui rapporter la somme qui étoit due par Gabélus. Azarias s'acquitta de cette commission, rapporta les dix talens, & ramena Gabélus aux noces du

(*a*) Tobi. c. 1, 4, *& seq.*

jeune Tobie à Ecbatanes. Les textes Hébreu & Grec du livre de Tobie portent que les dix talens que le jeune Tobie alloit répéter, n'étoient point un prêt, mais un simple dépôt que Gabélus avoit reçu de Tobie.

GABENA, *Gabena*, (*a*) Γάϐηνα, ville d'Asie, dans la Médie, selon Ptolémée. Elle étoit trop éloignée du Pasitigris, pour être la capitale du païs dont il est parlé dans l'article suivant.

GABENE, *Gabene*, Γαϐηνὴ, (*b*) province d'Asie dans la Perse, selon Diodore de Sicile. Cet Auteur en parle, au sujet d'Eumene & d'Antigonus. » Des » transfuges, dit-il, vinrent » annoncer qu'Antigonus avoit » donné ordre à ses soldats de » décamper à la seconde veille » de la nuit. Eumene se douta » que son intention étoit de » passer dans Gabene. C'étoit » une province éloignée de » trois journées de l'endroit » où l'on se trouvoit actuelle- » ment, & d'ailleurs un païs » sauvé jusqu'alors du passage » des gens de guerre, couvert » de bleds & de fruits, & ca- » pable de fournir à une armée » entière des vivres de toute » espèce. La plaine en étoit » défendue par des barrières, » naturelles, étant environnée » presque par-tout, ou de » gouffres ou de torrens; ainsi, » Eumene voulant prévenir son » adversaire, se disposa à al- » ler se saisir le premier d'un » territoire si avantageux. Dans » cette vue, il paya quelques » soudoyés pour contrefaire les » transfuges, & pour aller » avertir les sentinelles du » camp d'Antigonus, qu'Eu- » mene se disposoit à venir » l'attaquer cette nuit même. » Pour lui, ayant fait partir » d'abord tout le bagage, il » ordonna à ses troupes de re- » paître & de se mettre aussitôt » en marche vers la Gabene. «

Plutarque parle aussi de cette province, dont il nomme les habitans Gabenes.

GABENES, *Gabeni*, Γαϐηνοὶ, peuple de Perse. C'étoient les habitans de la Gabene. *Voyez* Gabene.

GABER, *Gaber*, Γαϐὲρ, (*c*) fils d'Urie, étoit intendant de la province de Galaad & de Basan, au-delà du Jourdain, sous le règne de Salomon.

GABIA, ou GABINA, (*d*) *Gabia*, *Gabina*, surnom de Junon. Elle étoit ainsi surnommée à cause du culte particulier qu'on lui rendoit à Gabies, ville d'Italie.

GABIENE, *Gabiene*, Γαβιηνὴ, province, la même que d'autres exemplaires nomment Gabene. *Voyez* Gabene.

GABIENS, ou GABINIENS, *Gabini*, peuple d'Italie. *Voyez* Gabies.

(*a*) Ptolem. L. VI. c. 2.
(*b*) Diod. Sicul. p. 684, 689. Plut. T. I. p. 592.
(*c*) Reg. L. III. c. 4. v. 19.
(*d*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 59.

GABIÉNUS, *Gabienus*, (*a*) vaillant ſoldat de la flotte d'Auguſte, étant tombé entre les mains de Sextus Pompée, fils du grand Pompée, fut laiſſé pour mort ſur le rivage, où il demeura tout le jour. Sur le ſoir, il demanda à voir Sextus Pompée, ou quelqu'un de ſes amis les plus familiers; ce qui lui fut accordé. Pluſieurs le vinrent trouver de ſa part, & il leur dit qu'il avoit été renvoyé des enfers pour annoncer à Sextus Pompée que ſa cauſe étoit favoriſée des dieux des enfers, qu'il en devoit eſpérer un bon ſuccès, & que, pour aſſurance de ce qu'il diſoit, il expiroit en leur préſence, après avoir exécuté l'ordre qu'il avoit reçu, ce qui arriva en effet. Cependant, l'évènement de cette guerre ne répondit pas à cette prédiction; car, le jeune Pompée fut défait deux ans après, & perdit même la vie par ordre de Marc-Antoine, l'année ſuivante, qui étoit la 719 de Rome, & la 35 avant Jeſus-Chriſt.

GABIES, *Gabii*, Γάϐιοι, (*b*) ville d'Italie dans le Latium, ſituée à cent ſtades de Rome, ſur le chemin de Préneſte. C'étoit une colonie des Albains. Du tems de Denys d'Halicarnaſſe, il n'en reſtoit que quelques maiſons qui ſervoient d'hôtelleries. Sous le règne de Tarquin le Superbe, elle étoit fort peuplée, & ne cédoit en rien à aucune autre ville, ſoit pour ſa grandeur, ſoit pour le nombre de ſes habitans. On peut juger de ſa beauté & de ſa vaſte étendue, dit l'Auteur cité, par les ruines des bâtimens qu'on y voit encore en pluſieurs endroits, & par l'enceinte de ſes murs dont il reſte aujourd'hui la plus grande partie. Quelques-uns des Pométiens, échappés de Sueſſe, lorſque Tarquin la démolit, s'étoient réfugiés dans cette place avec un grand nombre d'exilés & de fugitifs de Rome. Ils ne ceſſoient de faire de vives inſtances auprès des Gabiens pour les engager à prendre leur défenſe contre Tarquin; aux prieres ils ajoûtoient la promeſſe des plus magnifiques récompenſes, s'ils les rétabliſſoient dans leur patrie. Enfin, ils leur répéterent tant de fois que le tyran ſeroit facile à vaincre par le ſecours des Romains mécontens, qui ne manqueroient pas de ſe joindre à eux, qu'ils les engagerent à prendre en main leurs intérêts; ce que les Gabiens firent d'autant plus volontiers, que les Volſques, qui leur avoient envoyé une ambaſſade pour demander leur alliance, étoient auſſi tous diſpoſés à déclarer la guerre à Tarquin.

Bientôt après, on mit de nombreuſes troupes ſur pied.

(*a*) Plin. Tom. I. pag. 408.

(*b*) Strab. p. 238. Dionyſ. Halicarn. L. IV. c. 12. Plin. T. I. pag. 116, 155. Horat. L. I. Epiſt. 11. v. 7. L. II. Epiſt. 1. v. 25. Epiſt. 2. v. 3. Tit. Liv. L. I. c. 53. *& ſeq.* L. III. c. 8. L. VI. c. 21. L. XXIV. c. 10. L. XXVI. c. 9. Roll. Hiſt. Rom. T. I. p. 164. *& ſuiv.*

On porta la désolation sur les terres voisines par les fréquentes courses qu'on y fit ; & comme il arrive ordinairement, il se donna plusieurs batailles, tantôt entre des camps volans, tantôt entre les deux armées entières. Plusieurs fois, les Gabiens victorieux repousserent l'ennemi jusqu'aux portes de Rome, & après avoir fait un grand nombre de prisonniers, ils ravagerent leurs terres sans trouver de résistance. Plusieurs fois aussi les Romains donnerent la chasse aux troupes des Gabiens, les obligerent à se renfermer dans leurs murailles, & leur enleverent un grand nombre d'esclaves avec un gros butin. Comme ces avantages & ces désavantages alternatifs étoient fort fréquens, ils furent obligés les uns & les autres de fortifier les postes les plus avantageux de leur païs, & d'y mettre des garnisons pour servir d'asyle aux laboureurs. De-là, s'ils appercevoient une poignée de brigands ou quelque corps de troupes détaché du reste de l'armée & mal en ordre, comme font d'ordinaire les partis qui butinent sans rien craindre, ils se jettoient sur eux & les égorgeoient.

S'il y avoit quelque endroit de leurs villes qui fût trop facile à escalader, on le fortifioit de fossés & de murailles, afin de se garantir des incursions subites & imprévues. Tarquin sur-tout s'y occupoit tout entier ; & comme l'endroit le plus foible de Rome étoit celui qui donnoit sur le chemin de Gabies, cette ville étant d'ailleurs assez forte & de difficile accès dans tout le reste de son enceinte, il employa un grand nombre de travailleurs à y faire un large fossé, à rehausser les murs & à élever plusieurs tours d'espace en espace.

Il arriva donc alors, ce qui ne manque jamais d'être une suite des longues guerres, que les courses continuelles de l'ennemi ayant ravagé tout le païs, & la campagne ne rapportant plus ni fruits ni grains, l'une & l'autre ville fut réduite à une affreuse disette, sans avoir de meilleures espérances pour l'avenir. La cherté étoit cependant beaucoup plus grande à Rome qu'à Gabies, & les pauvres qui en souffroient le plus, vouloient absolument qu'on fît la paix avec les Gabiens, & qu'on terminât la guerre à quelques conditions que ce pût être.

Ces fâcheuses extrêmités jetterent Tarquin dans un embarras terrible. Il n'étoit plus en état de soutenir la guerre, & d'ailleurs il ne pouvoit se résoudre à faire une paix déshonorable. Il chercha en vain toutes sortes de moyens & de ruses pour se tirer d'un si mauvais état. Un de ses fils, qu'on appelloit Sextus, fut le seul qui imagina un stratagême pour tromper adroitement les ennemis, & rétablir les affaires des Romains qui sembloient déses-

pérées. Il s'en entretint en particulier avec son pere, & lui communiqua le dessein du monde le plus hardi, dont l'exécution n'étoit pas absolument impossible. Le Roi lui ayant donc permis de l'entreprendre & de faire tout ce qu'il jugeroit à propos, il feignit d'être brouillé avec son pere au sujet de la guerre qu'il vouloit qu'on terminât promptement par un traité d'alliance. Pour mieux colorer cette prétendue mésintelligence, Tarquin le fit cruellement battre de verges dans la place publique, & le maltraita en plusieurs autres manières, afin que le bruit s'en répandît plus loin.

Sextus envoya aussi-tôt ses plus intimes amis, comme autant de déserteurs, chez les Gabiens, pour leur dire en secret qu'il avoit résolu de faire la guerre à son pere, & que s'ils vouloient lui donner leur parole de le recevoir avec autant de bonté que les autres transfuges Romains, & de ne le jamais livrer entre les mains de Tarquin, dans l'espérance d'obtenir de ce tyran une paix avantageuse, il se réfugieroit dans leur ville. Les Gabiens accepterent volontiers sa proposition, & donnerent des assurances comme ils ne feroient rien à son égard contre le droit des gens. Sur leur parole, Sextus partit accompagné d'une troupe de ses compagnons & de ses cliens qui feignoient d'être autant de déserteurs; & afin qu'on eût moins de peine à croire que sa révolte contre Tarquin étoit sincere, il porta avec lui de grosses sommes d'or & d'argent. Bientôt après, il fut suivi de plusieurs Romains, qui, sous prétexte de se soustraire au joug d'une tyrannie insupportable, formerent auprès de lui une nombreuse escorte. Déjà les Gabiens, croyant que leurs forces étoient considérablement accrues par une si grande quantité de réfugiés, se flattoient de réduire dans peu la ville de Rome. Sextus, ce prétendu révolté contre son pere, aidoit à les tromper de plus en plus, & nourrissoit leurs espérances par les courses continuelles qu'il faisoit sur les terres des Romains, d'où il enlevoit un gros butin. Son pere, qui sçavoit les cantons où il devoit faire le dégât, avoit soin d'y laisser une proie abondante, sans autre garnison qu'une troupe de citoyens, qui lui étoient suspects, & qu'il envoyoit tous les jours à la défense du païs, comme à une boucherie dont ils ne devoient jamais revenir.

Cette conduite artificieuse acquit à Sextus la réputation de grand capitaine & de fidele ami des Gabiens, en sorte qu'aidé de quelques-uns des principaux de la ville, qu'il sçut gagner adroitement par ses présens, il se fit élire généralissime de toutes les troupes. Dès qu'il fut parvenu par ces fourberies & par ces impostures à un si haut degré de puissance, à l'in-

ſçu des Gabiens, il envoya à ſon pere un de ſes gens, pour lui annoncer qu'on l'avoit élu généraliſſime, & pour lui demander ce qu'il falloit faire. Tarquin, qui ne vouloit pas que cet envoyé connût ce qu'il mandoit à ſon fils, le mena devant le palais, dans un jardin où il y avoit des pavots déjà en graine & prêts à cueillir. Là ſe promenant au milieu des pavots, avec ſon bâton il abattit les têtes les plus élevées, puis il renvoya le courrier ſans lui donner d'autre réponſe, quelques inſtances qu'il pût faire. Son fils comprit que ſa penſée étoit qu'il ſe délivrât par une mort prompte des premiers de la ville de Gabies. Sextus convoqua donc une aſſemblée du peuple, il lui repréſenta fort au long que pour avoir eu recours, lui & les compagnons de ſon infortune, à la protection des Gabiens, il étoit en grand danger d'être trahi & livré entre les mains de Tarquin par certaines gens mal intentionnés; qu'ainſi il vouloit ſe démettre de l'autorité dont on l'avoit revêtu, pour ſe retirer au plutôt de la ville, avant que ce malheur lui arrivât. A la fin du diſcours, il fondit en larmes, & déplora ſon ſort avec tant d'artifice, qu'il imitoit parfaitement la contenance d'un homme qui ſe trouve dans un extrême péril de ſa vie. Le peuple fort irrité lui demandant avec empreſſement qui étoient ces traîtres qui vouloient le livrer, il nomma entre autres Antiſtius Pétron, le plus illuſtre du païs.

La lecture d'une prétendue lettre, que ſes domeſtiques gagnés par argent avoient miſe parmi ſes papiers, & qui étoit écrite au nom de Tarquin, irrita extrêmement les Gabiens; & dans les premiers transports de leur fureur ils accablerent ſous une grêle de pierres le malheureux Antiſtius Pétron, qui étoit ſi frappé de ce malheur imprévu, que la douleur & l'étonnement ne lui permettoient pas de dire un ſeul mot. A l'égard des autres qui étoient accuſés du même crime, on chargea Sextus d'informer contr'eux & de les punir comme il le jugeroit à propos. Il poſta ſes amis à la garde des portes de la ville pour y faire ſentinelle, afin que les prétendus coupables ne puſſent s'échapper; pendant ce tems-là, il envoya des ſoldats dans les maiſons des plus illuſtres citoyens, & fit égorger ce qu'il y avoit de plus honnêtes gens à Gabies.

Une exécution ſi ſanglante jetta le trouble & l'épouvante dans toute la ville. Tarquin en fut informé par les lettres de ſon fils. Il ſe met promptement en marche avec ſon armée, & arriva aux portes vers le milieu de la nuit. Elles lui ſont ouvertes par les gardes qu'on y avoit miſes exprès; il entre avec ſes troupes & ſe rend maître de Gabies ſans aucune réſiſtance. Auſſitôt le bruit s'en répand par-

tout. Les citoyens, dans une consternation générale, déplorent leur triste destinée. Ils s'attendent à être égorgés impitoyablement, à être vendus comme des esclaves, & à souffrir tous les maux que peut imaginer un tyran lorsqu'il se voit entièrement le maître; ou au moins, de quelque manière que les choses tournassent, ils ne croyoient pas pouvoir éviter de perdre tous leurs biens, de subir le joug d'une honteuse servitude, & d'être exposés à mille autres traitemens semblables.

Tarquin néanmoins, quelque méchant & quelque inflexible qu'il fût envers ses ennemis en toute occasion, ne se porta à aucune de ces extrêmités qu'ils appréhendoient. Il ne fit ni mourir, ni exiler aucun des Gabiens. Il n'ôta à personne ni ses biens, ni ses dignités. Il parut même dépouiller le caractère de tyran pour prendre celui d'un Roi. Il assembla les Gabiens, leur déclara qu'il leur rendoit & leurs biens & leur ville, & qu'outre cela il leur donnoit le droit de bourgeoisie Romaine; ce qu'il ne faisoit pas tant par amitié pour eux, que pour s'assurer de plus en plus l'empire de Rome par leur moyen; persuadé que la fidélité de ces peuples, à qui il laissoit la vie, leurs biens & leur liberté, seroit désormais son plus ferme appui, & qu'en reconnoissance d'un bienfait si signalé, ils l'aideroient lui & ses enfans à se maintenir sur le trône. Mais, afin qu'ils n'eussent rien à craindre pour l'avenir, & qu'ils pussent regarder comme sûre & durable la grace qu'il leur accordoit, il voulut écrire de sa main les conditions auxquelles il les recevoit sous sa protection & dans son amitié; & sans sortir de l'assemblée, il confirma dès-lors le traité d'alliance par un serment solemnel sur les victimes qu'il immola. On voyoit encore à Rome du tems de Denys d'Halicarnasse, un monument de ce traité, dans le temple de Jupiter Pistien, que les Romains appelloient Sanctus. C'étoit un bouclier de bois, couvert de la peau du bœuf qu'on égorgea alors pour confirmer l'alliance; les articles du traité y étoient écrits en caractères anciens. Cela étant fait, Tarquin établit son fils Sextus roi de Gabies.

On lit dans Pline: » Il y a » des terres qui tremblent sous » les pas de ceux qui marchent. » Tels sont deux cens arpens » qui tremblent sous les pieds » des chevaux dans le terri- » toire de Gabies. « Ortélius reprend Servius d'avoir attribué cette ville à la Campanie.

GABILITES, *Gabilitæ*, Γαβιλῖται, peuple dont il est fait mention dans Josephe. *Voyez* Gébal.

GABIM, *Gabim*, Γεββείμ, (a)

(a) Isai. c. 10. v. 31.

nom d'un lieu de Palestine. Il en est parlé dans Isaïe : *Médéména s'est enfuie*; *habitans de Gabim*, *rassurez-vous*. On ne sçait quelle étoit la situation de Gabim ; & plusieurs le prennent en général pour des hauteurs : *Fuyez à Médéména ; habitans des hauteürs*, *sauvez-vous*.

GABINA [la Voie], (*a*) *Via Gabina*. C'étoit un chemin d'Italie, selon Tite-Live, & vraisemblablement celui de Rome à Gabies.

GABINA, *Gabina*, (*b*) surnom que l'on donnoit à Junon, à cause du culte que lui rendoient ceux de Gabies. Virgile fait mention de Junon Gabina.

GABINIA, *Gabinia*, (*c*) nom commun à plusieurs loix Romaines. Il y en avoit une touchant le Sénat ; une autre touchant les suffrages, une autre qui chargeoit Pompée de faire la guerre aux Pirates, &c. On attribue toutes ces loix au Tribun du peuple A. Gabinius.

GABINIUS, *Gabinius*, (*d*) fut établi commandant de la garnison de Scodra, par le Préteur L. Anicius, l'an de Rome 585, & 167 avant J. C.

GABINIUS [P.] CAPITO, *P. Gabinius Capito*, (*e*) de l'ordre des chevaliers Romains, fut un des complices de la conjuration de Catilina. Sa commission étoit de mettre en même tems le feu dans douze des plus beaux quartiers de la ville. Mais, ayant été arrêté, & mis dans les liens, il fut étranglé avec un cordon.

GABINIUS [P.] *P. Gabinius*, (*f*) fut accusé par L. Pison, au rapport de Cicéron.

GABINIUS, *Gabinius*, (*g*) Γαϐίνιος, Tribun militaire dans l'armée de Sylla. Un jour, Archélaüs, général de Mithridate ayant marché contre Chéronée, quelques Chéronéens qui servoient sous Sylla, prierent ce commandant Romain de ne pas abandonner leur ville. Sylla y envoya Gabinius avec une légion, & fit partir en même tems ces Chéronéens, qui firent tous leurs efforts pour arriver à Chéronée avant Gabinius, mais qui ne purent y réussir, tant ce tribun se montra plus ardent & plus affectionné à sauver leur ville, que ceux mêmes qui avoient besoin d'être sauvés. L'Historien Juba écrit que ce ne fut pas Gabinius qu'on envoya, mais Hirtius. Ce Gabinius doit être le même qui suit.

GABINIUS [A.], *A. Gabinius*, A. Γαϐίνιος, (*h*) commença à se pousser dans les emplois publics, sous la dictature de L. Cornélius Sylla, après la mort duquel il s'attacha à Cn. Pompée. Étant Tribun du peuple,

(*a*) Tit. Liv. L. III. c. 6.
(*b*) Virg. Æneid. L. VII. v. 682.
(*c*) Rosin de Antiq. Rom. pag. 830. & *seq*.
(*d*) Tit. Liv. L. XLV. c. 26.
(*e*) Sallust. in Catil. c. 10, 26, 27, 40.
(*f*) Cicer. in Verr. L. I. c. 35.
(*g*) Plut. Tom. I. p. 462.
(*h*) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 476.

l'an 67 avant l'Ére Chrétienne, il proposa de donner à ce Général le commandement des mers, afin qu'il les purgeât des pirates qui les infestoient, & interrompoient entièrement le commerce. Cette proposition fut reçue avec avidité de la multitude. Le projet, en effet, étoit utile en soi; mais, A. Gabinius qui le forma, n'y fut point engagé par l'amour du bien public; car, c'étoit un mauvais citoyen, & un méchant homme. Son but étoit de gagner la faveur de Pompée, & de s'élever par son moyen. Il ne le nommoit pourtant pas dans sa loi, mais la voix publique le désignoit suffisamment; & la loi étoit dressée de façon à en faire, non un Général, mais un monarque dans toute l'étendue de l'empire Romain. Aussi le soulevement fut-il général dans le Sénat. Tous les Sénateurs tomberent sur A. Gabinius avec tant d'animosité, que peu s'en fallut, si l'on en croit Dion Cassius, qu'il ne fût tué sur la place. Il se sauva néanmoins; & le peuple instruit de la violence que son Tribun avoit soufferte, s'irrita à son tour si furieusement contre les Sénateurs, qu'ils furent contraints de se séparer, & de se mettre en sûreté par la fuite.

Cependant, arriva le jour auquel le peuple devoit donner ses suffrages sur la loi proposée. Pompée joua son personnage au mieux. Il souhaitoit avec passion le commandement que lui destinoit la loi d'A. Gabinius, & on a tout lieu de penser que ce Tribun ne l'avoit proposée que de concert avec lui. Mais, il sentoit qu'en témoignant désirer cet emploi, il s'attireroit l'envie; & qu'au contraire, ce lui seroit un honneur infini de n'avoir paru l'accepter qu'avec répugnance, & forcé par le consentement unanime de ses concitoyens. Ainsi, étant monté à la tribune aux harangues, il fit un discours dans lequel il affectoit de montrer beaucoup d'éloignement pour le fardeau dont on vouloit le charger. A. Gabinius fit aussi son rôle dans cette comédie, & entreprit de réfuter Pompée. Il employa de grands principes, très-beaux en eux-mêmes, mais qui faisoient un contraste choquant avec le caractere de celui qui les débitoit, homme pour qui le bien de la république étoit une chimere, & qui ne connoissoit que ses intérêts. Il dit qu'il seroit à souhaiter que dans un État l'on eût un grand nombre de sujets d'un mérite supérieur; mais que, comme ils sont rares, lorsqu'on est assez heureux pour en posséder un, il faut le mettre en place, il faut tirer du service de lui, quand même il ne le voudroit pas. » Car, ajoûta-

& seq. Dio. Caff. pag. 10. *& seq.* Plut. Tom I, pag. 462, 463, 631. *& seq.* Appian p. 120, 215, 216, 435. *& seq.* Roll. Hist. Anc. Tom. V. p. 398, 414. *& suiv.* Crév. Hist. Rom. Tom. VI. p. 298, 311. *& suiv.* Tom. VII. pag. 86. *& suiv.*

» t-il, cette violence est tout
» à fait avantageuse, & à ceux
» qui la font, & à celui qui la
» souffre ; aux uns, parce qu'ils
» y gagnent la délivrance des
» dangers qui les menacent ; &
» à l'autre, parce qu'elle le
» met à portée de sauver ses
» citoyens, pour qui il n'est
» point de zélé patriote, qui
» ne prodigue avec joie sa per-
» sonne & sa vie. Vous n'êtes
» point né pour vous seul, di-
» soit-il à Pompée ; vous êtes
» né pour la patrie ; vous vous
» devez à ses besoins ; & quand
» même vous devriez trouver
» la mort en la servant, il vous
» convient de ne point atten-
» dre l'ordre de la destinée,
» mais d'aller au-devant, & de
» braver les hazards. « Ces maximes ne perdent rien de leur vérité pour être mises en œuvre par un A. Gabinius ; mais, il faut avouer qu'elles n'ont guère de dignité dans sa bouche, & que l'usage moqueur qu'il en fait, peut presque passer pour une espèce de profanation. Après bien des contestations, la loi passa.

A. Gabinius fut élevé au Consulat, l'an de Rome 694, & 58 avant Jesus-Christ, & on lui donna pour collegue L. Calpurnius Pison. Dès qu'il eut été désigné pour remplir cette suprême dignité, il fut accusé de brigue ; & ce ne fut pas son innocence qui le sauva, mais le crédit de César & de Pompée. L'accusateur étoit un jeune homme de la famille des Catons. Les Préteurs éludèrent ses poursuites, en évitant de lui donner audience, & en le remettant toujours sous divers prétextes. Ancien ami de Catilina, vil flatteur de Pompée, débauché de profession, un de ces hommes qui ont perdu toute pudeur, A Gabinius étoit prêt à tout faire. Pendant son consulat, il favorisa de son mieux la haine de P. Clodius contre Cicéron. Ce grand homme ayant été exilé cette même année, ses biens furent vendus, & ses maisons pillées. A. Gabinius prit pour lui la dépouille de celle que Cicéron avoit dans le territoire de Tusculum. Il la fit détruire, & comme il en avoit une dans le même canton, il s'empara non seulement des meubles de celle de Cicéron, & de tout ce qui est nécessaire pour le ménage de la campagne ; mais, il n'y eut pas jusqu'aux arbres du parc qu'il ne fît déraciner pour les transplanter dans le sien. Son Collegue ne montra pas moins de zele que lui dans cette affaire. Aussi leurs récompenses marchoient-elles de pair avec les disgraces de Cicéron. La loi, pour leur donner des gouvernemens, avoit été proposée en même tems que celle qui étoit le fondement du procès criminel qu'on lui intentoit ; elle fut reçue le même jour que celle qui le condamnoit à l'exil. A. Gabinius même y fit un changement à son avantage ; & au lieu de la Cilicie, il se fit donner la Syrie, province plus riche,

& qui lui ouvroit un plus beau champ à la fortune, & comme il se l'imaginoit, à la gloire.

La Judée étoit comme une dépendance du gouvernement de Syrie. Elle se trouva agitée de grands troubles, quand A. Gabinius y arriva. On sçait qu'après bien des débats & une assez longue guerre entre Hyrcan & Aristobule, freres, qui se disputoient la royauté, Pompée avoit décidé la querelle en faveur d'Hyrcan, à qui il donna la souveraine sacrificature, & l'autorité du commandement, mais sans le diadême ; au lieu qu'il emmena Aristobule prisonnier avec toute sa famille, composée de deux fils, Alexandre & Antigonus, & de deux filles. Sur la route Alexandre s'échappa, & étant revenu en Judée, il s'y tint caché quelque tems. Enfin, il parvint à réchauffer le parti de son pere, & devenu aisément supérieur au foible Hyrcan, il songeoit même à se fortifier contre la puissance Romaine, en relevant les murs de Jérusalem que Pompée avoit abattus.

A. Gabinius marcha contre lui, & envoya devant Marc-Antoine avec d'autres chefs, à qui se joignirent les Juifs demeurés fideles aux Romains commandés par Pitolaus & Malichus, & fortifiés du secours des troupes d'Antipater. A. Gabinius suivoit avec le reste de l'armée, & Alexandre se retira près de Jérusalem où la bataille se donna. Les Romains demeurerent victorieux, tuerent trois mille hommes, & firent plusieurs prisonniers. A. Gabinius assiégea ensuite le château d'Alexandrion, & promit à ceux qui le défendoient de leur pardonner, s'ils vouloient se rendre. Un corps des leurs fort considérable faisant garde hors du château, les Romains l'attaquerent, en tuerent un grand nombre, & Marc-Antoine se signala extrêmement en cette occasion, car il en tua plusieurs de sa main. A. Gabinius laissa une partie de son armée pour continuer le siège, s'avança avec le reste dans la Judée, & fit rebâtir toutes les villes qu'il y trouva ruinées. Ainsi, Samarie, Azot, Scythopolis, Anthedon, Raphia, Dora, Marissa, Gaza, & plusieurs autres furent rétablies ; & après avoir été si long-tems désertes, on put y demeurer en sûreté. A. Gabinius ayant donné ordre à tout, retourna au siège d'Alexandrion. Comme il pressoit extrêmement la place, Alexandre envoya le prier de lui pardonner, & lui offrit de lui remettre entre les mains, non seulement ce château, mais aussi Hyrcania & Machéron. A. Gabinius accepta ses offres & ruina toutes ces places. La femme d'Aristobule, mere d'Alexandre, qui étoit affectionnée aux Romains, & dont le mari & les autres enfans étoient encore prisonniers à Rome, vint le trouver, & obtint de lui tout ce qu'elle désiroit. Après avoir

donné ses ordres, il mena Hyrcan à Jérusalem, pour y prendre soin du temple, & s'acquitter des autres fonctions de sa charge de grand sacrificateur, divisa toute la province en cinq parties, & y etablit autant de sieges pour rendre la justice; le premier à Jérusalem, le second à Gadara, le troisième à Amath, le quatrième à Jéricho, & le cinquième à Séphoris en Galilée. Ainsi, les Juifs affranchis de la domination des Rois, se trouverent sous un gouvernement Aristocratique.

C'est après avoir ainsi pacifié la Judée, qu'A. Gabinius demanda l'honneur des supplications, qui lui fut refusé, quoiqu'on l'eût souvent accordé à d'autres pour de moindres sujets. Outre que sa conduite personnelle déparoit en lui les qualités du Général, outre la haine du Sénat qu'il avoit méritée par sa cruauté contre Cicéron, Freinshémius conjecture avec beaucoup de vraisemblance, que la vengeance des fermiers des revenus publics, qu'il traitoit fort mal dans sa province, contribua beaucoup à lui attirer cet affront. Ces fermiers ou publicains étoient de l'ordre des chevaliers, & ils avoient un grand crédit dans Rome. A. Gabinius s'étoit attiré leur haine en prenant à tâche de les vexer, non par zele pour le soulagement des peuples, [il n'étoit pas capable d'un motif si honnête & si louable], mais sans doute par une suite du ressentiment qu'il avoit conçu contr'eux pour les avoir toujours trouvés opposés à lui pendant son Consulat. Il est à croire qu'ils profiterent de l'occasion de se venger.

Cependant, Aristobule trouva le moyen de rompre ses fers, & de s'enfuir de Rome avec son fils Antigonus. Il vint en Judee, & tâcha de s'y cantonner avec quelques troupes que la faveur de son nom avoit rassemblées autour de lui. A. Gabinius envoya contre lui un détachement de son armée sous la conduite de Marc-Antoine, de son fils Sisenna, & d'un autre officier général. Aristobule avoit ramassé huit mille hommes bien armés, qui forcés d'en venir à une action se battirent en braves gens. Cinq mille demeurerent sur la place; deux mille se disperserent; & l'infortuné Aristobule avec les mille qui lui restoient, s'enferma dans un fort. Il ne lui fut pas possible d'y faire une longue défense; au bout de deux jours il fut pris de nouveau, & son fils Antigonus avec lui. On les mena chargés de chaînes à A. Gabinius, qui les envoya à Rome. Le Sénat retint Aristobule prisonnier. Pour ce qui est de ses enfans, ils furent rendus à leur mere, qui avoit toujours servi fidelement A. Gabinius dans ces derniers mouvemens de la Judée.

A. Gabinius se préparoit à porter la guerre dans le païs des Arabes, dont les courses incommodoient beaucoup la Sy-

rie. Il est vrai qu'il étoit lui-même le brigand le plus redoutable aux peuples de son gouvernement, qu'il vexoit par toutes sortes de concussions & de rapines. Aussi son zele contre les voleurs ne le mena pas loin. L'occasion & l'espérance d'un plus riche butin le déterminerent à se tourner du côté des Parthes.

Phraate roi des Parthes avoit été tué par ses fils. Ces parricides abominables étoient fort communs dans la maison des Arsacides. Orode & Mithridate, aussi mauvais freres que mauvais fils, se disputerent la couronne. Mithridate se trouvant le plus foible eut recours à A. Gabinius. Il vint dans son camp avec Orsane, le plus illustre seigneur de la nation des Parthes, & il n'eut pas de peine, en employant & les présens & les promesses, à obtenir sa protection. Déjà le Proconsul de Syrie avoit passé l'Euphrate avec son armée, lorsqu'une nouvelle proie plus facile & plus opulente le ramena sur ses pas, & frustra Mithridate de son secours.

Ptolémée Aulete vint le trouver avec des lettres de Pompée, & de plus il lui promit dix mille talens, s'il le remettoit sur le trône d'Égypte. Une somme aussi prodigieuse étoit un puissant appas pour A. Gabinius. Il comptoit presque sur l'impunité, étant appuyé de Pompée. Cependant, le décret du Sénat & l'oracle de la Sibyle, qui défendoient en termes formels d'employer des troupes pour rétablir le roi d'Égypte, étoient des barrières qu'il avoit quelque peine à franchir. La plûpart des officiers n'approuvoient point une entreprise si irrégulière. Marc-Antoine, peu scrupuleux, avide de gloire, & d'ailleurs gagné par Ptolémée Aulete, décida A. Gabinius en faveur d'un parti auquel ce Général n'avoit que trop de penchant.

Archélaüs règnoit en Égypte conjointement avec Bérénice. Après la mort de Séleucus Cybiosactès, les Alexandrins avoient invité à venir prendre la place qu'il laissoit vacante, un autre Prince de la maison des Séleucides, Philippe fils d'Antiochus Grypus. Mais, A. Gabinius l'arrêta au passage, & empêcha ainsi l'exécution de ce projet. Archélaüs étoit alors dans l'armée d'A. Gabinius, avec lequel il avoit fait connoissance pendant la guerre de Pompée contre Mithridate, & qu'il étoit venu joindre pour l'accompagner dans son expédition contre les Partes. Il étoit fils d'Archélaüs général des armées de Mithridate; mais, il se faisoit passer pour fils de Mithridate lui-même. Il s'offrit sur ce pied aux Alexandrins, qu'il voyoit embarrassés, & fut accepté. La difficulté fut pour lui de partir; car, A. Gabinius, instruit de son dessein, le faisoit garder à vue. Il parvint à s'échapper. Dion-

Cassius

Cassius même rapporte qu'il y eut de la collusion de la part du général Romain, qui ne fut pas fâché que l'Égypte, acquérant un chef habile & courageux, se trouvât en état de lui faire une plus grande résistance, & lui fournît ainsi une raison de se faire payer plus cherement de ses services. Archélaüs vint donc à Alexandrie, épousa la Reine, fut reconnu Roi, & se prépara à défendre la couronne qui venoit de lui être mise sur la tête.

A. Gabinius de son côté se mit en marche, & traversa la Judée. L'entrée de l'Égypte étoit difficile, & inquiétoit presque plus les Romains que la guerre même. Marc-Antoine fut détaché avec la cavalerie, pour préparer les chemins au gros de l'armée; & secondé d'Antipater, ministre d'Hyrcan, il réussit parfaitement. A. Gabinius, s'étant donc avancé jusqu'à Péluse, entra en Égypte avec son armée partagée en deux corps. Il se donna plusieurs combats, dans lesquels Marc-Antoine se distingua toujours beaucoup. Enfin, Archélaus ayant été tué dans une dernière action, A. Gabinius demeura maître, & de la ville d'Alexandrie, & de tout le royaume d'Égypte, qu'il remit à Ptolémée Aulete. Ce Général ne fit pas un long séjour en Égypte; mais, il y resta plusieurs de ses soldats, gagnés sans doute par les promesses & par l'argent de Ptolémée Aulete, qui ne se fioit pas à ses sujets, & croyoit avoir besoin pour se soutenir sur le trône, de ceux qui l'en avoient remis en possession. Ces Romains s'établirent à Alexandrie, & s'y marierent; & César les y trouva huit ans après, devenus de vrais Alexandrins, & ayant presque totalement oublié les mœurs Romaines.

De nouveaux troubles en Judée y rappellerent A. Gabinius. Il avoit laissé pour commander en son absence, lorsqu'il passa en Égypte, Sisenna son fils, qui étoit extrêmement jeune, sans expérience & sans autorité. Alexandre fils d'Aristobule profita d'une occasion si favorable pour faire soulever encore une fois tout le païs. Avec une armée de trente mille hommes, il attendit de pied ferme A. Gabinius. La bataille se donna, & il fut vaincu. A. Gabinius marcha ensuite contre les Arabes, qui en son absence avoient beaucoup vexé la Syrie par leurs courses. Il remporta sur eux quelques avantages, & il se préparoit ensuite à porter la guerre chez les Parthes, suivant son plan, lorsqu'il arriva un Lieutenant de Crassus qui venoit prendre en son nom le commandement de l'armée. A. Gabinius ne voulut point reconnoître ni recevoir cet officier, comme s'il eût prétendu se perpétuer dans son emploi; & c'est peut-être ce qui engagea Crassus à hâter son départ. A. Gabinius ne jugea

pas à propos de l'attendre; mais, avant que de se retirer, il se vengea en renvoyant Mithridate & Orsane, & privant ainsi Crassus du secours qu'il pouvoit tirer d'eux pour la guerre contre les Parthes. Comme le trait étoit noir, & capable d'aigrir l'armée Romaine, il fit courir le bruit qu'ils s'étoient enfuis.

Il s'agissoit pour A. Gabinius de retourner en Italie, & c'est ce qui l'inquiétoit beaucoup. Le soulevement des esprits y étoit général contre lui. Il n'avoit pas osé écrire à Rome, pour rendre compte du rétablissement de Ptolémée Aulete. Mais, lorsque la nouvelle en fut arrivée par les bruits publics, le peuple fut extrêmement indigné du mépris qu'il avoit fait de la religion & de l'oracle de la sibylle; le Sénat, de longue main irrité contre lui, ne pouvoit lui pardonner d'avoir foulé aux pieds son autorité; les Publicains, dont il s'étoit montré l'ennemi implacable, jettoient les hauts cris; & les Syriens mêmes se plaignoient soit de ses injustices, soit des ravages auxquels il les avoit exposés de la part des Arabes en sortant de sa province. Cicéron à tant de sujets de mécontentement joignoit ses violentes invectives; & il auroit sans doute obtenu un décret du Sénat contre A. Gabinius, si les consuls Pompée & Crassus ne l'eussent protégé puissamment; Pompée par un effet de son ancienne affection pour un homme qui lui avoit toujours été attaché; & Crassus, tant par considération pour son collegue, qu'à cause de l'argent qu'il avoit reçu du coupable.

Ce premier orage fut donc dissipé; mais, il se renouvella l'année suivante. Quoiqu'A. Gabinius eût fait remettre à Rome des sommes considérables à tous ceux dont il croyoit avoir besoin à Rome, sa conscience le rendoit si tremblant, qu'il traîna son voyage en longueur le plus qu'il lui fut possible. Il n'arriva que les derniers jours de Septembre, entra de nuit dans la ville, & passa un tems enfermé dans sa maison, sans oser se montrer. Il fallut pourtant qu'il vînt au Sénat, suivant l'usage, pour exposer l'état des forces ennemies, & celui des troupes Romaines qu'il avoit laissées dans sa province. Il fut extrêmement maltraité, sur-tout par Cicéron, contre lequel il n'eut d'autre ressource, que de lui reprocher son exil. A ce mot tout le Sénat ému d'indignation se leva, & prenant fait & cause pour Cicéron, accabla A. Gabinius de cris & de menaces. Ainsi se sépara l'assemblée.

Il y eut presse à qui accuseroit un homme si odieux & si criminel. Trois compagnies se présenterent au Préteur qui connoissoit du crime de leze-majesté publique, & lui demanderent qu'il leur fût permis d'accuser A. Gabinius. Il sembloit que le coupable ne pût

éviter la condamnation. Car, des témoins très graves, & Cicéron entre autres, le chargerent beaucoup. Mais, la protection de Pompée, qui seul pouvoit tout alors, & l'argent de l'accusé, triompherent des loix, des règles des jugemens, & de l'honnêteté publique. A. Gabinius fut absous à la pluralité de trente-huit voix contre trente-deux.

Un jugement si indigne souleva tous les esprits; & comme A. Gabinius, outre le crime de leze-majesté, dont il venoit d'être déchargé, avoit encore à répondre à deux autres accusations, celle de brigue, & celle de concussion, Cicéron augura dès lors qu'il succomberoit à l'une ou à l'autre. Un évènement imprévu, & totalement étranger, lui fit un grand tort, & ralluma contre lui toute l'indignation du peuple. Le Tibre se déborda, & fit beaucoup de ravages dans la ville. Ce fut pour la multitude une preuve de la colère des dieux; & la cause en fut attribuée sans balancer à l'impunité dont les juges laissoient jouir un impie, qui avoit méprisé les oracles du ciel.

Dans ces circonstances, il fut obligé de comparoître devant le tribunal de Caton alors Préteur, pour y répondre sur l'accusation de concussion. Il eut pour défenseur dans cette seconde affaire Cicéron lui-même, qui, gagné par les instances redoublées de Cn. Pompée, consentir à plaider pour un homme qu'il avoit toutes sortes de raisons de haïr souverainement. Son éloquence ne put cependant le sauver. Le peuple, frappé de la crainte du courroux céleste, n'eût pas souffert aisément qu'on lui dérobât sa victime. D'ailleurs, A. Gabinius, qui avoit été tiré d'un danger plus grand que celui qu'il croyoit courir actuellement, ménagea la dépense, & ne fit pas aux Juges des largesses bien abondantes. Il fut condamné & obligé d'aller en exil, où il demeura jusqu'à la guerre entre C sar & Pompée. Cicéron en fut donc pour la honte te de s'être démenti à l'égard d'A. Gabinius, non par générosité, ce qui auroit été louable, mais par une complaisance servile pour les puissans.

Ce fut César qui rappella d'exil A. Gabinius par la loi portée dans sa première dictature; & A. Gabinius, par reconnoissance, suivit depuis son parti. Ayant eu ordre de mener en Illyrie quelques légions de nouvelle levée, il ne soutint pas dans cette occasion la gloire qu'il s'étoit acquise autrefois par les armes dans la Syrie & dans l'Égypte; & lorsque ses espérances se relevoient, & que la fortune sembloit s'être réconciliée avec lui, il trouva en Illyrie la honte & la mort.

L'Illyrie étoit un païs pauvre, où il n'étoit pas aisé à A. Gabinius de faire subsister une armée, d'autant plus que

les peuples avoient de l'éloignement pour le parti de César. On étoit dans la plus fâcheuse saison de l'année ; & l'hiver, outre qu'il incommodoit les troupes par la rigueur du froid, empêchoit de plus qu'il ne pût leur venir des convois par mer. A. Gabinius ayant à lutter contre ces difficultés, fit plusieurs entreprises, où il échoua ; il attaqua des châteaux occupés par les Barbares, & fut repoussé avec perte. En conséquence, ils le mépriserent ; & lorsqu'il retournoit à Salones, ils tomberent sur son armée, le battirent, & lui tuerent beaucoup de monde. A. Gabinius, s'étant retiré dans la place avec les débris de sa défaite, y mourut quelque tems après de maladie.

GABINIUS, *Gabinius*, (*a*) Γαβίνιος, historien Romain, cité par Strabon, avoit fait une description de la Mauritanie, qu'il avoit remplie de beaucoup de fables. Il avoit écrit que Sertorius avoit découvert le corps d'un géant, dont les os avoient soixante coudées de haut.

GABINIUS SECUNDUS, *Gabinius Secundus*, (*b*) commandoit l'armée du haut-Rhin, sous l'empire de Claude, l'an de Jesus-Christ 41. Il vainquit les Marses & les Cauques, peuples Germaniques ; & Suétone observe que Claude, nullement jaloux ni ombrageux, lui permit de se décorer, en vertu de sa victoire sur les Cauques, du surnom de Caucique, quoique depuis le changement du gouvernement l'usage de ces sortes de noms tirés des nations vaincues fût devenu extrêmement rare pour ceux qui n'étoient pas de la maison impériale.

GABINIUS, *Gabinius*, Γαβίνιος neveu de l'empereur Dioclétien, vivoit sur la fin du troisième siècle, & fut pere de sainte Susanne, qui donna son sang pour la défense de la Foi.

GABINUS AGER, le territoire de Gabies. *Voyez* Gabies.

GABINUS CINCTUS. *Voyez* Cinctus.

GABRIEL, *Gabriel*, (*c*) Γαβριὴλ, l'un des premiers Anges du Ciel. Le mot Hébreu *Gabriël* vient en partie de Gavar, qui veut dire fort & robuste, & en partie de *Del*, qui signifie Dieu. Ainsi, selon l'interprétation Hébraïque, Gabriël veut dire un homme-Dieu, ou l'homme de Dieu ; ou la force de Dieu, ou un homme puissant & robuste ; mais, dans le sens de l'Écriture, il signifie cet Ange dont Dieu s'est servi pour opérer de si grandes choses, & contribuer par son ministère aux mystères les plus relevés de notre religion.

Il fut d'abord envoyé au prophete Daniël pour lui expli-

(*a*) Strab. p. 829.
(*b*) Crév. Hist. des Emp. Tom. II. pag. 116.

(*c*) Dani. c. 8. v. 16. *& seq.* Luc. c. 1. v. 11. *& seq.*

quer les visions du bélier & du bouc qu'il avoit vus, & le mystère des soixante-dix semaines qui lui avoit été révélé. Gabriël dit à Daniël qu'il avoit eu à combattre le prince des Perses pendant vingt-un jours, & que nul n'étoit venu à son secours que Michel prince du peuple Hébreu. On ignore quel est ce prince des Perses, contre lequel Gabriël eut à combattre. Les uns l'expliquent de l'Ange tutélaire de ce peuple; d'autres du roi de Perse. On peut voir sur cela les Commentateurs.

En second lieu, l'Ange Gabriël fut envoyé à Zacharie, lorsqu'il exerçoit la charge de sacrificateur devant Dieu dans le rang de sa famille, & que c'étoit à lui à entrer dans le temple du Seigneur pour y offrir des parfums, tandis que toute la multitude étoit dehors & occupée à faire ses prieres. Cet Ange lui apparut se tenant debout à la droite de l'autel des parfums; Zacharie s'en appercevant en fut tout troublé de crainte; mais, l'Ange le rassura en ces termes : « Ne craignez » point, Zacharie, votre priere a été exaucée. Elisabeth » votre femme vous donnera » un fils à qui vous imposerez » le nom de Jean. Sa naissance » vous sera un grand sujet de » joie, & plusieurs autres y » participeront; car, cet enfant sera grand devant Dieu; » il ne boira point de vin, ni » de tout ce qui peut enivrer; » & il sera rempli du Saint- » Esprit dès le ventre de sa » mere; il convertira plusieurs » des enfans d'Israël au Seigneur leur Dieu, & il marchera devant lui dans l'esprit » & dans la vertu d'Elie pour » réunir les cœurs des peres » avec leurs enfans, & rappeller les désobéissans à la prudence des justes, & tout cela » pour préparer au Seigneur un » peuple parfait. Je suis Gabriël, lui dit-il, & j'assiste » sans cesse devant le trône du » Dieu de majesté, qui m'a envoyé auprès de vous, vous » porter une si heureuse nouvelle. Mais, parce que vous » n'avez pas cru d'abord à mes » paroles, & que vous avez » demandé un signe de la vérité de ce que je vous ai dit, » sur ce que vous êtes, disiez-vous, trop vieux, & votre » femme trop avancée en âge; » vous allez dans ce moment » devenir muet, vous ne me » pourrez plus parler jusqu'au » jour que ma prédiction aura » son accomplissement. »

Six mois après cet évènement, le même Ange fut envoyé à Nazareth vers une Vierge nommée Marie, épouse, ou seulement fiancée de Joseph, selon plusieurs Interprêtes. Il lui dit : « Je vous salue, pleine de grace; le Seigneur est » avec vous; vous êtes bénie » entre toutes les femmes. » Marie fut troublée à ce discours. Mais, l'Ange lui dit : « Ne » craignez point, Marie; vous » avez trouvé grace devant le

» Seigneur. Vous concevrez, » & vous enfanterez un fils, » & vous lui donnerez le nom » de Jésus. Il sera grand, & » sera appellé le fils du Très-» Haut. Le Seigneur Dieu lui » donnera le trône de David » son pere, & il règnera éter-» nellement sur la maison de » Jacob. » Marie lui demanda comment cela s'exécuteroit, & l'Ange lui répondit : « Le S. » Esprit descendra sur vous & » la vertu du Très-Haut vous » couvrira comme de son om-» bre. C'est pourquoi, ce qui » sortira de vous, sera nom-» mé fils de Dieu. Et de peur » que ceci ne vous paroisse in-» croyable, voilà Elisabeth » votre cousine, qui a aussi » conçu un fils dans sa vieil-» lesse, & elle est aujourd'hui » dans son sixième mois ; pour » vous montrer que rien ne sera » impossible au Seigneur. » Marie répondit : *Je suis la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole.* En même tems, l'Ange s'en alla & disparut.

C'est apparemment le même Ange Gabriël qui apparut à S. Joseph, lorsqu'il méditoit de quitter la Sainte Vierge, & qui lui dit de se retirer en Égypte, lorsqu'Hérode eut pris la résolution de faire mourir tous les enfans de Bethléem ; enfin qui l'avertit de s'en retourner en Judée après la mort d'Hérode. Les Cabalistes enseignent que Saint Gabriël fut maître ou précepteur du Patriarche Joseph.

Les Orientaux ajoûtent plusieurs choses à ce que l'Écriture nous apprend de l'Ange Gabriël. Les Mahométans l'appellent *l'Esprit fidele*, & les Persans le nomment par métaphore, *le Paon du Ciel*, ou du Paradis. Dans le second chapitre de l'Alcoran on lit : *Quiconque est ennemi de Gabriël, sera confondu.* Ils croient comme nous que cet Ange annonça à la Sainte Vierge qu'elle devoit enfanter Jesus-Christ. Ils disent que Gabriël est le gardien des trésors célestes, c'est-à-dire, des révélations ; que les Juifs se sont toujours plaints de Gabriël, & ont employé le secours de Michel contre lui ; car, Michel leur a toujours été favorable ; & ils disoient même : *Si Mahomet s'étoit servi de Michel, & non pas de Gabriël, nous l'aurions tous suivi.* C'est Gabriël, selon eux, qui a apporté à leur faux prophete Mahomet, les révélations qu'il a publiées ; c'est lui qui l'a conduit au ciel, monté sur l'Al-Borak. [C'est un animal d'une taille moyenne entre l'âne & le mulet, qui lui servit de monture, lorsqu'il monta de Jérusalem au ciel.] Enfin, Gabriël est l'ami des Musulmans, parce qu'il a servi le Messie qu'ils réverent, & l'ennemi des Juifs, qui l'ont rejetté.

Ils ajoûtent à ces rêveries, que les Thémudites, ancienne tribu des Arabes qui est éteinte, ayant refusé d'écouter les ins-[illegible]s du patriarche Saleh,

furent menacés d'une mort prochaine, c'est-à-dire, dans trois jours. Ils employerent ces trois jours à se creuser des fosses pour se mettre à couvert de l'orage qu'ils craignoient. Le quatrième jour, ils se rassurerent, croyant que le tems de la punition étoit passé, & sortirent de leurs maisons. Mais, l'Ange Gabriël leur apparut ayant les pieds posés sur la terre, & la tête élevée jusqu'au ciel; ses aîles s'étendoient depuis l'orient jusqu'à l'occident, & ses cheveux rouges comme le corail couvroient tout l'horison. A cette vue, les Thémudites effrayés se jetterent dans leurs trous; mais, Gabriël, élevant sa voix, leur cria : *Mourez-tous; car vous êtes maudits de Dieu, qui vous a condamnés.* En même tems, la terre trembla, toutes les maisons du païs furent renversées, & les Thémudites ensevelis sous leurs ruines.

GABRIEL, *Gabriël*, (*a*) nom qui se rencontre quelquefois sur les Abraxas.

GAD, *Gad*, Γάδ, (*b*) fils, de Jacob & de Zelpha, servante de Lia. Lia, femme de Jacob, voyant qu'elle n'avoit plus d'enfans, & jalouse de sa sœur Rachel, qui avoit donné Bala sa servante à Jacob, lui donna aussi Zelpha, afin qu'elle en eût des enfans par son moyen. Zelpha devint enceinte, & enfanta un fils, que Lia nomma Gad, en disant : *Heureusement*; car, Gad signifie le Dieu de la bonne fortune.

Les fils de Gad au nombre de sept furent Séphion, Haggi, Suni, Esébon, Héri, Arodi & Areli. Jacob, donnant sa bénédiction à Gad, lui dit : *Gad combattra couvert de ses armes à la tête d'Israël, & il retournera du combat couvert de ses armes.* Il semble faire allusion à ce qui arriva après la mort de Moïse. Gad, ayant reçu son partage au-delà du Jourdain, avec la tribu de Ruben & la demi tribu de Manassé, marcha en armes à la tête d'Israël, pour lui aider à faire la conquête de la terre des Chananéens endeçà de ce fleuve. Gad s'en retourna quelque tems après, bien armé, & chargé de dépouilles.

Moïse dans son dernier Cantique, parle aussi de Gad en ces termes : *Gad a été comblé de bénédictions; il a saisi l'épaule & la tête de sa proie; il a reconnu sa prérogative, en ce que* [Moïse] *le Docteur d'Israël, devoit être mis* [dans le tombeau] *dans son partage. Il a marché avec les Princes de son peuple, & a observé à l'égard d'Israël les loix du Seigneur, & les ordres qu'on lui avoit prescrits*, en lui commandant de marcher à la tête du peuple dans la guerre contre les Chananéens. Moïse mourut sur le mont Nébo, & fut enterré dans une vallée

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 359, 366.

(*b*) Genes. c. 30. v. 9. *& seq.* c. 46. v. 16. c. 49. v. 19. Numer. c. 1. v. 24, 25. c. 32. v. 1. *& seq.* Deuter. c. 33. v. 20, 21. Josu. c. 18. v. 7.

voisine, au-delà du Jourdain, où Gad avoit reçu son partage. L'Auteur du Testament des douze Patriarches loue la force corporelle du Patriarche Gad; mais, nous n'employons pas volontiers l'autorité d'un Auteur aussi fabuleux que celui-là.

Les enfans de Gad sortirent de l'Égypte au nombre de quarante-cinq mille six-cens cinquante hommes. Après la défaite des rois Og & Séhon, Gad & Ruben, & la moitié de Manassé demanderent à Moïse qu'il lui plût de leur donner leur partage dans ces païs nouvellement conquis, alléguant le grand nombre de bestiaux qu'ils avoient. Moïse le leur accorda, sous la charge & à condition qu'ils accompagneroient leurs freres dans la conquête du païs de de-là le Jourdain, que le Seigneur leur avoit promis. Ainsi, Gad eut son partage entre Ruben au midi, & Manassé au nord, ayant les montagnes de Galaad à l'orient, & le Jourdain à l'occident. Voilà le sentiment de D. Calmet. Voici ce que Reland dit de cette tribu. Elle s'étendoit depuis l'extrêmité de celle de Ruben peu loin d'Héfébon jusqu'à la riviere de Jabbock, & à l'extrêmité de la mer de Cénéreth; & depuis Machanaïm [Manaïm] ville située aux confins de la tribu de Gad, & de la demi-tribu de Manassé, elle s'étendoit jusqu'à Dabir. Les Septante, au lieu de Dabir, qui est dans l'Hébreu, disent Δαιβὼν qui est la même que Dibon, ville de sa tribu de Ruben, que les mêmes appellent Daibon. On ne voit point que les enfans de Gad l'aient habitée.

Les villes de cette tribu furent entre autres, selon le livre des nombres :

Selon la Vulgate,	*Selon l'Hébreu,*
Dibon	Dibon
Ataroth	Ataroth
Aroer	Aroer
Roth	Atroth-Sophan
Sopham	
Jazer	Jaëzer
Jegbaa	Jogbeda
Bethnemra	Bethnimra
Betharan.	Bethharan.

Au lieu d'Atroth-Sophan, le Grec porte Sophar, & au lieu de Bethnimra, Namram.

Reland attribue aux enfans de Gad les villes suivantes :

Jaezer
Ramath-hammitzpe
Betonim
Machanim
Beth-haram
Beth-nimra
Succoth
Saphon.

Il remarque que Ramath, Machanaïm, Chesbon [Chéfébon] & Jaëzer, furent démembrées en faveur des Lévites; que Chesbon étoit enclavée dans

une portion de la tribu de Ruben, mais sur les frontières de cette tribu & de celle de Gad; que quelques exemplaires Grecs portent Ramoth, au lieu de Ramath, & qu'enfin Ramath & Ramoth, sont des noms d'une même ville. Il remarque encore que les villes de cette tribu n'étoient pas toutes au nord de la tribu de Ruben, & qu'il y en avoit au midi & à l'orient des Rubénites.

GAD, *Gad*, Γὰδ, (a) Prophete, ami de David, suivit ce Prince durant ses disgraces sous Saül, & lui fut toujours fort attaché. L'Écriture le qualifie *Prophete & voyant Dieu*; apparemment parce que Dieu l'avoit destiné pour assister ce Prince, & pour lui prédire ce qui lui devoit arriver. La première fois que nous le voyons avec David, c'est lorsque ce Prince se retira dans le païs de Moab, pour y mettre en sûreté son pere & sa mere, la première année de la persécution qu'il eut à souffrir de la part de Saül. Comme donc David étoit dans les païs de Moab, le prophete Gad lui dit d'en sortir, & de s'en retourner dans la terre de Juda.

Après que David eut pris la résolution de faire faire le dénombrement de son peuple, le Seigneur lui envoya le prophete Gad, qui lui dit : « Voici ce » que dit le Seigneur : Je vous » donne le choix de trois fléaux » que je vous prépare. Choisissez celui que vous voudrez; » ou la famine pendant sept » ans; ou de fuir devant vos » ennemis durant trois mois; » ou la peste dans vos États pen» dant trois jours. » David choisit la peste; & Dieu ayant considéré son humiliation, voulut bien encore abréger le tems qu'il lui avoit dit. Il ordonna à l'Ange exterminateur de remettre son épée dans le fourreau, & de cesser de tuer. Alors, le prophete Gad vint dire à David d'aller dresser un autel au Seigneur dans l'aire d'Ornan, autrement Aréuna, Jébuséen.

Ce Prophete écrivit ce qui s'étoit passé sous le règne de David. Son livre est cité dans le premier livre des Paralipomenes. Les Talmudistes ont cru que la fin du second livre des Rois étoit l'ouvrage de Gad & de Nathan, cités en cet endroit des Paralipomenes; mais, cette conjecture n'a point d'apparence, & il est plus vraisemblable que les livres historiques de Samuël, de Gad, de Nathan, étoient des ouvrages différens, dont les Auteurs des livres des Rois & des Paralipomenes se sont servis pour faire leur Histoire.

GAD, *Gad*, (b) divinité des Payens, dont il est fait mention en plus d'un endroit de

(a) Reg. L. I. c. 22. v. 5. L. II. c. 24. v. 11. & *seq.* Paral. L. I. c. 21. v. 9. & *seq.* c. 29. v. 29.

(b) Isaï. c. 65. v. 11.

l'Écriture. Par exemple, Isaïe dit : *Vous qui avez abandonné le Seigneur, & qui dressez une table à Gad, & qui faites des libations à Méni.* On trouve dans la Palestine un lieu nommé *Baal Gad*, ou le Dieu Gad; & on assure que les Arabes donnent le nom de Gad à l'étoile de Jupiter, & à ce qui est bon & bienfaisant. D. Calmet croit que dans le passage cité d'Isaïe, ce nom signifie le Soleil, & que Saint Jérôme, qui l'a traduit par : *Qui ponitis fortunæ mensam*, a entendu par Gad, la bonne Fortune. En effet, les anciens tireurs d'horoscopes croyoient que le Soleil marquoit le bon Génie, & la Lune la bonne Fortune. *Voyez* Fortune.

GADAMALIS, *Gadamalis*, lieu de la médie, selon Diodore de Sicile. Quelques-uns lisent Gadarlis.

GADARA, *Gadara*, Γάδαρα, (a) la plus puissante & la plus forte de toutes les villes qui étoient au-delà du Jourdain, étoit située dans la Pérée ou dans la seconde Palestine. Pline dit qu'elle étoit sur le fleuve de Hiéromiace. C'étoit la métropole de la Pérée, selon Josephe, qui nous apprend aussi qu'elle étoit située au levant de la mer de Tibériade, à soixante stades de la ville dont cette mer portoit le nom. Gadara donnoit elle-meme son nom à un canton nommé Gadaris, & *Regio Gadarena*, qui bornoit la Galilée à l'Orient. Le nom de Gadaris est aussi connu de Strabon, qui dit que son eau marécageuse faisoit tomber le poil, les ongles & les cornes aux bestiaux, qui en buvoient. Il semble que ce soit la même que Pompée rétablit. Elle avoit un des cinq Synedrins, qui étoient dans la terre d'Israël. Ce fut une des villes qu'Auguste rendit à Hérode; elle étoit aussi l'une des villes où la langue Grecque étoit en usage, πολεῖς ελληνίδες, & qui ne dépendoit point d'Archélaüs; mais, elle étoit annexée à la Syrie. Reland soupçonne qu'on lit quelquefois dans Josephe, Gadara pour Gabara.

On fait remonter l'origine de cette ville jusqu'à Sémiramis, qui en jetta, dit-on, les premiers fondemens; & on prétend qu'elle prit dans la suite les noms de Séleucie & d'Antioche, que lui donnerent les Rois de Syrie Macédoniens.

Vespasien, ayant passé le Jourdain, s'avança vers Gadara, où il avoit une intelligence. Cette ville contenoit alors un grand nombre de riches habitans, qui ayant beaucoup à perdre, craignoient la guerre & souhaitoient la paix, & qui en conséquence avoient député

(a) Plin. Tom. I. p. 263. Joseph. de Antiq. Judaïc. pag. 475, 476, 540. de Bell. Judaïc. pag. 720, 721, 745, 888. de Vit. Sua. pag. 1025. Matth. c. 8. v. 28. Marc. c. 5. v. 1. Luc. c. 8. v. 26. Crév. Hist. des Emp. Tom. III. p. 424, 425. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. V. p. 390.

à Vespasien, promettant de lui ouvrir leurs portes. Mais, tous ne pensoient pas comme eux dans Gadara, & les Factieux qui se trouvoient dans cette ville, ainsi que dans toutes les autres de la Judée, n'ayant pu ni traverser une négociation, qu'ils avoient ignorée, ni, lorsqu'ils en furent instruits, la rendre inutile, parce que les Romains approchoient déjà, résolurent au moins de se venger sur celui qui en étoit l'auteur. Ils se saisirent de Doléfus, qui par sa naissance & par son mérite tenoit le premier rang entre tous les habitans; & après l'avoir tué, & outragé indignement son cadavre, ils s'enfuirent de la ville. Les Gadariens, devenus seuls arbitres de leur sort par la retraite des Factieux, reçurent Vespasien avec mille acclamations de joie, & ils abattirent leurs murailles, sans en attendre l'ordre, afin de lui donner la preuve d'une fidélité qui ne vouloit pas même se laisser de ressource, s'ils étoient jamais capables de manquer à leur devoir. Pour les assurer en cet état contre les attaques des rebelles, Vespasien leur donna une garnison Romaine.

Saint Marc dit que Jesûs-Christ ayant passé la mer de Tibériade, vint dans le canton des Gadaréniens, &c. C'est ainsi que porte le Grec imprimé. S. Luc lit de même dans le Grec. Saint Matthieu porte *Gerasenorum*, ou *Gergesenorum*; mais, quelques-uns de ses exemplaiplaires lisent aussi *Gadarenorum*. Origene croit qu'il faut lire *Gergesenorum*. Il faut consulter les diverses leçons de M. Mille, & le commentaire de D. Calmet sur Saint Matthieu.

Étienne de Byzance attribue cette ville à la Célésyrie, ajoûtant qu'on la nommoit aussi Séleucie & Antioche. Saint Épiphane en loue les eaux minérales, & dit qu'on y célébroit une fête tous les ans; que les hommes & les femmes s'y baignoient ensemble, & que l'eau guérissoit de plusieurs genres de maladies. L'Itinéraire de Saint Antonin, martyr, différent de celui d'Antonin, souvent cité dans ce Dictionnaire, nomme la ville Gaddi & Gabaon, & dit que les eaux minérales s'appelloient *Thermæ Heliæ*, qu'elles guérissoient de la lepre, & qu'il y avoit une rivière d'eau chaude nommée Gadarra, qui alloit grossir le Jourdain. Eunapius, dans la vie de Jamblique, dit que les bains de Gadara tiennent le premier rang après ceux de Bayes. Il raconte ensuite que les deux moindres fontaines étoient nommées, l'une Erota, Ἔρωτα & l'autre Anterota, Ἀντέρωτα.

Cette ville a eu ses Évêques, quelques-uns sont nommés dans les conciles. Gadeira est dans les Notices une des villes épiscopales de la seconde Palestine. Gaianus, évêque de Gadara, assista au concile de Nicée; Eusebe, à celui d'Antioche, tenu

en 341. Théodore souscrivit au Concile d'Ephese ; & Jean, aux Actes du Concile de Chalcédoine, qui est le quatrième Concile général.

Dans le moyen âge, le nom de Gadara fut corrompu en celui de Cédar, ou Kedar, & on se figura mal à propos que c'étoit l'ancien païs de Cédar, dont il est fait mention dans l'Écriture. C'est ainsi que dans la Chronique de Freculfe, évêque de Lisieux, on lit *Abella Cedar;* mais, Polybe & Josephe mettent Abila & Gadara, Ἄϐιλα καὶ Γάδαρα.

GADARA, *Gadara*, Γάδαρα, (*a*) ville de la première Palestine. Il y en avoit une dans la Célésyrie, selon Étienne de Byzance. Reland croit que c'est la Gadara de Pérée, dont nous venons de parler dans l'article précédent ; mais, le même Étienne de Byzance met une autre Gadara dans la Palestine, & dit que Porphyre en a fait mention dans le treizième livre de l'Histoire de la Philosophie. Cette ville ne devoit pas être loin d'Azoth. Strabon dit: Entre deux il y a Gadaris, que les Juifs veulent s'approprier, ensuite Azoth & Ascalon. Reland croit que Gadaris signifie plutôt la contrée que la ville, comme dans Josephe, il est dit que Gadaris [c'est-à-dire, la contrée de Gadara], borne la Pérée à l'orient. Il ne faut pas confondre cette autre contrée de Gadara avec celle dont il est ici question, comme a fait Strabon. Casaubon l'en blâme avec justice.

Cette ville est nommée quelquefois Gazara, comme on le verra, si l'on compare divers passages des Maccabées. Il y en a un qui marque sa situation aux confins d'Azoth; & Josephe dit qu'elle borne la tribu d'Éphraïm au couchant. Cela confirme l'opinion de ceux qui croyent que c'est le même lieu que Géser. Josephe la nomme souvent Gazara, & dit qu'elle étoit aux confins d'Azoth, & il la joint trois fois avec Joppé & Jamnia.

Cette ville a été épiscopale ; & dans les anciennes Notices, elle est nommée avec Azoth, comme étant l'une & l'autre des villes de la première Palestine.

GADARA, *Gadara*, Γάδαρα, (*b*) ville de Galilée. Vespasien, dans une expédition qu'il fit dans cette province, emporta d'emblée Gadara ; & quoiqu'il n'y eût trouvé aucune résistance, il en fit passer les habitans au fil de l'épée, voulant jetter tout d'un coup la terreur dans le païs, & donner un exemple de rigueur qui abattît les courages. Après avoir exterminé tout le peuple de Gadara, il mit le feu à la place ; il brûla pareille-

(*a*) Strab. p. 759. Maccab. L. I. c. 7. v. 45. c. 9. v. 52. c. 13. v. 54. c. 14. v. 34. c. 15. v. 28, 35. L. II. c. 10. v. 32. Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 141.

(*b*) Crév. Hist. des Emp. Tom. III. pag. 397.

ment les bourgades & les environs. Cette ville eſt apparemment la même que celle qui étoit dans la première Paleſtine, & dont il eſt parlé dans l'article précédent.

GADARLIS, *Gadarlis*. *Voyez* Gadamalis.

GADATAS, *Gadatas*, (*a*) Γαδάτας, l'un des plus grands Seigneurs du royaume d'Aſſyrie, ſe mit ſous la protection de Cyrus, roi de Perſe, & lui fut d'un grand ſecours. Il étoit Prince d'un peuple nombreux & puiſſant. Le Roi actuellement règnant, depuis qu'il étoit monté ſur le trône, l'avoit traité d'une manière indigne, parce qu'une de ſes concubines en avoit parlé comme d'un homme bien fait, & avoit relevé le bonheur de celle qu'il choiſiroit pour épouſe. Ce fut pour cela qu'il embraſſa le parti de Cyrus.

Il y avoit dans le voiſinage du pais de Gadatas, une forteresse qui commandoit la contrée occupée par les Saques & les Caduſiens, & où réſidoit un gouverneur au nom du roi de Babylone, pour contenir ces peuples dans le devoir. Cyrus fit mine de vouloir l'attaquer. Gadatas, dont l'intelligence avec les Perſes n'étoit point encore connue, s'offrit, par le conſeil de Cyrus, au Gouverneur, pour défendre conjointement avec lui cette importante place. Il y fut reçu avec ſes troupes, & la livra auſſi-tôt à Cyrus.

GADDA, *Gadda*, (*b*) contrée d'Arabie, ſelon Étienne de Byzance. Il eſt fait mention de Gadda dans Joſué, & quelques-uns croient que c'étoit une ville de la tribu de Juda. Euſebe dit: » Gadda dans la » tribu de Juda; c'eſt encore à » préſent un village à l'extrê» mité de Daroma. « Saint Jérôme, après avoir traduit ces paroles, ajoûte celles-ci: » Vers » l'orient, au-deſſus de la mer » morte. « Les Notices de l'Empire mettent auſſi Gadda dans le département du commandant de l'Arabie. Reland croit qu'il faut lier ce nom avec le précédent, & lire Chatzar-Gadda, ou comme nous dirions Hazer-Gadda.

GADDEL, *Gaddel*, Γεδδὴλ, (*c*) Lévite dont les enfans revinrent de la captivité de Babylone.

GADDI, *Gaddi*, (*d*) terme qui ſe trouve au premier livre des Paralipomenes. Il y en a qui le prennent pour un nom de ville; mais, il ne ſignifie que des hommes de la tribu de Gad.

GADDI, *Gaddi*, Γαδδὶ, (*e*) fils de Suſi, de la tribu de Manaſſé, fut un de ceux qui alle-

(*a*) Xenoph. pag. 127. *& ſeq.* Roll. Hiſt. Anc. Tom. I. pag. 420. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. VII. p. 429. *& ſuiv.*

(*b*) Joſu. c. 15. v. 27.
(*c*) Eſdr. L. I. c. 2. v. 47.
(*d*) Paral. L. I. c. 12. v. 8.
(*e*) Numer. c. 13. v. 12.

rent reconnoître la terre de Chanaan sous Moïse.

GADDIS, *Gaddis*, Καδδὶς, (*a*) surnom de Jean, fils de Mathathias, & frere de Judas Maccabée. Quelques exemplaires lisent Kaddis, qui signifieroit Saint; mais, Gaddis peut signifier un Chevreau, ou la bonne Fortune.

GADER, *Gader*, Γαδὲρ, (*b*) lieu de Palestine. Le Roi de Gader fut pris & mis à mort par Josué. D. Calmet croit que Gader est apparemment le même que Gador du premier livre des Paralipomenes, Gaderoth du second livre, Gédor dont parle Josué, & Gazer, Gazéra, ou même Gadara, ou Gadéra, dans les Maccabées, & par conséquent la même que la seconde Gadara dont nous avons parlé.

GADÉROTH, *Gaderoth*, Γαληρὼθ, (*c*) ville de Palestine dans la tribu de Juda. Cette ville fut prise par les Philistins, qui s'y établirent. L'Écriture nous apprend que cela arriva, parce que Dieu avoit humilié Juda, à cause de son roi Achaz.

GADES, *Gades*, Γάδειρα, (*d*) ville située dans une petite isle du même nom, sur la côte occidentale d'Espagne, vers le détroit qui en fut appellé *Gaditanum Fretum*, aujourd'hui détroit de Gibraltar. On fait honneur de l'origine de cette ville aux Phéniciens, qui la bâtirent pour faciliter le commerce de l'Océan occidental, peut-être même pour servir d'entrepôt à celui qu'ils faisoient déjà aux isles Britanniques. Tous les Mythologues conviennent que Gades fut fondée par Archalaüs, fils de Phénix; &, suivant Eusebe en sa Chronique, Phénix & Josué ont été contemporains. Mais, à dire le vrai, cette tradition a quelque chose de bien incertain; car, si d'un côté les Mythologues, & Eusebe qui les a suivis, placent la fondation de Gades au tems de Josué; Strabon nous dit, au contraire, que Gades sur la côte d'Espagne, & toutes les colonies Phéniciennes sur les côtes d'Afrique, sont postérieures à la guerre de Troye; & Velleius Paterculus appuie ce sentiment, lorsqu'il place la fondation de Gades sous le règne de Codrus. Ainsi, quand même on ne donneroit pas plus d'autorité à Strabon & à Velleius Paterculus, qu'aux anciens Mythologues, puisqu'a-

(*a*) Maccab. L. I. c. 2. v. 2.

(*b*) Josu. c. 12. v. 13. c. 15. v. 58. Paral. L. I. c. 4. v. 39. L. II. c. 28. v. 18.

(*c*) Paral. L. II. c. 28. v. 18, 19.

(*d*) Vell. Paterc. L. I. c. 2. Diod. Sicul. p. 208 Strab. p. 99, 100, 101, 140, 141, 148, 168. *& seq.* Solin. pag. 173, 174. Pomp. Mel. pag. 189, 190. Plin. Tom. I. p. 106, 107, 136, 230, 250, 264. Ptolem. L. II. c. 4. Just. L. XLIV. c. 5. Tit. Liv. L. XXI. c. 21, 22. L. XXIV. c. 49. L. XXVI. c. 43. L. XXVIII. c. 1. *& seq.* L. XXXII. c. 2. Roll. Hist. Anc. Tom. I. p. 133, 134. Hist. Rom. Tom. III. pag. 92, 648, 649, 666, 667. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XVI. pag. 157, 158. T. XVIII, p. 17, T. XIX. pag. 155, 327, 338.

près tout on ne peut leur en donner moins, on se trouveroit encore embarrassé.

La ville de Gades, plus attentive à ménager les Romains à cause de son commerce maritime, qu'allarmée des progrès de ces conquérans, leur donnoit en toute occasion des marques d'attachement & de zele. L'ombre seule d'une alliance, dont il avoit été question entre elle & les Romains dans le tems des premières guerres d'Espagne, lui avoit suffi pour l'engager à faire tout ce qu'on auroit pu attendre d'une ville véritablement confédérée. Le traité d'alliance se fit dans les formes, l'an de Rome 676, sous le Consulat de M. Lépidus & de Q. Catulus, lorsque Sertorius cherchoit à établir dans la Lusitanie, au voisinage de Gades, une nouvelle république Romaine, pour l'opposer à l'ancienne.

Magon, frere d'Annibal, tira pendant la seconde guerre Punique, des sommes considérables des Gaditains, ayant pillé non seulement leur trésor public, mains encore les temples de leurs Dieux, & forcé tous les particuliers de lui apporter tout ce qu'ils avoient d'or & d'argent. Quelque tems après, il se présenta de nouveau pour rentrer dans Gades. Mais, n'ayant point été reçu, il aborda avec sa flotte à Cimbris, petit port assez voisin de Gades même. De-là, il envoya ses députés, dans l'isle, avec ordre de se plaindre aux habitans, de la dureté qu'ils avoient eue de lui fermer leurs portes, à lui qui étoit leur ami & leur allié. Ils en réjetterent la faute sur la populace, qui s'étoit voulu venger par-là, disoient-ils, de quelque pillage que les soldats avoient fait avant que de s'embarquer. Là-dessus, il demanda à parler aux premiers Magistrats & aux Questeurs; & ceux-ci ne furent pas plutôt venus le trouver, qu'il les fit pendre, après les avoir fait déchirer à coups de verge.

Cette ville étoit si peuplée sous les empereurs Romains, que dans un dénombrement qui y fut fait du tems d'Auguste, on y trouva 500 chevaliers Romains, & des citoyens à proportion; ce qui ne se voyoit en nulle autre ville, si ce n'est dans Rome même & dans Padoue seulement. Les grandes richesses y avoient introduit le luxe, au point, que les filles de Gades étoient recherchées dans les réjouissances publiques, tant pour leur habileté à toucher divers instrumens de musique, que pour leur humeur qui avoit quelque chose de plus que de l'enjouement.

Il n'y a que quelques siècles que l'on voyoit encore à l'entrée de l'isle, les masures d'un temple fort ancien dédié à Hercule, bâti par les premiers Phéniciens qui aborderent dans l'isle. Ce temple étoit fort fameux dans l'Antiquité, tant parce qu'on prétendoit que le

corps d'Hercule le Phénicien, y fut enterré, que pour la manière dont il y étoit adoré. La divinité n'y étoit représentée par aucune image, ni par aucune figure; il n'étoit pas permis aux femmes d'y entrer; celui qui y sacrifioit devoit être pur & chaste, avoir la tête rasée, les pieds nus & la robe détroussée. On y voyoit deux colonnes de bronze de huit coudées de haut, où étoit écrite en caractères Phéniciens, la dépense qu'on avoit faite pour la construction du temple. Quelques-uns croient que c'étoient-là les véritables colomnes d'Hercule, dont les Poëtes ont fait tant de bruit. Jules-César y trouva la statue d'Alexandre le Grand, dont la vue, dit-on, lui fit verser des larmes, parce qu'il se ressouvint en ce moment de tout ce qu'avoit fait ce conquérant à l'âge de trente-trois ans.

Près de ce temple on voyoit deux fontaines merveilleuses. L'eau de l'une suivoit régulièrement le flux & le reflux de la mer, & celle de l'autre suivoit quelquefois le mouvement de la marée, & quelquefois en tenoit un tout opposé. Aujourd'hui ces fontaines ne se trouvent plus.

On voyoit aussi dans l'isle plusieurs autels élevés à l'honneur de diverses divinités singulières; comme de la Mort, de la Fièvre, de la Pauvreté, de la Vieillesse, du Mois de l'année, & de quelques autres semblables.

Les anciens Géographes distinguoient deux isles de Gades, l'une grande & l'autre petite, & plaçoient la petite dans la Baye, entre la grande & la terre ferme, n'étant séparée de la ville de Gades, que par un petit espace d'environ 120 pas. Cette petite isle s'appelloit *Erythia* & *Aphrodisia*; plusieurs bourgeois de Gades y avoient bâti des maisons, pour y aller passer quelque tems comme dans un lieu agréable. Mais, si cela est vrai, cette petite isle a été engloutie dans la mer par quelque inondation, ou par quelque tremblement de terre; il n'en reste aucun vestige. Il est vrai qu'on voit encore aujourd'hui, mais fort loin de-là, une très-petite isle, ou plutôt un rocher à l'orient de l'isle de Gades, à l'entrée du canal qui la sépare du continent, qu'on appelle l'isle de saint Pierre; mais, sa situation fait assez voir qu'elle n'est nullement l'Érythie des Anciens.

Gades passe pour avoir été la patrie de L. Cornélius Balbus & du poëte Canius qui vivoit du tems de Martial. Columelle assure aussi de lui-même que Gades étoit le lieu de sa naissance. Ce fut à la considération de L. Cornélius Balbus, que dès la première année des guerres civiles, César fit restituer au temple d'Hertule de Gades les riches dépouilles qu'on en avoit enlevées peu auparavant, & ac-

corda le droit de bourgeoisie Romaine à tous les habitans.

Cette ville, qui conserve encore son nom dans celui de Cadiz qu'on lui donne à présent, n'est pas moins importante aujourd'hui qu'elle l'étoit autrefois; car, elle est extrêmement marchande, & si riche, qu'il n'y a peut-être aucun endroit dans toute l'Europe où l'argent soit plus commun, & où il circule davantage. Toutes sortes de nations y abordent, & grand nombre de marchands étrangers y sont établis. C'est de-là que part la flotte qui va aux Indes, & où elle arrive à son retour.

Charles V reconnoissoit si bien l'importance de Cadiz, qu'en mourant, il recommanda à Philippe II de conserver trois places qu'il regardoit comme les trois boulevards de ses états; Flessingue dans le païs-bas; le fort de la Goulette en Afrique, & Cadiz en Espagne. Mais, les Hollandois lui enleverent Flessingue, les Maures s'emparerent de la Goulette, & en 1596, les Anglois prirent Cadiz, qu'ils pillerent & brûlerent; cependant, ils le rendirent quelque tems après à l'Espagne, & les Espagnols l'ont si bien fortifié depuis, qu'il résista, en 1702, à toutes les forces maritimes d'Angleterre & de Hollande. *Voyez* l'article suivant.

GADES, *Gades*, Γάδειρα, (*a*) isle d'Espagne sur l'Océan. Nous avons eu occasion d'en parler dans l'article précédent, parce que la ville dont il y est question, étoit située dans cette isle, & qu'elle portoit le même nom. Voici ce que Pline nous apprend de l'isle de Gades, qu'il appelle Gadis: » A la tête » de la Bétique, à vingt-cinq » mille pas de l'entrée du dé- » troit, est l'isle de Gadis, lon- » gue de douze mille pas, se- » lon Polybe, & large de trois » mille pas. Elle est éloignée » de la terre ferme par l'en- » droit le plus voisin, d'envi- » ron sept cens pieds. Ailleurs » elle en est à plus de sept mille » pas. Elle a une ville peuplée » de citoyens Romains, & que » l'on appelle *Augusta Urbs Ju- » lia Gaditana*. Du côté de » l'Espagne, à cent pas envi- » ron est une autre isle, qui a trois milles de longueur & à peu près autant de largeur, dans laquelle étoit anciennement la ville de Gades. Éphorus & Philistide l'appellent *Erythia*; Timée & Silene l'appellent *Aphro- » disias*, [c'est-à-dire, de Vé- » nus.] Les naturels du païs la » nomment l'*isle de Junon*. Ti- » mée dit qu'ils donnent à la » plus grande le nom de *Coti- » nussa*; les nôtres l'appellent » *Tartessus*; les Carthaginois la » nomment *Gadir*; ce mot si- » gnifie chez eux une *haie*. » Le nom d'Érythie [qui est la » plus petite de ces deux isles]

(*a*) Plin. T. I. p. 230. Solin. p. 173, 174. Pomp. Mel. p. 189, 190. Ptolem. L. II. c. 4. Strab. p. 169.

» est venu de ce que les Tyriens, de qui descendoient les premiers habitans, venoient, dit-on, de la mer Érythrée. Quelques-uns croient qu'elle a été habitée par les Géryons, dont Hercule enleva les troupeaux. Il y a des Écrivains [Pomponius Méla] qui croient que c'étoit une autre isle autrefois nommée de même, & qu'ils placent devant la Lusitanie. «

Solinus, qui abrege Pline à son ordinaire, dit : » A la tête de la Bétique, où est la dernière borne du monde connu, est une isle séparée du continent par une distance de sept cens pas. Les Tyriens, venus de la mer Rouge, donnent à cette isle le nom d'*Erythrée.* Les Carthaginois la nomment en leur langue *Gadir*, c'est-à-dire, une haie. « Le mot Hébreu signifie une cloison.

Les Anciens, entr'autres Scylax, reconnoissent deux isles en cet endroit, dans l'une desquelles étoit une ville. Pline, comme on l'a vu, dit que cette ville étoit dans la plus grande. L'isle & la ville sont appellées Gadira par Marcien d'Héraclée. Une inscription au recueil de Gruter porte *MUN. AUG. GAD.* c'étoit le chef-lieu d'un département particulier, ou d'une de ces assemblées juridiques, dont il a été parlé dans l'article d'Espagne. Les Romains s'étant rendu maîtres de cette isle, l'augmenterent d'une ville neuve, bâtie par L. Cornélius Balbus, homme consulaire. Cette ville neuve *Neapolis*, & la vieille, furent appellées *Gemina*, Διδύμη, c'est-à-dire, double ou gémelle.

Il est hors de doute que la grande isle est présentement l'isle où est située Cadiz. La petite, nommée Érythie, n'est pas si facile à trouver.

GADGAD, *Gadgad*, Γαδγάδ, (*a*) montagne dans le désert de Pharan. Les Hébreux y camperent dans leur voyage du désert. Elle étoit entre Bene-Jaacan & Jétébatha.

GADI, *Gadi*, (*b*) lieu de la tribu de Juda. C'est le lieu d'où étoit natif Bonni, un des braves de l'armée de David. C'est apparemment Gadda, ou Haser-Gadda, dans la partie méméridionale de Juda.

GADI, *Gadi*, Γαδδὶ, (*c*) fut pere de Manahem, qui usurpa le royaume d'Israël.

GADIR, GADIS. *Voyez* Gades.

GADIRA, *Gadira*, Γάδειρα; c'est la même chose que Gades. *Voyez* Gades.

GADIRI. (*d*) Josephe nomme ainsi un peuple de l'Europe Γα 'ιρων γῆ, la terre des Gadires. C'est l'isle de Gades & ses environs.

GADIRICUS, *Gadiricus*, nom que Platon donne à une

(*a*) Numer. c. 33. v. 32.

(*b*) Josu. c. 15. v. 27. Reg. L. II. c. 23. v. 36.

(*c*) Reg. L. IV. c. 15. v. 14, 17.

(*d*) Joseph. de Antiq. Judaïc. L. I. pag. 13.

partie de l'isle Atlantide, auprès des colomnes d'Hercule ; mais, ce qu'il en dit n'est pas assez géographique pour y ajoûter beaucoup de foi.

GADIRITANÆ [Portæ], (a) les portes de Gades, nom que quelques uns donnent aux colomnes d'Hercule. Une pierre gravée nous représente Hercule portant ces deux colomnes sur ses épaules. *Voyez* colomnes d'Hercule.

GADITAINS, *Gaditani*, Γαδῖτανοὶ, les habitans de Gades. *Voyez* Gades.

GADITANE [la Province], *Gaditana Provincia* ; (b) c'étoit, selon Tite-Live, une province d'Espagne, qui avoit pris son nom de la ville de Gades sa capitale.

GADITANUM FRETUM. Les Anciens appelloient ainsi le détroit que nous appellons aujourd'hui le détroit de Gibraltar. Il tiroit alors son nom de la ville de Gades.

GADITANUS PORTUS, *Gaditanus Sinus*, le port, le golfe de Gades. *Voyez* Gades.

GADITANUS, *Gaditanus*, (c) surnom d'Hercule pris d'un temple qu'il avoit à Gades, aujourd'hui Cadiz. Il étoit défendu aux femmes d'entrer dans ce temple, où on ne voyoit aucune statue, pas même celle d'Hercule. César y trouva pourtant celle d'Alexandre le Grand.

GADOR, *Gador*, Γέραρα, (d) ville de Palestine dans la tribu de Gad.

GÆTULUS, *Gætulus*, nom d'un des Chevaux du Cirque. *Voyez* Chevaux du Cirque.

GAGES, *Gages*, (e) fleuve de l'Asie mineure dans la Lycie. Pline dit qu'on y trouvoit une pierre qui en prenoit le nom de Gagates. Dioscoride dit la même chose. On appelle, dit-il, Gagas le lieu & la rivière à l'embouchure de laquelle on trouve cette espèce de pierre. Ce que ces Auteurs appellent pierre est une sorte d'ambre ; car, étant frotté il leve la paille, & si on le met au feu, il brûle comme de l'encens.

GAGEURE, *Sponsio*, est une convention sur une chose douteuse & incertaine, pour raison de laquelle chacun dépose des gages entre les mains d'un tiers, lesquels doivent être acquis à celui qui a gagné la Gageure.

On fait des Gageures sur des choses, dont l'ex[illegible]on dépend des parties, comm[illegible]e faire une course en un certain tems fixé, ou sur des faits passés, présens, ou à venir, mais dont les parties ne sont pas certaines.

Les Gageures étoient usitées chez les Romains ; on les appelloit *Sponsiones*, parce qu'elles se faisoient ordinairement par une promesse réciproque

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 208, 209.
(b) Tit. Liv. L. XXVIII. c. 2.
(c) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 228.
(d) Paral. L. I. c. 4. v. 39.
(e) Plin. Tom. I. p. 749.

des deux parties, *per stipulationem & restipulationem ;* au lieu que dans les autres contrats, l'un stipuloit, l'autre promettoit.

En France, on appelle ce contrat Gageure, parce qu'il est ordinairement accompagné de consignation de gages ; car, gager signifie proprement *bailler des gages* ou *consigner l'argent*, comme on dit *gagner l'amende*, *gagner le rachat*. Néanmoins, en France on fait aussi les Gageures par de simples promesses réciproques, sans déposer de gages ; & ces Gageures ne laissent pas d'être obligatoires, pourvu qu'elles soient faites par des personnes capables de contracter & sur des choses licites, & que s'il s'agit d'un fait, les deux parties fussent également dans le doute.

Les Romains faisoient aussi comme nous des Gageures accompagnées de gages ; mais, les simples Sponsions étoient plus ordinaires.

Ces sortes de Sponsions étoient de deux sortes, *Sponsio erat judicialis aut ludicra*.

Sponsio judicialis étoit lorsque dans un procès le demandeur engageoit le défendeur à terminer plutôt leur différend, le provoquoit à gager une certaine somme, pour être payée à celui qui gagneroit sa cause, outre ce qui faisoit l'objet de la contestation.

Cette première sorte de Gageure se faisoit ou par stipulation & restipulation, ou *per sacramentum*. On trouve nombre d'exemples de Gageures faites par stipulations réciproques dans les oraisons de Cicéron pour Quintius, pour Cécinna, contre Verrès, dans son livre des offices ; dans Varron, Quintilien & autres Auteurs.

La Gageure *per sacramentum* étoit lorsqu'on déposoit des gages *in æde sacra*. Les Grecs pratiquoient aussi ces sortes de Gageures, comme le remarque Budée. Ils déposoient l'argent dans le prytanée ; c'étoit ordinairement le dixième de ce qui faisoit l'objet du procès, lorsque la contestation étoit entre particuliers, & le cinquième dans les causes qui intéressoient la République, comme le remarque Julius Pollux. Varron explique très-bien cette espèce de Gageure ou consignation dans son livre II. de la langue Latine. C'est sans doute de-là qu'on avoit pris l'idée de l'édit des consignations, autrement appellé de l'*abréviation des procès*, donné en 1563, & que l'on voulut renouveller en 1587, par lequel tout demandeur ou appellant devoit consigner une certaine somme proportionnée à l'objet de la contestation ; & s'il obtenoit à ses fins, le défendeur ou intimé étoit obligé de lui rembourser une pareille somme.

L'usage des Gageures judiciaires fut peu à peu aboli à Rome ; on y substitua l'action de calomnie, *pro decima parte litis*, dont il est parlé aux *Instit.*

de pœna temerè litigant ; ce qui étant auſſi tombé en non-uſage, fut depuis rétabli par la Novelle 112 de Juſtinien.

On diſtinguoit auſſi chez les Romains deux ſortes de Gageures, *ludicres*. L'une qui ſe faiſoit par ſtipulation réciproque, & dont on trouve un exemple mémorable dans Pline, liv. IX. ch. XXXV, où il rapporte la Gageure de Cléopâtre contre Antoine ; & dans Valere Maxime, liv. II. où eſt rapportée la Gageure de Valérius contre Luctatius. Il eſt auſſi parlé de ces Gageures en la Loi 3, au digeſte *de aleo luſu & aleat*, qui dit, *licuiſſe in ludo qui virtutis causâ fit ſponſionem facere ;* ſuivant les loix, *Cornelia & Puplicia, alias non licuiſſe.*

L'autre ſorte de Gageure, *ludicre*, ſe faiſoit en dépoſant des gages, comme on voit dans une églogue de Virgile.

Depono, tu dic mecum quo pignore certes.

Il en eſt parlé dans la Loi *Si rem*, au digeſte *de præſcriptis verbis*, par laquelle on voit qu'on mettoit aſſez ordinairement les anneaux en gage, comme étant plus en main que toute autre choſe. *Si quis*, dit la Loi, *ſponſionis causâ annulos acceperit, nec reddat victori, præſcriptis verbis adversùs eum actio competit*. Planude rapporte que Xanthus maître d'Eſope, ayant parié qu'il boiroit toute l'eau de la mer, avoit donné ſon anneau en gage. Cette ſorte de Gageure *per depoſitionem pignorum* étoit la ſeule uſitée chez les Grecs, comme il réſulte d'un paſſage de Démoſthène ; lequel, en parlant d'une Gageure, dit qu'elle ne pouvoit ſubſiſter, parce que l'on avoit retiré les gages.

GAHAM, *Gaham*, Γαὰμ, (*a*) fils de Nachor frere d'Abraham, & de Roma ſa concubine.

GAHER, *Gaher*, Γαὰρ. (*b*) lévite, dont les enfans ſont comptés au nombre de ceux qui revinrent de Babylone à Jéruſalem, du tems d'Eſdras.

GAIETÉ, que les Latins appelloient *Hilaritas* ; ils en avoient fait une divinité. *Voyez* Hilaritas.

GAIOBOMARUS, *Gaiobomarus*, (*c*) roi des Quades, peuple de Germanie. Ce Prince fut tué, ſur je ne ſçais quelle accuſation, par l'Empereur Caracalla, qui ſe vantoit de cette action criminelle, & la comptoit au nombre des exploits prétendus de l'expédition chimérique, qu'il entreprit contre les peuples de Germanie, l'an de J. C. 214.

GAISE, (*d*) roi des Francs, fut fait priſonnier par Conſtantin. Ce dernier, pour frapper de terreur la nation des Francs par l'exemple des rigueurs exercées ſur ſon Roi, fit expoſer

(*a*) Geneſ. c. 22. v. 24.
(*b*) Eſdr. L. I. c. 2. v. 47.
(*c*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. V. p. 154.
(*d*) Crév. Hiſt. des Emp. Tom. VI. pag. 240.

Gaïse aux bêtes, dans un magnifique spectacle qu'il donna après sa victoire.

GAIUS, *Gaius*, Γάϊος, un des disciples de Saint Paul, & aussi appellé Caius. *Voyez* Caius.

GAIUS, *Gaius*, Γάϊος, disciple de S. Jean. *Voyez* Caius.

GAIUS, *Gaius*, Γάϊος, (*a*) aveugle qui fut, dit-on, guéri miraculeusement par Esculape. Voici comme on raconte ce fait. Esculape avertit par révélation un certain Gaius de venir devant le saint autel, de s'y prosterner & de l'adorer, de passer ensuite de la droite à la gauche, de poser ses cinq doigts sur l'autel, de lever la main & la mettre sur ses yeux; il recouvra aussitôt la vue en présence du peuple, qui témoigna de la joie de ce qu'il se faisoit de si grands miracles sous l'empereur Antonin.

GAIUS, *Gaius*, l'un des auriges ou agitateurs du Cirque. *Voyez* Aurigarii.

GALA, *Gala*, (*b*) roi de cette partie de la Numidie, dont les habitans portoient le nom de Massyliens. L'an 213 avant l'Ére Chrétienne, les Carthaginois ayant appris que Syphax, roi d'une partie de la Numidie, avoit conclu un traité avec les Romains, envoyerent des Ambassadeurs à Gala, pour lui demander son alliance & son amitié. Ce Prince avoit un fils nommé Masinissa, âgé seulement de dix-sept ans, mais qui dans une si grande jeunesse faisoit déjà éclater des vertus, dont on pouvoit se promettre qu'il laisseroit à ses descendans un royaume plus opulent & plus étendu, qu'il ne l'auroit reçu de ses peres. Les députés des Carthaginois firent entendre à Gala, que Syphax ne s'étoit joint aux Romains, qu'afin de se fortifier de leur secours contre les autres Rois, & les autres nations de l'Afrique; qu'il étoit donc de l'intérêt de Gala, de s'unir au plutôt avec les Carthaginois; qu'avant que Syphax passât en Espagne, ou les Romains en Afrique, il étoit aisé d'opprimer le premier, qui n'avoit encore tiré des Romains, que le nom de leur allié. Ils n'eurent pas de peine à persuader à Gala de lever une armée que Masinissa fut chargé de conduire à leur secours, & qui, s'étant jointe aux légions de Carthage, vainquit Syphax dans un grand combat, dans lequel on dit qu'il y eut trente mille hommes tués sur la place.

Gala mourut neuf ans après, dans le téms que son fils faisoit la guerre en Espagne pour les Carthaginois contre les Romains. Gala eut pour successeur Œsalce son frere, qui étoit déjà fort avancé en âge. Tel étoit l'usage parmi les Numides.

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 247.

(*b*) Tit. Liv. L. XXIV. c. 48, 49. L. XXIX. c. 29. Roll. Hist. Rom. Tom. III. p. 406, 407.

GALAAD, *Galaad*, Γαλαάδ, (*a*) fils de Machir, & petit fils de Manaſſé, eut ſon partage dans les montagnes de Galaad, au-delà du Jourdain. C'eſt de là qu'il prit le nom de Galaad; car, ces montagnes portoient déjà ce nom, long-tems avant ſa naiſſance. Les fils de Galaad furent Jézer chef de la famille des Jézérites, Hélec chef de la famille des Hélécites, Afriel chef de la famille des Afriélites, Séchem chef de la famille des Séchémites, Sémida chef de la famille des Sémidaïtes, & Hépher chef de la famille des Héphérites.

GALAAD, *Galaad*, Γαλαάδ, (*b*) nom de quelques montagnes de Paleſtine, à l'orient du Jourdain; elles ſéparoient les païs d'Ammon, de Moab, de Ruben, de Gad & de Manaſſé, de l'Arabie déſerte. Souvent Galaad eſt mis pour tout le païs de de-là le Jourdain. Euſebe dit que le mont de Galaad s'étend depuis le Liban au nord, juſqu'au païs que poſſédoit Séhon roi des Amorrhéens, & qui fut cédé à la tribu de Ruben. Ainſi, cette chaîne de montagnes devoit avoir plus de ſoixante-dix lieues de long du midi au ſeptentrion, & elles comprenoient les montagnes de Séhir, de Baſan, & peut-être celles de la Trachonite, d'Auran & d'Hermon. Jérémie ſemble auſſi dire que Galaad eſt le commencement du Liban. *Galaad, tu mihi caput Libani.*

Jacob, à ſon retour de la Méſopotamie, arriva en ſix jours aux montagnes de Galaad. Laban ſon beau pere le pourſuivit, & l'atteignit comme il étoit campé ſur ces montagnes. Après quelques reproches aſſez vifs de part & d'autre, ils firent alliance au même endroit, y dreſſerent un monceau de pierres, pour monument de leur alliance, & lui donnerent chacun un nom ſuivant la propriété de leur langue. Laban l'appella Jegar-ſchahaddutah, le monceau du témoignage; & Jacob, Gal-haëd, le monceau du témoin; d'où lui eſt venu le nom de Galaad.

Comme ces montagnes étoient couvertes d'arbres réſineux, l'Écriture vante beaucoup la réſine de Galaad. Les marchands, qui acheterent Joſeph, venoient de Galaad, & portoient de la réſine en Égypte.

GALAAD [le païs ou la terre de], *Terra Galaad. Voyez* Galadene.

GALAADITES, *Galaaditæ*, (*c*) nom que l'Écriture donne aux deſcendans de Galaad.

GALACTOPHAGES, *Galactophages*, (*d*) peuple d'Europe, qui habitoit quelque part vers la Myſie, ſelon quelques-uns qui s'appuient de l'autorité d'Homère. Mais, dans ce Poëte, Γλακτοφάγων eſt une épithete des

(*a*) Numer. c. 26. v. 30.
(*b*) Geneſ. c. 31. v. 21. *& ſeq.* c. 37. v. 25. Jerem. L. VIII. v. 22. c. 22. v. 6. c. 24. v. 11.
(*c*) Numer. c. 26. v. 29.
(*d*) Homer. Iliad. L. XIII. v. 6.

Hippomolgues, peuple qui se nourrissoit de lait, c'est ce que cette épithete signifie.

Hérodote donne ce nom à un peuple de la Libye.

Ces noms de Galactophages, ou Galactopotes, ne signifient que des mangeurs ou des buveurs de lait; ainsi, il convient généralement à tous les peuples, qui, menant la vie pastorale, vivent du lait de leurs bestiaux.

GALADENE, *Galadena*, (a) contrée d'Arabie, selon Etienne de Byzance. Josephe, parlant du monument de la réconciliation de Jacob & de Laban, dit que la colline en prit le nom de Galades, & le païs celui de *Galadena terra*; c'est le païs de Galaad. Il dit ailleurs qu'Antiochus ayant été appellé au secours de Laodice, reine des Galadéniens, qui faisoit alors la guerre aux Parthes, mourut en combattant courageusement pour elle.

Les Hébraïsans lisent *Gilead*, *la terre de Gilead*. Cette terre, qui, comme nous l'avons dit, signifioit la partie de la Palestine, qui est au-delà du Jourdain, & qu'occupoient les tribus de Ruben, de Gad & la demi-tribu de Manassé, étoit distinguée de la terre de Chanaan qui étoit toute au couchant de ce fleuve; l'autel, qu'éleverent ces trois tribus, est, dit-on, à l'opposite du païs de Chanaan. Il paroît par Josué, que cet autel étoit auprès du Jourdain, quoiqu'au-delà. Ce qui suit est encore plus formel: « Les enfans de » Ruben, de Gad, & la demi-» tribu de Manassé partirent de » Silo, au païs de Chanaan, » pour se rendre dans la terre » de Galaad qu'ils devoient pos-» séder. » Voilà les païs de Chanaan & de Galaad opposés l'un à l'autre; la même distinction se retrouve dans un autre endroit, où il est dit que Phinées, ayant quitté les enfans de Ruben & de Gad, revint avec les Princes du peuple, du païs de Galaad au païs de Chanaan, vers les enfans d'Israël, & leur fit son rapport.

Le païs de Galaad est nommé *Gerasa*, & *Regio Gerasena* par les Arabes, qui, par ce nom, désignoient le païs que les Israëlites possédoient au-delà du Jourdain. C'est ainsi qu'au livre des Juges, tout le païs est divisé en deux parties: « Alors » tous les enfans d'Israël se mi-» rent en campagne, & se trou-» verent assemblés, comme un » seul homme, depuis Dan jus-» qu'à Bersabée [c'est-à-dire, » tout ce qui est au couchant » du Jourdain] & de la terre » de Galaad [tout ce qui est au » levant de ce fleuve] devant » le Seigneur, à Maspha. »

Le païs de Galaad n'est pas toujours pris en un sens si étendu; quelquefois il ne signifie

(a) Joseph de Antiq. Judaïc. p. 32. Josu. c. 22. v. 10. & seq. Judaïc. c. 20. v. 1. Reg. L. IV. c. 10. v. 33.

qu'une partie ; témoin ce passage du quatrième livre des Rois : « Depuis le Jourdain » vers l'orient, il ruina tout le » païs de Galaad, de Gad, de » Ruben & de Manassé ; depuis » Aroer, qui est le long du » torrent d'Arnon, & Galaad, » & Basan. » Dans ce passage le mot *Galaad* est pris d'abord dans un sens très-étendu, & pour tout un vaste païs ; & il ne signifie la seconde fois, qu'un petit canton, sçavoir le païs de Galaad propre ; ce petit canton, dont nous ne sçavons guère les justes bornes, étoit différent d'Aroer, de Basan, des tribus de Gad & de Ruben, & de la demi-tribu de Manassé, qui faisoient tous partie du grand païs de Galaad.

Eusebe dit qu'on nommoit ainsi la montagne où vint Jacob, & qu'elle est située derriere la Phénicie & l'Arabie ; qu'elle est contigue à celle du Liban ; qu'elle s'étend par le désert, jusqu'au païs où Séhon habitoit au-delà du Jourdain, & qu'elle tomba en partage aux tribus de Ruben, de Gad & de la demi-tribu de Manassé. Saint Jérôme dit : « Du milieu de Galaad montagne qui, se joignant au Liban, échut pour » partage à la tribu de Ruben » & de Gad, & à la demi-tribu de Manassé, & qui est » derrière la Phénicie & l'Arabie. » Quand Étienne de Byzance dit que *Galada*, ou le païs de Galaad, est une contrée de l'Arabie, c'est que l'on a donné quelquefois le nom d'Arabie à tout le païs d'au-delà le Jourdain.

GALAICE, *Galaïca*, (*a*) Γαλαϊκή, nom d'un païs de Thrace. *Voyez* Briantice.

GALAL, *Galal*, Γαλαάδ, (*b*) Lévite, dont il est parlé au premier livre des Paralipomenes.

GALAL, *Galal*, Γαλαάδ, (*c*) autre Lévite, fils d'Idithun, fut pere de Séméïas.

GALALAI, *Galalai*, (*d*) Juif de famille sacerdotale, fut un de ceux qui revinrent de la captivité de Babylone à Jérusalem.

GALAME, *Galama*. (*e*) On lit dans Justin : « L'Asie & les » provinces qui regardent l'o- » rient composoient la puissan- » ce d'Antigonus, dont le fils » Démétrius fut vaincu par » Ptolémée auprès de Galame, » à l'ouverture de la campa- » gne. » On prétend que Justin avoit écrit Gamale, qui étoit une ville auprès de Gaza dans la Palestine, & il y a de l'apparence qu'il l'avoit ainsi écrit. Cependant, Diodore de Sicile ne met ni Galame, ni Gamale, mais Gaza, ainsi que Plutarque qui ajoûte que Démétrius perdit cinq mille hommes qui resterent sur le champ de bataille,

(*a*) Herod. L. VII. c. 108.
(*b*) Paral. L. I. c. 9. v. 15.
(*c*) Paral. L. I. c. 9. v. 16.
(*d*) Esdr. L. II. c. 12. v. 35.
(*e*) Just. L. XV. c. 1.

& huit mille qui furent faits prisonniers.

GALANTHIS, *Galanthis*, (*a*) l'une des servantes d'Alcmene, étoit une grosse fille rousse, qui étoit propre à toutes choses. Tout le monde l'aimoit, à cause de cette bonté naturelle qui la rendoit si prompte à servir. Elle s'imagina la première que les douleurs que sa maîtresse, grosse d'Hercule, souffroit pendant qu'elle étoit en travail, étoit un effet de la haine de Junon. Comme elle sortoit souvent du logis, & qu'elle y rentroit souvent, elle s'apperçut qu'une vieille [c'étoit Lucine déguisée] étoit assise auprès de la porte, & qu'elle tenoit ses mains entrelacées contre ses genoux ; de sorte que s'imaginant qu'il y avoit du mystère en cette posture, dans laquelle elle l'avoit toujours rencontrée : « Qui que vous » soyez, lui dit-elle, réjouis- » sez-vous ; Alcmene est heu- » reusement accouchée du plus » bel enfant qu'on ait jamais » vu. » La déesse, surprise de cette nouvelle, se leve sur le champ de sa place, & elle n'eut pas plutôt défait ses mains & ses doigts qu'elle tenoit comme liés ensemble, qu'Alcmene fut délivrée de peine. On dit que Galanthis se moqua de la déesse qu'elle avoit trompée ; que la déesse en colère la prit aussitôt aux cheveux, & que l'ayant jettée par terre, elle la changea en Belette, comme elle pensoit se relever. Elle ne perdit pas pourtant son ancienne activité ; elle est demeurée prompte & légere, comme elle étoit auparavant, & son poil conserve encore la couleur de ses cheveux. Mais, parce que, dit Ovide, par le mensonge qui étoit sorti de sa bouche, elle avoit aidé l'accouchement d'Alcmene, elle fait ses petits par la bouche.

Cette métamorphose de Galanthis est un épisode inventé pour faire éclater davantage le ressentiment de Junon ; sur quoi il est bon d'ajoûter cependant que la ressemblance des noms a donné lieu à la métamorphose ; & la prétendue punition qu'on dit que Junon tira de ce nouvel animal, en le condamnant à faire ses petits par la gueule, n'est qu'une allusion à une erreur populaire, fondée sur ce que la belette porte presque toujours dans sa gueule ses petits qu'elle change continuellement de place. Élien dit que les Thébains honoroient ce petit animal, parce qu'il avoit facilité les couches d'Alcmene.

Il y en a qui prétendent que Galanthis, métamorphosée en belette, fait voir que ceux-là se trompent eux-mêmes qui tâchent de tromper Dieu par leur adresse ; & que bien souvent à l'instant même qu'on croit être venu à bout d'une entreprise, où il y a de l'avantage, & qui

(*a*) Ovid. Metam. L. IX. c. 9. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VII. p. 10, 11.

est néanmoins contre les loix & la volonté de Dieu, l'on en reçoit la punition. Ainsi, nous devons apprendre que quand Dieu a permis que des desseins qui lui déplaisent, ont eu quelque bon succès, il faut plutôt en craindre la suite que se réjouir de l'avantage présent.

GALARIE, *Galaria*, Γαλαρία la même que Galerie. *Voyez* Galerie.

GALATARQUES, *Galatarchæ*, (*a*) nom que l'on donnoit aux souverains Prêtres en Galatie.

GALATE, *Galate*, Γαλάτη, (*b*) montagne de Grece. *Voyez* Acrorion.

GALATÉE, *Galatea*, (*c*) nom allégorique, que Virgile, selon quelques-uns, donne à la ville de Mantoue; sur quoi le P. Catrou observe que ce mot est dérivé de Gala Γάλα qui signifie du lait, parce que le Mantouan est un païs de laitage.

GALATÉE, *Galatea*, (*d*) Γαλάτεια, nymphe, fille de Nérée & de Doris, fut aimée du Cyclope Polypheme; mais, elle ne conçut pas pour lui les mêmes sentimens qu'il avoit conçus pour elle. Insensible à toutes les marques d'un sincere attachement que lui donna Polypheme, elle le méprisa, & s'attacha au berger Acis. Polypheme, piqué jusqu'au vif, s'en vengea sur Acis, en l'écrasant sous un monceau de rochers.

Ovide fait une assez longue description des diverses qualités qu'il donne à Galatée; elle étoit, selon ce Poëte, plus blanche qu'un lis; son visage étoit plus fleuri que les plus belles prairies; elle étoit plus droite qu'une aune; elle éclatoit plus que le verre; elle étoit plus gaillarde qu'un jeune chevreau; elle étoit beaucoup plus polie que le dedans d'une écaille; elle étoit bien plus agréable que n'est le soleil en hiver, & l'ombre durant la chaleur. Elle étoit plus belle qu'une pomme qu'on voit pendre encore sur l'arbre; elle étoit plus luisante que la glace; elle étoit plus douce qu'un raisin mûr; elle étoit bien plus délicate que ne sont les plumes d'un cygne, & que n'est le lait caillé. Mais, la même Galatée étoit plus cruelle qu'un jeune taureau; elle étoit plus dure qu'un vieux chêne; elle étoit plus trompeuse que la mer; elle étoit plus souple que de l'osier; elle étoit plus insensible que les rochers; elle fuyoit plus vîte qu'un torrent; elle étoit plus superbe qu'un paon; elle brûloit plus que le feu;

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. II. pag. 10.
(*b*) Plut. T. I. p. 757.
(*c*) Virg. Eclog. 1. v. 31, 32.
(*d*) Ovid. Metam. L. XIII. c. 20. & *seq.* Virg. Æneid. L. IX. v. 103. Homer. Iliad. L. XVIII. v. 45. Lucian. T. I. p. 747. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. IV. pag. 368. T. VII. p. 372, 373.

elle étoit plus rude que les chardons ; elle étoit plus furieuse qu'une ourse qui vient de faire ses petits ; elle étoit plus sourde que la mer ; elle étoit plus cruelle qu'un serpent que l'on a foulé aux pieds ; & ce qu'on lui auroit ôté plutôt que toute autre chose, elle étoit beaucoup plus légere non seulement que le cerf qui fuit une meute de chiens, mais même que les oiseaux, & que les vents.

GALATÉE, *Galatea*, Γαλάτεια, nom que quelques-uns donnent à la mere de Galatès roi des Galates. *Voyez* Galatès.

GALATÉE, *Galatea*, (*a*) Γαλάτεια, bergere que Virgile introduit dans plusieurs de ses Éclogues. Quelques-uns croient que c'est une maîtresse que le Poëte désigne sous ce nom. Le berger Corydon, dans la septième Éclogue, lui dit : « Charmante Galatée, votre odeur » est préférable à celle du thyn ; » votre blancheur surpasse celle des cygnes, & votre beauté » l'emporte sur celle du lierre » blanc. Dès que les troupeaux » auront quitté leurs pâturages, si vous avez quelque » bonté pour Corydon votre » amant, daignez le venir trouver. »

GALATÉE, *Galatea*, (*b*) Γαλάτεια, dame Romaine, à laquelle Horace adresse une de ses Odes, où, après lui avoir souhaité un bon voyage, il lui raconte l'aventure d'Europe. Le P. Sanadon conjecture que cette Galatée est Lélia Galla, femme de Posthumus, laquelle alla trouver son mari, à l'armée de Tibere, qui étoit alors en Arménie.

GALATÉE, *Galatea*, (*c*) Γαλάτεια, s'entretient avec Doris dans un Dialogue de Lucien. L'objet de ce Dialogue est de se moquer de l'opinion qu'on avoit des dieux, & de tourner en ridicule la théologie Payenne.

GALATES, *Galatæ*, (*d*) Γαλάται, nom qui a été commun à plusieurs peuples. Il signifie proprement les habitans de la Galatie ; mais, Appien Alexandrin donne aux Celtes les surnoms de Galates & de Gaulois. Sur quoi il faut remarquer que, sous le nom de Celtes, les plus anciens Historiens, comme Hérodote, comprennent aussi les Germains. Ajoûtons ce que dit Josephe : « Japhet, fils » de Noé, eut sept fils. Leur » demeure, à commencer des » monts Taurus & Amanus, » s'étendit en Asie jusques au » Tanaïs, & en Europe, jusques à Gades, en des païs qui » n'étoient point encore occupés ; d'où il arriva que les » peuples, qu'ils y formerent,

(*a*) Virg. Eclog. 1. v. 31. *& seq.* Eclog. 3. v. 64. *& seq.* Eclog. 7. v. 37. *& seq.* Eclog. 9. v. 39. *& seq.*

(*b*) Horat. L. III. Ode 21.

(*c*) Lucian. T. I. p. 196. *& seq.*

(*d*) Appian. p. 255. Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 13.

» prirent leurs noms ; car, ceux » que les Grecs nomment présentement Galates, furent » nommés Gomarites, & des» cendoient de Gomer. »

Voilà le nom de Galates donné à diverses nations très-différentes. On peut dire cependant que son principal usage est de signifier les Gaulois habitans de la Gaule ; & plus ordinairement encore les Gaulois, habitans de la Galatie. C'est de ces derniers que D. Calmet explique les Galates de Josephe. Ortélius l'entend des Galates de l'Europe & des Celtes.

GALATÈS, *Galates*, (*a*) Γαλάτης, roi des Galates. Voici ce que Diodore de Sicile nous apprend de ce Prince. On raconte, dit-il, qu'autrefois un roi fameux de la Celtique avoit une fille d'une taille & d'une beauté extraordinaire. Cette Princesse, que ces avantages rendoient très-fiere, ne jugea digne d'elle aucun de ceux qui la recherchoient. Hercule, qui faisoit la guerre à Géryon, s'étoit pour lors arrêté dans la Celtique, où il bâtissoit la ville d'Alésie. La Princesse, ayant vu que ce Héros surpassoit le commun des hommes autant par la noblesse de sa figure & par la grandeur de sa taille, que par son courage, fut éprise d'un violent amour pour lui ; & ses parens y consentant avec joie, elle reçut Hercule dans son lit. De cette union naquit un fils nommés Galatès, qui fut supérieur à tous les habitans de ce païs par sa force & par ses vertus. Quand il eut atteint l'âge d'homme, il monta sur le trône de ses peres. Il augmenta son royaume de plusieurs États voisins, & il s'acquit beaucoup de réputation à la guerre. Enfin, il donna à ses sujets le nom de Galates, & au païs de sa domination celui de Galatie ou de Gaules.

GALATIDE, *Galatis*, contrée de l'Asie. Polybe dit qu'Antiochus ayant mis les Arabes dans son parti, s'avança dans la Galatide, dont il se rendit maître. Cette Galatide c'est le païs de Galaad.

GALATIE, *Galatia*, (*b*) Γαλατία, province de l'Asie mineure, dont les bornes n'ont pas toujours été les mêmes. Selon les Cartes de M. d'Anville, la Galatie étoit bornée au nord par la Paphlagonie, au couchant par la Bithynie, au midi par la Phrygie, & à l'orient par la Cappadoce & le Pont.

Ptolémée donne une étendue différente à la Galatie. Selon lui, elle étoit bornée au couchant par la Bithynie, au nord

(*a*) Diod. Sicul. p. 210.

(*b*) Plut. T. I. p. 637. Pauf. pag. 408, 655. Strab. pag. 566. *& seq.* Plin. T. I. p. 290. Ptolem. L. V. c. 4. Just. L. 37. c. 4. Tit. Liv. L. XXXVII. c. 8. L. XXXVIII. c. 12. *& seq.* L. XXXIX. c. 6. Dio. Caff. p. 514. Appian. pag. 209, 217 Maccab. L. II. c. 8. v. 20. Actu. Apost. c. 16. v. 6. c. 18. v. 23. Roll. Hist. Anc. Tom. IV. pag. 198. *& suiv.* Hist. Rom. Tom. IV. pag. 355. *& suiv.* Tom. V. p. 634. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XVIII. p. 61, T. XIX. p. 610, 611.

par le Pont-Euxin, à l'orient par la Cappadoce. Mais, il ajoûte que ce qui est auprès de cette mer, est occupé par les Paphlagoniens. Il n'étend la Galatie jusqu'au Pont-Euxin, qu'en y comprenant la Paphlagonie, ce qui revient au même. Ainsi, il faut distinguer la Galatie qui s'étendoit jusqu'à la mer.

Strabon dit que les Galates sont au midi des Paphlagoniens; & Pline, après avoir décrit la Phrygie, ajoûte : » Il faut par-» ler en même tems de la Gala-» tie qui est au-dessus, & dont » la plûpart des terres sont de » la Phrygie. Elle avoit autre-» fois pour capitale Gordium. » Ceux d'entre les Gaulois qui » se sont établis dans cette con-» trée, s'appellent *Tolistobogi*, » *Voturi* & *Ambitui*. Ceux qui » habitent un canton de la » Méonie & de la Paphlago-» nie, sont les *Trocmi*. Elle a » au septentrion & au levant » la Cappadoce, dont la plus » fertile partie a été envahie » par les *Tectosages* & les *Teuto-» bodiacis*. « Le même Auteur ajoûte peu après. » La Galatie » touche aussi à la Cabalie » qui est de la Pamphylie, au » petit canton de Milye, qui est » aux environs de Baris, au » quartier Cyllantique, à celui » d'Oroanda, qui est de la Pisi-» die, enfin à l'Obigene, qui » fait partie de la Lycaonie. « Les *Voturi* & les *Ambitui* ne sont guère connus, non plus que ceux que Ptolémée appelle *Proseilemenitæ* & *Bezni*. On sçait seulement qu'ils étoient voisins des Lycaoniens, ou peut-être mêlés avec eux.. Strabon ne connoît que trois nations entre les Galates, les *Trocmi* & les *Tolistoges*, qui portoient le nom de leurs chefs, & les *Tectosagi*, peuples de la Gaule.

La Galatie prit ce nom des Gaulois qui s'en emparerent. On peut voir sous l'article de Gaule, une histoire suivie de la marche de cette colonie. Nous nous bornerons ici à raconter ce que Tite-Live nous en apprend. Ce peuple, dit-il, sortant en foule de la Gaule sa patrie, ou parce qu'il s'y trouvoit trop serré, peu attiré par l'espérance du butin, persuadé d'ailleurs qu'il ne trouveroit sur sa route aucune nation qui lui fût égale en valeur, arriva sous la conduite de Brennus jusques dans le païs des Dardaniens. Alors, il s'éleva une sédition qui partagea la nation en deux corps. Les uns resterent avec Brennus leur premier chef; ce sont ceux dont le désastre devant Delphes est si célebre dans l'histoire. Les autres, au nombre de vingt mille, ayant choisi Léonorius & Lutarius pour les commander, passerent avec eux dans la Thrace. Là, en combattant avec bravoure ceux qui vouloient les arrêter, & mettant à contribution ceux qui leur demandoient la paix, ils pousserent jusqu'à Byzance; & pendant un long-tems ils firent payer tribut à toute la côte de la Propontide, dont ils s'étoient rendus maîtres. Dans la

suite, apprenant de près combien les terres de l'Asie étoient fertiles, il leur prit envie d'aller s'y établir. S'étant donc emparés par fraude de Lysimachie, & ayant soumis toute la Chersonnese par la force des armes, ils descendirent jusqu'aux bords de l'Hellespont. Appercevant de-là ce riche païs, qui n'étoit séparé d'eux que par un bras de mer fort étroit, ils conçurent un désir encore plus violent d'y passer. Ils envoyerent donc des Ambassadeurs à Antipater, gouverneur de cette côte, pour lui en demander la liberté. Mais, comme il les amusoit de promesses sans rien terminer, Lutarius passa le détroit, & entra en Asie, où Léonorius le suivit de près. Réunis ensemble, ils donnerent du secours à Nicomede, roi de Bithynie, qui par leur moyen devint maître de tout le païs qui porta depuis ce nom, & dont Zybete occupoit une partie. De Bithynie, ils s'avancerent dans l'Asie. De vingt mille hommes qu'ils étoient d'abord, il n'en restoit pas plus de dix mille. Cependant, ils imprimerent tant de terreur à tous les peuples qui habitoient en de-çà du mont Taurus, qu'il n'y en eut aucun qui ne se soumit à leur payer le tribut, les plus éloignés comme les plus voisins; ceux qui n'avoient point encore éprouvé leur valeur comme ceux qu'ils avoient vaincus. Enfin, comme la troupe qui restoit étoit composée originairement de trois peuples joints en un, les Tolistoboïens, les Trocmes, & les Tectosages, ils diviserent aussi l'Asie mineure en trois parties, dont chacune payeroit tribut à l'une des trois nations. Les Trocmes eurent pour leur part la côte de l'Hellespont. L'Éolide & l'Ionie échurent aux Tolistoboïens, & le milieu du païs aux Tectosages; en sorte qu'ils avoient rendu tributaire toute cette portion de l'Asie qui est en-deçà du mont Taurus. Pour eux, ils établirent leur demeure aux environs du fleuve Halys, & c'est là proprement le païs qui s'appelloit Gallo-Grece. Comme la plûpart des anciens habitans étoient des colonies venues de Grece, ces Gaulois mêlés avec eux furent appellés pour cette raison Gallo-Grecs. Par succession de tems, ils se multiplierent si fort, & se rendirent si redoutables, qu'à la fin les rois mêmes de Syrie ne refuserent pas de leur payer tribut. Attale, pere d'Eumene, fut le premier de ceux qui habitoienr alors dans l'Asie, qui osa le leur refuser; & leur ayant livré bataille, il remporta sur eux, contre l'attente de tout le monde, une victoire considérable. Mais, elle n'abattit pas tellement leur courage, qu'ils renonçassent à l'Empire du païs. Ils conserverent leur domination jusqu'au tems de la guerre d'Antiochus & des Romains. Après même que ce Prince eut été défait & chassé, ils comptoient bien qu'étant aussi éloignés de la mer qu'ils

l'étoient, l'armée Romaine n'entreprendroit pas de venir jusqu'à eux.

Ils se trompoient. Le consul Cn. Manlius forma le dessein de les aller attaquer. Après une marche fort longue, il arriva enfin sur les terres des Tolistoboïens. La réputation des Gaulois étoit grande dans toute cette contrée qu'ils avoient subjuguée par les armes, & où tout avoit été obligé de plier sous leurs efforts. Il crut devoir prévenir ses troupes, & détruire ce préjugé, avant que de les mettre en action. Pour cet effet, il les harangua; & le discours fini, l'armée témoigna par ses cris l'impatience où elle étoit qu'on la menât contre l'ennemi. Lorsqu'ils eurent passé le fleuve Sangarius, les prêtres Gaulois de Cybele vinrent de Pessinonte au-devant du Consul, revêtus de leurs habits sacerdotaux, & prononçant avec enthousiasme des vers prophétiques, dont le sens étoit que la déesse accordoit aux Romains une route sûre & aisée, la victoire sur leurs ennemis, & l'empire de toute cette région. Le Consul répondit qu'il acceptoit l'augure, & poursuivit son chemin.

Eufin, étant arrivé sur les terres des ennemis, il apprit que les Tolistoboïens s'étoient réfugiés sur le mont Olympe, les Tectosages à quelque distance de-là sur une autre montagne; & que les Trocmes, ayant mis leurs femmes & leurs enfans en dépôt dans le camp des derniers, avoient résolu d'aller sécourir les Tolistoboïens. Ce qui les avoit déterminés à prendre ce parti, c'est l'espérance où ils étoient que les Romains n'iroient pas les chercher sur des sommets inaccessibles, & que s'ils étoient assez téméraires pour l'entreprendre, il ne falloit qu'une poignée de monde pour les renverser & les défaire; & qu'enfin ils ne s'exposeroient pas à mourir de froid & de misere au pied de ces montagnes, en s'obstinant à y rester. Quoiqu'ils se crussent déjà assez défendus par la hauteur des rochers & des montagnes, pour plus de sûreté ils tirerent encore autour des sommets où ils s'étoient retranchés, un fossé qu'ils fortifierent d'une bonne palissade.

Le Consul, qui s'étoit bien attendu qu'il lui faudroit combattre de loin, & bien plus contre la difficulté des lieux, que contre les armes des ennemis, avoit fait une ample provision de javelots, de fleches, de balles de plomb, & de pierres d'une grosseur à pouvoir être lancées avec la fronde; & en cet état il alla camper à cinq milles du mont Olympe. Il arriva bientôt aux ennemis, non sans avoir essuyé beaucoup de dangers & de fatigues. Les deux partis engagerent d'abord l'action de loin, les Gaulois ayant l'avantage du lieu, mais les Romains leur étant supérieurs par l'abondance & la variété des traits. On ne se battit

pas long-tems avec égalité. Car, les boucliers des Gaulois, qui étoient longs sans beaucoup de largeur, ne couvroient qu'une partie de leurs vastes corps; & ils n'avoient point d'autres armes que leurs épées, dont ils ne pouvoient faire usage tant qu'on se battoit de loin. Ils n'avoient pas eu soin de faire amas de pierres, qui seules les pouvoient aider dans cette sorte d'attaque; & elles leur manquerent bientôt. Les Romains, au contraire, les blessoient de toutes parts à coups de fleche, de javelots, & de balles de plomb, sans qu'ils pussent les éviter. Lorsque les Gaulois se sentoient blessés, tâchant d'arracher le trait de leur corps, sans en pouvoir venir à bout, ils ne faisoient qu'augmenter la douleur dont ils étoient déchirés, & se rouloient par terre comme des furieux & des désespérés. Ceux qui prenoient le parti de fondre sur les ennemis, n'en étoient que plutôt & plus dangereusement percés; & dès qu'ils étoient à portée, les Vélites, c'est-à-dire, les armés à la légère, les tuoient à coups d'épée. Ces sortes de soldats portoient des boucliers de trois pieds dans leur main gauche, & dans la droite une demi-pique dont ils se servoient de loin; &, s'il falloit combattre de pied ferme, & main à main, ils passoient leur pique dans la gauche, & prenoient de la droite l'épée Espagnole qui pendoit à leur ceinture. Le peu qui restoit de Gaulois, voyant qu'ils ne pouvoient résister aux soldats armés à la légère, & qu'ils alloient avoir les légions sur les bras, s'enfuirent en désordre dans leur camp.

La tête des légions étant arrivée sur les hauteurs, le Consul ordonna aux soldats de faire alte, pour reprendre haleine; & leur montrant la colline jonchée des cadavres des Gaulois: *Si des gens armés de fleches & de frondes*, leur dit-il, *ont fait un tel carnage, que ne doit-on pas attendre des légions armées de toutes pièces? Les armés à la légère ont repoussé les Gaulois jusques dans leur camp; c'est à vous de les y forcer, & d'achever leur défaite.* Les Gaulois ne soutinrent pas long-tems le choc d'une infanterie si terrible. Voyant que ceux qui gardoient les portes de leur camp, avoient tous été taillés en pièces, ils n'attendent pas que les vainqueurs y entrent, mais s'enfuient de toutes parts. Ils se précipitent en aveugles à travers les rochers les plus escarpés. Ils tombent la plûpart dans des abîmes, & y perdent la vie dans le moment, ou y demeurent estropiés. Rien ne les arrête; l'ennemi est l'unique objet de la frayeur qui les emporte. Le Consul poursuivit les fuyards dans tous les endroits qui étoient pratiquables, & en fit un grand carnage. On ne sçut pas précisément le nombre de ceux qui furent tués; celui des prisonniers alloit à quarante mille personnes, en

comptant les femmes, les enfans, & autre troupe foible & inutile, que les Gaulois avoient entraînée avec eux.

Restoit une seconde guerre contre les Tectosages, qui n'avoient point eu de part à la défaite de leurs compatriotes. Le Consul, après avoir laissé prendre quelque repos à ses troupes, partit pour les aller chercher, & le troisième jour arriva à Ancyre, ville célebre du païs, dont les ennemis n'étoient éloignés que de dix mille. Les Tectosages ayant appris l'arrivée du Consul, lui envoyerent des députés, pour lui demander une entrevue, & pour traiter de paix; mais, leur véritable dessein étoit de le surprendre dans des embûches qu'ils lui avoient préparées, & où réellement il courut un grand risque. L'armée des Gaulois étoit composée de soixante-quatorze mille hommes. Celle des Romains, beaucoup inférieure pour le nombre, l'emportoit infiniment pour le courage, auquel la perfidie des ennemis avoit ajoûté une nouvelle pointe & une nouvelle force. Aussi, déjà vaincus & abattus par la défaite de leurs compatriotes, ils ne soutinrent pas le premier choc des Romains, & prirent la fuite. Les vainqueurs les poursuivirent vivement, sans avoir pu cependant en tuer plus de huit mille, tous les autres ayant passé le fleuve Halys avant qu'on pût les joindre. La plûpart des vainqueurs passerent cette nuit-là dans le camp des Gaulois. Le Consul ramena les autres dans le sien. Le lendemain, il fit la revue des prisonniers & du butin, qui se trouva immense, comme ayant été accumulé par la plus avide de toutes les nations, qui depuis un grand nombre d'années avoit soumis par les armes & pillé ces riches contrées qui sont en-deçà du mont Taurus.

Les Gaulois s'étant rassemblés de tous les lieux où la fuite les avoit dispersés, la plûpart blessés, sans armes & sans équipages, envoyerent des ambassadeurs au Consul, pour lui demander la paix.

Durant la guerre de Sylla & de Mithritade, ce dernier s'empara de la Galatie; & sous prétexte que quelques seigneurs de ce païs, mécontens de sa conduite, avoient conspiré contre lui, il en fit égorger beaucoup, & réduisit la Galatie en une province, à laquelle il donna des gouverneurs particuliers. Les Romains la lui céderent avec quelques autres païs, par un traité; mais, Pompée reconquit tout ce que ce Roi avoit possédé, & la Galatie y fut comprise. Les Romains la laisserent quelque tems à Déjotarus leur ami; mais, elle fut enfin réunie à l'Empire, comme province Romaine, sous Auguste.

Pline, ainsi qu'on l'a vu cidessus, donne à cette province le nom de Galatie. Tacite dit la Galatie & les Galates; & Tite-Live la Gallo-Grece. Stra-

bon employe ces deux noms ; il dit que la partie de la Phrygie occupée par les Gallo-Grecs, s'appelle Galatie. Tite-Live, parlant de la guerre de la Gallo-Grece, se sert presque toujours du nom de Gaulois, qui étoit commun aux Gaulois d'Europe, & aux Gaulois Asiatiques.

Les Grecs comprenoient sous le même nom la Gaule & la Galatie ; ils prirent dans la suite l'habitude de distinguer cette derniere par la petite Galatie. Socrate, dans son histoire ecclésiastique, dit : Léonce, Évêque d'Ancyre, qui est de la petite Galatie, Λεόντιος Ἀγκύρας, τῆς μικρᾶς Γαλατίας. Thémiste dit : ἐν Γαλατίᾳ τῇ Ἑλληνίδι, dans la Gaule Grecque. De-là vient que les Galates sont nommés Ἑλληνογαλάται, par Suidas.

Dans le quatrième siècle, la Galatie étoit partagée en trois provinces sous le diocèse Pontique, dans le département du préfet du prétoire d'Orient. La Galatie, gouvernée par un Consulaire, étoit au milieu des deux ; Ancyre en étoit la principale ville. Au midi étoit la Galatie salutaire, gouvernée par un Président, où étoit Laodicée. Au nord, & sur le Pont-Euxin, étoit la Paphlagonie, dont le gouverneur n'étoit appellé que Correcteur.

Les principales villes de la Galatie étoient Gordium, Germa, Pessinunte, Papyra, Ancyre, Gorbéus, Rosologiacum, Aspana & Tavia. L'Halys & un nombre d'autres fleuves arrosoient cette province. On y rencontroit plusieurs montagnes, & entre autres, le mont Dindyme & le mont Hypius. Ce païs, qui conserve encore aujourd'hui son nom, fait actuellement partie de la Turquie d'Asie.

Nous avons une épître de Saint Paul aux Galates. Cet Apôtre prêcha plus d'une fois dans leur païs, & y forma une église considérable; il est croyable que ce fut lui qui le premier y prêcha aux Gentils ; mais, on a lieu de présumer que Saint Pierre y avoit prêché avant lui aux Juifs, puisque sa première épître est adressée aux *Juifs de la dispersion du Pont, de la Galatie, de la Cappadoce*, &c. Et ce furent apparemment les Juifs qui y avoient été convertis par Saint Pierre, qui causerent parmi les Gentils convertis de la même nation, les troubles qui donnerent occasion à Saint Paul de leur écrire son épître, dans laquelle il s'applique principalement à établir sa qualité d'Apôtre, que l'on vouloit lui contester, pour le mettre au-dessous de Saint Pierre qui ne prêchoit ordinairement qu'aux Juifs, & qui observoit les cérémonies de la loi. Il montre ensuite l'inutilité de ces cérémonies, & sur-tout de celles de la Circoncision ; il s'éleve avec force contre les faux Docteurs, qui cherchoient à le décrier & à détruire son autorité ; enfin, il leur donne d'ex-

cellens préceptes pous le règlement de leurs mœurs, & pour se conserver dans la pureté du Christianisme. Les souscriptions, qui se lisent dans les éditions Grecques de cette épître, marquent qu'elle fut écrite de Rome. Théodoret croit que c'est la première de celles que Saint Paul écrivit de cette ville, & Saint Jérôme veut qu'il l'ait écrite étant dans les liens. Mais, nous aimons mieux suivre le sentiment de ceux qui veulent qu'elle ait été écrite d'Éphèse, l'an de Jesus-Christ 55.

Dans les livres des Maccabées, il est dit que Judas Maccabée, exhortant ses gens à combattre vaillamment contre les Syriens, leur rapporta divers exemples de la protection de Dieu sur les Hébreux, & entre autres celle qu'ils éprouverent dans un combat qui se donna dans la Babylonie, où six mille Juifs tuerent cent vingt mille Galates. Le Grec est plus circonstancié. Il porte que les Galates étant venus attaquer l'armée des Juifs dans la Babylonie, l'armée des Juifs n'étoit que de huit mille hommes, soutenus de quatre mille Macédoniens; ces derniers n'osant en venir aux mains, les huit mille Juifs seuls défirent cent vingt mille Galates. L'Écriture ne nous apprend rien sur le tems & les autres circonstances de cette défaite, nous n'en pouvons rien dire d'assuré. Il y a même assez d'apparence qu'il faut entendre ici, non les Galates établis dans la Galatie, mais les Gaulois qui étoient alors répandus dans l'Asie. Le Grec *Galatai* se prend également pour les uns & pour les autres.

GALATIE, *Galatia*, Γαλατία, nom qui se trouve employé par quelques historiens Grecs pour signifier la Gaule. *Voyez* Gaule.

Une ville de Phrygie, selon Zosime, a porté le nom de Galatie.

GALATIE, *Galatia*, (*a*) Γαλατία, forteresse d'Italie dans la Campanie, selon Tite-Live. Cette forteresse fut prise par Annibal, l'an 211 avant l'Ére Chrétienne. Il y en a qui lisent Calatie.

GALAXAURE, *Galaxaure*, (*b*) l'une des nymphes Océanides, fille de l'Océan & de Téthys.

GALAXIE, *Galaxia*, (*c*) païs imaginaire, dont il est parlé dans Lucien.

GALAXIE, *Galaxia*, lieu particulier de la Grece dans la Béotie. Plutarque en parle dans le traité de la Pythie. La carte de Peutinger met un lieu du même nom dans la Mauritanie Césariense.

GALAXIES, *Galaxia*, (*d*)

(*a*) Tit. Liv. L. XXVI. c. 5.
(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 72.
(*c*) Lucian. T. I. p. 720.
(*d*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 216. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 526.

fête en l'honneur d'Apollon; suivant Meursius. Elle prenoit son nom d'un gâteau d'orge cuit avec du lait, qui faisoit en ce jour-là la matière principale du sacrifice. D'autres disent que c'étoit de la bouillie d'orge avec du lait. Il importe peu pour le fond de la chose, que ce fût un gâteau ou de la bouillie.

GALBA, *Galba*. *Voyez* Servius & Sulpicius.

GALBA [SERVIUS, *& non pas* SERGIUS], *Servius Galba*, (*a*) fut un des plus éloquens personnages de son tems. Sénèque rapporte qu'étant préteur en Espagne, il y fit perfidement égorger trente mille Lusitaniens, & causa une cruelle guerre. Cette conduite le fit déférer au Sénat par M. Porcius Caton & par L. Scribonius Libon. Cicéron *in Bruto* ajoûte qu'il auroit subi la condamnation entière, s'il n'avoit ému la miséricorde du peuple.

GALBA, *Galba*, (*b*) Roi des peuples appellés Suessonnois, estimé dans les Gaules, par sa prudence & par son équité, règnoit du tems de César sur douze villes, dans un païs vaste & fertile. Les Belges lui déférerent le commandement général de leur armée, lorsqu'ils marcherent contre César. Ses deux fils ayant été fait prisonniers, furent donnés en ôtages à César.

GALBA [P.], *P. Galba*, (*c*) Pontife Romain, selon Cicéron.

GALBA [P.], *P. Galba*, (*d*) petit-fils du fameux Orateur du même nom. Il avoit été tribun militaire contre Mithridate, & durant les guerres civiles sous Sylla, puis Questeur l'an de Rome 673, Édile curule l'an de Rome 677, & l'un des Juges l'an de Rome 683.

Ce P. Galba se mit sur les rangs pour briguer le Consulat avec Cicéron. » De tous mes » Compétiteurs, dit Cicéron à » ce sujet, il n'y a encore que » P. Galba qui se déclare. On » le refuse ouvertement & sans » détour, ainsi qu'il se prati- » quoit anciennement. Tout le » monde croit que son trop » grand empressement à bri- » guer, tournera à mon avan- » tage; car, la plûpart des gens » alleguent pour raison de ce » qu'ils le refusent, qu'ils ne » peuvent pas me refuser; » ainsi, j'espere que le bruit » même qui s'est répandu là- » dessus, que tout ce monde-là » m'est favorable, ne me sera » pas inutile. «

GALBÆ CASTRUM, c'est-à-dire, le Camp de Galba. Jules César, dans ses Commentaires de la guerre des Gaules, parle d'un camp où Galba se

(*a*) Tacit. Annal. L. III. c. 66. Corn. Nep. in M. Porc. Caton. c. 3. Vell. Paterc. L. I. c. 17.

(*b*) Cæs. de Bell. Gall. L. II. pag. 63, 64, 74.

(*c*) Cicer. Orat. de Arusp. respons. c. 10.

(*d*) Cicer. ad T. P. Attic. L. I. Epist. 10. in Verr. L. III. c. 12.

fortifia, & où il se défendit avec une extrême bravoure. On en voit encore les restes entre Saint-Maurice & Saint-Jean-le-Vieux, & on le nomme la motte des Sarazins.

GALBIAINS, *Galbiani*, (*a*) nom donné à ceux qui suivoient le parti de Galba.

GALBIANA, *Galbiana*, (*b*) nom d'une légion Romaine; c'étoit la septième légion, au rapport de Tacite.

GALBULA, *Galbula*, (*c*) espèce d'oiseau que les Anciens mangeoient, & qu'on croit être le même que le Loriot.

GALEA. *Voyez* Casque.

GALEAGRA, *Galeagra*, (*d*) tour de Sicile, située près du port des Trogiliens, selon Tite-Live. On la nomme présentement Scala Græca. Ce port est immédiatement au nord de Syracuse.

GALÉAIRE, *ou* GALIAIRE, *Galearius*, *Galiarius*, nom que les Romains donnoient aux goujats ou valets des soldats. On le donnoit d'abord aux soldats armés de casques, du mot Latin *Galea*, casque, armure de tête.

GALENE, *Galene*, Γαλήνη, (*e*) nymphe, fille de Nérée & de Doris. Dans un dialogue de Lucien, elle s'entretient avec Panope.

GALÉNISTE; c'est l'épithete par laquelle on désigne les médecins de la secte de Galien, ou qui sont attachés à sa doctrine; on emploie aussi ce terme substantivement pour indiquer ces mêmes médecins.

GALÉOTE, *Galeotes*, fils d'Apollon. *Voyez* l'article suivant.

GALÉOTES, *Galeotæ*, certains hommes en Sicile, qui se mêloient de l'art de deviner. Bochart écrit que ce nom vient du mot Syriac *Gala*; c'est-à-dire, révéler. Les Mythologues, qui ont ignoré cette origine, ont eu recours à la fable, & tirent ce nom d'un certain Galéote, fils d'Apollon & de Thémiste, dont Étienne de Byzance fait mention. On dit que ces devins firent bâtir la ville de Telmesse, par l'avis de l'oracle.

Cicéron raconte que la mere de Denys I, tyran de Syracuse, étant grosse de son fils, songea qu'elle accouchoit d'un petit satyre. Les Galéotes, ayant été consultés, répondirent que l'enfant qui viendroit au monde seroit long-tems le plus heureux homme de la Grece. Ils auroient bien deviné, s'ils eussent prédit le contraire. Il paroît que Denys n'a jamais joui d'aucun bonheur, ni dans sa jeunesse, ni dans un âge mûr; la nature de son caractère y mettoit un obstacle invincible. Il fut encore plus malheureux dans un âge avancé; enfin, il périt de mort violente, 386 ans avant Jesus-Christ. Il habitoit pendant les

(*a*) Tacit. Hist. L. I. c. 51.
(*b*) Tacit. Hist. L. II. c. 86.
(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 117.
(*d*) Tit. Liv. L. XXV. c. 23.
(*e*) Lucian. T. I. p. 195. *& seq.*

dernières années de sa vie, une maison soûterreine, où personne, pas même sa femme & son fils ne pouvoient entrer sans avoir quitté leurs habits; ce tyran trembloit sans cesse qu'ils n'eussent des armes cachées dessous pour le poignarder.

GALEPSUS, *Galepsus*, (*a*) Γαληψὸς ville de Thrace, selon Étienne de Byzance, qui l'étend beaucoup trop de ce côté-là : elle étoit de la Macédoine, dans le golfe Toronaïque, selon Hérodote, qui nomme de suite Torone, Galepsus, Sermyla, &c., villes qui étoient dans ce golfe. Thucydide la nomme Galepsus, colonie des Thasiens; mais, l'interprete Latin écrit Gampsus, quoiqu'il y ait dans le Grec Γαληψὸν, comme il doit y avoir.

Berkelius a bien vu que l'article d'Étienne de Byzance étoit tronqué, & qu'on en a retranché ce qu'il y dit du fondateur de cette ville. On trouve qu'elle portoit le nom de Galepsus, fils de Thasus & de Télépha. L'étymologie le marque ainsi; & sans doute Étienne de Byzance le disoit de même. C'est sa manière de chercher l'origine des villes dans quelque généalogie fabuleuse du héros dont elle portoit toujours le nom. Jamais les Grecs n'étoient embarrassés sur ce chapitre. Au lieu que les héros auroient dû bâtir des villes, c'étoient au contraire les villes, dont les noms faisoient imaginer des Héros qui méritassent d'en être les fondateurs.

GALEPSUS, *Galepsus*, Γαληψὸς, lieu maritime de l'Eubée, selon Plutarque, dans ses propos de table, où il en donne une agréable description; mais, Ortélius a fait connoître que le nom doit être changé en Udepsus.

GALÉRIA, *Galeria*, (*b*) femme de Vitellius, accorda sa protection à l'orateur M. Galérius Trachalus, qui semble avoir été son parent. Cette Princesse est louée pour sa grande douceur; après la mort de son mari, elle prit soin de lui procurer les honneurs de la sépulture.

GALERIA, *Galeria*, (*c*) nom d'une centurie Romaine. Il en est fait mention dans Tite-Live.

GALERIA, *Galeria*, nom d'une Tribu Romaine. *Voyez* Tribu.

GALÉRIANUS [CALPURNIUS], *Calpurnius Galerianus*, (*d*) fils de C. Pison, fut mis à mort par l'ordre de Mucien, l'an de Jesus-Christ 69. Tout le crime de ce jeune homme étoit un nom illustre, les graces brillantes de l'âge, & les vains dis-

(*a*) Herod. L. VII. c. 122. Thucyd. pag. 346.

(*b*) Tacit. Hist. L. II. c. 60, 64. Crév. Hist. des Emp. Tom. III. p. 70, 122, 136, 246.

(*c*) Tit. Liv. L. XXVII. c. 6.

(*d*) Tacit. Hist. L. IV. c. 11, 49. Crév. Hist. des Emp. Tom. III. pag. 284, 285.

cours de la multitude, qui avoit les yeux sur lui. Comme l'autorité du gouvernement nouvellement établie n'étoit pas encore pleinement affermie, & qu'il restoit dans la ville un levain de trouble & d'agitation, il se trouvoit des esprit téméraires qui, dans leurs propos inconsidérés, sembloient inviter Calpurnius Galérianus à aspirer à la souveraine puissance. Il n'en fallut pas davantage pour déterminer Mucien à s'en défaire. Il lui donna des gardes, qui l'emmenerent hors de la ville, où sa mort auroit fait trop d'éclat; il ordonna qu'on lui ouvrît les veines, lorsqu'il en seroit à quarante milles de distance; ce qui fut exécuté, & il mourut après avoir perdu tout son sang.

GALERIE, *Galeria*, (*a*) Γαλερία, ville de Sicile, selon Diodore de Sicile. L'an 345 avant l'Ére Chrétienne, les habitans d'Entelle, assiégés par les Carthaginois, envoyerent demander du secours à ceux de Galerie, qui firent marcher vers eux mille hommes armés. Mais, les Carthaginois s'avançant à leur rencontre, & les enveloppant par la supériorité de leur nombre, n'en laisserent pas un seul en vie.

Long-tems après, les soldats de Dinocrate, qui ne montoient pas à moins de trois mille hommes de pied, & de deux mille hommes de cheval, prirent la ville de Galerie, du consentement des citoyens mêmes qui les avoient appellés; & en ayant chassé la garnison d'Agathocle, Dinocrate campa lui-même au-dehors & au pied des remparts. Agathocle ayant envoyé sur le champ contre eux Pasiphile & Démophile, à la tête de cinq mille hommes, ils livrerent un vigoureux combat aux ennemis commandés par Dinocrate & par Philonide, qui conduisoient chacun une aîle. L'animosité réciproque des combattans tint la bataille assez long-tems douteuse; mais, la chûte de Philonide, un des deux chefs des Bannis, ayant donné lieu à son bataillon de reculer, Dinocrate fut bientôt obligé d'en faire autant. Pasiphile, les poursuivant à la tête de son bataillon, mit par terre un grand nombre de ces fuyards; & ayant repris la ville de Galerie, il y fit punir tous les auteurs de la révolte.

Phavorin nomme cette ville *Galerina*. Étienne de Byzance dit *Galarina Urbs* pour signifier la ville, & *Galaria*, pour le païs. C'est présentement Gagliano.

GALERIE, (*b*) terme qui, en architecture, signifie un lieu beaucoup plus long que large, voûté, ou plafonné, & fermé de croisées.

Du Cange dérive ce mot de *Galeria*, qui signifie *un appartement propre & bien orné*; du moins,

(*a*) Diod. Sicul. p. 545, 727.

(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VI. pag. 565. *& suiv.*

c'est de nos jours l'endroit d'un palais, que l'on s'attache le plus à rendre magnifique; & que l'on embellit davantage, sur-tout des richesses des beaux arts; comme de tableaux, de statues, de figures de bronze, de marbre, d'antiques, &c.

Il y a dans l'Europe des Galeries fameuses par les seules peintures qui y sont adhérentes, & alors on désigne ces ouvrages pittoresques, par la Galerie même qui en est décorée. Ainsi, l'on dit, la Galerie du palais Farnèse, la Galerie du Luxembourg, la Galerie de Versailles, la Galerie de Saint Cloud.

Les Anciens avoient aussi des Galeries; mais, entre toutes celles dont les Auteurs font mention, il n'y en a sans contredit aucune qui l'emporte sur celle de Verrès. Le rival d'Hortensius signala sa jeunesse à en tracer le tableau, lorsqu'il accusa & convainquit le possesseur de cette Galerie, de n'être qu'un voleur public. Le goût curieux de ce voleur public embrassoit les plus rares productions de l'art de la nature; il n'y avoit rien de trop beau pour lui; sa maison étoit superbe, ses cours & ses jardins n'offroient que marbre & statues. Mais, ce qu'il avoit rassemblé de plus précieux par ses rapines, remplissoit sa Galerie. Jouissons du spectacle qu'en donne Cicéron.

La statue de Jupiter étoit une des plus apparentes qu'on vît dans la Galerie de Verrès. Elle représentoit Jupiter surnommé ΟΥΡΙΟΣ, *le dispensateur des vents favorables.* On ne connoissoit dans tout le monde que trois statues de Jupiter avec ce titre; l'une étoit au capitole, où Quintius Flaminius l'avoit consacrée des dépouilles de la Macédoine; l'autre, dans un ancien temple bâti à l'endroit le plus étroit du Bosphore de Thrace; la troisième avoit été apportée de Syracuse dans la Galerie de Verrès. Ce Jupiter que les Grecs nommoient Οὔριος, les Romains, sans aucun égard au surnom qu'il avoit en Grec, le nommerent *IMPERATOR.* On peut croire que Q. Flaminius, pour rapporter à la protection des Dieux tout le succès qu'il avoit eu en Macédoine, consacra sous ce titre la statue de Jupiter qui étoit le fruit de sa victoire.

La Diane de Ségeste n'étoit pas moins remarquable. C'étoit une grande & riche statue de bronze; la Déesse étoit voilée à la manière des divinités du premier ordre. Mais, dans cette grande taille, & avec une draperie si majestueuse, on retrouvoit l'air & toute la légèreté de la jeunesse. Elle portoit le carquois attaché sur l'épaule; de la main droite elle tenoit son arc, & dans la main gauche elle avoit un flambeau allumé. L'antiquité chargeoit de symboles les figures de ses dieux, pour en exprimer tous les différens attributs; en quoi elle n'a peut-être pas eu toujours assez d'égard au tout ensemble. Pétrarque a mar-

qué plus d'attention pour la vraisemblance ; il n'a jamais donné de flambeau à l'amour. Que servent en effet un arc & des fleches à qui a une main occupée?

Cette statue de toute antiquiquité avoit appartenu à Ségeste, ville de Sicile fondée par Enée; elle en étoit en même tems un des plus beaux ornemens & la plus célebre dévotion. Les Carthaginois l'avoient enlevée. Quelques siècles s'étant écoulés, le jeune Scipion, vainqueur de Carthage, la rendit aux Ségestains. On la remit sur sa base avec une inscription en gros caractères, qui marquoit le bienfait & la piété de Scipion. Verrès, peu scrupuleux, se l'appropria. Cette Diane est d'autant plus digne de notre curiosité, que les médailles de Ségeste ne nous présentent rien de semblable.

Deux statues de Cérès étoient l'élite de tous les temples de la Sicile, où Verrès avoit commandé pendant trois ans. L'une venoit de Catane, l'autre d'Enna, deux villes qui gravoient sur leurs monnoies la tête de Cérès.

Celle de Catane avoit de tout tems été révérée dans l'obscurité d'un lieu saint, où les hommes n'entroient point. Les femmes & les filles étoient chargées d'y célébrer les mystères de la déesse.

Celle d'Enna étoit encore plus respectable ; c'étoit une figure de bronze ni grande ni petite, mais d'un travail singulier. La déesse tenoit une torche de chaque main, pour représenter celles qu'elle alluma aux feux du mont Etna, lorsqu'elle cherchoit sa fille que Pluton avoit enlevée.

L'an de Rome 622, après que le meurtre de Tibérius Gracchus eut jetté le trouble & l'épouvante dans la République, on trouva que les vers de la Sibylle ordonnoient d'appaiser Cérès. Les députés du college des prêtres se transporterent à Enna aux pieds de cette statue, & ne furent pas moins frappés de religion, que s'ils fussent venus sous les yeux de la déesse même.

Mercure, chez Verrès, n'étoit que trop à sa place. C'étoit celui-là même à qui les Tyndaritains offroient tous les ans des sacrifices réglés. La statue étoit d'un grand prix.. Scipion vainqueur de l'Afrique l'avoit rendue au culte de ces peuples, dont les médailles où l'on voit le Caducée, font une preuve de leur vénération pour Mercure. Verrès, sans victoires, la leur enleva.

L'Apollon étoit revenu de même à ceux d'Agrigente ; il étoit dans le temple d'Esculape. Myron ce fameux statuaire y avoit épuisé tout son art, & pour rendre son nom éternel, il l'avoit mis sur une des cuisses en petits caractères d'argent, C'étoit faire une chose défendue. Phidias, dit Cicéron, voyant qu'il ne lui étoit pas

permis, de mettre son nom sur le bouclier de Minerve, trouva le moyen d'y mettre son portrait. On peut juger combien le nom de Myron, mis contre la défense dans quelque pli de cette statue, en rehaussoit le prix dans la fantaisie des curieux.

L'Hercule étoit du même ouvrier. Verrès l'avoit eu à Messine d'un C. Heius, qui, parmi ses dieux domestiques, possédoit ce qu'on voyoit de plus singulier & de plus beau dans cette ville.

De-là lui venoit le Cupidon de Praxitele, le pareil du Cupidon qu'on alloit voir à Thespies; celui de Verrès avoit déjà été vu à Rome. Pline le met au rang des chef-d'œuvres de Praxitele.

Auprès de ces divinités on voyoit les Canéphores qui avoient tant de part dans la pompe de leurs fêtes. On appelloit Canéphores à Athènes, de jeunes filles qui, parées superbement, marchoient dans les processions solemnelles, portant sur leurs têtes, & soutenant avec leurs mains des corbeilles remplies de choses destinées au culte des dieux. Telles on voyoit celles-ci; c'étoient deux figures de bronze d'une grandeur médiocre, mais dont la beauté répondoit à l'habileté & à la réputation de Polyclete.

Considérons à présent l'Aristée, le Péon, & le Ténès. L'Aristée venoit de Syracuse, où il étoit honoré dans le même temple que Bacchus. C'étoit un demi-dieu fils d'Apollon & de la nymphe Cyrene. Sa figure étoit d'un jeune berger; ses emplois étoient rustiques, le soin des troupeaux, des abeilles & des oliviers. Il avoit enseigné aux hommes l'usage du lait, du miel & de l'huile. Après le soin que Pindare a pris pour décrire sa naissance, son éducation, ses connoissances & sa gloire, il n'est pas étonnant que les plus grands maîtres de l'art se soient étudiés à en faire de belles statues. Les Poëtes ont souvent inspiré les peintres & les sculpteurs.

Le Péan ou le Péon venoit de la même ville, mais du temple d'Esculape avec qui il partageoit les honneurs divins. C'étoit le médecin des dieux, le plus heureux de tous les médecins. Cette figure austere faisoit un contraste très-agréable avec l'Aristée que l'on peut imaginer aujourd'hui, ou comme l'Antinoüs, ou, si l'on veut, comme le saint Jean-Baptiste de Raphaël.

Pour le Ténès, il venoit de plus loin. Verrès l'avoit pris en passant à Ténédos. Il avoit déjà fait un voyage à Rome, où il avoit paru dans le comice. On l'avoit rendu à sa ville dont il passoit pour le fondateur, & où il étoit révéré comme le dieu tutélaire. Il faut avouer que c'est une chose bien avantageuse que de s'attacher tout un peuple. Ce Ténès étoit un scélérat, qui s'étant diffamé dans

son païs, par un commerce criminel qu'il entretenoit avec sa belle-mere, se réfugia dans cette isle déserte, & la rendit célebre par sa retraite, & par une ville qu'il y bâtit. Quelques Antiquaires croient voir sur une médaille de Ténédos la tête de Ténès adossée à celle de sa belle-mere ou de sa sœur.

Si la tête de Ténès est douteuse sur les monnoies de Ténédos, celle de Sappho ne l'est pas sur celles de Mytilene sa patrie. Son rare mérite dans la poësie en avoit fait une espèce de divinité ; aussi, parmi les dieux de toute espèce qui paroient la Galerie de Verrès, on admiroit la Sappho de bronze du célebre statuaire Silanion. Rien n'étoit plus fini que cette statue. Verrès l'avoit tirée du Prytanée de Syracuse. Pline raconte que Silanion ayant jetté en bronze la statue d'Apollodore son confrere, homme violent, & qui par dégoût brisoit souvent ses propres ouvrages, le représenta si parfaitement, que l'on croyoit voir, non Apollodore, mais la colère en personne. A juger de l'un par l'autre, la Sappho de Verrès étoit, non un poëte, mais la poësie, non une femme passionnée, mais la passion en personne. L'épigramme de l'Anthologie sur un portrait de Sappho, lui donne également, & la noblesse des muses, & les graces de Vénus.

Telles étoient les statues que Cicéron trouva chez Verrès, lorsqu'en qualité de son accusateur, il s'y transporta selon la coûtume, pour s'assurer de ses papiers. Verrès en avoit beaucoup d'autres. Scio, Samos, Aspende, Perge, la Sicile, le monde entier avoit servi sa curiosité. Cicéron prétend que la curiosité de Verrès avoit plus coûté de dieux à Syracuse, que la victoire de Marcellus n'y avoit coûté d'hommes. Verrès avoit mis des statues en dépôt chez ses amis; il leur en avoit donné, aussi-bien qu'à ses protecteurs.

Un morceau unique, & que Verrès ne montroit qu'à ses bons amis, c'étoit la statue de ce joueur de lyre, dont la manière de toucher cet instrument avoit, parmi les Grecs, fondé un proverbe ; car, comme il sembloit ne jouer que pour lui seul, sans se mettre en peine si les autres l'entendoient, on lui comparoît ceux qui ne songeoient qu'à leur intérêt particulier : *C'est*, disoit-on, *le musicien d'Aspende, il ne joue que pour lui.* Aspende étoit une ville ancienne & fameuse dans la Pamphylie. Verrès y fit une ample moisson ; mais, il ne prisoit rien autant que son joueur de lyre. La vue n'en étoit que pour lui seul ; en quoi, dit Cicéron, il renchérit par-dessus l'adresse du musicien.

Examinons présentement des morceaux qui n'étoient pas ce que Verrès avoit de moins précieux. Nous mettons dans ce rang plusieurs petites victoires,

telles que nous les voyons dans les médailles sur la main des divinités. Il y en avoit entre autres une fort belle, que Verrès avoit détachée à Enna d'une grande statue de Cérès. Il y en avoit d'ivoire; Verrès avoit eu celles-là d'un ancien temple de Junon, bâti sur le promontoire de Malte. C'est apparemment cette Junon qu'on voit sur les médailles puniques de cette isle. L'usage de l'ivoire, dans les ouvrages de sculpture, étoit ordinaire dès les premiers tems de la Grece. Homère en parle, quoiqu'il ne parlé jamais des éléphans.

Un grand vase en forme de cruche, *hydria*, ornoit une magnifique table de citronnier. Elle étoit de la façon de Boëthus Carthaginois, dont Pline nous a transmis la gloire avec la liste de ses principaux ouvrages. Il excelloit sur-tout à travailler en argent, ce qui peut faire croire que cette Hydria étoit d'argent; & cela est d'autant plus vraisemblable, que Cicéron fait attention au poids. Quelque beau cependant que fût ce vase, celui d'à-côté étoit encore plus admirable. C'étoit une seule pierre précieuse, creusée avec une adresse & un travail prodigieux. Cette pièce venoit d'Orient; elle étoit tombée entre les mains de Verrès avec le riche Candélabre dont nous parlerons dans la suite.

Il n'y avoit point en Sicile de maison un peu accommodée, qui n'eût son argenterie pour servir au culte des dieux domestiques. Elle consistoit en pateres de toutes grandeurs, soit pour les offrandes, soit pour les libations, & en cassolettes à faire fumer l'encens. Ces pièces étoient toutes plus précieuses pour la façon que pour le métal. A les voir, on pouvoit juger que les arts dans la Sicile avoient été portés à un haut degré de perfection. Verrès, aidé de deux Grecs qui s'étoient donnés à lui, l'un peintre, l'autre statuaire, avoit choisi parmi tant de richesses ce qui convenoit le mieux pour l'ornement de sa Galerie. C'étoit des coupes de forme ovale, *scaphia*, chargées de figures en relief, & de pièces de rapport, *emblematis;* des vases de Corinthe posés sur des tables de marbre soutenues sur trois pieds, à la manière du sacré trépied de Delphes, & qu'on appelloit pour cela *mensæ Delphicæ*. Si Verrès n'agréoit pas les vases entiers, il en détachoit du moins les anses, les petites statues, & les morceaux de ciselure incrustés, pour en faire ensuite usage dans des vases plus riches & mieux travaillés.

Il faut de tout chez un curieux comme Verrès. On trouvoit ici des cuirasses & des casques d'airain de Corinthe ciselés, de grandes urnes du même métal & du même travail, des dents d'éléphans d'une grandeur incroyable, sur lesquelles on lisoit en caractères Puniques, que le roi Masinissa les avoit

renvoyées à Malte au temple de Junon, d'où le général les avoit enlevées. On y trouvoit jusqu'à l'équipage du cheval, *phaleras*, qui avoit appartenu au roi Hiéron; à côté de quoi, deux petits chevaux d'argent sur deux piédestaux, offroient un nouveau spectacle aux yeux des connoisseurs.

L'Antique, indépendamment de la matière, se soutient par lui même. L'ancienneté & le grand goût en font le mérite. Les vases d'or, dont Verrès avoit un très-grand nombre, étoient modernes; mais, il avoit sçu les rendre, & plus beaux, & aussi respectables que l'antique. Il avoit établi à Syracuse, dans l'ancien palais des Rois, un grand attellier d'orfévrerie, où, pendant huit mois entiers, tous les ouvriers qui ont rapport à cet art, soit pour dessiner les vases, soit pour y ajoûter des ornemens, travaillerent continuellement pour Verrès, & ne travaillerent qu'en or. Le grand art des ouvriers consistoit dans l'élégance du dessein, & dans une belle proportion des pièces nouvelles, avec les morceaux anciens qu'on y devoit enchasser, & que Verrès avoit exprès détachés de tout ce qui lui avoit passé par les mains. On eût dit que ces différentes pièces étoient faites l'une pour l'autre, tant le mélange en étoit conduit & ménagé avec intelligence & justesse.

Les tapisseries étoient rehaussées d'or; cette mode venoit d'Attalus roi de Pergame. Le reste des meubles n'y cédoit en rien; la pourpre de Tyr y éclatoit de tous côtés. Verrès, pendant tout le tems de son gouvernement, avoit établi dans les meilleures villes de la Sicile & à Malte, des manufactures où l'on ne travailloit qu'à ses meubles. Toutes les laines étoient teintes en pourpre. Il fournissoit la matière, la façon ne lui coûtoit rien.

Il n'est pas possible aujourd'hui de sçavoir qui étoient ces anciens rois ou tyrans de Sicile, dont les vingt-sept portraits du temple de Minerve à Syracuse étoient rangés par ordre dans la Galerie de Verrès. A peine en trouve-t-on huit ou neuf dans les médailles de Sicile. Dans d'autres tableaux anciens qu'il avoit tirés du même temple, on voyoit un combat de cavalerie d'Agathocle, ce tyran de Sicile qui, du dernier rang des citoyens, s'étoit élevé à la souveraine puissance de son païs. Nous avons dans les médailles la tête de cet Agathocle.

La porte de la Galerie étoit richement historiée. Verrès avoit dépouillé celle du temple de Minerve à Syracuse, la plus belle & la plus magnifique porte qui fût à aucun temple. Plusieurs fameux Auteurs Grecs en avoient parlé dans leurs écrits, & tous convenoient que c'étoit une merveille de l'art. Elle étoit décorée d'une ma-

nière également convenable, au temple de la déesse des beaux arts, & à une Galerie qui renfermoit ce que les beaux arts avoient produit de plus précieux. Une très-belle tête de Gorgone, coëffée de ses serpens & travaillée en perfection, remplissoit le milieu; le reste étoit couvert d'ivoire sculpté, où divers sujets de la fable étoient représentés. Virgile décrit quelque chose de semblable dans le projet du temple qu'il promet à Auguste. Verrès avoit enlevé des portes de ce fameux temple, de gros clous dont les têtes étoient d'or, & en avoit orné la porte de sa Galerie. A côté de la porte, on trouvoit deux grandes & belles statues, que Verrès avoit emportées du temple de Junon à Samos. Elles pouvoient être d'un Théodore de Samos, habile peintre & statuaire dont parle Pline, & dont Platon fait mention en quelque endroit.

La Galerie étoit éclairée par plusieurs lustres de bronze, mais surtout par un Candélabre merveilleux, que deux Princes d'Orient avoient destiné au temple de Jupiter Capitolin. Comme ce temple avoit été brûlé par le feu du Ciel, & que Q. Catulus le faisoit réédifier plus superbe qu'auparavant, les deux Princes voulurent attendre qu'il fût achevé de bâtir pour y consacrer leur offrande. Un des deux, qui étoit chargé du Candélabre, passa par la Sicile pour regagner la Commagene. Verrès commandoit en Sicile; il vit le Candélabre, il l'admira, il l'emprunta, il le garda. C'étoit un présent digne, & des Princes qui le vouloient offrir au temple de Jupiter, & de ce temple même, le lieu de toute la terre le plus auguste, si l'on en excepte le temple du vrai Dieu.

Telles étoient les richesses de la Galerie de Verrès. Cependant, quelque curieuse, quelque magnifique qu'elle fût, ce n'étoit ni la seule, ni vraisemblablement la plus belle qu'il y eût à Rome. Personne n'ignore que dès que les conquêtes des Romains eurent exposé à leurs yeux ce que l'Asie, la Macédoine, l'Achaïe, la Béotie, la Sicile, & Corinthe, avoient de beaux ouvrages de l'art; ce spectacle leur inspira l'amour passionné de ce genre de magnificence. Ce fut à qui en orneroit le plus ses maisons, à la ville & à la campagne. Le moyen le moins criminel qu'ils mirent en œuvre, fut d'acheter à vil prix des choses qui n'avoient point de prix. Le gouvernement des païs conquis leur en offroit l'occasion; l'avidité des uns enlevoit tout, sans qu'il fût question de paiement; les autres, plus mesurés dans leurs démarches, sous des prétextes plausibles, empruntoient des villes ou des particuliers ce que ces particuliers & ces villes possédoient de plus exquis; & si quelqu'un avoit le soin de le leur restituer, la plûpart se l'approprioient.

Mais enfin, quoique les Romains aient orné leurs palais de tous les précieux ouvrages de la Grece, ils n'eurent en partage ni le goût ni la noble émulation qui avoient animé les Grecs; ils ne s'appliquerent point comme eux à l'étude des mêmes arts, dont ils admiroient les productions.

GALERII VILLA, (*a*) métairie d'Italie dans le territoire de Rimini, selon Pline, qui, racontant quelques prodiges que l'on avoit publiés, met entre autres, qu'un coq parla en cet endroit sous le consulat de M. Lépidus & de Q. Catulus.

GALÉRIUS [M.] TRACHALUS, *M. Galerius Trachalus*. *Voyez* Trachalus.

GALÉRIUS [C.] VALÉRIUS MAXIMIANUS, (*b*) *C. Galerius Valerius Maximianus*, né dans la Dace, étoit de la plus basse origine, puisqu'il étoit fils de pâtre, & pâtre lui-même. Galérius étoit son nom propre; il emprunta celui de Valérius de Dioclétien qui l'adopta. Ce même Empereur lui donna le surnom de Maximianus, comme un avertissement d'imiter la fidélité de Maximien Herculius envers son bienfaiteur. Les Écrivains du tems l'appellent quelquefois Armentarius, par allusion à son premier état de gardeur de bœufs ou de chevaux. Car, le mot *Armentum* en Latin signifie un troupeau de grands animaux. Pour lui, il n'usoit point de ce nom, qui lui eût rappellé des idées désagréables.

C. Galérius fut, comme on vient de le dire, adopté par Dioclétien, & reçut de lui le surnom de Jovius. Constance Chlore fut en même tems adopté par Maximien, qui lui communiqua pareillement son surnom d'Herculius. De nouveaux mariages cimenterent l'alliance. Constance Chlore & C. Galérius étoient tous deux mariés, le premier à Héléne, mere du grand Constantin; le nom de l'épouse du second n'est pas connu. Les Empereurs exigerent qu'ils répudiassent leurs femmes. Dioclétien donna Valérie sa fille en mariage à C. Galérius. Constance Chlore épousa Théodora, belle fille de Maximien.

Ces arrangemens préliminaires étant pris, C. Galérius & Constance Chlore reçurent le titre de Césars. La cérémonie de l'installation se fit le premier Mars de l'année de J. C. 292. Dioclétien, ayant assemblé les soldats dans un lieu distant de trois mille pas de Nicomédie, monta sur une hauteur, présenta aux troupes C. Galérius, & de leur consentement le revêtit de la pourpre. Il est très-probable que Constance reçut le même honneur de Maximien

(*a*) Plin. T. I. p. 555.

(*b*) Zosim. Hist. L. II. p. 406. *& seq.* Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. p. 149, 160. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. p. 249, 250.

dans

dans quelque ville des Gaules ou de l'Italie.

Les deux Césars, à l'exception du titre d'Augustes, qui demeura réservé à Dioclétien & à Maximien, furent décorés de tous les autres qui caractérisoient chez les Romains le pouvoir suprême. Ils eurent la puissance Tribunicienne, les dénominations d'Empereurs, de pere de la Patrie, de souverains Pontifes. C'étoit une nouveauté. Ceux qui avoient été Césars avant eux, n'avoient pas joui de semblables prérogatives, peu compatibles avec le titre de Princes de la jeunesse, qui leur étoit affecté.

Le rang entre Constance Chlore & C. Galérius fut réglé, non sur celui de leurs peres adoptifs. C. Galérius, quoiqu'adopté par le premier des Augustes, ne fut que le second des Césars. La prééminence étoit due à Constance Chlore, à raison de sa noblesse. Dioclétien assigna à C. Galérius pour son département l'Illyrie, la Thrace, la Macédoine, la Grece ; & Maximien à Constance Chlore les Gaules, l'Espagne & la grande-Bretagne. L'objet de cet article étant de faire connoître C. Galérius, & non pas Constance Chlore, nous ne parlerons plus de ce dernier qu'incidemment.

Narsès, qui avoit succédé, l'an de Jesus-Christ 294, à Varane III roi de Perse, ne se vit pas plutôt monté sur le trône, qu'il songea à s'étendre aux dépens des Romains. C. Galérius eut ordre de s'opposer à ses progrès ; mais, la première campagne ne fut pas heureuse aux Romains. C. Galérius étoit présomptueux, & par sa présomption il s'attira des disgraces. Orose témoigne que ce Prince fut battu trois fois par les Perses. Il est constant au moins qu'entre Carrhes & Callinique en Mésopotamie ayant attaqué avec une poignée de monde les ennemis, qui étoient beaucoup plus forts, il fut vaincu, & obligé de prendre la fuite.

Dioclétien, dont le caractère propre étoit la prudence & la circonspection, sçut très-mauvais gré à C. Galérius d'une défaite causée par sa témérité ; & il le lui fit bien sentir. Lorsque le Prince battu par sa faute reparut devant lui, ce fier Empereur le laissa marcher à pied, tout orné de la pourpre qu'il étoit, à côté de son char durant l'espace d'un mille.

C'étoit une forte leçon, & C. Galérius en profita. Il se montra plein d'ardeur pour réparer sa honte, & ayant obtenu avec assez de peine la permission d'assembler de nouvelles forces, il retourna à la charge contre son vainqueur ; & il se porta du côté de l'Arménie, où la facilité de vaincre étoit plus grande, pendant que Dioclétien tenoit une armée considérable en Syrie pour le soutenir, & aller à son secours dans le besoin.

C. Galérius fit pourtant en-

core une action, qui est louée par des Auteurs, mais qui pourra paroître aux bons Juges une preuve qu'il ne s'étoit pas corrigé de sa témérité. Car, il s'exposa, accompagné de deux cavaliers seulement, à aller reconnoître les ennemis; emploi que non seulement un Prince, mais un Général, ne doit jamais prendre sur soi, & qu'il lui convient de laisser à des subalternes, qui peuvent s'en acquitter également, & qui ne risquent pas toute l'armée en leur personne.

Du reste, il se conduisit en sage Capitaine; & s'étant ménagé une occasion pour attaquer les Perses avec avantage, il les défit entièrement, quoiqu'ils le surpassassent de beaucoup en nombre, & il remporta sur Narsès une victoire décisive. Le roi de Perse vaincu & blessé ne se sauva qu'avec peine par la fuite; son camp fut pris & pillé; toute sa famille resta prisonnière au pouvoir du vainqueur, ses femmes, ses enfans, ses sœurs; un grand nombre d'illustres Persans eurent le même sort; tous les bagages, toutes les richesses de l'armée devinrent la proie des Romains. Le désastre fut si complet, que Narsès, retiré aux extrêmités de ses États, n'eut d'autre ressource que de demander humblement la paix.

C. Galérius vainqueur renouvella à l'égard de ses prisonnières l'exemple de modération & de sagesse, qui a été tant loué, & avec juste raison dans Alexandre, par rapport à la femme & aux filles de Darius; & il força les Perses de reconnoître que les Romains leur étoient autant supérieurs par les mœurs que par les armes.

Les Ambassadeurs de Narsès étant arrivés dans le camp des Romains, & ayant été admis à l'audience de C. Galérius, Apharban, qui portoit la parole, tint le langage d'un suppliant, & finit en témoignant la reconnoissance de Narsès pour les bons traitemens qu'avoit reçus sa famille prisonnière, & le désir extrême qu'il avoit de recouvrer ses femmes & se enfans.

C. Galérius répondit que les Perses avoient mauvaise grace à prétendre attirer la commisération sur leurs malheurs, eux qui avoient abusé si insolemment de la fortune, en traitant Valérien captif avec une ignominie qui révoltoit l'humanité; que cependant il consentoit à appaiser sa juste colère, non par considération pour les Perses, qui ne le méritoient pas, mais pour se montrer digne des anciens Romains, dont la maxime avoit toujours été de témoigner autant de clémence après la victoire, que de fierté contre les ennemis qui osoient leur résister. C. Galérius ne pouvoit pas arrêter la paix ni conclure le traité sans l'avis de Dioclétien. Il alla le trouver à Nisibe, jusqu'où cet

Empereur s'étoit avancé. La paix fut conclue à des conditions fort avantageuses pour les Romains, parce que Narsès étoit si bas, qu'il ne put se refuser à rien.

Les suites de cette victoire furent fatales à Dioclétien. Elle enfla d'orgueil l'esprit de C. Galérius, qui en prit les titres fastueux de Persique, d'Arméniaque, d'Adiabénique, de Médique. Il dédaignoit une origine mortelle, & vouloit être appellé fils de Mars. Reçu & traité honorablement par son pere adoptif & son Empereur, il ne laissa pas de s'ennuyer du second rang. *Toujours César*, disoit-il, *jusqu'à quand ne serai-je que César*? Il parvint à prendre de l'ascendant sur Dioclétien. Il l'engagea à persécuter les Chrétiens; il le força d'abdiquer l'Empire. Mais, il lui fallut du tems & plusieurs années pour s'affranchir d'une obéissance, dont la longue habitude, & le mérite éminent du Prince auquel il étoit soumis, faisoient un joug difficile à rompre. Voici de quelle manière la chose arriva.

C. Galérius étoit digne de prêter son ministère au châtiment que Dieu vouloit exercer sur les siens, & il en fut, comme nous l'apprenons de Lactance, le principal instrument. Il avoit été nourri dans la haine du nom Chrétien par sa mere, femme superstitieuse à l'excès, & qui offrant souvent des sacrifices dans son village aux prétendues divinités des montagnes, s'étoit tenue offensée de ce que les Chrétiens ne vouloient point prendre part aux repas qu'elle y joignoit, & s'adonnoient au jeûne & à la priere, pendant qu'elle donnoit des fêtes joyeuses, avec les autres habitans du lieu. C. Galérius, aussi superstitieux que sa mere, & imbu des préventions qu'il avoit reçues d'elle, ne fut pas à portée d'en suivre plainement l'impression sanguinaire dans les premières années de son élévation. Les guerres l'occuperent. Il se voyoit dans un état de subordination, qui ne lui permettoit pas d'ordonner en chef.

Dioclétien commanda un jour que tous les officiers du palais sacrifiassent aux Dieux, & que l'on punît les désobéissans par la flagellation. Il étendit même la rigueur de son ordonnance jusqu'aux soldats, qu'il voulut que l'on contraignît de sacrifier sous peine d'être cassés. C. Galérius, qui depuis long-tems faisoit observer la même loi parmi les troupes qu'il avoit directement sous ses ordres, fut charmé de se voir autorisé par Dioclétien; & il résolut de profiter de la circonstance pour pousser les choses à toute extrêmité. Il vint trouver le vieil Empereur à Nicomédie, & il passa l'hiver auprès de lui, ne cessant de le presser de rendre la persécution générale, & d'en aggraver les peines jusqu'au dernier supplice & à la mort. Il lui

représentoit que les ordres précédemment donnés étoient insuffisans, & n'avoient pas acquis aux divinités de l'Empire un seul adorateur; que les Chrétiens engagés dans le service, y renonçoient sans difficulté plutôt que d'abandonner leur religion, & que l'exemple même de sévérité, exercé sur quelques-uns d'entr'eux, qui avoient été punis de mort, étoit demeuré sans fruit, & n'avoit ramené aucun de ces opiniâtres. Dioclétien résista long-tems, mais il se rendit enfin, & la persécution fut très-violente.

Cet Empereur tomba depuis dans une maladie de langueur, dont sa tête demeura affoiblie. Ce triste état de Dioclétien étoit bien favorable aux vues ambitieuses, que C. Galérius nourrissoit déjà depuis plusieurs années dans son cœur. Avide du premier rang, il conçut que Dioclétien, dompté par le mal, n'auroit pas la force de s'y maintenir, & ne pourroit pas résister aux instances qu'il lui feroit de l'abdiquer. Pour ce qui est de Maximien, Prince qui n'avoit pour tout mérite que du courage dans la guerre, mais nulle fermeté dans la conduite, point de tête, peu d'intelligence & d'esprit, C. Galérius ne le craignoit pas, & il comptoit plutôt se faire craindre de lui. Outre l'éclat que lui donnoit sa victoire sur les Perses, il venoit encore de s'acquérir tout récemment l'autorité & l'appui d'une nation de Barbares, qui chassée de son païs par les Goths étoit venue se réfugier sur les terres des Romains, & reçue par C. Galérius, devenoit pour lui un renfort. Ses troupes se trouvoient donc augmentées, & peut-être y ajoûtoit-il même de nouvelles levées dans les provinces de son district. Il se trouva ainsi en état de donner la loi; & quoiqu'il fût le dernier des quatre Princes sur lesquels rouloit alors le gouvernement de l'Empire, il forma lui seul le plan du changement qu'il prétendoit y faire, prenant sur lui l'exclusion des uns, le choix des autres, selon qu'il convenoit à son caprice, ou à ses intérêts.

Il vouloit conserver la forme de gouvernement établie par Dioclétien, deux Augustes & deux Césars. En conséquence de l'abdication de Dioclétien & de Maximien, qu'il avoit résolue, Constance Chlore & lui devenoient Augustes. Restoient deux Césars à nommer, ou plutôt cette nomination sembloit toute faite par la nature & par les circonstances. Maxence fils de Maximien & Constantin fils de Constance Chlore étoient les seuls auxquels on pût penser; & le droit que leur donnoit leur naissance, paroissoit d'autant plus incontestable, que Dioclétien n'avoit point de fils, & que Candidien, fils de C. Galérius, étoit bâtard, & âgé alors seulement de neuf ans. Mais, aucun de ces deux Princes ne plaisoit à C. Galérius; & l'un

par ses vices, l'autre par son mérite, ils lui devenoient également suspects. Il vouloit des Césars qui lui dussent leur élévation, qui fussent ses créatures, & qu'il pût tenir dans la dépendance. Par ces motifs, il jetta les yeux sur un certain Sévère, qui n'est point connu dans l'Histoire jusqu'à ce moment, & sur son neveu Daïa ou Daza.

Lorsqu'il eut arrangé son systême de la manière qui lui parut la mieux proportionnée à ses vues, il se mit en devoir de l'exécuter.

Il attaqua d'abord Maximien, comme le plus aisé à renverser; & en effet, il l'abattit tout d'un coup par la menace d'exciter une guerre civile, si on ne lui accordoit le titre d'Auguste, qu'il avoit si bien mérité, & qu'il étoit las d'attendre. Maximien, quoiqu'attaché à la domination & aux grandeurs, céda néanmoins; & la crainte vainquit en lui l'ambition. Il accepta même le César que C. Galérius lui présentoit, & celui-ci eut l'insolence de lui envoyer Sévère pour le revêtir de la pourpre, avant même que d'en avoir conféré avec Dioclétien.

Après cette première victoire, C. Galérius osa passer au second assaut, & il se transporta à Nicomédie, pour essayer de réduire un Prince qu'il avoit toujours craint, & dont il ne seroit pas assurément venu à bout, si la maladie ne l'eût affoibli. Il s'y prit d'abord assez doucement, lui représenta qu'il étoit vieux; [Dioclétien n'avoit pourtant alors que cinquante-neuf ans] que sa santé ne se rétablissoit point de la maladie violente sous laquelle il avoit pensé succomber; que le poids du gouvernement l'écrasoit. Il lui proposa l'exemple de Nerva, qui, suivant quelques-uns, avoit abdiqué l'Empire, & s'en étoit déchargé sur Trajan. Dioclétien réjetta cette idée, qu'il jugea indécente, & qui ne lui convenoit en aucune façon. Mais, comme il étoit instruit par une lettre de Maximien de ce qui s'étoit passé entre lui & C. Galérius, pour tâcher de satisfaire l'audace d'un ambitieux, en se relâchant sur quelque chose, il mit en avant un autre projet, & il dit que rien n'empêchoit que le titre d'Auguste ne fût rendu commun entre les quatre Princes qui gouvernoient. Ce n'étoit point du tout le plan de C. Galérius, qui prétendoit se rendre le maître, & qui concevoit qu'il ne le seroit jamais tant que Dioclétien resteroit en place. Il répondit donc qu'il falloit s'en tenir au systême établi par Dioclétien lui-même; que la concorde ne laissoit pas d'être difficile à conserver entre deux collégues égaux, mais qu'entre quatre elle devenoit absolument impossible. « Si donc, » ajoûta-t-il, vous vous obstinez à ne point vous démettre, je sçaurai prendre mon » parti. Car, ce n'est pas mon

» intention de languir toujours » dans un poste inférieur, & » de n'occuper jamais que le » dernier rang. «

Dioclétien n'avoit plus assez de tête pour résister à une si forte charge. L'exemple de Maximien l'affoiblissoit encore. Les larmes coulerent de ses yeux, & vaincu par une impression qui n'étouffoit ni son inclination ni ses lumières, il donna malgré lui un consentement qu'il n'avoit pas le courage de refuser. Il se rabattit seulement sur le choix des Césars, qui devoit, disoit-il, être réglé par délibération commune des quatre Princes. « Qu'est-» il besoin, reprit C. Galérius, » de délibération commune? il » faudra bien que ce que nous » aurons déterminé plaise aux » deux autres. » Dioclétien répondit qu'en effet leur approbation étoit sûre, parce qu'on ne pouvoit pas nommer d'autres Césars que leurs fils, Maxence & Constantin. « Non, » répliqua C. Galérius, je ne » veux point de Maxence. C'est » un orgueilleux, qui m'a bra-» vé n'étant encore revêtu d'au-» cun titre. Que fera-t-il, lors-» qu'il se verra associé à la » souveraine puissance? Vous » n'avez rien de pareil à re-» procher à Constantin, dit » Dioclétien. C'est un caractè-» re aimable, & qui annonce » un gouvernement plus doux » encore & plus modéré que » celui de son pere. » C. Galérius devenoit plus hardi à mesure qu'il gagnoit du terrein. Il se déclara ici nettement. « Je ne serois donc, dit-il, » maître de rien? Il me faut » des Césars qui me soient sou-» mis, qui craignent de me dé-» plaire, & qui en tout pren-» nent mes ordres. » Il proposa ensuite Sévère & Maximin. Dioclétien eut beau lui représenter qu'il connoissoit l'un trop bien, & l'autre trop peu, pour approuver de pareils choix. C. Galérius insista, & dit qu'il en répondoit. « Faites donc ce qu'il » vous plaira, dit l'Empereur » vaincu & excédé. C'est vo-» tre affaire, puisque vous allez » être à la tête de l'Empire. » Tant que j'ai eu en main l'au-» torité, j'ai fait en sorte que » la République se maintînt » dans un état florissant. S'il » lui arrive quelque disgrace, » je n'en serai pas responsa-» ble. »

Après la cession de Dioclétien & de Maximien, l'empire Romain fut véritablement partagé pour la première fois, parce que la partie qui obéissoit à Constance Chlore, quoique considérée toujours comme membre du corps, n'avoit guère dans le fait plus de communication avec celle qui reconnoissoit C. Galérius, que n'en ont deux États voisins, qui sont en paix l'un à l'égard de l'autre. Mais, le partage étoit extrêmement inégal. Constance Chlore ne conserva que son ancien département, les Gaules, l'Espagne, & la grande-Breta-

gne. C. Galérius eut tout le reste, & il gouverna l'Illyrie, la Thrace, & l'Asie par lui-même, l'Italie & l'Afrique par Sévère, l'Orient & l'Égypte par Maximin.

Rien n'est plus affreux que la description que nous trouvons dans Lactance, de la tyrannie de ce prince Barbare. C'étoit peu pour lui que d'imiter le faste des rois de Perse, & de vouloir comme eux être adoré, & ne commander qu'à des esclaves. Au despotisme le plus odieux il joignoit une cruauté qui surpassoit celle de Néron. Les supplices les plus atroces étoient mis en usage par lui pour les fautes les plus légères, & cela sans distinction des rangs ou des personnes. Il sévissoit par la croix & par le feu contre les plus grands Seigneurs. Avoir simplement la tête tranchée, c'étoit une grace qui ne s'accordoit qu'à ceux que d'importans services rendoient recommandables. Des dames illustres étoient enfermées dans des ouvroirs de femmes esclaves, pour y être appliquées à des travaux serviles. C. Galérius trouvoit une joie cruelle à faire dévorer des hommes vivans par des ours d'une grandeur énorme, qu'il avoit rassemblés & qu'il nourrissoit dans son palais. Il s'étoit accoûtumé à employer toutes ces horreurs contre les Chrétiens, & il les étendoit indistinctement à tous ceux qui avoient le malheur de lui déplaire.

Toutes ces condamnations s'exerçoient sans aucune forme de justice. Les Juges, qu'il mettoit en place, étoient des hommes féroces, sans lettres, nourris dans les armes. L'éloquence étoit étouffée, les avocats réduits au silence, les jurisconsultes bannis. Toute littérature passoit pour art malfaisant, & ceux qui en faisoient profession, devoient s'attendre à être traités en ennemis. Une licence arbitraire, & affranchie de toute considération, anéantissoit les loix, & rendoit inutiles toutes les belles connoissances.

C. Galérius n'avoit pas moins d'avidité pour l'argent, que de cruauté; & au lieu que les supplices ne pouvoient tomber que sur un certain nombre de victimes, par ses exactions il se rendit le fléau de tous ses sujets. Il ordonna un dénombrement général des biens & des personnes dans toute l'étendue des païs de son obéïssance; & cette opération, qui ne peut manquer d'être à charge aux peuples, s'exécutoit avec une rigueur qui en faisoit une vraie tyrannie. On arpentoit les terres, dit Lactance, on comptoit les pieds d'arbres & les seps de vignes; on écrivoit le nombre des bestiaux de chaque espèce; on tenoit registre des têtes d'hommes. Chaque pere de famille étoit obligé de se présenter avec ses enfans & ses esclaves; & pour avoir des déclarations fideles, les tortures & les fouets n'étoient point épargnés; on

maltraitoit les enfans pour les faire parler contre leurs peres, les esclaves contre leurs maîtres, les femmes contre leurs maris; & si ces ressources manquoient, on tourmentoit les possesseurs eux-mêmes pour tirer d'eux des aveux contraires à leurs intérêts, & souvent à la vérité. Vaincus par la douleur, ils accusoient non le bien qu'ils avoient, mais celui qu'on vouloit qu'ils eussent. Les excuses de l'âge, de la mauvaise santé, n'étoient point reçues. On comptoit les malades & les estropiés pour les soumettre aux impositions. On estimoit à la vue de l'âge de chacun, & l'on ajoûtoit des années aux enfans pour les rendre susceptibles de taxe, ou on en ôtoit aux vieillards pour les empêcher de profiter de la dispense de l'âge. Par-tout regnoient la tristesse, le deuil, les plaintes ameres. Après un premier dénombrement, on n'en étoit pas quitte. De nouveaux commis venoient rechercher ce qui avoit pu échapper aux premiers; & souvent ils grossissoient les rôles sans raison & sans fondement, uniquement afin de ne point passer pour inutiles. La mort même ne délivroit pas du joug; & il falloit souvent payer pour des morts, qu'il plaisoit aux intéressés de réputer vivans. Les mendians ne pouvoient pas être mis au rang des contribuables, & leur misere leur étoit une sauvegarde contre les exactions. Le Prince inhumain avoit imaginé un moyen de les soulager du poids de leur indigence. Il les faisoit embarquer par troupes, & jetter dans la mer.

Nous craignons qu'il n'y ait peut-être quelque exagération dans certaines circonstances de ce que nous venons de transcrire de Lactance; mais le fond est vrai. C. Galérius étoit avide d'argent, & il en avoit besoin pour les objets qu'il rouloit dans sa tête. Il se proposoit de se rendre maître de tout l'Empire, & de réunir aux trois parties dans lesquelles il dominoit, celle que Constance Chlore s'étoit réservée. L'occasion d'y réussir ne lui paroissoit pas devoir se faire attendre long-tems; car, son Collegue étoit d'une santé qui menaçoit ruine. S'il tardoit trop, si sa mort n'arrivoit pas assez promptement, C. Galérius avoit la ressource de la guerre & des armes; & en réunissant les forces de Sévère & de Maximin avec les siennes, il comptoit venir aisément à bout d'un rival beaucoup plus foible que lui. Son plan alloit plus loin; car, les hommes bâtissent volontiers des chimeres. Après qu'il auroit détruit Constance Chlore, il prétendoit conférer le titre d'Auguste à Licinius son ancien ami & son conseil, achever ainsi ses vingt ans de règne, célébrer avec magnificence ses vicennales, & ensuite se démettre en faisant César Candidien son fils naturel. Suivant cet arrangement, les quatre Prin-

ces qui auroient gouverné l'Empire, étoient entièrement à lui; les deux Augustes, Licinius & Sévère, lui devoient toute leur grandeur; les deux Césars, Maximin & Candidien, étoient l'un son neveu, l'autre son fils; & sous leur protection il se promettoit une douce & heureuse vieillesse. Telles étoient les idées dont il se repaissoit; mais, dit Lactance, Dieu qu'il avoit irrité, renversa tout ce vain systême.

C. Galérius y voyoit lui-même un ostacle en la personne de Constantin, qui n'étoit ni de caractère ni d'âge à se laisser frustrer aisément de la succession paternelle. Il est vrai qu'il avoit ce jeune Prince en son pouvoir. Constantin, gardé par Dioclétien comme ôtage, étoit resté à Nicomédie entre les mains de C. Galérius, mais non sans lui causer beaucoup d'embarras & d'incertitude. Il n'avoit point droit d'exiger un tel ôtage de Constance Chlore qui étoit son Collegue, jouissant même de la prééminence. Le renvoyer à son pere, qui le redemandoit, c'étoit leur ouvrir la voie pour traverser ses projets. Il ne restoit que le parti de s'en défaire; mais, il n'osoit y procéder ouvertement, par ce que Constantin étoit aimé des soldats. Il tendit des pièges à sa valeur; il l'engagea à combattre contre un lion furieux; il l'exposa aux plus grands dangers dans la guerre qu'il faisoit actuellement aux Sarmates. Tout fut inutile, toutes ses embûches tournerent à sa honte. La main de Dieu protégeoit Constantin, & le réservoit pour de grandes choses. Enfin, C. Galérius, ne pouvant résister à une demande aussi juste que celle de Constance Chlore, qui malade, & sentant approcher sa fin, vouloit voir son fils avant que de mourir, feignit de se rendre, & il donna à Constantin la permission de partir, & le brevet nécessaire pour prendre des chevaux dans les postes impériales. Mais, une preuve qu'il n'y alloit pas de bonne foi, c'est que lui ayant fait remettre ce brevet le soir, il lui commanda d'attendre au lendemain matin pour recevoir ses derniers ordres. Constantin se douta de la fraude. Il craignit que le dessein de l'Empereur ne fût, ou de le retenir encore à Nicomédie sous quelque prétexte, ou de se donner le tems de faire passer à Sévère, par les terres duquel sa route apparemment étoit marquée, un ordre de l'arrêter en chemin. Il partit de nuit, & il prit la précaution d'estropier ou même de tuer les chevaux à chaque poste, après s'en être servi, afin que l'on ne pût pas le poursuivre.

L'évènement justifia ses craintes. C. Galérius avoit affecté de rester au lit jusqu'à midi. A son lever, il fut très-étonné de ne point voir Constantin; & ayant appris qu'il étoit parti, il vouloit que l'on courût

après lui. On se mit en devoir de lui obéir ; mais, les chevaux de poste ne se trouvant pas en état de rendre service, il fallut renoncer à l'espérance d'atteindre le Prince fugitif, qui avoit pris déjà beaucoup d'avance ; & C. Galérius ne put qu'exhaler sa colère en plaintes & en menaces vaines.

Constantin fit heureusement sa route, & il arriva bien à propos auprès de son pere, qui ne survécut pas long-tems. Aussi-tôt après sa mort, il fut proclamé Auguste par l'armée ; & sa première démarche fut de demander à C. Galérius la confirmation de ce que ses soldats avoient fait en sa faveur. Pour cela il lui envoya, suivant le cérémonial établi alors, son portrait couronné de lauriers. C. Calérius n'étoit point du tout disposé à le recevoir. Ses vues & ses arragemens étoient tout autres, comme nous l'avons dit, & il ne pouvoit pas se promettre beaucoup d'affection & de déférence de la part de Constantin, qu'il avoit cruellement offensé. Aussi, dans un premier mouvement de colère, peu s'en fallut qu'il ne fît brûler, & le portrait, & celui qui l'avoit apporté. Mais, d'un autre côté, il pensa que s'il refusoit son consentement, il falloit en venir à une guerre dont le succès auroit été fort incertain. Le jeune Prince étoit reconnu & chéri dans toute l'étendue des païs qui avoient obéi à son pere ; &, si nous en croyons Lactance, il avoit même pour lui le cœur des troupes qui environnoient C. Galérius ; en sorte que ce chef de l'Empire n'avoit pas lieu de compter sur leur fidélité, s'il entreprenoit de les employer contre Constantin. Ce fut donc pour lui une nécessité de se plier aux circonstances, & de consentir à ce qu'il ne pouvoit empêcher. Il voulut néanmoins venger au moins en partie les droits de son autorité, qui n'avoit pas été assez respectée. Il conféra à Sévère le titre d'Auguste vacant par la mort de Constance Chlore, & en envoyant la pourpre à Constantin, il lui ordonna de se contenter du nom & des honneurs de César. Constantin, par une modération tout à fait louable, acquiesça à ce jugement, & il descendit sans murmurer du second rang au quatrième.

C. Galérius n'étoit pas absolument mécontent de l'état actuel des choses. S'il n'avoit pas tiré de la mort de son Collegue l'avantage qu'il espéroit, au moins il n'y perdoit rien de ce qui avoit été précédemment en sa possession. Constantin ne se déclaroit point son ennemi, & même il se soumettoit jusqu'à un certain point à ses ordres. Un nouveau trouble donna à C. Galérius d'autres alarmes, & devint un mal auquel il ne lui fut pas possible de remédier.

Maxence, fils de Maximien Hercule & gendre de C. Galérius, trouvant à Rome les es-

prits dans une grande fermentation, profita de la conduite imprudente du Souverain pour achever de les révolter, & pour s'élever lui même à l'Empire. proclamé Auguste par les Prétoriens, il se rendit maître sans peine de Rome, fit tuer celui qui y commandoit pour C. Galérius, & quelques autres Magistrats, & fut reçu du peuple comme un libérateur. Cette nouvelle obligea C. Galérius de se mettre en marche pour entrer en Italie. Son projet, si nous en croyons Lactance, dont le zele est toujours vif contre ce Prince, n'alloit à rien moins qu'à exterminer le Sénat & massacrer le peuple de Rome. C'étoit une entreprise plus aisée à former qu'à exécuter. C. Galérius menoit une armée nombreuse, mais qu'il n'avoit pas sçu s'attacher par les liens de l'estime & de l'affection. D'ailleurs, il n'étoit point au fait de ce qu'il osoit tenter. Il n'avoit jamais vu Rome, &, comme le Tytire de Virgile, il se figuroit cette ville assez semblable à celles qu'il connoissoit, à quelques légères différences près.

Lorsqu'il fut à portée de la considérer, il fut affrayé de son immense étendue, & il commença à douter du succès. Bientôt Maxence, qui étoit habile à débaucher les soldats de ses ennemis, vint à bout de corrompre la fidélité de ceux de C. Galérius. Gagnés par argent, par promesses, ils se récrierent sur l'indignité d'une guerre entre le beau-pere & le gendre. Ils affectoient un respect religieux pour les droits de la patrie, & Romains ils se faisoient un scrupule d'attaquer Rome. Ils ne se tinrent pas à de vaines clameurs. Déjà des légions entières désertoient, & passoient du côté de Maxence. C. Galérius se vit alors dans une position fort critique; & pour en prévenir les suites, il fléchit son orgueil, il se jetta aux pieds des soldats qui lui restoient, & par ses prieres, par ses larmes, par les promesses des plus magnifiques récompenses, il obtint d'eux qu'ils ne l'abandonnassent pas, & qu'ils l'escortassent dans sa retraite. Il prit donc la fuite, sans avoir tiré l'épée, ni tenté la fortune du combat.

Lactance assure qu'il auroit été facile d'achever de le détruire, si on l'eût poursuivi. Mais, Maxence, aussi lâche & aussi négligent, qu'il étoit artificieux & fourbe, se trouva heureux d'être délivré de péril, & il laissa C. Galérius se retirer en toute liberté. Celui-ci, qui ne comptoit pas sur une tranquillité si déplacée, prit une précaution conforme à son génie pour assurer sa fuite. Il permit & même ordonna à ses troupes de piller & de ravager tout le païs qu'elles traversoient. Cet ordre produisit la désolation d'une grande partie de l'Italie. Il n'y eut point d'excès que ne se permissent des soldats, à qui l'on accordoit pleine li-

cence. C. Galérius en recueilloit deux avantages. Il enrichissoit son armée, & il ne laissoit à ceux qui voudroient le poursuivre, qu'un païs réduit à la misere, & où ils ne trouveroient aucune subsistance. Il retourna ainsi dans les provinces de son obéissance, avec la honte d'une entreprise manquée, & une diminution considérable de ses forces.

Cependant, il ne reconnoissoit point encore Constantin pour Auguste. Il regardoit Maxence comme usurpateur & tyran. Il est plus que probable qu'il tenoit pour irrégulière la démarche que Maximien Hercule venoit de faire en reprenant la pourpre, & qu'il ne lui attribuoit point d'autre caractère que celui de vieil Empereur. Ainsi, il destinoit pour Licinius la place d'Auguste, que la mort de Sévère arrivée depuis peu avoit laissée vacante. Ce fut le onze Novembre de l'an de J. C. 307, que Licinius fut déclaré Auguste par C. Galérius, en présence de Dioclétien & de Maximien même. C. Galérius, en nommant Licinius Auguste, avoit confirmé & aggravé la disgrace de Maximien. Il semble néanmoins qu'il ait voulu le consoler par quelques marques de considération, & qu'il lui ait même permis de conserver les honneurs & le titre d'Auguste, puisqu'il le fit son collegue dans le consulat l'année suivante 308, lui déférant même le premier rang.

Cependant, Maximin, qui trois ans auparavant avoit été fait César par Dioclétien sur la présentation de C. Galérius, ne vit qu'avec un violent dépit Licinius élevé au rang d'Auguste. Il prétendoit être lésé, & ses plaintes n'étoient pas sans quelque fondement. Comme il avoit le droit d'ancienneté qui parloit pour lui, il se croyoit justement autorisé à ne point céder la prééminence à un nouveau venu, & il en écrivit en ces termes à C. Galerius, qui fut très-piqué de voir son neveu s'élever contre ses volontés. Maximin n'en insista pas moins. La chose tourna en négociation ; & C. Galérius, commençant à se relâcher, proposa d'abolir le nom de *Césars*, & de déférer à Maximin & à Constantin, dont la cause étoit la même, le titre de *fils des Augustes*. Ce changement étoit une illusion, qui laissoit toujours subsister le tort que Maximin prétendoit avoir souffert. Ne pouvant obtenir justice, il se la fit à lui-même. Dans une assemblée de son armée qu'il convoqua, il fut déclaré Auguste, & il en manda la nouvelle à C. Galérius, supposant que ce qui venoit de se passer à son sujet, étoit l'ouvrage des soldats. C. Galérius céda, & il consentit que le nom & les honneurs d'Augustes fussent rendus communs aux quatre Princes, lui, Licinius, Maximin & Constantin.

C. Galérius ne survécut pas

long-tems à cet arrangement. Il avoit été le principal auteur de la guerre solemnellement déclarée aux serviteurs de Dieu; & Dieu le punit immédiatement par lui-même sans employer le ministère des hommes.

Ce Prince, plein de sa grandeur, ne pensoit à rien moins qu'au supplice rigoureux qui le menaçoit. Dès les commencemens de l'an 310, il s'occupoit des fêtes de la vingtième année de son règne, qu'il se proposoit de célébrer le premier Mars de l'an 312. Et comme si les réjouissances du Souverain devoient être le malheur des peuples, il n'étoit point de violence qu'il n'exerçât sur ses sujets pour amasser des sommes immenses, & se mettre ainsi en état de faire admirer la magnificence de ses vicennales. Nous avons déjà vu à quelles exactions avoit donné lieu le dénombrement ordonné par lui dans tout l'Empire. Cette nouvelle imposition se levoit avec la même rigueur. On ne voyoit par-tout que des soldats, qui faisoient plutôt l'office de bourreaux. inutilement les malheureux contribuables alléguoient-ils leur indigence; il leur falloit, ou souffrir mille tourmens, ou payer sur le champ ce qu'ils n'avoient point. Nulle aire sans un impitoyable commis, nulle vendange sans gardien; on réduisoit à mourir de faim & de soif les laboureurs & les vignerons, dont le travail fournit aux autres la nourriture & le boire. Outre les fruits de la terre, on exigeoit encore de l'or, de l'argent, des étoffes précieuses pour les décorations des spectacles; ensorte qu'en ôtant aux malheureux sujets de l'Empire par l'enlevement des richesses naturelles toute voie d'acquérir, on vouloit néanmoins tirer d'eux ce qu'on les mettoit dans l'impuissance de se procurer. C. Galérius ruinoit ainsi pour de frivoles amusemens tous ceux qui avoient le malheur d'être soumis à ses loix. Mais, les Chrétiens avoient de plus à souffrir de sa part une persécution violente, qui duroit depuis sept ans, & que la longueur du tems ne faisoit qu'aigrir & rendre de jour en jour plus cruelle.

Enfin, Dieu tira vengeance de cet implacable ennemi de son culte, & il le frappa d'une plaie incurable, dont le siege donne lieu de penser qu'elle avoit été occasionnée par la débauche. Eusebe & sur-tout Lactance nous ont laissé une description de ce mal, qui fait horreur. Nous nous contenterons de remarquer que le tourment fut très-long; que tout l'art des médecins & toutes les opérations chirurgicales furent inutiles; que la pourriture ayant pénétré dans les entrailles, il en sortit des vers en une multitude effroyable, & que la figure même de toute la personne du malade étoit devenue monstrueuse. Depuis la ceinture en haut, la phthisie & la maigreur l'avoient réduit en squélette;

& tout le bas du corps étoit tellement enflé, qu'on n'y distinguoit plus la forme ni des pieds ni des jambes, & que l'on croyoit voir un outre tendue.

Ce malheureux Prince, souffrant des douleurs incroyables, suivit d'abord la barbarie de son caractère. Pour récompense des services que les médecins & les chirurgiens lui rendoient, il en fit mourir plusieurs, & il continua la persécution contre les Chrétiens avec la même fureur. La longue durée du mal, qui fut d'un an entier, vint pourtant à bout de le dompter, & de lui inspirer des remords sur les cruautés qu'il exerçoit contre tant d'innocens. Rufin rapporte qu'un de ses médecins, qui sans doute étoit Chrétien, l'aida à faire cette réflexion, en lui remontrant hardiment que sa maladie étoit manifestement une vengeance divine, & ne pouvoit céder à aucun remede humain; que depuis long-tems il faisoit la guerre aux serviteurs de Dieu, & que Dieu avoit étendu sa main sur lui. C. Galérius ne put se refuser entièrement à cette pensée, que la violence de ses maux autorisoit. Nouvel Antiochus, il fut touché d'une sorte de repentir, mais moins vif & moins sincere que celui de cet ancien criminel. Son orgueil ne lui permit pas de reconnoître entièrement son tort, & en publiant un édit pour faire cesser la persécution, il voulut sauver l'honneur de sa conduite passée.

C. Galérius commence par y vanter les bonnes intentions qu'il a toujours eues de réformer les abus, selon l'ancienne discipline des Romains. Il compte au rang des abus la religion Chrétienne, & il taxe d'aveuglement ceux qui la suivent, en ce qu'ils ont abandonné les maximes de leurs peres, c'est-à-dire, le culte idolâtrique. Il rend témoignage à la violence & à l'inutilité des voies qu'il a prises pour détruire le Christianisme, & en même tems à la constance des Chrétiens, dont les uns ont souffert la mort, & les autres, depuis que leurs temples ont été fermés, n'en fréquentent pas plus les temples des dieux de l'Empire. Il se dit touché de l'état où ils se trouvent, sans exercice d'aucune religion; & c'est par indulgence & par bonté qu'il leur permet de recommencer à s'assembler pour honorer leur dieu en leur manière. Il finit par leur enjoindre de prier Dieu pour sa conservation.

On voit assez combien une telle déclaration est différente d'un aveu de l'injustice de la persécution. Le mal arrache à C. Galérius un changement de conduite; mais, il ne peut le forcer à condamner ce qu'il a fait. Il en résulta néanmoins un bien. Les églises jouirent de la paix; les particuliers qui étoient détenus dans les prisons pour cause de Christianisme, recouvrerent la liberté; les temples du vrai Dieu furent

relevés. Mais, C. Galérius ne méritoit pas récompense pour une paix accordée de si mauvaise grace. L'Édit avoit été affiché à Nicomédie le trente Avril 311, & l'Empereur mourut le mois suivant, probablement à Sardique, capitale de la Dace, son païs natal. En mourant, il recommanda Valérie sa femme, & Candidien son fils naturel, à Licinius, qui au lieu d'être leur protecteur, comme toutes sortes de raisons l'y engageoient, se déclara leur ennemi, & les fit mourir au bout de quelques années l'un & l'autre.

Il paroît que C. Galérius considéroit & aimoit Valérie, dont il avoit donné le nom à un petit canton de la Pannonie qu'il défricha, & qu'il rendit habitable, en abattant de grandes forêts, & en faisant écouler les eaux du lac Pelson dans le Danube. La Dace sa patrie lui fut chere jusqu'à un excès même condamnable, s'il est vrai, comme le dit Lactance, qu'il ait eu la pensée de l'illustrer, en abolissant le nom de l'Empire Romain, & y substituant celui d'Empire Dacique. Il avoit régné dix-neuf ans deux mois & quelques jours, à compter depuis qu'il fut fait César; six ans & quelques jours, depuis qu'il fut parvenu au rang d'Auguste.

Il n'est point dit qu'il ait fait aucune disposition de ses États. On peut conjecturer néanmoins avec beaucoup de vraisemblance, que son plan étoit d'avoir Licinius pour successeur.

DIGRESSION

Sur le caractère de C. Galérius.

Occupé dans son enfance à garder des troupeaux de bœufs, C. Galérius étoit brutal, féroce, sanguinaire. Eutrope loue le réglement de ses mœurs. Mais, cet éloge paroît difficile à allier avec l'intempérance dans le boire & dans le manger, qui avoit fait de ce Prince une masse énorme de chair; & la maladie également cruelle & honteuse qui le fit périr misérablement, donne lieu de soupçonner en lui des débauches encore plus criminelles.

Il falloit pourtant qu'il eût quelques bonnes qualités, qui lui attirassent l'estime de Dioclétien. On convient qu'il sçavoit la guerre, ayant passé par tous les degrés de la milice, depuis la condition de simple soldat jusqu'aux emplois les plus importans, dont il s'étoit acquitté avec gloire & avec succès. D'ailleurs, on lui attribue quelqu'amour pour la justice, disposition qui n'est pas incompatible avec la dureté dans les mœurs.

En général, tout ce que l'Histoire nous raconte de ce Prince, annonce un caractère extrême, outré, & qui ne sçavoit garder aucune mesure. Quand il n'auroit pas été ardent & cruel persécuteur des Chrétiens, l'ambition, la du-

reté, l'injustice, qui règnerent dans sa conduite, nous le feroient toujours regarder comme un méchant Prince. Il fut ingrat envers Dioclétien, injuste envers Constantin, tyrannique à l'égard des peuples. Son bel endroit est la guerre. Encore n'y réussit-il pas contre Maxence.

GALÉRUS, *Galerus*, (*a*) sorte de bonnet que portoient les Prêtres à Rome. Il étoit fait de peaux de victimes. Il y en a qui prétendent qu'il n'étoit permis qu'au seul Flamine prêtre de Jupiter, de porter le Galérus.

GALÉSUS, *Galesus*, (*b*) riviere d'Italie dans le territoire de Tarente, selon Vibius Séquester. Virgile en parle au quatrième livre de ses Géorgiques. Polybe, qui la nomme *Galæus*, Γαλαῖος, dit avec Tite-Live qu'Annibal ayant laissé des troupes pour garder la ville & le nouveau mur qu'il avoit élevé, alla camper près de la riviere, qui est à cinq mille de Tarente. Cette riviere est nommée *Galæus* [Galésus] par quelques-uns, & *Eurotas* par d'autres. Ce dernier nom, poursuit-il, lui a été donné à cause de l'Eurotas, qui baigne la ville de Lacédémone; & il y a beaucoup de noms semblables, tant dans la ville que dans le territoire de Tarente, parce que les Tarentins sont une colonie de Lacédémoniens.

On lit dans Virgile :

Qua niger humectat flaventia culta
Galesus.

Cette épithete *noir*, signifie, ou que ses bords étoient ombragés par les arbres qui les couvroient; & cela se rapporte à ce vers de Properce :

Umbrosi subter spineta Galesi.

ou que ses eaux paroissoient noires, à cause de leur profondeur. D'autres lisent *piger*, lent, paresseux; ce qui est conforme à la lenteur du cours de cette riviere, dont la pente est très-douce.

Si nous en croyons Niger, le nom moderne de cette riviere est *Valento:* elle est appellée Galaso dans les différentes cartes. Ligorius dit que c'est Bagrada. Jean Scoppa, cité par Ortélius, dit que cette même riviere est aujourd'hui reconnoissable par un village nommé *Galaso*, & par une église appellée *Santa Maria de Galaso*.

GALÉSUS, *Galesus*, (*c*) l'homme le plus riche & le plus juste de l'Ausonie, fut tué dans une action pour s'être trop avancé entre les deux partis, qu'il vouloit engager à faire la paix. Ce sage vieillard possédoit cinq troupeaux de brebis, & cinq de bœufs; & cent charrues étoient employées à labourer ses terres.

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 19. T. III. p. 34.
(*b*) Tit. Liv. L. XXV. c. 11. Virg. Georg. L. IV. v. 126.
(*c*) Virg. Æneid. L. VII. v. 535. & seq.

GALÉUS,

GALÉUS, *Galæus*, Γαλαῖος, fleuve appellé aussi Galésus. *Voyez*. Galésus.

GALGACUS, *Galgacus*, (a) chef des Calédoniens, que sa valeur & sa naissance élevoient au-dessus des autres chefs de la nation, selon Tacite dans la vie d'Agricola. Si l'on veut en croire quelques Auteurs Écossois, ce brave chef des Calédoniens est Corbred II, vingt-unième roi d'Écosse, surnommé *Gald* ou *Galauc*, c'est-à-dire, l'*Étranger*, parce qu'il avoit été élevé dans un autre endroit de la grande-Bretagne. Ils devoient ajoûter que Galgacus y avoit fait de bonnes études, & donner en preuve le discours qu'il adresse à ses soldats. Cette anecdote seroit aussi prouvée que la nombreuse suite des rois d'Ecosse, qui remonte jusqu'à Fergus I, contemporain d'Alexandre le Grand.

La harangue de Galgacus est le chef-d'œuvre de Tacite. Nous ne connoissons rien de cette force, soit dans l'Antitique, soit dans le Moderne. Au milieu des glaces de la traduction la plus languissante, elle conserveroit toujours une portion de sa chaleur. Témoin ce morceau de la traduction de M. l'Abbé de la Bleterie : « Plus je considere la cause » pour laquelle nous combat» tons, & l'état où nous som» mes réduits, plus je compte » sur votre zele unanime ; & » ce jour est à mes yeux l'épo» que d'une révolution qui doit » affranchir toute la Bretagne » du joug de ses tyrans. Car, » nous ne l'avons jamais subi » ce joug odieux ; & vous sça» vez qu'il n'y a point de terre » au-delà de celle que nous » occupons. La mer elle-même » ne peut nous servir de re» traite. La flotte des Romains » nous tient assiégés. Ainsi, tout » notre espoir est dans nos » armes ; & le parti que les » gens de cœur jugent toujours » le plus honorable, seroit au» jourd'hui pour des lâches le » seul parti qui fût sûr. . . . . » Les intérêts les plus vifs, les » plus capables d'enflammer le » désir de vaincre, c'est de no» tre côté qu'ils se trouvent » tous réunis. Les Romains » n'ont point de femmes qui » les animent ; point de peres » ou de meres dont ils crai» gnent les reproches, s'ils ne » font pas leur devoir ; point » de patrie la plûpart, ou s'ils » en ont une, elle est loin d'i» ci. Leur nombre se réduit à » quelques cohortes, que tout » alarme dans un païs inconnu. » Cette mer, ces forêts, ce » ciel même, sont pour eux » autant d'objets, dont la nou» veauté les effraye, & sur les» quels ils promenent en trem» blant des yeux égarés. Ne » diroit-on pas que les dieux

(a) Tacit. in Jul. Agric. c. 29. *& seq.* Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. pag. 56. *& suiv.*

» les livrent entre nos mains, » enfermés & liés comme des » victimes qui n'attendent que » la mort? »

GALGAL, *Galgal*, (*a*) lieu ou plutôt païs de la Palestine. Josué parle d'un roi de Galgal des Gentils, qui fut vaincu & mis à mort à l'arrivée des Hébreux dans la terre promise. D. Calmet croit que Galgal des Gentils en cet endroit, est le même que Gelil des Gentils dans Isaïe, & qu'il signifie la haute Galilée, qui s'étendoit principalement au-delà du Jourdain, vers les sources de ce fleuve.

GALGALA, *Galgala*, (*b*) Γάλγαλα, d'abord lieu & ensuite ville de la Palestine, au couchant du Jourdain, environ à une lieue de ce fleuve, & à pareille distance de Jéricho. Les Israëlites y camperent long-tems après avoir passé le Jourdain. On y bâtit depuis une ville considérable, qui est devenue fameuse par plusieurs évènemens, dont l'Histoire nous a conservé le souvenir. Ce nom de Galgala lui fut donné, à l'occasion de la circoncision que le peuple reçut en cet endroit. Après cette opération, le Seigneur dit: *J'ai ôté de dessus vous, aujourd'hui, l'opprobre d'Égypte;* à la lettre: *J'ai roulé de dessus vous*, &c. Car, Galgala signifie *roulement.* Comme l'Arche avoit été long-tems à Galgala, ce lieu devint célebre dans la suite, & le peuple continua, pendant long-tems, à y aller en pélerinage. On croit que Jéroboam, ou du moins quelques-uns de ses successeurs, rois d'Israël, y mirent un des veaux d'or qu'on fabriqua, pour les faire adorer par le peuple.

Il semble que dès le tems d'Aod, juge d'Israël, il y avoit déjà à Galgala des idoles, puisqu'il est dit qu'Aod, ayant offert ses présens au roi de Moab, s'en alla jusqu'à Galgala, que de-là il revint, & feignit d'avoir quelque secret à lui découvrir de la part de Dieu, comme s'il avoit reçu quelque oracle à Galgala. Ce fut au même endroit que le peuple s'assembla pour confirmer le royaume à Saül; & enfin ce fut à Galgala que Saül eut le malheur d'encourir la colère de Dieu, en immolant des victimes avant l'arrivée de Samuël. C'est-là qu'il reçut la sentence de sa réprobation, pour avoir épargné le roi des Amalécites, avec ce qu'il y avoit de meilleur & de plus précieux dans leurs dépouilles.

Saint Jérôme dit que sainte Paule passa à Galgala, & y vit le camp des Israëlites, le monceau des prépuces, & les douze pierres que Josué y avoit fait mettre.

GALIAIRE, *Galiarius.* *Voyez* Galéaire.

(*a*) Josu. c. 12. v. 23.

(*b*) Josu. c. 4. v. 19. c. 5. v. 2. *& seq.* Judic. c. 3. v. 19. Reg. L. I. c. 11. v. 14, 15. c. 13. *& seq. Capit.* Osee. c. 4. v. 15. Amos c. 4. v. 4. c. 5. v. 5. Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 137.

GALIEN, *Galenus*, (a) Γαληνὸς, le plus célebre des Médecins après Hippocrate, naquit à Pergame. Il eut pour pere un habile architecte de cette ville, nommé Nicon. Il vécut sous Antonin, Marc-Aurele & quelques autres Empereurs. Il fut élevé avec grand soin dans l'étude des Belles-Lettres, de la Philosophie & des Mathématiques. S'étant destiné à la Médecine, il s'y donna tout entier, parcourut plusieurs villes de la Grece pour y recevoir les leçons des maîtres les plus renommés dans cette profession, & s'arrêta surtout à Alexandrie en Égypte, où l'étude de la Médecine fleurissoit alors plus qu'en aucun endroit du monde. De retour dans sa patrie, il sçut faire un grand usage des précieux trésors de science, qu'il avoit amassés dans ses voyages. Sa principale occupation fut l'étude d'Hippocrate, qu'il regarda toujours comme son maître, & sur les traces duquel il se fit toujours un honneur & un devoir de marcher. Il remit en vigueur ses principes, qui étoient négligés & tombés dans l'oubli depuis plus de six cens ans.

A l'âge de trente-quatre ans il passa à Rome où il s'acquit une grande réputation, & en même tems s'attira une grande envie de la part des autres Médecins. Les cures extraordinaires qu'il faisoit à l'égard des malades absolument désespérés, la sagacité avec laquelle il découvroit la véritable cause des maladies qui avoit échappé à tous les autres, la certitude avec laquelle il marquoit souvent tous les symptômes qui devoient arriver, l'effet que devoient produire ses remedes, & le tems de la parfaite guérison; tout cela le faisoit regarder, d'un côté par les personnes non prévenues comme un Médecin d'un rare sçavoir & fort au-dessus du commun, & de l'autre par ses confreres jaloux comme un homme qui dans toutes ses opérations usoit de magie. Du moins, ils répandoient ce bruit pour le décrier, s'il eût été possible, dans l'esprit du peuple & des grands.

La peste, qui survint quelques années après, & qui fit d'horribles ravages dans toute l'Italie, & dans plusieurs autres provinces, le détermina à retourner dans sa patrie. Si c'étoit pour prendre soin de ses compatriotes, le dessein étoit fort louable & fort généreux.

Il n'y demeura pas long-tems. M. Aurele, au retour de son expédition contre les Germains, le manda à Aquilée, d'où il l'emmena ensuite avec lui à Rome. L'Empereur avoit gran-

(a) Suid. Tom. I. p. 590. Roll. Hist. Anc. T. VI. p. 586. & suiv. Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. p. 455. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. I. p. 214. & suiv. Tom. III. pag. 240, 241. T. VIII. p. 377.

de confiance en lui. La vie dure que ce Prince menoit, avoit fort altéré sa santé. Il prenoit tous les jours de la thériaque, pour se fortifier l'estomac & la poitrine, qu'il avoit fort foibles ; c'étoit Galien qui la lui préparoit. On attribuoit à ce remede la santé dont il jouissoit ordinairement, malgré sa grande foiblesse.

Ce Prince, songeant à retourner en Germanie, souhaitoit extrêmement d'y mener avec lui Galien, que sa grande habileté, & la connoissance parfaite qu'il avoit de son tempérament, mettoient plus en état qu'aucun autre de lui rendre service. Cependant, Galien l'ayant prié de le laisser à Rome, l'Empereur, plein de bonté, d'humanité & de douceur, le lui accorda. On admire cette bonté; mais, on ne comprend pas comment un Médecin peut, dans une telle conjoncture, se refuser aux désirs d'un Prince si digne de considération.

Peut-être le dessein qu'il avoit formé d'écrire sur la Médecine, & qu'il pouvoit avoir déjà commencé de mettre à exécution, fut-il la cause de ce refus. En effet, ce fut depuis ce départ de M. Aurele jusqu'à sa mort, & sous le règne de Commode son fils & son successeur, que Galien composa & publia ses écrits sur la Médecine; soit qu'il fût demeuré à Rome; soit qu'il se fût retiré dans sa patrie. Une partie de ses écrits périt dans l'embrasement qui consuma, sous l'empereur Commode, des quartiers entiers de Rome, & plusieurs bibliotheques. On ne sçait pas précisément dans quel lieu, ni dans quelle année Galien est mort. Il y en a qui assurent qu'il mourut dans le lieu de sa naissance, âgé de 70 ans. Mais, on n'a rien de certain là-dessus. Ceux, qui le font vivre 140 ans, outrent visiblement. Ce qu'on peut assurer, c'est que comme il étoit d'un tempérament fort délicat, ainsi qu'il le marque lui-même dans ses écrits, il vécut d'une manière si sobre & si frugale, qu'il soutint la foiblesse de son tempérament, & parvint à une grande vieillesse. Il avoit pour maxime de rester toujours sur son appétit en sortant de table. C'étoit un homme incomparable, grand Philosophe, qui avoit connoissance des secrets de toutes les sectes, & qui sçavoit parfaitement la Médecine.

Un fait, que Galien lui-même raconte, nous montre, & son extrême habileté, & l'estime où il étoit dans l'esprit de M. Aurele. « Ce Prince, dit-il, » ayant été tout d'un coup attaqué dans la nuit de tranchées » de ventre, & d'un grand dévoiement qui lui donna de la » fievre, ses Médecins lui ordonnerent de se tenir en repos, & ne lui donnerent dans » l'espace de neuf heures qu'un » peu de bouillon. Ces mêmes » Médecins étant ensuite retournés chez l'Empereur, où » je me rencontrai avec eux,

» jugerent à son pouls qu'il en» troit dans un accès de fie» vre; mais, je demeurai sans » dire mot, & même sans tâter » le pouls à mon tour. Cela » obligea l'Empereur à me de» mander, en se tournant de » mon côté, pourquoi je ne » m'approchois pas. A quoi je » répondis que ses Médecins » lui ayant déjà tâté le pouls » par deux fois, je me tenois » à ce qu'ils en avoient fait, » ne doutant pas qu'ils ne ju» geassent mieux que moi de » l'état de son pouls. Mais, ce » Prince n'ayant pas laissé de » me présenter son bras, alors » je lui tâtai le pouls, & » l'ayant examiné avec beau» coup de soin, je soutins qu'il » ne s'agissoit de rien moins » que d'une entrée d'accès, » mais que son estomac étant » chargé de quelque nourriture » qui ne s'étoit pas digérée, » c'est ce qui causoit la fievre. » Ce que je dis persuada si bien » M. Aurele, qu'il s'écria tout » haut ; *C'est cela même ; vous* » *avez très-bien rencontré ; je* » *sens que j'ai l'estomac chargé ;* » & il redit par trois fois ces » mêmes paroles. Il me deman» da ensuite ce qu'il y avoit à » faire pour le soulager. Si c'é» toit quelqu'autre personne, » répondis-je, qui fût dans » l'état où est l'Empereur, je » lui donnerois un peu de poi» vre dans du vin, comme je » l'ai souvent pratiqué en pa» reilles occasions. Mais, com» me l'on n'a accoûtumé de » donner aux Princes que des » remedes fort doux, il suffira » d'appliquer sur l'orifice de » l'estomac de l'Empereur de » la laine trempée dans de » l'huile de nard bien chaude. » Marc-Aurele, continue Ga» lien, ne laissa pas de faire » l'un & l'autre de ces reme» des, & s'adressant ensuite à » Pitholaüs, couverneur de son » fils : *Nous n'avons*, dit-il, » en parlant de moi, *qu'un* » *Médecin. C'est le seul honnête* » *homme que nous ayons.* »

Les mœurs de cet illustre Médecin répondoient à son habileté & à sa réputation. Il fait paroître en beaucoup d'endroits un grand respect pour la divinité, & il dit que la piété ne consiste pas à lui offrir de l'encens ou des sacrifices, mais à connoître & à admirer soi-même la sagesse, la puissance, & la bonté qui brillent dans tous ses ouvrages, & à les faire connoître & admirer par les autres. Il a eu le malheur d'ignorer, & même de condamner la véritable Religion. Il accusoit les Juifs & les Chrétiens de croire aveuglément des choses incompréhensibles.

Galien ne parle jamais de son pere ni de ses maîtres qu'avec une vive & respectueuse reconnoissance, sur-tout quand il s'agit d'Hippocrate, à qui il fait honneur de tout ce qu'il sçavoit & de tout ce qu'il pratiquoit. S'il s'écarte quelquefois de ses sentimens, car il respec-

toit la vérité au-dessus de tout ; c'est avec des précautions & des ménagemens qui marquent la sincere estime qu'il en faisoit, & combien il se regardoit au-dessous de lui en tout genre & en toute matière.

Son assiduité auprès des malades, le tems qu'il leur donnoit pour bien connoitre leur état, le soin qu'il prenoit des pauvres, & les secours qu'il leur procuroit, sont de grands modeles pour ceux qui exercent la même profession.

GALILÉE, *Galilæa*, (*a*) Γαλιλαία province de Palestine, qui s'étendoit principalement au-delà de la plaine de Jezraël ou du grand champ, & se divisoit en haute & basse.

La basse contenoit les tribu de Zabulon & de Nephthali, en-deçà du Jourdain, & au couchant de la mer de Tibériad.

La haute-Galilée s'étendoit principalement au-delà du Jourdain, vers la Trachonite, le Liban, & la Batanée. On l'appelloit la Galilée des Gentils, parce qu'elle étoit occupée par des peuples Gentils, comme les Phéniciens, les Syriens, les Arabes.

Voici comment Dom Calmet prouve que la Galilée s'étendoit au-delà du Jourdain.

Judas le Gaulonite est appellé Galiléen dans les actes, & dans Josephe; or, Gaulon étoit au-delà du Jourdain. La Galilée s'étendoit donc dans ce païs. De plus, Josephe met Bethzaïde au-delà du Joudain; cette ville étoit certainement de la Galilée. Ceux des Apôtres, qui étoient de Bethzaïde au-de-là du Jourdain, sont qualifiés Galiléens ; donc la Galilée s'étendoit au moins en partie au-delà du Jourdain. Eusebe dans son Commentaire sur Isaïe, dit nettement que la Galilée étoit au-delà du Jourdain. Les Septante dans Isaïe traduisent Basan par la Galilée; or, personne ne doute que Basan n'ait été au-delà du Jourdain. Saint Jérôme, dans son Commentaire sur cet endroit d'Isaïe, a mis le nom de la province pour un lieu de la province; il croyoit donc que Basan étoit dans la Galilée. D. Calmet renvoie ensuite pour ce sentiment à Ligt-Foot & à Cellarius; & pour le sentiment contraire à Reland, dans son livre de la Palestine, & à sa dissertation sur la géographie Sainte, qu'il a mise à la tête du Commentaire sur Josué.

Voici comme Josephe marque les limites des deux Galilées, la haute & la basse. » Elles sont, » dit-il, toutes deux environ» nées de la Phénicie & de la » Syrie. Elles sont bornées du » côté de l'occident par la ville » de Ptolémaïde, par son ter» ritoire & par le mont Car» mel, possédé autrefois par les

(*a*) Joseph. de Bell. Judaïc. p. 782, 832, 833. Plin. T. I. p. 261. Isaï. c. 9. v. 1, 2. Matth. c. 4. v. 15, 16. c. 26. v. 73. Joann. c. 7. v. 41, 52. Actu. Apost. c. 2. v. 7. c. 5. v. 37.

» Galiléens, & qui l'est maintenant par les Tyriens, près duquel est la ville de Gamala, nommée la ville des Cavaliers, à cause que le roi Hérode y envoyoit habiter ceux qu'il licentioit. Du côté du midi, elles ont pour frontières Samarie & Scythopolis jusqu'au fleuve du Jourdain. Du côté de l'orient, leurs limites sont Hippen, Gadaris, & la Gaulanite qui sont aussi celles du royaume d'Agrippa. Et du côté du septentrion, elles se terminent à Tyr & à ses confins.

» La longueur de la basse-Galilée s'étend depuis Tibériade jusques à Zabulon, dont Ptolémaïde est proche du côté de la mer; & sa largeur depuis le bourg de Xaloth assis dans le grand champ jusques à Bersabée. Là commence aussi la largeur de la haute-Galilée jusques au village de Baca qui la sépare d'avec les terres des Syriens; & sa longueur s'étend depuis Thella qui est un village proche du Jourdain, jusques à Méroth.

» Quoique ces deux provinces soient environnées de tant de diverses nations, ajoûte Josephe, elles leur ont néanmoins résisté dans toutes leurs guerres, parce qu'outre qu'elles sont très-peuplées, leurs habitans sont fort vaillans & fort instruits dès leur enfance aux exercices de la guerre. Les terres y sont si fertiles & si bien plantées de toutes sortes d'arbres, que leur abondance invitant à les cultiver, ceux mêmes qui ont le moins d'inclination pour l'agriculture, il n'y en a point d'inutiles. Il n'y a pas seulement quantité de bourgs & de villages, il y a aussi un grand nombre de villes si peuplées, que la moindre a plus de quinze mille habitans. Ainsi, quoique l'étendue de la Galilée ne soit pas si grande que le païs qui est au-delà du Jourdain, elle ne lui cede point en force, parce qu'elle est comme je viens de le dire, toute cultivée & très-fertile; au lieu qu'une grande partie de cet autre païs est seche, déserte, & incapable de produire des fruits propres à nourrir les hommes. Il y a néanmoins des endroits dont la terre est si excellente, qu'il n'y a point de plantes qu'elle ne puisse nourrir; & l'on y voit en abondance des vignes, des oliviers, & des palmiers, parce que les torrens qui tombent des montagnes l'arrosent, & que des sources qui coulent sans cesse, la rafraîchissent durant les grandes ardeurs de l'été. Ce païs s'étend en longueur depuis Machéron jusques à Pella, & en largeur depuis Philadelphe jusques au Jourdain. «

Tout le monde sçait que J. C. a été surnommé Galiléen, parce

qu'il avoit été élevé à Nazareth, ville de Galilée. Ses Disciples, & les Chrétiens en général, ont aussi été nommés Galiléens, parce que les Apôtres étoient de Galilée. Saint Matthieu applique à la prédication du Sauveur ces paroles d'Isaïe: *La terre de Zabulon & de Nephthali, le chemin de la mer au-delà du Jourdain; la Galilée des Gentils; ce peuple qui étoit dans les ténèbres, a vu une grande lumière.* Les Galiléens ne passoient pas pour gens fort éclairés en fait de religion, & les Juifs ne croyoient pas qu'il sortît des prophetes de Galilée. Leur langage & leur accent étoient différens de ceux des autres Juifs du païs. On reconnut Saint Pierre pour Galiléen à son accent.

GALILÉE [Mer de], *Mare Galilææ. Voyez* Cénéreth.

GALILÉENS, *Galilæi*, Γαλιλαῖοι; c'étoient les habitans de la province de Galilée. Ce nom, comme il a été observé sous l'article de cette province, fut aussi donné aux Chrétiens, disciples de Jesus-Christ.

GALILÉENS, *Galilæi*, (a) Γαλιλαῖοι, secte de Juifs, qui s'éleva dans la Judée, quelques années après la naissance de notre-Seigneur. Ce fut un certain Judas, natif de Gaulon, dans la haute-Galilée, qui lui donna la naissance, vers l'an du monde 4010, à l'occasion du dénombrement ordonné par Auguste, & exécuté par Quirinus, la dixième année de Jesus-Christ, dix ans après la mort du grand Hérode, la dernière année d'Auguste, & après le bannissement d'Archélaüs. Ce dénombrement est fort différent de celui qui se fit à la naissance de J. C.

Judas le Gaulonite, ou le Galiléen, prétendoit que la taxe établie par les Romains, & réglée par Quirinus, étoit une servitude manifeste, à laquelle tous les vrais Israëlites devoient s'opposer de toutes leurs forces. Ces discours firent impression sur l'esprit du peuple. Plusieurs se joignirent à Judas, prirent les armes, & commencerent une espèce de guerre domestique, laquelle ne se termina, à proprement parler, que par la ruine de Jérusalem & du temple. On appella les disciples de Judas du nom de Galiléens, parce que Judas lui-même étoit de la haute-Galilée, & que la plûpart de ses sectateurs étoient de la même province. On les nomma aussi Hérodiens, parce que le royaume d'Hérode le Tétrarque s'étendoit sur la Galilée de de-là le Jourdain; & sur les environs de Gaulon, patrie de Judas.

Les Galiléens, selon Josephe, convenoient en tout avec les Pharisiens. La seule chose qui les distinguoit, étoit un amour excessif de la liberté, étant fortement prévenus de ce principe, que Dieu seul est le chef &

(a) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 618. Actu. Apost. c. 5. v. 37.

le Prince à qui nous devons obéir. Dans l'Évangile, nous les voyons sous le nom d'Hérodiens, qui s'adressent à notre-Seigneur, pour lui demander s'il étoit permis de donner le tribut à César, ou non. C'étoit la grande question & le principal objet de leur secte. Lorsque Jesus-Christ parut devant Pilate, ses accusateurs voulurent le rendre suspect de cette hérésie, en disant qu'ils l'avoient trouvé qui empêchoit que l on rendît les tributs ordinaires à César.

GALIMATHIAS, discours obscur & embrouillé, où l'on ne comprend rien, où il n'y a que des mots sans ordre & sans liaison.

On n'est pas d'accord sur l'origine de ce mot. Quelques-uns le dérivent de *Polymathie*, qui signifie *Diversité de sciences*, parce que ceux dont la mémoire est chargée de plusieurs sortes de sciences, sont d'ordinaire confus, & s'expriment obscurément. M. Huet croit que ce mot a la même origine qu'*Alibosum*, & qu'il a été formé dans les plaidoyers qui se faisoient autrefois en Latin. Il s'agissoit d'un coq appartenant à une des parties qui avoit nom *Matthias*. L'avocat, à force de répéter les noms de *Gallus* & de *Matthias*, se brouilla; & au lieu de dire *Gallus Matthiæ*, il dit *Galli Matthias;* ce qui fit ainsi nommer dans la suite tous les discours embrouillés. Au reste, nous ne donnons cette origine que comme vraisemblable, & en citant notre Auteur, qui n'en garantit point du tout la vérité.

GALINTHIADES, *Galinthiadia*, (a) fêtes qui avoient été établies à Thebes en l'honneur de Galinthie, fille de Prœtus. Antonius Libéralis dit que le culte de Galinthie étoit plus ancien à Thebes que celui d'Hercule le Thébain.

GALINTHIE, *Galinthia*. *Voyez* Galinthiades.

GALITTA, *Galitta*, (b) femme d'un tribun des soldats qui se disposoit à demander les charges, avoit souillé son honneur & celui de son mari par un commerce criminel avec un Centurion. Le mari s'en étoit plaint au commandant de l'armée dans laquelle il servoit, & celui-ci en avoit écrit à l'Empereur. Trajan commença par casser le Centurion, & même le bannir. Il étoit question en suite de faire le procès à la femme; & son mari, amolli par une indigne foiblesse, ne s'empressoit pas de la poursuivre. Il l'avoit même gardée auprès de lui depuis ce grand éclat, comme s'il se fût contenté de se débarrasser d'un rival. On l'obligea de pousser jusqu'au bout l'action qu'il avoit entamée. Galitta fut condamnée, au grand regret de son accusateur,

(a) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 216.

(b) Plin. L. VI. Epist. 31. Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. p. 211, 212.

& soumise aux peines de la loi portée par Auguste contre les adulteres. Comme cette affaire n'étoit pas par elle même de nature à devoir être jugée par l'Empereur, & qu'il n'y avoit que la qualité des personnes intéressées, qui l'eût mis dans le cas d'en prendre connoissance, il eut l'attention, en prononçant son jugement, d'exprimer cette circonstance, & de marquer qu'il s'agissoit d'officiers de guerre, afin de ne pas paroître troubler le cours de la justice, ni évoquer à soi toutes les causes.

GALLA, *Galla*, (*a*) ville de l'Afrique intérieure, & l'une de celles que Cornélius Balbus soumit à la domination Romaine, selon Pline.

GALLA [ARRIA], *Arria Galla*, (*b*) femme de C. Pison qui conspira contre Néron. C. Pison, obligé de se donner la mort, se fit ouvrir les veines, après avoir fait son testament, qu'il eut la bassesse de remplir des louanges de Néron, espérant par-là rendre ce Prince favorable à sa femme Arria Galla, qu'il aimoit tendrement, quoiqu'elle n'eût que sa beauté pour tout mérite, étant d'ailleurs fort décriée pour ses mœurs. Il l'avoit enlevée à Domitius Silius; ensorte qu'il fut également déshonoré, & par l'indigne complaisance que ce premier mari eut de la lui céder, & par la vie déréglée qu'elle mena avec l'un & l'autre.

GALLA, *Galla*, (*c*) dame Romaine, dont parle Juvénal dans une de ses satyres.

GALLARE, *Gallantes*. (*d*) Les Prêtres de Cybele, à la réserve de ceux qui observoient la continence par pure nécessité, ne passoient pas dans le monde pour des gens d'une conduite fort régulière, s'il en faut croire Lucien, & s'il est permis d'en juger par les termes de *Gallare* & de *Gallantes* qui leur étoient affectés, d'où sont venus les nôtres de Galans & de Galanterie.

GALLECES, *Gallæci*, (*e*) peuples d'Espagne, dont nous avons déjà dit un mot sous le nom de Calleces. Ils étoient bornés au midi par le Durius, aujourd'hui Duéro ou Douro, à l'orient par les Vaccéens & les Astures, au nord & au couchant par l'Océan.

Les Galleces se vantoient d'être originaires de Grece. Ils assuroient que Teucer, à son retour de la guerre de Troye, voyant qu'on lui refusoit l'entrée du royaume de son pere Télamon, auquel il étoit devenu odieux pour n'avoir pas vengé la mort de son frere Ajax,

(*a*) Plin. T. I. p. 250.
(*b*) Tacit. Annal. L. XV. c. 59. Crév. Hist. des Emp. Tom. II. p. 425.
(*c*) Juven. Satyr. 1. v. 125, 126.
(*d*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. IV. p. 324.
(*e*) Ptolem. L. II. c. 6. Just. L. XLIV. c. 3. Strab. pag. 152. Plin. Tom. I. p. 144, 228, 468.

ils assuroient dis-je, qu'il se retira drns l'isle de Cypre, & y jetta les fondemens d'une ville qu'il nomma Salamine du nom de son ancienne patrie. Ils ajoûtoient que sur l'avis qu'il eut ensuite de la mort de son pere, il reprit la route de son païs; mais que les passages lui en ayant été fermés par Eurysace, fils d'Ajax, il aborda à la côte d'Espagne, & se rendit maître de cette contrée où fut depuis bâtie Carthage la neuve; que de-là il passa dans la Gallécie, s'y établit, & donna le nom à la nation, dont une partie a porté même celui d'un de ses compagnons nommé Amphiloque.

Cette province étoit fort abondante en airain & en plomb, aussi bien qu'en vermillon, que les Latins appelloient *Minium*, d'où le fleuve voisin tira son nom. Elle étoit encore du tems de Justin, très-riche en or, dont les veines y étoient si communes, que les laboureurs en trouvoient fort souvent dans les mottes de terre que le soc pouvoit avoir fendues. Vers les frontières de cette région, il y avoit une montagne sacrée où l'on ne pouvoit enfoncer le fer sans crime. Mais, si la foudre en ouvroit la terre, ce qui arrivoit communément en ces lieux-là, alors il étoit permis de ramasser l'or qu'elle avoit découvert, comme si c'eût été un présent du Dieu que l'on y révéroit.

Le soin des affaires domestiques & de la culture des champs, étoit l'emploi des femmes. Celui des hommes étoit de s'adonner uniquement aux armes, & aux brigandages. Ils avoient à la vérité une matière propre à faire du fer; mais, l'eau avec laquelle ils lui donnoient la trempe, plus violente que le fer même, en augmentoit la dureté. Aussi, toute arme qui n'étoit point trempée dans le Bilbilis, ou dans le Chalybs, étoit vile & de nul prix parmi eux. De-là venoit que l'on appelloit Chalybes les peuples voisins de ce dernier fleuve, & qu'ils étoient en réputation d'avoir le fer du monde le plus excellent.

Il y a . it un grand nombre de haras dans la Gallécie; & les jumens y étoient fort fécondes. Les chevaux étoient si prodigieusement légers, qu'il semble que ce n'est pas sans raison qu'on a dit que le vent même en étoit le pere; car, selon les Mythologues, le vent faisoit concevoir les jumens du païs.

Ptolémée, qui divise les Galleces en deux branches; sçavoir, les Galleces Lucensiens ou Lucinsiens, & les Galleces Brécariens, donne aux premiers les villes suivantes, Burum, Olina, Vœca, Libunca, Pintia, Caronium, Turuptiana, Glandomirum, Océlum & Turrhiga. Il attribue aux autres Bracar Augusta, Caladunum, Pinétus, Complutica, Tuntobriga & Araduca. Le même met plusieurs fleuves dans la Gallécie, tels que l'Avus, l'Avarus, le Né-

bis, le Limius, le Minius, le Via, le Tamaras. Ce païs étoit couvert de montagnes, & c'est ce qui faisoit qu'il étoit très-difficile d'en vaincre les habitans. Le général Romain qui soumit la Lusitanie, prit d'eux le surnom de Gallécus ou Callécus, & du tems de Strabon la plûpart des Lusitaniens portoient aussi à cause d'eux le nom de Galleces. Ces deux peuples n'étoient séparés que par le fleuve Durius.

Le nom de Gallécie s'est conservé dans celui de Galice que prend aujourd'hui ce païs qui dépend du roi d'Espagne. Il faut seulement observer que la Galice ne comprend pas à présent tout ce qu'elle comprenoit anciennement; car, il y a près de la moitié de ce païs qui appartient au roi de Portugal.

Les Galiciens ne s'appliquent guère aux arts méchaniques, ni au commerce; mais, ils vivent si frugalement, qu'avec une pistole ils sont plus riches qu'un Castillan avec dix. Ceux qui n'ont rien du tout, se répandent dans quelques autres contrées opulentes de l'Espagne, où il se mettent en service, & exercent souvent les emplois les plus vils. C'est ce qui a rendu le nom de Galicien si méprisable, que lorsque quelqu'un veut faire connoître qu'il a été maltraité, il dit: *On m'a maltraité comme si j'étois un Galicien*. Cependant, ils sont encore aujourd'hui comme autrefois très-bons soldats, & résistent constamment à la fatigue.

GALLÉCIE, *Gallæcia*, païs maritime d'Espagne. *Voyez* Galleces.

GALLÉOTES, *Galleotæ*, (*a*) nom que l'on donnoit en Sicile aux devins.

GALLES, *Galli*, (*b*) Prêtres de Cybele, qui avoient pris leur nom, ou du fleuve Gallus en Phrygie, parce qu'ils buvoient de ses eaux qui leur inspiroient je ne sçais qu'elle fureur; ou plutôt de leur premier Prêtre qui s'appelloit Gallus. Vossius propose ces deux étymologies, & paroît pencher davantage pour la seconde, qui est celle qu'Étienne de Byzance a embrassée. Ovide favorise la première, mais Ovide est un Poëte.

Les Galles n'étoient point des Gaulois faits Eunuques, comme quelques-uns ont cru, mais des gens du païs. La dénomination des Galles & des Gaulois, qui est équivoque dans le Latin, ne l'est point dans les auteurs Grecs. Strabon, Plutarque, Lucien & autres, appellent les Galles Γάλλοι, & les Gaulois, Κέλτοι, ou Γαλάται. L'institution des Galles, qui avoit commencé dans la Phrygie, se répandit par-tout, dans la

(*a*) Cicer. de Divinat. L. I. c. 39.

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom I. p 496. *& suiv.* Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. I. p. 10. *& suiv.* T. II. p. 12. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. II. p. 470 *&* 471.

Grece, dans la Syrie, dans l'Afrique & dans tout l'empire Romain.

La cérémonie, qu'ils faisoient dans la Syrie pour recevoir de nouveaux Galles dans leur société, est ainsi décrite par Lucien. Après avoir parlé de la grande fête qu'on faisoit en l'honneur de la déesse Syrienne : » A cette fête, poursuit-il, » se rend un grand nombre de » gens, tant de la Syrie, que » des régions voisines ; tous y » portent les figures & les mar- » ques de leur religion. Aux » jours assignés toute cette mul- » titude s'assemble au temple ; » quantité de Galles s'y trou- » vent, & y célebrent leurs » mystères ; ils se tailladent les » coudes, se donnent mutuelle- » ment des coups de fouet sur » le dos. La troupe qui les en- » vironne, joue de la flûte & » du tympanum ; d'autres, sai- » sis comme d'un enthousiasme, » chantent des chansons qu'ils » font sur le champ. Tout ceci » se passe hors du temple ; & la » troupe qui fait toutes ces » choses n'y entre pas. C'est en » ces jours-là qu'on fait des » Galles. Ce son des flûtes ins- » pire à plusieurs des assistans » une espèce de fureur ; & » alors le jeune homme qui » doit être initié, jette ses ha- » bits, & faisant de grands » cris, vient au milieu de la » troupe, où, suivant la coû- » tume établie depuis un grand » nombre d'années, il dégaîne » une épée & se fait eunuque » lui-même. Il court après ce- » la par la ville, portant entre » les mains les marques de sa » mutilation; il les jette ensuite » dans une maison ; & c'est en » cette maison-là qu'il prend » l'habit de femme. « Cette mutilation se faisoit ailleurs avec les fragmens d'un pot Samien cassé, dit Pline ; l'opération en devoit être bien plus douloureuse.

Au même endroit où Lucien rapporte l'initiation des Galles, il décrit ainsi leurs funérailles. » Quand un Galle est mort, ses » compagnons l'emportent aux » fauxbourgs, & jettent la bie- » re & le corps du défunt sur » un tas de pierres. Après quoi » ils se retirent, & ne peuvent » entrer dans le temple que » sept jours après cette céré- » monie ; s'ils y entrent aupa- » ravant, cela passe chez eux » pour un sacrilege. Si quel- » qu'un d'entr'eux voyoit un » corps mort, il ne pouvoit en- » trer de tout ce jour-là dans » le temple, & ne pouvoit même » y entrer le lendemain qu'a- » près s'être purifié. Les parens » du mort n'y peuvent entrer » que trente jours depuis & » cela après s'être rasés la tê- » te. Ils immolent des taureaux, » des vaches, des chevres & » des brebis. Les cochons leur » étant exécrables, ils n'osent » ni en immoler ni en manger. » D'autres au contraires regar- » dent les cochons comme des » animaux sacrés. Le pigeon » passe chez eux comme le plus

» faint des oiseaux ; mais, ils » ne croient pas qu'il leur soit » permis de le toucher. Si quel- » qu'un le touche même par » mégarde, il est impur ce » jour-là. «

M. Vandale prétend que les Galles n'étoient pas prêtres de Cybele ; c'étoient, dit-il, des gens à la vérité consacrés à la grande Mere, mais des coureurs, des charlatans, qui alloient de ville en ville, jouant des cymbales & des crotales ; qui portoient des images de la déesse Syrienne pour séduire les pauvres gens & ramasser des aumônes, qui tournoient à leur profit ; des fanatiques, des furieux, des misérables, des gens, dit Apulée, de la lie du peuple, à qui rien ne convient moins que le nom de prêtres. Toutes ces épithetes conviennent parfaitement aux Galles ; mais, comment réjetter les témoignages exprès d'Apulée & de Pline, qui les appellent prêtres ? Comment expliquer Lucien, qui vient de nous décrire les fonctions sacerdotales des Galles, & Suidas qui dit que les Métragyrtes étoient prêtres de Rhéa ? Il semble que c'est deviner que de dire qu'Apulée ne les appelle prêtres que par dérision. Il paroît aussi qu'on n'affoiblit pas le témoignage de Pline, en disant que s'il les appelle prêtres en un endroit, il les appelle aussi en un autre les Galles de la mere des dieux, sans faire mention de prêtrise. A ces témoignages on peut ajoûter ceux de Suidas & de Lucien, dont nous venons de parler.

Quoi qu'il en soit, ces Galles qui portoient la mere des dieux par-tout pour ramasser des aumônes, étoient des vagabons & des scélérats ; & comme en faisant ce métier ils chantoient des vers par-tout païs, ils rendirent par-là, dit Plutarque, la poësie fort méprisable ; il entend parler de la poësie des oracles. Ces gens-là, dit-il, rendoient des oracles les uns sur le champ ; les autres les tiroient par sort dans certains libelles ; ils les vendoient à des serviteurs & à des femmellettes ; & ces petites gens étoient charmés de ces oracles en vers & en cadence. Ces prestigiateurs, dit-il, firent tomber les vrais oracles prononcés au trépied.

Il ne faut pas s'étonner si les Peres, Clément Alexandrin, Lactance, S. Jean-Chrysostôme, & S. Augustin, parlent avec mépris de ces charlatans, puisque les Auteurs même profanes ne les épargnent pas davantage. On les appelloit Agyrtes ; ce qui signifie un joueur de gobelets, qui fait des tours de passe-passe pour attraper de l'argent. On les nommoit aussi Métragyrtes, parce qu'ils ramassoient des aumônes pour la grande mere ; & Ménagyrtes, parce qu'ils faisoient cette quête tous les mois. La loi des douze tables, dit Cicéron, assignoit aux serviteurs de la grande mere Idéenne certains jours, où il

leur étoit permis de demander l'aumône. Il n'y avoit qu'eux, ſuivant la même loi, qui la pouvoient demander. Antiſthène, dans Clément Alexadrin répond aux Métragyrtes, qui lui demandent l'aumône : *Je ne nourris pas la mere des dieux, ce ſont les dieux qui la nourriſſent.* C'étoient auſſi, ſelon Clément Alexandrin, des preſtigiateurs & des diſeurs de bonne aventure, qui ſe mêloient de prédire l'avenir ; ils menoient en leur compagnie de vieilles enchantereſſes, qui marmottoient de certains vers, & jettoient des charmes pour mettre le trouble dans les ménages.

Le chef de la troupe des Galles, Agyrtes, Métragyrtes, Ménagyrtes, s'appelloit l'Archigalle. M. Vandale croit que celui-là étoit prêtre, & qu'il avoit droit d'initier les autres; il paroît qu'il n'a pas plus d'autorité pour le dire prêtre, que les autres Galles. Il vaut mieux s'en tenir au témoignage des Auteurs, & dire que les uns & les autres étoient prêtres. Il ſemble d'après ce que nous liſons dans une inſcription, que ces Archigalles étoient des perſonnes de conſidération. Camérius Creſcens, liſons-nous dans Gruter, avoit ſous lui une troupe d'affranchis & d'affranchies.

D. Bern. de Montfaucon donne au commencement du premier tome de ſon Antiquité, une image d'après une ſtatue, qui n'a ni tête ni bras, & qui pourtant nous apprend bien des choſes. Tous les habiles Antiquaires qui la voient, la prennent pour un Archigalle, ou pour un prêtre de Cybele. D. Bernard de Montfaucon ne croit pas qu'il y ait aucune raiſon d'en douter. Il porte une longue tunique qui deſcend juſqu'à terre, & par-deſſus un grand manteau retrouſſé. Il a un grand collier qui lui deſcend ſur la poitrine. Sur chaque mammelle on voit une médaille, qui ſur le marbre a trois pouces de diametre, où eſt repréſentée la tête d'Atys ſans barbe avec le bonnet Phrygien ; les deux têtes d'Atys ſe regardent. Plus bas ſur la poitrine eſt le frontiſpice d'un temple ; à l'entrée duquel eſt la déeſſe Cybele, qu'on reconnoît à la tour & aux creneaux qu'elle porte ſur la tête ; elle a d'un côté Jupiter avec la foudre & la pique, & de l'autre Mercure qui porte ſon caducée ; & cela pour marquer que Cybele eſt la mere des dieux de l'une & de l'autre génération. Sur le fronton du temple ſe voit Atys couché avec ſon bonnet Phrygien, & ſon bâton courbé par un bout comme un bâton augural.

Les voyages continuels de Cybele, exprimés ſur les monumens, étoient réaliſés par ſes miniſtres, qui portoient ſon image par-tout, & recueilloient pour la grande déeſſe des aumônes qui, comme nous l'avons déjà dit, retournoient à leur profit. Ils la portoient en différentes manières, tantôt ſur un

char, où ils atteloient peut être des lions; car, c'étoit en ces tems-là un spectacle assez commun, que de voir des lions apprivoisés jusqu'au point de servir à des voitures roulantes. Ces Galles & les autres prêtres de Cybele portoient aussi des images de la déesse sur la poitrine. Quelques-uns mettoient sa statue sur un âne, & menoient la grande déesse en cet équipage, mendiant par-tout & portant le tympanum & des flûtes, dont ils se servoient pour réveiller les ames dévotes. Lucien dans sa fiction de l'homme métamorphosé en âne, que l'on trouve aussi dans Apulée, & qui paroît être d'un Auteur plus ancien rapporté par Photius; dans cette fiction, dis-je, il raconte que cet âne servit à porter sur son dos la déesse Syrienne, qui est la même que Cybele ou Rhéa. Les Galles ou les Agyrtes de cette troupe étant arrivés à un village, firent arrêter l'âne qui portoit la déesse. Un d'entr'eux, saisi d'un enthousiasme, se mit à jouer de la flûte. Les autres jetterent à terre leurs tiares ou leurs bonnets Phrygiens; & faisant de certains mouvemens de tête, ils se tailladoient les bras avec des couteaux; ils tiroient leurs langues, & y faisoient de pareilles incisions; le sang ruisseloit de tous côtés. Alors, les villageois leur faisoient l'aumône, les uns donnoient des pièces d'argent, les autres des figues seches, du vin ou du fromage, & de l'orge pour l'âne.

Outre les Galles & les Archigalles, la grande mere avoit aussi d'autres prêtres non eunuques, & des prêtresses. Nous en trouvons plusieurs dans Gruter, qui faisoient les taurobolles, sacrifices de la grande mere. Les noms des prêtres, dont les inscriptions de Gruter font mention, sont Trajanius, Nondinius, Zmynthéus & d'autres. On y trouve aussi des prêtresses, comme Axia Longina dans une inscription de Narbonne. Il y en avoit de même en Grece.

GALLI, nom Latin des Gaulois, peuples qui habitoient tous les païs connus sous le nom de *Gallia*, tant en Asie, qu'en-deçà & au-delà des Alpes.

GALLIA. Quoique ce nom Latin signifie proprement la Gaule, il ne laisse pas d'avoir des significations bien différentes dans les Auteurs Latins, qui l'ont employé pour désigner des païs très-éloignés les uns des autres. Nous renvoyons au mot *Gaules* les divisions de la Gaule proprement dite. Nous remarquerons seulement ici, de quelle manière les Romains divisoient ces différens païs.

1.° Gallia, lorsqu'il est question de l'Asie, se doit entendre de cette partie de l'Asie mineure, que l'on appella ensuite la Galatie, du nom que les Grecs donnoient à toutes les Gaules. Elle est aussi nommée Gallo-Græcia. *Voyez* Galatie.

2.° La Gaule, comprise entre les Alpes, les Pyrénées,

l'Océan & le Rhin, étoit la Gaule propre ; & ce que les Romains appelloient *Gallia Transalpina*.

On la divisoit en Gaule Narbonnoise, *Gallia Narbonensis ;* en Gaule Aquitanique, *Gallia Aquitanica ;* en Gaule Lyonnoise, ou Celtique, *Gallia Lugdunensis* sive *Celtica ;* & en Gaule Belgique, *Gallia Belgica*.

3.° Les Romains soumirent d'abord la Gaule Narbonnoise. Ses habitans portoient une sorte de haut-de-chausse nommé *Bracæ* ou *Braccæ*, d'où est venu le mot de Braies, encore usité en quelques provinces de France. Cela donna lieu d'appeller ce païs *Gallia Braccata*. Ils réduisirent cette partie en province Romaine ; c'est pour cela qu'elle est nommée *Provincia Romana*.

4.° Les trois autres parties de la Gaule Transalpine sont proprement ce que César appelle la Gaule, dans laquelle il ne comprend point la province Romaine, ou la Gaule Narbonnoise. Comme les habitans de ces parties de la Gaule laissoient croître leurs cheveux, on appella leur païs *Gallia Comata*, ou la Gaule Chevelue.

5.° Les Gaulois, comme nous l'avons dit ailleurs, passerent les Alpes, & se rendirent maîtres d'une partie de l'Italie, à laquelle ils donnerent leur nom. Cette Gaule fut nommée Cisalpine, *Gallia Cisalpina*, c'est-à-dire, en-deçà des Alpes, par rapport aux Romains, qui lui donnerent ce nom.

6.° Le Pô partageoit cette nouvelle Gaule en deux parties ; ce qui donna lieu de la diviser en deux ; sçavoir, en Gaule en-deçà du Pô, par rapport à Rome, *Gallia Cispadana*, & en Gaule au-delà du Pô, *Gallia Transpadana*.

7.° Les habitans de cette Gaule Italienne, portoient, comme les Romains, une sorte de robe longue que l'on appelloit *toge*, & les habitans de la véritable Gaule portoient des habits courts. Ce fut l'origine du nom de *Gallia Togata*, que l'on donna aux provinces d'en-deçà les Alpes, par rapport aux Romains, par opposition au surnom de *Braccata*, donné à la Gaule Narbonnoise.

8.° On distingue aussi ces deux Gaules par les noms de citérieure & ultérieure.

Gallia citerior signifie la Gaule Cisalpine, & *Gallia ulterior* est la Gaule conquise ensuite, & située au-delà des Alpes.

On peut voir au mot *Gaule* les anciennes divisions de la Gaule située entre les Alpes, le Rhin, l'Océan & les Pyrénées.

GALLIAMBE, *Galliambus*, terme de poësie, sorte de vers fort agréables, que les Galles ou prêtres de Cybele chantoient en l'honneur de cette déesse.

Ce mot est formé de *Gallus*, nom des prêtres de Cybele ; & d'*Iambus*, sorte de pied fort usité dans la poësie Grecque & Latine.

Galliambe se dit aussi d'un ouvrage en vers Galliambiques,

GALLIABIQUE, *Galliambicus*, terme de poëfie. On appelle poëme Galliambique, un poëme compofé de vers Galliambiques.

Le vers Galliambique étoit compofé de fix pieds; 1.° un Anapefte, ou un Spondée; 2.° un Iambe, ou un Anapefte, ou un Tribraque; 3.° un Iambe, enfuite deux Dactyles, & enfin un Anapefte.

On peut encore mefurer autrement le vers Galliambique, & faire un arrangement de fyllabe, qui donnera des pieds d'une autre efpèce. Les Anciens n'avoient guère égard dans le vers Galliambique, qu'au nombre des tems ou des intervalles, parce qu'on chantoit ces fortes de vers en danfant, & que d'ailleurs on s'y mettoit peu en peine de l'efpèce des pieds qu'on faifoit entrer dans fa compofition. Voffius croit qu'ils imitoient fort le défordre & l'obfcurité des dithyrambes.

GALLICA VIA, grand chemin public en Italie. Frontin en fait mention. Il étoit dans la Campanie, & traverfoit les marais Pontains.

GALLICA, (*a*) nom d'une forte de chauffure, qui étoit affez femblable à celle qu'on nommoit Soléa. Ce n'étoient que des femelles qui couvroient la plante des pieds, attachées avec des cordons ou des bandes de cuir; mais, on ne fçait pas bien en quoi ellés différoient entr'elles. Les *Soleæ* & le *Gallicæ* ne pouvoient fe porter avec la toge; les Sénateurs s'en fervoient pourtant à la campagne; ils les pouvoient porter avec la pénule ou avec la tunique. Les femmes les portoient auffi-bien que les *crepidæ* à la ville comme à la campagne. Ces chauffures ne couvroient le deffus du pied que par intervalles. Ce n'étoient point les feules chauffures des femmes; elles en avoient auffi de fermées comme les *calcei* & comme nos fouliers d'aujourdhui. On en obferve fur les marbres, dont Dom Bernard de Montfaucon donne la figure. Il paroît par ce que dit Cicéron en deux endroits, qu'on faifoit quelquefois les *Soleæ* de bois, & qu'on les mettoit aux pieds des criminels jufticiables, lorfqu'on les mettoit en prifon. Ce qu'on appelloit *Gallicæ* étoient peut-être des galloches, qui pourroient bien avoir pris leur nom du mot Latin *Gallicæ*.

GALLICANUS, *Gallicanus*, Γαλλικανὸς. (*b*) tribun dans l'armée de Vefpafien, fit des merveilles au fiege de Jotapat. Après que cette ville eut été prife, Vefpafien l'envoya à Jofephe qui s'étoit caché dans une caverne à côté d'un puits, pour lui perfuader de fe rendre; ce qu'il ne put obtenir, parce que Jofephe n'étoit pas encore bien inftruit de la douceur & de l'humanité des Romains.

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 54, 60.

(*b*) Jofeph. de Bell. Judaïc. pag. 851.

GALLICANUS, *Gallicanus*, Γαλλικανὸς : (*a*) Carthaginois de nation, personnage consulaire, occasionna par sa violence une sédition furieuse dans Rome, sous les empereurs Maxime & Balbin. Voici comme la chose arriva.

Plusieurs des Prétoriens vinrent avec une grande foule de citoyens du peuple s'attrouper autour de la porte du Sénat, qui délibéroit actuellement sur les affaires de la République; & même deux ou trois, poussés par la curiosité, firent si bien qu'ils entrerent dans le lieu de l'assemblée, & se placerent, pour mieux entendre, près de l'autel de la victoire. Ils étoient en habit de paix & sans armes; &, au contraire, tous les Sénateurs étoient armés, parce que dans la situation des choses, dans le mouvement général qui agitoit la ville & tout l'État, ils craignoient à chaque instant quelque danger subit & imprévu, contre lequel il leur paroissoit sage de se précautionner. Gallicanus, & Mécénas ancien Préteur, caractères vifs & impétueux, ayant apperçu les soldats dont nous parlons, en prirent ombrage; & par une violence aussi téméraire qu'injuste, ils les attaquent avec leurs poignards qu'ils tirent de dessous leurs robes, & les renversent morts au pied de l'autel de la Victoire. Les autres Prétoriens, effrayés de la mort de leurs camarades, & n'ayant point leurs armes pour se défendre, prennent le parti de fuir vers leur camp. Gallicanus sort du Palais, son poignard ensanglanté à la main; il crie qu'il vient de tuer deux espions de Maxime; il accuse tous les Prétoriens d'être dans les mêmes sentimens, & il exhorte le peuple à les poursuivre. Ses exhortations ne furent que trop écoutées; & les Prétoriens poursuivis par une multitude immense, ne trouverent de sûreté que dans leur camp. Ils s'y enfermerent & se mirent en défense.

La témérité forcénée de Gallicanus ne s'en tint pas-là. Il échauffe de plus en plus la populace, & l'engage à attaquer le camp. Pour cela il lui fournit des armes, en faisant ouvrir les arsenaux; un grand nombre s'armerent de tout ce qu'ils trouverent sous leur main; les gladiateurs, que l'on tenoit rassemblés, & que l'on formoit en diverses écoles, se joignirent au peuple; Gallicanus, à la tête de cette troupe confuse & tumultueuse, vint livrer l'assaut au camp des Prétoriens. Ceux-ci, bien armés & dressés à tous les exercices militaires, n'eurent pas de peine à rendre inutile une pareille attaque. Enfin, le peuple se lassa, & sur le soir chacun songea à se retirer chez soi. Les Prétoriens, voyant leurs

(*a*) Herodian. L. VII. p. 288. *& seq.* Crév. Hist. des Emp. Tom. V. p. 336, 337.

adversaires qui tournoient le dos & marchoient négligemment comme s'ils n'avoient rien eu à craindre, sortent sur eux, en font un grand carnage, & rentrent ensuite dans leur camp, dont ils avoient eu soin de ne pas s'écarter beaucoup.

De ce moment, il se forma une guerre civile dans Rome. Le Sénat prit parti pour le peuple, & ordonna des levées de troupes. Les Prétoriens de leur côté, quoiqu'en petit nombre vis-à-vis d'une multitude infinie, se défendirent avec tout l'avantage que leur donnoit leur expérience dans la guerre, & une place bien fortifiée; & jamais le peuple ne put réussir à faire breche à leur camp.

GALLICANUS [MÉTIUS], *Mætius Gallicanus*, (*a*) préfet du Prétoire. Lorsque l'empereur Tacite vint pour la première fois se mettre à la tête des troupes qui étoient en Thrace, & qu'il fut arrivé dans le camp, Métius Gallicanus fit un petit discours, dans lequel il annonça aux soldats, que le Sénat leur avoit donné l'Empereur qu'ils avoient demandé, & que cette illustre compagnie avoit déféré aux sentimens & aux désirs des gens de guerre. Après quoi il les invita à écouter l'Empereur lui-même. Tacite prit la parole; &, comme le préfet du Prétoire, il attribua aux soldats la première & principale part dans son élection.

GALLICINIUM, *Gallicinium*, (*b*) nom que les Romains donnoient à la partie du jour que l'on appelle le chant du coq.

GALLICISME, *Gallicismus*; on entend par ce terme un idiotisme François, c'est-à-dire, une façon de parler éloignée des loix générales du langage, & exclusivement propre à la langue Françoise.

» Lorsque dans un livre écrit » en Latin, dit le Dictionnaire » de Trévoux sur ce mot, on » trouve beaucoup de phrases » & d'expressions qui ne sont » point du tout Latines, & qui » semblent tirées du langage » François, on juge que cet » ouvrage a été fait par un » François; on dit que cet ou» vrage est plein de Gallicis» mes. «

Cette manière de parler semble indiquer que le mot *Gallicisme* est le nom propre d'un vice de langage, qui dans un autre idiome vient de l'imitation gauche ou déplacée de quelque tour propre à la langue Françoise; qu'un Gallicisme, en un mot, est une espèce de barbarisme. On ne sçauroit croire combien cette opinon est commune, & combien on la soupçonne peu d'être fausse; elle a même surpris la sagacité de quelques illustres Écrivains. L'essence du Gallicisme con-

(*a*) Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. pag. 78, 79.

(*b*) Coût. des Rom. par M. Nieup. pag. 235.

ſiſte dans un écart de langage, excluſivement propre à la langue Françoiſe. Le Galliciſme en François eſt à ſa place, & il y eſt ordinairement pour éviter un vice; dans une autre langue, c'eſt ou une locution empruntée qui prouve l'affinité de cette langue avec la nôtre, ou une expreſſion figurée que l'imitation ſuggere à la paſſion ou au beſoin, ou une expreſſion vicieuſe qui naît de l'ignorance; mais, partout & dans tous les cas, le Galliciſme eſt Galliciſme dans le ſens que nous lui avons aſſigné.

Chacun a ſon opinion; c'eſt un Galliciſme, où l'uſage autoriſe la tranſgreſſion de la ſyntaxe de concordance, pour ne pas choquer l'oreille par un hiatus déſagréable. Le principe d'identité exigeoit que l'on dît *ſa opinion*; l'oreille a voulu qu'on fît entendre *ſon-n-opinion*, & l'oreille l'a emporté, *ſuavitatis causâ*.

Elles ſont toute déconcertés; c'eſt un Galliciſme, où l'uſage qui met le mot *toutes* en concordance de genre avec le ſujet *elles*, n'a aucun égard à la concordance de nombre, pour éviun contre-ſens qui en feroit la ſuite. *Toute* eſt ici une ſorte d'adverbe qui modifie la ſignification de l'adjectif *deconcertées*, comme ſi l'on diſoit, *elles ſont totalement déconcertées*; au contraire, *toutes* au pluriel feroit un adjectif collectif, qui détermineroit le ſujet *elles*, comme ſi l'on diſoit, *il n'y en pas une qui ne ſoit déconcertée*; c'eſt donc à la netteté de l'expreſſion, que la loi de concordance eſt ici ſacrifiée.

Vous avez beau dire; c'eſt un Galliciſme, où l'uſage permet à l'ellipſe d'altérer l'intégrité phyſique de la phraſe, pour y mettre le mérite de la briéveté. Un François qui ſçait ſa langue, entend cette phraſe auſſi clairement & avec plus de plaiſir, que ſi on employoit l'expreſſion pleiné, mais diffuſe, lâche & peſante, *vous avez un beau ſujet de dire*; c'eſt ici une raiſon de briéveté.

Il eſt incroyable le nombre de vaiſſeaux qui partirent pour cette expédition; c'eſt un Galliciſme, où l'uſage conſent que l'on ſouſtraie les parties de la phraſe à l'ordre qu'il a lui-même fixé, pour donner à l'enſemble un ſens acceſſoire que la conſtruction ordinaire ne pourroit y mettre. On auroit pu dire, *le nombre de vaiſſeaux qui partirent pour cette expédition eſt incroyable*; mais, il faut convenir qu'au moyen de cet arrangement, aucune partie de la phraſe n'eſt pas plus ſaillante que les autres; au lieu que dans la première, le mot *incroyable* qui ſe préſente à la tête, contre l'uſage ordinaire, paroît ne s'y trouver que pour fixer davantage l'attention de l'eſprit ſur le nombre des vaiſſeaux, & pour en exagérer en quelque ſorte la multitude; c'eſt la raiſon d'énergie.

Nous venons d'arriver, *nous allons partir*; ce ſont des Galli-

cismes, où l'usage est forcé de dépouiller de leur sens naturel les mots *nous venons*, *nous allons*, & de les revêtir d'un sens étranger, pour suppléer à des réflexions qu'il n'a pas autorisées dans les verbes *arriver* & *partir*, non plus que dans aucun autre. *Nous venons d'arriver*, c'est-à-dire, *nous sommes arrivés dans le moment*; expression détournée d'un prétérit récent, auquel l'usage n'en a point accordé d'analogique. *Nous allons partir*, c'est-à-dire, *nous partirons dans le moment*; expression équivalente à un futur prochain, que l'usage n'a point établi. Ces sortes de locutions ont pour fondement la raison irrésistible du besoin.

Nous ne prétendons pas donner ici une liste exacte de tous les Gallicismes; nous ne le devons pas, & l'exécution de ce projet ne seroit pas sans de grandes difficultés.

Il est évident en premier lieu qu'un recueil de cette espèce doit faire la matière d'un ouvrage exprès, dont l'exécution supposeroit une patience à l'épreuve des difficultés & des longueurs, une connoissance exacte & réfléchie de notre langue & de ses origines, & une philosophie profonde & lumineuse; mais dont le succès, en enrichissant notre Grammaire d'une branche qu'on n'a pas assez cultivée jusqu'à présent, assureroit à l'Auteur la reconnoissance de toute la nation, & une réputation aussi durable que la langue même. Si cette matière pouvoit entrer dans un Dictionnaire, elle ne pourroit convenir qu'à celui de l'Académie, & non à un Dictionnaire tel que celui-ci.

Nous ajoûterons en second lieu, que le projet de détailler tous les Gallicismes ne seroit pas sans de grandes difficultés. Le nombre en est prodigieux, & plusieurs habiles gens ont remarqué que, si l'on en excepte les ouvrages didactiques, plus un Auteur a du goût, plus on trouve dans son style de ces irrégularités heureuses & souvent pittoresques, qui ne paroissent violer les loix générales du langage, que pour en atteindre plus sûrement le but. D'ailleurs, à moins de bien connoître les langues anciennes & modernes où la nôtre a puisé, il arriveroit souvent de prendre pour Gallicismes, des expressions qui seroient peut-être des Hellénismes, Latinismes, Celticismes, Teutonismes, ou Idiotismes de quelque autre genre.

GALLIEN [P. Licinius], (a) *P. Licinius Gallienus*, Π. Λ. Γαλλιηνὸς, fils de Valérien & de la première femme de ce Prince dont on ignore le nom, fut déclaré César, en même tems que son pere fut reconnu Empereur par le Sénat. Valérien le

(a) Zosim. Hist. L. I. p. 359. *& seq.* Crév. Hist. des Emp. Tom. V. pag. 421. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. p. 329. T. II. p. 442, 443. T. X. p. 463.

fit ensuite Auguste, & il égala ainsi à sa personne & à son rang un fils âgé de dix-huit ans, & qui, sans manquer d'esprit, avoit le plus mauvais cœur & le plus bas dont l'Histoire fasse mention. P. Licinius Gallien épousa Salonine, & il en eut au moins deux fils, tous deux portant entre autres noms celui de Salonius, tous deux décorés du titre de César.

Comme l'empire étoit alors attaqué de toutes parts, P. Licinius fut envoyé dans les Gaules pour s'opposer aux Germains. Il étoit encore bien jeune pour une telle commission; mais, outre que le courage militaire ne lui manquoit pas comme les sentimens d'honneur & de vertu, Valérien ne lui donna que le nom & les honneurs de Général, & il lui joignit pour conducteur & pour modérateur Postume, qui règna depuis avec gloire dans les Gaules. P. Licinius Gallien, gouverné par cet habile guerrier, eut des succès contre les Germains qui pourroient bien être les Francs, qui dans ces commencemens de leur existence sont souvent désignés par un nom alors plus connu. Les médailles nous font connoître une victoire sur les Germains, qui valut à P. Licinius Gallien le titre de *Germanicus Maximus*, très-grand Germanique.

P. Licinius Gallien, pour assurer la tranquillité des Gaules, joignit la négociation à la force des armes; & après avoir dompté dans plusieurs combats la fierté des Germains, il fit alliance avec un de leurs Princes, qui non seulement consentit à ne plus passer le Rhin, mais s'engagea à empêcher ses compatriotes de le passer.

Voilà l'idée que nous pouvons donner de ce que fit P. Licinius Gallien dans les Gaules pendant le règne de son pere, ou plutôt de ce que firent Postume & Aurélien sous son nom. Selon Zonare, P. Licinius Gallien s'illustra encore par un fait d'armes bien brillant en Italie. Avec dix mille hommes, au rapport de cet Écrivain, il défit près de la ville de Milan trois cens mille Germains. La chose est difficile à croire; & ce qu'il peut y avoir de vrai paroît devoir être réjetté à un tems postérieur.

Cependant, Valérien qui s'étoit chargé d'aller en personne porter la guerre en Asie, fut défait par Sapor, & ensuite fait prisonnier dans une entrevue, l'an de Jesus-Christ 260. P. Licinius Gallien devint de plein droit seul chef de l'Empire, par la captivité de Valérien, sans qu'il fût besoin ni de délibération du Sénat, ni de proclamation de la part des soldats. Valérien son frere avoit été nommé César par leur pere commun dès l'an 255. Un autre Valérien, son fils aîné, étoit aussi, environ depuis un an, décoré du même titre. Ainsi, cette maison brilloit dans tous ses membres par les honneurs

de la majesté suprême, pendant que son auteur gémissoit dans la plus dure & la plus ignominieuse servitude.

P. Licinius Gallien s'occupoit de tout autre soin que de celui de venger son pere. Bien loin de penser à le tirer des mains des Perses, il regardoit comme une bonne fortune pour lui le malheur de Valérien. Tout l'Empire étoit consterné d'un si triste évènement; les nations même barbares y étoient sensibles. Nous avons dans Capitolin les lettres de trois Rois alliés de Sapor, écrites à ce Prince, pour l'engager à remettre en liberté son prisonnier. Les Ibériens, les Albaniens, & plusieurs autres peuples de ces contrées, offroient leurs secours aux Romains pour délivrer Valérien de captivité. Au milieu de tous ces témoignages de sensibilité & de douleur, P. Licinius Gallien non seulement demeuroit indifférent, mais se réjouissoit d'être affranchi d'un Censeur, dont la gravité & la sévérité avoient retenu ses plaisirs dans la contrainte.

Il n'avoit garde d'alléguer ce motif. Au contraire, il faisoit le Philosophe; & lorsqu'il apprit la captivité de Valérien, prétendant renouveller en soi l'exemple de ce sage, qui, à la nouvelle de la mort de son fils tué dans un combat, n'avoit dit autre chose, si non : *Je sçavois que mon fils étoit mortel*, de même Gallien prononça seulement cet apophthegme : *Je sçavois que mon pere étoit sujet aux accidens de la fortune.* Il se trouva un adulateur assez lâche pour louer à ce sujet la constance & la fermeté d'ame du Prince. D'autrefois P. Licinius Gallien remarquoit que le malheur de Valérien lui étoit glorieux, puisqu'il n'y étoit tombé que par excès de candeur, de franchise & de bonne foi. Mais, on sentoit parfaitement tout le faux de ces beaux discours, qui ne faisoient qu'ajoûter à l'extinction du sentiment la honte de l'hypocrisie.

La grande affaire de P. Licinius Gallien fut toujours son plaisir ; & cependant jamais Prince n'eut sur les bras des affaires plus sérieuses & plus difficiles. Toutes les espèces de maux fondoient à la fois sur l'Empire, les Barbares du nord & les Perses continuoient leurs courses & leurs attaques dans les Gaules, dans l'Illyrie, dans la Thrace, dans la Grece, dans l'Asie, & du côté de l'Orient. Au-dedans chaque général d'armée aspiroit au trône, & en usurpoit les droits. En Sicile se renouvellerent les maux anciens des révoltes d'esclaves. La peste ravageoit toujours la capitale & les provinces, & en certains tems elle devint si violente, qu'elle emportoit cinq mille personnes par jour dans Rome. La disette, la famine, les tremblemens de terre à Rome, en Asie, en Afrique, les séditions dans les villes, tous les fléaux en un mot se réunissoient pour

menacer l'Empire de sa prochaine ruine ; & P. Licinius Gallien se divertissoit. La perte des plus belles provinces étoit pour lui matière à plaisanterie. Lorsqu'on vint lui annoncer que l'Égypte s'étoit révoltée. *Eh bien*, dit-il, *est-ce que nous ne pouvons pas subsister sans le lin d'Égypte ?* L'Asie, ravagée par de furieux tremblemens de terre, & par les courses des Scythes, ne l'émut pas davantage, & il conclut seulement qu'il faudroit donc se passer d'Aphronitre. C'étoit une sorte de nitre différente du nôtre, dont les Anciens se servoient pour les blanchissages, pour les bains, & pour la composition du Verre. Après avoir perdu la Gaule, il se mit à rire & dit : *La République est-elle ruinée, parce que nous n'aurons plus d'étoffes de la fabrique d'Arras ?* Une telle insensibilité va jusqu'au prodige, & est peut-être sans exemple dans l'Histoire. Le présent seul affectoit P. Licinius Gallien, & dès que ses plaisirs actuels n'étoient point dérangés, le bouleversement de l'univers ne faisoit plus sur lui aucune impression. Il n'est plus étonnant que le règne d'un tel Prince ait été une suite de malheurs, comme il paroît par le récit que nous allons en donner.

P. Licinius Gallien étoit dans les Gaules, selon Zosime, occupé de la guerre contre les Germains, lorsqu'arriva le désastre de son pere. Il ne songea, comme on vient de le dire, qu'à en profiter pour goûter plus librement les plaisirs, qui seuls touchoient cette ame de boue. Il ne donna aucun ordre pour la guerre contre les Perses ; à peine entendoit-on parler de lui dans l'armée d'Orient. Cette négligence présenta une belle occasion & un favorable prétexte à l'ambition de Macrien, qui, après avoir trahi Valérien, entreprit d'enlever l'Empire à son fils. Il fut donc proclamé Empereur avec ses deux fils, dont l'aîné portoit le même nom que lui, & l'autre se nommoit Quiétus.

En usurpant le rang suprême, Macrien s'étoit mis dans une position bien moins assurée que brillante. Quoique l'Asie eût accédé à son parti, il s'en falloit de beaucoup que ses forces ne le missent à l'abri du danger. Du côté de l'Orient, il craignoit Odénat, qui faisoit actuellement la guerre pour P. Licinius Gallien contre Sapor avec une supériorité décidée ; tout l'Occident ne le reconnoissoit point. Il dressa son plan de manière à pourvoir à ce double objet. Il résolut de marcher lui-même vers la Grece & l'Italie avec son fils aîné & ses principales forces ; & il laissa Quiétus & Baliste en Syrie, pour s'opposer à Odénat.

Avant que de partir, & pour se préparer les voies, il jugea nécessaire de se défaire de Valens, Proconsul d'Achaïe, qu'il regardoit comme un rival ja-

loux de sa grandeur. Il en donna la commission à Pison, l'un des plus illustres membres du Sénat. Cet ordre fit éclore deux nouveaux Empereurs ou Tyrans. Valens, averti que Pison étoit envoyé pour le tuer, prit la pourpre. Pison, de son côté, voyant qu'il ne pouvoit surprendre Valens, & craignant sa vengeance, se fit proclamer Empereur par le petit nombre de soldats qui l'accompagnoient.

D'un autre côté, Ingénuus, qui commandoit dans la Pannonie, se fit aussi revêtir par ses soldats de la pourpre impériale. P. Licinius Gallien entra en fureur, & comme la colère lui donnoit du courage, il quitte les Gaules, vient en Illyrie, livre la bataille au rebelle près de Murse en Pannonie, & remporte la victoire. Ingénuus, ou fut tué sur le champ de bataille, ou se tua lui-même peu après, de peur de tomber entre les mains d'un vainqueur impitoyable.

P. Licinius Gallien exerça sa vengeance avec toute la cruauté d'une ame basse. Il ne fit quartier à personne. Soldats & habitans du païs, tout fut exterminé. On ne croit pas que jamais aient été donnés des ordres plus inhumains & plus barbares que ceux que contient une lettre écrite par lui à ce sujet, & que l'on ne peut lire sans frémir d'horreur. La voici, telle que nous l'a transmise Trébellius Pollion. » P. Licinius Gallien à Vérianus. Je » ne serai point content de » vous, si vous ne faites souffrir la mort qu'à ceux qui » portent les armes, & que les » hazards de la guerre auroient » pu emporter. Il faudroit massacrer tous les mâles, si les » vieillards & les enfans pouvoient être mis à mort sans » donner lieu de nous blâmer. » Je vous ordonne de tuer quiconque a mal parlé de moi. » Déchirez, tuez, mettez en » pièces. Prenez mes sentimens, » & conformez vous à ceux » qu'exprime cette lettre écrite » de ma main. « Un Scythe anthropophage parleroit-il autrement que ce Prince noyé dans les voluptés?

Son horrible cruauté produisit sur le champ une nouvelle révolte. Les troupes & les peuples de Mœsie, couverts du sang de leurs camarades & de leurs proches, & craignant pour eux mêmes un pareil traitement, se donnerent un défenseur, en élevant Régillianus à l'empire. Mais, celui-ci périt au bout de peu de tems. Il n'étoit déjà plus lorsque Macrien arriva en Illyrie. Macrien y eut affaire à Auréole, & fut défait en bataille rangée. Soit découragement des troupes vaincues, soit intrigues d'Auréole, l'armée de Macrien abandonna son chef; & il fut réduit à demander comme une grace à ceux qui le trahissoient, la mort pour lui & pour son fils, afin de pouvoir éviter la honte de la captivité, & du supplice. Sa chûte

entraîna celle de son second fils Quiétus, qu'il avoir laissé en Orient. Baliste persuada aux habitans d'Emese de le tuer ; & s'étant ensuite emparé des trésors que Macrien avoit laissés, il se fit proclamer Empereur par les soldats qui lui obéissoient. Il porta ce titre environ trois ans, au bout desquels Odénat, qui montra toujours du zele pour les intérêts de P. Licinius Gallien, fit tuer ce rebelle dans sa tente par un soldat qu'il avoir gagné.

P. Licinius Gallien, qui avoit tant d'obligation à Odénat qui étoit originairement prince de Palmyre, ou chef d'une tribu de Sarrasins, n'y fut point insensible. Pour récompenser dignement sa fidélité persévérante, il le créa Auguste, de l'avis de Valérien son frere, & de Lucille son parent ; & il fit battre de la monnoie, sur laquelle le vainqueur de Sapor étoit représenté traînant à sa suite les Perses chargés de chaînes. La promotion d'Odénat fut applaudie de tout l'empire, & elle est citée dans l'histoire comme la meilleure action que P. Licinius Gallien ait faite en sa vie.

Cet Empereur recueilloit sans aucune peine le fruit des travaux d'Odénat ; il s'en attribua aussi la gloire. Odénat avoit vaincu les Perses, & P. Licinius Gallien en triompha. Ce fut après la défaite & la mort de Macrien & de ses fils, que l'Empereur, se croyant désormais à l'abri de tout danger, voulut non seulement se replonger dans les plaisirs que la guerre avoit interrompus, mais donner une fête superbe qui annonçât la victoire & la paix.

Ce triomphe étoit ridicule en soi, & la captivité de Valérien en combloit l'indécence & l'ignominie. C'est ce qui fut reproché à P. Licinius Gallien dans la cérémonie même d'une manière fort piquante. On menoit en pompe des bandes de faux prisonniers, c'est-à-dire, d'hommes inconnus, que l'on avoit déguisés en Sarmates, en Goths, en Francs, & en Perses. Des bouffons s'aviserent de s'aller jetter au milieu du gros de ces prétendus Perses, les regardant tous l'un après l'autre au visage, avec des gestes d'attention & de curiosité. Et comme on leur demandoit à qui ils en vouloient : *Nous cherchons*, répondirent-ils, *le pere de l'Empereur*. P. Licinius Gallien, qui fut informé de cette petite scene, trouva la plaisanterie fort mauvaise, & il la punit cruellement, en faisant brûler ces imprudens railleurs.

Il accompagna son triomphe de toutes sortes de jeux, courses dans le cirque, chasses exécutées devant le peuple, pièces de théâtres, combats d'athletes & de gladiateurs. Boire, manger, s'amuser, s'étoient-là les uniques soins qui occupassent P. Licinius Gallien ; & ceux qui l'environnoient, n'entendoient point d'autres

discours sortir de sa bouche, sinon : » Qu'avons-nous à dî-
» ner? Quels divertissemens a-
» t-on tenus prêts? Quelle piè-
» ce jouera-t-on? Combien de
» couples de gladiateurs com-
» battront-ils aujourd'hui?

Peu après son triomphe, ou peut-être dans le même tems, P. Licinius Gallien célébra par des réjouissances magnifiques la dixième année de son règne, qui avoit commencé avec celui de son pere. On remarque que dans les jeux qu'il donnoit au peuple, on produisit un taureau d'une grandeur démesurée, contre lequel devoit combattre un chasseur, jusqu'à ce qu'il l'eût tué à coups de fleche ou de javelot. Dix fois, ce chasseur mal habile tira sur l'animal sans le blesser. Sur cela l'Empereur lui décerna la couronne; & comme les spectateurs murmuroient d'une récompense si mal appliquée, il ordonna au héraut de crier à haute voix : *Manquer tant de fois un taureau, est chose difficile.*

Voici un autre trait qui n'est pas moins plaisant. Un marchand avoit vendu à l'impératrice de fausses pierreries pour vraies, & cette Princesse, extrêmement irritée, vouloit que l'on punît le fourbe rigoureusement. P. Licinius Gallien en fit la peur à ce misérable. Il commanda qu'on le menât sur l'arêne comme pour être exposé à un lion furieux; mais, par ses ordres secrets, ceux qui étoient chargés de ce ministère, lâcherent sur lui un chapon. Tout le monde se mit à rire. *Il a trompé*, dit l'Empereur, *& on le trompe.*

On ne peut disconvenir qu'il n'y ait quelque chose d'ingénieux dans ces badinages; mais, qu'il y a peu de dignité! Et quelle idée doit-on se former d'un Prince qui s'amusoit à de semblables bagatelles, pendant que les Barbares & les usurpateurs sembloient être d'intelligence pour mettre en pièces l'Empire.

Outre les tyrans déjà nommés, il s'en éleva en Égypte, en Afrique, en Isaurie, dans la Gaule. En Égypte, Emilien fut comme forcé par les circonstances de prendre la pourpre impériale. Mais, il fut pris par Théodote, & envoyé à P. Licinius Gallien, qui, le traitant comme les anciens Romains en usoient à l'égard des Rois & généraux leurs prisonniers, le fit étrangler dans la prison. L'Afrique se révolta aussi contre P. Licinius Gallien, & eut son tyran, mais de peu de durée. Celsus ne fit que paroître sur la scene, & fut tué au bout de sept jours. Il est étonnant jusqu'à quel point étoit alors avili le titre si majestueux d'empereur Romain. Trébellianus, Isaure de nation, appellé avec raison par ses ennemis chef de Pirates, se qualifioit Empereur, & il faisoit battre monnoie en son nom & avec cette auguste qualité. Cantonné dans ses montagnes inaccessibles à tout autre qu'aux naturels du

païs, il pouvoit se maintenir. Mais, Causisolée, frere de Théodote, dont nous venons de parler, ayant été envoyé contre Trébellianus par P. Licinius Gallien, vint à bout de l'amener en pleine, le vainquit & le tua. Saturne usurpa aussi sous P. Licinius Gallien les titres & les honneurs de la puissance impériale, sans que nous puissions dire en quel païs il règna. Mais, il fut tué par ceux mêmes qui l'avoient élu.

Les Barbares ravagerent l'Empire, en même tems que les tyrans le démembroient; mais à l'Orient, Odénat arrêta & même vainquit les Perses. Dans les Gaules, Postume qui s'y fit reconnoître Empereur, contint les nations Germaniques. Le milieu de l'Empire, dont la défense roula sur P. Licinius Gallien, parce qu'aucun Tyran ne réussit à s'y établir solidement, souffrit d'horribles calamités de la part des Sarmates, des Scythes & des Goths.

L'Italie fut la première attaquée. Au premier bruit de l'invasion des Scythes dans ce païs, P. Licinius Callien quitta la Gaule, & s'il y a quelque chose de vrai dans ce que raconte Zonare du grand exploit de ce Prince contre les Germains près de Milan, c'est probablement à ce tems-ci qu'il faut le rapporter.

Il n'est point dit que P. Licinius Gallien ait rien fait pour chasser les Scythes de l'Italie. Peut-être lorsqu'il arriva, en étoient-ils déjà sortis.

Il lui fallut ensuite se transporter en Illyrie. Mais, on ne peut guère lui donner d'autre part à la guerre qui se fit en ce païs, que la vengeance cruelle qu'il tira de Byzance, sans que Trébellius, qui la raconte, en assigne le motif. Mais, on peut conjecturer avec quelque vraisemblance, que les habitans de cette ville avoient favorisé le passage de Macrien en Europe, & que c'est pour cette raison que P. Licinius Gallien, vainqueur, les traita en ennemis. Comme on se défioit de lui dans Byzance, on lui en ferma d'abord les portes. Il parvint néanmoins à s'y introduire sous promesse d'user de clémence & de douceur; & lorsqu'il se vit maître de la place, il manqua indignement à sa parole, il fit massacrer, & ce qu'il trouva de soldats, & les habitans; tout fut exterminé; on ne voyoit plus dans Byzance, au tems où Trébellius écrivoit, aucune ancienne famille, sinon celles dont une absence fortuite, soit pour voyage d'affaire ou de plaisirs, soit pour cause d'emploi dans les armées, avoit sauvé quelques restes.

Cette exécution sanglante concourt à peu près pour le tems avec les fêtes données par P. Licinius Gallien à l'occasion de sa dixième année. Les cruautés contre ses sujets & les plaisirs l'occupoient alternativement, pendant que les Barba-

res recommençoient tout de nouveau leurs courses, sans se décourager pour les pertes qu'ils avoient faites.

Il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, de fixer les dates précises, & de distinguer les caractères de leurs différentes invasions, qui se perpétuerent durant tout le règne de P. Lucinius Gallien; évènemens presque toujours semblables dans leurs principales circonstances, & dont nous n'avons connoissance que par des Écrivains mal habiles, par d'ignorans abréviateurs, qui estropient les faits, qui confondent & les noms, & les tems & les lieux. L'idée générale qui résulte de leurs récits informes, c'est que toutes les provinces d'Illyrie & de l'Asie mineure, les isles de la mer Égée, la Grece même, furent sans cesse exposées aux ravages des nations Scythiques & Germaniques, qui accouroient & par terre & par mer, tantôt passant le Danube, tantôt entrant par l'embouchure de ce grand fleuve, tantôt traversant le Pont-Euxin; & dans les combats qu'elles eurent à livrer, souvent victorieuses, quelquefois défaites, jamais détruites ni rebutées.

P. Licinius Gallien étoit encore en Illyrie, lorsqu'il apprit la défection d'Auréole, qu'il avoit laissé en Italie près de Milan, pour veiller sur les démarches de ceux qui dominoient dans les Gaules, & pour les empêcher de passer les Alpes. A cette nouvelle, P. Licinius Gallien, forcé de quitter l'Illyrie, y laissa pour commander en sa place Marcien & Claude, tous deux braves & expérimentés capitaines. Ils firent très-bien leur devoir contre les Barbares. Ils les vainquirent, & les réduisirent à s'estimer heureux s'ils pouvoient retourner en sûreté dans leur païs. Claude & Marcien, ayant nettoyé l'Illyrie par la fuite des Barbares, vinrent rejoindre P. Licinius Gallien, non pour le servir, mais pour lui ôter l'Empire avec la vie.

Ils trouverent ce Prince assiégeant Milan, où Auréole, après avoir été vaincu dans un combat, s'étoit renfermé. Là ils se concerterent avec Héraclien, préfet du Prétoire, qui étoit revenu d'Orient, & ils convinrent ensemble qu'il falloit délivrer la République d'un Empereur qui en étoit l'opprobre par sa conduite. Quelques-uns disent qu'ils furent engagés à prendre cette résolution par la crainte de leur propre péril, & que cette crainte fut l'effet de la ruse d'Auréole, qui fit jetter dans le camp des assiégeans une liste des noms des principaux officiers de l'armée, comme destinés à la mort par P. Licinius Gallien. Quoi qu'il en soit, il paroît que les trois chefs de la conspiration s'arrangerent aussi entr'eux sur le choix du successeur, qu'ils donneroient à P. Licinius Gallien. Aucun des trois ne manquoit d'ambition; mais,

la supériorite du mérité de Claude les décida, soit par l'estime, soit par la vue de la difficulté qu'ils éprouveroient à réunir en faveur d'un autre les suffrages des soldats.

Quand le plan fut formé & arrêté, ils s'associerent pour l'exécution un certain Cécropius, commandant de la cavalerie des Dalmates; & voici de quelle manière celui-ci mit fin à l'entreprise. Pendant que P. Licinius Gallien étoit à table, ou, selon d'autres, au lit, on vint lui donner une fausse allarme, & l'avertir que les assiégés faisoient une vigoureuse sortie. Ce Prince avoit du courage, comme nous l'avons observé plus d'une fois. Il se leva précipitamment, & sans attendre qu'on l'eût entièrement armé, sans attendre sa garde, il monte à cheval, & court assez mal accompagné vers le lieu qui lui avoit été indiqué. Sur la route Cécropius, ou quelqu'un de ses cavaliers, perce P. Licinius Gallien d'un trait lancé par derrière. L'Empereur tombe de cheval, & ceux qui l'environnoient le reportent à sa tente, où il mourut peu d'heures après.

La flatterie pour la maison de Constantin, qui tiroit de Claude sa principale splendeur, a inventé ici une nouvelle fable. On a dit que P. Licinius Gallien, se sentant défaillir, envoya à Claude les ornemens impériaux; supposition absurde à l'égard d'un Prince qui avoit un frere Auguste & un fils César. Ils se nommoient l'un Valérien, & l'autre Salonin; & ils furent tués par ceux de l'intérêt desquels il étoit d'éteindre la maison impériale.

P. Licinius Gallien règna quinze ans, si l'on date du tems où il reçut le titre d'Auguste; il n'en règna que huit, à compter depuis que la captivité de son pere l'eût mis en pleine possession de la puissance impériale. Il fut tué au mois de Mars de l'an de J.C. 268. Sa postérité ne périt pas toute entière avec lui; elle subsistoit encore au tems où Trébellius écrivoit.

Sa mort excita des murmures parmi les troupes. Elles l'avoient haï & méprisé vivant, & lorsqu'il ne fut plus, elles le comblerent d'éloges, non qu'elles eussent changé de sentimens à son égard, mais par pure avidité, & pour profiter d'une occasion de trouble & de pillage. L'intérêt étoit le seul motif de ces plaintes, l'intérêt les appaisa. Moyennant vingt pièces d'or que Marcien promit aux soldats par tête, P. Licinius Gallien redevint à leurs yeux ce qu'il avoit toujours été. Ils le déclarerent tyran, & d'un suffrage unanime ils élurent Claude empereur.

A Rome la nouvelle de la mort de P. Licinius Gallien fut reçue avec des transports de joie qui allerent jusqu'à la fureur. Le Sénat & le peuple se réunirent pour charger d'imprécations sa mémoire. Ses ministres & ses parens furent les

victimes de la haine qu'on lui portoit. On courut sur eux, on les précipita du haut du roc Tarpéïen, on traîna leurs corps aux gémonies. Tout étoit en combustion dans la ville; & Claude devenu Empereur fut obligé d'arrêter ces mouvemens, dont il craignoit les suites. Il envoya ordre d'épargner les amis & la famille de P. Licinius Gallien; & poussant la politique au-delà de toute mesure de bienséance & de raison, il voulut que l'on mît au rang des dieux un Prince qui avoit déshonoré l'humanité. Comme il prévoyoit que le Sénat ne se porteroit qu'avec une extrême répugnance à rendre un pareil décret, il s'autorisa des soldats, dont il fit changer de nouveau les dispositions, & à qui il persuada de demander les honneurs divins pour celui qu'ils venoient de déclarer tyran. Le Sénat ordonna donc l'apothéose de P. Licinius Gallien, joignant l'indignité au sacrilege, & profanant en même tems la majesté du Dieu suprême, & la gloire des bons Princes, de la vertu desquels cet honneur avoit été la récompense.

Il n'y a rien de plus capable d'avilir les éloges humains, & de les rendre méprisables, que de les voir ainsi prostitués sans pudeur à un Prince tel que P. Licinius Gallien. Nous avons un monument subsistant de cette misérable adulation dans un arc de triomphe érigé en son honneur, & dont l'inscription porte que sa valeur invincible n'a pu être surpassée que par sa piété. *Cujus invicta virtus solâ pietate superata est.* Quelle valeur & quelle piété que celle de P. Licinius Gallien, d'une part noyé dans la mollesse, & de l'autre le fils le plus ingrat & le plus dénaturé qui fut jamais !

DIGRESSION

Sur le caractère de P. Licinius Gallien.

La criminelle insensibilité de ce Prince pour l'état malheureux de son pere qu'il laissa périr dans la captivité, décele son caractère, & suffit pour dénoter un cœur vicieux & un esprit frivole; car, c'étoient l'amour des amusemens, le goût des spectacles, de la licence, de la débauche, qui remplissant toute l'ame de P. Licinius Gallien, n'y laissoient plus de place aux sentimens d'honneur ni à ceux de la nature. Ce Prince ne manquoit point d'intelligence ni d'agrément dans l'imagination; il avoit l'esprit orné; il écrivoit bien, soit en prose, soit en poësie, & l'on nous a conservé quelques vers de lui, qui prouvent autant d'élégance dans le style que peu de respect pour la pudeur. D'ailleurs, on ne lui a jamais reproché la timidité dans les combats. Nous l'avons vu marcher de bonne grace contre les rivaux qui lui disputoient le rang suprême, & ne se pas trop

ménager dans les périls. Mais, il falloit que la nécessité l'arrachât aux délices, aux divertissemens, à la nonchalance; & dès que l'aiguillon d'un intérêt personnel ne le piquoit plus, il retomboit par son propre poids dans son indécente mollesse, & dans ses honteux plaisirs.

Il n'y gardoit aucune mesure. A l'exemple de Caligula & de Néron, il couroit déguisé pendant la nuit les cabarets & les lieux de débauche; il avoit pour compagnie ordinaire des corrupteurs de la jeunesse & des comédiens. Ses repas étoient pleins de dissolution, & sa table environnée de femmes sans pudeur. Il entretenoit un serrail d'un grand nombre de concubines, parmi lesquelles tenoit le premier rang une certaine Pipa, ou Pipara, fille d'Attale roi des Marcomans, à qui P. Licinius Gallien avoit cédé une province pour acheter sa fille.

A la mollesse il joignoit un faste poussé au plus grand excès. Ses vêtemens dégénéroient en un luxe étranger, soit par la forme qu'il leur donnnoit, soit par les pierreries dont il rehaussoit l'éclat des étoffes les plus précieuses. Il voulut s'ériger sur le mont Esquilin une statue colossale avec les attributs du Soleil. Cette statue auroit surpassé du double en hauteur l'ancien colosse construit par Néron, & consacré au Soleil par Vespasien. Mais, P. Licinius Gallien n'eut pas le tems d'achever cet ouvrage de vanité puérile, & ses successeurs, Claude & Aurélien, avoient trop de jugement & de sens pour n'en pas sentir le ridicule, & pour être curieux d'y mettre la dernière main.

Il se piquoit d'un luxe rafiné. Au printems, il bâtissoit des appartemens avec des feuilles de roses, il élevoit des forts, dont les murs étoient des fruits artistement rangés. Il forçoit la nature pour garder des raisins pendant trois ans, pour avoir des melons en plein hiver, des figues fraîches & toutes sortes de fruits dans les saisons qui ne sont pas faites pour les produire. Il prenoit le bain six à sept fois le jour en été, & au moins deux fois en hiver. Il servoit à sa table des vins de toutes les espèces, & jamais dans un repas il ne but deux fois d'un même vin.

Ce fut principalement lorsqu'il fut seul maître, que ses vices se donnerent l'essor & une libre carrière. Mais, il n'avoit pas attendu jusques-là à les faire paroître. Lorsqu'il prit les rênes de l'Empire, déjà sa réputation étoit faite; & les rebelles, qui aussitôt après s'éleverent contre lui, l'accablerent des mêmes reproches qu'il mérita dans toute la suite de son règne.

On ne doit pas être surpris que P. Licinius Gallien ait été autant haï, qu'il étoit méprisé. Aux vices honteux, il joignoit la cruauté. Outre les exemples que nous avons donnés, l'Histo-

cevoir ni ordres ni récompenses que de l'Empereur. Il ajoûtoit d'un ton moqueur, que Junius Gallion avoit plus de sagesse qu'Auguste, & découvroit ce qui avoit échappé à ce grand Prince; ou plutôt qu'il devoit être regardé comme un satellite de Séjan, qui cherchoit matière à sédition & à discorde, en présentant à des esprits simples & grossiers une amorce, qui, sous prétexte d'honneur & de privilege, les porteroit à rompre les loix de la discipline militaire. En conséquence de cette réponse, Junius Gallion fut chassé du Sénat, & ensuite de l'Italie; & comme on le soupçonnoit de rendre doux & aisé son exil, parce qu'il avoit établi sa résidence dans l'isle de Lesbos, dont le séjour étoit très-agréable, il fut ramené dans la ville, & mis sous la garde des Magistrats, en sorte que la maison de l'un d'eux lui servoit de prison.

GALLION [JUNIUS], *Junius Gallio*, (a) frere de Séneque le Philosophe, s'appelloit auparavant M. Annæus Novalus; mais, ayant été adopté par Lucius Junius Gallion, il prit le nom de son bienfaiteur. Ce fut par la faveur de son frere Séneque, que l'empereur Claude le fit proconsul d'Achaïe. Il s'acquitta très-dignement de sa charge, qu'il exerça encore sous l'empire de Néron. S'étant trouvé en ce païs dans le tems que S. Paul y alla prêcher & établir la religion de J. C., il ne voulut point se rendre le juge de cette nouvelle doctrine, ni en prendre connoissance, quelque instance que lui en fissent les Juifs, surtout les ennemis de cet Apôtre. Il les renvoya toujours, leur disant qu'il ne s'agissoit point de l'intérêt, ni de la gloire de l'Empereur; que Paul n'ayant nullement péché contre les loix & les ordonnances du Prince, il ne vouloit point s'en mêler, & que puisqu'il ne s'agissoit que de doctrine, ils terminassent leurs différends entr'eux. Cela a donné lieu de croire que si Junius Gallion n'étoit pas véritablement Chrétien, il avoit du moins quelque penchant pour le Christianisme. Sur cela on a bâti diverses conjectures; quelques-uns ont prétendu que cette rencontre donna occasion à la prétendue amitié, qui se noua entre S. Paul & Séneque, & aux lettres qu'ils s'écrivirent, comme l'assurent S. Jérôme & S. Augustin. Cependant, ces lettres ne se trouvent plus, & l'on convient que celles que nous avons sont supposées. Il peut bien se faire aussi, que Junius Gallion, sans aucun penchant pour le Christianisme, par un seul principe d'équité, n'ait point voulu se mêler de disputes, qui effectivement n'in-

(a) Tacit. Annal. L. XV. c. 73. Actu. Apost. c. 18. v. 12. & seq. Crév. Hist. des Emp. T. II. p. 109, 437.

téressoient point l'Empire Romain.

Junius Gallion eut part aux disgraces de son frere, comme il en avoit eu à sa faveur. Un jour, pendant que tout le monde dans le Sénat s'épuisoit en flatteries envers Néron, & que les plus affligés témoignoient le plus de joie, Junius Gallion, tremblant pour lui-même, fut attaqué par Saliénus Clémens, qui le traitoit d'ennemi public & de parricide; sans doute, parce que son frere avoit été accusé & condamné comme complice d'une conjuration contre Néron. Mais, les Sénateurs se réunirent pour imposer silence à cet indigne persécuteur, qui vouloit abuser des maux publics pour satisfaire ses vengeances particulières, & r'ouvrir une plaie que la bonté & la clémence du Prince, disoit-on, venoient de fermer pour toujours. On assure pourtant que Junius Gallion fut condamné à mort par Néron, & Eusebe dit qu'il se tua lui-même. Baronius assure que son frere Séneque lui avoit dédié deux Livres, le premier sur les accidens qui nous arrivent sans que nous y pensions, & l'autre de la vie bienheureuse.

GALLITA, *Gallita*, (*a*) riche personnage, que Juvénal tourne en ridicule dans une de ses Satyres. Comme il n'avoit point d'enfans, dès qu'il commençoit à sentir son pouls tant soit peu ému, on rangeoit plusieurs tableaux dans le portique d'un temple. Il se trouvoit même des gens qui promettoient une hécatombe.

GALLIUS [C.], *C. Gallius*, (*b*) sénateur Romain. Il en est parlé dans une des Oraisons de Cicéron contre Verrès.

GALLIUS [Q.], *Q. Gallius*, (*c*) étoit Préteur de la ville, l'an de Rome 709, & 43 avant Jesus-Christ. Octavien décela sa cruauté à son égard. Suétone rapporte le fait avec des circonstances atroces. Il dit que Q. Gallius, étant venu pour saluer l'Empereur, & portant des tablettes sous sa robe, fut soupçonné de cacher un poignard; & que sur cela seul Octavien, sans faire aucun examen, de peur d'y trouver la justification de Q. Gallius, le fit enlever, lui fit donner la question, comme à un esclave, & enfin ordonna qu'on le mît à mort, après lui avoir arraché de sa main les deux yeux. Il faut avouer qu'on a peine à ajoûter foi à une barbarie si brutale de la part d'Octavien. Il racontoit lui-même dans les mémoires qu'il avoit composés de sa vie, que Q. Gallius lui ayant demandé une conférence voulut l'assassiner; qu'en conséquence il fut mis en prison, d'où ayant été relâché sous la condition de sortir de la ville,

(*a*) Juven. Satyr. 12. v. 99. & *seq.*
(*b*) Cicer. in Verr. L. V. c. 128.
(*c*) Crév. Hist. Rom. T. VIII. p. 184.

il périt, ou par un naufrage, ou par les mains de voleurs de grands chemins. Ce récit semble beaucoup plus vraisemblable, si ce n'est qu'il est aisé de croire qu'Octavien déguise sous l'aventure d'un naufrage, ou d'une attaque de la part de voleurs, un ordre donné par lui d'assassiner Q. Gallius, lorsqu'il seroit hors de Rome.

GALLOGRECE, *Gallogræcia*, Γαλλογραικία, (*a*) nom du païs appellé plus communément Galatie. *Voyez* Galatie.

GALLOGRECS, *Gallogræci*, Γαλλογραικοὶ, les mêmes que les Galates. *Voyez* Galates & Galatie.

GALLONIUS [C.] *C. Gallonius*, (*b*) chevalier Romain, ami de Domitius. Celui-ci l'ayant envoyé en Espagne pour y recueillir une succession, M. Varron lui donna le commandement de six cohortes, qu'il avoit mises en garnison à Gades, & fit porter dans sa maison toutes les armes, tant publiques que particulieres. Mais, aux approches de César, les habitans ayant résolu de lui livrer la place, en avertirent cependant C. Gallonius, en lui conseillant de pourvoir à sa sûreté; ce qu'il fit heureusement.

GALLONIUS AVITUS, *Gallonius Avitus*, ambassadeur en Thrace, à qui l'empereur Aurélien écrivit une lettre.

GALLUS, *Gallus*, Γάλλος, (*c*) fleuve de l'Asie mineure, qui tomboit dans le Sangarius; mais, les Anciens ne s'accordent pas sur le nom de la province où il couloit. Claudien dit :

Dindyma fundunt
Sangarium, vitrei puro qui gurgite Galli
Auctus, Amazonii defertur ad ostia Ponti.

Pline le met dans la Galatie. « Outre les rivieres que nous » avons nommées, dit-il, on » trouve encore dans cette pro» vince le Sangarius & le Gal» lus, dont les prêtres de Cy» bele ont pris leur nom de » *Galles.* » Hérodien dit: « Au» trefois les Phrygiens célé» broient à Pessinunte les Or» gyes, sur le bord du Gallus, » qui coule auprès de la ville, » & duquel tirent leur nom les » Prêtres de la déesse, qui sont » châtrés. » Étienne de Byzance dit que le Gallus est une riviere de la Phrygie; il ajoûte qu'on la nommoit autrefois Térias, Τήριας. Ovide dit dans ses Fastes :

Inter, ait, viridem Cybelen altasque Celænas
Amnis it insanâ, nomine Gallus, aquâ.

Or il est certain que la ville de *Celæna* étoit dans la Phrygie. Il explique aussitôt l'épi-

(*a*) Strab. p. 566.
(*b*) Cæs. de Bell. Civil. L. II. p. 543, 544, 547.

(*c*) Plin. T. I. p. 200, 300. Strab. p. 543. Ovid. Fast. L. IV. v. 363.

thete d'*insensée*, qu'il donne à l'eau du Gallus, par ces mots :

Qui bibit, inde furit.

» Quiconque en boit entre en » fureur. »

C'étoit en buvant de ces eaux, que les prêtres de Cybele devenoient furieux, & se privoient des parties consacrées à la génération.

Strabon, parlant du Sangarius, dit : « C'est dans ce fleu» ve que se perd le Gallus, » qui a sa source auprès de Mo» dra, dans la Phrygie de l'Hel» lespont, la même que la Phry» gie Epictete, ou ajoûtée. » Cela ne nous apprend guère mieux la position du Gallus; car, Modra elle même n'est guère connue.

GALLUS, *Gallus*, Γάλλος, le même qu'Alectryon. *Voyez* Alectryon.

GALLUS, *Gallus*, Γάλλος, (*a*) premier prêtre de Cybele, qui se fit eunuque, aussi-bien qu'Atys. Quelques-uns croient que c'étoit à son exemple que les prêtres de Cybele se faisoient aussi eunuques, & portoient le nom de Galles.

GALLUS [JUSTUS], *Justus Gallus*, (*b*) poëte Grec, dont Vossius n'a fait aucune mentio.

GALLUS SULPICIUS, (*c*) *Gallus Sulpicius*, Auteur dont parle Pline.

GALLUS [CORNÉLIUS], *Cornelius Gallus*, (*d*) qui, selon Pline, avoit été Préteur, & qui mourut dans l'instant qu'il s'abandonnoit au dernier plaisir de l'amour.

GALLUS, *Gallus*, (*e*) étoit un des lieutenants de Sylla, selon Plutarque. Le manuscrit de la bibliotheque de Saint Germain met Galba au lieu de Gallus. M. Dacier croit qu'il faut lire Balbus.

GALLUS [C.], *C. Gallus*, (*f*) Stoïcien, dont Cicéron fait mention dans son Oraison pour L. Muréna.

GALLUS, *Gallus*, Γάλλος, (*g*) surnommé Caninius, étoit un ami de M. Marius. Cicéron, écrivant à ce dernier, dit qu'il a pensé crever à soutenir la cause de ce Gallus Caninius.

GALLUS [Q.], *Q. Gallus*, K. Γάλλος, (*h*) à qui Cicéron écrivit une lettre de recommandation en faveur de L. Oppius. Quelques-uns veulent qu'on lise Gallius; Manuce même croit que c'est peut-être ce Quintus Gallius qui fut accusé de poison par M. Callidius, & défendu par Cicéron, comme le dit Valère, liv. 8. ch. 10. Au reste, ce Quintus Gallus, ou Gallius, à ce que

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. II. pag. 176.
(*b*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. II. pag. 265.
(*c*) Plin. T. I. p. 86.
(*d*) Plin. T. I. p. 409.
(*e*) Plut. T. I. p. 463.
(*f*) Cicer. Orat. pro L. Muren. c. 60.
(*g*) Cicer. ad Amic. L. VII. Epist. 1.
(*h*) Cicer. ad Amic. L. XIII. Epist. 43.

croit Manuce, alloit avec Quintus Philippus proconsul en Asie en qualité de lieutenant, lorsque Cicéron lui écrivit cette lettre.

GALLUS [VIBIUS], *Vibius Gallus*, célebre orateur, né au siècle de Cicéron, & qui a fleuri sous l'empire d'Auguste, vint au monde dans les Gaules, mais on ignore le lieu. Il alla à Rome fréquenter le barreau, & y parut avec un tel éclat, qu'on le regarde comme l'un de ceux qui firent le plus d'honneur à l'éloquence depuis Cicéron. Séneque, son ami & son admirateur, nous a conservé quantité de traits des plaidoyers de Gallus, dans le recueil qu'il a dressé sur cette matière. Cet Orateur tomba depuis dans une phrénésie, dont il donna souvent des marques en plaidant, & qui lui fit perdre presque toute l'estime qu'il s'étoit acquise. Séneque dit qu'il devint fou par sentiment, au lieu que les autres ne le deviennent pour l'ordinaire que par accident. L'amour des richesses & de la volupté en étoient, dit-on, les causes principales.

GALLUS [CORNÉLIUS], *Cornelius Gallus*, Κορνήλιος Γάλλος. (a) poëte élégiaque, étoit de l'Istrie, ou de la Gaule Narbonnoise; car, le nom Latin *Forum Julii* pouvant également désigner, & la ville de Fréjus, & cette partie de l'Istrie qu'on appelle aujourd'hui le Frioul; ces deux opinions ont leurs partisans. Il naquit, selon Eusebe, l'an de Rome 688, par conséquent sous le consulat d'Emilius Lépidus & de Volcatius Tullus. Un Moderne lui a donné la plus noble origine, en le faisant descendre des Cornéliens; mais, une si foible autorité ne sçauroit se soutenir contre les témoignages précis de l'Histoire, qui représente Cornélius Gallus comme un homme nouveau, & que la faveur d'Auguste avoit tiré de l'obscurité. Un autre Moderne, mais d'une réputation bien supérieure, trouvant dans les annales Romaines un Prétorien du même nom, a pensé que Cornélius Gallus lui devoit le jour; autre opinion, qui tombe d'elle-même, ne pouvant se concilier avec la Chronologie. D'ailleurs, qui se persuadera que Suétone eût ignoré les ancêtres de Cornélius Gallus, s'ils avoient été aussi illustres que les Cornéliens, ou aussi fameux que ce Prétorien, dont la mémoire a été flétrie par les Écrivains de son tems?

Pourquoi, au reste, chercher l'origine de Cornélius Gallus dans Rome, ou dans l'Istrie? Nous croirions plus volontiers qu'il naquit à Fréjus, ville qui appartenoit à la Gaule Narbon-

(a) Quintil. L. X. c. 1. Dio. Cass. pag. 448. *& seq.* Virg. Eclog. 6. v. 64. Eclog. 10. v. 2. *& seq.* Ovid. Tacit. L. II. v. 445, 446. Suid. Tom. I. p. 1101, 1102. Crév. Hist. Rom. T. VIII. p. 487, 493, 494, 519. Crév. Hist. des Emp. Tom. I. pag. 38. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XVI. p. 399. *& suiv.*

noise. Du moins, employa-t-il, dans ses ouvrages d'éloquence, car il fut Orateur & Poëte, des mots qui n'étoient en usage que parmi les Gaulois. C'est Quintilien qui nous l'apprend. Mais, nous n'insisterons point ici. L'Histoire gardant un profond silence sur les premières années de Cornélius Gallus, nous ne pourrions nous appuyer que sur de simples conjectures, ou de ces vraisemblances légeres qui n'établissent rien, & qu'une sage critique nous interdit.

En supposant que Cornélius Gallus ait pris naissance dans la Gaule Narbonnoise, comment vint-il en Italie? Y passa-t-il avec Jules César? Dans quel tems se fit-il connoître à Auguste? Voilà sur quoi on ne peut trouver aucun éclaircissement. Cependant, s'il est vrai, comme l'ont pensé quelques Écrivains, que ce fut lui qui présenta Virgile, il devoit lui-même être dans la faveur, avant l'an de Rome 716; la dernière Eglogue de Virgile étant consacrée toute entière à Cornélius Gallus, & certainement écrite dans cette année.

Pour les moyens par lesquels il s'insinua, rien de plus facile à pénétrer. Auguste, pour faire valoir son adoption, avoit besoin d'amis capables de le seconder par leur habileté, de le servir par leurs exploits, & de lui ramener les esprits par leurs talens. Or, Cornélius Gallus étoit capable de conduire une entreprise; il avoit de la valeur; il étoit Poëte. Il commença par traduire quelques ouvrages du poëte Euphorion; & c'est par ces traductions qu'il dut s'attirer les premiers regards d'Auguste. Ce Prince aimoit les Lettres; & sans les aimer, il les eût protégées par intérêt. C'étoit donc lui faire sa cour que de présenter aux Romains de fidelles copies des chef-d'œuvres, que la Grece avoit produits, & plus encore, des originaux semblables à ces chef-d'œuvres.

Euphorion, qui florissoit du tems de la guerre de Pyrrhus avec les Romains, avoit composé, entr'autres ouvrages, non seulement des mêlanges, qu'il donna sous le titre de *Mopsopies*, & qui lui attirerent avec les éloges de ses contemporains, la faveur d'Antiochus, mais encore des Elégies, qui représentoient les tragiques effets de l'amour; & voilà peut-être ce qui détermina Cornélius Gallus à les traduire. Il étoit né avec ce penchant à la tristesse, qui annonce les grandes passions, & qui les rend toujours si dangereuses, parce qu'elle en fait le charme & la douceur.

Mais, il ne s'en tint pas à de simples traductions; il se montra Poëte élégiaque lui-même. La passion qu'il avoit conçue pour Lycoris, lui inspira un grand nombre d'élégies, qu'on avoit distribuées en quatre livres, & qui mirent le comble à sa réputation. Quoique le

tems nous les ait enviées, on peut juger de leur caractère, & combien elles devoient être passionnées, par l'état où le représente Virgile, après l'infidélité de Lycoris. Confiné dans un désert & couché sur une roche, en vain tous les bergers d'Arcadie, en vain tous les dieux champêtres & Apollon lui-même, viennent pour le consoler; rien ne peut calmer sa fureur.

On a prétendu que Lycoris étoit la même que Cythéris, cette affranchie de Volumnius, qu'au mépris de la discipline militaire & des mœurs publiques, M. Antoine traîna à sa suite dans les Gaules, étant Tribun du peuple. Sans doute, on s'est fondé sur ces mots, que dans Virgile Cornélius Gallus adresse à Lycoris: *Loin de votre patrie, hélas?* [*que ne puis-je l'ignorer!*] *courant à travers les Alpes & sur les bords du Rhin, vous souffrez sans moi les neiges & les frimats des montagnes. Neiges, frimats, épargnez Lycoris! glaçons, gardez-vous de blesser ses pieds délicats.*

Rien de plus certain que la passion de M. Antoine pour Cythéris; passion qui fournit à Cicéron un de ces admirables tableaux, dont il a enrichi la plus belle de ses Philippiques. Mais, le tribunat de M. Antoine concourant avec l'an 704, & le poëme, où Virgile peint Cornélius Gallus inconsolable, étant de l'an 716, comme on en convient; il résulte que ce rival préféré n'est pas M. Antoine, mais un autre Romain qui commandoit dans les Alpes, & que Lycoris n'est point la même que Cythéris, affranchie de Volumnius.

Au talent pour la poësie, Cornélius Gallus joignit les talens militaires. En effet, il devoit avoir signalé sa valeur & sa capacité en différentes occasions; puisqu'Auguste le fit son Lieutenant, dans la guerre d'Égypte. Cornélius Gallus répondit à la confiance du Prince, & justifia son choix. Pour s'en convaincre, il suffit de rappeller ici en peu de mots ce qui se passa après la bataille d'Actium.

M. Antoine & Cléopâtre étant arrivés à Parétonium, Cléopâtre força de voiles, pour regagner sa capitale, avant que le bruit de leur défaite y fût parvenu, & pour mieux tromper ses peuples, elle fit arborer toutes les marques de la victoire. M. Antoine resta dans un coin de la Libye, espérant que Pinarius Scarpus lui conserveroit la Cyrénaïque, dont il lui avoit remis le gouvernement. Auguste, de son côté, passoit en Asie avec sa flotte, tandis que Cornélius Gallus prenoit la route d'Afrique, avec l'armée qu'il commandoit. Il entra par la Cyrénaïque. Pinarius Scarpus, indigné, peut-être, que Cléopâtre, couronnant de lauriers les mâts de ses vaisseaux, lui eût imposé, jusqu'à lui faire frapper une médaille pour

M. Antoine, à l'occasion de sa prétendue victoire, peut être aussi effrayé à l'approche de Cornélius Gallus, le reçut dans sa province, & lui livra les quatre légions qui étoient sous ses ordres. Ces légions étoient destinées à défendre Parétonium, place maritime d'autant plus importante qu'elle couvroit l'Égypte. Cornélius Gallus, profitant de la conjoncture, se présenta devant la ville & l'enleva. Au bruit de cette nouvelle, M. Antoine accourut avec une flotte nombreuse & une armée considérable; il espéra d'abord qu'il pourroit ramener ses légions, & même détacher du parti d'Auguste celles que commandoit Cornélius Gallus. Déjà il paroissoit devant Parétonium; mais, il eut beau s'approcher des murailles, il ne put se faire entendre aux assiégés, parce que Cornélius Gallus qui soupçonnoit son dessein, fit sonner de ses trompettes, pour étouffer les cris des assiégeans. En même tems, il ordonnoit une sortie & faisoit tendre les chaînes qui fermoient le port. Les troupes de M. Antoine furent battues, & sa flotte brûlée en partie, en partie submergée. C'est ainsi que Cornélius Gallus préparoit l'Empire du monde au maître qui lui avoit donné sa confiance.

Cependant, Auguste, s'étant emparé de Péluse, qui étoit une autre barrière de l'Égypte, conduisit toutes ses forces, que la victoire de Cornélius Gallus lui avoit permis de réunir, devant la ville d'Alexandrie, où M. Antoine s'étoit retiré, séduit par les fausses caresses de Cléopâtre, & ne pouvant vivre sans elle. A peine Auguste paroît-il, que la flotte Égyptienne & la cavalerie de M. Antoine même se joignent à lui. M. Antoine, après quelques efforts inutiles, voit succomber son infanterie. Désespéré, trahi par Cléopâtre, qui, du mausolée qu'elle avoit fait construire dans son palais, avoit fait répandre le bruit de sa propre mort, il ne balança point à imiter un exemple qu'il supposoit véritable. Auguste n'avoit plus de rival; mais, il vouloit encore s'emparer des trésors que renfermoit le palais de Cléopâtre, & la conduire elle même à Rome, pour y orner son triomphe. Dans cette vue, & craignant qu'elle ne prévînt ce dessein par une mort volontaire, il lui envoya Proculéius, chevalier Romain, puis Cornélius Gallus avec ses instructions. La négociation étoit difficile. Cependant, ils persuaderent à la Reine, d'abandonner son mausolée. Auguste avoit trompé Cléopâtre; elle le trompa à son tour; elle se donna la mort.

Auguste, maître de l'Égypte, songea à lui donner des loix. Le grand nombre & la richesse des Égyptiens, la fertilité du païs, l'inconstance de la nation, tout lui donnoit de justes alar-

mes. Il n'ignoroit pas que les habitans d'Alexandrie en particulier étoient le peuple du monde le plus porté à la sédition, le plus remuant, le plus téméraire; &, pour le dire en passant, [car le caractère des nations est presque immuable, sans qu'on puisse peut-être en assigner les vraies causes], on les a représentés plus d'une fois depuis avec de semblables traits. Auguste, en habile Politique, abolit les loix des Égyptiens, & changea la forme de leur gouvernement. Mais, pour les contenir en son absence, il lui falloit un Lieutenant, qui joignît à une fidélité éprouvée le talent de se faire obéir. Il choisit Cornélius Gallus, dont il connoissoit l'attachement & la capacité, & qui avoit eu tant de part à la dernière conquête. Un autre motif le détermina encore en faveur de Cornélius Gallus. Persuadé que l'Égypte auroit sécoué le joug, sous un chef Patricien, qui eût pu soutenir & protéger sa révolte, il ne voulut point de Sénateur pour gouverner un peuple si léger & si épris de la nouveauté; & portant les précautions jusqu'à l'excès de la défiance, il défendit à tout Sénateur de passer en Égypte, sans une permission expresse; & qu'aucun Égyptien fût jamais dans le Sénat. Cornélius Gallus, n'étant que chevalier Romain, devoit donc avoir la préférence. Auguste lui donna trois légions & six cohortes, pour contenir les Égyptiens dans l'obéissance; & malgré l'usage contraire, qui prévaloit à Rome, il lui confia l'administration de la justice, avec la même autorité dont jouissoient les magistrats Romains; ou pour le dire mieux, avec plus d'autorité, quoiqu'avec moins de grandeur apparente.

Cornélius Gallus, tant qu'il fut éclairé par Auguste, signala son zele & sa capacité; il fit réparer plusieurs canaux du Nil, qui s'étoient comblés; il en ajoûta de nouveaux; & par-là il rendit à l'Égypte sa première fertilité. Il protégea les arts; il étendit le commerce; il inventa, s'il faut s'en rapporter à Isidore, une sorte de papier que les Sçavans connoissent sous le nom de *Papier Cornélien*. La suite ne répondit pas à des commencemens si heureux. Loin d'imiter Agrippa, qui renvoya toujours au Prince la gloire des entreprises qu'il avoit conseillées ou exécutées, Cornélius Gallus abusa de sa faveur; il se fit ériger des statues; il osa même tenir de son maître des discours indécens & injurieux. Auguste en fut bientôt informé; il rappella Cornélius Gallus, envoya Pétronius pour le remplacer; & par une générosité vraiment Romaine, il se contenta de lui interdire son palais & ses provinces. On appelloit ainsi les provinces qu'Auguste s'étoit réservées dans le partage qu'il avoit arrêté avec le Sénat; & il s'étoit habilement réservé celles où étoient les troupes

dont il devenoit le maître, laissant à la disposition du Sénat les provinces dont il n'avoit rien à craindre.

Cornélius Gallus vivoit à Rome en favori disgracié, c'est-à-dire, abandonné de tous ceux qui lui avoient rendu des hommages, lorsqu'il étoit dans la faveur. Mais, ce n'étoit-là encore que le prélude de ses malheurs. Un Romain, qu'il avoit honoré de sa familiarité, qu'il avoit admis à ses plaisirs, osa lui intenter une accusation juridique. D'autres accusateurs s'éleverent en même tems, & supposerent à Cornélius Gallus de nouveaux crimes. Il avoit, disoient-ils, fait graver son nom sur les pyramides; il avoit dépouillé Thebes des principaux ornemens dont les anciens rois d'Égypte l'avoient embellie, par une sorte d'émulation; il avoit affecté de rabaisser Auguste dans ses discours; & pour comble d'ingratitude, il avoit conspiré contre ses jours.

Auguste étoit occupé à réduire les Cantabres, qui toujours vaincus n'avoient point encore appris à obéir, lorsqu'il reçut la nouvelle accusation contre Cornélius Gallus. Du sein de l'Espagne, d'où il gouvernoit Rome avec autant d'empire, que s'il eût été dans Rome, il nomma des commissaires choisis dans le Sénat. Cornélius Gallus étoit en disgrace; il fut bientôt condamné. La peine de l'exil sembloit trop légere; on y ajoûta la confiscation de ses biens au profit d'Auguste. On ordonna même des sacrifices pour remercier les dieux d'avoir délivré la patrie, d'un si dangereux citoyen. Alors, & c'est peut-être ce qu'il y a de plus accablant pour les malheureux, comparant sa situation présente avec l'état où il s'étoit vu élevé, & ne pouvant soutenir un si triste parallele, il se délivra de la vie.

Si Cornélius Gallus n'avoit point eu en partage la même fermeté, la même inflexibilité que Caton, à qui une mort semblable attira tant d'éloges; il avoit reçu de la nature, ainsi que nous l'avons annoncé, ce penchant à la tristesse qui s'est développé dans ses amours, qui a paru dans toute sa conduite, & qui étoit fortifié encore par le plus intime sentiment de l'état où on l'avoit réduit. En falloit-il davantage pour lui inspirer le dégoût de la vie? Car, il faut regarder comme fabuleux ce qu'assure Servius, qu'il fut tué par les ordres d'Auguste, pour avoir conspiré contre lui. Servius est ici, comme il l'est presque toujours, en contradiction avec l'Histoire.

Au reste, il falloit que Cornélius Gallus fût moins coupable, que ne l'avoient prétendu ses accusateurs, puisqu'Auguste, en apprenant sa condamnation & sa mort, s'attendrit, jusqu'à verser des larmes, & qu'il s'écria: *Maître du monde, faut-il que je sois le seul qui ne puisse donner à la punition de mes amis*

les bornes que je voudrois? Aussi, Ovide ne reproche-t-il à Cornélius Gallus que des discours peu mesurés, échappés dans la liberté de la table. Suétone a parlé de Cornélius Gallus à peu près comme Ovide. Seulement il ajoûte qu'un des crimes qu'Auguste lui reprocha, fut d'avoir reçu dans sa maison un affranchi de Pomponius Atticus, que ce dernier avoit chargé d'instruire sa fille mariée à Agrippa, & que l'on soupçonnoit d'une trop grande familiarité avec elle; *suspectus in eâ*, c'est l'expression de Suétone.

Voilà tout ce que l'Histoire nous apprend de la personne de Cornélius Gallus; car, quoiqu'en disent quelques Sçavans, l'expédition entreprise pour subjuguer, ou forcer à une alliance les peuples de l'Arabie heureuse, si renommés par leur opulence & le commerce des parfums, expédition qui échoua par l'infidélité d'un guide Arabe, ne regarde point Cornélius Gallus, mais Elius Gallus, qui succéda à Pétronius dans la préfecture d'Égypte.

Les Élégies de Cornélius Gallus sur-tout lui ont fait une grande réputation. Parthénius lui dédia ses Erotiques. Ovide l'a placé, comme Poëte élégiaque, dans les champs élysées, avec Tibulle. Virgile, après l'avoir représenté errant sur les rives du Permesse, le fait conduire sur l'Hélicon par une des Muses, & peint toute l'assemblée se levant, à son arrivée, pour lui faire honneur.

Quintilien lui trouve quelque dureté, il est vrai; mais, une dureté relative, en le comparant avec Tibulle & Properce. C'est qu'on a beau s'appliquer au même genre, & travailler d'après les mêmes principes; dans l'exécution, la manière se trouve toujours assortie au caractère, ou plutôt le caractère influe toujours sur la manière. Quintilien, après tout, le compte parmi les Latins qui excellerent dans leur genre. *Nous le disputons aussi aux Grecs pour l'Elégie*, dit ce judicieux Critique. *Tibulle est de tous les Poëtes, à mon avis, celui qui s'est le plus distingué par son élégance & sa pureté. Il y en a qui aiment mieux Properce. Ovide est plus fardé, comme Gallus est plus dur.*

Maintenant, qui croiroit qu'on ait pu regarder comme étant de Cornélius Gallus, six Élégies que Manuce fit imprimer à Venise, sous le titre de *Fragmens*, & qui ont paru plusieurs fois sous le nom de Cornélius Gallus, à la suite des autres Élégiaques? Le style de ces élégies est barbare; la mesure y est souvent défectueuse, & l'Histoire presque toujours défigurée. Nul sentiment, nulle délicatesse, nulle intelligence de l'art. Aussi, commence-t-on à les attribuer à un certain Maximien, Etrusque de Nation, qui florissoit sous l'empire d'Anastase, & dont elles portent le nom, dans le manuscrit de

Vossius. Mais, le faux Gallus ne laissa pas de règner longtems dans les Écoles, tout dangereux qu'il étoit pour les mœurs; & lorsqu'on cessa de l'y enseigner, les beaux esprits en firent leur étude domestique. Que penser de ces siècles malheureux? Et quels avantages ne produit point la Critique, pour les lettres & pour la société?

Manuce, en publiant depuis le faux Gallus, en a porté le jugement le plus avantageux. S'il lui trouve moins de douceur qu'à Tibulle & à Properce, il croit en récompense qu'il l'emporte sur eux par une imitation des Grecs, mieux entendue, par la force des pensées, & par un tour dans l'expression plus riche & plus heureux. La plûpart des Sçavans de toutes les nations en ont jugé comme Manuce, les Anglois principalement. Le P. Rapin lui même, malgré la réputation qu'il s'est acquise d'ailleurs, y a été trompé. «Il nous reste, dit-il, quelques Élégies de Cornélius Gallus, qui sont d'une grande pureté & d'une grande délicatesse. Le vers de Catulle est d'une négligence trop affectée; celui de Gallus est plus rond, & se soutient mieux.» Quelle critique! quel goût, s'écrie à cette occasion un Écrivain moderne! Et on se flattera de faire quelques progrès dans les lettres en lisant de tels ouvrages!

Gyraldus avoit senti que la meilleure partie de ces élégies étoit supposée. Il possédoit trop l'Histoire, pour ignorer que Cornélius Gallus avoit au plus quarante ans, lorsqu'il se donna la mort; d'où il concluoit nécessairement que des élégies, où l'Auteur se peint accablé de vieillesse, ne pouvoient appartenir à Cornélius Gallus. Il en exceptoit cependant une, où il croyoit le retrouver. Mais, Scaliger en a démontré la supposition par le style, qui, loin de convenir au siècle d'Auguste, n'a presque rien que de barbare, par les fautes grossières contre la vérité historique, par l'ignorance des mœurs & des usages du tems, par tous les caractères enfin qui peuvent démasquer l'imposture.

Il ne reste donc rien de Cornélius Gallus qu'un vers seulement, qu'un Auteur peu connu nous a conservé; à moins qu'on ne pense avec un Commentateur [car les Philosophes ne sont pas les seuls qui aient épuisé les paradoxes] que tout ce que Virgile, dans sa dernière églogue, fait dire à Lycoris par Cornélius Gallus, il l'a emprunté de Cornélius Gallus même.

Cependant, Cornélius Gallus est encore célebre après tant de siècles écoulés. Le nom que ses poësies lui avoient fait, est venu jusqu'à nous, à la faveur des éloges qu'elles lui mériterent. En vain Auguste, qu'il avoit eu le malheur d'offenser,

voulut qu'on supprimât ces éloges, si pourtant il en faut croire Servius. Plus heureux que les poësies de Cornélius Gallus, ils ont résisté à l'injure des tems ; & la colère du Prince n'a point fait obstacle à la réputation du Poëte ; tant l'immortalité est assurée à la supériorité des talens.

GALLUS [Aquillius], *Aquillius Gallus*, Α'κύλλιος Γάλλος. *Voyez* Aquillius.

GALLUS [C. Asinius], (a) *C. Asinius Gallus*, fut élevé au consulat avec C. Marcius Censorinus, l'an de Rome 744, avant J. C. 8.

GALLUS [Crépéreius], *Crepereius Gallus*, (b) confident d'Agrippine, s'embarqua avec cette Princesse sur le vaisseau destiné à la faire périr, & il périt lui-même le premier ayant été écrasé par le plancher de la chambre qui tomba sous une masse énorme de plomb, dont on l'avoit surchargé.

GALLUS [Cestius], (c) *Cestius Gallus*, Κέστιος Γάλλος, fut établi gouverneur de Syrie, après que la guerre des Parthes eut été terminée par Corbulon, & réunit le commandement des légions à l'administration civile. L'Intendant de la Judée étoit soumis à son autorité. Les Juifs, opprimés par Florus, avoient en conséquence une ressource dans Cestius Gallus ; mais, nul ne fut assez hardi pour aller lui porter des plaintes à Antioche, lieu de sa résidence ordinaire. On attendit qu'il vînt à Jérusalem. Il s'y rendit pour la fête de Pâques de l'an de J. C. soixante-six, douzième de Néron. Les Juifs, au nombre de trois millions, l'environnerent, le suppliant d'avoir pitié des maux de la nation, & lui demandant justice de Florus qui en étoit le fléau. Cestius Gallus appaisa cette multitude par de belles paroles, mais il n'apporta aucun remede efficace au mal ; & s'en retournant à Antioche, il fut accompagné jusqu'à Césarée par Florus, qui lui déguisa les choses, & les tourna à son avantage.

Quelque tems après, il reçut à la fois les lettres de Florus, qui accusoient les Juifs de révolte, & celles de Bérénice & des premiers de Jérusalem, qui se plaignoient amérement de Florus. Incertain de ce qu'il devoit penser sur deux exposés si différens, il résolut d'envoyer sur les lieux un tribun nommé Néapolitanus pour vérifier les faits, & lui en rendre compte. Cependant, voyant toute la nation courir aux armes, il fut contraint de se mettre lui-même en mouvement. Il prit avec lui l'élite de ses légions ; il y joignit les troupes auxiliaires que lui fournirent les Rois voisins, Antiochus de Comagène ;

(a) Plin. T. I. p. 693. T. II. p. 628.
(b) Tacit. Annal. L. XIV. c. 5.
(c) Joseph. de Bell. Judaïc. L. II. p. 798. *& seq.* Crév. Hist. des Emp. T. II. p. 391. T. III. p. 373. *& suiv.*

Soémus

Soémus d'Emese, & Agrippa. Ce dernier l'accompagna en personne, & ils entrerent ensemble dans la Judée. Cestius Gallus n'eut pas de peine à s'ouvrir les passages jusqu'à la capitale; il prit & détruisit Joppé, qui osa lui faire résistance; & il vint camper à cinquante stades de Jérusalem, pendant que les Juifs célébroient la fête des Tabernacles.

Ils sortirent sur lui avec audace, & leur attaque fut si brusque & si vive, qu'ils rompirent les rangs des Romains, & mirent leur armée en danger. Elle se rétablit néanmoins, & repoussa les Juifs vers la ville; mais, dans le premier choc, les Romains avoient perdu cinq cens quinze hommes, & du côté des Juifs il n'y en eut que vingt-deux de tués. Dans cette action se distingua beaucoup Simon fils de Giroas.

Cestius Gallus demeura trois jours dans le même poste, & les Juifs se tinrent en présence pour défendre les avenues de leur ville. Ils s'établirent même sur des hauteurs qui dominoient les passages, prêts à fondre sur l'armée Romaine au premier mouvement qu'elle feroit. Agrippa s'apperçut de leur dessein, & il leur envoya des députés porteurs de paroles de paix, espérant, ou tirer les Romains d'un pas qui lui paroissoit dangereux, en persuadant aux Juifs de mettre les armes bas, ou du moins faire naître entre les séditieux & le peuple de Jérusalem une division capable de les affoiblir. Les députés d'Agrippa ayant fait leur commission, & annoncé aux Juifs de la part de Cestius Gallus une amnistie de tout le passé, s'ils se soumettoient à lui ouvrir les portes de leur ville, les séditieux pour toute réponse se jetterent sur ces députés, tuerent l'un, blesserent l'autre, & à coups de pierre & de bâton ils disperserent ceux d'entre le peuple qui témoignoient leur indignation de ce violement des droits les plus saints. Cestius Gallus, aux yeux duquel avoit éclaté la discorde entre les ennemis, crut ce moment favorable pour les attaquer; il vint avec toutes ses forces leur présenter le combat, & les ayant mis en fuite, il les poursuivit jusqu'à Jérusalem, & se plaça à sept stades de la ville.

Il s'y tint encore tranquille pendant trois jours, voulant sans doute reconnoître les lieux, & faire les dispositions nécessaires pour un assaut. Le quatrième jour, qui étoit le trente du mois Hyperbérétæus, premier mois de l'automne, il s'avança au pied des murailles. Le peuple étoit comme tenu en captivité par les séditieux. Ceux-ci, malgré leur audace, furent effrayés de l'approche de l'armée Romaine, & abandonnant le fauxbourg, ils s'enfermerent dans le temple. Cestius Gallus brûla le quartier Bézétha; &

s'il eût poussé sa victoire, & profité de l'effroi qu'il avoit jetté parmi les ennemis, il pouvoit prendre la ville, & terminer sur le champ la guerre. Il demeura dans l'inaction, trompé par quelques officiers de son armée, qui, si nous en croyons Josephe, gagnés par l'argent de Florus, ne vouloient pas que la guerre finît si promptement, & souhaitoient rendre la nation des Juifs de plus en plus coupable par la longue résistance qu'elle feroit aux armes Romaines.

Il paroît que ce Général avoit peu de tête & peu de talent. Une intrigue s'étoit formée dans la ville pour lui en ouvrir les portes. Il en fut averti; & au lieu de saisir une si belle occasion, il donna lieu par ses lenteurs aux séditieux de découvrir la conspiration, & d'en faire périr les auteurs.

Après cinq jours d'assauts inutilement tentés, le sixième enfin il pénétra jusqu'à la porte du temple du côté du septentrion, & il n'avoit presque plus qu'à y mettre le feu. Déjà les séditieux consternés pensoient à quitter la ville, qu'ils voyoient en un danger prochain d'être prise; & le peuple, au contraire, commençant à respirer, & à ne plus craindre ses scélérats oppresseurs, appelloit les Romains, & se disposoit à leur faciliter les entrées. Cestius Gallus, par un aveuglement inconcevable, fit sonner la retraite, & condamnant son entreprise comme impossible au moment précis où il alloit l'achever, il abandonna le siege, & regagna le camp qu'il avoit occupé quelques jours auparavant à sept stades de la ville. Une conduite, si contraire à toutes les règles de la prudence humaine, paroît à Josephe n'être pas naturelle. Il remonte plus haut pour en assigner la cause. Dieu, dit-il, offensé par les crimes de nos tyrans, avoit pris en haine son sanctuaire, & il ne voulut pas qu'une victoire trop prompte le laissât subsister.

La timidité de Cestius Gallus rendit le courage aux séditieux. Ils le poursuivirent dans sa retraite, & lui tuerent quelques soldats de l'arrière garde. De ce moment, la terreur dont le général Romain étoit frappé, ne le quitta point, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à Antipatride, ville assez considérablement éloignée de Jérusalem. Toujours harcelé par les ennemis, dont le nombre croissoit par les succès, toujours fuyant devant eux, il se crut obligé, pour faire plus de diligence, de tuer ses mulets & ses bêtes de somme, & ensuite d'abandonner même les machines de guerre, que les Juifs enleverent, & dont ils firent grand usage dans le siege qu'ils eurent à soutenir contre Tite. Il perdit dans les différens combats qui se livrerent pendant cette retraite, près de six mille hommes, tant cavaliers que fantassins. Il perdit aussi une de ses aigles. En un

mot, la victoire, qu'il avoit eue entre les mains, resta pleinement aux Juifs. Josephe date le retour des vainqueurs à Jérusalem du huit du mois Dius, second mois de l'automne.

Cestius Gallus n'entreprit plus rien contre les Juifs. Occupé de ses propres dangers, & craignant que sa défaite ne lui attirât le courroux du Prince, il accorda volontiers aux Juifs retirés près de lui la permission d'aller trouver Néron en Achaïe, pour lui exposer les causes qui avoient excité la guerre, & en réjetter la faute sur Florus. Cestius Gallus, en présentant ainsi une victime à la colère de l'Empereur, s'imaginoit se dérober plus aisément lui-même à la disgrace qu'il appréhendoit. Mais, il n'auroit pas pris toutes ces précautions, s'il avoit cru qu'il touchoit à sa fin. Il mourut en effet peu de tems après, & peut-être du chagrin que lui avoit causé son expédition malheureuse. Il fut remplacé dans le gouvernement de Syrie par Mucien.

GALLUS [CÉSENNIUS]. *Voyez* Césennius.

GALLUS [P.], *P. Gallus*, Π. Γάλλος. (*a*) chevalier Romain, qui avoit été ami intime de Fénius Rufus, & lié jusqu'à un certain point avec Vétus, fut envoyé en exil, sous l'Empire de Néron, l'an de Jesus-Christ 65.

GALLUS, *Gallus*, Γάλλος, (*b*) Centurion dans l'armée Romaine. Cet officier, qui étoit Syrien, après ce grand assaut qui fut donné à la ville de Gamala, & où les Romains furent repoussés avec perte, se cacha dans une maison avec dix-sept soldats de sa nation pour éviter la mort. Enfermé dans ce lieu, où il entendit le soir plusieurs Juifs qui s'entretenoient pendant leur souper de ce qu'ils avoient résolu de faire le lendemain contre les Romains leurs ennemis, il eut assez de résolution pour sortir sur ces Juifs, & les ayant chargés avec une extrême vigueur, il leur coupa à tous la gorge, & se retira avec ses compagnons dans le camp, sans avoir reçu aucun mal.

GALLUS, *Gallus*, Γάλλος, (*c*) à qui est adressée la seizième Satyre de Juvénal.

GALLUS [C. VIBIUS TRÉBONIANUS], *C. Vibius Trebonianus Gallus*, (*d*) fut proclamé Empereur sans difficulté, l'an de J. C. 251, après la mort de Dece, par les troupes de Mœsie & de Pannonie. Il étoit natif ou originaire de l'isle de Méninge, aujourd'hui Gerbi, près des côtes d'Afrique, & il représenta fidelement dans sa conduite la perfidie Africaine. Après avoir fait périr Dece par

(*a*) Tacit. Annal. L. XVI. c. 12. Crév. Hist. des Emp. Tom. II. p. 449.

(*b*) Joseph de Bell. Judaïc. L. IV. p. 865.

(*c*) Juven. Satyr. 16. v. 1.

(*d*) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. pag. 405. & suiv.

une lâche & horrible trahison, il rendit des respects à sa mémoire, & il le mit avec son fils aîné au rang des dieux. C'étoit une politique constamment pratiquée par tous les usurpateurs du trône, pour déguiser leur crime. Maximin en avoit usé ainsi à l'égard d'Alexandre, Philippe par rapport à Gordien III, & Dece lui-même par rapport à Philippe. C. Vibius Trébonianus Gallus fit plus. Quoiqu'il eût un fils, connu dans l'Histoire sous le nom de Volusien, il adopta Hostilien fils de Dece, & il lui conféra le titre d'Auguste. On peut même soupçonner qu'il avoit commencé par faire déclarer Hostilien Auguste, comme fils du dernier Empereur, & que ce fut sous le prétexte de lui servir de tuteur, à cause de son bas-âge, qu'il se fit lui-même revêtir des titres de la souveraine puissance. Philippe lui avoit donné l'exemple de cette ruse. Quoi qu'il en soit, ce qui est certain, c'est que sous les témoignages d'honneur & de bienveillance que C. Vibius Trébonianus Gallus donnoit à Hostilien, il cachoit le noir dessein de s'en défaire.

Il avoit été trop bien servi par les Goths, pour les traiter en ennemis, & d'ailleurs ses intérêts l'appelloient à Rome. Il conclut avec eux une paix honteuse, leur permettant de retourner dans leur païs avec tout leur butin, & d'y emmener même un grand nombre d'illustres prisonniers, & s'engageant à leur payer tous les ans un tribut en or. Après avoir ainsi vendu aux Barbares l'honneur de l'Empire, il se rendit à Rome, où il étoit déjà reconnu, le Sénat ne faisant nulle difficulté de subir, dans ces tems orageux, la loi du plus fort.

Un Empire, acquis par les voies par lesquelles C. Vibius Trébonianus Gallus y étoit parvenu, demande de l'activité & de la vigilance pour être conservé; & ce Prince se livra à la mollesse, aux délices, à la nonchalance, ayant quelque légere attention sur la capitale, & négligeant tout le reste d'une si vaste Monarchie. Aussi son règne n'est presque connu, que par les maux qu'éprouva l'Empire, par les dévastations des Barbares, & sur-tout par une peste effroyable, qui, ayant commencé dès l'an de J. C. 250, prit de nouvelles forces en 252, & dura encore dix ans au-delà.

C. Vibius Trébonianus Gallus, & Volusien, que son pere avoit fait Consul avec lui, & Auguste, s'acquirent quelque honneur auprès du peuple de Rome, par le soin qu'ils prirent des funérailles de ceux qu'emportoit la maladie, sans excepter les personnes les plus viles. Mais, il n'est point dit qu'ils aient songé au remede, ni qu'ils aient donné les ordres nécessaires pour arrêter la contagion, & empêcher que la communication ne la répandît.

Ils s'amuserent à recourir à leurs faux dieux par des sacrifices, dont ils commanderent la célébration dans tout l'Empire; & il est assez vraisemblable que c'est ce qui fit naître la persécution contre les Chrétiens, qui, pleins de zele pour le bien de l'État, ne vouloient pas, par des cérémonies sacrileges, irriter de plus en plus le vrai Dieu, seul arbitre & dispensateur des biens & des maux. Cette persécution, que l'on peut regarder comme une suite de celle de Dece, procura la couronne du martyre à deux saints Papes, Corneille & Lucius.

La peste vint fort à propos pour couvrir d'un voile l'exécution des desseins que C. Vibius Trébonianus Gallus avoit formés contre la vie d'Hostilien. Il craignoit que le nom de Dece ne fût une puissante recommandation pour ce jeune Prince, & n'engageât les soldats à vouloir réunir en sa personne le pouvoir avec le titre & les honneurs de la dignité impériale. Il cherchoit donc l'occasion de se délivrer d'un concurrent qui lui faisoit ombrage. La maladie contagieuse lui fournit cette occasion. Il fit donner apparemment du poison à Hostilien, & il répandit le bruit que la peste avoit terminé ses jours. Peut-être doit-on remettre jusqu'après la mort d'Hostilien, l'élévation de Volusien au rang d'Auguste. Le fils de C. Vibius Trébonianus Gallus aura ainsi rempli la place vacante, & profité de la dépouille du fils de Dece.

Si nous en croyons Zosime, les Barbarès, Scythes, Borans, Burgundes, Carpiens, ne firent pas de moindres ravages que la peste dans toutes les provinces de l'Empire. Mais, il paroît que les courses dont parle ici cet Écrivain, doivent plutôt être rapportées au règne de Valérien. Ce qui appartient au tems de C. Vibius Trébonianus Gallus, c'est une nouvelle invasion des Goths, qui, soit qu'ils ne fussent pas payés exactement du tribut qu'il leur avoit promis, soit par leur inquiétude naturelle, passerent le Danube, & désolerent la Mœsie, brûlant les bourgades, tuant les habitans ou les emmenant prisonniers, & amassant un butin immense.

Émilien, Maure de nation, d'une très-basse origine, & qui néanmoins avoit été Consul, peut-être déjà deux fois, commandoit alors les troupes Romaines dans la Mœsie. Ce général sçavoit la guerre, & plein d'ambition, il ne se croyoit pas moins digne de l'Empire que C. Vibius Trébonianus Gallus. S'étant donc fait proclamer Empereur par l'armée, il ne perdit point de tems pour faire valoir ses prétentions, & il se hâta de passer en Italie.

C. Vibius Trébonianus Gallus envoya Valérien sur le Rhin, pour lui amener les légions de Gaule & de Germanie; & lui-même, avec ce qu'il avoit de forces, il marcha au-devant de l'ennemi; les deux

armées se rencontrerent près d'Intéramna en Ombrie; & celle de C. Vibius Trébonianus Gallus se trouvant trop inférieure, & d'ailleurs n'ayant que fort peu d'estime pour son chef, termina la querelle en le tuant avec son fils, & en accédant volontairement au parti d'Émilien.

C. Vibius Trébonianus Gallus avoit règné environ deux ans, un peu plus, ou un peu moins. Émilien n'étoit pas le premier concurrent qui se fût élevé contre lui. Un certain M. Aufidius Perperna Licinianus avoit pris le titre d'Auguste quelque tems auparavant. Mais, son entreprise malheureuse fut étouffée en naissant.

GALLUS [FLAVIUS CONSTANCE], *Flavius Constantius Gallus*, (a) fils de Flavius Jule Constance le Patrice, & de Galla sa première femme, & frere de Julien l'Apostat. Il approchoit de vingt ans, & Julien en avoit quatorze, lorsque l'empereur Constance, leur cousin, fils du grand Constantin, défiant & jaloux, les fit tous deux conduire à Macelle, au pied du mont Argée, près de Césarée en Cappadoce. C'étoit un château du domaine impérial, orné de bains, de jardins & de fontaines d'eau vive. C'eût été pour ces Princes un séjour délicieux, s'il n'eût pas été forcé, & si l'on ne leur eût pas retranché tous les agrémens de la société. On les entretenoit avec magnificence; ils étoient servis par un grand nombre de domestiques; mais, on les gardoit à vue comme des prisonniers; l'entrée étoit interdite à leurs amis, & à tous les jeunes gens de condition libre. Ils n'avoient de compagnons dans leurs exercices que leurs esclaves. L'étude auroit pu charmer leur ennui, & ils ne manquoient pas de maîtres en toute sorte de sciences; Julien s'en occupoit avec plaisir; Flavius Constance Gallus ne s'y prêtoit que par contrainte. Sans goût comme sans génie, il avoit un fond de dureté & de rudesse, qui s'accrut encore par cette éducation triste & solitaire.

Il eut cependant le bonheur de profiter mieux que son frere des instructions chrétiennes qu'il reçut dans ce séjour. L'Empereur avoit pris soin de leur choisir des maîtres Chrétiens, qui, non contens de leur expliquer les Livres saints & les dogmes de la Foi, s'attachoient encore à les exercer aux pratiques de la religion. On leur inspiroit le goût de l'office divin, le respect pour les personnes consacrées à Dieu ou distinguées par leur vertu; on les conduisoit souvent aux sépultures des martyrs, qu'ils honoroient de leurs offrandes. On les fit même entrer dans le clergé; ils furent ordonnés lec-

(a) Hist. du Bas-Emp. par M. le Beau T. II. p. 148. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. p. 252. *& suiv.* T. II. p. 551, 563. *& suiv.*

teurs, & ils en firent ensuite la fonction dans l'église de Nicomédie.

Après six ans de retraite dans le château de Macelle, Flavius Constance Gallus fut appellé à la cour & revêtu le 15 de Mars, 351, de la dignité de César. Si l'on en veut croire l'Arien Philostorge, ce fut Théophile, l'apôtre des Ariens, qui procura à Flavius Constance Gallus les bonnes graces de Constance; il fit même jurer à ces deux Princes une amitié sincère. L'Empereur donna en mariage au nouveau César sa sœur Constantine, veuve d'Hannibalien, & l'envoya en Orient avec le général Lucillien, pour résister aux Perses. Ce jeune Prince avoit les graces de l'extérieur, une taille bien proportionnée, les cheveux blonds & frisés, un air majestueux. Comme il passoit par Nicomédie, il y rencontra son frere Julien, qui venoit d'obtenir la permission d'aller à Constantinople, pour y achever ses études.

Étant arrivé à Antioche, où il devoit fixer sa résidence, il commença par donner des preuves de son attachement au Christianisme. A cinq milles de cette ville étoit le bourg célebre de Daphné, séjour de plaisir & de délices. Flavius Constance Gallus, pour détruire en ce lieu le règne de l'idolâtrie & de la dissolution, y fit transporter les reliques de S. Babylas, évêque d'Antioche, martyrisé sous l'empire de Dece. Selon saint Jean Chrysostôme, Théodoret, & Sozomene, la présence de ce saint corps imposa tout à coup silence à Apollon, & mit en fuite le libertinage. La séduction de l'oracle, les offrandes du peuple payen, les parties de débauches cesserent en même tems; & Daphné, après avoir été pendant plusieurs siècles le théâtre de la licence la plus effrénée, devint un lieu de recueillement & de prieres.

Cependant, Flavius Constance Gallus, ayant rapidement passé d'un état d'oppression à la dignité de César, devint tyran, dès qu'il ne fut plus captif. ébloui de la splendeur de sa naissance, à laquelle sa double alliance avec l'Empereur ajoûtoit un nouvel éclat, héritier présomptif de tout l'Empire, il agissoit déjà en maître absolu. dépourvu de lumières, & d'autant plus attaché à son sens, il aimoit la flatterie; son goût pour les éloges alloit jusqu'à obliger quelquefois les Sophistes à prononcer devant lui son propre panégyrique. Libanius fut redevable de la vie à ce mauvais usage qu'il faisoit de son éloquence. Accusé faussement de plusieurs crimes, il trouva le Prince qu'il avoit loué équitable pour cette fois; son accusateur, qui s'étoit cru assez fort devant le César, étant renvoyé aux tribunaux ordinaires, n'osa s'y présenter. Le penchant de Flavius Constance Gallus à la cruauté se fit d'abord connoître dans les spectacles de l'amphithéâtre;

plus ils étoient ſanglans, plus on voyoit éclater ſa joie. Une ſi funeſte inclination attira bientôt autour de lui un eſſain de délateurs. Ces artiſans de calomnie imputoient à ceux qu'ils vouloient perdre, tantôt des complots criminels, tantôt des opérations magiques, qui ſuppoſent autant d'imbécillité dans le Prince qui les craint, que dans le ſcélérat qui les tente.

Le ſoupçon le plus léger attiroit ſans examen les plus cruelles diſgraces. Pluſieurs familles riches & illuſtres furent déſolées. On en vint juſqu'à ne plus obſerver les formes de juſtice, que les tyrans mêmes ont coûtume de reſpecter. Il n'étoit plus beſoin d'accuſation ni de jugement. Un ordre du Prince, ſans autre procédure, tenoit lieu d'une condamnation juridique. Flavius Conſtance Gallus & Conſtantine, comme s'ils euſſent cherché à multiplier les coupables, envoyoient ſous main des inconnus dans tous les quartiers d'Antioche, pour recueillir & leur rapporter les diſcours des habitans. Ces ames vénales & perfides s'inſinuoient dans tous les cercles, pénétroient ſous l'habit de mendians dans les maiſons les plus conſidérables, concertoient enſemble leurs menſonges; & ſe rendant au palais par des entrées ſecretes, ils envenimoient ce qu'ils ſçavoient, ſuppoſoient ce qu'ils ne ſçavoient pas, & n'omettoient que les louanges qu'ils entendoient quelquefois donner au Prince par des gens plus circonſpects que ſincères. Cette ſourde inquiſition jettoit la défiance dans les familles; elle inquiétoit le commerce le plus intime; & ces rapports infideles produiſoient ſouvent des ſcenes ſanglantes. Flavius Conſtance Gallus, non content de mettre en œuvre, comme Tarquin le Superbe & Tibere, ces indignes reſſorts de la politique, faiſoit lui-même, ainſi que Gallien, le honteux métier d'eſpion. Traveſti & accompagné de quelques confidens, armés d'épées ſous leur robe, il couroit le ſoir les cabarets & les rues de la ville; & ſe mêlant parmi la populace, il demandoit à chacun ce qu'il penſoit du Prince. Mais, comme Antioche étoit pendant la nuit éclairée de lanternes publiques, ayant été pluſieurs fois reconnu, il s'abſtint enfin de cette curioſité indécente & périlleuſe.

Thalaſſe, préfet du prétoire d'Orient, chargé d'éclairer la conduite de Flavius Conſtance Gallus, au lieu d'uſer des ménagemens propres à retenir un jeune Prince, l'irritoit au contraire par l'aigreur de ſes reproches. Ce ſurveillant, indiſcret & impérieux, ſe faiſoit un devoir de ne jamais rien adoucir; & par un effet de ſon humeur dure & hautaine, d'un côté il chargeoit les rapports qu'il envoyoit à l'empereur Conſtance; de l'autre il bravoit Flavius Conſtance Gallus en affectant de lui laiſſer con-

noître sa correspondance avec l'Empereur.

Tel est le portrait que les Histoires les plus détaillées nous ont laissé du gouvernement de Flavius Constance Gallus. Julien l'excuse ; il attribue la dureté de son caractère aux mauvais traitemens qu'il avoit essuyés pendant sa première jeunesse. Zosime est trop zélé partisan de Julien pour le démentir ; il prétend que la disgrace de Flavius Constance Gallus ne fut qu'un effet de la malice des courtisans & des eunuques. Les écrivains Ecclésiastiques s'accordent presque tous sur les louanges de ce Prince ; ils lui font honneur de plusieurs succès qu'il eut contre les Perses, dont ils ne donnent cependant aucun détail ; ils lui supposent une ame vraiment royale ; ils relevent sa piété. Mais, quelque respectable que soit le témoignage de quelques-uns de ces Auteurs, des éloges vagues & destitués de preuves, ne semblent pas devoir l'emporter sur l'autorité d'Ammien Marcellin, historien fidele, désintéressé, témoin lui-même de tout ce qu'il raconte, & qui peint le caractère de Flavius Constance Gallus par des faits circonstanciés. La translation des reliques de S. Babylas, la destruction de l'Idolâtrie à Daphné, le contraste qu'on étoit bien aise de faire valoir entre Flavius Constance Gallus & Julien, lorsque celui-ci eut renoncé à la religion Chrétienne, un extérieur de piété & quelques pratiques religieuses, qui ne sont vraiment louables que quand elles sont le fruit & non pas l'écorce de la vertu, n'ont pas manqué de prévenir les auteurs Chrétiens en faveur de ce Prince. C'est pour les mêmes raisons qu'ils prodiguent quelquefois les plus grands éloges à l'empereur Constance. Il est vrai que Flavius Constance Gallus, malgré tant de vices, resta toujours attaché au Christianisme. Nous avons la lettre qu'il écrivit à Julien pour le détourner de l'Apostasie ; elle respire le zele & l'amour de la religion ; mais elle porte l'empreinte de l'Arianisme. Les maîtres Chrétiens, placés autrefois auprès de lui par la main de l'empereur Constance, étoient sans doute des Ariens qui avoient versé dans son cœur le poison de l'hérésie. Il fut confirmé dans l'erreur par les insinuations d'Aëtius.

L'empereur Constance avoit reçu à Valence les premières nouvelles de la mauvaise conduite de Flavius Constance Gallus. Outre les lettres de Thalasse, Herculan officier des gardes, lui en avoit fait de vive voix un rapport fidele. Le jeune Prince ne gardoit plus aucune mesure ; tout l'Orient se ressentoit de ses violences ; il n'épargnoit ni les officiers les plus distingués, ni les principaux des villes, ni le peuple. Dans un transport de colère, il condamna à mort par un arrêt

plusieurs des premiers sénateurs d'Antioche, parce que dans une disette publique, comme il vouloit mal-à-propos baisser tout-à-coup le prix des vivres, ils lui avoient fait à ce sujet des remontrances qui blessoient sa fierté; il les eût tous envoyés au supplice, sans la courageuse résistance d'Honorat comte d'Orient.

Les excès de Flavius Constance Gallus n'étoient pas seulement l'effet d'une simplicité grossière, comme Julien le voudroit faire entendre; on y découvre les traits d'une malice réfléchie. Un jour qu'il partoit pour Hiérapolis, le peuple d'Antioche se jettant à ses pieds, le supplioit de ne pas quitter la ville, sans avoir pris des mesures pour prévenir la famine, dont on sentoit déjà les approches. Flavius Constance Gallus se contenta de leur dire en montrant Théophile, gouverneur de Syrie, qui se trouvoit auprès de lui: *Je vous laisse celui-ci; il ne tiendra qu'à lui qu'aucun de vous ne manque de pain.* Ces paroles furent pour Théophile un arrêt de mort. C'étoit un homme de bien, dont Flavius Constance Gallus vouloit sans doute se défaire. Quelques jours après, la disette s'étant fait sentir dans la ville, il s'éleva une querelle dans les jeux du cirque, ce qui étoit fort ordinaire. Quatre ou cinq misérables de la lie du peuple en prennent occasion de se jetter sur Théophile; il est assommé de coups, foulé aux pieds, traîné par les rues. La populace furieuse court en même tems à la maison d'Eubule, l'un des premiers Magistrats; ses grandes richesses étoient un crime impardonnable aux yeux d'une multitude affamée. Il se sauve avec son fils à travers une grêle de pierres, & va se cacher dans les montagnes voisines. On réduit en cendres sa maison qui égaloit en magnificence les palais des Princes. L'indulgence de Flavius Constance Gallus en faveur d'un homme justement odieux, augmenta encore le mécontentement. Sérénien, duc de la Phénicie, avoit par lâcheté abandonné une partie de la province aux ravages des Sarrasins. Il fut juridiquement accusé de crime de leze-majesté. On le convainquit même d'avoir consulté un oracle pour sçavoir s'il pourroit se rendre maître de l'Empire. Il fut absous malgré l'indignation publique.

L'Empereur, instruit de ces désordres, avoit déjà invité Flavius Constance Gallus à se rendre auprès de lui. Mais, comme le César ne paroissoit pas disposé à quitter l'Orient, Constance prit le partit de lui enlever adroitement les troupes, qui pouvoient dans l'occasion appuyer sa désobéissance. Il lui écrivit qu'il craignoit pour lui les complots d'une soldatesque oisive, & il lui conseilla de ne conserver que les soldats de sa garde. Thalassé venoit de mourir; pour lui suc-

céder dans la fonction de Préfet, l'Empereur envoya Domitien. Celui-ci, fils d'un artisan, étoit parvenu à la charge d'Intendant des finances. Il étoit déjà avancé en âge, estimable par son désintéressement & par sa fidélité, mais dur & incapable d'aucun ménagement. Constance le chargea d'engager avec douceur Flavius Constance Gallus à venir à la cour. Il ne pouvoit plus mal choisir pour une commission si délicate. Le Préfet arrivé à Antioche, au lieu de rendre visite au César, comme il étoit de son devoir, affecte de passer devant le palais avec un nombreux & bruyant cortege, & va droit au prétoire. Il s'y tient enfermé sous prétexte d'indisposition, & passe les jours & les nuits à composer contre Flavius Constance Gallus des mémoires remplis de détails même inutiles, qu'il envoye à la cour. Enfin pressé par les fréquentes invitations de Flavius Constance Gallus, il vient au palais; mais, dès qu'il apperçoit le Prince : *César*, lui dit-il sans autre compliment, *partez comme on vous l'ordonne; & sçachez que si vous différez, je vous ferai incessamment retrancher les vivres, à vous & à votre maison.* Après un début si peu ménagé, il sort brusquement & ne revient plus, quoiqu'il soit plusieurs fois mandé.

Flavius Constance Gallus, irrité de cette audace, ordonne à quelqus-uns de ses gardes de s'assurer de la personne du Préfet. Montius Magnus, trésorier de la province. qui cherchoit à calmer les esprits, s'adresse aux principaux officiers de Flavius Constance Gallus; il leur représente d'abord les tristes conséquences qui peuvent naître de cette animosité. Mais, prenant ensuite un ton de réprimande : *Si vous entreprenez d'ôter la vie à un Préfet du prétoire*, leur dit-il, *commencez donc par abattre les statues de l'Empereur.* Flavius Constance Gallus est informé de ce discours; & afin de pousser à bout Montius Magnus, il le fait venir; il lui déclare qu'il va faire le procès à Domitien, & qu'il le choisit lui-même pour l'assister dans cette procédure. Alors, le Trésorier s'échappe au point de lui dire, qu'un César n'est pas le maître d'établir un simple Receveur dans une ville, loin d'avoir l'autorité de faire mourir un des premiers officiers de l'Empire. Le Prince, piqué au vif de cette répartie, aigri encore par l'impérieuse Constantine, qui lui représentoit qu'il étoit perdu sans ressource s'il ne perdoit ces téméraires, fait appeller tout ce qu'il avoit de gens de guerre à Antioche; & les voyant devant lui tout allarmés : *A moi soldats*, s'écria-t-il, avec une rage indécente, *sauvez-moi, sauvez-vous vous mêmes; l'orgueilleux Montius Magnus nous accuse de révolte contre l'Empereur, parce que je veux ranger*

à son devoir un Préfet insolent, qui ose me méconnoître. A ces mots, les soldats courent à la maison de Montius Magnus. C'étoit un vieillard infirme; ils le garrottent & le traînent par les pieds jusqu'à la demeure du Préfet. Ils précipitent Domitien au bas des degrés, l'attachent avec Montius Magnus, & les traînent tous deux ensemble par les rues & par les places de la ville. Ces forcenés étoient animés par un receveur d'Antioche, nommé Luscus, qui courant devant eux, les excitoit à grands cris. Enfin, ils jettent dans l'Oronte les deux corps, tellement meurtris & blessés, qu'on ne pouvoit plus les distinguer l'un de l'autre. L'Évêque les fit retirer du fleuve, & leur donna la sépulture.

Ces cruautés irritoient Constance. Persuadé que le jeune Prince travailloit à se rendre indépendant, il crut n'avoir pas de tems à perdre pour le prévenir. Quelques Auteurs accusent en effet Flavius Constance Gallus d'avoir dès-lors formé ce dessein; d'autres avec plus de vraisemblance le justifient de cette imputation; ils prétendent que c'étoit une calomnie inventée par les eunuques, concertée avec Dyname & Picence, hommes de néant, mais intriguans & ambitieux, & soutenue par Lampade préfet du prétoire, qui cherchoit à quelque prix que ce fût à se rendre maître de l'esprit de l'Empereur. Julien dit que Constance abandonna son beau-frere à l'eunuque Eusebe son chambellan, & au maître de ses cuisines. On est porté à croire, suivant le récit d'Ammien Marcellin, que ce jeune Prince, plus imprudent & plus féroce que politique & ambitieux, n'avoit pas encore conçu ce dessein quand il en fut accusé; & que ce fut cette accusation même qui lui en fit naître une idée passagere, lorsqu'il se vit dans la nécessité d'exposer sa vie, ou de se soustraire à l'obéissance. Quoi qu'il en soit, Constance fut si frappé de ce prétendu attentat, qu'il se croyoit à peine en sûreté au milieu de sa cour. Il tenoit de fréquens conseils, mais toujours la nuit, dans le plus grand secret, avec ses confidens les plus intimes. Il s'agissoit de décider si l'on feroit périr Flavius Constance Gallus dans l'Orient même, ou si on l'attireroit en Italie, pour s'en défaire sans obstacle. On s'en tint au dernier parti, parce qu'il demandoit moins d'éclat & de forces, & que s'il ne réussissoit pas, il laissoit encore la ressource de l'autre. Il fut donc arrêté que l'Empereur, par des lettres pleines de douceur & d'amitié, presseroit Flavius Constance Gallus de venir à Milan pour traiter avec lui d'une affaire importante, qui demandoit sa présence.

Flavius Constance Gallus, pressé par les lettres de l'Empereur, étoit dans une grande

inquiétude. Conſtance, pour diminuer ſa défiance, avoit en même tems prié Conſtantine avec beaucoup d'empreſſement & d'apparence de tendreſſe, d'accompagner Flavius Conſtance Gallus, & de venir embraſſer un frere qui ſouhaitoit ardemment de la voir. Elle connoiſſoit trop bien ce frere, & ſçavoit trop ce qu'elle méritoit, pour ſe laiſſer tromper par ces careſſes. Cependant, ne voyant pas de meilleur parti à prendre, & eſpérant encore quelque grace pour elle & pour ſon mari, elle prit les devans. Comme elle marchoit à grandes journées, la fatigue du voyage, jointe aux alarmes dont elle étoit agitée, la fit tomber malade. Elle mourut à l'entrée de la Bithynie, laiſſant à ſon mari une fille dont l'Hiſtoire ne dit plus rien.

Flavius Conſtance Gallus, qu'elle avoit rendu plus coupable, & dont elle étoit cependant la principale reſſource, ſe trouva par ſa mort dans un plus grand embarras. Il faiſoit réflexion que conſtance étoit implacable; qu'il s'étoit accoûtumé de bonne heure à ne pas ménager le ſang de ſes proches; & que ſes feintes careſſes n'étoient ſans doute qu'un appas pour l'attirer dans le piege. Ce fut dans cette extrêmité qu'il lui vint en penſée de s'affranchir de toutes ſes craintes, en prenant la qualité d'Empereur. Mais, il ne comptoit pas aſſez ſur ſes principaux officiers, pour leur déclarer ce deſſein; il ſçavoit qu'il en étoit haï comme cruel, mépriſé comme foible & léger; & qu'au contraire ils redoutoient le bonheur attaché à Conſtance dans les diſcordes civiles. Au milieu de ces violentes agitations, il recevoit tous les jours des lettres de l'Empereur; c'étoient tantôt des prieres, tantôt des avis; on lui repréſentoit l'état de la Gaule ravagée par les Barbares; que tout l'Empire ne faiſoit qu'un corps; qu'en qualité de Céſar il devoit ſon ſecours à tous les membres; on lui rappelloit l'exemple récent des Céſars ſoumis à Dioclétien, qui toujours en action, toujours prêts à obéir, couroient ſans ceſſe d'une extrêmité de l'Empire à l'autre. Enfin arriva Scudilon, qui, ſous l'apparence d'une franchiſe groſſière, cachoit un eſprit très-délié. Ce ſoldat courtiſan, habile à compoſer ſon viſage, mêlant la flatterie aux raiſons, proteſtant d'un air de ſincérité que Conſtance ne déſiroit rien tant que de l'embraſſer, de calmer ſes craintes, de lui faire part des lauriers qu'il alloit cueillir en Gaule, comme il avoit déjà partagé avec lui ſa majeſté & ſa puiſſance, acheva de raſſurer Flavius Conſtance Gallus.

Aveuglé par ces diſcours trompeurs, le Céſar part d'Antioche. Quand il fut arrivé à Conſtantinople, il avoit ſi bien perdu de vue le péril où il al-

loit se précipiter, qu'il s'amusa à faire courir les chars dans le cirque, & à couronner de sa main le cocher victorieux. Quoique Constance fût bien aise d'avoir réussi à endormir Flavius Constance Gallus, cependant cette grande sécurité le blessa, comme une marque de mépris ou d'une confiance fondée peut-être sur des intriques secretes. Pour en prévenir les effets, il fait retirer tout ce qu'il y avoit de troupes dans les villes par où devoit passer Flavius Constance Gallus. Personne, excepté ce jeune Prince, n'ignoroit que sa perte étoit assurée; Taurus qui alloit en Arménie pour y faire la fonction de Questeur, passa par Constantinople sans lui rendre visite. L'Empereur lui envoya plusieurs officiers, en appparence pour remplir les charges de sa maison, mais en effet pour éclairer ses actions & s'assurer de sa personne; c'étoient Léonce avec le titre de trésorier, Lucillien avec celui de comte des domestiques, & Bainobaude en qualité de capitaine des gardes. Flavius Constance Gallus étant arrivé à Andrinople, s'y reposa pendant douze jours. Il y apprit que les légions Thébéennes, cantonnées dans les villes voisines, lui avoient envoyé des exprès pour lui offrir leur service, s'il vouloit rester en Thrace. Mais, il ne put jamais se dérober à ses surveillans, pour voir & entretenir leurs députés. Des ordres pressans & multipliés de la part de Constance, l'obligerent à se mettre en chemin, sans autre équipage que dix chariots publics. Il lui fallut laisser à Andrinople toute sa maison, excepté les domestiques les plus nécessaires.

Alors abattu de tristesse & de fatigue, pressé sans respect par les muletiers mêmes, il commença à se reprocher sa téméraire crédulité, qui le réduisoit à la merci des plus vils esclaves de Constance. Les plus funestes pensées troubloient jour & nuit son repos; il voyoit pendant son sommeil les images sanglantes de Domitien, de Montius & de tant d'autres, qui l'accabloient de reproches. Soupirant sans cesse, & se regardant comme une victime qu'on traîne à la mort, il arriva à Pettau dans le Norique. Ce fut là que tout déguisement cessa. Barbation qui avoit lui-même servi Flavius Constance Gallus, & Apodême agent de l'Empereur parurent à la tête d'une troupe de soldats, que Constance avoit choisis comme les plus dévoués à ses ordres, & les moins capables de se laisser ni gagner par argent, ni attendrir par les larmes. Le palais étoit à l'extrêmité de la ville; les soldats se saisirent des dehors. Sur le soir, Barbation étant entré dépouille le Prince de la pourpre; il le couvre d'une tunique & d'une casaque ordinaire, lui jurant plusieurs fois, comme de la part de l'Empereur, qu'il n'avoit rien à

craindre pour sa vie. Selon Philostorge, ardent panégyriste des Ariens, l'Indien Théophile entre les mains duquel les deux Princes s'étoient juré une amitié inviolable, & qui accompagnoit Flavius Constance Gallus, s'opposa avec courage à ce traitement injurieux. Si le fait est véritable, la résistance fut inutile; Théophile n'y gagna que la disgrace & l'exil.

Flavius Constance Gallus restoit assis tout tremblant. *Levez-vous*, lui dit brusquement Barbation. En même tems, il le fait monter dans un chariot & le conduit à Flanone sur les frontières de l'Istrie. Cette ville étoit proche de Pola, où Crispe César avoit été mis à mort. On y gardoit étroitement Flavius Constance Gallus; & ce prince infortuné, en proie à des alarmes continuelles, n'attendoit à chaque instant que le bourreau. L'eunuque Eusebe, le secrétaire Pentade, & Mellobaude capitaine des gardes, arrivent de la part de l'Empereur. Ils étoient chargés de l'interroger en détail sur la condamnation de tous ceux qu'il avoit fait périr à Antioche. Flavius Constance Gallus pâle & interdit ne put ouvrir la bouche que pour s'excuser sur les mauvais conseils de sa femme. Constance, encore plus indigné de cette réponse qui flétrissoit sa sœur, renvoie aussitôt Pentade avec Apodême, & leur ordonne de trancher la tête à Flavius Constance Gallus. L'ingrat Sérénien, comme pour punir le Prince de l'avoir injustement absous quelque tems auparavant, se charge avec eux de cette funeste commission. A peine étoient-ils partis, que Constance par un retour de compassion en faveur de son beau-frere, envoya après eux un officier pour leur ordonner de suspendre l'exécution. Mais, celui-ci corrompu par Eusebe & par les autres ennemis de Flavius Constance Gallus, fit en sorte de n'arriver qu'après le supplice. Ainsi périt ce jeune Prince, à qui sa haute naissance ne procura qu'une vie misérable & une fin tragique. Elle l'avoit d'abord exposé aux soupçons meurtriers de Constance; elle le tint pendant plusieurs années dans une triste captivité; plus heureux cependant, s'il n'en fût jamais sorti pour épouser une princesse cruelle & sanguinaire, & pour être revêtu d'un pouvoir qui ne servit qu'à le rendre criminel. La fin de sa disgrace fut l'origine de sa perte. Il mourut à l'âge de vingt-neuf ans, après avoir porté pendant près de quatre années la qualité de César.

M. Galland a prouvé dans une dissertation particulière, que ce seroit en vain que l'on chercheroit quelques médailles de ce César avec le nom de Gallus, puisqu'il ne s'en trouve pas une seule dans les cabinets; & que les deux prétendues que Strada de Rosberg

& Triſtan ont rapportées, & ſur leſquelles ils ont cru voir le nom de Gallus à la ſuite de celui de Conſtantius, étoient ſans doute deux médailles fruſtes, qui ont trompé ces deux habiles Antiquaires. Le faux préjugé, dans lequel on avoit vécu juſqu'à leur tems, n'aura pas peu contribué à les induire dans l'erreur, & à leur faire lire ſur ces deux médailles mal conſervées, *D. N. CONSTANTIVS GALLVS NOB. C.* au lieu de *D. N. CONSTANTIVS PIVS FEL. AVG.*, qui étoit la légende véritable; ces médailles, comme le prouvent d'ailleurs le type & la légende du revers, appartiennent à l'empereur Conſtance, fils du grand Conſtantin.

M. Galland a donc eu très-grande raiſon d'attribuer au Céſar Conſtance Gallus toutes les médailles qui portent pour légende du côté de la tête *D. N. CONSTANTIVS JVN. NOB. C.* & du côté du revers, *FEL. TEMP. REPARATIO;* puiſqu'il eſt conſtant qu'elles ne peuvent appartenir qu'à ce Prince ſeul, qui prend le titre de *Junior* relativement à l'empereur Conſtance ſon couſin, pour éviter l'équivoque du nom qui auroit pu, ſans cela, les faire confondre l'un avec l'autre.

Selon M. de Valois, toutes les médailles qui portent pour légende, *D. N. FL. CL. CONSTANTIVS NOB. CAES.* avec le même revers *FEL. TEMP. REPARATIO*, & qui ne peuvent convenir à l'Empereur Conſtance, fils du grand Conſtantin, qui s'appelloit Fl. Jul. Conſtantius, appartiennent auſſi inconteſtablement au Céſar Conſtance Gallus, puiſque les unes comme les autres ſont de la même fabrique, & repréſentent le même Prince, & toujours tête nue; ce qui, ſelon le même M. de Valois, eſt eſſentiel à remarquer. Je puis même avancer, ajoûte-t-il, que ce ſont ces dernières qui ſervent le plus à prouver la vérité du ſyſtême de M. Galland; les prénoms Fl. Cl. *Flavius Claudius* ne permettant pas de douter qu'elles n'appartiennent au Céſar Conſtance Gallus, qui, comme on ſçait, étoit un des Princes de la branche cadette diſtinguée de la maiſon règnante, ou branche aînée, par le prénom de Claudia.

On nous permettra de faire encore cette petite obſervation par rapport aux médailles du Céſar Conſtance Gallus. C'eſt que le ſurnom de *Junior* ne ſe trouve que ſur celles qui ne portent point ſes prénoms, & qui par conſéquent auroient pu, ſans cette précaution, cauſer quelque équivoque. Il n'en eſt pas de même des médailles qui portent les prénoms Fl. Cl. *Flavius Claudius;* car, ſur ces dernières, il n'eſt jamais ſurnommé *Junior;* le prénom de Claudius le donnant aſſez à connoître pour un des cadets de la maiſon du grand Conſtantin, auſſi-bien que ſa tête, qui eſt

toujours représentée nue, & sur les unes & sur les autres, pour marquer la dépendance de la branche cadette.

GALVIA CRISPINILLA, *Galvia Crispinilla*, (*a*) femme de condition, mais intrigante & audacieuse, & qui ne rougissoit pas d'être la gouvernante de l'infame Sporus, épousé par Néron. Ayant accompagné ce Prince en Grece, elle partagea avec Sporus les dépouilles de ce païs. Elle faisoit en petit ce que Néron exécutoit en grand; & comme elle étoit sçavante dans la débauche, elle en donnoit des leçons à ce Prince. Elle passa depuis en Afrique, & de concert avec Clodius Macer, elle entreprit d'affamer Rome & l'Italie, en retenant les vaisseaux qui partoient pour y porter des bleds. Mais, Trébonius Garucianus, intendant de l'Empereur, tua Clodius Macer par ordre de Galba, & rétablit ainsi le calme dans le païs.

Sous l'empire d'Othon, le peuple demanda la mort de Galvia Crispinilla; mais, elle trouva plus de protection qu'elle n'en devoit espérer. Sporus en étoit une auprès d'Othon. D'ailleurs les richesses immenses, que cette femme avoit amassées par mille exactions, lui avoient fait trouver un mariage honorable avec un personnage Consulaire. Othon, trop touché de ces considérations, éluda, sous divers prétextes, les cris du peuple, & usa de subterfuges par une indulgence déplacée, & qui ne lui fit pas d'honneur. Galvia Crispinilla échappa donc sous ce règne, & sous celui de Vitellius, à la haine publique; & sous Vespasien, elle parvint même à jouir d'un très-grand crédit dans la ville, parce qu'elle étoit riche & sans enfans, & se trouvoit ainsi dans un état qui donne de la considération, dit Tacite, sous les bons, comme sous les mauvais Princes.

GAMALA, *Gamala*, Γάμαλα, ville de Palestine dans la Galilée, étoit surnommée la ville des Cavaliers. *Voyez* Gaba.

GAMALA, *Gamala*, (*b*) Γάμαλα, autre ville de la Palestine, dans la Gaulanite inférieure, sur le lac à l'opposite de Tarichée. Cette ville, qui dépendoit du royaume d'Agrippa, se révolta, & ne voulut entendre à aucun accommodement, se fiant sur son assiette. Elle étoit bâtie sur une colline qui s'élevoit du milieu d'une haute montagne, ce qui lui avoit fait donner le nom de Damel qui signifie chameau; mais, les habitans l'avoient corrompu, & la nommoient Damal au lieu de Damel. Sa face & ses côtés étoient défendus par des vallées inaccessibles. Celui qui étoit attaché à la montagne n'é-

(*a*) Tacit. Hist. L. I. c. 73. Crév. Hist. des Emp. Tom. II. p. 479, 480. T. III. p. 6, 58.

(*b*) Joseph. de Bell. Judaïc. p. 863. & *seq*.

toit pas naturellement si difficile à aborder; mais, les habitans l'avoient aussi rendu inaccessible par un grand retranchement qu'ils y avoient fait. La pente étoit couverte d'un grand nombre de maisons; & en regardant du côté du midi cette ville bâtie comme sur un précipice, il sembloit qu'elle fût près de tomber. Il s'élevoit de ce même côté une colline extrêmement haute, dont la vallée qui étoit au pied, étoit si profonde qu'elle servoit de citadelle; & dans le lieu où cette ville finissoit, il y avoit une fontaine enfermée dans son enceinte.

Ainsi, il sembloit que la nature eût pris plaisir à rendre cette place imprenable; & lorsque les Romains allerent en faire le siege, Josephe n'avoit pas laissé d'y ajoûter de grands fossés & plusieurs mines. Ses habitans étoient encore plus vaillans que ceux de Jotapat; mais, outre qu'il s'en falloit beaucoup qu'ils ne fussent en si grand nombre, leur confiance en la force de leur ville & en ce qu'ils avoient abondance de toutes choses, les rendoit plus négligens, & leur ôtoit l'appréhension qu'ils auroient dû avoir de leurs ennemis; car, on s'y retiroit & y apportoit du bien de toutes parts comme dans un lieu d'assurance; & le roi Agrippa les avoit inutilement fait assiéger durant sept mois.

Vespasien étant arrivé devant Gamala, la situation de la place ne lui permit pas de l'enfermer entièrement par une circonvallation; mais, il fortifia tous les quartiers qui le pouvoient être, & occupa la montagne qui étoit au-dessus de la ville. Les Romains, selon leur coûtume, fortifierent leur camp, l'environnerent d'un mur, & partagerent leurs travaux. La quinzième légion entreprit celui où il y avoit une tour bâtie au plus haut lieu de la ville du côté de l'orient; la cinquième, celui qui regardoit le milieu de la ville; & la dixième travailloit à remplir les fossés & autres lieux creux.

Le roi Agrippa, s'étant approché des remparts pour exhorter les assiégés à se rendre, fut frappé au coude du bras droit d'un coup de pierre. Cette blessure mit les siens en grande peine, & irrita extrêmement les Romains, tant par leur affection pour lui, que parce qu'ils ne doutoient point que si les Juifs avoient eu si peu de respect pour un Prince de leur nation, il n'y auroit point de cruautés qu'ils ne fussent capables d'exercer contre des étrangers.

Le travail infatigable des Romains, joint à leur grand nombre, rendit leurs travaux parfaits en peu de tems; & alors ils placerent leurs machines. Charès & Josephe, qui étoient les deux plus considérables de la ville, disposerent leurs gens & les exhorterent

à se bien défendre; mais, les plus hardis n'étoient pas trop assurés, parce qu'ils ne croyoient pas pouvoir soutenir long-tems le siege, à cause qu'ils manquoient d'eau & de plusieurs autres choses nécessaires. Ainsi, ils résisterent seulement un peu; & lorsqu'ils se sentirent blessés par les traits & par les pierres que les machines des assiégeans poussoient, ils se retirerent dans la ville. Les Romains, après avoir fait breche avec leur bélier, donnerent par trois endroits en même tems, & le bruit de leurs trompettes & de leurs armes fut encore augmenté par les cris des habitans. Les assiégés firent une très-grande résistance jusques à ce que se trouvant accablés par le grand nombre de leurs ennemis, ils furent contraints de céder, & de se retirer dans les lieux de la ville les plus élevés; mais, les Romains les y poursuivant ils fondirent sur eux, les renverserent, & les tuoient dans des rues étroites & si roides, qu'ils ne pouvoient y demeurer de pied ferme pour se défendre. Ils se jetterent en foule pour se sauver dans les maisons qui étoient au-dessous; & comme elles étoient peu solidement bâties, un si grand poids les faisoient tomber; elles en faisoient en tombant tomber encore d'autres, & celles-là d'autres; & les Romains prenoient néanmoins plutôt ce parti que de demeurer à découvert. Plusieurs furent accablés de la sorte, d'autres suffoqués par la poussière, d'autres estropiés; & il en périt ainsi un grand nombre. Les assiégés, qui voyoient avec plaisir tomber leurs maisons, les pressoient de plus en plus pour les contraindre de s'y jetter, & tuoient d'en-haut à coups de trait ceux qui se laissoient tomber dans des chemins fort glissans. Les ruines de ces bâtimens leur fournissoient des pierres; les morts, des armes; & ils se servoient des épées de ceux qui respiroient encore pour achever de les tuer. Plusieurs Romains se tuoient en se jettant en-bas pour se sauver des maisons qu'ils voyoient près de tomber; ceux qui pouvoient s'enfuir, ne sçavoient où aller, parce qu'ils ignoroient les chemins; & la poussière étoit si épaisse, que ne s'entre-connoissant pas ils se renversoient les uns sur les autres. Que si quelques-uns étoient assez heureux pour pouvoir s'échapper, ils sortoient aussitôt de la ville.

Tite ne se trouva point dans cette occasion si périlleuse, parce qu'il avoit été envoyé quelque tems auparavant en Syrie vers Mutien. Mais, Vespasien y fut toujours présent, & jamais douleur ne fut plus grande que la sienne de voir ainsi ses gens accablés sous les ruines d'une ville qu'ils avoient prise. Il avoit trouvé moyen de gagner un lieu assez élevé, d'où, quoiqu'il fût toujours dans un extrême danger, il ne pouvoit se résoudre

à s'enfuir, parce qu'il croyoit également honteux & périlleux de tourner le dos à ses ennemis. Tant de grandes actions, qui avoient rendu toute la suite de sa vie si glorieuse, se représentant à sa mémoire, l'animoient à ne rien faire qui fût indigne de sa vertu; & comme si Dieu l'eût particulièrement assisté dans un si pressant besoin, il se serra avec le petit nombre de gens qu'il avoit, & se couvrant tous de leurs armes ils demeurerent fermes pour soutenir les traits qui leur étoient lancés d'en-haut. Une valeur si extraordinaire paroissant aux Juifs avoir quelque chose de divin, leur admiration ralentit insensiblement leurs efforts; & lorsque ce grand Capitaine vit qu'ils ne l'attaquoient plus que foiblement, il se retira peu à peu, & ne tourna le dos qu'après qu'il fut hors de la ville. Cependant, une grande partie de ceux des assiégés dans Gamala, qui avoient paru les plus hardis, se cachoient pour tâcher de se sauver. Ceux, qui étoient incapables de porter les armes, mouroient de faim; & il n'y avoit qu'un petit nombre de gens véritablement vaillans qui soutissent encore le siege, lorsque le vingt-deuxième jour d'Octobre trois soldats de la quinzième légion qui étoit de garde, se glisserent avant le jour jusques au pied de la plus haute des tours de la ville qui étoit de leur côté. Là, à la faveur de la nuit, & sans que ceux qui gardoient cette tour s'en apperçussent, ils arracherent du fondement de la tour cinq grosses pierres, & se retirerent promptement. Cette tour tomba aussitôt après avec un grand bruit, & accabla sous ses ruines tous ceux qui étoient dedans. Un évènement si surprenant jetta un tel effroi dans l'esprit de ceux qui gardoient les autres postes, qu'on les voyoit fuir de tous côtés, & ceux qui sortoient de la ville étoient tués par les assiégeans. Charès étoit alors malade & à l'extrêmité, & la frayeur qu'il eut avança sa mort.

Les Romains, se souvenant de ce qui leur étoit arrivé auparavant, n'osoient se hazarder d'entrer dans la ville, & vouloient attendre jusques au lendemain. Mais Tite, qui étoit alors de retour, animé par le ressentiment du malheur qu'ils avoient essuyé durant son absence, y entra doucement avec deux cens chevaux & quelques soldats choisis. Aussitôt le bruit s'en répandit dans la ville; une partie des assiégés s'enfuirent comme des gens désespérés vers le château, en traînant leurs femmes & leurs enfans; d'autres allerent à la rencontre de Tite & furent tués par ses soldats; & d'autres ne pouvant entrer dans le château & ne sçachant que devenir, tomberent dans les corps de garde des Romains. L'image de la mort paroissoit par-tout en des

manières différentes ; l'air retentissoit de gémissemens ; & toute la ville étoit arrosée du sang qui couloit des lieux élevés.

Vespasien amena toutes ses troupes contre ce château. Il étoit assis sur le sommet de la montagne dans un lieu pierreux, de très-difficile accès, tout environné de rochers, & si élevé que les fleches tirées par les Romains, ne pouvoient aller jusques-là. Les assiégés avoient au contraire l'avantage de les repousser aisément à coups de trait & de pierre. Mais, comme si le ciel se fût déclaré en faveur des Romains contre ce malheureux peuple, il s'éleva un tourbillon qui poussoit leurs traits vers les Juifs, & emportoit ceux que les Juifs leur lançoient, sans qu'ils pussent arriver jusques à eux. Ce vent impétueux faisoit aussi que les assiégés ne pouvoient demeurer debout dans les lieux où ils auroient dû se présenter à la défense, & l'épaisseur de la nuée leur déroboit la vue des Romains. Ainsi, ces derniers ayant gagné le haut de la montagne, les environnerent de toutes parts, & le souvenir de cette journée qui leur avoit été si funeste les animoit de telle sorte, qu'ils tuoient indifféremment ceux qui leur résistoient & ceux qui vouloient se rendre. Les autres, ne voyant plus d'espérance de salut, jetterent leurs femmes & leurs enfans du haut en bas des rochers, & se précipiterent ensuite pour ne leur pas survivre d'un moment; en quoi leur cruauté envers eux-mêmes surpassa quant au nombre, celle que la colère des Romains leur fit éprouver, car cinq mille périrent de la sorte ; au lieu qu'il n'y en eut que quatre mille de tués. Du reste, jamais vengeance n'alla plus loin que fit alors celle des Romains. Ils n'épargnerent pas même les enfans ; & il ne resta de tout ce malheureux peuple que deux filles de Philippe fils de Joachim, homme de grande qualité, & qui avoit été général de l'armée du roi Agrippa ; encore ne furent-elles pas redevables de leur salut à la clémence des Romains, mais à ce que s'étant cachées, on ne les trouva point durant ce carnage. Ainsi, le vingt-troisième jour d'Octobre vit arriver l'entière destruction de Gamala, qui avoit commencé à se révolter le vingt-unième de Septembre.

GAMALÉENS, *Gamalenses*, Γαμαλεῖς, les habitans de Gamala. *Voyez* Gamala.

GAMALIEL, *Gamaliel*, (a) Γαμαλιὴλ, fils de Phadassur, étoit Prince de la tribu de Manassé, lorsque Moïse tira les Israëlites de l'Égypte. Il étoit à la tête de trente-deux mille deux cens hommes, dont sa tribu étoit alors composée.

Il fit son offrande au temple

(a) Numer. c. 1. v. 10. c. 2. v. 20. 21. c. 7. v. 54. *& seq.*

le huitième jour ; il offrit un plat d'argent du poids de cent trente sicles, & un bassin d'argent de soixante-dix sicles au poids du Sanctuaire, tous deux pleins de fine farine paîtrie avec de l'huile ; pour l'oblation qui devoit accompagner les sacrifices ; un petit vase d'or du poids de dix sicles plein d'encens ; un jeune bœuf, un bélier, & un agneau d'un an pour l'holocauste ; un bouc pour le péché ; & pour hosties pacifiques, deux bœufs, cinq béliers, cinq boucs, & cinq agneaux d'un an ; ce fut-là l'offrande de Gamaliel fils de Phadassur.

GAMALIEL, *Gamaliel*, (a) Γαμαλιὴλ, docteur de la Loi ; de la secte des Pharisiens, fut maître de saint Paul, ainsi que de saint Barnabé & de saint Étienne, si l'on en croit quelques-uns. Peu de tems après la descente du Saint-Esprit, qui arriva le jour de la Pentecôte, les Juifs voulant faire mourir saint Paul, qu'ils avoient fait comparoître devant l'assemblée de leurs Prêtres, Gamaliel demanda qu'on fit retirer les Apôtres. Puis, il parla à l'assemblée en ces termes : *Prenez-bien garde comment vous en userez à l'égard de ces personnes. Vous sçavez qu'il y a quelque tems qu'il s'éleva un certain Theudas, qui s'en faisoit accroire, & vouloit passer pour quelque chose de grand. Quatre cens hommes s'étant attachés à lui, n'épargnerent rien pour lui procurer du crédit ; mais enfin il fut tué, & tous ceux qui s'étoient attachés à lui furent dissipés. Vous sçavez encore ce qui est arrivé à Judas de Gaulon le Galiléen. Il voulut s'élever dans le tems que l'on fit le dénombrement du peuple* [sous Quirinius.] *Mais, il est péri avec les siens. Ainsi, si vous voulez suivre mon conseil, ne tourmentez plus ces gens-là, mais laissez les faire ; car, si c'est l'ouvrage de Dieu, vous aurez beau vous y opposer ; vos efforts seront inutiles. Que si cette entreprise est une entreprise humaine, elle se dissipera & s'anéantira d'elle-même.* L'avis de Gamaliel fut suivi, & on laissa aller les Apôtres.

Après la mort de saint Étienne, Gamaliel encouragea les Chrétiens à aller la nuit enlever son corps, & leur prêta son chariot, pour l'aller enterrer dans sa Terre, qui étoit à sept ou huit lieues de Jérusalem, & qui se nommoit de son nom Caphar-Gamala, le champ de Gamala, ou Gamaliel. On dit que Nicodeme étoit neveu, ou cousin de Gamaliel, & qu'en considération de ce dernier on se contenta d'exiler Nicodeme, au lieu de le faire mourir. On ne doute pas que Gamaliel n'ait embrassé la foi de Jesus-Christ ; mais, on ne sçait en quel tems il se convertit, ni par qui il fut baptisé. Il avoit deux fils ; l'un nommé Abibas, qui fut baptisé

(a) Actu. Apost. c. 5. v. 34. & seq. c. 22. v. 3.

avec son pere ; & l'autre nommé Sédémias ou Sélémias, qui ne voulut point embrasser le Christianisme. Ils ne survécurent pas de beaucoup à leur baptême, & furent enterrés dans la même grotte, où étoit déjà le corps de saint Étienne, mais dans des cercueils différens creusés dans le roc. La plûpart des circonstances de la vie de Gamaliel, que nous venons de rapporter, se trouvent dans l'histoire de la découverte du corps de saint Étienne, écrite par Lucien, & imprimée à la fin du dixième Tome des œuvres de saint Augustin, de la nouvelle édition.

On a cru que Gamaliel est le même que ce Gamaliel de Japhné ou de Dibanah, qui succéda à Jochanan, selon les docteurs Juifs, dans la dignité de Patriarche d'Occident. On avoit dessein de faire mourir Gamaliel avec son pere, après la prise de Jérusalem ; mais Tite lui donna la vie à la priere de Jochanan. Il échapa une seconde fois, lorsque Turnus Rufus fit passer la charrue sur la place du temple. Sa sévérité fut si grande, qu'on fut obligé de mettre des bornes à son autorité. Quelques-uns même soutiennent qu'il fut déposé de sa charge; mais, d'autres assurent que son autorité fut si grande, que non seulement les Juifs de tout l'Univers, mais que les Rois mêmes étrangers en permirent l'exécution, sans qu'il y en eût un seul qui s'y opposât.

GAMALIEL, *Gamaliel*, Γαμαλιὴλ, petit-fils du précédent, fut, dit-on, le premier patriarche des Juifs, vers l'an de J. C. 97.

GAMARGA, *Gamarga*, petite contrée de la Médie, selon Diodore de Sicile.

GAMARIAS, *Gamarias*, (a) fils d'Helcias, fut envoyé à Babylone avec Elasa fils de Saphan, de la part de Sédécias roi de Jérusalem, pour porter le tribut à Nabuchodonosor. Ils porterent aussi la lettre que Jérémie écrivoit aux captifs de Babylone, pour les avertir de prendre garde de ne se laisser point surprendre aux vains discours de certains faux prophetes, qui leur promettoient une prompte délivrance. Ils les assurerent au contraire de la part de Dieu, que leur captivité seroit bien plus longue qu'ils ne s'imaginoient, qu'ils vécussent en paix avec les habitans des lieux qu'on leur avoit assignés pour demeures, qu'ils plantassent des vignes, cultivassent des jardins, & bâtissent des maisons.

GAMARIAS, *Gamarias*, (b) Γαμαρίας, fils de Saphan, & pere de Michée, étoit un des conseillers du roi Joakim. Il fit lire par Baruch dans son cabinet le livre de Jérémie, & se trouva à ce récit fort surpris des menaces que Dieu faisoit à son peuple. Gamarias, épou-

(a) Jerem. c. 29. v. 3.

(b) Jerem. c. 36. v. 10. & seq.

vanté & saisi d'une sainte crainte, persuada à Baruch d'en venir faire la lecture en présence du Roi, afin que ce Prince se laissât toucher, & rentrât en soi-même, en apprenant ce nombre extraordinaire de maux qui étoient à la veille de leur arriver. Baruch y consentit, & alla trouver le Roi avec Gamarias. Il lut donc le livre de Jérémie en présence de ce Prince, dans le cabinet d'Élisama; mais, à peine en eut-il lu trois ou quatre pages, que Joakim lui ôta le livre des mains, le déchira avec un canif, & commanda qu'on mît en prison ces deux prophetes Jérémie & Baruch, & qu'on brûlât leur livre. Gamarias, Elnathan, & Dalaïas tâcherent de s'y opposer, mais inutilement.

GAMAXUS, *Gamaxus*, (a) Roi d'une petite contrée des Indes. Ce Prince, qui s'étoit joint au traître Barzente, fut pris & mené à Alexandre le Grand, qui le fit mettre sous bonne garde.

GAMBRIVIENS, *Gambrivii*, (b) peuple de Germanie, selon Tacite. On lit dans cet Auteur: » On donne à Mannus trois » fils, dont les noms passerent » aux Ingévons, voisins de » l'Océan, aux Herminons, » qui habitoient au milieu, & » aux Istévons, qui occupoient » le reste de la Germanie. » Quelques-uns assurent que » ce Dieu eut un plus grand » nombre d'enfans, desquels » descendoient les Marses, les » Gambriviens, les Sueves, les » Vandales, & que ces noms » sont vrais & anciens. « Tacite ne donne ceci que comme un extrait de chansons qui tenoient lieu d'Histoires aux Germains.

Ce passage fait voir que les Gambriviens étoient un peuple nombreux, mais composé de plusieurs autres. Ces assemblages de nations sont sujets à changer de nom, parce qu'il y en a toujours quelqu'une qui prévaut sur l'autre. C'est ainsi que le nom de Saxons s'est confondu en Angleterre avec celui de Goths, &c. Ainsi, il est arrivé qu'un ou plusieurs d'entre les peuples compris sous le nom de Gambriviens, ont illustré leur nom qui a fait perdre insensiblement celui qui étoit commun à tous. Dès le tems d'Auguste & de Tibere, les Gambriviens n'étoient plus qu'une petite nation; c'est Strabon qui le dit; il les nomme *Gamabriuni*, Γαμαβριουνοι. [Il faut lire sans doute Γαμαβρίουνοι, ou même Γαμβρίουιοι]. il les joint avec les Chérusques, les Chattes & les Cattuariens. Les Géographes postérieurs, comme Pomponius Méla, Pline, Ptolémée & les autres ne les connoissent pas. Tacite lui-même, qui se contente de les nommer comme une

(a) Q. Curt. L. VIII. c. 13.

(b) Tacit. de Morib. Germ. c. 2. Strab. p. 291.

nation dont les chanſons des Germains faiſoient mention, n'en dit pas un mot dans ſes annales ni dans ſes Hiſtoires. Ils ne paroiſſent nulle part dans les guerres des empereurs Romains en Germanie.

Cela fait voir le ridicule de quelques Sçavans qui, croyant appercevoir quelque reſſemblance de lettres, ont voulu leur trouver un païs. Althamer les recherche à Cambrai ; d'autres les confondent avec les Sicambres, & les confinent dans la Gueldre ; d'autres enfin en font Hambourg, faute de ſçavoir que Hambourg s'eſt formé d'une fortereſſe bâtie par Charlemagne, pour l'oppoſer aux courſes des nations barbares au-delà de l'Elbe. Cluvier, plus ſage qu'eux, avoue de bonne foi, qu'on ne ſçait ce que c'étoient que les Gambriviens, ni quel étoit le païs qu'ils habitoient.

GAMBRIUM, *Gambrium*, Γάμβριον, (a) ville dont il eſt fait mention dans Xénophon. Cet Auteur, parlant de deux freres, Gorgion & Gongylus, dit que l'un poſſédoit Gambrium & Palégambrium, c'eſt-à-dire, les villes de Gambrium l'ancienne & la nouvelle, & l'autre Myrina & Grynium. Xénophon ajoûte que le Roi des Perſes avoit donné ces villes à Gongylus, pour le récompenſer de ce qu'il avoit été le ſeul d'entre les Érétriens qui eût été exilé pour avoir ſuivi le parti des Medes.

Étienne de Byzance parle d'une ville, qu'il nomme Gambreium ; & qu'il met dans l'Ionie ; ce doit être le Gambrium de Xénophon.

GAMÉLIA, *Gamelia*, ſurnom de Junon. C'eſt le même que Gamélios. *Voyez* Gamélies.

GAMÉLIES, *Gamelia*, (b) fête nuptiale, ou plutôt un ſacrifice que les anciens Grecs faiſoient dans leur famille la veille d'un mariage.

Cette fête fut ainſi appellée du mot γάμος, mariage ; d'où eſt venu auſſi *Gamelios*, épithete ou ſurnom donné à Jupiter & à Junon, que l'on regardoit comme préſidant aux mariages. Le mois de Janvier, qui commençoit au ſolſtice d'hiver chez les Athéniens, & pendant lequel on célébroit cette fête, en fut nommé Gamélion.

GAMÉLION, *Gamelium*, poëme ou compoſition en vers ſur le ſujet d'un mariage ; c'eſt ce qu'on appelle aujourd'hui épithalame. Ce mot eſt dérivé du Grec γάμος, mariage. *Voyez* Épithalame.

GAMÉLION, *Gamelium*, nom d'un des mois des Athéniens. *Voyez* Gamélies.

GAMÉLIOS, *Gamelios*, ſurnom de Jupiter. *Voyez* Gamélies.

GAMÉLIUS, *Gamelius*, le

(a) Xenoph. p. 481.

(b) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 216. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 530.

même que Gamélios. *Voyez* Gamélios ou Gamélies.

GAMORES, *Gamori*, (a) Γαμόροι, nom qu'Hérodote donne à certains citoyens de Syracuse.

GAMPHASANTES, *Gamphasantes*, (b) peuple de la Libye. Pomponius Méla en parle comme d'un peuple très-sauvage, sans toit ni maison, qui alloit tout nu, qui n'avoit aucunes armes, qui n'en connoissoit pas même l'usage, &, par cette raison, fuyoit la rencontre des hommes; il n'avoit d'entretien qu'avec ceux qui avoient les mêmes mœurs & les mêmes manières. Pline dit la même chose en moins de paroles. *Gapsamantes nudi præliorumque expertes, nulli externo congregantur.* Solin & Martianus Capella ont pris de ces deux Auteurs ce qu'ils disent sur ce sujet.

GAMPSUS, *Gampsus*. *Voyez* Galepsus.

GAMUL, *Gamul*, Γαμούλ, (c) l'un des chefs des familles sacerdotales, qui servoient dans le temple, chacune à son rang, & à son tour.

GAMUS [L. JULIUS], (d) *L. Julius Gamus.* On lit dans Gruter une inscription dont le sens est tel : *Aux Dieux manes de L. Julius Epigonus, qui a vécu vingt-sept ans cinq mois & douze jours ; son corps entier est inhumé ici. L. Julius Gamus a fait faire ce tombeau pour son fils.* Une autre inscription porte que L. Julius Gamus, apparemment le même, fit faire un sarcophage ou un grand cercueil pour son petit-fils, L. Julius Marcellus.

GAMZO, *Gamzo*, (e) Γαμζώ, ville de Palestine dans la tribu de Juda. Les Philistins prirent cette ville & s'y établirent sous le règne d'Achaz.

GANDARA, *Gandara*, (f) ville des Indes, selon Étienne de Byzance. Il nomme le païs *Gandarica*, & le peuple *Gandarici.* Strabon dit que le Choaspe traverse la Gandarite. Cela fait voir que ce païs étoit différent des Gangarides de Pline & de Ptolémée, qui étoient vers les bouches du Gange.

GANDARIDES, *Gandaridæ*, Γανδαρίδαι, (g) peuples des Indes, selon le texte Grec de Diodore de Sicile. Mais, les Versions Latines écrivent Gangarides, & il est assez vraisemblable que c'est ainsi que l'on doit lire. *Voyez* Gangarides.

GANDARIENS, *Gandarii*, Γανδάριοι, (h) peuple de Perse, selon Hérodote. Cet Auteur dit que les Parthes, les Chorasmiens, les Sogdiens, les Gandariens & les Dadiques étoient

(a) Herod. L. VII. c. 155.
(b) Pomp. Mel. p. 24, 46. Plin. T. I. p. 252.
(c) Paral. L. I. c. 24. v. 17.
(d) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. V. p. 20.
(e) Paral. L. II. c. 28. v. 18.
(f) Strab. pag. 697.
(g) Diod. Sicul. p. 610.
(h) Herod. L. III. c. 91. L. VII. c. 66.

armés de la même façon que les Bactriens.

GANDRIDES, *Gandridæ*. Plutarque, dans son livre de la Fortune d'Alexandre, nomme ainsi les habitans de Gandara.

GANGA ou GANGITE, (*a*) *Ganga*, *Gangite*, Γάγγα, Γαγγίτη, nom d'une petite riviere de Thrace. Appien la fait couler dans la plaine où étoient campés Brutus & Cassius, peu loin du Strymon.

GANGABES, *Gangabæ*, (*b*) nom que les Perses donnoient à ceux qui portoient des fardeaux sur leurs épaules. C'est ce que nous appellons des porte-faix. Ceux qui étoient à la suite de Darius, un jour qu'il geloit fort, ne pouvant endurer le froid, déployerent les belles robes d'or & de pourpre qu'ils portoient avec l'argent du Roi, & les mirent sans que personne osât les en empêcher, Darius en étant venu à ce point, que les plus abjects des hommes se donnoient la licence de violer sa dignité.

GANGANES, *Gangani*, (*c*) peuple d'Irlande, au rapport de Ptolémée. Les Ganganes répondent, selon le P. Briet, au comté de Kerry, & partie de Lymmerik. Cambden, qui dérive de ce nom celui de la province de Connaught, croit que c'est le même que *Concani*, qui signifie un peuple d'Espagne, d'où il fait venir les *Gangani*, ou *Concani* d'Irlande, de même que ceux d'Espagne venoient de Scythie; sur quoi il cite ces vers de Silius Italicus:

Nec qui Massageten monstrans feritate parentem
Cornipedis fusâ satiaris, Concane, venâ.

Il y avoit aussi un peuple *Gangani* ou *Cangani* dans l'isle d'Albion.

GANGARIDES, *Gangaridæ*, Γαγγαρίδαι. (*d*) peuple des Indes, auprès de l'embouchure du Gange, selon Ptolémée. Ce géographe leur donne pour capitale une ville nommée Gange.

Du tems d'Alexandre le Grand, les Gangarides étoient gouvernés par un Roi nommé Xandramès, qui avoit une armée de vingt mille hommes de cheval, de deux cens mille hommes de pied, de deux mille chariots & de quatre mille éléphans dressés aux combats. Alexandre, dans son expédition contre les Indes, ayant été informé de ces circonstances, eut de la peine à y ajoûter foi, & il demanda au roi Porus ce qui en étoit. Porus lui en confirma la vérité; mais, il ajoûta que le roi des Gangarides étoit actuellement un homme vil & sans courage, en un mot le fils d'un barbier. Car, son pere, qui étoit un homme de très-

(*a*) Appian. p. 651.
(*b*) Q. Curt. L. III. c. 13.
(*c*) Ptolem. L. II. c. 2. Sili. Italic. L. III. v. 360, 361.

(*d*) Ptolem. L. VII. c. 1. Diod. Sicul. p. 86, 611, 612, 630. Plin. Tom. I. p. 318. Just. L. XII. c. 8. Q. Curt. L. IX. c. 2. Virg. Georg. L. III. v. 26, 27.

belle figure, avoit tellement plu à la feue Reine, qu'elle s'étoit défaite en trahison secrete du Roi son mari, pour mettre sa couronne sur la tête de cet indigne amant.

Quoiqu'Alexandre comprît que ce n'étoit pas une chose aisée que de défaire l'armée des Gangarides, se fiant néanmoins à la valeur des Macédoniens, & aux réponses qui lui avoient été rendues en plus d'un temple, il espéra de vaincre ces Barbares. En effet, la Pythie, dit Diodore de Sicile, l'avoit déclaré invincible, & Jupiter Ammon lui avoit promis l'Empire de toute la terre. Mais, s'appercevant bien aussi que ses soldats étoient épuisés par la continuité des fatigues qu'ils avoient essuyées, & par huit ans de travaux & de périls, il crut devoir les préparer par des discours convenables à cette nouvelle entreprise. En effet, une grande partie de ses troupes avoit péri; & ce qui en restoit ne voyoit aucun terme aux projets & à l'ambition de leur Roi. Les pieds des chevaux étoient ruinés par la longueur de leurs marches, & leurs armes étoient usées par la durée d'un service continuel. Ils n'étoient plus vêtus à la Grecque, & il y avoit long-tems que leurs habits tombés en lambeaux, les avoient contraints de s'envelopper d'étoffes étrangères, auxquelles même ils ne sçavoient pas donner des formes convenables. Il étoit même arrivé alors, par un hazard extraordinaire, que des pluies mêlées d'éclairs & de tonnerres remplissoient l'air depuis soixante-dix jours. Sentant bien que toutes ces circonstances s'opposoient terriblement à ses prétentions démesurées, il ne pouvoit plus compter que sur les récompenses excessives qu'il promettroit à ses soldats. Ainsi, il commença dès-lors à leur permettre le pillage des terres ennemies où ils se trouvoient actuellement, & qui étoient couvertes de tous les biens que la nature peut produire. Pendant que les hommes étoient occupés à cet exercice, il fit assembler leurs femmes & leurs enfans; il s'engagea de fournir aux femmes leur nourriture par mois, & à chacun des enfans une solde proportionnée à celle de leurs peres. Dès que les soldats chargés du butin furent revenus au camp, il les assembla de même, & leur proposa, dans les termes les plus avantageux qu'il put trouver, l'expédition contre les Gangarides. Mais, aucun des Macédoniens n'ayant voulu s'y prêter, il fut contraint d'abandonner ce projet.

Cela prouve combien étoit puissante la nation des Gangarides; & elle l'étoit en effet beaucoup. Car, quoique la Satrapie des Indes fût un gouvernement très-étendu & très-peuplé, composé d'un très-grand nombre de nations, la plus considérable étoit cependant

celle des Gangarides. Diodore de Sicile, de qui est tiré tout ce que l'on vient de lire, dit dans un autre endroit : » [le » Gange] borde du côté de » l'Orient le païs des Gangari- » des, qui est rempli d'Éléphans » d'une grandeur extraordi- » naire. Aucun Prince étran- » ger n'a jamais subjugué ces » peuples, par la crainte qu'on » a du nombre & de la force » de ces animaux qui les dé- » fendent. Alexandre, qui a » mis sous ses loix toute l'Asie, » n'a point attaqué les Ganga- » rides. Mais, étant arrivé » jusqu'aux bords du Gange, » vainqueur de toutes les na- » tions qu'il laissoit derrière » lui, & dans le dessein de » porter plus loin ses conquê- » tes, il s'arrêta dans sa cour- » se, dès qu'il eut appris que » ces peuples l'attendoient » avec quatre mille éléphans.«

Outre les Gangarides proprement dits, dont quelques-uns étoient au-delà du Gange & entre ses embouchures, il y avoit encore les Gangarides Calinges, dont nous avons parlé sous l'article de Calinges. La capitale de ces derniers étoit Parthalis, selon Pline. Comme ces peuples avoient beaucoup d'Éléphans, Virgile dit :

In foribus pugnam ex auro solidoque elephanto
Gangaridum faciam, &c.

GANGARIENS, les mêmes que les Gangarides. *Voyez* Gangarides.

GANGE, *Ganges*, Γάγγης, (*a*) grand fleuve de l'Inde, peu connu des Anciens, parce que les Macédoniens ne pénétrerent point jusques-là. Strabon le regarde comme le plus grand de tous les fleuves que l'on connoissoit de son tems. Pline parle de sa source avec incertitude. Quelques-uns, dit-il, veulent qu'il soit comme le Nil, dont on ne connoît point l'origine; d'autres ont dit qu'il descend des montagnes de la Scythie. Strabon décrit ainsi son cours. » Le Gange descend des » montagnes, & lorsqu'il a ga- » gné la plaine, il se tourne » presque imperceptiblement, si » ce n'est dans une partie de » son cours. « Ptolémée lui compte six embouchures. La première est appellée *Cambusum*; la seconde, *μέγα*, *magnum*, ou la grande; la troisième, *Cambericum*; la quatrième *Tilogrammum*; la cinquième, *Pseudostomum*, ou la fausse embouchure; la sixième *Antibolé*, ou l'embouchure opposée. A présent il y en a deux principales & plusieurs petites.

Nous trouvons dans Quinte-Curse une description du Gange : » Le fleuve du Gange, dit-

(*a*) Strab. pag. 686, 689, 702. Plin. Tom. I. pag. 317. & seq. Ptolem. L. VII. c. 1, 2. Q. Curt. L. VIII. c. 9. L. IX. c. 2. Diod. Sicul. pag. 611. Pomp. Mel. pag. 202. Plut. T. I. p. 699. T. II. p. 1151, 1152. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XII. p. 31.

» il, déjà grand dès sa source, » vient du midi, & coule tout » droit le long des montagnes, » jusqu'à ce qu'il rencontre » des rochers qui tournent vers » l'orient. Il se décharge aussi-» bien que l'Indus dans la mer » rouge, & mangeant ses bords, » il en engloutit, & les arbres, » & une grande partie du ter-» rein. Presque par-tout il est » plein de roches qui l'arrê-» tent, & en l'arrêtant rendent » son cours plus impétueux; » mais, quand il trouve un ca-» nal uni, il s'étend & fait des » isles. L'Acésine le grossit pro-» che de leur embouchure, & » à leur rencontre ils s'entre-» choquent d'une grande furie, » parce que le Gange, lorsqu'il » le reçoit, est plus rapide, » & que l'Acésine n'a pas » moins de violence.«

Pline dit qu'il y a dix-neuf rivières qui se jettent dans le Gange, & met au nombre de celles qui s'y rendent en-deçà de l'*Iomanes*, qui coule dans le païs des Palebrothes, l'Erannoboa, qu'Arrien dit se mêler avec le Gange, près de la ville de Palibrotha; & le Cainas. Pline nomme aussi le Condochates, le Cosoagus, le Sonus; il ne nomme point les autres rivièrés; mais, il dit qu'elles sont toutes navigables. Arrien assure que le Cainas, le Condochates, l'Erannoboa, le Sonus, le Cossoanus, qui est apparemment le même que le Cosoagus de Pline, la Sittocatis, la Solomatis, le Sambus, le Magon, l'Agoranis, & l'Omalis, s'embouchent dans le Gange.

Les Indiens modernes croient que le Gange n'a pas sa source dans les entrailles de la terre comme les autres fleuves. Il est, disent-ils, descendu du ciel dans le paradis de Dévendre, & de-là dans l'Indoustan. Ils ont imaginé bien des fables sur ce fleuve. Tout ce qu'on y peut observer, c'est qu'elles nous apprennent que le Gange prend sa source dans une montagne appellée Chimavontam, qui fait partie du mont Imaüs, & qu'elles fournissent l'explication des trois noms que les Indiens donnent au Gange; premièrement ils l'appellent *Rivière céleste*, parce qu'ils supposent qu'il est effectivement descendu du ciel; en second lieu ils l'appellent *Jennadi*, ou *Fleuve de la cuisse*; troisièmement ils le nomment *Bagireti*, du nom de celui qui l'obtint des dieux.

Akbar ou Akébar, empereur Mogol, voulut connoître l'origine du Gange. Voici ce que le P. Catrou en dit sur les mémoires de Manouchi: » Ce » fleuve, le plus oriental de » l'Indoustan, coule du sep-» tentrion au midi, & fait, à » son embouchure, dans le » royaume de Bengale, presque » les memes effets que le Nil » en Égypte. En certains tems » de l'année, il se déborde en » quelques endroits, & le li-» mon qu'il répand sur les ter-» res, y produit la fécondité.

» Les Idolâtres l'adorent, & » regardent ses eaux comme » capables de remettre les pé- » chés. Sa source a toujours été » la matière de la dispute des » Brachmanes d'aujourd'hui, » & des Gymnosophistes d'au- » trefois. Du tems d'Akébar, » on l'ignoroit encore comme » on ignoroit, il y a près d'un » siècle, l'origine du Nil. L'Em- » pereur fit donc tous les frais » nécessaires, pour connoître » la source d'un fleuve qui fai- » soit la principale richesse de » ses États, députa des gens qui, » suivant ses bords, remontas- » sent enfin jusqu'à sa première » origine. Il leur donna des » vivres, des chevaux, de l'ar- » gent, & des lettres de re- » commandation, pour passer » impunément sur toutes les » terres que le Gange arrose, » & qui n'étoient pas de sa dé- » pendance. On s'avança tou- » jours du côté du nord; & » plus on approchoit de la sour- » ce, plus le lit du fleuve s'é- » trécissoit. On traversa des fo- » rêts inhabitées, où il fallut se » faire des chemins nouveaux. » Enfin, on arriva à une hau- » te montagne, qui sembloit » taillée par l'art, en forme » d'une tête de vache. De-là » coule une grande abondance » d'eaux qui semblerent aux » députés être la première ori- » gine du Gange. On ne pé- » nétra pas plus avant. On re- » vint, après avoir couru de » grands dangers, faire à » l'Empereur le rapport du » voyage. La relation des dé- » putés fut insérée dans la chro- » nique d'où Manouchi l'a ti- » rée. Cependant, on peut di- » re qu'ils ne rapportèrent rien » de nouveau. Long-tems » avant Akébar, on étoit per- » suadé, aux Indes, que le » Gange prend sa source dans » une montagne, dont la figure » approche d'une tête de va- » che. C'est pour cela, dit-on, » que ces animaux sont, depuis » long-tems l'objet de l'ado- » ration des Indiens. En effet, » la principale espérance entre » eux du bonheur de la vie » future, consiste à pouvoir » mourir dans les eaux du » Gange, en tenant une vache » par la queue. «

Ces remarques de l'Auteur cité s'accordent très-bien avec la tradition. Les Indiens donnent au dieu Eswara, qui laissa courir ce fleuve sur la terre, pour voiture symbolique, le bœuf, comme les Payens donnoient l'aigle à Jupiter. Cette montagne, taillée en tête de vache, a été ainsi disposée pour représenter Eswara, qui reçoit sur sa tête le Gange, dont les eaux viennent de plus haut, c'est-à-dire, du ciel, selon les Indiens, ou plutôt des hautes montagnes qui sont au midi de la Tartarie.

Le P. Catrou poursuit ainsi. » Depuis Akébar, on a poussé » les découvertes plus loin, & » l'on a trouvé que le Gange » fait une cascade sur la mon- » tagne d'où l'on croyoit qu'il

» tiroit sa source, mais qu'elle » étoit bien plus avant dans » les terres au fond de la Tartarie. « Il y a de l'excès dans cette expression. Nous ne connoissons point de relations qui portent la source du Gange au-delà des montagnes qui bordent le petit Tibet au midi oriental. C'est la même masse de montagnes qui envoie le Sihun & le Gehon [qui sont le Jaxarte & l'Oxus des Anciens, au nord-est [arroser la Tartarie des Usbecs. Le Sinde ou l'Inde & le Gange y ont aussi leurs sources, environ à douze lieues l'une de l'autre, & coulent, l'un vers le midi occidental, l'autre vers le midi oriental.

Thevenot, dans son voyage des Indes, dit que les Indiens Gentils regardent les eaux du Gange comme sacrées; ils ont auprès des pagodes qui sont les plus belles des Indiens. Les deux principales sont celle de Jaganat, qui est à une des embouchures du Gange, vis-à-vis de Chatigan, & celle de Banaroüs, ou Bénares, qui est aussi sur le Gange, mais beaucoup plus haut; celle de Casi est aussi sur le Gange; c'est-la même que le P. Bouchet nomme Cachi; elle est à douze lieues d'Ajot-ja, autre lieu fameux, qui est plus vers le nord. Les Indiens sont si persuadés de la sainteté du territoire de Casi, qu'ils croient que tous ceux qui y meurent, jouissent du privilege qu'Eswar a autrefois attaché à ce lieu-là. Lorsqu'ils sont à l'agonie, il ne manque point de leur venir souffler dans l'oreille droite, & de les purifier ainsi de tous leurs péchés; c'est pour cela que les hommes & les bêtes meurent couchés sur l'oreille gauche. Si quelqu'un s'étoit imprudemment couché sur l'oreille droite, il ne manquera jamais, disent-ils, de se tourner de l'autre côté, lorsqu'il sera près d'expirer. Cela fut confirmé par un Mogol, qui, doutant de la vérité de ce miracle, voulut l'éprouver lui-même. Il avoit un cheval qui n'en pouvoit plus, il le fit lier par les quatre pieds, & coucher sur le côté droit; mais, lorsqu'il fut près de mourir, les cordes, qui lui attachoient les pieds, se briserent, & il se tourna sur l'oreille gauche. Comme les ames de ceux qui meurent à Casi, ne doivent plus retourner sur la terre, leurs corps se changent en pierres. Telle est la superstition Indienne à l'égard de Casi sur le Gange. Celles de Monger & de Patna sont aussi près du Gange.

Plutarque, dans son traité des fleuves, dit que le Gange a été anciennement nommé Chliaros, & raconte à ce sujet cette fable. Une fille Indienne eut un fils parfaitement beau, qui, étant un jour pris de vin, & presque endormi, eut commerce avec sa mere sans le sçavoir. Ayant ensuite appris de sa nourrice quel crime il avoit commis, il se jetta de désespoir dans le fleuve

fleuve Chliaros, qui perdit son nom pour prendre celui de ce jeune homme. Il ajoûte, sur le témoignage d'un certain Callisthene qui avoit écrit de la chasse, qu'au bord du Gange il croît une herbe pareille à la buglose, laquèlle étant broyée, on en exprime le suc, & dans l'obscurité de la nuit on en va frotter tout à l'entour les endroits où les tigres se retirent; ce suc a la force de les arrêter, de manière qu'ils ne peuvent sortir, & meurent dans cet endroit.

Le Gange se déborde en certains tems, nourrit des crocodiles, & ressemble au Nil en plusieurs choses.

Voici l'idée qu'Apulée nous donne du Gange. *Ganges apud nos omnium amnium maximus.*

Eoïs regnator aquis in flumina centum

Discurrit, centum valles illi, oraque centum,

Oceanique fretis centeno jungitur amni.

Ces vers sont une preuve que de son tems on ne connoissoit pas ce fleuve fort exactement.

Ethicus, qui, dans sa Cosmographie, parle aussi du Gange, en fait un galimathias qui ne mérite pas d'être rapporté.

GANGE, *Ganges*, Γάγγης. (a) Josephe, parlant du Phison, l'un des quatre fleuves du Paradis terrestre, dit que c'est le même que les Grecs ont nommé le Gange. Cette opinion a été suivie par Eusebe, par saint Ambroise, par saint Epiphane, par saint Jérôme, par saint Augustin, par plusieurs autres, & par la plûpart des Interpretes & des Théologiens modernes. Elle l'a été par les Indiens mêmes; & c'est sur quoi ils se sont fondés pour croire que le Gange est saint, qu'il efface leurs péchés, & les sanctifie, lorsqu'ils s'y baignent, & qu'il les sauvera après leur mort, si l'on y plonge leurs corps.

Cette opinion, dit M. Huet, évêque d'Avranche, s'est principalement établie sur la beauté, les richesses, & les commodités de ce fleuve dont les livres des voyageurs sont pleins; car, quoiqu'Arrien ait écrit que tous les Indiens, chez qui Alexandre porta la guerre, étoient sans or, il y en avoit pourtant dans leur terre, & Moïse a eu égard à la nature du païs, & non aux mœurs des habitans. Il est certain que le Gange a de l'or dans ses sables, & sur ses rives; qu'on le met au rang des fleuves qui donnent des pierres précieuses; que les royaumes de Golconde & de Bisnagar, qui sont sur la côte occidentale du golfe de Bengale, où le Gange se décharge, sont abondans en perles & en pierres précieuses, & que ne paroissant pas vraisemblable que de médiocres

(a) Joseph. de Antiq. Judaïc. L. I. p. 5.

rivières sortissent d'un lieu préparé & embelli de la main de Dieu, on ne pourroit attribuer cet honneur qu'aux plus fameux fleuves du monde. Ainsi, la beauté & les richesses du Gange ont fait croire qu'il venoit du Paradis, & cette croyance l'a fait estimer saint; mais, de plus, comme ceux qui veulent que le Phison soit le Gange, veulent que le Géhon soit le Nil, on découvre un autre motif qu'ils ont eu d'entrer dans ce sentiment. C'est ce passage de l'Ecclésiastique, où il est dit que *Dieu emplit tout de sagesse comme le Phison & le Tigre, dans le tems des nouveaux fruits; qu'il remplit l'entendement, comme l'Euphrate & le Jourdain, au tems de la moisson; qu'il fait briller la doctrine ainsi qu'une lumière, & comme le Géhon au tems de la vendange.* Les Peres, en lisant ce passage, se sont persuadés que l'Auteur a commencé le dénombrement de ces fleuves par l'Orient, & l'avoit fini à l'Occident, suivant la coûtume des Hébreux de regarder l'Orient dans leurs descriptions géographiques, & de mettre par conséquent le Septentrion à leur gauche, & le Midi à leur droite, & qu'ainsi le Phison, étant le plus oriental de ces cinq, ne pouvoit être autre que le plus noble des fleuves d'Orient, qui est le Gange. Le Tigre vient après, comme le plus oriental des quatre autres; puis l'Euphrate, le Jourdain ensuite, & enfin le Géhon, qui devoit être le plus fameux des fleuves d'Occident, comme le Gange l'étoit de ceux d'Orient, & ils n'en ont point trouvé de préférable au Nil.

Lorsque l'on a établi que le Phison est le Gange, on n'a pas fait attention à la distance de sa source, & de celle des autres fleuves qui venoient du même lieu; ce qui auroit fait le Paradis terrestre presque aussi grand que la terre. On a eu recours à des conjectures frivoles, ou à des fictions sans preuves, ou au miracle qui est le refuge ordinaire de ceux à qui la raison ne fournit point de défense, & un moyen sûr pour soutenir les opinions les plus bizarres. On avoit oui dire [ce qui est faux] que le Tigre & l'Euphrate sortoient d'une même source, & qu'assez près de leur source, ils se plongeoient sous la terre, & reparoissoient bientôt après, ce qui est véritable. On n'a point examiné la longueur de cette course cachée, & on a prodigieusement allongé une étendue qui est de peu de lieues. On a dit que cette prétendue source avoit partagé ses eaux en quatre fleuves, & que ces fleuves s'étoient ensuite cachés sous la terre, & qu'après de longs détours secrets & inconnus qu'ils avoient faits sous divers païs & sous diverses mers, ils étoient allés renaître au bout du monde. Sur ce principe on a choisi les fleuves qu'on a voulu pour en faire le Phison & le Géhon; & fleuve pour fleuve,

on ne pouvoit mieux choisir que le Gange.

Mais, le Phison ne sçauroit être le Gange qu'en vertu d'une supposition sans fondement. Il est bien plus naturel de croire, avec le Pere Hardouin, que le Phison & le Géhon étoient des fleuves de l'Arabie.

GANGETICA TELLUS. (a) Lucain nomme ainsi le païs qu'arrose le Gange.

GANGETICUS SINUS. Les Anciens nommoient ainsi le golfe de Bengale. Il a quitté le nom du fleuve pour prendre celui du royaume, où ce fleuve arrive à la mer.

GANNA, *Ganna*, (b) devineresse Germaine, qui avoit succédé à Véléda. Elle étoit vierge comme Véléda, & rendoit comme elle des oracles. Ganna fit un voyage à Rome, où elle reçut de grands honneurs de Domitien.

GANNASCUS, *Gannascus*, (c) Caninéfate de nation, engagea, vers l'an de J. C. 47, les Chauques à faire des courses dans la basse Germanie. Ces peuples, enhardis sur la nouvelle de la mort de Sanquinius Maximus, qui laissoit les légions du bas-Rhin sans chef, prêterent volontiers l'oreille aux sollicitations de Gannascus. Cet homme, ayant long-tems servi les Romains comme auxiliaire, les avoit ensuite abandonnés, & rassemblant de petits bâtimens légers, faisoit de fréquentes descentes sur les côtes habitées par les Gaulois, qu'il sçavoit riches & amollis par une longue paix.

Ces pillages ne durerent que jusqu'à l'arrivée du successeur de Sanquinius Maximus. Ce fut le fameux Corbulon, qui ne fut pas plutôt parvenu dans sa province, qu'ayant fait descendre le Rhin à ses triremes, & envoyé des barques par les lacs & les canaux qui n'avoient pas assez d'eau pour porter les grands bâtimens, il donna la chasse aux ennemis, les prit, ou les coula à fond, & rétablit tout d'un coup la tranquillité & la sûreté des côtes. Quelque tems après, il tâcha, par ses Emissaires, d'engager les plus considérables, d'entre les Chauques à se rendre aux Romains, & de s'assurer de la personne de Gannascus, par force ou par ruse, n'y ayant point de moyen qu'il ne crût pouvoir employer sans honte & sans injustice, contre un déserteur & un perfide. Mais, l'ayant fait tuer, il souleva toute la nation qui prit les armes pour le venger, sans que Corbulon se mît beaucoup en peine de calmer ces mouvemens, en quoi plusieurs l'approuvoient, quoique d'autres blâmassent sa conduite.

GANNYS, *Gannys*, (d) fut

(a) Lucan. Pharsal. L. IV. v. 64.
(b) Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. pag. 28.
(c) Tacit. Annal. L. XI. c. 18, 19. Crév. Hist. des Emp. Tom. II. pag. 166. & suiv.
(d) Crév. Hist. des Emp. Tom. V. 199. & suiv.

d'abord l'instituteur & le gouverneur d'Héliogabale, & ensuite le principal instrument de sa haute fortune. Il échauffa les esprits des soldats de la légion campée près d'Emèse, & il agit si efficacement auprès d'eux, qu'il les engagea à recevoir pendant la nuit le jeune Prince dans leur camp, & à le reconnoître pour Empereur. Macrin regarda d'abord ce mouvement comme peu de chose; mais, quand il vit que le parti d'Héliogabale se fortifioit tous les jours de plus en plus, il rassembla toutes ses forces, & se prépara à aller l'attaquer. Les armées se rencontrerent le sept Juin, l'an de J. C. 218. Gannys, qui commandoit celle d'Héliogabale, quoiqu'il n'eût aucune expérience dans la guerre, & qu'il eût toujours vécu dans les délices, trouva néanmoins dans un génie heureusement né, assez de ressources pour faire le métier de capitaine. Il sçut s'emparer d'un poste important; il rangea avantageusement ses troupes en bataille, & il les encouragea puissamment par le motif de la nécessité de vaincre, si elles ne vouloient éprouver la vengeance d'un ennemi justement irrité. Cependant, les Prétoriens de Macrin, tous gens d'élite, & devenus plus alertes & plus dispos, parce qu'on les avoit déchargés de ce qu'il y avoit de plus pesant dans leur armure, combattirent avec tant de valeur, qu'ils enfoncerent les ennemis, & commencerent à jetter parmi eux le désordre. Mais, ceux-ci s'étant ralliés, font ferme, & se mettent en devoir de regagner le terrein qu'ils ont perdu. Le succès couronnant leurs efforts, les affaires d'Héliogabale se rétablissent; & Macrin, abandonné d'une partie de ses troupes, prend lâchement la fuite. Sa mort qui suivit de près, acheva d'assurer l'empire à Héliogabale.

Ce Prince récompensa bien mal Gannys des obligations qu'il lui avoit. Gannys étoit estimé de Mæsa, & ne plaisoit que trop à Soæmis. Peu s'en fallut même qu'il ne l'épousât avec le consentement du Prince son fils, qui ne s'éloignoit pas de lui donner le nom de César. Avec de grands vices, il réunissoit des qualités très-estimables. Il aimoit le plaisir, il recevoit volontiers de l'argent; mais, il n'exerça jamais sur personne aucune vexation odieuse, & il se montroit même bienfaisant. Nous venons de voir qu'il étoit brave & entendu dans la guerre. Ministre appliqué, Gouverneur attentif, il vouloit que son éleve se donnât de bonne grace aux affaires, & observât les règles de la sagesse & de la retenue dans sa conduite. C'est par cet endroit qu'il s'attira la colère d'Héliogabale, qui fut assez lâchement cruel pour lui porter le premier coup de sa propre main, parce qu'aucun soldat n'osoit commencer l'exécution. Cette horrible ingratitude dévoila pleinement le mauvais

cœur du nouveau Prince, & le rendit l'objet de la déteftation publique.

GANT, *Chirotheca*. (*a*) Les Anciens avoient l'ufage des Gants, mais il étoit moins fréquent qu'aujourd'hui. Leurs Gants étoient de cuir fort. Les payfans s'en fervirent pour fe garantir les mains de la piqueure des épines ; enfuite le refte de la nation en prit en hiver contre le froid. Il y en avoit de deux efpèces. Les uns étoient fans doigts, & les autres avec des doigts. On les fit de drap, & on les garnit quelquefois par les bords avec de la foie. Les Gants s'introduifirent dans l'Églife vers le moyen âge. Les prêtres en porterent en célébrant. Le don du Gant marqua le tranfport de propriété. Le Gant jetté fut un cartel; le Gant relevé, un cartel accepté. Il étoit autrefois défendu aux Juges royaux de fiéger les mains gantées, & aujourd'hui on n'entre ni dans la grande ni dans la petite écurie du Roi, fans fe déganter.

Maniæ en Latin & Χειρίδες en Grec fe prenoient auffi pour des Gants.

GANTELET. *Voyez* Braffard.

GANYMEDE, *Ganymeda*, Γανυμήδα. la même qu'Hébé. *Voyez* Hébé.

GANYMEDE, *Ganymedes*, Γανυμήδης. (*b*) fils de Callirrhoé fille du Scamandre, & de Tros roi de Troye. Ce Prince, ayant fait plufieurs conquêtes fur fes voifins, envoya fon fils Ganymede, accompagné de quelques-uns de fes amis, en Lydie, pour offrir des facrifices dans un temple confacré à Jupiter. Tantale, qui ignoroit le deffein du Roi de Troye, prit ces gens pour des efpions ; & ayant fait arrêter le jeune Ganymede, il le fit mettre en prifon, où il mourut de chagrin de l'infulte qui lui avoit été faite. Tantale renvoya à Troye le refte de fon cortège, après avoir fait de magnifiques funérailles à ce jeune Prince. D'autres croient qu'il le garda dans fa cour ; & comme Tantale paffoit pour être le fils de Jupiter & de Pluto, fille de l'Océan, qu'il portoit lui-même le furnom de Jupiter, & qu'il fit fervir fon prifonnier d'Echanfon, cela a donné lieu à la fable de l'enlèvement de ce jeune Prince par Jupiter; ou plutôt, cet enlèvement par Jupiter changé en aigle, marque la mort prématurée de Ganymede, & la rapidité de la courfe abrégée de fa vie. Comme le roi de Lydie l'avoit fait fervir d'Echanfon, c'eft peut-être ce qui a donné lieu aux Poëtes de dire

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 6.

(*b*) Virg. Æneid. L. I. v. 32. Lucian. T. II. p. 205, 1019. Ovid. Metam. L. XI. c. 20. Pauf. pag. 335. Diod. Sicul. pag. 192. Horat. L. IV. Ode 3. v. 4. Cicer. Tufcul. Quæft. L. I. c. 65. L. IV. c. 71. Homer. Iliad. L. XX. v. 232. & *feq.* Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 50. T. III. p. 271. T. V. pag. 198. T. VII. p. 259. & *fuiv.* Mém. de l'Acad. des Infcript. & Bell. Lett. Tom. XIV. pag. 192.

que les dieux l'avoient placé parmi les aſtres, où il forme le ſigne du Verſeau.

Quoi qu'il en ſoit, il y eut à ce ſujet une longue guerre entre Tros & Tantale, & après leur mort, Ilus fils de Tros la continua contre Pelops fils de Tantale, & l'obligea de ſortir de ſon royaume pour ſe retirer chez Œnomaüs roi de Piſe, dont il épouſa la fille, & en eut un fils nommé Atrée; ainſi, on peut dire que Pâris, arrière-petit-fils d'Ilus, frere de Ganymede, enleva Hélene par une eſpèce de repréſailles contre Ménélaüs, arrière-petit-fils du raviſſeur de Ganymede.

Au ſujet de l'enlèvement de Ganymede par Jupiter, Cicéron remarque avec raiſon que c'eſt une fiction d'Homère qui transfere les paſſions des hommes aux dieux, ſuivant l'uſage des Poëtes, & il ajoûte qu'il auroit été à ſouhaiter qu'ils euſſent plutôt appliqué aux hommes les vertus des dieux. *Fingebat hæc Homerus, & humana ad deos transferebat; divina mallem ad nos.* Mais, il ſe trompe en ce qu'il ſuppoſe que Ganymede étoit fils de Laomédon; car, il étoit fils de Tros, & frere d'Ilus qui fut pere de Laomédon.

GANYMEDE, *Ganymedes*, Γανυμήδης, (a) s'entretient avec Jupiter dans un dialogue de Lucien.

GANYMEDE, *Ganymedes*, Γανυμήδης, (b) lieutenant de Ptolémée, livra à Philippe la ville d'Enus, au ſiege de laquelle ce Prince avoit eſſuyé auparavant beaucoup de fatigues.

GANYMEDE, *Ganymedes*, Γανυμήδης, (c) Eunuque de la cour d'Alexandrie, & le confident d'Arſinoé, tua, par ordre de cette Princeſſe, le général Achillas, & eut pour récompenſe le commandement de l'armée. Non moins audacieux qu'habile, il voulut ſignaler les commencemens de ſon généralat par une entrepriſe en même tems difficile & bien entendue, & qui jetta d'abord la conſternation parmi les troupes de Céſar. Alexandrie tiroit toutes ſes eaux du Nil, par un canal creuſé de main d'homme. L'eau du Nil eſt limoneuſe, & ſujette à cauſer bien des maladies. Par cette raiſon, chaque maiſon avoit une cîterne, où l'eau reçue du canal ſe clarifioit, s'épuroit, & au bout de quelque tems devenoit très-ſaine & très-bonne à boire. Le canal étoit dans la partie de la ville dont les Égyptiens étoient maîtres. Ainſi, pour réduire les Romains à l'impoſſibilité de tenir, Ganymede crut qu'il ne s'agiſſoit que de gâter l'eau des cîternes du quartier qu'ils occupoient.

Dans cette vue, il commença

(a) Lucian. T. I. p. 124. *& ſeq.*
(b) Tit. Liv. L. XXXI. c. 16.
(c) Hirt. Panſ. de Bell. Alex. p. 691. *& ſeq.* Crév. Hiſt. Rom. Tom. VII. p. 528. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. IX, pag. 438, 442.

par fermer exactement toutes les cîternes de son côté ; puis, avec des roues & des machines, élevant l'eau de la mer, il la faisoit couler en grande quantité dans les cîternes des Romains. Ceux qui prenoient de l'eau dans les maisons plus voisines de la mer, s'apperçurent les premiers de l'altération, & furent bien surpris de trouver leur eau salée, pendant que celle des maisons plus éloignées demeuroit douce comme auparavant. Bientôt la salûre devint générale ; & les Romains en furent si effrayés, qu'ils ne songeoient plus qu'à abandonner la ville, & à fuir, malgré la difficulté & le péril extrême de l'embarquement à la vue des ennemis. César les rassura, & ordonna que tout ouvrage cessant, on travaillât à creuser des puits en différens endroits. Ce travail réussit. César, sans beaucoup de peine, rendit ainsi inutiles les efforts des Égyptiens.

Ganymede ne se rebuta pas ; & sentant que l'unique voie de vaincre étoit d'empêcher que César ne pût recevoir les secours qui devoient lui venir par mer, il résolut d'avoir une flotte à quelque prix que ce pût être. Celle de César n'étoit pas considérable. Elle ne montoit qu'à trente-quatre bâtimens Rhodiens ou Asiatiques, dont cinq à cinq rangs de rames, dix à quatre, les autres étoient de moindre grandeur, & la plûpart sans pont. Il ne fut pas difficile au général Égyptien d'assembler des forces de mer qui fussent supérieures. Il radouba de vieux vaisseaux ; il fit venir ceux qui gardoient les bouches du Nil ; & il forma des uns & des autres une flotte, qui, sans compter les petits bâtimens, se trouva de vingt-sept grandes galères, dont vingt-deux à quatre, cinq à cinq rangs de rames.

GANYMEDE, *Ganymedes*, Γανυμήδης, (*a*) Gétule de nation. Voici ce qu'en dit Juvénal. » Puisque les choses vont ainsi, » vous n'avez qu'à regarder votre Ganymede Gétule, quand » vous aurez soif. Un jeune » homme qui coûte tant d'argent, ne sçait point verser à » boire à des misérables comme vous. Sa bonne mine & » son âge méritent bien qu'il » soit fier. Quand est-ce qu'il » va vous donner de l'eau chaude ou de l'eau froide ? Il a de » l'indignation de servir un » vieux client, de voir que » vous demandiez quelque » chose, & que vous soyez à » table lorsqu'il est de bout. «

GAOS, *Gaos*, Γαώς, (*b*) fils de Tamas, commanda la flotte des Perses dans la guerre contre Évagoras roi de Chypre, l'an 386 avant l'Ére Chrétienne. Ce Prince coula d'abord à fond une partie des vaisseaux ennemis, & se rendit maître de l'au-

(*a*) Juven. Satyr. 5. v. 59. *& seq.*

(*b*) Diod. Sicul. p. 415, 459. *& seq.* Roll. Hist. Anc. T. II. p. 650.

tre. Mais, Gaos & les autres officiers Perses ayant eu le tems de se reconnoître, formerent une véritable défense; & ayant rendu peu à peu le combat égal, le désavantage passa à la fin du côté d'Évagoras. Il commença à céder, & bientôt après toute la flotte ennemie tombant sur la sienne, lui fit perdre un grand nombre de vaisseaux, & le mit en fuite.

Gaos avoit épousé la fille de Téribase, que le roi de Perse fit arrêter & mettre en prison; & craignant d'être enveloppé dans les accusations faites contre son beau-pere, & de succomber avec lui, il conçut le dessein d'assurer sa vie & sa fortune par des entreprises nouvelles. Ainsi, ayant de son côté la faveur des soldats & beaucoup d'argent, il communiqua aux principaux chefs le projet d'abandonner le Roi. En même tems, il députa vers Acoris, roi d'Égypte, des hommes affidés, par lesquels il lui fit offrir ses services contre le roi de Perse. En même tems, il écrivit aux Lacédémoniens des lettres dans lesquelles il parloit fort mal de son Roi, & leur promettoit de grosses sommes, pour leur aider à reprendre sur la Grece l'autorité qui leur étoit due, & dont ils jouissoient auparavant. Les Spartiates n'avoient point perdu de vue leur ancienne domination, & ils excitoient eux-mêmes dans les villes des séditions, à la faveur desquelles ils paroissoient vouloir les assujettir. D'un autre côté, se voyant déshonorés par le reproche qu'on leur faisoit d'avoir sacrifié la liberté des Grecs de l'Asie, dans le traité qu'ils avoient conclu avec le roi de Perse, ils auroient voulu se laver de cette tache, & ils ne cherchoient que le prétexte ou l'occasion de rompre avec lui. Ainsi, ils accepterent volontiers l'alliance que Gaos leur proposoit. Mais, Gaos fut tué par des ordres secrets qui mirent fin à son entreprise, l'an 383 avant J. C. Il eut pour successeur dans le commandement de la flotte, Tachos, qui parut d'abord imiter sa rébellion, mais qui mourut bientôt après.

GARABACTRA, *Garabactra.* (a) On lit dans Quinte-Curce: « Pendant que ces choses se passoient aux Indes, » les soldats Grecs, que le » roi avoit disposés par colonies » à Garabactra, entrerent en » combustion les uns contre » les autres, & se révolterent » ensuite, non pour aucune » haine qu'ils portassent à Alexandre, mais pour la crainte » du châtiment; car, ayant tué » quelques-uns de leurs compagnons, ceux qui se sentirent les plus forts, chercherent leur asyle dans les armes, & s'étant saisis de la forteresse de Bactres, où l'on » faisoit assez mauvaise garde, » ils avoient attiré les Barba-

(a) Q. Curt. L. IX. c. 7.

» res à leur parti. » Les Commentateurs croient avec raison qu'il s'est glissé ici une faute dans le texte de Quinte-Curse. Les uns corrigent d'une façon, les autres d'une autre. La correction la plus heureuse paroît être celle d'Ortélius, qui croit que l'on doit lire *circa Bactra*, autour de Bactres.

GARAMANTES, *Garamantes*, Γαράμαντες, (*a*) peuple de Libye dans l'intérieur de l'Afrique, selon Ptolémée. Strabon dit qu'au-dessus de la Gétulie, est le païs des Garamantes, qui lui est parallele. Il l'éloigne des Ethiopiens, & des habitans du rivage de la mer, de neuf ou dix journées de chemin, & de quinze d'Ammon; mais, il ne donne cette distance que pour un ouï dire. Selon la carte du monde connu des Anciens, par M. d'Anville, les Garamantes habitoient entre les Nigrites & les Ethiopiens.

Il ne paroît pas que sous Auguste, on eût une connoissance fort distincte de ce peuple. Virgile dit que ce Prince étendra son empire sur les Garamantes & les Indiens. Cela peut avoir deux sens, c'est-à-dire, sur les peuples les plus reculés de l'Asie & de l'Afrique; car, les Romains de ce tems-là ne connoissoient rien au-delà des Indes, en Asie, ni au-delà des Garamantes, en Afrique. Cela peut aussi s'entendre de deux peuples rapprochés, en expliquant ces Indiens par les Ethiopiens, que l'on a aussi appellés Indiens, & qui étoient peu éloignés des Garamantes. Virgile dit dans un autre endroit, *extremi Garamantes*; mais, ce passage ne fait pas connoître davantage la position de ces peuples.

Pline est presque le seul qui en ait donné des détails. Voici ce qu'il en rapporte : « Au-» delà il y a des déserts; Ma-» telges, bourg des Garaman-» tes; Débris, où est une fon-» taine qui, depuis midi jusqu'à » minuit, est brûlante; & de-» puis minuit jusqu'au midi sui-» vant, elle est d'un froid à » glacer; la fameuse Garama, » capitale des Garamantes. » Tout ce païs a été dompté » par les armes des Romains, » & Cornélius Balbus en a » triomphé..... & dans son » triomphe, outre les villes de » Cidame & de Garama, on » porta les noms & les représen-» tations de toutes les nations » & villages qui marcherent » dans cet ordre : Tabidium, » petite ville; Nitéris, nation; » Negligéméla, bourg; Bu-» beium, nation ou bourg; les » *Enipi*, peuple; Thuben, » bourg; la montagne Noire; » Nitibrum & Rapsa, bourgs;

(*a*) Ptolem. L. IV. c. 6. Strab. pag. 131, 835, 839. Plin. T. I. p. 247, 250, 251, 463, 471, 696. Pomp. Mel. pag. 45. Herod. L. IV. c. 174. Virg. Eclog. 8. v. 44. Æneid. L. VI. v. 794, 795. Tacit. Annal. L. III. c. 74. L. IV. c. 23, 26. Hist. L. IV. c. 50. Tit. Liv. L. XXIX. c. 33. Lucian. T. II. p. 653.

» les *Disçeri*, peuple ; Débris, » bourg ; le Nathabur, riviere ; » Thapsagum, bourg ; les *Nan-* » *nagi*, peuple ; Boïn, bourg ; » Pege, bourg ; le Dasibari, » riviere. Ensuite on voyoit » ces bourgs, Baracum, Bulu- » ba, Alasi, Balsa, Galla, » Maxala, Zizama, le Giri, » montagne, où un écriteau » marquoit qu'il y croît des » pierres précieuses. On n'a- » voit pu encore trouver le » vrai chemin pour aller aux » Garamantes, poursuit l'Au- » teur cité ; car, les coureurs » de cette nation couvrent de » sable les puits, qu'il ne faut » pas creuser bien profondé- » ment, quand on connoît le » païs. Pendant la dernière » guerre que l'on a faite con- » tre les habitans d'Oéa, sous » Vespasien, on a trouvé un » chemin plus court, qui n'est » que de quatre jours ; ce che- » min s'appelle *le long de la* » *pointe du rocher.* »

Ptolémée dit que les Garamantes s'étendent depuis les sources du Bragadas, jusqu'aux marais de Nuba.

Les nations & les villes, ou bourgs, que Pline nomme dans le triomphe de Balbus, n'étoient peut-être pas toutes des Gamarantes. On ne sçait celles qui en étoient, ou des païs voisins. Ce même Auteur nomme une sorte de pierre précieuse *Garamantites ;* peut-être venoit-elle de la montagne Giri, de laquelle il fait mention dans le passage cité.

Tacite parle des Garamantes comme d'un peuple belliqueux, indomptable, & plein de grands voleurs. Lucain dit qu'ils étoient nus. Hérodote, qui met les Garamantes vers le midi dans une contrée remplie de bêtes sauvages, en fait un portrait bien différent de celui qu'en fait Tacite. Il nous représente les Garamantes comme fuyant l'aspect & la société de tous les hommes, n'ayant aucune sorte d'armes pour la guerre, & n'ayant pas même le courage ni la hardiesse de se défendre.

Aujourd'hui les habitans de ce païs qui comprend le royaume de Borno, sont partie blancs, partie noirs ; ils sont assez humains, & font quelque négoce ; mais, ils ont leurs femmes & leurs enfans en commun, & vivent presque sans religion, comme les anciens Garamantes. On dit que les particuliers y reconnoissent pour enfans ceux qui leur ressemblent, & que les plus camus y passent pour les plus beaux. C'est à peu près ce que Pomponius Méla rapporte des Garamantes de son tems. « Il » n'y a, dit-il, chez les Ga- » ramantes d'autres troupeaux » que ceux qui paissent la tête » obliquement penchée ; car, » les cornes tournées vers la » terre, nuisent à ceux qui se » courbent. Ils n'ont point de » femme particulière, & les » enfans qui naissent d'un mê- » lange si confus, reconnoissent » à la figure ceux qu'ils doivent

» honorer comme leurs peres.
» Leurs dieux sont les Augiles
» Manes; ils jurent par eux,
» ils les consultent comme des
» oracles, & après leur avoir
» demandé ce qu'ils souhaitent,
» ils prennent pour autant de
» réponses, les songes qu'ils
» ont étant couchés sur des tom-
» beaux. Il est d'usage que
» leurs femmes, la première
» nuit de leur mariage, se pros-
» tituent à tous ceux qui se pré-
» sentent avec des présens; &
» plus il s'en présente, plus il
» y a de gloire pour elles. »

GARAMANTIDE, *Garamantis*, (*a*) nymphe, de laquelle Jupiter Ammon eut un fils, nommé Iarbas. Virgile dit :

Hic Ammone satus, rapta Garamantide Nympha.

Quelques-uns pensent, non sans raison, que ce nom pourroit bien ne pas être un nom propre, mais un nom national; de manière que cette expression ne signifieroit autre chose qu'une nymphe du païs des Garamantes.

GARAMA, *Garamas*, que quelques-uns font roi de Libye, & pere de la nymphe Garamantide.

GARATES, *Garates*, Γαράτης, (*b*) fleuve du Péloponnèse dans l'Arcadie, selon Pausanias. On côtoyoit ce fleuve en allant de Tégée à Thyrée.

GARDE [La], se faisoit jour & nuit chez les Romains; & les vingt-quatre heures se divisoient en huit Gardes.

Premièrement, le Consul étoit gardé par sa cohorte ordinaire; puis chaque corps posoit la Garde autour de son logement; en outre on posoit trois Gardes, l'une au logis du Questeur, & les deux autres au logis des deux Lieutenans du Consul.

Les tergiducteurs ou chefs de la queue conduisoient les Gardes, lesquelles tiroient au sort à qui commenceroit. Les premiers à qui il étoit échu de commencer, étoient menés au Tribun en exercice, lequel distribuoit l'ordre de la Garde, & donnoit outre cela à chaque Garde une petite tablette avec une marque; toutes les Gardes ensuite se posoient de la même façon.

Les rondes se faisoient par la cavalerie, dont le chef en ordonnoit quatre pour le jour & quatre pour la nuit. Les premiers alloient prendre l'ordre du Tribun, qui leur donnoit par écrit quelle garde ils devoient visiter.

Le changement & visite des Gardes se faisoient huit fois en vingt-quatre heures, au son de la trompette; & c'étoit le premier Centurion des triaires qui avoit la charge de les faire marcher au besoin.

Quand la trompette les aver-

(*a*) Virg. Æneid. L. IV. v. 198. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. III. pag. 281.

(*b*) Pauf. p. 542.

tissoit, les quatre mentionnés tiroient au sort, & celui à qui il échéoit de commencer, prenoit avec lui des camarades pour l'accompagner. Si en faisant la ronde, il trouvoit les Gardes en bon état, il retiroit seulement la marque que le Tribun avoit donnée, & la lui rapportoit le matin; mais, s'il trouvoit la Garde abandonnée, quelques sentinelles endormies, ou autre désordre, il en faisoit son rapport au Tribun, avec ses témoins; & aussitôt on assembloit le conseil pour vérifier la faute, & châtier le coupable selon qu'il le méritoit.

Les Vélites faisoient la Garde autour du retranchement, par le dehors, par le dedans, & aux portes.

L'on ne trouve point dans les Auteurs le nombre des corps-de Garde des Romains, la manière dont ils posoient leurs sentinelles autour du camp, & combien on avoit de journées franches de la Garde.

GARDE DES SCEAUX. L'anneau ou scel royal a toujours été regardé chez la plûpart des nations, comme un attribut essentiel de la royauté, & la Garde ou apposition de ce scel ou anneau comme une fonction des plus importantes.

I. Les rois de Perse avoient leur anneau ou cachet, dont ils scelloient les lettres, qu'ils envoyoient aux gouverneurs de leurs provinces.

Alexandre le Grand, se voyant près de mourir, commanda que l'on portât son anneau sigillaire à celui qu'il désignoit pour son successeur.

Aman, favori & ministre d'Assuérus, étoit dépositaire de l'anneau de ce Prince; mais, ayant abusé de la faveur de son maître, & fini ses jours d'une manière ignominieuse, Assuérus donna à Mardochée le même anneau que portoit auparavant Aman, pour marque de la confiance dont il honoroit Mardochée, & du pouvoir qu'il lui donnoit d'aministrer toutes les affaires de son État.

Pharaon pratiqua la même chose, lorsqu'il établit Joseph viceroi de toute l'Égypte. *Tulit annulum de manu sua, & dedit eum in manu ejus.*

Enfin, Balthazar, dernier roi de Babylone, avoit aussi confié la Garde de son anneau à Daniel.

II. Les Romains ne connoissoient point anciennement l'usage des sceaux publics; ainsi, l'institution de la charge de Garde des Sceaux n'a point été empruntée d'eux. Les édits des Empereurs n'étoient point scellés; ils étoient seulement souscrits par eux d'une encre de couleur de pourpre, appellée *sacrum encautum*, composée du sang du poisson *Murex*, dont on faisoit la pourpre; nul autre que l'Empereur ne pouvoit user de cette encre, sans commettre un crime de leze-Majesté, & sans encourir la confiscation de corps & de biens; ensorte que cette encre particulière tenoit

en quelque forte lieu de fceau.

Augufte avoit à la vérité un fceau ou cachet, dont en fon abfence & pendant les guerres civiles, fes amis fe fervirent pour fceller en fon nom des lettres & des édits; mais, ce qui fut pratiqué dans ce cas de néceffité ne formoit pas un ufage ordinaire, & les Empereurs ne fe fervoient communément de leur cachet que pour clorre leurs lettres particulières, & non pour leurs édits & autres lettres qui devoient être publiques.

Juftinien ordonna feulement par fa Novelle 104, que tous les refcrits fignés de l'Empereur feroient auffi foufcrits ou contre-fignés par fon Queftеur, auquel répond en France l'office de Chancelier.

III. En France, au contraire, dès le commencement de la monarchie, nos Rois, au lieu de foufcrire ou fceller leurs lettres, les fcelloient ou faifoient fceller de leur fceau, foit parce que les clercs & les religieux étoient alors prefque les feuls qui euffent l'ufage de l'écriture, ou plutôt parce que les Rois ne voulant pas alors s'affujettir à figner eux-mêmes toutes les lettres expédiées en leur nom, chargerent une perfonne de confiance de la Garde de leur fceau, pour en appofer l'empreinte à ces lettres au lieu de leur fignature.

Celui, qui étoit dépofitaire du fceau du Roi, du tems de la première race, étoit appellé grand Référendaire, parce qu'on lui faifoit le rapport de toutes les lettres qui devoient être fcellées; & comme fa principale fonction étoit de garder le fcel royal qu'il portoit toujours fur lui, on le défignoit auffi fouvent fous le titre de Garde ou porteur du fcel royal.

Il en fut de même fous la feconde race, des Chanceliers qui fuccéderent aux grands Référendaires. Quoiqu'on n'ait point trouvé qu'aucun d'eux prît le titre de Garde du fcel royal, il eft néanmoins certain qu'ils étoient tous chargés de ce fcel.

Sous la troifième race de nos Rois, la Garde des Sceaux du Roi a auffi le plus fouvent été jointe à l'office de Chancelier, tellement que la promotion de plufieurs Chanceliers des premiers fiècles de cette race, n'eft défignée qu'en difant qu'on leur remît le fceau ou les fceaux, quoiqu'ils fuffent tout à la fois Chanceliers & Gardes des Sceaux.

On voit auffi dans les Hiftoriens de ce tems, qu'en parlant de plufieurs Chanceliers qui fe démirent volontairement de leurs fonctions, foit à caufe de leur grand âge ou indifpofition, ou qui furent deftitués pour quelque difgrace, il eft dit fimplement qu'ils remirent les fceaux; ce qui dans cette occafion ne fignifie pas fimplement qu'ils quittoient la fonction de Garde des Sceaux, mais qu'ils fe démettoient totalement

de l'office de Chancelier, que l'on désignoit par la Garde du Sceau, comme en étant la principale fonction. Aussi voit-on que les successeurs de ceux qui avoient ainsi remis les sceaux, prenoient le titre de Chanceliers, même du vivant de leur prédécesseur.

GAREB, *Gareb*, Γαρὴβ, (*a*) colline de Palestine, auprès de Jérusalem. Dans la Misne, il est dit que de Garob ou Gareb, à Silo, il y avoit trois milles, & que là étoit l'Éphod de Micha. Mais, Gareb, marqué dans Jérémie, ne peut pas être si éloignée de Jérusalem, puisque le Prophete dit que Jérusalem s'étendra jusqu'à la colline de Gareb. Or, de Jérusalem à Silo, il y avoit environ douze lieues.

GAREB, *Gareb*, Γηρὰβ, (*b*) de la ville de Jéthri, étoit un des braves de l'armée de David.

GARES, *Garæ*, lieu par où passoit d'abord le Méandre, avant que de traverser l'Ionie, où il se jettoit dans la mer, selon Tite-Live.

GARÉTIUM, *Garætium*, château d'Afrique, au païs des Messoles. Il fut attaqué par Calpurnius Crassus, au rapport de Plutarque.

GARGAN [le Mont], (*c*) *Mons Garganus*, montage d'Italie dans l'Apulie Daunienne, aujourd'hui la Capitanate, au royaume de Naples.

Pomponius Méla & Pline disent *Mons Garganus*; Ptolémée, Γάργαρον ὄρος, qui est une faute des copistes pour Γάργανον ὄρος. Il étoit couvert de chênes, selon Horace; & ce Poëte compare le grand bruit du théâtre au mugissement de ces forêts, lorsque le vent y souffloit :

Garganum mugire putes nemus aut mare Tuscum.

Cette montagne s'avance dans la mer Adriatique, & y forme un promontoire; d'où vient que Lucien dit :

Appulus Hadriacas exit Garganus in undas.

C'est la pointe de cette montagne que Pline appelle *promontorium montis Gargani*. Strabon dit qu'elle avance dans cette mer l'espace de trois cens stades vers l'orient. L'extrêmité orientale de ce promontoire est présentement nommée Capo Viestice. Elle tire ce nom de Vieste ville.

Cette montagne a pris le nom de Saint Ange, monte di Sant-Angelo, parce que S. Michel, selon une tradition populaire, y apparut en 493, ou 488. Cet évènement l'a rendue si célebre par le culte qui s'y est établi, qu'il s'y est formé une ville appellée comme la montagne, le

(*a*) Jerem. c. 31. v. 39.
(*b*) Reg. L. II. c. 23. v. 38.
(*c*) Plin. Tom. I. p. 167. Pomp. Mel. p. 128. Ptolem. L. III. c. 1. Strab. pag. 184, 285. Virg. Æneid. L. II. v. 247. Horat. L. II. Ode 6. v. 6, 7. L. II. Epist. 1. v. 202. Lucan. L. V. v. 380.

mont Saint Ange, monte di Sant-Angelo. Elle a été érigée en Archevêché.

GARGANUM, *Garganum*, ville de l'Asie mineure, sur le fleuve Halys, selon Jornandès.

GARGANUS MONS. *Voyez* Gargan.

GARGAPHIA [la Vallée], *Vallis Gargaphia.* (*a*) C'étoit une vallée de Grece, en Béotie. Ovide dit qu'Actéon y fut dévoré par ses chiens. On trouve aussi Gargaphie dans la Thébaïde de Stace, & il en parle comme d'une fontaine. Hérodote connoît une fontaine de Garaphie, dans la Béotie, au voisinage de Platée. On lit dans Vibius Séquester, que *Garga* [c'est *Gargaphia* qu'on a estropié; on a encore mis *Euboée* pour Boeotia], étoit une fontaine de l'Euboée, où Actéon fut déchiré par ses chiens.

GARGAPHIA [la Fontaine], Κρήνη Γαργαφίη, (*b*) fontaine de Grece dans la Béotie près de Platées. On dit que Mardonius en infecta l'eau, parce que les Grecs, qui étoient campés auprès, n'en avoient point d'autre à boire. Depuis, les Platéens l'avoient fait nettoyer. On trouve cette fontaine nommée Gargaphie dans Pline.

GARGARA, *Gargara*, (*c*) Γάργαρα, ville de l'Asie mineure dans la Troade, au mont Ida. C'étoit une colonie des Eoliens, selon Pomponius Méla.

Nous lisons dans Strabon: « Sur une des parties supérieures du mont Ida, il y a un » lieu nommé Gargarum, où » est à présent Gargara, ville » Eolique. » Il dit ailleurs que le promontoire, où Gargara étoit située, étoit un de ceux qui forment le golfe d'Adramytte. Plus loin il dit: « Après Scepsis il y a Andéira & Pionia & » Gargaris .... Ce sont des » lieux que les Léleges ont » possédés, & qui sont aux environs d'Assus. » Strabon, quelques lignes plus bas, ajoûte: « Gargara a été bâtie par » les Assiens. Elle n'est pas assez » bien fournie d'habitans. Les » Rois y ont envoyé des habitans de Milet, lorsqu'ils » l'ont ruinée. C'est pourquoi, » Démétrius de Scepsis dit que » d'Eoliens ils sont devenus » demi-barbares. »

Pomponius Méla a joint Assos & Gargara dans l'endroit cité. Selon Pline, il y avoit une montagne & une ville du nom de Gargara; & on prouve en effet par le témoignage de plusieurs Anciens, qu'un des sommets du mont Ida a porté le nom de Gargara. Virgile vante la fer-

(*a*) Ovid. Metam. L. III, c. 4. Stat. Theb. L. VII. v. 274. Herod. L. IX. c. 25, 48. *& seq.*

(*b*) Pauf. p. 548. Herod. L. IX. c. 25, 48. *& seq.* Plin, T. I, p. 197.

(*c*) Pomp. Mel. p. 81. Strab. p. 583, 606, 610. Plin. Tom. I. pag. 281. Virg. Georg. L. I. v. 103. Lucian. Tom. I. p. 160. Homer. Iliad. L. VIII. v. 48. L. XIV. v. 352. L. XV. v. 152.

tilité des campagnes du mont ou de la ville de Gargara.

...... *Et ipsa suas mirantur Gargara messes.*

M. d'Anville, dans ses cartes, met Gargara sur le bord de la mer, & il étend jusque-là une chaîne du mont Ida.

GARGARÉENS, *Gargarenses*, Γαργαρέες, (a) peuples d'Asie dans la Scythie, dans le voisinage des Amazones, & au pied du mont Caucase, du côté du nord, selon Strabon. Ils étoient séparés des Amazones par une montagne, où ils montoient avec elles, à certains jours marqués. Après des sacrifices, chacun prenoit celle que le hazard lui présentoit, sans choix, & jouissoit d'elle en cachette, seulement pour avoir lignée, après quoi il la renvoyoit. S'il naissoit une fille, la mere la gardoit; si c'étoit un garçon, on le donnoit aux Gargaréens pour l'élever; & chacun se faisoit un plaisir de lui servir de pere, dans l'ignorance où il étoit si ce n'étoit pas son fils. Strabon parle ensuite d'une expédition que les Gargaréens firent avec les Amazones, & que l'on peut lire dans cet Auteur.

GARGARUM, *Gargarum*, Γάργαρον. *Voyez* Gargan & Gargara.

GARGAZA, *Gargaza*, (b) Γάργαζα, ville que Diodore de Sicile met dans le Bosphore Cimmérien près des Palus-Méotides. Ortélius doute si ce ne seroit point la ville de Gérusa, que Ptolémée place au levant de cette mer, dans la Sarmatie Asiatique.

GARGETTE, *Gargettus*, (c) Γάργηττος, bourg de Grece, dans l'Attique, de la tribu Ægéïde; il prenoit son nom d'un héros nommé *Gargettus*, dont parle Pausanias. Eurysthée y avoit son tombeau. C'étoit la patrie d'Épicure, selon Cicéron, Diogene Laërce, Stobée, Ælien & Suidas. Il étoit arrosé par un ruisseau nommé Gargetias. Γαργητίας κρήνη.

GARGETTIUS, *Gargettius*, (d) nom que Cicéron donne à Épicure. Il le nomme ainsi du lieu de sa naissance, qui étoit un petit village nommé Gargette.

GARGILIUS, *Gargilius*, (e) certain homme, qui, selon Horace, faisoit passer le matin ses piqueurs, sa meute, & ses toiles, au milieu de la place publique, pour rapporter le soir, sur un mulet, un sanglier qu'il avoit acheté.

GARGORIS, *Gargoris*, (f) le plus ancien des rois des Cynetes, peuple d'Espagne, fut le premier qui trouva l'invention de ramasser le miel.

Devenu ayeul par la débauche de sa fille, il eut tant de

(a) Strab. p. 504.
(b) Diod. Sicul. pag. 744. Ptolem. L. V. c. 9.
(c) Plut. T. I. p. 6. Pauf. p. 388.
(d) Cicer. ad Amic. L. XV. Epist. 16.
(e) Horat. L. I. Epist. 6. v. 58. & seq.
(f) Just. L. XLIV. c. 4.

honte

honte du crime de cette Princesse, qu'il voulut en perdre le fruit par toutes les voies que son ressentiment put lui fournir. Mais, la fortune prit plaisir à tirer cet enfant d'une infinité de périls, & le fit parvenir à la couronne, que lui laissa son ayeul touché de ses diverses aventures. Car, il le fit d'abord exposer, & ceux qu'il envoya quelques jours après à la recherche de son corps, le trouverent plein de vie qu'il devoit aux soins de différentes bêtes sauvages qui l'avoient nourri de leur lait. A peine l'eut-on rapporté dans son palais, qu'il commanda qu'on le jettât au milieu d'un sentier étroit, qui servoit de passage ordinaire à toute sorte de bestiaux; Prince particulièrement barbare en ce qu'il aimoit mieux le faire écraser sous leurs pieds que de lui donner une simple mort. Mais, comme il vit que ce danger n'en étoit pas un pour son petit-fils, & que même en cet état, il ne manquoit pas de nourriture, il le livra premièrement à des chiens dont on avoit irrité la rage par un jeûne de plusieurs jours, & ensuite il l'abandonna à l'avidité des pourceaux. Mais enfin, indigné de voir que bien loin que ces bêtes quoiqu'affamées se missent en état de le dévorer, quelques-unes d'entre elles l'allaitoient, il ordonna qu'on le précipitât dans la mer. Ce fut alors qu'il parut manifestement que quelque divinité favorable l'honoroit d'une protection toute particulière, puisque malgré la fureur des vagues qui s'entre-choquoient impétueusement les unes les autres, porté sur les ondes comme s'il eût été dans un vaisseau, il fut tout doucement rendu au rivage où survint bientôt une biche qui lui présenta ses mammelles. Attaché depuis à cette nourrice, dont il suivoit sans cesse les pas, il apprit à devenir merveilleusement léger, & erra dans les montagnes, & dans les forêts parmi des hordes de cerfs dont il égaloit la vîtesse. Après avoir long-tems mené une pareille vie, il fut enfin pris aux filets, & donné en présent au Roi, qui, l'ayant reconnu pour son petit-fils, tant aux traits de son visage, qu'aux marques qu'on lui avoit imprimées dès le berceau sur le corps avec le feu, ne put refuser son admiration aux périlleuses aventures dont il le voyoit miraculeusement sorti, & le destina pour son successeur au royaume. Il en prit l'administration sous le nom d'Habis. *Voyez* Habis.

GARGYLUS, *Gargylus*. *Voyez* Gongylus.

GARINDÉENS, *Garindæi*, Γαρινδαῖοι, peuple Arabe, appellé aussi Garyndanes. *Voyez* Garyndanes.

GARISIMA, *Garisima*, (a) Γαρισῖμα, lieu de Palestine, si-

(a) Joseph. de Vit. Sua. p. 1029.

tué près de Séphoris. Joſephe ne met que vingt ſtades entre ces deux lieux.

GARITENE, *Garitenes*, (*a*) de la ville de Cypariſſie, étoit hôte de Philippe; ce qui n'empêcha pas ce Prince de le faire tuer au milieu d'un repas.

GARITES, *Garites*, (*b*) peuple des Gaules dans l'Aquitaine. Leur nom ſe trouve dans le troiſième livre des Commentaires, entre *Eluſates* & *Auſci*, & au nombre des peuples qui ſe ſoumirent à Craſſus, lieutenant de Céſar.

Quelques-uns ont cherché les Garites à Agen, d'autres à Lectoure; mais, Nicolas Sanſon a trouvé que ce ſont les habitans du païs de Gaure, en quoi le P. Briet l'a ſuivi. Sanſon, dans ſes remarques ſur l'ancienne Gaule, s'exprime ainſi, p. 21. *Garites*. « Je les » ai expliqués, *peuples du comté de Gaure*, pour deux rai» ſons. L'ancien & le nouveau » nom ont beaucoup de reſſem» blance, & Céſar ayant mis » de ſuite *Vocates*, *Taruſates*, » *Eluſates*, Garites, *Auſci*; » *Vocates*, ou, comme dit Pline, » *Boſabocates*, répondent à ceux » de Bazas; *Taruſates* à ceux » de Turſan, dont Aire a été » la capitale; *Eluſates* à ceux » d'Eauſe, & *Auſci* à ceux » d'Aux [Auſch]. Garites, » étant dans Céſar entre *Eluſates* & *Auſci*, ne peuvent » répondre qu'au comté de » Gaure qui eſt entre Eauſe & » Aux, tirant vers Lectoure; » ainſi l'aſſiette de ces peuples, » ſuivant notre explication, eſt » dans le même ordre que cel» le de Céſar. » Les fautes, que les adverſaires de Sanſon avoient commiſes au ſujet des Garites, ſont relevées dans ſa nomenclature de la Gaule, jointe à la traduction des Commentaires par d'Ablancourt.

M. d'Anville a cru pendant un tems que le nom de la riviere de Gers pouvoit avoir donné le nom aux Garites. C'étoit faute de ſçavoir, dit-il lui-même, que le nom de cette riviere eſt *Ægirſius* dans Sidoine Apollinaire, *Egircius* dans Fortunat.

GARIZIM, *Garizim*, Γαριζίν, (*c*) montagne de Paleſtine, ſituée près de Sichem, dans la tribu d'Ephraïm, & dans la province de Samarie. La ville de Sichem étoit au pied des montagnes d'Hébal & de Garizim. Garizim étoit très-fertile, & Hébal entièrement ſtérile. Dieu avoit ordonné qu'après le paſſage du Jourdain, les Hébreux iroient aux monts Hébal & Garizim, & que l'on partageroit les douze tribus, en ſorte que ſix ſeroient ſur le mont Ga-

(*a*) Tit. Liv. L. XXXIII. c. 21.

(*b*) Cæſ. de Bell. Gall. L. III. p. 117. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill.

(*c*) Deuter. c. 11. v. 29. c. 27. v. 12 Joſu. c. 8. v. 33. Judic. c. 9. v. 7. Reg. L. IV. c. 17. v. 33. Eſdr. L. II. c. 13. v. 28. Joan. c. 4. v. 20. Joſeph. de Antiq. Judaïc. p. 383, 384, 410, 433, 434, 450.

rizim, & six sur le mont Hébal. Les premieres devoient prononcer des bénédictions en faveur de ceux qui observeroient la loi du Seigneur, & les autres des malédictions contre ceux qui la violeroient.

Après le passage du Jourdain, Josué ne différa pas d'exécuter ce que le Seigneur avoit ordonné. Il alla avec tout le peuple au mont Hébal, y bâtit un autel, y offrit des holocaustes; & ayant partagé le peuple, comme le Seigneur l'avoit ordonné, il en mit moitié sur Garizim, & moitié sur Hébal, & leur fit prononcer les bénédictions & les malédictions marquées dans Moïse.

Eusebe, S. Jérôme, après eux Procope, & Scaliger, ont cru que les monts Hébal & Garizim ne sont pas près de Sichem, mais à l'orient de Jéricho & de Galgal; & que ceux qui portoient ce nom près de Sichem étoient mal nommés, & n'étoient pas ceux que Moïse avoit désignés dans le Deutéronome. S. Epiphane place ces montagnes au-delà du Jourdain. Mais, cette opinion n'est nullement soutenable. Garizim étoit si près de Sichem, que Joatham, fils de Gédéon, parla du sommet de la montagne au peuple de Sichem assemblé au pied de Garizim, & se sauva sans qu'ils pussent le poursuivre.

Tandis que les Hébreux demeurerent bien unis, & qu'une seule religion règna parmi eux, le mont Garizim n'eut rien qui le distinguât des autres montagnes du païs; on ne voit pas même que sous les rois d'Israël, il se soit fait remarquer par aucun endroit. Il n'en est rien dit dans les livres des Rois, ni dans ceux des Paralipomenes. Mais, depuis que les Chutéens furent établis dans la province de Samarie, Esdras de retour de la captivité, poursuivant par-tout l'idolâtrie, & ayant fait chasser par Néhémie, Manassé fils de Joïada, & petit-fils du grand prêtre Eliasib, pour avoir épousé la fille de Sanaballat gouverneur de Samarie, S. Epiphane & Procope avancent qu'alors les Samaritains ôterent les idoles qui étoient au-dessus de leurs maisons, & les mirent dans une caverne du mont Garizim, où elles demeurerent cachées, & qu'ils continuerent à les adorer secrettement, en se tournant toujours de ce côté-là dans leurs prieres. Et depuis que Manassé, gendre de Sanaballat, eut bâti sur le mont Garizim, par la permission d'Alexandre le Grand, un temple au vrai Dieu, les Samaritains allierent le culte du vrai Dieu, à celui des idoles cachées sous Garizim; ce qui vérifie cette parole de l'Écriture : *Ils continuerent à adorer les idoles des nations d'où ils tiroient leur origine, quoiqu'ils adorassent aussi le Seigneur.*

Mais, cette tradition des idoles cachées sous le mont Garizim, n'est fondée, ni sur

l'Écriture, ni sur Josephe, ni sur les historiens Samaritains. Ces derniers, dans leur Chronique, assurent que Josué bâtit un temple sur le mont Garizim, qui fut desservi par des prêtres de la famille d'Aaron, dont le premier grand Prêtre fut nommé Rus, duquel sont descendus tous ceux qui ont servi sur cette montagne, jusqu'aujourd'hui. La même Chronique porte que Nabuchodonosor ayant transporté à Babylone les Juifs & les Samaritains, & ayant fait passer dans la Samarie des peuples étrangers, ceux-ci mouroient tous, parce que les fruits du païs étoient pour eux un poison mortel. Nabuchodonosor, informé de ce malheur, y renvoya les Samaritains; mais, ceux-ci ne voulurent point partir, que le Roi ne donnât un édit général, qui remît tous les captifs en liberté. Lorsque l'édit fut expédié, il s'éleva une dispute entre les Juifs & les Samaritains, pour sçavoir si ce seroit à Jérusalem, ou à Garizim que l'on rebâtiroit un temple. Après plusieurs disputes, le Roi ordonna qu'on en vînt à l'épreuve du feu. On y jetta le Pentateuque des Samaritains & celui des Juifs; mais, ce dernier fut consumé dans un moment, & celui des Samaritains conservé sain & entier. Sur quoi Nabucodonosor prononça que l'on rétabliroit le temple de Garizim.

Il seroit inutile de réfuter cette Chronique, dont les récits sont si visiblement faux & inventés à plaisir. Il faut s'en tenir à Josephe, quant à l'origine du temple de Garizim. Manassé petit-fils du grand prêtre Eliasib, & frere de Jaddus grand prêtre des. Juifs, ayant été chassé de Jérusalem, comme nous l'avons dit, & souffrant impatiemment de se voir privé de l'honneur & des avantages du sacerdoce, Sanaballat son beau-pere s'adressa à Alexandre le Grand, qui étoit alors occupé au siege de Tyr; & lui ayant fait prêter serment de fidélité par la province de Samarie, dont il étoit gouverneur, il lui offrit encore huit mille hommes de bonnes troupes; ce qui disposa Alexandre à lui accorder ce qu'il lui demandoit pour son gendre, & pour un grand nombre d'autres prêtres, qui s'étant trouvés comme lui engagés dans des mariages contraires à la loi, avoient mieux aimé quitter leur patrie, que leurs femmes, & s'étoient venus joindre à Manassé dans la Samarie.

Le temple fut donc bâti sur le mont Garizim, & consacré au Dieu d'Israël; & comme la montagne étoit fort haute, on y fit plusieurs degrés pour la commodité du peuple. Lorsque le roi Antiochus Épiphane eut commencé la persécution contre les Juifs, les Samaritains lui écrivirent pour le supplier de permettre que leur temple de Garizim, qui jusqu'alors avoit été consacré à un dieu

inconnu & sans nom, fût désormais dédié à Jupiter le Grec ; ce qui leur fut aisément accordé par Antiochus. On trouve une médaille, où ce temple est représenté avec plusieurs degrés. Procope dit qu'il y en avoit six cens mille un. Mais, un Voyageur ancien, qui vivoit sous l'empire de Constantin, n'y en met que trois cens.

Josèphe raconte une dispute qui s'éleva en Égypte sous le règne de Ptolémée Philométor, entre les Juifs & les Samaritains, au sujet de leur temple ; les Samaritains soutenant que le temple de Garizim étoit le seul vrai temple du Seigneur, & les Juifs prétendant au contraire que c'étoit celui de Jérusalem. La dispute fut portée devant le Roi ; on nomma des Avocats de part & d'autre, & on convint que ceux qui défendroient mal leur cause, & qui perdroient leur procès, feroient aussi condamnés à mort. Ils promirent les uns & les autres qu'ils ne produiroient que des témoignages de la loi.

Andronique, avocat des Juifs, parla le premier, & prouva si bien l'antiquité du temple de Jérusalem, & par les Écritures, & par la suite des Pontifes, & par la considération que les rois d'Asie avoient toujours eue pour ce saint lieu, pendant qu'ils n'avoient pas même pensé au temple de Garizim, que le Roi & ses amis lui donnerent gain de cause, & ordonnerent qu'on mît à mort Sabbæus & Théodosius, avocats des Samaritains.

Si ce récit de Josèphe est vrai, il faut que les Samaritains aient bientôt abandonné le culte de Jupiter le Grec, qu'ils avoient reçu par politique dans leur temple, sous Antiochus Epiphane ; car, toute cette dispute suppose que le même Dieu étoit adoré à Garizim & à Jérusalem. Ptolémée Philomêtor règna depuis l'an du monde 3824, jusqu'en 3861 ; & Antiochus Epiphane, depuis l'an du monde 3828, jusqu'en 3840.

Cependant, le temple de Garizim subsista assez long-tems sous l'invocation de Jupiter le Grec, ou l'Olympien ; mais, il fut détruit par Jean Hyrcan Maccabée, & ne se rétablit que sous Gabinius gouverneur de Syrie, qui répara Samarie, & lui donna son nom ; & encore ne trouve-t-on pas ce fait bien distinctement marqué dans l'Histoire. Mais, toujours est-il certain que du tems de Notre Seigneur, ce temple subsistoit ; & que le vrai Dieu y étoit adoré, puisque la Samaritaine lui dit, en lui montrant Garizim : *Nos peres ont adoré sur cette montagne, & vous dites que c'est à Jérusalem qu'il faut adorer.* On assure qu'Hérode le Grand ayant rebâti Samarie, & lui ayant donné le nom de Sébaste, en l'honneur d'Auguste, voulut obliger les Samaritains à venir adorer dans le temple qu'il y avoit érigé ; mais, ceux-ci re-

fuserent constamment d'y aller, & ont continué jusqu'aujourd'hui à adorer le Seigneur sur cette montagne.

GARMI, *Garmi*, Γαρμὶ, (*a*) étoit fils d'Odaïa, sœur de Naham, pere de Ceila. Il avoit un frere nommé Esthamo, qui demeura à Machaathi.

GAROCELES, *Garoceli*, (*b*) peuple des Gaules. Ils sont nommés dans le premier livre des Commentaires, entre les *Centrones* & les *Caturiges*, comme ayant voulu de concert fermer le passages des Alpes à César.

Marlien met les Garoceles au mont Cénis; & Vigénere, dans la Maurienne. Sanson, dans un de ses ouvrages, les avoit expliqués par la partie du Briançonnois, où sont Oulx, Exilles, & parce que César dit: *Ab Ocelo quod est Citerioris provinciæ extremum oppidum, in fines Vocontiorum Ulterioris provinciæ die septimo pervenit; inde Allobrogum fines, ab Allobrogibus in Segusianos exercitum ducit.* Ce chemin de César mene de Suse à Briançon par le mont-Geneve, qui est l'ancienne *Alpis Cotia*, & de Briançon descend à Embrun, à Gap, & delà passe chez les Vocontiens, où est Die; remonte dans le Viennois & le Lyonnois, &c. Dans ce chemin, entre Suse & le mont-Geneve, sont Oulx & Exilles, qui est l'ancienne Océlum de César & de Strabon, que celui-ci dit être *Cottiæ terræ finis*, l'extrêmité de la terre Cottienne; & l'autre *extremum Citerioris provinciæ oppidum*, la dernière place de la province Citérieure. Le mont Cénis & la Maurienne ne se rencontrant point dans le chemin de César, poursuit Sanson, j'ai placé les Goroceles dans une partie du Briançonnois. L'opinion, continue-t-il, de Vigénere peut-être suivie, parce que César met les Garoceles entre *Centrones*, qui sont ceux de la Tarentaise, & *Caturiges*, qui sont ceux d'Embrun & de Gap; la Maurienne, étant entre les deux, se peut prendre pour les Garoceles. J'ai, dit-il, suivi cette opinion dans la carte présente, pour faire voir que l'une & l'autre explication se peut soutenir.

Lorsque deux opinions se contredisent sur la situation d'un lieu, c'est une preuve qu'elle est indéterminée. Celle de Vigénere paroît de quelque poids, puisque Sanson semble l'adopter.

M. d'Anville dit que le rapport qu'il y a entre le nom d'*Ocelum* & celui de *Garoceli*, fixe leur demeure dans la vallée de Pragelas & de Cluson, où la position d'Uxeau représente Ocelum.

GARONNE, *Garumna*, l'une des plus grandes rivières

(*a*) Paral. L. I. c. 4. v. 19.

(*b*) Cæs. de Bell. Gall. L. I. pag. 12. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill.

des Gaules, (a) avoit sa source aux monts Pyrénées dans le païs des Convenes. Elle arrosoit ensuite celui des Garumnes, celui des Volces Tectosages, celui des Talosates, celui des Lectorates, celui des Cadurces, celui des Nitiobriges, celui des Vasates, celui des Bituriges Vivisces & celui des Santones. C'étoit entre ces deux derniers païs que la Garonne se déchargeoit dans la mer, après avoir reçu dans son cours une multitude de rivières, dont la principale étoit le Duranius, aujourd'hui la Dardogne.

Les Auteurs Latins lisent pour l'ordinaire *Garumna*. Cependant, Pline lit *Garunna*; un Copiste peut avoir pris l'*m* pour une *n*. Strabon lit aussi *Garunna*; sur quoi on pourroit faire la même observation qui vient d'être faite. On lit dans Ptolémée *Garuna*. Ici on peut avoir oublié un *μ* ou *m*.

César établit la Garonne pour borne entre l'Aquitaine & la Gaule propre ou la Celtique; mais, lorsqu'Auguste eut étendu l'Aquitaine, la Garonne la divisa en deux parties. Cependant, Pomponius-Méla, qui vivoit sous l'empereur Claude, suit l'ancienne division de la Gaule. *A Pyrenæo ad Garumnam Aquitania, ab eo ad Sequanam Celtæ, inde ad Rhenum pertinent Belgæ*. C'est-à-dire, » Depuis » les Pyrénées jusqu'à la Garonne, c'est l'Aquitaine; » de-là jusqu'à la Seine, ce » sont les Celtes; & de la Seine » ne jusqu'au Rhin, ce sont les » Belges. « César avoit dit: » Les Gaulois sont séparés des » Aquitains par la Garonne, » & des Belges par la Marne » & la Seine. « Les Gaulois de César dans ce passage sont la même chose que les Celtes de Pomponius-Méla. Ce dernier dit encore: » La Garonne est » long-tems guéable & incapa- » ble de porter des bateaux, si » ce n'est lorsqu'après les pluies » de l'hiver & la fonte des nei- » ges, elle se grossit; mais, lors- » qu'elle approche de l'Océan, » & que la rencontre de la ma- » rée en fait rebrousser les » eaux avec les siennes, elle » s'enfle; & plus elle avance, » plus elle s'élargit. «

La Garonne commence à être navigable au-dessous de Toulouse, d'où jusqu'à Bordeaux elle porte les plus gros bateaux, & de Bordeaux jusqu'à la mer, les plus gros navires marchands. Le flux de la mer, qui arrive deux fois en vingt-quatre heures, repousse ses eaux jusqu'à Saint Macaire, qui est vis-à-vis de Langon, à vingt-neuf grandes lieues de son embouchure. C'est peut-être du nom de ce lieu, Saint Macaire, que l'on a donné le nom de Macaret à ce refoulement des eaux de la Garonne, lorsque le flux

(a) Cæs. de Bell. Gall. L. I. pag. 2. Plin. T. I. p. 223. Strab. p. 177, 189, 190. Ptolem. L. II. c. 7. Pomp. Mel. p. 166, 167. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill.

s'engorgeant dans son embouchure, oblige ce fleuve à remonter impétueusement jusqu'à ce lieu dans la Seine & les autres grandes rivières. On appelle cela la Barre.

A l'égard du nom de Gironde, que la Garonne porte à son embouchure, on ne convient pas du lieu où elle le prend. Joseph Scaliger dit que c'est à Blayes. Olivier, qui a fait des notes sur Pomponius-Méla, dit au contraire que c'est au-dessus de Bourdeaux, en un lieu où se joignent ce fleuve & la Gironde. L'un & l'autre se trompent, car la Garonne ne sçauroit prendre son nom d'une rivière qui n'existe pas; & il n'est pas vrai que la Garonne commence à être appellée Gironde vis-à-vis de Blayes, ou auprès de Bourdeaux, mais au-dessus de Blayes & de Bourdeaux; c'est-à-dire, vis-à-vis, de Gironde & de la Réole. Gironde est un village au confluent de la Garonne & du Diot, au voisinage de la Réole. Adrien de Valois croit que ce lieu s'appelloit anciennement *Garunda*, & que c'est de-là que la Garonne a été appellée d'abord *Garunda*; mais, cet Auteur, ainsi que Lurbée & Masson, trouvent ridicules ceux qui disent que la Garonne a pris de ce village le nom de *Gironde*, depuis Bourdeaux jusqu'à la mer. Car, Symmaque, écrivant à Ausone, qui étant de Bourdeaux, devoit bien connoître le nom de cette rivière dit: *Gallicanæ facundiæ haustus requiro, non quòd his septem montibus eloquentia Latiaris excessit; sed quia præcepta Rhetoricæ pectori meo senex olim Garundæ alumnus immulsit. Est mihi cum Scholis vestris per doctorem justa cognatio. Quidquid in me est, quod scio quam sit exiguum cœlo tuo debeo.* Il entend par ce passage l'école de Bourdeaux qui étoit alors très-célebre, comme cela se prouve d'ailleurs par Ausone; & il appelle *Garundæ Alumnus* un homme qui avoit étudié à Bourdeaux.

Les annales de Saint Bertin, aux années 767 & 768, nomment aussi *Garunda*. Henri Knigton, qui écrivoit l'histoire d'Angleterre, l'an 1400, dit: *Applicuerunt* [les Anglois] *in Vasconia apud Castellon* [Castillon de Médoc] *quæ situatur in littore fluminis* de Gerunde; *deditque se eis dominus urbis, & profecti sunt usque Burdeux*, [Bourdeaux] *quæ distat per V. leucas ab urbe Blaive*, [Blayes] *manseruntque in opposito civitatis illius in flumine de* Gerunde *per duos dies.* Les annales de France, sous le règne de Philippe le Bel, font mention de Rions sur la Gironde, & de la Réole sur la Gironde. A proprement parler, c'est à Gironde que la Garonne doit commencer à s'appeller la Gironde.

GARRULUS, *Garrulus*, nom d'un des Chevaux du Cirque. *Voyez* Chevaux du Cirque.

GARSABORA, *Garsabora*,

Γαρσαζόρα, (a) lieu de l'Asie mineure dans la Lycaonie, quelque part vers la Galatie, selon Strabon. Ce lieu étoit voisin de Soatris, village aussi grand qu'une petite ville, dans un terroir où l'on manquoit d'eau, & où l'on n'en pouvoit avoir que par des puits très profonds.

GARULES, *Garuli*, (b) peuple Ligurien, qui habitoit en-deçà du mont Apennin, par rapport aux Romains. Ceux-ci obligerent ce peuple de descendre des montagnes dans la plaine, l'an de Rome 577, & avant l'Ére Chrétienne 175.

GARUMNES, *Garumni*, (c) peuple des Gaules dans l'Aquitaine. Il en est fait mention dans le troisième livre des Commentaires de César, entre les peuples qui se soumirent à Crassus, dans son expédition de l'Aquitaine. M. d'Anville, ainsi que M. de Valois, croit qu'il faut les placer dans ce qu'on appelle *Rivière*, le long de la Garonne, au-dessous de Saint Bertrand de Cominges, en s'étendant jusqu'aux limites du diocèse de Rieux, qui est un démembrement du territoire des Tolosates.

GARYNDANES, *Garyndanes*, Γαρυνδανεῖς, (d) peuple Arabe, qui habitoit un canton du rivage oriental du golfe Arabique. Ce canton appartint d'abord aux Maranes; & on dit que les Garyndanes s'en emparerent en cette manière.

Il se faisoit tous les cinq ans une fête dans le païs des Palmiers, où les peuples voisins se rendoient. Ils y venoient, tant pour y sacrifier aux dieux qu'on y adoroit, des Hécatombes de chameaux engraissés, que pour remporter chez eux des eaux du païs, parce qu'elles passoient pour très-salutaires aux malades qui en buvoient. Les Maranes étant allés à cette fête, les Garyndanes égorgerent tous ceux de cette nation qui étoient demeurés chez eux, & ils firent périr les autres par divers pieges qu'ils leur tendirent à leur retour. Cette contrée ayant été dépeuplée de ses premiers possesseurs, les Garyndanes tirerent au sort entre eux les champs & les pâturages qui étoient excellens. On rencontroit peu de ports sur cette côte; mais on y voyoit plusieurs montagnes fort élevées, & qui étant de toutes couleurs, faisoient un aspect fort agréable pour ceux qui navigeoient sur cette mer. Ce peuple est nommé *Garindæi* dans Strabon.

GASANDES, *Gasandi*, Γάσανδοι, peuple Arabe. *Voyez* Aliléens.

GASCONS. *Voyez* Vascons.

GASPHA, *Gaspha*, (e) lieu de Palestine. C'étoit le lieu de

(a) Strab. p. 568.
(b) Tit. Liv. L. LXI. c. 19.
(c) Cæs. de Bell. Gall. L. III. p. 117. Notice de la Gaul. par M. d'Anvill.
(d) Diod. Sicul. pag. 123. Strab. p. 776.
(e) Esdr. L. II. c. 11. v. 21.

la demeure des Nathinéens. L'Hébreu dit que Gaspha étoit chef des Nathinéens.

GASTROCNÉMIE, (a) *Gastrocnemia*, Γαστροκνημία. Voici ce que Lucien nous apprend au sujet de ce terme ; c'est à l'occasion d'un païs imaginaire dont il donne une description. » Il » n'y a point de femmes, & » l'on n'en sçait pas même le » nom. On se sert au lieu d'elles, de jeunes garçons jusqu'à l'âge de vingt cinq ans, » & ils portent les enfans dans » le gros de la jambe, qui s'enfle quand ils ont conçu ; & » lorsqu'ils veulent accoucher, » on y fait une incision. Je crois » que c'est de-là que vient le » mot Grec de Gastrocnémie, » parce que la jambe sert de » ventre. «

GASTROMANTIE, *Gastromantia*, sort qui se tiroit dans des fioles à large ventre. Cette espèce de divination ridicule, à laquelle le peuple seul ajoûtoit créance, consistoit à placer entre plusieurs bougiès allumées, des vases de verre de figure ronde, & pleins d'eau claire. Ceux qui se mêloient de tirer le sort, après avoir interrogé les démons, faisoient considérer la surface de ces vases à un jeune garçon ou à une jeune femme grosse. Ensuite, en regardant eux-mêmes le milieu des vases, ils prétendoient découvrir le sort de ceux qui les consultoient, par la réfraction des rayons de lumière dans l'eau des bouteilles. La forme ronde de ces bouteilles, & le soin que prenoit le prétendu devin, de regarder avec attention au travers du corps du vase, firent donner à cet art chimérique, le nom de Gastromantie, tiré des mots Grecs γαστὴρ, ventre, & μαντεία, divination.

On appliqua le même nom de Gastromantie à la prétendue divination que d'autres fourbes nommés Engastremithes exerçoient, en faisant semblant de parler du ventre, & de ne pas desserrer les levres.

GASTRON, *Gastron*, Général que les Lacédémoniens envoyerent au secours des Égyptiens contre les Perses. Ce Général, sçachant que le soldat Grec étoit plus ferme, & que les Perses l'appréhendoient plus que les Égyptiens, fit changer d'armes à ces derniers pour les donner aux Grecs, qu'il mit à la tête de l'armée. Les Grecs & les Perses combattant d'égale force, Gastron envoya pour les soutenir, les Égyptiens. Les Perses ayant résisté jusqu'alors à ceux qu'ils avoient pris pour les Égyptiens, voyant survenir cette multitude, lâcherent pied, s'imaginant que ce ne pouvoient être que des Grecs.

GATEAUX, *Placentæ*, (b) que les Anciens offroient à leurs dieux. Ils leur en offroient de

(a) Lucian. T. I. p. 725.

(b) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 157. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 445, 467, 468.

farine de bled ou d'orge, selon la coûtume des lieux & des païs. Les Grecs offroient des Gâteaux d'orge, où ils mettoient du sel; ce sont ces Gâteaux qu'Homère appelle οὐλοχύτας. Ils ne faisoint point de sacrifices sans cette offrande. Quelques-uns de ces Gâteaux s'appelloient *Popana* & *Prothymata*, & ceux-ci étoient offerts principalement à Esculape. Un autre Gâteau qu'on appelloit *bos*, bœuf, parce qu'on lui faisoit des cornes, étoit destiné à Apollon, à Diane, à Hécate & à la Lune. Il y en avoit encore qu'on nommoit *Melithyta*, parce qu'on les faisoit avec du miel; & ils étoient offerts à Trophonus. On compte encore, outre ces Gâteaux, ceux qu'on appelloit *Arister* & *Hygiea*.

A Rome, on offroit de la farine de bled, dont on faisoit des Gâteaux avec du sel & de l'eau. Numa Pompilius ordonna qu'on les cuiroit au four. Il voulut qu'on fît pour cette cérémonie une fête appellée *Fornacalia*; & comme il ne coûtoit rien en ces tems-là de faire des dieux de toutes choses, de-là vint qu'on honora la fournaise comme une Déesse, & qu'entre les dieux Romains on comptoit la déesse *Fornax*. On appelloit cette farine cuite *Ador*, & les sacrifices qu'on en faisoit, *Adorea sacrificia*.

GATEAUX, *Crustula*, *Crustulæ*, *Placentæ*. (a) Les Hébreux avoient plusieurs sortes de Gâteaux, qu'ils offroient dans le temple. Ces Gâteaux étoient de farine de froment ou d'orge; on les paîtrissoit quelquefois avec de l'huile, & quelquefois avec du miel; quelquefois on se contentoit de les frotter d'huile, quand ils étoient cuits, ou de les faire frire dans l'huile sur le feu dans une poële. Dans la cérémonie de la consécration d'Aaron, on offrit en sacrifice un veau & deux béliers avec du pain sans levain, des Gâteaux sans levain frottés d'huile, des tourteaux sans levain arrosés d'huile, le tout de la plus pure fleur de farine.

Le texte Hébreu appelle *Mincha* toutes les offrandes qui se faisoient de grains ou de farine, de pâte, de pain, ou de Gâteaux, de quelque nature qu'elles fussent. Ces offrandes étoient ou seules ou avec d'autres choses. Quelquefois, on offroit de la pure farine, *simila erit ejus oblatio*. Quelquefois, c'étoient des Gâteaux, ou autres pièces de four, *sacrificium coctum in clibano*; d'autrefois, c'étoient des Gâteaux cuits dans la poële, *oblatio de sartagine*; ou cuits dans une poële percée, ou sur un gril à sec, *oblatio de craticula*. Enfin, on offroit quelquefois des épis pour les griller & tirer le grain, qu'on réduisoit ensuite en farine ou en gruau.

Toutes ces manières d'offrandes, de pâtes, de grains,

(a) Exod. c. 29. v. 1. 2. Levit. c. 2. v. 1. *& seq.* c. 14. v. 21, 22.

de pain, de Gâteaux, ou de farine, étoient instituées principalement en faveur des pauvres, qui ne se trouvoient pas en état de faire des sacrifices d'une plus grande valeur; ce qui doit s'entendre des offrandes volontaires, & qui n'étoient point ordonnées par la loi; car, pour les sacrifices d'obligation, la loi avoit changé un animal contre un autre; par exemple, au lieu de deux agneaux & une brebis, elle permet aux pauvres de n'offrir qu'un agneau & deux jeunes colombes.

Quant à la manière d'offrir des Gâteaux, il falloit observer premièrement, que ces offrandes fussent salées & sans levain; car, on n'offroit rien sur l'autel qui ne fût salé, ni rien où il se trouvât du levain; mais, on pouvoit donner aux Prêtres pour leur nourriture, des pains levés & ordinaires. Si donc les Gâteaux qu'on offroit étoient cuits au four, & arrosés d'huile, on présentoit le tout au Prêtre, qui élevoit cette offrande devant le Seigneur; puis en prenoit ce qui devoit être brûlé sur l'autel, le jettoit sur le feu, & gardoit le reste pour lui. Si l'offrande étoit d'un Gâteau paîtri avec de l'huile, & cuit dans la poële, on le réduisoit en miettes, on jettoit de l'huile par-dessus, puis on le donnoit au Prêtre, qui en prenoit une partie dans sa main, & la jettoit sur le feu de l'autel, & le reste étoit à lui.

Que si ces Gâteaux, ou ces pains, étoient offerts avec des sacrifices d'animaux, comme il étoit d'ordinaire [car les grands sacrifices étoient toujours accompagnés de leurs offrandes de Gâteaux, & de leurs libations de vin & d'huile] on paîtrissoit ces pains ou ces Gâteaux avec de l'huile, & on les offroit au Seigneur; non en les répandant sur la tête de l'animal qui alloit être immolé, comme il se pratiquoit chez les Grecs & les Romains, mais sur le feu ou l'hostie se consumoit. La loi avoit réglé la quantité de farine, de vin & d'huile qui devoit accompagner chaque victime; car, autre étoit la quantité qu'on en offroit aux sacrifices de bœufs, autre aux sacrifices de moutons, autre à ceux de chevres, de brebis ou d'agneaux. On ajoûtoit aux sacrifices de bœufs trois assarons de fleur de farine, paîtrie avec la moitié d'un hin d'huile, & un demi-hin de vin; à ceux de moutons deux assarons, ou deux dixièmes d'épha de fleur de farine, avec un tiers de hin d'huile, & un tiers de hin de vin; à ceux de chevres & de brebis, d'agneaux & de chevreaux, un dixième de fleur de farine, paîtrie avec un quart de hin d'huile, & un quart de hin de vin. On peut voir dans la table des réductions des mesures creuses des Hébreux, la capacité de l'assaron & du hin.

GATHAM, *Gatham*, (a) Fo-

(a) Genes. c. 36. v. 11.

Θαὰμ, fut le quatrième des fils d'Eliphaz, fils d'Esaü.

GATHÉATAS, *Gatheatas*, Γαθεάτας, (a) fleuve du Péloponnèse dans l'Arcadie. Après avoir reçu les eaux du Carnion, il alloit se décharger dans l'Alphée, selon Pausanias. Cet Auteur ajoûte qu'il venoit de Gathées, dans le territoire de Cromes, quelques quarante stades au-dessus de l'Alphée, où l'on voyoit à peine quelques traces d'une ancienne ville de ce nom.

GATHÉES, *Gatheæ*, Γαθέαι, ville du Péloponnèse dans l'Arcadie. *Voyez* Gathéatas.

GAUDA, *Gauda*, (b) Numide, étoit un homme ruiné par des maladies, qui lui avoient tant soit peu affoibli le cerveau. Il étoit fils de Manastabal, & petit-fils de Masinissa, & Micipsa l'avoit établi son second héritier par testament.

Ce Gauda, se trouvant dans l'armée de Métellus Numidicus, demanda comme Roi à ce Général un siège auprès du sien, avec une compagnie de chevaliers Romains pour sa garde, mais il n'obtint ni l'un ni l'autre; l'un étoit un honneur qui n'avoit jamais été accordé qu'à ceux que le peuple Romain qualifioit du nom de Roi, & ç'auroit été une tache pour les chevaliers Romains, que de servir de gardes à un Numide. Marius le voyant chagrin, l'aborde, le sollicite, s'offre à lui pour tirer vengeance des affronts du Géneral, & par un discours flatteur enfle les espérance de ce Prince. Il lui fit entendre qu'il étoit Roi, grand homme de guerre, & petit-fils de Masinissa; que si Jugurtha étoit une fois pris, ou tué, il jouiroit aussi-tôt de l'Empire de Numidie; que cette affaire pourroit bien réussir, si on lui donnoit le commandement de l'armée, avec la qualité de Consul. De sorte que ce Numide, & les chevaliers Romains, avec quelques soldats, & quelques marchands engagés par Marius même, & un grand nombre par l'espérance de la paix, écrivent à leurs amis de Rome, pour se plaindre de la conduite de Métellus dans cette guerre, & pour en transférer le commandement à Marius.

GAUDOS, *Gaudos*, Γαῦδος, *Voyez* Gaulos.

GAVER, *Gaver*, (c) défilé situé près de Jérusalem; Ochozias, roi de Juda, y fut bléssé à mort par Jéhu.

GAUGAMELES, *Gaugamela*, Γαυγάμηλα, (d) lieu d'Asie, dont on trouvera une description assez détaillée sous l'article d'Arbeles. *Voyez* Arbeles.

GAVIANUS [ATILIUS], *Atilius Gavianus*, (e) dont parle Cicéron dans son oraison pour P. Sextius.

GAVILLIUS [CN. & L.], *Cn. & L. Gavillius*, (f) étoient

(a) Pauf. p. 510.
(b) Salluft. in Jugurth. c. 45.
(c) Reg. L. IV. c. 9. v. 27.
(d) Strab. p. 79.
(e) Cicer. Orat. pro P. Sext. c. 73.
(f) Tit. Liv. L. XLI. c. 5.

du nombre de ceux qui avoient été envoyés les derniers en colonie à Aquilée. L'an 178 avant l'Ére Chrétienne, venant à l'armée Romaine avec des provisions, ils entrerent presque dans le camp, dont ils ne sçavoient pas que les Istriens s'étoient emparés. S'étant apperçus de leur erreur, ils laisserent-là leurs convois, & s'en étant enfuis promptement à Aquilée, d'où ils étoient venus, remplirent cette ville d'une consternation qui passa bientôt jusqu'à Rome.

GAVIS, *Gavis*, colonie d'Italie. Frontin en parle, mais sans dire dans quel lieu. Quelques-uns ont cru qu'elle étoit dans la Sabine, à 13000 pas de Rome. D'autres, comme Holsténius, croient que ce mot est pour *Gabii*.

GAVIUS [P.], *P. Gavius*, (*a*) citoien municipal de Cosum en Sicile, ville d'ailleurs inconnue, étoit du nombre de ceux que Verrès avoit fait arrêter, & qui s'étant sauvé furtivement des carrières, s'étoit réfugié à Messine. Comme il étoit près d'entrer dans l'Italie, après avoir passé les murailles de Reggio, & qu'échappé aux ténebres des cachots, & aux horreurs du supplice, il se réjouissoit d'avoir recouvré sa liberté sous la protection des loix; il commença à se plaindre dans Messine, qu'étant citoyen Romain, on l'eût mis en prison. Il ne dissimula point qu'il alloit à Rome, & qu'il s'y trouveroit à l'arrivée de Verrès. Il ne sçavoit pas l'infortuné, que tenir de pareils discours, ou dans Messine, ou dans la propre maison du Préteur, c'étoit également s'exposer.

En effet, on conduit aussi-tôt P. Gavius devant le Magistrat de Messine, où par hazard Verrès arriva le même jour. On lui rapporte qu'il y avoit un citoyen Romain qui se plaignoit d'avoir été dans les carrières de Syracuse; que dans le moment qu'il s'embarquoit, en faisant beaucoup de menaces contre lui, on l'avoit retiré du navire, & gardé sûrement, afin qu'il en usât comme il jugeroit à propos. Verrès remercie les habitans de cette attention, & loue beaucoup leur zele. Plein de fureur, les yeux étincelans, & ne respirant que le crime, il vient sur la place publique. La colère étoit peinte sur son visage, & tout le monde étoit dans l'attente de ce qu'enfin il détermineroit, lorsqu'il dit à ses Licteurs: » Prenez cet homme, » dépouillez-le au milieu de la » place, liez-le, qu'il expire » sous les coups? « En vain ce malheureux crioit-il à haute voix: *Je suis citoyen Romain de Cosum, ville municipale; j'ai servi dans les troupes avec L. Prétius, illustre chevalier Romain, qui négocie actuellement à Palerme; vous pouvez vous in-*

(*a*) Cicer. in Verr. L. VII. c. 123. *& seq.*

former de la vérité ? Alors, le Préteur dit qu'il avoit découvert que les chefs des déserteurs l'avoient envoyé en Sicile en qualité d'espion ; imposture dont personne n'avoit d'indice, ni de soupçons, ni de doute. Il ordonne ensuite à tous les licteurs qui l'environnoient, de le battre avec violence. Un citoyen Romain, dit Cicéron, être battu de verges sur la place publique de Messine? Cependant, au milieu de ses douleurs & du bruit des fouets, il n'échappoit à ce misérable ni plaintes, ni gémissemens. Il ne faisoit que répéter ces paroles, *je suis citoyen Romain.* Il croyoit, en rappellant un si beau titre, se soustraire aux coups & aux supplices. Loin d'obtenir par-là quelque adoucissement, tandis qu'il ne cessoit de reclamer & d'employer ce nom si puissant, une croix étoit préparée à cet infortuné qui n'avoit jamais vu cet instrument de la tyrannie.

GAVIUS FIRMANUS, (*a*) *Gavius Firmanus*, dont Cicéron fait mention dans une de ses lettres à T. P. Atticus.

GAVIUS MAXIMUS, (*b*) *Gavius Maximus*, fut pendant vingt ans Préfet du Prétoire sous Tite-Antonin.

GAVIUS BASSUS, *Gavius Bassus*, (*c*) Auteur cité par Macrobe. D. Bernard de Montfaucon en fait mention dans son Antiquité.

GAVIUS CHARINUS, *Gavius Charinus*, qui ne nous est connu que par un monument. *Voyez* Férox [Q. Cécilius].

GAULANITES, *Gaulanites*, (*d*) nom d'une secte parmi les Juifs, ainsi nommée de Judas Gaulonite leur chef ; c'est celui qui est appellé dans les actes & par Josephe même, Judas de Galilée, qui attira un peuple nombreux après lui, dans le tems que Cyrénius faisoit le dénombrement dans la Judée ; mais, il périt, & tous ceux qui l'avoient suivi furent dispersés. Ces Gaulonites furent aussi appellés Galiléens, & ce sont apparemment eux dont il est dit dans Saint Luc : » Quelques-» uns vinrent rapporter à J. C. » ce qui étoit arrivé aux Gali-» léens, dont Pilate avoit mêlé » le sang avec celui des sacrifi-» ces. «

GAULANITIDE, *Gaulanitis*, Γαυλανῖτις, (*e*) contrée de la Palestine, qui s'étendoit depuis la mer de Tibériade jusqu'aux sources du Jourdain, & avoit la Batanée à l'Orient ; on y comprenoit quelquefois la Gamalitique.

Reland, qui ne veut pas que la Galilée se soit étendue au-delà du Jourdain, distingue la Gaulanitide de la Galilée. En

(*a*) Cicer. ad T. P. Attic. L. IV. Epist. 9.

(*b*) Crév. Hist. des Emp. Tom. IV. pag. 355.

(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 27.

(*d*) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 616.

(*e*) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 616, 690. de Bell. Judaïc. p. 813, 823, 832, 834, 863.

vain D. Calmet avoit allégué deux passages, l'un où Judas est nommé Galiléen & Gaulonite, l'autre, où Bethzaïde, ville de la Galilée, selon l'Ecriture, est placée par Josephe au-delà du Jourdain; ces raisons ne lui paroissent pas suffisantes pour déranger d'assez grands païs. Qui empêche, dit-il, que Judas n'ait eu le surnom de villes différentes, l'une où il sera né, une autre où il aura été élevé? Josephe lui-même, qui distingue la Galilée & la Gaulanitide, appelle ce Judas Galiléen & Gaulanite. La ville de Gamala, patrie de Judas, étoit de la Gaulanitide, selon Josephe, qui met la Gaulanitide à l'orient de la Galilée, & fait assez entendre qu'elle en étoit séparée par le Jourdain. Elle avoit à l'orient la Batanée, ou le païs de Basan propre. Il distingue de la Pérée ces quatre païs plus septentrionaux, la Gamalitique, la Gaulanitide, la Batanée & la Trachonite. Il dit que Séleucie, Sogane & Gamala étoient dans la Gaulanitide, ce qui ne peut être vrai qu'en y enfermant la Gamalitique. Il dit ailleurs que l'Hippene, la Gadarite & la Gaulanitide [c'est-à-dire, les territoires d'Hippon, de Gadara & de Gaulon], terminoient la Galilée au levant; d'où s'ensuit ce que nous venons d'avancer, que la Gaulanitide s'étendoit le long du Jourdain jusqu'à ses sources, ou jusqu'à l'extrêmité septentrionale de la terre d'Israël; & que ni la Batanée, ni la Trachonite n'approchoient point de ce fleuve. Josephe parle encore de ce païs, & dit que les Juifs saccagerent Gadara, Hippon, & la Gaulanitide, lorsqu'ils furent maîtres de Philadelphie, de Gébonite, de Gérasa, de Pella & de Scythopolis. Il divise la Gaulanitide en haute & basse; Sogane étoit dans la haute, & Gamala dans la basse. Enfin, dans l'Histoire de sa vie, il dit que la Gaulanitide se donna au Roi Agrippa jusqu'au village de Solyme. Reland semble préférer le nom de *Golan*, comme le véritable, & celui dont les autres avoient été formés.

GAULE, *Gallia*, (*a*) grand païs d'Europe, remarquable par sa

(*a*) Strab. p. 176, 177. *& seq.* Ptolem. L. II. c. 7. *& seq.* Pomp. Mel. p. 124, 133. *& seq.* 164. *& seq.* Solin. p. 162, 163. Plin. Tom. I. pag. 112, 152, 223. *& seq.* T. II. p. 7, 10, 15, 53. *& seq.* Plut. T. I. p. 135. *& seq.* Cæs. de Bell. Gall. p. 1. *& seq.* Just. L. VI. c. 6. L. XII. c. 13. L. XX. c. 5. L. XXIV. c. 3. *& seq.* L. XXV. c. 1. *& seq.* L. XXVI. c. 2. L. XXVII. c. 2, 3. L. XXVIII. c. 2. L. XXXII. c. 3. L. XXXVIII. c. 4. L. XLIV. c. 1. Corn. Nep. in Annib. c. 3. Tit. Liv. L. V. c. 17, 32. *& seq.* L. VI. c. 42. L. VII. c. 9. *& seq.* L. VIII. c. 20. L. X. c. 10, 18, 21, 26. L. XXI. c. 19. *& seq.* L. XXII. c. 1. *& seq.* L. XXIII. c. 24, 25. L. XXXVIII. c. 16. *& seq.* L. XXXIX. c. 22, 55. L. XLIV. c. 26. Tacit. Annal. L. I. c. 31. *& seq.* L. II. c. 6. *& seq.* L. III. c. 40. *& seq.* L. IV. c. 5. L. XI. c. 23. *& seq.* Hist. L. I. c. 2, 8, 59. *& seq.* L. II. c. 69. L. IV. c. 24. *& seq.* Appian. p. 523. Amm. Marcell. L. XV. c. 9. Genes. c. 10. v. 2. *& seq.* Joseph. de Antiq. Judaïc. L. I. pag. 13. Diod. Sicul. pag. 210. *& seq.*

ſa ſituation heureuſe, par ſa fécondité, par le courage & le génie de ſes habitans.

Cet article doit intéreſſer plus d'un lecteur, puiſqu'il s'agit ici d'un païs habité par ceux que nous pouvons regarder comme nos peres.

Le païs qu'occupoient les Gaulois, a été diverſement borné & diviſé ſuivant les différentes dominations; mais, nous ne nous arrêterons pas actuellement à cette partie; nous y reviendrons après avoir jetté un coup d'œil ſur l'Hiſtoire de nos premiers peres, & nous commencerons par ce qui regarde leur origine.

I.

De l'origine des Gaulois.

Ce n'eſt pas une choſe aiſée que de percer les ténebres épaiſſes dont les commencemens des Gaulois ſont enveloppés; car, il n'y a peut-être point de peuple dans toute l'antiquité, dont l'origine ſoit plus difficile à développer. Bien des Auteurs anciens & modernes ont entrepris de le faire; leurs ſentimens ſont partagés. Examinons quel eſt le plus vraiſemblable.

On raconte, dit Diodore de Sicile, qu'autrefois un Roi fameux de la Celtique avoit une fille d'une taille & d'une beauté extraordinaires. Cette Princeſſe, que ces avantages rendoient très-fiere, ne jugea digne d'elle aucun de ceux qui la recherchoient. Hercule, qui faiſoit la guerre à Géryon, s'étoit pour lors arrêté dans la Celtique, où il bâtiſſoit la ville d'Aléſie. La Princeſſe, ayant vu que ce héros ſurpaſſoit le commun des hommes, autant par la nobleſſe de ſa figure & par la grandeur de ſa taille, que par ſon courage, fut épriſe d'un violent amour pour lui, & ſes parens y conſentant avec joie, elle l'épouſa. De ce mariage naquit un fils nommé Galatès, qui fut ſupérieur à tous les habitans de ce païs par ſa force & par ſes vertus. Quand il fut devenu grand, il monta ſur le trône de ſes peres. Il augmenta ſon royaume de pluſieurs États voiſins, & il s'acquit beaucoup de réputation à la guerre. Enfin, il donna à ſes ſujets le nom de Galates, & au païs de ſa domination celui de Galatie ou de Gaules.

Quelques-uns ont aſſuré, lit-on dans Ammien Marcellin, que les Gaulois étoient nés dans les païs où ils ſont, qu'ils ont été appellés Celtes du nom de leur Roi, & Galates du nom de

Dio. Caſſ. p. 112. *& ſeq.* Pauſ. p. 6, 12. & *alibi paſſim.* Flor. pag. 26. *& ſeq.* Recueil des Hiſt. des Gaules & de la France par D. Mart. Bouquet. Tom. I. Préfac. p. XII. *& ſuiv.* Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. I. p. 359, 360. T. III. p. 240. *& ſuiv.* Tom. IV. p. 181, 265. T. V. p. 320. *& ſuiv.* Tom. VI. p. 24. *& ſuiv.* T. VII. p. 34. *& ſuiv.* T. VIII. p. 403. *& ſuiv.* Tom. XII. p. 27, 212. *& ſuiv.* T. XIII. p. 46. *& ſuiv.* T. XIV. 296, 297. T. XV. p. 1, 2. *& ſuiv.* Tom. XVI. pag. 121. *& ſuiv.* Tom. XVIII. pag. 212. *& ſuiv.* Tom. XIX. p. 483. *& ſuiv.*

ſa mere; car le mot de Galates en Grec ſignifie Gaulois. D'autres ont dit que les Doriens, ayant ſuivi le vieil Hercule, avoient habité les lieux voiſins de l'océan. Les Druides racontent qu'à la vérité une partie du peuple étoit née dans le païs, mais que d'autres auſſi y étoient venus des iſles éloignées & des contrées d'au-delà du Rhin, contraints de quitter leurs païs à cauſe des fréquentes guerres qu'ils y avoient à ſoutenir, & à cauſe des violens débordemens de la mer. Il s'en trouve qui diſent qu'après le ſac de Troye, une poignée de gens fuyant les Grecs qui étoient répandus par-tout, trouva ces lieux vuides, & y fixa ſa demeure. Mais, ce que les gens du païs aſſurent par-deſſus tout, & que nous avons lu nous-mêmes gravé ſur leurs monumens, c'eſt qu'Hercule, fils d'Amphitryon, ſe hata de venir combattre les cruels tyrans, Géryon & Tauriſcus, dont l'un ravageoit les Eſpagnes, l'autre les Gaules, & que les ayant défaits l'un & l'autre, il eut de femmes de la première qualité, pluſieurs enfans qui donnerent leurs noms aux païs où ils règnoient.

Ces deux anciens Écrivains, comme on voit, s'accordent à dire que les Gaulois deſcendoient d'Hercule. Mais, on peut d'abord obſerver que Diodore de Sicile ne donne pas comme une choſe inconteſtable ce qu'il rapporte. Son expreſſion, *on raconte*, eſt garant de ce que j'avance. Enſuite, on ne peut diſconvenir qu'Ammien Marcellin ne ſoit d'un ſentiment oppoſé, puiſqu'il aſſure que c'étoit une opinion généralement adoptée des habitans des Gaules, & ce qui eſt bien plus fort, qu'il l'avoit vu de ſes propres yeux gravé ſur les monumens qui ſubſiſtoient encore de ſon tems. Pour détruire une opinion de cette nature, il ſuffit de faire obſerver que les Gaules étoient habitées, avant que le héros de la Fable y eût mis le pied. La preuve, c'eſt que, ſelon Diodore de Sicile, il y épouſa la fille du Roi, & & ſelon Ammien Marcellin, il y prit pluſieurs femmes de la prémière qualité; ce qui ſuppoſe ſans contredit des habitans antérieurs à l'arrivée d'Hercule, & conſéquemment que ces habitans ne pouvoient tirer de lui leur origine.

Quant à cette autre opinion rapportée par le dernier hiſtorien, qu'il y en a qui donnent aux Gaulois une origine Troyenne, elle eſt très-ancienne, ayant été en vogue du tems de Timagenes, duquel Ammien Marcellin l'avoit empruntée; c'eſt-à-dire, qu'elle remonte au moins juſqu'au règne d'Auguſte. M. l'Abbé Dubos croit que les Romains avoient donné cours à cette opinion, pour cimenter leur union avec les Gaulois; car, ils ſe diſoient auſſi originaires des Troyens. Mais, de la manière dont s'exprime Lucain, il ne ſemble pas que

les Romains en fuſſent les Auteurs; car, ce Poëte trouve que les Arvernes, aujourd'hui Auvergnats, ſe donnoient trop de liberté de prétendre fraterniſer avec eux. Quoi qu'il en ſoit, du commencement de cette opinion, il eſt certain qu'elle étoit établie dans les Gaules longtems avant que les François y entraſſent. Il eſt vrai que, quand ils s'y furent établis, ils voulurent auſſi deſcendre des Troyens, pour avoir la même origine que les anciens habitans de leur nouvelle patrie. Mais examinons ſi ceux-ci deſcendoient en effet des Troyens.

C'eſt une opinion qui ne porte ſur aucun fondement ſolide. En voici la preuve. La priſe de Troye ſe place, ſelon les uns à l'an du monde 2816, & avant Jeſus-Chriſt 1184 ans, & ſelon d'autres à l'an du monde 2718, & avant Jeſus-Chriſt 1282 ans; c'eſt-à-dire, qu'elle n'arriva qu'environ 1816 ou 1718 ans après le déluge. En conſéquence, ces fertiles provinces des Gaules ſeront demeurées incultes pendant près de deux mille ans, ſans qu'il ait pris envie à aucun peuple d'aller s'y établir, puiſque les Troyens qui s'y retirerent, après la ruine de leur patrie, trouverent le païs déſert & ſans aucun habitant. Y a-t-il quelqu'un qui fût perſuadé d'un pareil ſentiment? Ajoûtons qu'Hercule, qui vécut dans le ſiècle qui précéda la ruine de Troye, trouva, comme nous l'avons obſervé ci-deſſus, les Gaules pleines d'habitans, lorſqu'il y paſſa. Elles n'étoient donc pas alors déſertes. Encore moins quelques années après. Ainſi, l'opinion touchant l'origine des Gaulois, eſt une chimère. Paſſons à une autre qui lui reſſemble.

Nous liſons dans Céſar que tous les Gaulois ſe diſent deſcendus de Dis, autrement Pluton, ce qu'ils ont appris des Druides leurs Prêtres. Cette expreſſion de Céſar, ſelon M. de la Nauze, jointe à un paſſage d'Antoninus Libéralis, qui nous apprend qu'il y avoit vers l'Epire un peuple appellé Celtes, qui prit les armes pour Géryon contre Hercule, jette quelque ſoupçon qu'il pourroit ſe faire que les Gaulois fuſſent originaires de ce païs, & que Theſprotus ait été le Dis auteur de leur origine.

C'eſt d'après des principes établis par M. de la Nauze, qu'on peut montrer que le témoignage d'Antoninus Libéralis, rapproché même de la tradition générale des Gaulois, ne ſçauroit faire naître le moindre ſoupçon que ces peuples deſcendiſſent de Theſprotus, qui eſt un ancien roi d'Épire. En effet, au rapport de M. de la Nauze, l'établiſſement des Theſprotes, ainſi nommés de Theſprotus leur fondateur, ſuivit de près celui des Chaoniens, qui, ſelon le même M. de la Nauze, arriva environ deux cens ans avant le ſiege de Troye. Ainſi, les Theſprotes

n'ont commencé à exister que dans le siècle qui précéda celui de la ruine de Troye.

Il faut maintenant supposer de toute nécessité un certain espace de tems pendant lequel les descendans de Thesprotus deviennent assez nombreux pour envoyer des colonies dans d'autres païs. Quelque courte durée qu'on donne à cet espace, on ne pourra, ce me semble, lui donner guere moins d'un siècle ; ce qui nous conduit déjà à celui de la ruine de Troye. Mais, j'ai montré que dans ce siècle, c'est-à-dire, sous le règne d'Hercule, on trouvoit dans les Gaules un nombre d'habitans gouvernés par des Rois. Or, ces habitans existoient sans doute depuis plus d'un siècle, par conséquent leurs commencemens sont antérieurs aux commencemens des Thesprotes. Ils ne descendoient donc pas de Thesprotus, pere de ces derniers.

Mais, dira-t-on peut-être, d'où sortoient ces Celtes qu'Antoninus Libéralis place en Epire, à côté des Thesprotes & des Chaoniens, du tems d'Hercule. Voici ma réponse. Il faut remarquer que les Anciens ne donnoient pas le nom de Celtes aux Gaulois seulement, mais aux Germains, aux Cimbres, aux peuples des isles Britanniques, aux Allobroges, aux Espagnols, aux Illyriens, & à beaucoup d'autres. Il ne seroit donc pas étonnant que les Celtes qu'Antoninus Libéralis compte au nombre des nations qui se déclarerent contre Hercule, fussent un essain, ou de Gaulois ou d'autres peuples compris sous le nom général de Celtes, qui étoient allés vraisemblablement s'établir dans quelque canton vers l'Épire. On sçait d'ailleurs que les Gaulois, & en particulier ceux qu'on appelloit Celtes, étoient dans l'usage d'envoyer des colonies dans les païs étrangers.

Étant démontré que les Gaulois ne tirent leur origine ni d'Hercule, ni des Troyens, ni de Dis ou Thesprotus, qui ont vécu cependant dans les siècles les plus reculés, de qui fera-t-on descendre ces anciens peuples ? Pour trouver leurs commencemens, nous allons rapprocher quelques autres passages, lesquels après ce qui vient d'être exposé, paroîtront, sinon sans réplique, du moins beaucoup plus vraisemblables. Ammien Marcellin, comme on l'a déjà vu, rapporte qu'il y en a qui ont assuré que les Gaulois étoient nés dans le païs où ils sont. Il ajoûte encore que les Druides racontent qu'une partie du peuple étoit née dans le païs. Ces deux témoignages qui donnent aux Gaulois une origine aussi ancienne que le monde, du moins depuis le déluge, ne me paroissent pas tout-à-fait hors de vraisemblance. Pour être convaincu de ce que j'avance, plaçons à côté de ces deux témoignages ceux de quelques autres Écrivains, dont l'autorité d'ailleurs ne laisse

pas d'être d'un certain poids.

Josephe, parlant de la manière dont les descendans de Noé se disperserent en divers endroits de la terre, s'exprime ainsi: » La diversité des langues » obligea la multitude presque » infinie du peuple à se répandre en diverses colonies, selon que Dieu les y conduisoit » par sa providence. Ainsi, non » seulement le milieu des terres, mais le rivage de la mer » furent peuplés d'habitans..... » Les enfans de Noé, pour honorer leur mémoire, donnerent leurs noms aux païs où » ils s'établirent. C'est pourquoi, les sept fils de Japhet » qui s'étendirent dans l'Asie, » depuis les mont Taurus & » Aman, jusqu'au fleuve du » Tanaïs, & dans l'Europe jusqu'à Gades, aujourd'hui Cadiz, donnerent leurs noms » aux terres qu'ils occuperent, » & qui n'étoient point encore » peuplées. Gomor ou Gomer » établit la colonie des Gomarites, que les Grecs nomment » maintenant Galates, autrement » Gaulois. «

Voilà donc, au sentiment d'un des meilleurs Écrivains que l'Antiquité ait produits, les Gaules peuplées dès les premiers tems qui suivirent le déluge, & ses habitans, descendus immédiatement de Noé par Gomer leur pere commun. Il est hors de doute que Josephe ne forgea pas de lui-même cette opinion, & qu'il falloit, comme le présume un sçavant Bénédictin, qu'elle fût autorisée de quelque monument qui ne sera pas parvenu jusqu'à nous. D'ailleurs, elle a été adoptée par quantité d'illustres Auteurs postérieurs à l'Historien des Juifs. Car, Eustathe d'Antioche, Isidore, Saint Jérôme, Joseph fils de Gorion, & autres, font venir les Gaulois du petit-fils de Noé. On doit donc l'embrasser comme la plus vraisemblable, pour ne pas dire la plus certaine.

Cette opinion reçoit encore un nouveau degré de certitude de ce qui se lit dans la Génèse, que les fils de Japhet furent Gomer, Magog, Madaï, Javan, Thubal, Mosoch, & Thiras, les fils de Gomer, Ascénès, Riphat, & Thogorma, les fils de Javan, Elisa, Tharsis, Cetthim, & Dodanim, & qu'ils partagerent entre eux les isles des nations, s'établissant en divers païs, où chacun eut sa langue, ses familles, & son peuple particulier. La seule différence qu'il me semble appercevoir entre ce récit de l'Écriture Sainte, & celui de Josephe, qui l'a copiée dans son Histoire des Juifs, c'est que l'un détermine d'une manière particulière les lieux mêmes où allerent se fixer les descendans de Noé; au lieu que l'autre ne fait que les désigner d'une manière générale.

Tel est, ce me semble, le sentiment le plus sûr que l'on puisse suivre touchant l'origine des premiers habitans des Gaules. Tous les autres, ainsi que je l'ai montré, sont visiblement

faux, & répugnent quelque fois avec les faits mêmes qui en sont la base, tandis que celui-ci, outre les fortes raisons qui lui servent d'appui, peut s'accorder avec tous les points de l'Histoire sacrée & profane. Et pour en citer un exemple, quiconque l'embrassera, sera-t-il étonné de trouver les Gaules remplies d'une multitude d'habitans, lorsqu'Hercule les parcourra ?

I I.

Des migrations ou expéditions des Gaulois.

Ce fut, selon Tite-Live, sous le règne de Tarquin l'ancien, qu'une troupe de Gaulois Transalpins, c'est-à-dire, du nord des Alpes, passerent les monts, sous la conduite de Bellovese. Ce chef étoit neveu d'Ambigate. Les Bituriges dominoient alors entre les Celtes qui font un tiers de la Gaule, & c'étoit eux qui nommoient le Roi. Ambigate avoit si bien usé de son pouvoir & de celui de la nation, que le peuple s'y étoit tellement accru, qu'il y avoit tout sujet de craindre des guerres civiles. Il se voyoit âgé ; & afin de prévenir les révoltes qu'il craignoit, il prit le parti de décharger le païs, & d'envoyer Bellovese & Sigovese, deux jeunes hommes, fils de sa sœur, chercher de nouvelles terres. Il leur permit d'emmener avec eux assez de monde pour faire tête à ceux qui voudroient leur fermer le chemin. Les deux freres tirerent au sort les païs où ils devoient se rendre. La forêt Hercynienne échut à Sigovese ; Voilà l'origine des Boiens, en Germanie. Son frere Bellovese eût pour son partage l'Italie. Ce dernier prit avec lui ce qu'il y avoit de trop entre les Bituriges, les Arvernes, les Sénonois, les Éduens, les Ambarres, les Carnutes, & les Aulerques. Avec une petite armée d'infanterie & de cavalerie, il s'avança vers les Alpes qui lui parurent impraticables, n'y ayant point encore de chemins faits. Sur ces entrefaites, les Massiliens venus par mer de Phocée, ville de la Grece Asiatique, vouloient s'établir dans le païs des Salyens, qui tâchoient de les en empêcher. Ils aiderent à ces nouveaux venus à s'assurer la demeure qu'ils étoient venus chercher de si loin. Voilà l'origine de Marseille, colonie Grecque. Pour eux, ils passerent les Alpes, & ayant battu les Toscans qui s'opposoient à eux, assez près du Tésin, ils apprirent que le lieu où ils étoient, s'appelloit le *Champ des Insubriens ;* nom pareil à celui des Insubriens, canton des Éduens. Ils prirent cette ressemblance pour un présage; & se fixant en cet endroit, ils y bâtirent une ville qu'ils nommerent *Milan*. Ce nom étoit celui d'une ville de la Gaule.

Pline nous apprend que ce qui fit naître aux Gaulois l'envie de passer en Italie, ce fut un Helvétien nommé Hélicon, qui, ayant travaillé quelque tems à

Rome, en qualité de charpentier, apporta dans son païs des figues seches, des raisins, du vin & de l'huile, dont la bonté donna envie à ces peuples de passer en un païs qui produisoit de si excellentes choses.

Plutarque raconte la chose autrement. Les Gaulois étoient une nation Celtique. On dit qu'à cause de leur grande multitude, ils quitterent leur païs qui ne pouvoit pas les nourrir, & qu'ils chercherent des terres plus fertiles. Ils étoient des millions d'hommes capables de porter les armes, & il y avoit encore un plus grand nombre de femmes & d'enfans. Les uns allerent du côté de l'Océan septentrional, passerent les monts Riphées, & occuperent les extrêmités de l'Europe. [Cette exagération bien appréciée veut dire qu'ils passerent dans la Germanie que Plutarque ne connoissoit pas assez,] & les autres s'établirent entre les Pyrénées & les Alpes, près des Sénonois & des Celtoriens où ils demeurerent longtems. [Plutarque entend le séjour qu'ils firent aux païs des Salyens, près de Marseille ; nous ferons voir ci-après que ce tems fut court.] Mais un jour, poursuit-il, ayant goûté pour la première fois, du vin qui leur avoit été apporté d'Italie, ils furent si charmés de cette boisson, qu'ils prirent leurs femmes & leurs enfans, & se jetterent du côté des Alpes pour aller chercher la terre qui portoit un si excellent fruit. Le premier qui leur apporta du vin, & les excita à passer en Italie, fut un Toscan nommé *Aruns*, homme de grande naissance, & qui n'étoit pas d'un méchant naturel, mais à qui il étoit arrivé un fort grand affront, dont il cherchoit à se venger. Il étoit tuteur d'un jeune orphelin appellé *Lucumon*, le plus riche de la ville, & le plus célebre par sa beauté. Ce pupille avoit été nourri dans sa maison dès son enfance ; & étant devenu grand, il n'en voulut pas sortir, faisant semblant d'aimer son tuteur, & de ne pouvoir se passer de sa compagnie. Pendant long-tems, il fut assez heureux pour cacher la passion qu'il avoit pour la femme d'Aruns, & celle que cette femme avoit pour lui ; mais enfin, leur passion devint si violente, que ne pouvant ni la vaincre ni la cacher, Lucumon entreprit d'enlever sa maîtresse & de la retenir publiquement. Le mari le cita en justice ; mais, il succomba par le crédit, par les amis & par les largesses de Lucumon. De désespoir, il quitta son païs, & ayant oui parler des Gaulois, il les alla trouver, & se mit à leur tête pour les mener en Italie.

D'abord les Gaulois s'emparerent de toutes les terres que les Toscans avoient tenues anciennement depuis les Alpes jusqu'à l'une & l'autre mer ; & une marque certaine que toute cette contrée étoit de la Toscane, ce sont les noms qui res-

tent ; car, la mer supérieure, ou septentrionale est appellée *Adriatique*, du nom de la ville d'Adria bâtie par les Toscans ; & la mer inférieure ou méridionale, est encore appellée la *mer de Toscane*. Tout le païs est planté d'arbres, plein de pâturages, & arrosé de plusieurs rivières. Il y avoit de plus dix-huit grandes villes où le commerce & le luxe règnoient à l'envi. Les Gaulois en chasserent les Toscans, & s'en rendirent maîtres ; mais, cela étoit arrivé long-tems auparavant, c'est-à-dire, long-tems avant Camille dont Plutarque décrit la vie.

Tite-Live attribue aussi au charme du vin l'irruption des Gaulois en Italie ; mais, il accompagne ce récit d'un *on dit*. Reprenons le récit des migrations des Gaulois.

Quelque tems après, une bande de Cénomanes, conduits par un chef nommé Elitovius, marchant sur les traces des premiers, passerent les Alpes par le même chemin, furent aidés par Bellovese, le même qui étoit parti de la cour de son oncle Ambigate, & qui avoit amené les Gaulois par la Provence dans le Milanez. Il en faut conclure qu'il n'y avoit donc pas séjourné aussi long-tems que le dit Plutarque. Ces derniers venus s'arrêterent aux lieux où sont présentement Bresce & Vérone ; après eux, les Salluviens, auprès de Læves, qui étoient Liguriens, & qui habiterent aux environs du Tésin.

Après ces deux migrations, se fit celle des Boïens & des Lingones, qui vinrent par le grand saint Bernard, & qui, trouvant déjà occupé tout l'espace qui est entre les Alpes & le Pô, passerent ce fleuve, & chasserent les Ombriens aussi-bien que les Étrusques ; ils se tinrent néanmoins en-deçà de l'Apennin. Enfin, les Sénonois, qui arriverent les derniers, se placerent depuis le Montone [*ab Utente*] jusqu'à l'Esino. Tite-Live dit bien expressément que, parmi ces Gaulois, il y avoit autant de colonies que de nations différentes dans le peuple dont ils tiroient leur origine. Il semble distinguer de ces Gaulois les Vénetes qui habitoient autour du golfe. Mais, ces Vénetes étoient Gaulois d'origine, aussi-bien que les autres peuples qui donnoient leurs noms aux divers païs de la Gaule Cisalpine.

Il y avoit donc, dès les premiers tems de Rome, divers peuples dans l'ancienne Gaule, qui portoient déjà les mêmes noms que l'on retrouve dans leur patrie, long-tems après qu'ils l'eurent quittée. Pour ne rien dire de ceux qui sont nommés par rapport aux migrations dont on vient de parler, il est aisé de voir que les Bituriges habitoient le Berri, les Arvernes, l'Auvergne, les Sénonois, Sens, Auxerre, Troyes, &c. jusqu'à Paris, les Eduens, la Bourgogne, les Ambarres, les environs de Châlons-sur-Saone,

les Carnutes, le païs Chartrain, les Aulerques, partie dans la Normandie & dans la Bretagne, les Insubriens, un canton de la Bourgogne, les Salyens, la Provence, les Cénomanes, le Maine, les Salluviens, le long du Rhône, les Boïens, le Bourbonnois, les Lingones, le païs de Langres, les Vénetes, dans la Bretagne, vers Vannes. Tels sont les peuples Gaulois qui eurent part aux établissemens en Italie. Il y en avoit sans doute bien d'autres, dont l'Histoire ne parle pas.

Environ trois cens ans après les premiers établissemens de ces Gaulois Cisalpins, ils attirerent les Transalpins, & leur donnerent entrée sur les terres des Romains. Ils marcherent contre la capitale qu'ils prirent, & dont ils ne firent qu'un monceau de ruines. Sans Manlius, le capitole auroit été pris; & sans Camille, on alloit leur payer de grandes contributions. Après avoir ainsi manqué leur coup, ils ne purent plus s'opposer à l'accroissement de la puissance Romaine, contre laquelle ils se maintinrent quelque tems; mais enfin ils en furent accablés.

Il faut convenir que malgré leurs pertes & leur affoiblissement, ils ne laisserent pas de se conserver libres assez long-tems; les nouveaux renforts qu'ils recevoient de la Gaule Transalpine, remplissoient le vuide que pouvoit laisser parmi eux le départ des différens corps qui se répandirent dans l'Illyrie & la Pannonie. Ceux qui étoient restés en Italie, étoient toujours opposés aux Romains. La République n'avoit point d'ennemis auxquels ils ne se joignissent pour la traverser. Ils parvinrent à former une nombreuse armée de Gaulois, tant d'en-deçà que de delà les Alpes. Ils demandoient aux Romains quelques terres de plus que ce qu'ils avoient, quoiqu'ils fussent maîtres du Picénum ou de la marche d'Ancone, où Sinigaglia porte encore leur nom. Les Consuls, trop foibles pour les refuser, & risquer de perdre une bataille, les renvoyerent au Sénat. Les négociations traînerent en longueur; & pendant ce tems, la mésintelligence étant survenue entr'eux, ils se détruisirent les uns les autres, & se mirent par leurs propres armes, hors d'état de conserver le Picénum que les Consuls leur enleverent, & partagerent entre leurs soldats. Cette perte fit faire aux Gaulois de nouveaux efforts. Les Boïens & les Insubriens firent venir de la Gaule Transalpine de nouveaux secours, & se flattoient que leurs ennemis, attaqués alors en Espagne, ne pourroient suffire à tant d'assauts à la fois. Ils furent trompés. Les Romains céderent aux Carthaginois tout ce qu'ils voulurent, firent marcher tout ce qu'ils purent avoir d'hommes capables de porter les armes, formerent une armée de plus de trois cens mille hommes de pied, & soixante-dix

mille chevaux, & après plusieurs victoires, qu'ils payerent assez cher, pousserent les Gaulois jusqu'au-delà du Pô, qu'ils passerent pour la première fois, prirent Milan & subjuguerent l'Insubrie.

Les succès d'Annibal & son passage en Italie ranimerent l'espérance des Gaulois, & se joignant à lui, ils firent un dernier effort pour leur liberté. Ils eurent part aux revers de cet allié ; & Rome, maîtresse de Carthage sa rivale, & de Corinthe qui lui avoit fait la guerre, tourna ses forces contre eux. Les Romains s'étendirent jusqu'aux Alpes, & enflés de ces succès, passerent cette Barriere, & conquirent le païs des Salyens, qui est la Provence. Sextius, leur général, y établit une colonie [Aix, *Aqua Sextia,*] qui conserve encore son nom. Cette conquête fut réduite en province Romaine ; & comme Narbonne y étoit comprise, on appella cette partie de la Gaule, *Gaule Narbonnoise*, première partie de la Gaule Transalpine, & qui n'entre point dans la division que César fait de la Gaule en trois parties, parce qu'il a regardé celle-ci comme païs Romain. Domitius défit les Arvernes, Fabius dompta les Allobroges ; les troubles, qui agiterent Rome, par l'ambition de Sylla, ne permirent pas de conserver ce qu'ils avoient acquis ; on le reperdit après de rudes défaites. L'honneur de subjuguer les Gaulois étoit réservé à Jules César.

Revenons maintenant à la colonie de Sigovese, à qui nous avons dit que la forêt Hercynienne étoit échue en partage. Devenus maîtres de cette forêt, les Gaulois s'y maintinrent plusieurs siècles de suite, puisqu'il y en avoit encore du tems de Jules César. Mais, ce fut sans doute de-là que partirent les diverses colonies qui se répandirent dans la Grece, la Thrace & l'Asie. Ils étendirent d'abord leurs conquêtes, dans la Pannonie & l'Illyrie, ayant fréquemment la guerre avec leurs voisins. Cependant, on en vit passer les monts-Riphées, & porter leurs armes jusqu'à l'extrêmité de l'Europe. Les sçavans Bénédictins, auteurs de l'histoire du Languedoc, placent ici sous l'an de Rome 432, ce que nous apprenons de Polyen, qu'Antigonus étant en guerre avec Antipater, prit à sa solde des Gaulois, qui furent commandés par Bridérius. Le combat s'étant engagé, Antipater fut vaincu, & les Gaulois mal récompensés par le Prince qu'ils avoient si bien servi.

Dans la suite, des Gaulois, ayant à leur tête Cambaules, pénétrerent dans la Thrace. Mais, ils n'oserent passer outre, parce qu'ils ne se croyoient pas en état de résister aux Grecs. Il n'est plus parlé de Cambaules depuis cette expédition. Cependant, l'heureux succès qu'elle avoit eu, excita bientôt les Gaulois à porter de nouveau la guerre chez d'autres nations.

Les chefs qui commandoient l'armée se partagerent. Céréthrius entra dans le païs des Thraces & celui des Triballiens; Belgius, dans la Macédoine & l'Illyrie; Brennus & Acichorius allerent dans la Péonie. A la vue d'une armée si formidable, tous les peuples trembloient de frayeur. Ptolémée, roi de Macédoine, fut le seul qui ne s'en allarma point. Il marcha à la rencontre des ennemis; mais, le succès ne répondit pas à ses espérances. Il perdit la vie avec la bataille. Belgius, satisfait apparemment de ce qu'il avoit fait, ne se mit pas en peine de profiter de la victoire; ce qui donna le tems à Sosthènes d'assembler quelques jeunes gens, & avec cette nouvelle armée, il rétablit les affaires des Macédoniens, en chassant les Gaulois de dessus leurs terres. Cette action de valeur mérita la couronne à Sosthènes.

Brennus, informé de la conduite de Belgius, dont il ne sera plus fait mention, non plus que de Céréthrius, sans qu'on sçache ce qu'ils devinrent, en fut indigné; & pour ne pas laisser échapper la dépouille d'un païs aussi riche, il persuada aux Gaulois de tenter une seconde expédition. Il se rendit lui-même dans la Macédoine, à la tête d'une armée nombreuse. Sosthènes entreprit encore de résister; mais, il fut vaincu, & tout le païs ravagé.

Brennus, dit Justin, dédaignant, pour ainsi dire, les dépouilles terrestres, forma la résolution de s'emparer de celles des dieux. Le temple de Delphes, rempli de richesses immenses, excita sur-tout son avidité. Ayant pris avec lui Acichorius, il se mit en marche. Il paroît que les païs qu'ils rencontrerent sur le chemin, furent saccagés; car, selon Pausanias, non seulement la Macédoine, mais l'Ionie, la Thessalie, &c. furent exposées à leurs excursions. Cependant, les Grecs envoyerent une armée qui se saisit du passage des Thermopyles. Pendant qu'elle y étoit campée, on apprit que les ennemis étoient déjà maîtres de la Magnésie & de la Phthiotide. C'est pourquoi, on détacha un corps de cavalerie pour leur disputer le passage du Sperchius. Brennus, aussi rusé qu'expérimenté, eut bientôt trouvé le moyen de passer ce fleuve, sans que les Grecs s'en apperçussent. Le Sperchius une fois passé, aussi-bien que le territoire d'Héraclée, qui fut abandonné au pillage, Brennus s'avança vers les Thermopyles, dans le dessein d'attaquer l'armée Grecque. Il fut prévenu & obligé de céder. Quelques jours après, on tenta inutilement de forcer le passage du mont Œta. Enfin, Brennus, après avoir perdu beaucoup de monde, & fait ravager l'Etolie par un corps de troupes qui s'étoit rendu dans cette contrée, en traversant la Thessalie, sous la conduite de

Combutes & d'Orestrius, engagea les Æniens & les Héracléens à lui montrer un chemin par où il pût passer le mont Œta. Ce moyen lui réussit. Les Grecs, qui ne s'étoient apperçus de rien, se trouverent tout à coup investis. Après une défense vigoureuse, ils furent obligés de se retirer.

Alors, Brennus n'ayant plus d'ennemis à combattre, ne pensa plus qu'à l'exécution de son projet sacrilege. Pendant qu'Acichorius, qu'il avoit laissé pour garder le camp, venoit le joindre, il marcha vers le temple de Delphes. Personne n'ignore le succès de cette entreprise, ni les prodiges fabuleux que les Écrivains de l'antiquité ont ajoûtés à la vérité du fait. Ainsi, il est inutile de s'y arrêter. Cette expédition fut si funeste aux Gaulois, que, selon Justin & Pausanias, il ne s'en sauva pas un seul. Il est vrai que Justin, en cela, n'est pas d'accord avec lui-même, puisqu'il dit ailleurs qu'après la mort de Brennus, ceux d'entre les Gaulois qui s'étoient sauvés de la déroute presque générale, passerent les uns dans la Thrace, les autres dans l'Asie.

Quoi qu'il en soit, il est certain qu'une armée de Gaulois, sous la conduite de Comontorius, entra l'année suivante dans la Thrace, & que les Byzantins, en particulier, souffrirent considérablement de leurs excursions, ayant été contraints de payer annuellement un impôt, qu'on augmenta insensiblement jusqu'à la somme de quatre-vingts talens. Ce fut de-là qu'une partie passa ensuite dans l'Asie, où les villes d'Ancyre & de Pessinunte furent les premiers fruits de ses excursions, tandis qu'une autre revint sur ses pas.

Nous reprendrons l'histoire des Gaulois, qui se retirerent dans l'Asie, après avoir fait connoître la marche des autres.

Parmi ces derniers, il y en eut, [c'étoient des Tectosages] qui retournerent à Toulouse, leur ancienne patrie. Mais, quelques-uns conduits par Bathanatus, s'arrêterent le long du Danube, vers l'embouchure de la Save, où ils fixerent leur demeure. On voit que ce païs faisoit partie de celui où leurs ancêtres s'étoient fixés long-tems auparavant; & comme il est hors de doute qu'ils n'avoient pas tous quitté le païs en question, ainsi qu'on le verra ci-après, lorsqu'on envoya des colonies de côté & d'autre, il est à présumer que ceux qui revinrent de Thrace, ne firent que se réunir à leurs compatriotes. Justin prétend qu'ils y prirent le surnom de Scordisques.

« Un ancien Historien, disent les sçavans Bénédictins,
» assure que la route que prirent les Gaulois, pour se
» rendre dans ce païs, s'appelloit encore de son tems le

» chemin de Bathanatus, & » qu'on nomma ces mêmes Gaulois, Bathanates, du nom de » ce Général. Cet Auteur loue » beaucoup le mépris que les » Scordisques faisoient de l'or; » mais, il invective en même » tems contre leurs brigandages. » Ces peuples étendirent, » en effet, leurs excursions » dans la Pannonie & dans une » partie de la Thrace; & s'étant » ensuite mêlés & confondus » avec les naturels du païs, » ils porterent leurs armes chez » les peuples voisins, & firent » des courses dans l'Illyrie, & » jusques vers l'embouchure » du Danube, dans le Pont-Euxin. »

Nous placerons encore ici quelques autres expéditions, auxquelles les Gaulois, revenus de Thrace, eurent sans doute part. Justin nous apprend que les Gaulois, que Brennus avoit laissés en partant, pour garder & défendre les frontières de la nation, assemblerent une armée de quinze mille hommes de pied, & de trois mille chevaux; & qu'après avoir mis en fuite les Getes & les Triballiens, ils députerent vers le roi de Macédoine, pour lui offrir la paix. Antigonus fit un bon accueil aux Ambassadeurs, & leur montra ses richesses. De retour chez eux, les Ambassadeurs grossirent les objets, pour exciter ceux de leur nation à faire la guerre aux Macédoniens. Elle fut en effet entreprise. Le camp du Roi fut pris; mais, tandis qu'ils pilloient les vaisseaux, lorsqu'ils s'y attendoient le moins, on les attaqua, & on en fit un horrible carnage.

Sans doute qu'Antigonus se réconcilia avec les Gaulois. Car, on en vit l'année suivante dans son armée, lorsqu'il fut attaqué par Pyrrhus, qui avoit aussi des Gaulois à son service; de sorte qu'on vit alors ces peuples combattre les uns contre les autres. Antigonus ayant été vaincu, Pyrrhus s'empara de la plûpart des villes de la Macédoine. Il laissa en garnison dans celle d'Egée, la principale de toutes, une partie des Gaulois auxiliaires qui pillerent cette ville, & fouillerent même jusqu'aux tombeaux des Rois, pour en enlever les richesses qu'on y ensevelissoit avec eux. Pyrrhus, qui sentoit le besoin qu'il avoit des Gaulois, fit semblant d'ignorer cette espèce de révolte. Ce Prince se servit ensuite de ces peuples, pour aller faire le siege de Sparte, qu'il fut obligé de lever ayant fait une perte considérable. De-là, il marcha vers la ville d'Argos, & à peine étoit-il en chemin que les ennemis, étant tombés sur l'arrière garde, composée de Gaulois & de Molosses, les massacrerent presque tous. Ceux qui échapperent, suivirent Pyrrhus à Argos, où s'étant d'abord distingués, ils tomberent ensuite entre les mains d'Antigonus, qui étoit venu au secours des

Argiens, & qui se rendit maître de l'armée de Pyrrhus, après la mort tragique de ce Prince.

Nous avons déjà dit, d'après Polybe, qu'une partie de cette colonie Gauloise étoit allée se fixer dans la Thrace, & d'après Memnon & Justin, qu'une autre partie de cette même colonie étoit passée dans l'Asie. Les Auteurs, pour le dire en passant, ne s'accordent pas entr'eux, ni quelquefois avec eux-mêmes sur les excursions des Gaulois; Justin en fait foi, ainsi que nous l'avons déjà observé. Tite-Live raconte différemment la descente des Gaulois dans la Thrace, & leur passage dans l'Asie. Nous apprenons de cet Auteur célebre, que dans le tems que Brennus étoit en chemin, pour l'expédition qu'il méditoit, une partie de ses troupes s'étant soulevée dans la Dardanie, vingt mille hommes se détacherent de son armée. Ils se retirerent dans la Thrace, sous la conduite de Léonorius & de Lutarius. Après en avoir rendu tributaires les habitans, ils s'étendirent jusqu'à Byzance, & sur la côte de la Propontide, dont ils s'emparerent. Ensuite, informés de la fertilité de l'Asie, ils résolurent d'y passer. Dans ce dessein, s'étant rendus maîtres de Lysimachie & de toute la Chersonnèse, ils entrerent dans l'Hellespont, où, pour quelque dispute qu'ils eurent ensemble, ils se séparerent. Léonorius retourna à Byzance. Cependant, Lutarius passa dans l'Asie, où il fit d'abord quelques incursions sur les côtes. Bientôt Léonorius y passa aussi, & s'étant réconciliés, ils rendirent un service signalé à Nicomede, roi de Bithynie. Ils tournerent leurs armes contre Zybée, qui avoit entrepris d'envahir les États de ce Roi; & déjà il étoit maître d'une partie, lorsqu'il fut défait par les Gaulois. Ensuite, ces peuples continuerent leurs courses en Asie, quoiqu'il ne leur restât plus que dix mille combattans. Ils répandirent tellement la frayeur en-deçà du mont Taurus, que toutes les nations vinrent se soumettre à leur Empire.

Comme cette colonie étoit composée de trois sortes de peuples, sçavoir les Tolistoboges, les Trocmes & les Tectosages, ils partagerent entr'eux les païs de l'Asie, qu'ils avoient conquis. La côte de l'Hellespont échut aux Trocmes; l'Eolide avec l'Ionie, aux Tolistoboges; & la partie méridionale de l'Asie mineure aux Tectosages. En un mot, toute cette contrée, située en-deçà du Taurus avoit été rendue tributaire. Il faut observer que les bornes de cette province connue dans la suite sous le nom de Galatie, n'étoient pas si étendues; c'est-à-dire, que nos Gaulois ne se maintinrent pas toujours dans la possession de tous les païs, dont ils s'étoient d'abord rendus maîtres.

Après un établissement si considérable, les Gaulois ne demeurerent pas en repos. On les vit bientôt porter encore leurs armes en diverses contrées. Le sçavant Dom Martin Bouquet place ici une expulsion des Gaulois d'Asie par Antiochus, surnommé *Soter*. C'est d'après Appien d'Alexandrie. Cet ancien Auteur n'en dit pas davantage. Il nous apprend seulement que c'étoient des Gaulois passés d'Europe en Asie. Peu de tems après, Nicomede roi de Bithynie, qui s'étoit fait des alliés de nos Gaulois, les appella à son secours contre Antiochus, roi de Syrie. Les Gaulois marcherent aussitôt; mais, ayant livré bataille, ils furent défaits & perdirent beaucoup de monde. On prétend que ce fut cette victoire, qui valut à Antiochus le surnom de *Soter*, qui veut dire sauveur. Ces malheurs n'empêcherent pas les Gaulois d'aller au secours de Zéilas, que Nicomede son pere avoit déshérité. Après la mort de ce Prince, Zéilas entreprit de monter sur le trône, dont on avoit voulu le priver. Ce fut principalement aux Gaulois, qu'il fut redevable de l'heureux succès de son entreprise. Ils se retirerent chez-eux chargés des dépouilles de la ville d'Héraclée, qu'ils avoient mise à contribution.

Les Gaulois recommencerent ensuite leurs hostilités, contre cette ville, & après en avoir ravagé le territoire plusieurs fois, ils furent contraints de se retirer, ayant perdu les deux tiers de l'armée. C'est encore à la même année que l'on rapporte ce que dit Pausanias; sçavoir, que Ptolémée Philopator fit venir quatre mille Gaulois dans ses États, afin de s'en servir contre Magas, son frere utérin, qui avoit pris les armes contre lui. Le roi d'Égypte, s'étant apperçu que ces Gaulois ne méditoient rien moins que la conquête de son royaume, les fit conduire sous prétexte de quelque expédition, dans une isle déserte, où ils périrent tous.

Quelques années après, les Gaulois déclarerent la guerre à Antigonus, sans qu'on en sçache la raison. La cruauté qu'ils montrerent envers leurs femmes & leurs enfans, en les sacrifiant tous, immédiatement avant la bataille, fut punie par la déroute générale de leur armée.

Antiochus, surnommé Hiérax, eut aussi recours aux Gaulois dans la guerre qu'il eut à soutenir contre Séleucus, son frere, nommé Callinicus, roi de Syrie. Celui-ci fut vaincu; & Antiochus dut cette victoire à la valeur des Gaulois, qui tournerent ensuite leurs armes contre lui-même. Ce ne fut qu'à force d'argent, qu'il détourna de dessus sa tête les malheurs dont il étoit menacé.

A peine s'étoit-il délivré de ces nouveaux ennemis, qu'il fut obligé d'implorer de rechef leur secours. Attale, roi

de Pergame, ou selon d'autres, Eumene, roi de Bithynie, considérant l'état déplorable de la Syrie, épuisée par les guerres de deux freres, résolut de s'en emparer, & déclara en même tems la guerre aux Gaulois, à qui il osa le premier refuser de payer le tribut qu'ils avoient imposé sur toute l'Asie mineure. On en vint bientôt aux mains. Les Gaulois, contre toute espérance, furent défaits.

Les Epirotes, ayant pris des Gaulois à leur solde, en mirent huit cens dans Phénica. Les Illyriens étant venus assiéger cette ville, les Gaulois, loin de la défendre contre ces peuples, la leur livrerent. Séleucus, avec une nombreuse armée, s'étant avancé jusqu'au-delà du mont Taurus, fut surpris par un corps de Gaulois qui étoit commandé par Apéturius & Nicanor. Ce Prince ayant péri dans l'action, Achéus entreprit de venger sa mort. Les deux chefs des Gaulois furent tués. Deux ans après, les Gaulois étoient en guerre avec les Byzantins. Car, Polybe nous apprend que Cavare, un de leurs Rois, se rendit à Byzance, dans le dessein de la terminer. Prusias & les Byzantins, qui ne le désiroient pas moins, y donnerent volontiers les mains.

Achéus, ayant manqué de fidélité à Antiochus, s'empara de son royaume, s'unit avec Ptolémée Philopator, & devint formidable aux princes d'Asie. Attale, roi de Pergame fut attaqué. Celui-ci eut recours aux Gaulois de Thrace, dont il fit passer un grand nombre en Asie. Ils le servirent d'abord avec zele & fidélité. Mais, un phénomene les détâcha de ses intérêts. Une éclipse de Lune qui survint, lorsqu'ils étoient campés sur le bord du fleuve Mégiste, fut prise pour un mauvais augure. Ils refuserent donc d'aller plus avant; ce qui jetta Attale dans un grand embarras, parce qu'il appréhendoit qu'ils ne se joignissent à son ennemi; mais, les Gaulois ayans pris le parti de se retirer sur la côte de l'Hellespont, Attale s'en retourna dans son royaume. Cependant, ces peuples se mirent à ravager les campagnes & à piller ler villes. Après avoir tenté en vain de prendre Ilium, ils furent encore chassés de toute la Troade. Ensuite, ils se rendirent maîtres d'Arisbe, ville d'Abydene, d'où ils firent une guerre cruelle aux autres villes du voisinage. Prusias, roi de Bithynie, marcha contre eux, & les passa au fil de l'épée. Les femmes & les enfans ne furent pas épargnés. Polybe observe ici que Prusias, par cette victoire, non seulement délivra les villes de l'Hellespont, mais apprit encore aux habitans de l'Asie, que l'on ne devoit pas y appeller témérairement les barbares de l'Europe.

Antiochus, étant en guerre avec les Romains, employa à son service des Gaulois d'Asie.

Tite-Live remarque qu'ils conſervoient encore leur valeur martiale. On en voyoit entre autres quatre mille dans l'armée de ce Prince, tandis qu'il aſſiégeoit Attale dans la capitale de ſon royaume. Ces peuples cauſerent pour lors les plus grands ravages dans la campagne. Quelques jours après, mille archers Gaulois allerent inſulter le conſul Romain dans ſon camp. Le général ayant attaqué l'armée ennemie auprès de Magnéſie, elle fut entièrement défaite. Au rapport d'Appien, les Gaulois, qui la compoſoient en partie, étoient des Tectoſages, des Trocmes & des Toliſtoboges.

Les ſecours que les Gaulois avoient donnés dans cette occaſion à Antiochus, contre les Romains, furent les motifs, dont ceux-ci ſe ſervirent, pour leur déclarer la guerre. Au reſte, il ne nous paroît pas néceſſaire d'entrer dans le détail de cette guerre. Cela pourroit paroître étranger à notre ſujet, puiſqu'on n'y verroit pas proprement de nouvelles excurſions; mais ſeulement des peuples qui vendirent cher la ſoumiſſion qu'on voulut exiger d'eux. Depuis que la paix eut été conclue, il eſt encore fait mention de quelques expéditions, où les Gaulois d'Aſie eurent part. Quand le roi Eumene marcha au ſecours des Romains contre Perſée, roi de Macédoine, il y avoit dans ſon armée des Gaulois d'Aſie, & dans celle de l'ennemi des Gaulois d'Europe, je dis d'Europe, étant vraiſemblable que ceux d'Aſie qui venoient d'être réduits par la force des armes, ſous la puiſſance de la république Romaine, n'auroient pas oſé ſe déclarer contre elle. D'ailleurs, Juſtin dit que ces Gaulois étoient ceux qu'on appelloit Scordiſques. Or, ceux-ci, ainſi qu'on l'a déjà vu, étoient ſitués le long du Danube. Quoi qu'il en ſoit, ce fut avec ces Gaulois que Perſée obligea les Romains de lever le ſiege de la ville de Caſſandrie, & on penſe que ſi l'avarice de ce Prince ne l'eût pas empêché d'en faire venir un plus grand nombre, [il n'en avoit que deux mille] il auroit évité, & ſa propre perte, & celle de ſes États. En effet, Clondic, un des chefs des Gaulois, qui étoit alors dans l'Illyrie, avec une armée de vingt mille hommes, convint avec Perſée d'aller à ſon ſecours moyennant une certaine ſomme. Ce Roi, ayant différé d'exécuter ſa promeſſe, les Gaulois retournerent ſur leurs pas, après avoir ravagé la Thrace. Eumene, dont nous venons de parler, étant repaſſé en Aſie avec les Gaulois, ne laiſſa pas d'envoyer mille chevaux de cette nation à Attale ſon frere, qui étoit au ſervice des Romains dans la Macédoine. De ces mille cavaliers, les uns furent tués, & les autres faits priſonniers.

Dans la ſuite, les Gaulois eu-

rent encore affaire avec plusieurs Princes, tels qu'Attale, Euméne, Prusias & Ariarathe. Mais, ces différends n'eurent pas de grandes suites, parce que les Romains employerent leur médiation pour les terminer.

III.

Des noms des Celtes & des Gaulois.

Il est absolument incertain d'où les Celtes & les Gaulois ont pris leurs noms. Les uns font venir le nom des Celtes d'un roi nommé Celtus, & celui des Gaulois ou Galates de sa mere appellée Galaté. Les autres prétendent que les Celtes tirent leur nom d'un certain Celtus, fils d'Hercule & de Celtiné, & les Galates de Galatès, autre fils d'Hercule. Quelques-uns disent que Celtus & Gallus, fils de Polypheme & de Galatée, ont donné leurs noms aux Celtes & aux Galates. Il s'en trouve enfin qui, à cause que les Gaulois sont blancs de corps, font venir le nom de Galates du mot Grec γάλα, qui signifie *lait*. Tant de différens sentimens rendent la chose plus incertaine & plus obscure.

Le nom de Celtes chez les Anciens n'étoit pas propre & particulier aux seuls habitans des Gaules; il avoit une signification plus étendue. Les Celtes, dit Hérodote, sont au-delà des colomnes d'Hercule, ils sont voisins des Cynetes, & les derniers de tous ceux qui en Europe habitent au couchant. Ephore, dans Strabon, divise la terre en quatre parties, & place les Celtes dans celle qui est vers l'occident. Le même Auteur fait la Celtique d'une si grande étendue, qu'il donne aux Celtes presque toute l'Espagne jusqu'à Cadiz. « Les nations septentrionales connues, dit Strabon, étoient » d'abord appellées d'un seul » nom Scythes ou Nomades; » & dans la suite dès qu'on eut » connu les païs occidentaux, » on commença à les appeller » Celtes, Ibériens, ou, les deux » noms joints ensemble, Celtibériens & Celtoscythes. »

Plutarque rapporte que quelques-uns disoient que la Celtique s'étendoit depuis l'Océan & les païs septentrionaux jusques à l'orient vers le Palus-Méotide, & qu'elle touchoit même à la Scythie Pontique. Cependant, César ne donne pas même le nom de Celtes à tous les Gaulois; car, après avoir divisé la Gaule en trois parties, il dit que l'une est habitée par les Belges, l'autre par les Aquitains, & la troisième par ceux qui en leur langue s'appellent Celtes, & que les Romains appellent Gaulois. Nous apprenons de Strabon que les Gaulois, qui habitoient la province Narbonnoise, avoient autrefois été appellés Celtes; & il croit que la réputation des Narbonnois avoit donné lieu aux Grecs de donner le nom de Celtes à tous les Gaulois, ou

que les Marseillois n'y avoient pas peu contribué à cause du voisinage. Voici de quelle manière Diodore de Sicile distingue les Celtes des Gaulois : « Ceux, dit-il, qui occupent » le païs le plus avancé au- » dessus de Marseille, & qui » habitent les environs des Al- » pes & en-deçà des monts » Pyrénées, s'appellent Cel- » tes ; mais, ceux qui au-dessous » de cette même Celtique, oc- » cupent les parties situées vers » le midi, l'Océan & le mont » Hercynie, & tous ceux mê- » me qui s'étendent jusques » à la Scythie, se nomment » Gaulois. Cependant, les Ro- » mains comprennent générale- » ment toutes ces nations sous » le nom de Gaulois. » Ainsi, il ne faut pas s'étonner si Diodore de Sicile appelle Gaulois, les Germains que César dompta au-delà du Rhin. Dion Cassius, au contraire par les Celtes, entend toujours les Germains, & il dit que c'est le Rhin qui sépare les Gaulois des Celtes, c'est-à-dire, des Germains. Il croit cependant qu'anciennement les peuples qui bordoient le Rhin des deux côtés, n'avoient que le seul nom de Celtes.

Pausanias prétend que dans les tems les plus reculés, les Gaulois se sont toujours appellés eux-mêmes Celtes ; que les autres les appelloient de même ; & que la coûtume de les appeller Gaulois n'est venue que fort tard. Les autres, comme Plutarque, les nomment indifféremment Celtes & Gaulois. L'empereur Julien semble quelquefois les distinguer les uns des autres ; cependant ailleurs, par le nom de Celtes, il entend les Gaulois : « Autrefois, » dit-il, j'étois en quartier » d'hiver dans ma chere Lu- » tétie ; car, c'est ainsi que les » Celtes appellent la petite vil- » le des Parisiens. » Ceux, que les Grecs ont nommés Galates, & le païs qu'ils ont nommé Galatie, ont été appellés par les Latins Gaulois & Gaule, ainsi que par les Grecs du moyen âge.

Il est constant, d'après ce qu'on vient de dire, que les Anciens ont donné le nom de Celtes à plusieurs nations, tant septentrionales qu'occidentales ; ainsi, on n'oseroit rapporter aux Gaulois en général, tout ce que nous trouvons écrit touchant les Celtes. Car, par exemple, les Celtes dans Strabon & dans Arrien, interrogés par Alexandre ce qu'ils craignoient le plus, répondent qu'ils n'appréhendent rien tant que d'être écrasés par la chûte du Ciel. Qui pourra affirmer que les Gaulois ont fait véritablement cette réponse ? Qui fera un procès à l'Auteur du supplément de Quinte-Curce, parce qu'il met cette réponse dans la bouche des Germains ? De plus, parce que les Géographes placent dans les païs occidentaux les Celtes, les Celtibériens & le promontoire Cel.

tique, parce qu'ils mettent dans les régions septentrionales les Celtes & les Celto-Scythes, irons-nous pour cela, avec quelques Modernes, faire sortir les Gaulois de leurs demeures pour aller s'emparer de tous ces païs & y conduire des colonies? Peut-être aussi que lorsque les auteurs Latins emploient le nom de Gaulois, on ne doit pas les entendre à la rigueur, en sorte que ce qu'ils racontent des Gaulois, ne puisse pas convenir à d'autres; il s'est fort bien pu faire qu'ils aient attribué aux Gaulois ce qu'ils ont trouvé écrit des Celtes. Car, pour dire en un mot notre sentiment, nous sommes persuadés que tous les Gaulois étoient Celtes, mais que tous les Celtes n'étoient pas Gaulois.

L'opinion du P. l'Empereur, Jésuite, sur le nom de Gaulois, est si singulière, qu'elle mérite de trouver place ici. Il s'imagine que le nom de *Galli* a été donné à la nation Celtique par les Romains, comme une espèce de sobriquet, parce que par leur parure & par leurs manières, ils ressembloient beaucoup à l'oiseau appellé *Gallus*, c'est-à-dire, au coq.

I V.

Des différences entres les Aquitains, les Belges & les Celtes.

Les Aquitains, voisins des Espagnols, leur ressembloient, & pour la figure extérieure, & pour le caractère. Les Belges, qui confinoient aux Germains, & qui étoient toujours en guerre avec eux, imitoient leur férocité. Ils étoient les plus braves de tous les Gaulois, & ils ne connoissoient point les délices, ni les voluptés, de la contagion desquelles leur éloignement de la province Romaine les avoit garantis. Les Celtes, ayant près d'eux les Romains, d'ailleurs étant plus riches que les autres, & faisant un plus grand commerce, commençoient à s'amollir & à perdre, au moins en partie, l'antique fierté Gauloise. César, à ces différences, ajoûte celle des langues. Ceux de nos Modernes, qui ont le plus approfondi ces matières, prétendent au contraire qu'il y avoit une langue commune, non seulement à tous les habitans de la Gaule, mais à tous les peuples d'origine Celtique; ce qui, outre les Gaulois, comprend les Germains, les Illyriens, les Espagnols; & ils n'admettent entre les langues de tous ces peuples que des diversités de dialectes.

V.

Les Gaulois se servoient de la langue Grecque dans tous leurs actes.

Mais, une singularité que nous ne devons pas omettre, c'est que les Gaulois, du tems de César, se servoient de lettres Grecques dans leurs actes publics & particuliers. César rapporte qu'ayant pris le camp des Helvétiens, il y trouva un registre écrit en lettres Grec-

ques, qui contenoit le dénombrement de tous ceux qui étoient sortis du païs pour aller chercher ailleurs un établissement, hommes, femmes & enfans. Nous nous servons de l'expression de lettres Grecques, parce que c'est celle de César, & qu'elle a donné lieu à une double interprétation.

Les uns ont cru qu'il s'agissoit uniquement des caractères, & que ces actes étoient écrits en langue Gauloise ou Celtique, mais avec des lettres Grecques. Ils appuient leur opinion sur ce qu'il paroît que la langue Grecque n'étoit point connue des Gaulois ; 1.° parce que Divitiacus, Druide célebre, ne confere avec César qu'à l'aide d'un interprete, or César sçavoit & parloit parfaitement le Grec ; 2.° parce que Q. Cicéron étant vivement pressé par les Nerviens, César qui vouloit lui donner avis d'un prompt secours, lui écrivit en Grec, afin que si sa lettre étoit surprise, elle ne pût pas être entendue ; preuve manifeste que les Gaulois n'entendoient point le Grec.

Mais, d'un autre côté, il faut avouer que l'expression de César est bien ambigue & bien trompeuse, s'il a voulu parler de mots Celtiques, écrits en caractères Grecs ; & Strabon, après avoir dit que Marseille étoit une école, où les Gaulois envoyoient leurs enfans, ajoûte qu'en conséquence les Gaulois se poliçoient, qu'ils étoient devenus amateurs du Grec, & qu'ils dressoient leurs actes en Grec ; expression au-dessus de toute ambiguité.

Il semble donc indubitable que l'usage de la langue Grecque, introduit par les Marseillois, étoit reçu dans les Gaules, mais seulement pour les actes. Dans le commerce ordinaire, on se servoit de la langue du païs. Cela étant ainsi, il n'est pas étonnant qu'un Druide ne pût pas soutenir une conversation en Grec ; & pour ce qui est de la lettre écrite en Grec par César à Q. Cicéron, c'étoit dans l'extrêmité septentrionale de la Gaule que la chose se passoit. Or, il est bien vraisemblable, puisque c'est Marseille qui avoit fait connoître la langue Grecque aux Gaulois, que cette connoissance ne s'étendoit que dans les païs voisins, ou médiocrement éloignés, & qu'elle n'avoit pas pénétré dans le nord de la Gaule, dont les habitans avoient conservé jusques-là toute leur férocité.

V I.

Multiplicité de peuples dans la Gaule, formant un seul corps de nation.

Chacune des trois grandes parties de la Gaule comprenoit plusieurs peuples, qui avoient leurs Magistrats, leur Sénat, leurs Chefs. Mais, tous ces peuples formoient néanmoins ensemble un corps de nation. Ils avoient des assemblées gé-

nérales, & se réunissoient pour les affaires communes.

VII.

Deux factions partageoient la Gaule.

Dans un corps si vaste & composé de tant de parties, il n'est pas étonnant qu'il s'élevât des factions. Il y en avoit deux générales & subsistantes, qui partageoient toute la nation. A la tête de l'une étoient les Eduens, anciens alliés des Romains. L'autre eut pour chefs, tantôt les Arvernes, tantôt les Séquanois, & en dernier lieu, depuis l'entrée de César dans la Gaule, les Rhémois; car, César s'étoit bien donné de garde de travailler à éteindre ces factions, qui empêchoient les Gaulois de réunir si aisément leurs forces. Et après qu'il eut détruit la puissance des Séquanois, il favorisa l'accroissement de celle des Rhémois, qui se substituerent en leur place, témoignant être tout aussi satisfait de ceux qui se rangeoient du côté de ces nouveaux chefs, que de ceux qui demeuroient attachés aux Eduens.

VIII.

Factions particulières dans chaque peuple & dans chaque canton.

Le même esprit de faction, qui partageoit la Gaule entière, partageoit aussi chaque peuple, chaque canton, & presque chaque famille. Par-tout il y avoit des partis & des chefs de partis, qui étoient toujours choisis entre les plus puissans & les plus accrédités, arbitres suprêmes des affaires & protecteurs des foibles. Car, César pense que cette pratique ne s'étoit pas introduite d'elle-même, mais avoit été établie à dessein, afin que ceux qui n'étoient point en état de se défendre de l'oppression, par leurs propres forces, ne manquassent jamais de secours ni d'appui. En effet, ces chefs prenoient toujours en main la cause de leurs cliens, & s'ils y eussent manqué, ils se déshonoroient & perdoient toute autorité.

IX.

Trois ordres distingués dans les Gaules.

Le gouvernement des Gaules étoit Aristocratique, du moins au tems de César, & l'on ne pourroit rien dire que de fabuleux sur les Rois qu'on dit avoir règné dans des tems plus reculés. La république des Gaulois étoit composée de trois différens états, les Druides, les Chevaliers & le Peuple. Les Druides étoient chargés du sacerdoce, & de tout ce qui regardoit la religion & les loix; les Chevaliers portoient les armes, & le peuple suivoit les chevaliers à la guerre, ou cultivoit les terres.

Les chevaliers, qu'on pourroit appeller les nobles, pour plus grande clarté, traitoient le peuple comme s'il eût été de condition servile. Ainsi, l'ancien état de la Gaule ressem-

bloit beaucoup à l'état présent de la Pologne, où les paysans sont serfs, les bourgeois très-peu considérés, & où les gens d'église & les nobles jouissent seuls, à proprement parler, des privileges de citoyens, & composent la République.

X.

Des Druides.

Nous avons parlé assez au long des Druides sous l'article de ce nom. *Voyez* Druides.

X I.

Des Dieux des Gaulois.

Les Dieux que les Gaulois, selon Lactance, s'imaginoient rendre propices, étoient Esus & Teutates. Nos Antiquaires croient qu'Esus est Mars, & Teutates Mercure. Dom Jacques Martin est seul d'un sentiment contraire quant à Esus. Lucain joint Taranes à Esus & à Teutates; & il dit que l'autel de ce Taranes, qu'on croit être Jupiter, n'est pas moins cruel que l'autel de la Diane de Scythie. César dit que les Gaulois adoroient Mercure, Apollon, Mars, Jupiter & Minerve; mais qu'ils avoient une vénération particulière pour Mercure. Ils avoient sur ces dieux, selon le même, presque la même opinion que les autres nations. Ils regardoient Mercure comme l'inventeur de tous les arts; ils croyoient qu'il présidoit aux chemins, qu'il pouvoit beaucoup pour le négoce, & pour faire avoir de l'argent; qu'Apollon chassoit les maladies; que Minerve donnoit le commencement aux manufactures, aux arts & aux métiers; que Jupiter avoit l'empire des cieux; & que Mars conduisoit les guerres.

C'est pour cela qu'ils devouoient à Mars tout ce qu'ils prenoient à la guerre. De ce qu'ils y avoient pris, ils en immoloient les animaux; le reste, ils l'amassoient sans oser y toucher. Si quelqu'un, négligeant ce point de religion, osoit ou toucher à ce monceau, ou se réserver quelque chose de ce qui avoit été pris, il étoit puni du dernier supplice. Les Gaulois donnoient à Mars le nom de Camulus, comme l'on peut voir dans deux inscriptions de Gruter. On ne sçait guère la véritable signification de ce nom. Il est nommé dans une autre inscription *Mars Vincius*. On croit qu'il tiroit ce nom de la ville de Vence, où il étoit honoré. Mercure tenoit le premier rang entre les dieux des Gaulois. Cependant, dans l'une des inscriptions que nous venons de citer, il n'est nommé que le quatrième. Zénodore, fameux statuaire, avoit mis dix ans pour faire pour les Arvernes une statue de Mercure, laquelle, au rapport de Pline, revenoit à quarante millions de sesterces; ce qui fait quatre millions de notre monnoie.

Quoique César ne mette point Hercule au nombre des dieux des Gaulois, on ne peut raison-

nablement douter que son culte n'ait été en vogue chez eux, avant même que César vînt dans les Gaules.

On ne sçauroit appuyer ce culte sur les inscriptions, parce qu'elles auroient pu être faites depuis le tems de César. Mais, comme nous apprenons des anciens Auteurs, qu'Hercule étoit venu dans les Gaules; qu'il y avoit bâti la ville d'Alésie; qu'il y avoit épousé une femme, dont les enfans avoient donné leurs noms aux Gaulois, & comme les Gaulois mêmes, du tems d'Ammien Marcellin, avoient des monumens qui attestoient tous ces faits, il est à présumer que pour témoigner à ce dieu leur reconnoissance, ils lui ont rendu un culte tout particulier. En effet, Lucien fait mention d'un Hercule, que les Gaulois appelloient *Ogmius*, & qu'ils peignoient d'une manière nouvelle & inusitée. Il ajoûte que comme il paroissoit surpris d'une peinture si extraordinaire, un philosophe Gaulois, en la lui expliquant, lui avoit dit: « Nous » autres Gaulois, nous ne pre- » nons pas Mercure pour le » dieu de l'éloquence, comme » vous autres Grecs; mais, » nous attribuons l'éloquence » à Hercule, parce qu'il a été » bien plus fort que Mercu- » re. »

Strabon rapporte que Q. Fabius Maximus, après avoir taillé en pièces deux cens mille Gaulois à la jonction de l'Isere & du Rhône, y avoit construit deux temples, l'un à Mars, l'autre à Hercule. Si cela ne prouve pas qu'Hercule fût un dieu des Gaulois, on voit du moins que son culte avoit été apporté dans les Gaules par les Romains, soixante ans avant que César y entrât.

Apollon avoit un temple à Marseille, ainsi qu'à Toulouse & à Autun. Les Gaulois déifioient les villes, les forêts, les montagnes. Nous trouvons dans les inscriptions les dieux Nemausus, Voségus, Penninus, les déesses Ardoinne, Aventia, Bibracte, la déesse des Vocontiens, la déesse de Fleurs, ville des Ségusiens, &c.

Les Gaulois avoient un si grand respect pour le vent Circius, qu'ils lui rendoient des actions de graces, lors même qu'il renversoit leurs maisons, comme s'ils lui étoient redevables de la bonté de l'air qu'ils respiroient. Auguste, étant dans les Gaules, lui fit construire un temple.

La déesse Epone étoit honorée à Soleurre, Isis chez les Helvétiens, Andarte chez les Vocontiens. Nous passerons sous silence plusieurs autres dieux des Gaules peu connus.

XII.

Sacrifices des Gaulois.

« Tous les peuples des Gau- » les, dit César, sont fort su- » perstitieux; & c'est pour ce- » la que lorsqu'ils ont de gros- » ses maladies, ou qu'ils se

» trouvent dans quelques combats ou en danger de leur vie, ils immolent des hommes au lieu de victimes, ou ils font vœu de les immoler; & ils se servent pour les sacrifices du ministère des Druides. Ils s'imaginent que la vie d'un homme ne peut être rachetée que par celle d'un autre homme, & que les dieux ne peuvent être appaisés autrement. Ils ont des sacrifices publics de cette sorte. D'autres ont des statues de grandeur énorme, tissues d'osier, & après en avoir rempli le vuide d'hommes vivans, ils y mettent le feu, & ces malheureuses victimes y sont bientôt étouffées & consumées par la flamme. Ils croient que les supplices des voleurs & des autres malfaiteurs, sont plus agréables aux dieux; cependant, quand ils n'ont pas de ces criminels, ils sacrifient des innocens. »

Les Gaulois avoient, selon Strabon, d'autres manières de sacrifier les hommes; ou ils les perçoient de coups de fleche, ou ils les attachoient à une croix. Ils élevoient en forme de colosse un grand monceau de foin; ils y jettoient une grande quantité de bois, & y brûloient des hommes & toutes sortes d'animaux. Les Gaulois, dit Diodore de Sicile, après avoir gardé leurs criminels pendant cinq ans, les attachent à un poteau, & les immolent à leurs dieux avec plusieurs autres prémices. Ils en font autant à leurs captifs; quelques-uns d'entr'eux tuent ou brûlent avec les hommes, tous les animaux qu'ils ont pris à la guerre. Plusieurs autres Auteurs font aussi mention de la coûtume, qu'avoient les Gaulois d'immoler des hommes. Quand nous nous représentons que de pareilles horreurs se commettoient dans le païs que nous habitons, quelle reconnoissance ne devons nous pas avoir pour la religion Chrétienne, qui nous a délivrés d'un si effroyable aveuglement!

XIII.

Autres particularités concernant la religion des Gaulois.

Les lieux consacrés au culte de leurs Dieux, regorgeoient d'or. Cependant, ils étoient si religieux, qu'ils n'y touchoient pas, quoiqu'ils fussent très-avares. Les Gaulois, en adorant leurs Dieux, se tournoient du côté gauche; c'est du moins ce que Pline nous apprend. Mais, Athénée assure qu'ils adoroient les dieux en se tournant à droite. Le P. Hardouin, dans ses sçavantes notes sur Pline, remarque que les anciens Gaulois se tournoient de la gauche à la droite. Il nous semble que les paroles de Pline disent tout le contraire, & que pour se tourner vers le côté gauche, *in lævum*, on ne peut le faire que de droite à gauche. Sulpice Sévere, dans la vie de Saint Martin,

rapporte que les païsans avoient coûtume de porter par les champs, les statues de leurs dieux, couvertes d'un voile blanc. Les actes de Saint Symphorien martyr, dit Grégoire de Tours, portent qu'il y avoit à Autun un simulacre de Bérécynthie. Le peuple idolâtre avoit coûtume de porter dans un char cette déesse, pour la conservation des vignes & des fruits de la campagne, en dansant & en chantant devant sa statue. Bérécynthie est la même que Cybele.

X I V.

Sentimens des Gaulois sur l'immortalité de l'ame.

Leurs funérailles.

Les Gaulois, instruits par les Druïdes, tenoient que les ames étoient immortelles. Ils croyoient, selon Strabon, que les ames & le monde étoient incorruptibles, mais qu'il y auroit un tems où le feu & l'eau domineroient.

Presque tous les Auteurs, qui attribuent aux Gaulois l'opinion de l'immortalité de l'ame, leur attribuent aussi celle de la métempsycose; cependant, ce qu'ils rapportent de ce qui s'observoit aux funerailles des Gaulois, ne peut s'accorder avec le dogme de la métempsycose. On brûloit le corps du défunt, & l'on jettoit dans le feu tout ce qu'on croyoit lui avoir été le plus cher, même jusqu'aux animaux. Peu de tems avant César, les esclaves & les cliens que le défunt avoit le plus aimés, étoient après les obseques brûlés avec lui. « Un des dogmes des Druides, dit Pomponius Méla, qui a transpiré au dehors, est que les ames sont éternelles, & qu'il y a une autre vie après celle-ci. C'est pourquoi, l'on brûle & l'on enterre avec les morts, ce qui leur plaisoit le plus pendant leur vie. Les Gaulois remettoient à l'autre monde à rendre leurs comptes, & à se faire payer de ce qu'ils avoient prêté. Il s'en trouvoit même, qui se jettoient volontiers dans le bûcher de ceux qui leur avoient appartenu, comme pour vivre avec eux. « Les Gaulois, dit Valere Maxime, avoient coûtume de prêter de l'argent, dont ils ne devoient demander le paiement que dans l'autre monde, parce qu'ils étoient persuadés de l'immortalité de l'ame. » Quand on enterre un Gaulois, dit Diodore de Sicile, il s'en trouve qui jettent dans le bûcher, des lettres qu'ils écrivent à leurs parens défunts, comme s'ils devoient les lire. «

Qui ne voit que ceux qui pensoient & agissoient ainsi, ne pouvoient s'imaginer que les ames passassent dans d'autres corps ?

X V.

De la langue des Gaulois ou des Celtes.

L'origine de la langue des

Celtes, eſt fort obſcure & fort incertaine ; c'eſt ce qui cauſe une grande diverſité de ſentimens. Car, les Sçavans, appercevant dans preſque toutes les langues un grand nombre de mots Celtiques, vont chercher l'origine de la langue Celtique, les uns chez les Hébreux, les autres chez les Phéniciens, ceux-ci chez les Scythes, ceux-là chez les Grecs, quelques-uns chez les Latins, d'autres enfin chez les Germains. D. Paul Pezron, qui fait deſcendre les Celtes de Gomer, fils de Japhet, & qui après leur avoir donné différens noms, les fait promener dans preſque toutes les parties de l'univers, n'eſt pas ſurpris de trouver dans la langue Celtique des mots Syriaques, Chaldaïques, Arabes & autres. Car, les Celtes les auront puiſés dans ces nations, dont ils ont été voiſins. Bien plus, ce Pere prétend & tâche de prouver qu'une infinité de mots Grecs, Latins & Germains, dérivent de la langue Celtique, comme de leur ſource.

Il eſt vraiſemblable qu'anciennement toutes les nations Celtiques parloient le même langage. Cluvier prouve par pluſieurs raiſons que les Germains, les Illyriens, les Bretons, & les Eſpagnols parloient la langue Celtique, & qu'ils ne difféoient que dans les dialectes. Boxhorne prétend que les Gaulois & les Germains avoient preſque tout commun, & principalement le langage ; ce qui doit s'entendre des Germains les plus anciens, puiſqu'il eſt conſtant que du tems de Céſar, les Germains & les Gaulois avoient un langage différent. Car, il rapporte qu'Arioviſte, roi des Germains, avoit appris la langue Gauloiſe dans le long ſéjour qu'il avoit fait dans les Gaules. Tacite nous apprend que le langage des Bretons étoit peu différent de celui des Gaulois. D'ailleurs, c'étoit la coûtume chez les Gaulois, ſelon Céſar, que ceux qui vouloient s'inſtruire plus à fond de la doctrine des Druides, paſſaſſent dans la Bretagne ; il falloit pour cela que les Bretons parlaſſent la même langue que les Gaulois.

Cette langue Gauloiſe s'eſt conſervée juſqu'aujourd'hui ſans altération dans cette partie de la grande-Bretagne, qu'on appelle le païs de Galles. C'eſt auſſi celle dont ſe ſervent encore aujourd'hui nos bas-Bretons, peuples ſitués ſur les côtes de l'Océan. C'étoit auſſi du tems de Céſar, la langue que parloient les Celtes, qui habitoient la troiſième partie des Gaules, qui fut appellée depuis la Gaule Lyonnoiſe. Comme les Celtes ont été appellés Gaulois par les Romains, auſſi leur langue a-t-elle été appellée la langue Gauloiſe. Cependant, dans la ſuite des tems, on ne donna le nom de langue Gauloiſe, qu'à celle qui fut formée de la Latine, en ſorte que peu à peu ce furent deux cho-

ſes différentes de parler Celte, & de parler Gaulois. C'eſt pour cela que Sulpice Sévere introduit une perſonne, qui tient ce diſcours à une autre ; *Ou parlez Celte, ou parlez Gaulois, ſi vous aimez mieux.*

Céſar aſſure que de ſon tems les Belges, les Aquitains & les Celtes avoient entr'eux un langage différent. Bien des gens penſent que ce n'étoit pas la langue qui fût différente, mais les dialectes ſeulement. C'eſt ainſi qu'aujourd'hui nous diſons que les Provençaux, les Languedociens, les Auvergnats, & les habitans des autres provinces des Gaules parlent différemment, quoiqu'au fond la langue ſoit la même, & que la différence ne ſoit que dans le dialecte. Saint Jérôme paroît réſoudre la queſtion, lorſqu'il dit que les Galates, outre le langage Grec dont ſe ſert tout l'orient, ont leur langue propre, qui eſt à peu près la même que celle des Trévires. Or, les Trévires étoient Belges. Les Tectoſages, qui s'établirent dans la Galatie, étoient certainement Celtes. Les Belges donc & les Celtes avoient la même langue. Comme les Belges étoient voiſins des Germains, qui avoient leur demeure au-delà du Rhin; qu'outre cela il eſt conſtant que la plûpart d'entre eux venoient des Germains, & qu'ils avoient paſſé le Rhin pour venir ſe loger dans des lieux fertiles, après en avoir chaſſé les Gaulois qui y habitoient ; on ne doit pas être ſurpris ſi du tems de Céſar, ils avoient déjà ſouffert quelque changement dans leur langue. Les Aquitains auſſi, à cauſe du voiſinage de l'Eſpagne & de leur commerce avec les Eſpagnols, auront fort bien pu introduire dans leur langue quelques mots Eſpagnols.

La Gaule Narbonnoiſe, qui étoit une province Romaine, long-tems avant Céſar, en recevant des Romains le joug de la ſervitude, reçut en même tems celui de leur langue. Les autres provinces des Gaules, après qu'elles furent vaincues par Céſar, & qu'elles devinrent provinces de l'empire Romain, ſubirent le même joug, ſi cependant l'on en excepte quelques peuples de la Gaule Lyonnoiſe, c'eſt-à-dire, les bas-Bretons, qui ont conſervé juſqu'à préſent le langage Celtique. Les Gaulois, néanmoins, en prenant le langage des Romains, n'ont pas abſolument abandonné le leur; car, ils ont retenu un grand nombre de mots Celtiques, dont ils ſe ſervent encore aujourd'hui. Antonius Primus, né à Toulouſe, zélé défenſeur du parti de Veſpaſien, fut nommé Beccus dans ſa jeuneſſe, comme nous l'apprend Suétone, qui ajoûte que ce mot ſignifioit bec de coq. Nous nous ſervons encore aujourd'hui de ce mot, pour exprimer non ſeulement le bec de coq, mais encore celui de toutes ſortes d'oiſeaux.

Les Marſeillois, qui tiroient

leur origine des Phocéens, peuples de l'Ionie, dans l'Asie mineure, ne parloient pas seulement Grec, mais ils mirent encore l'étude du Grec en si grande vogue dans les Gaules, que les formules mêmes des contrats s'écrivoient en Grec. Ils persuaderent même aux plus nobles d'entre les Romains de venir à Marseille apprendre cette langue, au lieu d'aller à Athènes. Les Romains & les Gaulois, qui venoient étudier à Marseille, y apporterent leur langue, de sorte que Varron, au rapport d'Isidore, dit que les Marseillois avoient trois langues, parce qu'ils parloient Grec, Latin & Gaulois, c'est-à-dire, Celte. Les Rhodiens, dans Tite-Live, disent qu'ils avoient appris que les Marseillois étoient honorés & considérés par les Romains, autant que s'ils demeuroient au milieu de la Grece; que non seulement la communication avec leurs voisins, n'avoit ni changé, ni corrompu le son de leur langue & leur manière de s'habiller; mais, même leurs mœurs, leurs loix, leur génie n'en avoient souffert aucune altération.

Plusieurs ont cru que la langue Grecque avoit été en usage, non seulement chez les Marseillois, mais encore chez les autres peuples des Gaules. Ils appuient leur sentiment sur l'autorité de César, qui assure qu'on avoit trouvé dans le camp des Helvétiens, des tables écrites en lettres Grecques, & qu'on les lui avoit apportées. Mais, par ces lettres Grecques, César n'entend pas la langue Grecque, mais seulement les caractères Grecs, ou il se contredit lui-même; car, si les Gaulois sçavoient le Grec, & qu'ils se servissent non seulement des caractères Grecs, mais de la langue Grecque, pourquoi César envoie-t-il à Cicéron une lettre écrite en Grec, de peur que si cette lettre est interceptée, les Gaulois ne connoissent ses intentions? César en cet endroit se sert aussi de ces mots, *lettres Grecques;* mais, elles signifient nécessairement la langue Grecque, au lieu que dans l'endroit précédent elles doivent s'entendre des caractères Grecs. On cite un autre passage de César, où en parlant de la doctrine des Druides, il dit qu'ils croyoient qu'il n'étoit pas permis de rien écrire de leurs dogmes, au lieu que dans presque toutes les autres choses, & dans les comptes, tant publics que particuliers, ils se servoient de lettres Grecques. Il est évident qu'il ne s'agit pas ici de langue, mais de caractères, & qu'on oppose seulement la coûtume de ne rien coucher par écrit de ce qui concernoit la religion, à la coûtume d'écrire les choses qui regardoient le civil.

X V I.

Mariages des Gaulois.

La Polygamie étoit en usage parmi eux, au moins pour les nobles & les grands. Leurs ma-

riages étoient très-féconds ; ce qui venoit sans doute de la vie simple & laborieuse qu'ils menoient, hommes & femmes. De-là, cette multiplication prodigieuse, qui obligeoit à détacher de tems en tems comme des essains, qui allassent chercher fortune ailleurs; parce que le trop grand nombre des habitans surchargeoit une terre, qui est pourtant l'une des plus fertiles du monde entier.

Quand un pere vouloit marier sa fille, il donnoit un grand repas, auquel il invitoit un grand nombre de personnes, & même les étrangers. Après le repas, on faisoit venir la fille, & elle choisissoit pour époux celui des convives à qui elle présentoit de l'eau. Le mari, en recevant la dot de sa femme, y ajoûtoit une pareille somme de son bien. On mettoit le tout ensemble, on le faisoit profiter, & on en réservoit les fruits. Après la mort de l'un des deux, le tout étoit pour le survivant, avec les fruits qui en provenoient. Les maris avoient droit de vie & de mort sur leurs femmes, aussi-bien que sur leurs enfans.

Lorsque quelque homme de considération mouroit, ses proches parens s'assembloient. Si la femme étoient soupçonnée d'avoir contribué à la mort de son mari, on la mettoit à la question, comme on auroit fait un esclave ; & si elle étoit trouvée coupable, on la faisoit mourir cruellement par le feu & par toutes sortes de supplices.

Les enfans ne paroissoient pas devant leurs peres, qu'ils ne fussent déjà grands & en état de porter les armes. On regardoit comme une chose honteuse que des enfans dans leur bas âge parussent en public, en présence de leurs peres.

XVII.

Qualités des femmes Gauloises.

Les femmes, non seulement égaloient leurs maris en grandeur, mais elles ne leur cédoient pas même en courage. Avant que les Gaulois passassent en Italie, ils étoient tourmentés d'une cruelle guerre civile. Leurs femmes se jetterent au milieu des armées, & après avoir pris connoissance du sujet de leurs querelles, elles terminerent leurs différends avec tant d'équité, que la paix fut bientôt rétablie dans les villes & dans les familles. Les Gaulois, depuis ce tems-là, conserverent la coûtume d'admettre leurs femmes dans leurs conseils, lorsqu'il s'agissoit de guerre ou de paix, & de terminer par leur entremise, les différends qui leur survenoient avec leurs alliés. C'est pour cela que le traité qu'ils firent avec Annibal, portoit que si les Gaulois se plaignoient des Carthaginois, la décision en seroit dévolue au commandant des Carthaginois ; mais que si les Carthaginois accusoient les Gaulois, on s'en tiendroit au jugement des femmes des Gaulois.

XVIII.

Soins que les Gaulois prenoient de leurs cheveux & de leur barbe.

Les Gaulois étoient fort blancs & de grande taille. Ils avoient les cheveux naturellement roux, & ils usoient d'artifice pour augmenter cette couleur. Ils les lavoient fréquemment dans une espèce de lessive de chaux; & ils les rendoient aussi plus luisans, en les retirant sur le sommet de la tête & des temples. Par ce moyen, leurs cheveux s'épaississoient tellement, qu'il ressembloient aux crins des chevaux. Quelques-uns se rasoient la barbe. D'autres la portoient médiocrement longue. Les nobles se rasoient les joues, & portoient néanmoins des moustaches, qui leur couvroient toute la bouche. C'est pourquoi, lorsqu'ils mangeoient, leur viande s'embarrassoit dans leurs moustaches, & lorsqu'ils buvoient, elles leur servoient comme de chausses, pour filtrer leur boisson.

XIX.

Repas des Gaulois.

Ils ne prenoient pas leurs repas assis sur des chaises; mais, ils se couchoient par terre sur des couvertures de peaux de loups & de chiens, & ils étoient servis par leurs enfans de l'un & de l'autre sexe, qui étoient encore dans la première jeunesse. Ils avoient à côté d'eux de grands feux garnis de chaudières & de broches, où ils faisoient cuire de gros quartiers de viandes, & ils en présentoient les meilleurs morceaux aux plus distingués. Ils invitoient les étrangers à leurs festins, & à la fin du repas, ils leur demandoient de quel païs ils étoient, & ce qu'ils venoient faire. César parle de cette coûtume des Gaulois d'arrêter les voyageurs, & de les interroger sur ce qu'ils avoient appris dans le païs d'où ils venoient. Ils étoient si crédules, qu'ils prenoient un simple ouï-dire pour une chose sûre. Souvent leurs propos de table faisoient naître des sujets de querelles, & le mépris qu'ils avoient pour la vie, étoit cause qu'ils ne se faisoient pas une affaire de s'appeller en duel.

Leurs mets, pour l'ordinaire, étoient du lait & toutes sortes de viandes, sur-tout du porc frais ou salé. Ils étoient grands mangeurs & aimoient fort le vin. Leur boisson ordinaire étoit de l'hydromele, ou ils en faisoient une autre avec de l'orge, laquelle ils appelloient Zythus.

XX.

Habits des Gaulois. Leurs Maisons.

Les Gaulois portoient des habits singuliers; c'étoient des tuniques peintes de toutes sortes de couleurs, & des hauts-de-chausses, qu'ils appelloient brayes. Il n'y avoit cependant que les peuples de la Narbonnoise qui portassent de ces sortes de brayes. Par-dessus leurs

tuniques, ils mettoient une casaque rayée, ou divisée en petits carreaux, épaisse en hiver & légere en été, & ils l'attachoient avec des agraffes. Comme les Gaulois avoient beaucoup d'or chez eux, il servoit à la parure des femmes, & même à celle des hommes. En effet, ils en faisoient non seulement des brasselets qu'ils portoient aux bras & aux poignets, mais encore des colliers extrêmement massifs & même des cuirasses.

Pour éviter la chaleur, ils se logeoient près des forêts & des fleuves. Leurs maisons étoient grandes, rondes, construites d'ais & de claies, avec un grand toit. Elles étoient couvertes de chaume ou de bardeaux de chêne.

X X I.

Valeur guerrière des Gaulois.

Tous les Auteurs conviennent que les Gaulois étoient guerriers, braves, courageux. Ils passoient chez les Romains pour invincibles, & ils les surpassoient en hardiesse & en bravoure. Les Romains les redoutoient si fort, qu'au premier bruit de leur marche, ils faisoient des levées de troupes extraordinaires, ordonnoient des prieres, faisoient des sacrifices, & même, dans la loi qui exemptoit les Prêtres & les vieillards du service militaire, il y avoit une exception particulière pour la guerre des Gaulois.

Cependant, la plûpart de ces Auteurs, pour faire leur cour aux Romains, ne laissent échapper aucune occasion de diminuer la valeur des Gaulois. S'il faut les en croire, les Gaulois ne pouvoient supporter ni le travail, ni le froid, ni le chaud. Ils étoient lâches, mous, sans vigueur. L'ardeur du soleil les faisoit fondre comme de la neige. Au premier choc, c'étoient des lions, non des hommes; au second, ils étoient pires que des femmes. La rage & l'emportement leur tenoient lieu de courage. César, qui connoissoit mieux la valeur des Gaulois, pour avoir eu souvent affaire à eux, leur rend plus de justice. Il donne à leur courage toute la louange qu'il mérite; & tout ce qu'il dit à leur désavantage, c'est qu'ils sont aussi mous à supporter les calamités, que prompts & ardens à entreprendre des guerres. Lui-même s'il n'avoit pas trouvé le moyen de les diviser entr'eux, & de les attaquer les uns après les autres, il ne seroit jamais venu à bout de les subjuguer.

Polybe, en parlant d'un combat où les Gaulois combattirent courageusement, & où ils n'abandonnerent jamais leurs postes, quoiqu'ils fussent tout couverts de coups, avoue que les Romains ne leur furent supérieurs que par la bonté de leurs armes. En effet, les boucliers des Gaulois étoient si petits, qu'ils ne leur couvroient pas le corps. Leurs épées étoient

de mauvaise trempe, elles n'avoient pas de pointe, & l'on ne pouvoit s'en servir que pour frapper de taille. Au premier coup, elles se recourboient, il falloit les redresser avec le pied. D'ailleurs, elles n'étoient bonnes que dans la mêlée. On voit par-là que s'ils avoient combattu à armes égales, ils auroient été invincibles.

XXII.

Milice des Gaulois. Leur manière de faire la guerre. Leurs armes, &c.

Les Gaulois étoient naturellement guerriers ; mais, leur cavalerie valoit mieux que leur infanterie. Les plus septentrionaux, & ceux qui habitoient vers l'Océan, étoient les plus courageux. Il ne se trouva jamais personne parmi les Gaulois, qui se fût coupé le pouce pour ne pas servir. Dans les batailles, ils se servoient de chariots à deux chevaux, ils attaquoient l'ennemi avec des traits qu'ils appelloient *Saunies*, & descendoient ensuite pour aller sur lui avec l'épée. Quelques-uns d'entr'eux bravoient la mort, jusqu'au point de se battre tout nus, n'ayant qu'une ceinture autour du corps. Ils n'étoient nus, selon quelques-uns, que jusqu'au nombril, & il n'y avoit que ceux du premier rang qui combattissent ainsi. Ils menoient avec eux à la guerre des serviteurs de condition libre, mais pauvres, qui dans les combats conduisoient les chariots, & leur servoient de gardes. César appelle ces sortes de gens *Soldures*, & Athénée *Silodures*. L'armée rangée en bataille, les Gaulois s'avançoient & défioient les plus apparens à un combat singulier, en branlant leurs armes pour leur inspirer plus de terreur. Si quelqu'un acceptoit le défi, ils lui vantoient la gloire de leurs ancêtres, & se mettoient sur leurs propres louanges; au contraire, ils rabaissoient autant qu'ils pouvoient leurs adversaires, & par leurs discours, ils lui faisoient perdre courage.

Quelques-uns avoient sur leurs boucliers des figures d'airain en bosse, qui représentoient des animaux, & qui étoient travaillées avec beaucoup d'art. Leurs casques aussi d'airain étoient surmontés de grands panaches pour se faire remarquer davantage. Les uns y mettoient de véritables cornes d'animaux, d'autres, des têtes d'oiseaux ou de bêtes à quatre pieds. Ils se servoient de trompettes, qui rendoient un son barbare & singulier, mais convenable à la guerre. Polybe ajoûte qu'outre le son d'une infinité de trompettes, ils faisoient tous ensemble des cris & des hurlemens épouvantables. La plûpart avoient des cuirasses de fer; au lieu d'épée, ils portoient de longues spathes, qui leur pendoient sur la cuisse droite par des chaînes de fer ou d'airain. Quelques-uns avoient par-dessus leurs habits, des bau-

driers d'or ou d'argent. Ils se servoient aussi de certaines piques, qu'ils appelloient lances, dont le fer avoit une coudée ou plus de longueur, & deux palmes de largeur. Tous ceux des premières cohortes avoient des colliers & des bracelets d'or.

Ils se servoient à la guerre de leurs chiens, & de ceux qu'ils faisoient venir de la grande Bretagne. Leurs femmes, leurs enfans, traînés sur des chariots, les suivoient dans leurs expéditions. Ils avoient coûtume de mener avec eux grand nombre de chariots & beaucoup de bagage. A l'armée ils s'asseyoient sur des bottes de paille, ou sur des fascines. Les soldats Gaulois étoient destinés à garder les Grands. Décimus Brutus, général des Romains, & Bérénice, femme d'Antiochus, roi de Syrie, se faisoient garder par eux. Auguste en donna quatre cens à Hérode, lesquels avoient auparavant servi de gardes à Cléopâtre.

Les Gaulois étoient toujours la ressource des plus foibles. Les rois d'Orient n'entreprenoient point de guerre, qu'ils n'en eussent à leur solde. Étoient-ils chassés de leur trône, aussi-tôt ils avoient recours à eux. Le seul nom de Gaulois imprimoit une si grande terreur, que les Rois achetoient d'eux la paix, avant même que d'être attaqués. Les Gaulois se louoient indifféremment à tout venant, en sorte qu'ils se battoient les uns contre les autres, & s'entre-égorgeoient. Les cohortes Gauloises se révoltoient souvent contre les empereurs Romains, & s'en faisoient redouter. Elles les faisoient & les défaisoient comme bon leur sembloit. Elles avoient coûtume de se mettre en campagne au solstice d'été. Les Gaulois étoient légers & inconstans dans leurs résolutions; ils aimoient ordinairement la nouveauté, & faisoient la guerre pour la moindre chose. Pour marquer qu'ils approuvoient la harangue de leurs chefs, ils avoient coûtume de faire du bruit avec leurs armes.

XXIII.

Les Gaulois se disoient issus du Dieu des morts. Ils commençoient leur jour civil au coucher du soleil.

César fait mention du dieu des morts & des enfers, comme connu des Gaulois. Ils prétendoient même être issus de lui; ce qui ne signifie autre chose, selon la remarque d'un sçavant & judicieux interprête, sinon qu'ils se regardoient comme *Autochthones*, c'est-à-dire, nés dans le païs même qu'ils habitoient. César ajoûte qu'en conséquence de cette origine que les Gaulois s'attribuoient, ils sembloient vouloir honorer les ténebres en comptant les espaces des tems par la nuit & non par les jours. C'étoit en effet la nuit qui donnoit le commencement des mois, des années &

des jours de naissance. Mais, le même interprete observe que cette pratique de renfermer le jour entre deux couchers du soleil, en sorte que la nuit marche la première, n'étoit point particulière aux Gaulois, & qu'elle étoit reçue, non seulement chez les Germains leurs voisins & leurs freres, mais chez les Athéniens & chez les Juifs.

XXIV.

Portrait des Gaulois.

C'est sans doute à cause de la grande célébrité que les Gaulois se sont acquise autrefois, qu'il est fait mention d'eux dans une multitude d'auteurs anciens. Mais, la manière dont ils parlent de ces peuples, varie, pour ainsi dire, à l'infini. Il paroît qu'ils les ont dépeints avec des couleurs plus ou moins vives, selon qu'ils étoient affectés à leur égard. La plûpart des Romains sur-tout, dans le portrait qu'ils tracent de nos premiers peres, montrent une partialité qui est trop sensible, pour ne pas jetter quelque soupçon, que le portrait n'est pas tiré d'après nature.

Tite-Live, par exemple, nous représente par-tout les Gaulois comme un peuple barbare, féroce, furieux dans sa colère, endurci au froid, mais incapable de supporter les chaleurs & les travaux, dont les armées nombreuses, sans discipline, & plus propres à répandre de vaines terreurs, qu'à donner des batailles, remplissoient tous les lieux d'alentour de leurs chants barbares, de leurs cris & d'un bruit épouvantable. S'ils sont victorieux à la journée d'Allia, selon Tite-Live, ils ne doivent la victoire qu'à la colère des dieux, qui répandent l'esprit de vertige sur les généraux de Rome, & une terreur panique dans toute l'armée. » Que cette » multitude, fait-il dire par » Camille aux Ardéates, ne » vous étonne pas. Ces grands » corps n'ont que l'apparence. » Leur courage n'est qu'une » fougue qui s'éteint en un ins- » tant. Au premier choc, ils » sont plus que des hommes; » mais, dans la mêlée, ils » sont moins que des femmes. » Qu'ont-ils fait depuis la ba- » taille & la prise de la ville » qui leur a été abandonnée? » Ils ont voulu attaquer le Ca- » pitole qui se défendoit, & » une poignée de soldats Ro- » mains les a repoussés & ren- » versés jusqu'à deux fois. Dé- » jà même rebutés par la lon- » gueur du siège, ils s'éloignent » & se répandent dans la cam- » pagne. Avides de viandes & » de vin, dès qu'ils s'en sont » remplis, & que la nuit ap- » proche, ils se couchent par » terre étendus comme des bê- » tes le long des ruisseaux, » épars çà & là, sans retran- » chemens, sans corps de gar- » des ni sentinelles. « Et pour achever ce portrait, Tite-Live fait encore dire par Camille dans un autre endroit, que

cette nation lâche & insolente dans la prospérité, est encore d'une avarice insatiable & qui ne respecte rien. Les traités, la foi jurée, les sermens solemnels, tout cede, dit-il, au plus vil intérêt.

Strabon, plus équitable, ce me semble, que l'historien Romain, nous donne les Gaulois pour une nation féroce, mais belliqueuse, simple par caractère, mais sans malice. « C'est » pourquoi, quand on vient à » les attaquer, ajoûte Strabon, » on les voit aussi-tôt se réunir » & voler au combat. Leur ex» trême ardeur ne leur per» mettant pas de prendre tou» tes les précautions néces» saires, on les surprend faci» lement, si pour les vaincre » on emploie la ruse & l'arti» fice. Il n'est pas non plus dif» ficile de les attirer au com» bat, lorsqu'on le veut, & » pour quelque raison qu'on le » veuille; & ils n'y apportent » d'autres armes que la force » & la hardiesse. On n'a point » de peine à leur persuader » d'embrasser le meilleur parti » qu'on leur présente. Ils ai» ment les belles lettres, leur » force vient en partie de la » grandeur de leurs corps. Ils » peuvent aisément s'assembler » en grand nombre, à cause de » la simplicité & de la liberté » qui règnent parmi eux. Ils » prennent toujours la défense » de leurs voisins, qui se » croient injustement attaqués. » Aujourd'hui, continue Stra» bon, ils vivent en paix sous » les loix des Romains qui les » ont assujettis. Mais, ils ont » été dans les tems passés tels » que nous venons de les pré» senter. C'est ce qu'attestent » les coûtumes des Germains, » lesquelles se maintiennent en» core dans toute leur vigueur. » Non seulement ces deux peu» ples se ressemblent pour le » caractère & pour les mœurs, » mais ils sont alliés les uns aux » autres, leurs païs n'étant sé» parés que par le fleuve du » Rhin. «

Que l'on mette présentement ces deux portraits en parallelle, on reconnoîtra bientôt l'injustice de l'un & la justice, ou plutôt, s'il est permis d'employer cette expression, la sincérité de l'autre. Au reste, on sera moins frappé du portrait des Gaulois que Tite-Live nous a laissé, si l'on fait attention que cet Historien, d'ailleurs l'un des meilleurs dont les ouvrages soient parvenus jusqu'à nous, étoit sans doute alors occupé de la prise de Rome par les Gaulois; c'est-à-dire, que pour flatter la vanité des Romains, il a cherché à couvrir, ou du moins à diminuer leur honte, au préjudice de leurs ennemis.

César, à peu de chose près, se joint à Tite-Live dans le jugement qu'il porte des Gaulois. » Ils sont prompts, dit-il, à » prendre les armes; mais, ils » perdent cœur au premier dé» savantage, & manquent de » force & de résolution dans

» l'adversité. « Le témoignage de ce dernier nous semble aussi suspect que celui de Tite-Live. Comme Romain, il étoit également intéressé à rabattre du mérite de ses ennemis, qui lui donnerent à lui-même bien de l'exercice, avant que d'être soumis. Selon Appien d'Alexandrie, jusqu'à l'époque de leur soumission, le peuple Romain les avoit tellement appréhendés, que dans la loi qui exemptoit les Prêtres & les vieillards du service militaire, il y avoit une exception pour la guerre des Gaulois. Aussi étoient-ils, au rapport de l'empereur Julien, regardés par les anciens Romains, comme une nation invincible, en sorte qu'ils ordonnoient des prieres publiques, & offroient des sacrifices, dès qu'ils se croyoient menacés de leurs armes.

Ce n'est pas néanmoins que nous veuillions soutenir que les Gaulois n'ont mérité aucun des reproches que leur font Tite-Live & César. Strabon lui-même, qui, sans doute a prétendu leur rendre toute la justice qui leur étoit due, & qui n'avoit point d'intérêt d'agir autrement, ne laisse pas, ainsi qu'on vient de le voir, de les charger, & de leur imputer une certaine férocité. De-là vient apparemment ce que Diodore de Sicile raconte des Gaulois, qu'ils pendoient au cou de leurs chevaux les têtes des soldats qu'ils avoient tués à la guerre; que leurs serviteurs portoient devant eux les dépouilles toutes couvertes du sang des ennemis qu'ils avoient défaits, & qu'ils les suivoient en chantant des chants de joie & de triomphe; qu'ils attachoient ces trophées aux portes de leurs maisons, comme ils le faisoient à l'égard des bêtes féroces qu'ils avoient prises à la chasse; mais que pour les têtes des plus fameux capitaines qu'ils avoient tués à la guerre, ils les frottoient d'huile de Cedre, & les conservoient soigneusement dans des caisses; qu'ils se glorifioient aux yeux des étrangers, à qui ils les montroient avec ostentation, de ce que ni eux, ni aucun de leurs ancêtres, n'avoient voulu changer contre des trésors ces monumens de leurs victoires; qu'on dit enfin qu'il y en a eu quelques-uns qui, par une obstination barbare, avoient refusé de les rendre à ceux mêmes qui leur en offroient le poids en or. Diodore de Sicile ajoûte cette réflexion : » Si d'un » côté une ame généreuse ne » met point à prix d'argent les » marques de la gloire, de l'au- » tre, il est contre l'humanité » de faire la guerre à des enne- » mis morts. «

Le même Historien dit ailleurs des Gaulois, qu'ils étoient terribles à voir, qu'ils avoient la voix grosse & rude, & qu'ils parloient peu dans les compagnies, & toujours d'une manière fort obscure, affectant de laisser à deviner une partie des choses qu'ils vouloient dire;

que l'hyperbole étoit la figure qu'ils employoient le plus souvent, soit pour s'exalter eux-mêmes, soit pour rabaisser leurs adversaires ; que leur son de voix étoit menaçant & fier, qu'ils aimoient dans leurs discours l'enflure & l'exagération jusqu'au tragique, qu'ils étoient cependant spirituels & capables de toute érudition.

Si nous consultons de nouveaux Écrivains, il s'en trouvera qui ne garderont pas plus de ménagement, que la plûpart de ceux qui viennent d'être cités, & qui feront passer les Gaulois pour des gens timides, légers, insolens, rusés, fourbes, cruels, inhumains, aimant à boire & à manger jusqu'à l'excès, d'un caractère dur & sec, à charge à ceux qui les gouvernent, & incapables de supporter la moindre sévérité. D'autres, au contraire leur donneront de la noblesse & du courage, & plusieurs autres belles qualités ; mais, comme l'on ne finiroit pas, si l'on vouloit rapporter en détail tout ce que les Anciens racontent des Gaulois, soit en bien, soit en mal, nous bornerons ici nos recherches sur cette matière. Nous croyons en avoir dit assez, pour montrer quel fut le caractère de nos premiers peres, qui n'étoient pas à beaucoup près tels qu'on se l'imagine pour l'ordinaire, parce qu'on n'en juge que d'après des Auteurs intéressés à les dépeindre de la sorte. S'ils ont fait paroître de la férocité dans certaines occasions, ils ne laissoient pas d'avoir des sentimens d'humanité. Si on les a vus porter l'avarice jusqu'à vouloir dépouiller des temples, on les a vu aussi montrer une ame noble & généreuse. On peut en appeller à leur conduite après la ruine de Rome. Devenus les arbitres du sort des Romains, ils rendirent, comme l'a très-bien prouvé M. Mélot de l'Académie des Belles Lettres contre le sentiment de Tite-Live, ils rendirent, dis-je, la liberté & la ville à ce peuple fameux. S'ils ont usé quelquefois de ruse & d'artifice à la guerre, ils l'ont souvent faite en gens de cœur. La timidité & la lâcheté que quelque-uns leur reprochent, étoient compensées par la hardiesse & le courage que d'autres leur donnent. Leur candeur & leur simplicité tempéroient la sécheresse & la dureté qu'on remarquoit en eux. En un mot, l'empressement avec lequel ils voloient au secours de leurs voisins injustement opprimés, sera toujours un témoignage non suspect de cette bonté qui fut le fond de leur caractère, & qui est encore de nos jours le fond de celui de leurs descendans.

XXV.

Observations touchant les Celtes en particulier.

On attribue aux Gaulois bien des choses, que les Auteurs ne disent que des Celtes en général. Mais, comme ces Auteurs

donnent une très-grande étendue à la Celtique, & qu'ils comprennent sous ce nom presque tous les païs septentrionaux & occidentaux, ce qu'ils disent des Celtes, convient moins aux Gaulois qu'aux autres nations Celtiques.

Les Celtes avoient plus de vénération pour les Dioscures, que pour les autres dieux. Ils ne donnoient qu'un vêtement très-mince à leurs enfans, dès qu'ils naissoient. Pour s'assurer de la fidélité de leurs femmes, ils mettoient sur un bouclier les enfans nouvellement nés, & les exposoient ainsi sur le Rhin; si les enfans étoient légitimes, l'eau les soutenoit; s'ils ne l'étoient pas, les flots les engloutissoient.

Les Celtes prenoient leurs repas assis sur du foin, & mettoient leurs mets sur des tables de bois un peu élevées de terre. Les mets consistoient en un peu de pain, & beaucoup de viande cuite dans l'eau ou sur des charbons, ou bien rôtie à la broche. Le tout étoit servi proprement. Mais, à la manière des lions, ils prenoient à deux mains de gros morceaux de viande, & mordoient dedans. S'il se trouvoit quelque chose de difficile à détacher, ils le coupoient avec un petit couteau, qui étoit attaché à la gaîne de leur épée, dans un étui particulier. Ceux, qui habitoient près du fleuve ou sur les bords de la Méditerranée & de l'Océan, servoient du poisson, cuit dans le sel, le vinaigre & le cumin, & ils mêloient le tout dans leur boisson. Ils ne se servoient pas d'huile, parce qu'elle étoit rare chez eux, & que n'y étant pas accoûtumés, elle leur paroissoit dégoûtante.

Quand ils étoient plusieurs convives, ils s'asseyoient en rond, & mettoient dans le milieu le plus distingué de la compagnie, c'est-à-dire, celui qui l'emportoit sur les autres, soit en exploits militaires, soit en noblesse, soit en richesses. Le maître du logis se plaçoit auprès de lui, & les autres se mettoient des deux côtés, chacun selon leur rang. Leurs serviteurs leur donnoient à boire dans des vases de terre ou d'argent. Les plats étoient de la même manière; il y en avoit aussi de cuivre, & même de bois ou d'osier. Les riches buvoient du vin, qu'ils faisoient venir d'Italie ou de Marseille; ils le buvoient ordinairement pur, quelquefois ils y mettoient de l'eau. La boisson des pauvres s'appelloit zythus; elle étoit composée de froment & de miel; plusieurs n'y mettoient point de miel; pour lors, elle se nommoit corma. Ils buvoient tous dans le même vase; ils n'en prenoient pas à la fois plus d'un verre, mais ils y revenoient souvent.

Il leur arrivoit quelquefois de se battre dans leurs festins; d'abord, ce n'étoit que jeu, que badinerie, & ils ne se battoient, pour ainsi dire, que du

bout des doigts. Mais ensuite, dès qu'ils étoient un peu échauffés, ils se battoient tout de bon, & si on ne les séparoit pas, ils s'égorgeoient fort bien. Dans des tems plus reculés, la cuisse des animaux qu'on servoit sur table, étoit pour le plus distingué de la compagnie. Si quelqu'autre s'avisoit de la prendre, alors les deux contendans se battoient jusqu'à la mort de l'un ou de l'autre. Quelques-uns pour de l'or ou de l'argent, qu'ils recevoient sur le théatre, d'autres pour un certain nombre de pièces de vin, qu'ils avoient soin auparavant de distribuer à leurs amis, se laissoient couper la gorge.

Les Celtes avoient chez eux un poison si subtil, que les chasseurs, lorsqu'ils avoient tué un cerf ou quelqu'autre animal, accouroient au plutôt, & coupoient l'endroit blessé, de peur que le venin, venant à gagner l'animal, ne le putréfiât, & ne fût plus bon à manger; mais, ils avoient une écorce de chêne pour contre-poison.

Ils ne craignoient ni les tempêtes, ni les tremblemens de terre, & prenoient leurs armes pour aller à la rencontre des flots. Ils affrontoient les dangers; c'est pourquoi, ils faisoient des chansons en l'honneur de ceux qui étoient morts courageusement à la guerre. Ils combattoient la couronne sur la tête. Ils érigeoient des trophées, & se glorifiant de leurs belles actions, ils laissoient à la postérité des monumens de leur valeur, à la manière des Grecs. Ils regardoient comme une chose si honteuse de fuir, que souvent quand les maisons crouloient, tomboient, brûloient, ils ne bougeoient point de place. Quelques-uns attendoient de pied ferme le débordement de la mer; d'autres se jettoient dans les flots tout armés. Ils nourrissoient de poissons, les bœufs & les chevaux. Ils avoient grand soin de s'empêcher de devenir gras ou ventrus; car, lorsqu'un jeune homme excédoit une certaine mesure, il étoit condamné à une amende pécuniaire.

XXVI.

Diverses particularités concernant le gouvernement des Gaulois.

Les Gaules étoient divisées en provinces, les provinces en cités. Chaque cité avoit sa ville principale, dont la jurisdiction s'étendoit sur les cantons qui composoient son territoire. Il y avoit des factions, non seulement dans toutes les cités & tous les cantons, mais même presque dans chaque maison. Les chefs de ces factions étoient ceux qui passoient pour avoir le plus d'autorité; ils regloient tout, disposoient de tout, & rien ne se faisoit que par leur volonté. César croit que cela avoit été institué anciennement, pour que le peuple eût un appui contre la puissance des grands; car, ces chefs ne souffroient pas

que ceux de leurs factions fussent opprimés & trompés. S'ils eussent fait autrement, ils n'auroient eu aucune autorité. Ceux qui s'attachoient à leur service, s'appelloient ambactes, cliens, dévoués, ou en langage du païs *Solduries*. Leur condition étoit d'avoir part à la bonne ou mauvaise fortune de ceux qu'ils servoient, & de mourir ou de se tuer avec eux, s'ils venoient à périr. César remarque que de mémoire d'homme, il ne s'en étoit pas trouvé un seul qui eût manqué à ce devoir. Non seulement les Rois avoient de ces sortes de gens à leur service, mais encore ceux qu'on appelloit chevaliers ; & plus ils étoient puissans, plus ils en avoient. Adcantuannus, roi des Sotiates, en avoit six cens.

Il y avoit deux partis dans chaque cité, & il naissoit presque toujours des contestations, lorsqu'il s'agissoit de faire un Roi ou un souverain, chaque parti élisant le sien. Les Eduens créoient tous les ans un magistrat, qu'ils appelloient Vergobret, & qui avoit sur ses sujets droit de vie & de mort. Ce magistrat ne pouvoit être élu que par les prêtres, & il falloit que ce fût au tems & au lieu marqué. Les loix non seulement défendoient de créer deux magistrats de la même famille, pendant la vie de l'un & de l'autre; elles ne souffroient pas même qu'ils fussent ensemble du nombre des sénateurs. Ce fut pour cela que César déposa Cotus, que son frere Védéliacus avoit fait élire en cachette avec peu de personnes, hors du lieu & du tems marqués; & qu'il donna la souveraine puissance à Convictolane, qui avoit été, selon la coûtume, créé par les prêtres. Ce magistrat ne pouvoit pas sortir des limites de la cité.

Les Rois règnoient toute leur vie ; le royaume n'étoit pas héréditaire ; cependant, après la mort d'un Roi, les premiers de la cité choisissoient ordinairement en sa place un de ses enfans ou de ses proches. Les ancêtres de Tasgétius, que César fit roi des Carnutes, avoient règné dans cette cité. Cavarinus, que César donna pour roi aux Sénonois, avoit eu aussi ses ancêtres pour prédécesseurs; & même son frere Moritasgus règnoit dans cette cité, lorsque César vint dans les Gaules. Les Gaulois, qui avoient toujours eu la liberté de se choisir des Rois, souffroient fort impatiemment que César se mêlât de leur en donner. Aussi les Carnutes tuerent-ils Tasgétius au bout de trois ans ; & les Sénonois, n'ayant pu tuer Cavarinus, le chasserent du trône & de sa maison. Quand César vint dans le païs des Trévires, Cingétorix & Induciomarus se disputoient la souveraineté; mais, les Trévires obéirent toujours à Induciomarus, & après sa mort ils donnerent le commandement à ses proches. Il arrivoit ordinairement que ceux,

qui étoient les plus puissans, & qui avoient de quoi lever des troupes, s'emparoient de la royauté. Mais, Celtillus, Arverne, qui avoit eu le commandement de toutes les Gaules, fut tué pour avoir affecté la royauté dans sa cité.

Quoique chaque cité eût son Roi, & qu'elles ne dépendissent pas les unes des autres; cependant, elles s'allioient ensemble pour fortifier leur parti, & se mettre en état de résister à ceux qui les attaqueroient. Les Arvernes s'étoient attaché les Séquanois. Les Rhémois & les Soissonnois ne faisoient, pour ainsi dire, qu'un seul peuple. Ils avoient mêmes loix, mêmes coûtumes, même gouvernement, mêmes magistrats. Toutes les cités des Belges, s'étant donné entr'elles des ôtages, conspirerent contre le peuple Romain, & donnerent toute la conduite de cette affaire à Galba, roi des Soissonnois. Les Rhémois, qui ne voulurent pas se joindre aux autres Belges, ne purent jamais empêcher les Soissonnois leurs freres & leurs alliés, d'entrer dans cette conspiration.

Il y avoit dans les Gaules, ainsi que nous l'avons déjà observé, deux principales factions, dont les Eduens & les Arvernes étoient les chefs. Il se disputoient depuis long-tems la souveraine autorité dans l'administration des Gaules, & ils tâchoient de s'attirer le plus grand nombre de cités qu'ils pourroient. Enfin, les Arvernes & les Séquanois, se voyant les plus foibles, firent venir des troupes de Germanie, & subjuguerent les Eduens, après avoir passé au fil de l'épée toute leur noblesse. Cette victoire coûta cher aux Séquanois; car, Arioviste, roi des Germains, s'empara de la meilleure partie de leur païs, & leur commanda de sortir de celle qui leur restoit. A peine César fut-il arrivé dans les Gaules, que les choses changerent de face. Les Eduens prirent le dessus, & les Arvernes avec les Séquanois furent obligés d'abandonner la souveraineté. Les Romains leur succéderent, & ceux qui, à cause d'anciennes inimitiés, ne pouvoient se joindre aux Eduens, se donnerent aux Rhémois. Ceux-ci eurent grand soin de cultiver & de défendre leurs alliés, & de conserver leur nouvelle autorité; en sorte cependant que les Eduens avoient un pouvoir bien plus grand, & que les Rhémois ne tenoient que le second rang. Les cités, qui se donnoient à une des principales factions, lui payoient un certain tribut; & même lorsque deux cités avoient guerre l'une contre l'autre, celle qui avoit le dessous devenoit tributaire de l'autre, & lui donnoit des ôtages. Ambiorix, roi ou chef des Eburons, témoigne l'obligation qu'il avoit à César, de ce qu'il l'avoit déchargé du tribut, qu'il avoit coûtume de payer aux

Atuatiques, ses voisins, & de ce qu'il lui avoit renvoyé son fils & son neveu, qu'ils avoient eus en ôtages, & qu'ils avoient tenus dans les fers.

Quand une cité avoit une affaire importante, ou qu'elle étoit attaquée par une cité voisine ou par d'autres ennemis, le Roi indiquoit une assemblée, qu'on convoquoit au son des trompettes. Elle n'étoit ordinairement composée que des nobles de la cité; car, comme le remarque César, il n'y avoit dans toute la Gaule que deux sortes de gens, qui fussent honorés & distingués, les Druides & les chevaliers. Le peuple étoit regardé presque comme des esclaves; il n'osoit rien entreprendre, & on ne le consultoit en rien. Cependant, César nous apprend lui-même que le peuple quelquefois avoit grande part aux affaires, & que souvent il faisoit pencher la balance. Liscus, Vergobret des Eduens, déclare à César qu'il y en avoit plusieurs dans sa cité qui avoient un grand crédit auprès du peuple, & qui, tout particuliers qu'ils étoient, avoient plus d'autorité que les magistrats mêmes; & que c'étoient ceux-là qui détournoient le peuple de fournir le bled, que les Eduens avoient promis. Dumnorix étoit de ce nombre. Il avoit gagné le peuple par ses largesses, & par ce moyen tenoit depuis plusieurs années les grosses fermes à bon marché, parce que personne n'osoit mettre l'enchere sur lui. Ambiorix, commandant des Eburons, pour s'excuser de ce qu'il avoit attaqué le camp des Romains, dit qu'il l'avoit fait malgré lui & contraint par sa cité, & que le commandement, dont il étoit chargé, ne lui donnoit pas plus de droit sur le peuple, que le peuple n'en avoit sur lui.

Lorsqu'il s'agissoit de guerre, l'on indiquoit une assemblée armée. C'étoit une loi commune que tous les jeunes en âge de puberté, s'y rendissent en armes; & celui qui y arrivoit le dernier, étoit tué en présence de tous les autres, après avoir souffert toutes sortes de tourmens. Quand on eut appris que Labiénus étoit venu camper auprès de Paris, aussitôt les cités voisines assemblerent leurs troupes, & en donnerent le commandement à Camulogénus Aulerque. Lorsqu'il arrivoit une affaire de la dernière conséquence, qui demandât qu'on la fît sçavoir à toutes les cités des Gaules, ils la publioient dans les champs & dans les cantons, en criant de toute leur force; & la nouvelle se communiquoit ainsi des uns aux autres. César observe que par ce moyen, ce qui s'étoit passé à Orléans au lever du soleil, fut sçu dans l'Auvergne avant neuf heures du soir, quoiqu'il y eût plus de cinquante lieues de distance.

Quand il s'agissoit des affaires générales de toute la Gaule, on indiquoit une assemblée

générale pour un certain jour; à laquelle toutes les cités étoient obligées d'envoyer leurs députés. C'étoient ordinairement les Eduens, qui, comme étant la faction principale, & celle qui avoit le plus d'autorité, convoquoient l'assemblée, & en indiquoient le jour & le lieu. Chacun s'obligeoit par serment à garder le secret & à ne révéler ce qui s'étoit passé dans l'assemblée, qu'à ceux à qui on étoit convenu de le dire. Ceux qui y manquoient étoient punis très-séverement. Vercingétorix, Arverne, s'étant fait déclarer roi par une poignée de gueux & de bandits qu'il avoit ramassés dans la campagne, fit soulever un grand nombre de cités, qui, d'un commun consentement, lui déférerent le commandement. Les Eduens, quelque tems après, quitterent aussi le parti de César; & ils firent prier Vercingétorix de venir les trouver, afin de prendre ensemble les mesures nécessaires pour soutenir la guerre. Vercingétorix étant venu au rendez-vous, les Eduens prétendirent avoir le commandement & la principale conduite de la guerre; mais, comme on leur disputoit leur prétention, on indiqua à Autun une assemblée de toute la Gaule. On y vint de tous les côtés, & la décision de cette affaire fut abandonnée à la multitude, qui, d'un consentement unanime, donna le commandement à Vercingétorix. Les Eduens furent très-piqués de ce choix; mais, comme ils étoient engagés dans la guerre, ils n'oserent se séparer des autres. Eporédorix & Virdumarus, jeunes Eduens de grande espérance, obéirent bien malgré eux à Vercingétorix.

Les Rhémois & les Lingonois ne vinrent pas à cette assemblée, parce qu'ils suivoient le parti des Romains. Les Trévires ne s'y rendirent point non plus, parce qu'ils étoient trop éloignés & que les Germains les tenoient en échec. Pendant qu'on faisoit le siege d'Alésie, Vercingétorix envoya des ambassadeurs à toutes les cités des Gaules, demandant qu'on lui envoyât tous ceux, qui pouvoient porter les armes. Les Gaulois, ayant assemblé les principaux des cités, ne jugerent pas à propos d'envoyer à Vercingétorix tous ceux qu'il demandoit; mais, ils ordonnerent à chaque cité d'envoyer un certain nombre de troupes. Les Bellovaques ne voulurent pas fournir leur contingent, alléguant pour raison qu'ils feroient la guerre aux Romains en leur nom & en leur maniere, & qu'ils n'obéiroient à personne; cependant, à la priere de Comius, ils envoyerent deux mille hommes. On fit la revue de ces troupes dans le païs des Eduens, & l'on en donna le commandement à Comius Atrebate, à Virdumarus & à Eporédorix tous deux Eduens, & à Ver-

gasillaunus, Arverne ; mais, chaque cité donna à ses commandans des gens choisis, dont ils devoient suivre le conseil.

Il ne faut pas oublier un trait particulier, rapporté par Strabon, & qui regarde les assemblées des Gaulois. Si quelqu'un dans ces assemblées faisoit du bruit, ou troubloit celui qui parloit, l'huissier venoit l'épée à la main, & lui ordonnoit avec menace de se taire; ce qu'il répétoit deux ou trois fois. S'il ne se taisoit pas, l'huissier lui coupoit un grand morceau de son habit, en sorte que le reste devenoit inutile.

XXVII.

De l'état des Lettres dans les Gaules.

Cette matière a été traitée avec beaucoup d'érudition par D. Rivet, dans son ouvrage intitulé, *Histoire Littéraire de la France*. Il examine en quel tems les Gaulois ont commencé à faire usage de l'écriture, de quels caractères ils se sont servis. Il parcourt tous les siècles avant Jesus-Christ. Il parle de toutes les villes où les sciences ont fleuri, & où il y a eu des Académies. Il nous donne le nom de tous les Sçavans Gaulois, qui ont eu quelque réputation. Il dresse le catalogue de leurs écrits, & il en porte son jugement.

Nous pouvons remarquer, avec Diodore de Sicile, que les Gaulois avoient l'esprit fin & délicat, & qu'ils avoient beaucoup de disposition pour toutes les sciences. César nous les donne pour des gens adroits & propres à imiter & à faire tout ce qu'on leur montreroit. Les Druides, les Bardes, les Vates, dont nous avons parlé, & dont nous avons rapporté les fonctions, sont une grande preuve que la Théologie, la Philosophie, l'Astronomie, la Poësie, & les autres sciences étoient cultivées dans les Gaules; & même saint Clément d'Alexandrie veut que les Gaulois aient précédé les Grecs dans la connoissance & la profession publique de la Philosophie. Nous ne sommes pas en cela de son avis, & nous croyons au contraire, que les Gaulois ont beaucoup emprunté des Marseillois, qui étoient Grecs d'origine. Non seulement les Gaulois, mais encore les Romains, venoient en foule à Marseille pour s'y instruire.

Nous apprenons de Strabon que les villes des Gaules, à l'exemple de Marseille, gageoient des Professeurs pour enseigner en public & en particulier. Il ne nomme pas ces villes; mais, il n'y a pas lieu de douter qu'il n'y eût dès-lors autant d'écoles publiques qu'il y avoit des villes principales. Narbonne, Arles, Vienne, Toulouse, Autun, Lyon, Nîmes, Treves, Bourdeaux, & un grand nombre d'autres villes, sans parler de celles de la Gaule Cisalpine, cultivoient les

ſciences, & ont produit de grands hommes. L'empereur Claude témoigne dans Tacite, qu'il étoit ſorti des hommes illuſtres de la Gaule Narbonnoiſe. Martial ſe félicite de ce que ſes poëſies faiſoient les délices de Vienne; qu'elles étoient entre les mains de tout le monde; que les femmes les liſoient ainſi que les vieillards, les jeunes gens & même les enfans. On croit que Toulouſe étoit appellée *Palladia*, à cauſe des lettres qu'on y cultivoit. Il y avoit à Autun des écoles appellées Ménianes, qui étoient célebres & fameuſes, tant par la beauté de leurs édifices, que par le grand concours des étudians. Dès le tems de Tibere, les enfans des meilleures familles des Gaules y alloient étudier les Belles Lettres.

On célébroit à Lyon tous les ans une fête à l'autel d'Auguſte. On dit que les Orateurs & les Poëtes, à l'envi les uns des autres, y récitoient leurs pièces écrites, ou en Latin, ou en Grec; que ceux qui étoient vaincus, étoient obligés de fournir le prix dû aux victorieux, & que ceux qui avoient tout-à-fait mal réuſſi, étoient condamnés à effacer leurs pièces avec une éponge ou avec leur langue, s'ils n'aimoient mieux ſe ſoumettre à la férule, ou être jettés dans le Rhône. D'où vient que Juvénal compare un homme pâle & défait, ou à celui qui a marché pieds nus ſur un ſerpent, ou à un Auteur qui avoit à déclamer devant l'autel d'Auguſte.

Du tems de ſaint Jérôme, après qu'on avoit étudié dans la Gaule, où les Lettres étoient très-floriſſantes, on alloit à Rome pour aſſaiſonner de la gravité Romaine, l'abondance & la netteté du diſcours Gaulois. La Gaule, dit le même ſaint Jérôme, eſt la ſeule qui n'ait point eu de monſtres; mais elle a toujours été féconde en hommes courageux & très-éloquens. C'eſt elle, ſelon Juvénal, qui a formé les Avocats & les Juriſconſultes de la grande Bretagne. L'Eſpagne, Rome même, avoient des Profeſſeurs Gaulois.

XXVIII.

Des différens noms de la Gaule.

Les Romains ont appellé Gaule Ciſalpine & Citérieure la partie de l'Italie dont les Gaulois ſe ſont emparés & qu'ils ont habitée. La Gaule Ciſalpine a auſſi été appellée *Togata*, à cauſe qu'on y portoit la Toge, habillement des Romains en tems de paix. Dion Caſſius ajoûte une autre raiſon, parce que, dit-il, cette Gaule paroiſſoit plus pacifique que l'autre. Comme le Pô partageoit cette Gaule en deux parties, l'une s'appelloit Gaule Ciſpadane, & l'autre Gaule Tranſpadane.

Notre Gaule, qui eſt la Gaule proprement dite a été appellée par les Romains Gaule Tranſalpine & Ultérieure, parce qu'elle étoit au-delà des Alpes par rapport à eux. On l'appel-

loit encore la Gaule *Comata*, parce que les Gaulois y portoient les cheveux fort longs. Quelques Auteurs la nomment aussi la Gaule dernière, intérieure & inférieure. La partie méridionale de cette Gaule Transalpine, qu'on nommoit la Gaule ou la province Narbonnoise, s'appelloit *Braccata*, à cause de l'usage des Braies. Les Romains qui s'en étoient rendus maîtres long-tems avant César, l'appelloient la province Romaine. César la nomme notre province, & Appien l'ancienne Gaule. Elle a encore été appellée Bébrycie; mais, c'est une fable qui a donné lieu à ce nom.

XXIX.

Des limites de la Gaule.

Notre Gaule étoit contenue entre l'Océan, la Méditerranée & les Alpes, & s'étendoit depuis les monts Pyrénées jusques aux bords du Rhin. Elle étoit bornée, selon Strabon, au couchant par les Pyrénées, au levant par le Rhin, au septentrion par l'Océan Britannique, au midi par la Méditerranée & les Alpes. Ces bornes ne sont pas assez exactes. Nous la bornons au septentrion par l'Océan Britannique; à l'orient par le Rhin, la grande Germanie, la Rhétie & une partie des Alpes avec l'Italie; au midi par la mer Méditerranée, les Pyrénées & l'Espagne; à l'occident par l'Océan occidental.

XXX.

Des différentes divisions de la Gaule.

Première Division.

César qui a réduit le premier la Gaule sous la puissance des Romains, du moins pour la plus grande partie, la divise en trois parties, qui sont la Belgique, l'Aquitanique & la Celtique. Il ne parle pas de la Narbonnoise, parce qu'elle faisoit déjà partie de l'empire Romain, & qu'il ne fait mention que de la Gaule qu'il avoit subjuguée. La Celtique est, selon lui, séparée de l'Aquitaine par la Garonne, & de la Belgique par la Marne & la Seine; elle commence au Rhône, & elle est contenue entre la Garonne, l'Océan & la frontière de la Belgique; elle va même jusques au Rhin par le moyen des Séquanois & des Helvétiens. La Belgique commence à la frontière de la Celtique, c'est-à-dire, à la Seine & à la Marne, & s'étend jusques à la partie inférieure du Rhin. L'Aquitaine est enfermée entre la Garonne, les Pyrénées & cette partie de l'Océan qui regarde l'Espagne. Tout le reste jusques aux Alpes étoit pour la Gaule Narbonnoise. . . .

Voici par ordre alphabétique une liste des peuples que César nomme dans ses Commentaires. Mais, en rapportant cet-

te liste, nous ne prétendons pas en garantir entièrement l'exactitude.

Aduatici,
Ædui,
Albici,
Allobroges,
Ambarri,
Ambialites,
Ambiani,
Ambibarri,
Andes,
Antuates,
Arecomici, *partie des* Volcæ,
Armoricæ civitates,
Arverni,
Atrebates,
Aulerci,
Auscii,
Batavi,
Belgæ,
Bellocasses,
Bellovaci,
Bigerrones,
Bituriges,
Boii,
Brannovices,
Cadetes,
Cadurci,
Cæresi,
Caletes,
Carnutes,
Caturiges,
Cenomani, *partie des* Aulerci,
Centurones, *en Tarentaise*,
Centrones, *aux païs-bas, les mêmes qu'*Eburones,
Cocosates,
Condrusi,
Curiosolitæ,
Diablintes, *partie des* Aulerci,
Eburones,
Eburovices, *partie des* Aulerci,
Elusates,
Essui,
Gabali,
Garites,
Garoceli,
Garumni,
Gorduni,
Grudii,
Heleuteri,
Helvetii,
Helvii,
Latobroci,
Lemovices,
Lepontii,
Levaci,
Leuci,
Lexovii,
Lingones,
Mandubii,
Menapii,
Morini,
Namnetes,
Nantuates,
Nemetes,
Nervii,
Nitiobriges,
Osismii,
Pæmani,
Parisii,
Petrocorii,
Pictones,
Pleumosii,
Preciani,
Rauraci,
Rhedones,
Rhemi,
Ruteni,
Santones,
Sebusiani, *ou* Segusiani,
Segni,
Senones,
Sequani,
Sesuvii, *ou* Sesui,
Sotiates, *ou* Sontiates,
Suessiones,
Tarbelli,
Tarusates,
Tectosages, *partie des* Volcæ,
Tolosates,
Treviri,
Tribocci,
Tullingi,
Turones,
Vangiones,
Vellauni,
Vellocasses,
Unelli,
Veneti,
Veragri,
Veromandui,
Vocates,
Vocontii,
Volcæ, *divisés en* Tectosages & Arecomici.

Seconde

Seconde Division.

Auguste a divisé les Gaules en quatre parties, qui sont la Belgique, la Celtique ou Lyonnoise l'Aquitanique & la Narbonnoise; & pour rendre ces parties plus égales, il a retiré de la Celtique quatorze nations qu'il a attribuées à l'Aquitaine, & il a ajoûté à la Belgique les Séquanois & les Helvétiens. Pline & Ptolémée ont suivi cette division, dont Strabon parle le premier. Il y a lieu de s'étonner que Pomponius Méla ne la suivie pas, puisqu'il est postérieur à Auguste.

Troisième Division.

Tacite, en parlant de ce qui s'est passé sous l'empereur Othon, fait mention des deux Germanies; les uns pensent que ces deux provinces ont été démembrées de la Belgique peu après Auguste; les autres rapportent ce démembrement au règne de Néron.

Autres Divisions.

Il est difficile de marquer au juste le tems des autres divisions de la Gaule. Elles auront été faites peu à peu sous différens Empereurs, en sorte que sous Honorius, le nombre des provinces étoit crû jusques à dix-sept. Vopiscus, qui écrivoit avant la fin du troisième siècle, dit que les tyrans Procule & Bonose avoient attiré à leur parti les Bretagnes, les Espagnes & les provinces de la Gaule Narbonnoise. Comme la révolte de ces tyrans arriva l'an 280, il paroît que la Viennoise étoit déjà cette année séparée de la Narbonnoise, & qu'elle faisoit une province particulière. Une inscription rapportée par Gruter, pag. 166, nous apprend que la Séquanoise étoit une province séparée de la Belgique sous l'empire de Dioclétien. Lactance, ou l'auteur du livre de la mort des Persécuteurs, dit que sous cet Empereur les provinces de l'Empire furent partagées. Aussi lui attribue-t-on l'érection de la Séquanoise, de la seconde Belgique, de la Novempopulanie & de la Lyonnoise seconde. Il est fait mention de cette dernière dans une loi du code Théodosien de l'an 312. On comptoit donc onze provinces sous l'empire de Dioclétien. On croit que l'empereur Constantin, en instituant les quatre préfets du Prétoire de l'Empire, a uni aux Gaules les deux provinces des Alpes maritimes & des Alpes Grecques; ce qui feroit treize provinces.

L'Aquitaine n'étoit pas encore divisée en deux provinces en 358; car, saint Hilaire, en adressant cette année sa lettre des Synodes aux évêques de toutes les provinces des Gaules, ne fait mention que d'une seule Aquitaine. Gruter, page 465, nous donne une inscription de l'an 362, où Saturnin est appellé président de l'Aquitaine; ce qui prouve qu'en cette année 362 l'Aquitaine II n'étoit pas encore érigée en province; elle l'aura sans doute été entre cette

année & l'année 370, puisque Sextus Rufus, dans l'abrégé des gestes du peuple Romain qu'il composa vers l'an 370, parle le premier de l'Aquitaine II, en faisant l'énumération des quatorze provinces des Gaules.

Ammien Marcellin, qui écrivoit après Sextus Rufus, ne nous donne que douze provinces; il omet les Alpes maritimes & l'Aquitaine II. On ne peut pas dire pour l'excuser, que la Notice qu'il donne des provinces des Gaules, soit relative à l'année où Julien vint dans les Gaules; car, outre que les Alpes maritimes faisoient déjà une province en 355, il paroît qu'il parle du tems auquel il écrivoit. *On compte présentement*, dit-il, *telles provinces dans toute l'étendue des Gaules*. Il faut avouer que cet Auteur est ici très-peu exact; car, entr'autres fautes qu'il fait en cet endroit, il attribue à la Lyonnoise I, la ville de Bourges, qui appartenoit à l'Aquitaine I; il donne aux Alpes Grecques Avenches qui étoit de la Séquanoise, & il place dans la Narbonnoise Eause, métropole de la Novempopulanie.

Le concile d'Aquilée de l'an 381 parle pour la première fois de la Narbonnoise II. M. de Marca croit que cette province fut érigée en 375 sous l'empire de Gratien. On met encore sous le règne du même Empereur l'érection des deux provinces Lyonnoises III & Lyonnoise IV. Si nous joignons ces trois dernières provinces aux quatre dont parle Sextus Rufus, nous aurons le nombre des dix-sept provinces, marquées dans l'ancienne Notice que nous a donnée le P. Sirmond, & dans la Notice de l'empire Romain. Dom Martin Bouquet a fait imprimer la première en entier, & a donné seulement des extraits de la seconde.

Il y avoit sur la fin du quatrième siècle de l'église une division des Gaules en Gaules proprement dites & en cinq provinces. Le concile de Valence en 374 est le premier qui parle de cette division; sa lettre synodique est adressée *aux bien-aimés freres évêques établis par les Gaules & les cinq provinces*. L'Empereur Maxime écrit en 385 au pape Sirice, qu'il assemblera un synode ou de toutes les Gaules, ou seulement des cinq provinces. Une loi des empereurs Arcadius & Honorius de l'an 399 est adressée à Proclien, Vicaire des cinq provinces. Enfin, les évêques du concile de Turin en 401 adresserent leur lettre synodique *aux évêques établis dans les Gaules & dans les cinq provinces*. Quelles étoient ces cinq provinces? C'est sur quoi les sçavans sont fort partagés. Nous nous abstenons de rapporter ici leurs différens sentimens; nous nous en tenons à celui du P. Lacarry, qui croit que ces cinq provinces étoient l'Aquitaine, la Novempopulanie, la Narbonnoise, la Viennoise & les

Alpes maritimes. Nous observerons seulement ici, que l'Aquitaine étoit regardée par les Anciens comme un corps séparé des Gaules. Or, cette partie des Gaules, qu'on appelloit l'Aquitaine, ne comprenoit pas seulement l'ancienne Aquitaine, mais encore toute l'ancienne Narbonnoise, comme le prouvent les auteurs de la nouvelle histoire de Languedoc. Ainsi, il paroît que l'on ne doit chercher les cinq provinces, qui faisoient un corps séparé du reste des Gaules, que dans l'ancienne Aquitaine & dans l'ancienne Narbonnoise, comme a fait le P. Lacarry.

La Notice des Gaules, dont nous venons de parler, & qu'on croit avoir été dressée sous le règne de l'empereur Honorius, nous donne une autre division des Gaules; elle les divise en provinces Gallicanes & en sept provinces. Il n'y a aucune difficulté sur le nom de ces sept provinces. La Notice les nomme elle-même; ce sont la Viennoise, les deux Aquitaines, la Novempopulanie, les deux Narbonnoises & les Alpes maritimes. Elles sont les mêmes, comme l'on voit, que les cinq provinces, à l'exception que l'Aquitaine & la Narbonnoise sont chacune séparées en deux. Le pape Zosime reconnoît cette division dans la lettre qu'il écrit en 417 *à tous les évêques établis dans les Gaules & les sept provinces.* L'empereur Honorius, dans sa constitution de l'an 418 adressée à Agricola, préfet du prétoire des Gaules, ordonne aux sept provinces de se trouver à Arles tous les ans; il les nomme en général, & il ne parle que de deux en particulier, qui sont la Novempopulanie & l'Aquitaine II.

La Notice de l'empire Romain, qu'on rapporte au règne de l'empereur Valentinien III, fait mention de sept provinces; mais, on croit qu'il y a faute, & qu'il faut lire, *dix-sept provinces.* La même Notice parle de l'Intendant des finances, & de l'Intendant des biens particuliers *des cinq provinces;* mais, pourquoi ne nomme-t-elle que cinq provinces, puisque les sept avoient été instituées du tems de l'empereur Honorius? Les auteurs de la nouvelle histoire de Languedoc conjecturent, que les Visigoths s'étant déjà rendu maîtres de deux de ces sept provinces, sçavoir, de l'Aquitaine seconde & de la Novempopulanie, les Romains n'en possédoient alors que cinq, & que depuis ce tems-là ils ne se servirent plus que du nom de cinq provinces pour désigner cette partie des Gaules, qu'on regardoit toujours comme faisant un corps distinct du reste de cette portion de l'Empire. Dom Martin Bouquet croit que les cinq & les sept provinces étant la même chose, c'est-à-dire, contenant la même étendue de païs, on les appelloit indifféremment tantôt les cinq, tantôt les sept provinces. En

effet, il eſt certain qu'en 370 l'Aquitaine faiſoit deux provinces, & qu'en 381 la Narbonnoiſe II étoit déjà démembrée, ou de la Narbonnoiſe I, comme il y a plus d'apparence, ou de la Viennoiſe, comme quelques-uns le prétendent. Cependant, le corps ſéparé du reſte des Gaules eſt appellé en 374 les cinq provinces, quoiqu'il y en eût au moins ſix. Il eſt appellé du même nom en 385, 399 & 401, quoique certainement en ces années il fût composé de ſept provinces. Dom Martin Bouquet dit avoir vu une diſſertation manuſcrite de M. Gallet, ancien ſupérieur du ſéminaire de S. Louis, mort curé de Compan au diocèſe de Meaux, où il eſt prouvé par des raiſonnemens ſolides, que la Notice de l'empire Romain a été faite en 401; ce qui confirme ce qu'on vient de dire, que depuis l'établiſſement des ſept provinces, ces mêmes provinces n'ont pas laiſſé dans l'uſage commun d'être appellées les cinq provinces. Si l'on admet l'époque de M. Gallet, c'eſt-à-dire, ſi la Notice de l'empire Romain a été véritablement dreſſée en 401, il ne nous reſte aucun monument depuis cette année, où il ſoit fait mention des cinq provinces; & il eſt probable que peu de tems après l'uſage a prévalu de diviſer les Gaules en Gaules & en ſept provinces.

Le P. Pagi rapporte l'inſtitution des ſept provinces à l'an 402, & l'attribue à Pétrone préfet du prétoire des Gaules. L'inſtitution étoit déjà faite en 381, comme nous l'avons vu ci-deſſus. Pétrone a ſeulement ordonné que les ſept provinces s'aſſembleroient tous les ans dans la ville d'Arles, comme le dit la conſtitution d'Honorius adreſſée à Agricola. On peut donc attribuer à Pétrone, ſinon l'inſtitution, au moins l'*appellation* des ſept provinces. La Notice des Gaules eſt le dernier monument où il ſoit parlé des ſept provinces, les Viſigoths & les autres nations barbares s'en étant emparés, ainſi que du reſte des Gaules. Le P. Pagi, après M. de Marca, a prétendu que les ſept provinces avoient donné leur nom à la Septimanie; mais, D. Vaiſſete, dans ſon hiſtoire de Languedoc, fait voir que ce ſentiment n'eſt pas ſoutenable.

Nous trouvons dans quelques auteurs une autre diviſion de la Gaule; ſçavoir, en citérieure & ultérieure. Nous croyons avec D. Vaiſſete, que nous venons de citer, que cette diviſion eſt la même que la diviſion en Gaule proprement dite & en ſept provinces; & que la Gaule n'étoit citérieure ou ultérieure que relativement; en ſorte qu'on prenoit pour la Gaule ultérieure la partie des Gaules qu'on habitoit, & l'autre pour l'ultérieure.

Pour ne pas entrer dans un plus grand détail ſur la Gaule, nous renverrons aux articles particuliers, pour ce qui re-

garde les différentes parties de ce païs ; sçavoir, l'Aquitaine, la Belgique, la Celtique, &c. *Voyez aussi* France.

GAULE ASIATIQUE, *Gallia Asiatica* ; c'est la même que la Galatie. *Voyez* Galatie.

GAULE CISALPINE, *Gallia Cisalpina. Voyez* Gaule au chiffre XXVIII.

GAULE CITÉRIEURE, *Gallia Citerior. Voyez* l'endroit cité ci-dessus.

GAULE COMATA, *Gallia Comata. Voyez* encore l'endroit cité ci-dessus.

GAULE TOGATA, *Gallia Togata. Voyez* encore cet endroit cité ci-dessus.

GAULE TRANSALPINE ET ULTÉRIEURE, *Gallia Transalpina & Ulterior. Voyez* encore ce même endroit cité ci-dessus.

GAULES, *Galliæ*, terme qui se trouve assez fréquemment ainsi employé en pluriel, pour désigner notre Gaule ou la Gaule Transalpine ; c'est sans doute parce que cette Gaule étoit divisée en plusieurs parties.

GAULOIS, *Galli*, les habitans de la Gaule. *Voyez* Gaule.

GAULOIS [antiquités des]. (*a*) La réflexion fait sentir que les recherches sur les monumens de l'ancienne Gaule, intéressent d'autres hommes que ses propres habitans. Ces recherches sont en effet intimement liées à l'histoire des Romains, qui joueront toujours un grand rôle dans le tableau du monde ; elles peuvent aussi servir à l'intelligence de plusieurs Auteurs. D'ailleurs, les embellissemens que ces mêmes Romains ont faits dans des païs si éloignés de leur capitale, donnent peut-être une idée plus forte de leur magnificence, que les bâtimens qu'ils ont élevés dans Rome. La Géographie peut aussi retirer de très-grands avantages de l'étude détaillée du local ; on sçait combien elle facilite l'intelligence des anciens Auteurs ; mais, comme on ne peut se flatter de retrouver la totalité, les monumens plus ou moins considérables, que l'on découvre dans un lieu, donnent des idées certaines, non seulement de son ancienne existence, mais encore de sa grandeur ou de sa médiocrité. Si le lieu est détruit, ou abandonné, enfin, s'il a changé de nom, on recherche celui qu'il portoit, & l'on emploie, pour y parvenir, ou le secours des anciens Itinéraires, ou celui des Auteurs, ou bien enfin celui des donations faites à l'Église. Bien plus la vue des monumens certifie l'existence d'une habitation ; leur examen donne une idée de son étendue, quelquefois même de sa durée ; enfin, la difficulté redouble l'ardeur pour entreprendre ces sortes de recherches.

Les Gaulois, avant la con-

(*a*) Recueil d'Antiq. par M. le Comt. de Cayl. Tom. III. pag. 321. *& suiv.* T. IV. p. 355, 356.

quête des Romains, sont un objet si peu considérable, par rapport aux arts & aux monumens, & nous avons des lumières si confuses & si peu certaines sur ce qui les regarde en particulier, qu'on ne sçauroit entrer dans aucun détail sur le petit nombre de monumens que l'on croit leur appartenir. La Gaule, devenue Romaine, est un objet plus intéressant. Le nombre des monumens qu'elle renferme est si considérable, qu'il n'est pas étonnant que nous n'ayons à cet égard que quelques histoires particulières de différentes villes. Le dernier siècle a même produit plusieurs bons ouvrages, écrits par des citoyens, dans le dessein d'illustrer leur patrie en particulier. Il faut convenir que l'abondance de la matière étonne, & qu'il faudroit faire une dépense véritablement royale pour remplir cet objet ; mais, chaque instant de retardement diminue l'agrément de l'entreprise ; les altérations & les destructions qui arrivent nécessairement, & dont nous avons la preuve dans l'espace de deux siècles, tems auquel on a commencé à distinguer les objets ; ces altérations, dis-je, ne peuvent se calculer, sur-tout quand le païs est considérablement habité. Les pertes passées sont irréparables ; cependant, je puis assurer, dit M. le comte de Caylus, que malgré ces malheurs, on seroit surpris de la quantité de monumens que l'on découvriroit de tous les côtés. Je m'estimerois heureux, continue-t-il, si le peu qu'il m'a été possible de rassembler, inspiroit à quelque personne éclairée le désir de satisfaire la curiosité, par une Gaule antique.

Les Gaulois, avant que d'être subjugués par les Romains, n'avoient de connoissances acquises, que celles que rapportoient leurs troupes employées au service des nations étrangères. Nous les voyons à la solde des Carthaginois, & porter les armes dans la Grece & dans l'Asie, tantôt soudoyés, & tantôt pour leur propre compte. L'Histoire nous apprend encore leur passage des Alpes, l'établissement qu'ils ont fait dans le voisinage du Pô ; & les monumens nous instruisent de leur communication avec les Étrusques, dont les lumières & les connoissances étoient alors recommandables, mais dont l'avantage ne fut apparemment sensible que pour ceux des Gaulois qui devinrent leurs voisins ; car nous ne voyons point que les Étrusques aient fait aucune impression dans la Gaule proprement dite, soit par rapport au gouvernement civil, soit par rapport à la religion.

L'histoire des monnoies de Philippe, prouve cependant que les Gaulois cherchoient à profiter des pratiques des autres peuples. La grossière imitation de ce que nous appellons *médailles*, qu'ils avoient apportée de la Grece, & dont on peut juger aujourd'hui, nous apprend

en même tems que leurs connoissances dans les arts étoient médiocres. Ils pouvoient mouler & imiter les monnoies, dont apparemment ils avoient été plus frappés que d'aucun autre objet; mais, ils ignoroient l'art & les moyens de représenter une tête différente ; peut-être même que la formation des caractères leur étoit inconnue ; du moins, les Druides ne s'instruisoient eux-mêmes que par le moyen de la mémoire.

GAULON, *ou* GOLAN, (*a*) *Gaulon*, *Golan*, Γαυλὼν, ville célebre de Palestine, située au-de-là du Jourdain. Elle donnoit son nom à une petite province nommée Gaulanite. Elle échut en partage à la demi tribu de Manassé, de-là le Jourdain, & elle fut cédée aux Lévites de la famille de Gerson pour leur demeure, & devint une ville de refuge.

Eusebe dit que de son tems, la ville de Gaulon étoit encore considérable dans la Batanée, ou dans le païs de Basan ; mais, il n'en marque pas précisément la situation. Il est étonnant qu'on sçache si peu la position d'une ville si célebre. Elle étoit dans la haute Galilée, au-delà du Jourdain ; & Judas de Gaulon, chef des Galiléens ou des Hérodiens, en étoit natif. La Gaulanite s'étendoit depuis la Pérée jusques au Liban.

GAULOS, *Gaulos*, Γαῦλος, (*b*) isle de la Méditerranée, située ou nord-ouest de l'isle Mélite, aujourd'hui l'isle de Malte. Pline & Pomponius Méla la nomment Gaulos ; Strabon l'appelle Gaudos. Diodore de Sicile dit Gaulos, comme les Latins. Il ajoûte que quoique voisine de l'isle Mélite, elle est néanmoins absolument entourée de la mer ; que ses ports sont très-commodes, & que c'est aussi une colonie des Phéniciens.

Spon raporte une inscription de Malte, dans laquelle on lit :

CHRESTION AUG. L. PROC.
INSULARUM MELIT. ET
GAUL.

Silius Italicus, parlant de cette isle dit :

..... *Et strato, Gaulon, spectabile ponto.*

Une autre inscription de Malte, rapportée par Spon, nomme les habitans de cette isle *Plebs Gaulitana* ; cependant, on les a aussi nommés *Gaulonitæ*.

Cette isle étant très-près de celle de Malte, a eu les mêmes maîtres & la même destinée ; elle a appartenu successivement aux Carthaginois, aux Romains, à l'empire d'orient, aux Sarazins, & enfin à Roger, Normand, comte de Sicile ; de sorte qu'elle fut une annexe de cette couronne jusqu'à Char-

(*a*) Deuter. c. 4. v. 43. Josu. c. 21. v. 27.

(*b*) Plin. Tom. I. p. 164, 251. Pomp. Mel. p. 152. Strab. p. 277. Diod. Sicul. p. 204. Sili. Ital. L. XIV. v. 274.

les V, qui l'a donna avec l'isle de Malte, en 1530, aux chevaliers de saint Jean de Jérusalem, qui avoient été chassés de Rhodes par les Turcs.

Ce que Diodore de Sicile appelle des ports commodes, sont des Calles; les plus remarquables sont le long de la côte septentrionale, à commencer au cap de Mitrie, qui est à l'ouest; on trouve Calla Bazar, Calla Baiada, Calla di Massaforno, & Calla de Ramela, & quelques autres. La Calle à Migart est à la côte du sud-est, vis-à-vis l'isle de Cuming; celle de Xilendi est à la côte du sud-ouest. Il y a par tout des habitations.

L'isle de Gaulos se nomme aujourd'hui Gorro. Ses habitans l'appellent Gaudisch. Elle n'est séparée de l'isle de Malte que par un canal étroit appellé *Fréo*, [les François disent Frioul] d'une lieue & demie ou deux lieues de large, au milieu duquel sont placées les petites isles, ou les rochers appellés *Comin* & *Cominot*, [le plus grand, qui est un quarré long, est nommé l'isle, l'autre n'est qu'un écueil]. Le circuit de Gaulos est d'environ huit lieues, sa longueur de trois, & sa largeur d'une & demie. Elle est environnée de rochers escarpés & d'écueils, de sorte qu'on n'y peut aborder que difficilement; cependant, le terroir en est assez fertile.

GAULOS, *Gaulos*, (*a*) nom que le Anciens donnoient à une Liburne.

GAULOTUS, *Gaulotus*, (*b*) l'un des trois Rois qui commandoient les Gaulois qui s'étoient établis dans l'Asie mineure. Ces trois Princes vivoient environ 189 ans avant J. C. On dit que Gaulotus ayant résolu de donner du secours aux Tolistoboges, que le consul Cn. Manlius alloit attaquer, laissa les femmes & les enfans chez les Tectosages, qui s'étoient réfugiés sur le mont Magaba, & marcha courageusement aux ennemis qu'il défit.

GAURE, *Gaurus*, (*c*) montagne d'Italie dans la Campanie. Tite-Live, Juvénal & plusieurs autres en font mention. On trouve *Gaurani montes* & *Gaurani saltus* dans quelques Anciens.

Pline parle non seulement de cette montagne, mais encore des vins qu'elle produisoit. Si nous en croyons Scipion Mazella, Napolitain, cette même montagne avoit trois noms différens. La partie occidentale s'appelloit *Gaurus;* la partie orientale *Massicus*, & la partie septentrionale *Falernus*; ainsi, ce que l'on prend pour trois montagnes n'en étoit qu'une seule, dont les parties avoient chacune leur propre nom.

GAURÉLÉE, *Gaureleos*, ville de l'isle d'Andros.

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. T. IV. pag. 219.
(*b*) Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 19.
(*c*) Tit. Lit. L. VII. c. 32. Juven. Satyr. 8. v. 86. Satyr. 9. v. 57. Plin. T. I. p. 716.

(a) L'an de Rome 552, Attale & les Romains étant arrivés au port de cette ville, envoyerent sommer les habitans de se rendre de bonne grace, plutôt que de s'exposer aux dernières extrêmités, en se laissant forcer. Ils répondirent que leur citadelle étant occupée par la garnison des Macédoniens, ils ne pouvoient disposer de leur sort. Ainsi, Attale & L. Apustius débarquerent leurs soldats, & marcherent contre la ville par deux côtés différens; mais, ce qui causa le plus d'effroi à ces Grecs, ce furent les étendards & les armes des Romains qu'ils voyoient pour la première fois, & plus encore le courage & l'ardeur avec lesquels ils s'apperçurent qu'ils attaquoient leurs murailles. Ainsi, ils s'enfuirent dans la citadelle, laissant la ville au pouvoir des ennemis. Ils défendirent ce fort pendant deux jours, plutôt par sa situation naturelle, que par leur courage & leurs armes, & le troisième ils se rendirent après avoir obtenu pour eux & pour la garnison, la liberté de se retirer sans armes à Délium ville de la Béotie. Les Romains céderent cette place au roi Attale, mais ils garderent pour eux tout le butin & les ornemens qu'ils y avoient trouvés. Attale, pour ne pas rester le maître d'une isle déserte, persuada à la plus grande partie des Macédoniens & à quelques Andriens d'y rester. Quelque tems après, ceux même qui s'étoient retirés à Délium y revinrent, attirés par les promesses de ce Prince, & encore plus par l'amour qu'on a naturellement pour sa patrie.

GAURIUM, *Gaurium*, (b) Γαύριον, lieu particulier de l'isle d'Andros. Xénophon dit: » Alcibiade débarqua ses troupes » à Gaurium, qui est dans » l'isle d'Andros. « Ce doit être le même lieu que le port nommé par Tite-Live Gaurélée. *Voyez* Gaurélée.

GAUSAMELES, *Gausamela*, Γαυσαμήλα, (c) le même lieu que Gaugameles. *Voyez* Gaugameles.

GAUSAPE, (d) en Latin, *Gausape*, *Gausapa*, *Gausapum*, étoit un habit fort velu; mais, il ne l'étoit que d'un côté. On le distingue par-là de l'Amphimallum, qui étoit velu des deux côtés. On le portoit pour se garantir du froid. On appelloit encore ainsi des couvertures de lit velues, & certaines nappes aussi velues. On prend encore pour une Gausape l'habit d'un roi captif Dace ou Parthe; il est bordé de peaux. Cette sorte d'habit étoit fort en usage chez les Daces.

GAUTUMNES, *Gautumni*, peuple que Vopiscus met entre ceux que l'empereur Probus défit. Ortélius soupçonne que c'étoit le même peuple que les

(a) Tit. Liv. L. XXXI. c. 45.
(b) Xenoph. p. 440.
(c) Plut. T. I. p. 683.
(d) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. III. pag. 25, 26, 31, 40.

Gothunni de Claudien, & que ce nom eſt compoſé de celui des Goths & de celui des Huns.

GAZA, *Gaza*, Γάζα (*a*) ville de Paleſtine, ſituée à l'extrêmité méridionale du païs entre Aſcalon & Raphia, étoit une des cinq Satrapſes des Philiſtins. Elle fut donnée par Joſué à la tribu de Juda. Dans le texte Hébreu elle eſt nommée Aza ou Haza, que les Septante expriment quelquefois par un G. Étienne de Byzance dit que de ſon tems les Syriens l'appelloient encore Aza.

La ſituation avantageuſe de Gaza a été cauſe qu'elle a été ſujette à pluſieurs révolutions. Elle fut d'abord, ainſi qu'on vient de le dire, ſoumiſe aux Philiſtins, puis aux Hébreux. Elle ſe mit en liberté ſous le règne de Joathan ou d'Achaz. Ézéchias la reconquit. Elle obéit aux Chaldéens, vainqueurs de la Syrie & de la Phénicie. Enſuite elle tomba ſous la puiſſance des Perſes. Ils en étoient les maîtres, lorſqu'Alexandre vint l'aſſiéger.

Ce Prince, après avoir reconnu la nature du lieu, fit faire ſecrétement des conduits ſous terre, à quoi le terrein ſe trouvoit favorable, parce que la mer voiſine y jettoit quantité de ſable qui ſe mêloit avec la terre, & qu'il n'y avoit ni pierre ni rocher qui arrêtât d'ailleurs. Il fit ouvrir le travail du côté qu'on ne pouvoit être vu des ennemis; & de peur qu'ils ne vinſſent à s'en appercevoir, il fit avancer les machines comme pour battre la ville. Mais, ce terrein n'étoit pas propre à faire rouler les tours, parce que les roues s'enfonçant dans le ſable, ne tournoient pas facilement, & n'alloient que par ſecouſſes, tellement que les planchers ſe briſoient, & pluſieurs furent bleſſés en cette attaque, ſans pouvoir même ſe défendre, n'ayant pas moins de peine à retirer leurs machines qu'à les faire avancer.

Le Roi fit donc ſonner la retraite, & le lendemain ayant commandé à ſes ſoldats d'environner la ville, comme au point du jour, avant que de faire ſes approches, il ſacrifioit aux dieux, ſelon l'uſage de ſon païs, pour implorer leur ſecours; un corbeau volant par-deſſus l'autel, laiſſa tomber une motte de terre qui ſe mit toute en pièces, & s'allant percher ſur la tour voiſine, enduite de bitume & de ſoufre, s'embarraſſa tellement les aîles, qu'il fut pris à la main. On jugea que la choſe méritoit bien qu'on en conſultât

(*a*) Joſu. c. 15. v. 47. Judic. c. 16. v. 1. *& ſeq.* Reg. L. I. c. 6. v. 17. L. IV. c. 18. v. 8. Maccab. L. I. c. 11. v. 61, 62. c. 13. v. 43. *& ſeq.* Actu. Apoſt. c. 8. v. 26. Plut. T. I. p. 679. Joſeph. de Antiq. Judaïc. L. V. pag. 146, 162. L. XIII. p. 458, 459. Q. Curt. L. IV. c. 5. *& ſeq.* Diod. Sicul. pag. 588, 717. Ptolem. L. V. c. 16. Pomp. Mel. pag. 67. Plin. T. I. p. 260, 664. Strab. pag. 759. Roll. Hiſt. Anc. Tom. III. p. 644. *& ſuiv.* T. V. p. 253, 254.

les devins; & le Roi n'étoit pas éloigné de cette superstition. Aristandre donc auquel entre tous les devins on avoit plus de créance, répondit, qu'Alexandre prendroit à la vérité la place; mais qu'il couroit risque d'y être blessé, en sorte qu'il ne lui conseilloit pas de rien entreprendre ce jour-là. Quoique le Roi fût fort fâché d'être arrêté dans l'exécution de son projet, il crut cependant Aristandre, & fit retirer ses troupes.

Cette retraite redoubla le courage des assiégés, qui firent une sortie pour charger l'ennemie en queue, pensant profiter de l'occasion; mais, ils ne soutinrent pas l'attaque aussi vigoureusement qu'ils l'avoient commencée; car, aussitôt qu'ils virent que les Macédoniens tournoient tête, ils s'arrêterent tout court. Cependant, l'allarme étoit venue jusqu'au Roi, qui, ne songeant plus au péril dont on l'avoit menacé, ayant toutefois contre sa coûtume, pris sa cuirasse à la priere de ses amis, courut à la tête de ses enseignes. Et comme il combattoit aux premiers rangs, il fut blessé d'une fleche qui lui perça son harnois, & lui entra dans l'épaule. Philippe son médecin l'en ayant tirée, il en sortit une grande quantité de sang; & chacun s'étonnoit que le coup eût porté si avant, à travers la cuirasse.

Le Roi, sans changer seulement de couleur, commanda qu'on étanchât le sang, & qu'on bandât la plaie, & fut longtems de bout à la tête de ses troupes, soit qu'il dissimulât sa douleur, ou qu'il l'eût surmontée. Mais, le sang, arrêté par le premier appareil, se mit à couler tout à coup plus fort qu'auparavant, & la plaie qui d'abord n'avoit point été douloureuse, vint à s'enfler quand le sang fut réfroidi. Il lui prit ensuite une défaillance, & étant tombé sur ses genoux, ses gens le prirent & l'emporterent au camp. Mais, Alexandre, sans attendre que sa blessure fût guérie, fit élever une plate-forme à la hauteur des remparts, & fit sapper la muraille en plusieurs endroits. Les assiégés bâtirent aussi de nouvelles fortifications sur l'ancien mur, qui pourtant n'arrivoient point encore au niveau des tours qu'on avoit plantées sur la plate-forme, du haut desquelles ils étoient commandés jusques dans le cœur de leur ville. Leur plus grand mal fut la sappe, qui renversa quelques pans de murailles, & donna entrée par-là aux ennemis. Ceux-ci la ruinerent entièrement.

Cette ville se résablit ensuite, & fut possédée par les rois d'Egypte. Antiochus le Grand la prit & la saccagea. Les Maccabées la prirent aussi plusieurs fois sur les Syriens. En effet, Jonathas étant venu à Gaza, les habitans lui en fermerent les portes. Il y mit le siege, pilla & brûla tous les environs de la ville. Alors, ceux de Gaza de-

mandérent à capituler, & Jonatha le leur accorda. Quelque tems après, Simon frere de Jonathas vint aussi mettre le siege devant Gaza, l'investit avec son armée, dressa des machines, les fit approcher des murailles de la ville; & en ayant attaqué une tour, il l'emporta. Ceux qui étoient dans une de ces machines, étant entrés tout d'un coup dans la ville, il s'excita un grand tumulte parmi le peuple. Ceux de la ville vinrent donc avec leurs femmes & leurs enfans sur les murailles, ayant leurs habits déchirés; & ils jetterent de grands cris, en demandant à Simon qu'il les reçût à composition. Ne nous traitez pas, lui disoient-ils, selon notre malice, mais selon votre bonté. Simon, touché de compassion, ne voulut point les exterminer; mais, il les chassa seulement hors de la ville, & il purifia les maisons où il y avoit des idoles; il entra ensuite dans Gaza en chantant des hymnes & bénissant le Seigneur. Et après qu'il eût ôté de la ville toutes les impuretés, il y établit des hommes pour y observer la loi, il la fortifia & y fit sa demeure.

Alexandre Jannée roi des Juifs est encore un de ceux qui ont fait souffrir de grands maux à la ville de Gaza. Vers l'an 100 avant l'Ére Chrétienne, voyant la côte de Gaza sans défense, il alla y prendre Raphia & Anthédon. Ces deux postes, qui n'étoient qu'à quelques milles de Gaza, la tenoient comme bloquée; & c'étoit ce qu'il s'étoit proposé en les attaquant. Il n'avoit jamais pardonné aux habitans de Gaza d'avoir excité Ptolémée Lathyre contre lui, & de lui avoir donné des troupes, qui avoient contribué à lui faire gagner la fatale bataille du Jourdain; & il cherchoit avec soin toutes les occasions de se venger d'eux.

Dès que ses affaires le lui permirent, il vint avec une nombreuse armée assiéger leur ville. Apollodote, qui les commandoit, attaqua son camp avec deux mille soldats étrangers & mille serviteurs qu'il assembla, & tant que la nuit dura il eut toujours de l'avantage, parce que les Juifs se persuadoient que Ptolémée Lathyre étoit venu au secours des assiégés; mais, aussitôt que le jour vint à paroître, ils virent qu'ils s'étoient trompés, reprirent cœur, & chargerent si vivement Apollodote qu'ils tuerent mille des siens sur la place. Les assiégés ne perdirent pas néanmoins courage. Quoiqu'ils fussent même pressés de la faim, ils résolurent de souffrir les dernières extrêmités plutôt que de se rendre; & Arétas roi des Arabes, qui leur promettoit du secours, les fortifioit dans ce dessein. Mais, Apollodote ayant été tué en trahison avant qu'il fût arrivé, la ville fut prise. Lysimachus son propre frere commit cet

assassinat par la jalousie qu'il conçut du crédit que son mérite lui avoit acquis, rassembla une troupe de soldats, & livra la place à Alexandre Jannée. Lorsque ce Prince y fut entré, il témoigna d'abord n'avoir qu'un esprit de paix; mais, il envoya ensuite des troupes, à qui il permit d'exercer toutes sortes de cruautés pour châtier ce peuple. Ainsi, ils ne pardonnerent pas à un seul de tous ceux qu'ils purent tuer; mais, ce ne fut pas sans qu'il en coutât aussi la vie à plusieurs Juifs; car une partie de ces habitans moururent les armes à la main, en se défendant très-vaillamment. D'autres mirent le feu à leurs maisons pour empêcher qu'elles ne fussent la proie de leurs ennemis; & d'autres tuerent leurs femmes & leurs enfans pour les garantir d'une honteuse servitude. Les Sénateurs étoient assemblés, lorsque ces troupes sanguinaires entroient dans la ville; ils s'enfuirent dans le temple d'Apollon pour y chercher leur sûreté; mais, ils ne l'y trouverent pas. Alexandre Jannée les fit tous tuer; & après avoir ruiné la ville qu'il avoit tenue assiégée durant un an, il s'en retourna à Jérusalem.

Gabinius la rétablit, & on trouve des monnoies frappées en cette ville. Auguste la donna à Hérode le Grand; mais, elle n'obéissoit point à Archélaüs son fils. S. Luc dit que Gaza étoit déserte de son tems; mais, il veut apparemment parler de la grande ville de Gaza, située sur une montagne à quelque distance de la mer, & non pas de Majume ou de la petite Gaza, qui étoit très-peuplée. L'empereur Constantin donna à Majume le nom de *Constantia*, en l'honneur de son fils, & lui accorda les honneurs & privileges de ville indépendante de Gaza; mais, l'empereur Julien lui ôta ce nom & ses privileges.

Ceci a besoin d'être expliqué. La nouvelle Gaza étoit ce que les Anciens appelloient *Navale*, ou le port de la ville de Gaza. Il étoit ordinaire aux villes qui étoient à quelque distance de la mer, d'avoir un port, où étoient les magazins, & par où se faisoit le commerce de la grande ville. M. Fleuri, racontant l'histoire des Martyrs de Gaza, sous l'an 362, dit de Majume : « C'étoit l'Arsenal » de Gaza, dont Constantin » avoit fait une ville séparée, » parce qu'elle étoit fort atta- » chée au Christianisme; il lui » avoit donné le droit de cité » & le nom de *Constantia*, ne » voulant pas qu'elle fût sujette » à Gaza où l'Idolâtrie règnoit. » Julien par la même raison ôta » à Majume tous ses privileges, » lui rendit son ancien nom, » & la remit sous la dépen- » dance de Gaza, ce qui sub- » sista pour le gouvernement » temporel; mais pour le spi- » rituel, Majume eut toujours » son évêque particulier, son » clergé, les fêtes de ses mar-

» tyrs, la mémoire de ses évê-
» ques, & les bornes de son
» territoire distinguées. »

Il y avoit donc deux villes de Gaza, l'une ancienne, l'autre nouvelle, surnommée *Majume* & *Constantia*. Cette dernière étoit maritime ; la première étoit à une petite lieue de la mer tout au plus. Cela s'accorde avec ce qu'en dit un Voyageur moderne. La ville de Gaza est éloignée de la mer d'environ deux milles. Corneille change ces milles en lieues ; ce qui est très-différent, & pourtant il cite ce même Auteur. « Cette ville, poursuit
» Thévenot, étoit autrefois
» fort illustre, comme on peut
» voir par ses ruines, car tout
» y est plein de colomnes de
» marbre de tous côtés, &
» même j'y ai vu des cimetières,
» dont tous les sépulcres étoient
» entièrement de marbre. En-
» tr'autres, il y en a un fermé
» de murailles, qui appartient
» à quelque famille particuliè-
» re des Turcs, lequel est rem-
» pli de beaux sépulcres, faits
» de grandes pièces de fort
» beau marbre, qui sont des
» restes & des témoignages de
» l'ancienne splendeur de cette
» ville. C'étoit une des cinq
» Satrapies des Philistins, à
» qui Samson fit tant de mal,
» & même il emporta un jour
» sur ses épaules les portes de
» cette ville, & les laissa sur
» une petite montagne éloignée
» d'un mille de cette ville.
» Proche de la ville est le châ-
» teau qui est tout rond, avec
» quatre tours ; sçavoir, une
» à chaque coin, le tout en
» bon ordre. Il a peu de cir-
» cuit & a deux portes de fer.
» Auprès de ce château est le
» serrail des femmes du Bacha,
» & au-dessus, près de ce ser-
» rail, un reste de masure qui
» est si bien liée qu'on n'en
» sçauroit rien rompre avec le
» marteau. C'est le reste du
» château des Romains. La vil-
» le est fort petite, il y a un
» béseftein en assez bon ordre.
» Il y a une église des Grecs
» assez grande, dont l'arcade
» du milieu est soutenue par
» deux gros pilliers de marbre,
» avec leurs corniches d'ordre
» Corinthien. Ils disent que la
» sainte Vierge y fut trois jours
» lorsqu'elle s'enfuit en Égyp-
» te. Il y a encore une église
» d'Arméniens. On voit à Ga-
» za proche du château, der-
» rière un cimetière où nous
» étions campés, le lieu où
» étoit le palais des Philistins,
» que Samson fit écrouler, écra-
» sant avec lui tous ceux qui
» étoient dedans. Ce n'est plus
» qu'un monceau de terre. Il
» y a hors de la ville plusieurs
» belles mosquées, toutes bien
» revêtues de marbre en dehors.
» Je crois que toutes ces pla-
» ces étoient de la ville an-
» cienne. »

Les environs de Gaza sont plantés d'un grand nombre de palmiers, & ornés de jardins. Son terroir est très-fertile, mais il produit peu de vignes.

GAZA, *Gaza*, Γάζα, (a) autre ville de la Palestine. Quelques-uns distinguent la ville de Gaza, dont il est parlé dans les Actes des Apôtres, de celle qui a fait le sujet de l'article précédent. On a vu dans ce même article l'explication de cette distinction.

GAZA, *Gaza*, Γάζα, (b) ville d'Asie dans l'Atropatene, située sur les bords du Palus Mantiana ou Spauta, selon les cartes de M. d'Anville. Strabon la met dans une plaine, & ajoûte que c'étoit le séjour des Rois du païs pendant l'été. On lit dans Pline Gazes, *Gazæ*, en pluriel.

GAZA, *Gaza*, Γάζα, (c) ville d'Afrique, située vers le païs des Troglodytes, selon Pline. Le P. Hardouin dit que c'est aujourd'hui Barbora.

GAZA, *Gaza*, Γάζα; (d) ce mot, qui est Syrien, signifie également en langue Phénicienne, un trésor ou une toison. En général, on donnoit le nom de Gaza à toute ville où étoit le trésor royal.

GAZABAR, *Gazabar*, (e) étoit pere de Mithridate, officier Perse du tems de Cyrus.

GAZACA, *Gazaca*, Γάζακα, (f) ville d'Asie, dans la Médie, selon Ptolémée & Étienne de Byzance; ce dernier semble dire que c'étoit la plus grande ville de la Médie. Ammien Marcellin la compte entre les trois plus considérables villes de ce canton. Les deux autres étoient Zombis & Patigran.

GAZACA, *Gazaca*, Γάζακα, (g) autre ville d'Asie, dans le Paropamise, selon Ptolémée; mais, il n'est pas sûr que ce fût une ville, car Ptolémée la met dans une liste qui contient indistinctement des villes & des villages. Quelques exemplaires portent Gauzaca.

GAZACUM, *Gazacum*, Γαζακὸν, ville de la Perside. Elle fut prise par Héraclius, selon Cédrene. Il y avoit un temple du Soleil, & les trésors de Crœsus, roi de Lydie. Ortélius croit que c'est la même que la Gazaca de Ptolémée, apparemment celle de Médie. L'Histoire mêlée rapporte que Gazensium & Gazacroen, villes de la Perside, furent prises par Héraclius.

GAZAM, *Gazam*, Γαζὲμ, (h) Lévite, dont les enfans revinrent de la captivité de Babylone à Jérusalem avec Esdras.

GAZARA, *Gazara*, ville, la même que Gadara. *Voyez* Gadara.

GAZÉENS, *Gazæi*, Γαζαῖοι, étoient les habitans de Gaza. *Voyez* Gaza, ville de Palestine.

GAZER, *Gazer*, la même

(a) Actu. Apost. c. 8. v. 26.
(b) Strab. pag. 523. Plin. Tom. I. pag. 312.
(c) Plin. T. I. p. 342.
(d) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. XII. p. 121.
(e) Esdr. L. I. c. 1. v. 8.
(f) Ptolem. L. VI. c. 2.
(g) Ptolem L. VI. c. 18.
(h) Esdr. L. I. c. 2, v. 48.

que Gazara, ou Gadara. Voyez Gadara.

GAZIURA, *Gaziura*, Γαζίουρα. Voyez Gaziursa.

GAZIURSA, *Gaziursa*, (a) Γαζιούρσα, ville de l'Asie mineure vers la Cappadoce, selon Dion Cassius. Pline dit Gaziura sans *s*, & c'est ainsi qu'il faut écrire ce nom. Strabon assure que Gaziura étoit anciennement une ville royale, mais qu'elle étoit déserte de son tems; elle étoit sur le fleuve Iris.

GAZOPHYLACIUM, *Gazophylacium*, Γαζοφυλάκιον; (b) ce terme, selon l'étymologie Grecque, signifie garde-trésor, ou chambre du trésor. Il y avoit dans le temple de Jérusalem, plus d'un lieu où l'on gardoit les riches présens que les Rois, les Princes & les particuliers avoient consacrés au Seigneur. Mais, on a étendu ce nom de Gazophylacium à signifier aussi les chambres où l'on conservoit les provisions du temple, soit pour les sacrifices, ou pour l'entretien & la nourriture des Prêtres; & même en général on a pris ce terme pour tous les appartemens du temple. Dans l'Évangile, Gazophylacium est mis pour le tronc dans lequel on jettoit les offrandes à l'entrée du temple.

G E

GÉ, *Ge*, Γῆ, (c) étoit fille d'un certain Elion & de Béruth sa femme, selon Sanchoniathon. Ayant épousé Uranus son frere, elle en eut quatre enfans, Chronus, Bétylus, Atlas, & Dagon. Son mari ayant eu d'autres enfans de différentes concubines, elle en fut fort mécontente, & lui en fit des plaintes ameres. Mais Uranus, bien loin de la satisfaire, la répudia. Cependant, comme il l'aimoit, il la reprit, & en eut encore d'autres enfans. Gé est la même que Tellus ou la Terre.

GÉADA, GÉDA, GÉTA, *Geada*, *Geda*, *Geta*, divinité que les Bretons honoroient.

GÉANT, *Gigas*, Γίγας, (d) homme d'une taille excessive, comparé avec la taille ordinaire des autres hommes.

La question de l'existence des Géans a été souvent agitée. D'un côté, pour la prouver, on allegue les témoignages de toute l'Antiquité, laquelle fait mention de plusieurs hommes d'une taille démesurée qui ont paru en divers tems; l'Écriture Sainte en parle aussi; les Poëtes,

(a) Dio. Caff. p. 5. Plin. Tom. I. p. 302. Strab. p. 547.

(b) Marc. c. 12. v. 41, 43. Luc. c. 21. v. 1.

(c) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 159, 163.

(d) Deuter. c. 3. v. 11. Reg. L. I. c. 17. v. 4. Strab. pag. 508. Aul. Gell. L. III. c. 10. Herod. L. I. c. 68. Plut. T. I. p. 572. Plin. T. I. p. 384. Solin. p. 37. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 207. & suiv. Tom. III. p. 317. & suiv. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. p. 125. & suiv. T. III. p. 3, 4, 157. & suiv. T. V. p. 110.

tes, les Historiens profanes & les anciens Voyageurs s'accordent à en dire des choses étonnantes. De plus, pour donner un poids décisif à cette opinion, on rapporte des découvertes de squelettes ou d'ossemens si monstrueux, qu'il a fallu que les hommes qui les ont animés aient été de vrais colosses; Enfin, on le confirme par le récit des navigateurs.

Cependant, d'un autre côté, lorsqu'on vient à examiner de près tous ces témoignages, à prendre dans leur signification la plus naturelle les paroles du Texte sacré, à réduire les exagérations orientales ou poëtiques à un sens raisonnable, à peser le mérite des Auteurs, à ramener les voyageurs d'un certain ordre, aux choses qu'ils ont vues eux-mêmes, ou apprises de témoins irréprochables, à considérer les prétendus ossemens des squelettes humains, à apprécier l'autorité des navigateurs dont il s'agit ici, & à suivre la sage analogie de la nature, presque toujours uniforme dans ses productions, le probleme en question ne paroît pas si difficile à résoudre. Suivons pour nous éclairer, la manière dont on le discute.

Les Auteurs anciens & modernes, qui ont traité cette matière, ont embrassé différens sentimens. Quelques-uns trop crédules ont donné dans la plûpart des rêveries des Poëtes & des Rabbins; & s'ils n'ont pas cru que les Géans aient mis le mont Ossa sur le mont Pélion pour escalader le ciel, ils ont du moins cru qu'il y avoit eu des hommes d'une grandeur si monstrueuse, qu'elle surpassoit plusieurs fois la stature des hommes ordinaires.

M. l'abbé de Tilladet, de l'Académie des Belles-Lettres, prétend non-seulement qu'il y a eu des Géans, mais aussi des peuples, des villes de Géans; que nos premiers peres ont été tels, & en particulier les principaux conducteurs de colonies. Dans ce systême, Adam a dû être un véritable Géant. C'est aussi une prérogative qu'on lui accorde d'autant plus volontiers, qu'on tâche de prouver par des raisons de physique, que le pere & la mere des Géans doivent l'être eux-mêmes. On pouvoit emprunter des Rabbins des idées fort singulières sur ce sujet; mais, on a été assez sage pour se contenter de supposer ce fait, sans autre preuve, que celle de l'impossibilité qu'il y a qu'une mere qui n'a que cinq ou six pieds de hauteur, puisse porter dans son sein un enfant, qui étant destiné à devenir un Géant, doit vraisemblablement peu de jours après sa conception avoir au moins cette mesure.

Si Adam a été un véritable Géant, les autres Patriarches ont eu le même privilege, & l'on ne voit pas comment Noé, par exemple, auroit pû autrement bâtir l'arche qui sauva le genre humain du déluge, qui

ne se trouva même capable de contenir tous les animaux qu'il y renferma, qu'en prenant les coudées dont l'Écriture fait mention pour des coudées de Géans. On ne voit pas aussi comment les architectes de la tour de Babel auroient pu entreprendre cet ouvrage, s'ils n'avoient été de véritables Géans. Enfin, on a besoin de ce systeme pour expliquer la longue vie des Patriarches, & l'on se sert de cette raison, que la vie consistant dans l'humide radical, & la mort dans son extinction, il doit durer plus long-tems dans un Géant que dans un homme ordinaire. On pourroit, à la vérité, objecter que la consommation de cet humide radical étant plus grande dans un Géant que dans un pygmée, il ne doit pas vivre plus long-tems; comme il est vrai que les mêches étant proportionnées, la bougie dure autant qu'un gros cierge. Mais, il ne faut pas trop pousser l'Auteur d'un systême, qui ne peut pas d'abord avoir tout prévu. Il se tire un peu plus heureusement de l'objection qu'il se fait lui-même, sur la diminution si considérable de la taille des hommes, ayant recours, pour sortir de cette difficulté, à la bonté des alimens de ces premiers tems, & à la fécondité de la nature encore toute neuve.

Des Patriarches, M. l'abbé de Tilladet descend aux fondateurs des monarchies & aux conducteurs de colonies. Nembroth n'est pas oublié, non plus que ceux qui fonderent la ville d'Hébron, qui est appellée la ville des Géans. C'étoient, sans doute, des hommes bien monstrueux par leur taille, puisque leurs descendans, Achiman, Sisaï, & Tholmaï, contre qui Caleb, qui alloit découvrir le païs, eut à combattre, étoient de véritables Géans. Toute cette terre, en un mot, où habitoient les descendans d'Enac, auprès desquels les Israëlites se regardoient comme des sauterelles, étoit un païs de Géans, *Gigàntum terra*. La colonie, qui fonda le royaume de Basan, étoit une race de Géans. Og leur dernier roi étoit monstrueux par sa taille. On peut, ajoûte M. l'abbé de Tilladet, dire la même chose des Ammonites & de plusieurs autres peuples; & il faut bien, selon lui, que ceux qui ont peuplé la Virginie, les terres Magellaniques & d'autres païs, où les hommes sont encore si grands, aient été eux-mêmes de vrais Géans. Car, les hommes, dans ce systême, peuvent bien diminuer & diminuent tous les jours, mais ils ne sçauroient croître considérablement.

Il ne tenoit qu'à M. l'abbé de Tilladet de pousser encore plus loin ses conjectures. Il auroit trouvé d'autres conducteurs de colonies de la taille qu'il demande. Antée, qui s'établit dans la Libye, avoit 60

coudées de hauteur, suivant ce qu'on rapporte de son cadavre, qu'on fit voir à Sertorius. Pallas, fils d'Evandre, qui étoit venu d'Arcadie en Italie, étoit d'une taille plus élevée que les murailles de Rome. Hercule, qui, selon les Auteurs les plus modérés, avoit du moins sept pieds, & mangeoit un bœuf à un repas, pourroit bien passer pour un Géant. Rien n'empêcheroit d'en croire autant de Cécrops fondateur d'Athènes. Le surnom de Διφυὴς qu'on lui donnoit, & le païs de Phénicie d'où il sortoit, qui, selon Bochart, avoit ce nom d'Enac le pere des Géans, donneroient à cette conjecture autant de vraisemblance qu'il en faut pour la faire marcher de pair avec les autres preuves.

M. Henrion, aussi de l'Académie des Belles-Lettres, proposoit un systême encore plus extraordinaire, mais dont il n'a rien donné au public. Il porta un jour à l'Académie une espèce de Table ou d'Echelle chronologique, sur la différence de la taille des hommes, depuis la création du monde, jusqu'à la naissance de Jesus-Christ. Dans cette Table, il assignoit à Adam 123 pieds 9 pouces de haut, & à Eve 118 pieds 9 pouces trois quarts; d'où il établit une regle de proportion entre les tailles des hommes & celles des femmes, à raison de 25 à 24. Cette taille excessive diminua bientôt. Noé avoit déjà 20 pieds de moins qu'Adam. Abraham n'en avoit plus que 28; Moïse 13; Hercule 10; ainsi des autres, toujours en diminuant; de sorte que si la Providence n'avoit suspendu cette prodigieuse diminution, à peine oserions-nous aujourd'hui nous compter, du moins à cet égard, entre les insectes qui rampent sur la terre.

D'autres Écrivains, plus sages & plus judicieux, ne pouvant pas nier absolument qu'il n'ait paru quelquefois des hommes plus grands que ceux avec qui nous vivons, se sont attachés à examiner avec un esprit de critique, les livres qui en parlent, même les plus respectables; & prenant dans la dernière exactitude les mesures dont ils font mention, telles que celles dont parle l'Écriture à l'occasion d'Og roi de Basan, ils ont trouvé que les hommes les plus monstrueusement grands n'alloient pas à dix ou douze pieds de hauteur; le lit d'Og, au sujet duquel plusieurs Rabbins ont débité tant de choses extravagantes, n'ayant, suivant les propres termes de l'Écriture, que neuf coudées, c'est-à-dire, treize pieds & demi. Quelle épithete pourroit-on donner à la bizarre assertion d'un de ces docteurs, qui avance gravement que l'os de la cuisse de ce Géant étoit si long, qu'un cerf en courant fut une journée entière à en parcourir l'étendue, ainsi que le rapporte Tostat, après Lyranus. Ces mê-

mes Rabbins ne font pas difficulté de dire que ce Géant avoit cent vingt coudées, c'est-à-dire, 180 pieds de hauteur; & pour ne pas paroître contredire Moïse, qui donne la mesure du lit de ce Prince, ils disent que ce lit n'étoit que son berceau.

Nos judicieux Critiques ont bien vu aussi que les mots de *Nephilim* & de *Gibborim*, que les Septante ont traduits par celui de *Gigantes*, signifient proprement des hommes tombés dans des crimes affreux, & plus monstrueux par leurs désordres que par l'énormité de leur taille. C'est ainsi que les ont interprêtés Théodoret, S. Chrysostôme, & après eux nos plus sçavans Modernes. On voit d'ailleurs que le fondement sur lequel Josephe & quelques Peres de l'Église aprè lui, ont cru qu'il y avoit eu de véritables Géans, est manifestement faux, puisqu'ils supposent qu'ils étoient sortis du commerce des Anges avec les filles des hommes; fable fondée sur un exemplaire de la version des Septante & sur le livre d'Enoch, qui, au lieu des enfans de Dieu, c'est-à-dire, des descendans de Seth, qui avoient épousé les filles de Caïn, ont rendu le mot Hébreu par celui d'Anges.

M. Mahudel, autre membre de l'Académie des Belles-Lettres, regarde la question de l'existence des Géans, comme impossible à décider, tant qu'on ne s'accordera pas sur une idée de grandeur qui soit un degré fixe, duquel on pourroit dire que ces hommes auroient approché, ou qu'on croiroit qu'ils auroient surpassé. La mesure qu'il propose a douze pieds de roi, c'est-à-dire, le double de la taille la plus avantageuse des hommes ordinaires; mesure qu'il soutient qu'aucun de ceux qu'on a cités pour Géans, n'a excédée.

Il établit ce sentiment sur deux sortes d'impossibilités, qui s'opposent à l'existence de ceux qu'on veut faire aller au-delà de cette taille, l'une physique & l'autre morale. Il tire la première de la difficulté qu'auroient ces masses énormes à se mouvoir, à se courber, à s'asseoir, &c.; de la disproportion de l'usage de leurs parties avec les choses créées pour la nourriture des hommes; de la difficulté de repousser les insultes des moindres animaux, & de l'expérience que nous avons, que s'il se trouve quelquefois des hommes qui aient seulement trois pieds de hauteur plus que les hommes ordinaires, ils sont ou mal conformés, ou toujours malades, ou inhabiles aux fonctions les plus communes, ou ou d'une vie très-courte.

L'impossibilité morale se tire de l'antipathie aisée à imaginer entre des hommes si prodigieux & les autres hommes, avec lesquels l'Écriture nous apprend que ceux qu'elle appelle Géans,

ont cependant assez long-tems vécu en bonne société avant le déluge; cette communauté supposant sans doute un commerce & une infinité d'actions, impraticables entre des gens qui auroient été d'une taille & de moeurs si disproportionnées. Quand on diroit que ces hommes si présomptueux & si méchans, dont parle l'Écriture, & auxquels quelques Peres de l'Église ont donné une naissance miraculeuse, n'auroient eu que deux à trois pieds de plus que les autres, la Foi se trouveroit-elle intéressée dans cette opinion, & la disproportion n'auroit-elle pas été encore assez considérable, pour en inférer toutes les conséquences qui doivent s'accorder avec le Texte sacré?

Mais, ces impossibilités ne peuvent être mieux justifiées que par celle que M. Mahudel soutient qu'il y a de produire des faits contraires, c'est-à-dire, de trouver dans les hommes d'une haute stature, dont les Historiens ont fait mention pour les avoir vus, ou pour en avoir oui parler à des gens dignes de foi, qu'il y ait eu aucun de ces hommes qui ait atteint le dégré de hauteur qu'il a supposé. La voie, dont il se sert pour tirer cette preuve, est d'établir des regles dont tout le monde convienne, pour évaluer les coudées, les pieds & les palmes, qui sont les mesures employées par les Auteurs anciens qui ont circonstancié leurs relations; ce qui paroît d'autant plus aisé, que ces mesures étant formées sur une règle naturelle, qui est la longueur du pied d'un homme tiré de la taille la plus avantageuse, les Hébreux, les Grecs & les Romains ne s'en sont éloignés que du plus au moins; & cette longueur, quelqu'étendue qu'elle soit, ne surpasse point celle de notre pied de roi. Bien loin même de réduire ces mesures à une précision si juste qu'elle pût être contestée, M. Mahudel veut bien les supposer de la plus grande dimension, qui est celle de ce pied.

Dans cette supposition, la coudée passant pour un pied-&-demi de roi, ou pour six palmes, Goliath n'auroit eu que neuf pieds quatre pouces; & après avoir ôté des neuf coudées du lit d'Og roi de Basan, dont il est parlé dans l'Écriture, ce qui devoit nécessairement excéder l'étendue de son corps, & ce que le faste, selon la coûtume des Orientaux, lui donnoit au-delà, on trouvera que la taille de ce Prince sera au-dessous des bornes proposées; & l'exemple le plus fort & le plus respectable que l'on ait d'une taille excessive, ne donnera aucune atteinte à ce système.

Mais, parmi nos Historiens anciens & modernes, il y en a qui rapportent des découvertes de squelettes entiers, ou d'ossemens séparés, si monstrueux, que si quelques-uns de

ces restes subsistoient encore ; on pourroit par la supposition de l'assemblage des autres parties proportionnées, tirer la conséquence, que les hommes qui les auroient animées, ont été de vrais colosses. C'est une objection que s'est formée M. Mahudel, parce qu'elle a séduit les plus grands hommes, qui ont eu trop de crédulité, ou qui n'ont fait aucun usage de la Critique, ou qui ont absolument ignoré l'anatomie des animaux ; & pour ne se pas laisser surprendre comme ces Historiens, il a fait une discussion de leur caractère & des faits qu'ils avancent, contre l'exactitude de laquelle ils ne peuvent se soutenir.

Dans cette Critique, Hérodote, accusé en général d'erreur & même de mensonge par Strabon, en cent choses de sa connoissance, l'est en particulier par ce Géographe & par Aulu-Gelle, au sujet de douze pieds & un quart que cet Historien donne au squelette d'Oreste qu'on avoit découvert.

Plutarque doit être repris avec raison d'avoir copié de Gabinius, écrivain tenu pour suspect de son tems même, la fable de 60 coudées qu'il dit que Sertorius reconnut sur le cadavre du Géant Antée, qu'il fit déterrer dans la ville de Tanger.

Le passage, dans lequel Pline semble attribuer au squelette d'Orion trouvé en Candie, quarante-quatre coudées, s'il est bien examiné, ne peut qu'être altéré par quelque copiste, qui aura placé avant le chiffre VI, celui de XL ; car, il n'est pas naturel que l'ordre d'une gradation, comme celle qu'il paroît qu'a voulu suivre cet Auteur, en comptant depuis VII jusqu'à IX coudées, se trouve interrompu par le nombre de XLVI placé au milieu de la gradation.

La variation de Solin sur le même fait, ne lui donne pas plus de crédit qu'à Pline, dont on sçait qu'il n'est que le copiste.

Phlégon sera sifflé dans la relation de son Géant Macrosyris, par le ridicule de cinq mille ans de vie qu'il lui donne dans l'épitaphe qu'il en rapporte.

Apollonius, Antigonus, Caristius, & Philostrate le jeune, auteurs déjà décrédités par le faux merveilleux dont ils ont rempli leurs écrits, le deviennent bien davantage par leur fable d'un Géant de cent coudées.

Quantité d'autres narrations de ce caractère se trouvent détruites par les seules circonstances, dont les Auteurs les ont accompagnées. Plusieurs nous disent que d'abord qu'on s'est approché des cadavres de ces Géans, ils sont tombés en poussière ; & ils le devoient, pour prévenir la curiosité de ceux qui auroient voulu s'en éclaircir.

Où y a-t-il plus de contra-

dictions & d'anachronismes, que dans la prétendue découverte du corps de Pallas, fils d'Evandre? La langue dans laquelle est faite son épitaphe, son style, cette lampe qui ne s'éteignit, après 2300 ans de clarté, que par l'accident d'un petit trou, & autres puérilités de ce genre, ne sont qu'une preuve de la simplicité de Fostat, évêque d'Avila, qui a pris pour vrai un conte de la chronique du moine Hélinand, forgé dans un siècle d'ignorance.

Les corps des Cyclopes, qui ont été trouvés dans différentes cavernes, avoient, selon Fazel, 20 ou 30 coudées de hauteur; & le P. Kircher, qui a vu & mesuré toutes ces cavernes, ne donne à la plus grande de toutes que 15 à 20 palmes.

Pour ce qui regarde les découvertes de dents, de côtes, de vertebres, de fémur, d'omoplates, qu'on donne à cause de leur grandeur & de leur grosseur, pour des os de Géans, que tant de villes conservent encore, & montrent comme tels, les Physiciens ont prouvé que c'étoient des os, des dents, des côtes, des vertebres, des fémurs, des omoplates d'éléphans, de vraies parties de squelettes d'animaux terrestres, ou de veaux marins, de baleines, & d'autres animaux cétacés, enterrés par hazard, par accident, en différens lieux de la terre; ou quelquefois d'autres productions de la nature, qui se joue souvent en de pareilles ressemblances.

Ces os, par exemple, qu'on montroit à Paris en 1613, & qui furent ensuite promenés en Flandre & en Angleterre, comme s'ils eussent été de Teutobochus dont parle l'histoire Romaine, se trouverent des os d'éléphans. On envoya en 1630 à M. de Peyresc une grosse dent qu'on lui dit être celle d'un Géant; il en prit l'empreinte sur de la cire; & quand on vint à la comparer à celle d'un éléphant qui fut déterré dans le même tems à Tunis, elles se trouverent de la même grandeur, figure, & proportion. La fourberie n'est pas nouvelle; Suétone remarque dans la vie d'Auguste, que dès ce tems-là, l'on avoit imaginé de faire passer de grands ossemens d'animaux terrestres pour des os de Géans ou des reliques de héros. Tout concouroit à tromper le peuple à ces deux égards. Quoique Séneque parle des Géans, comme d'êtres imaginaires, son discours prouve que le peuple en admettoit l'existence. La coûtume des Anciens de représenter leurs héros beaucoup plus grands que de nature, avoit nécessairement le pouvoir sur l'imagination, de la porter à admettre dans certains hommes au-dessus du vulgaire, une taille demesurée. Les statues de nos Rois ne nous en imposent-elles pas tous les jours à cet égard? Il est vraisemblable que parmi ceux qui consi-

eront dans quatre ou cinq
is ans la figure de bronze
représente Henri IV sur le
nt-neuf, si cette statue sub-
e encore, la plus grande par-
se persuaderont que ce mo-
que, immortel par ses ex-
oits & ses rares qualités,
oit un des hommes de la plus
ute taille.

Cependant, quelques Moder-
s assez philosophes pour con-
ître les sources de nos illu-
ns, assez versés dans la cri-
ue pour demêler la vérité
mensonge, assez sages pour
donner aucune confiance ni
x prétendus ossemens hu-
ins, ni à toutes les relations
l'antiquité sur l'existence des
ans, ne laissent pas d'être
ranlés par les récits de plu-
urs navigateurs, qui rappor-
nt qu'à l'extrêmité du Chily
rs les terres Magellaniques,
se trouve une race d'hommes,
nt la taille est gigantesque,
sont les Patagons. M. Fre-
er dit avoir appris de quel-
es Espagnols, qui préten-
ient avoir vu quelques-uns
ces hommes, qu'ils avoient
atre varres de hauteur, c'est-
dire, neuf à dix pieds.

Mais, on a très-bien obser-
que M. Frezier ne dit pas
oir vu lui-même quelques-
s de ces Géans; & comme
relations vagues des Por-
gais, des Espagnols, & des
emiers navigateurs Hollan-
is, ne sont point confirmées
r des voyageurs éclairés de
siècle; que de plus elles sont remplies d'exagérations ou de faussetés en tant d'autres choses, on ne sçauroit trop s'en défier.

Enfin, il est contre toute vraisemblance, comme le remarque l'Auteur de l'histoire naturelle, qu'il existe dans le monde une race d'hommes composés de Géans, sur-tout lorsqu'on leur supposera dix pieds de hauteur; car, le volume du corps d'un tel homme seroit huit fois plus considérable que celui d'un homme ordinaire. Il semble que la hauteur ordinaire des hommes étant de cinq pieds, les limites ne s'étendent guère qu'à un pied au-dessus & au-dessous; un homme de six pieds est en effet un homme très-grand, & un homme de quatre pieds est très-petit; les Géans & les nains qui sont au-dessus & au-dessous de ces termes de grandeur, doivent donc être regardés commme des variétés très-rares, individuelles & accidentelles.

Après tout, si ces Géans des terres Magellaniques existent, ce que le tems seul peut apprendre, ils sont du moins en fort petit nombre; car, les habitans des terres du détroit & des isles voisines sont des sauvages d'une taille médiocre.

Au reste, le systême de feu M. Henrion se détruit de lui-même. Où a-t-il pris, si ce n'est dans quelques Rabbins, qu'Adam eût une taille si prodigieusement grande? S'est-il fondé sur ce que quelques voyageurs

rapportent de la marque de son pied, gravée sur un rocher de l'isle de Ceylan ? Fable que Ryckius se donne la peine de réfuter sérieusement. Mais, quelle preuve peut-on donner de cette gradation successive, qui enfin a laissé depuis tant de siècles la taille des hommes dans l'état où elle est aujourd'hui ? Car enfin, il y a une preuve incontestable & permanente, que les hommes n'étoient pas plus grands, qu'ils ne le sont, il y a peut-être plus de deux mille cinq cens ans. Cette preuve se tire du tombeau de ce roi d'Égypte, quel qu'il soit, qui est encore à présent dans la grande pyramide. Cette tombe d'un marbre de porphyre des plus beaux, n'a guère plus de six pieds, si nous en croyons les voyageurs les plus exacts. Or, les cercueils sont toujours plus grands que les cadavres qu'on y doit mettre. La chambre même où est cette tombe, n'a pas plus de seize ou dix-huit pieds dans sa plus grande longueur. Les hommes n'étoient donc pas plus grands qu'ils ne le sont aujourd'hui, du tems de Pharaon, qui fit bâtir la grande pyramide ?

L'opinion de M. l'abbé de Tilladet, ne se soutient pas mieux que celle de M. Henrion ; car, s'il est vrai que les enfans d'Enac, que l'Écriture appelle le pere des Géans, & qui furent chefs de quelques colonies, étoient plus grands que le reste de leurs contemporains, peut-on conclure delà que tous les autres chefs de colonies aient été des Géans ?

Quant à ce que l'Écriture Sainte raconte des Géans qui naquirent du commerce des Anges avec les filles des hommes, le mot même qu'elle emploie pour les désigner, marque moins, comme nous l'avons dit plus haut, des hommes extraordinaires par la grandeur de leur taille, que par leur débauche & leur scélératesse. Il est vrai que les descendans d'Enac que l'Écriture appelle le pere des Géans, étoient la plûpart d'une taille extraordinaire. Mais, ressembloit-elle en rien à ces prétendus Géans de cent ou de cent vingt pieds, dont parlent quelques-uns ? Il est vrai encore que les Israëlites, qu'envoya Josué dans la terre de Chanaan, rapporterent qu'ils avoient vu des Géans de la race d'Enac, auprès desquels ils ne paroissoient que comme des sauterelles ; mais, n'est-ce pas là un rapport de gens effrayés à la vue de quelques personnes plus grandes & plus robustes qu'eux ? Un de ces envoyés même ne dissimula pas que la relation étoit exagérée.

Pour ce qu'on raconte de ces tombeaux découverts près de l'Oronte en Syrie, ce sont autant de relations fabuleuses, & dont l'exagération saute aux yeux ; ce qui est encore plus vrai de ces cavernes de Sicile, où, selon les historiens de cette isle, Anciens & Modernes, on

avoit trouvé des Géans d'une grandeur démesurée.

En un mot, la nature paroît trop uniforme dans ses productions, pour avoir jamais mis tant de différence dans la taille des hommes; & s'il y en a eu quelques-uns d'exceptés, ce n'a jamais été avec tant de disproportion. L'homme est fait pour cultiver la terre, & en recueillir les fruits & les légumes, ce que des hommes tels qu'on nous dépeint les Géans, ne sçauroient faire. On convient que les climats causent quelque différence dans la taille des hommes & des animaux mêmes ; & que généralement parlant, ceux qui habitent les zones tempérées sont plus grands que ceux des zones glaciales ; mais cela ne va qu'à un pied ou deux. On s'est toujours plu à exagérer ; le merveilleux a toujours été de notre goût ; ainsi, on a fait les Géans trop grands, & les pygmées si petits, qu'on ne leur a donné quelquefois qu'un pied de hauteur, ainsi que le dit Juvénal, *Quorum tota cohors pede non est altior uno.*

Concluons que s'il y a des habitans de la terre, tels que sont ceux qui approchent des Poles, qui n'aient que trois ou quatre pieds de hauteur, ceux qu'on a regardés comme des Géans, en auront pu avoir sept ou huit. Je ne sçache pas qu'on en ait jamais vu de plus grands ; & un des derniers qui ont paru à Paris, mesuré exactement par Messieurs de l'Académie des Sciences, sans ornement de tête & sans chaussure, ne se trouva avoir que sept pieds moins un pouce. Ainsi disparoissent, quand on vient à l'examen, les exagérations qui en imposent presque à tout le monde.

GÉANTS, *Gigantes*, Γίγαντες (*a*) enfans du Ciel & de la Terre, qui firent la guerre aux dieux. Hésiode fait naître ces Géans du sang qui sortit de la plaie d'Uranus ; mais, Apollodore, Ovide & les autres Poëtes les font fils du Ciel & de la Terre. Hygin leur donne le Tartare pour pere. Ils étoient d'une taille monstrueuse & d'une force proportionnée à cette prodigieuse hauteur. Ils avoient le regard farouché & effrayant, de longs cheveux, une grande barbe, & paroissoient avoir des jambes & des pieds de serpens. Leur demeure ordinaire étoit aux champs Phlégréens, ou selon d'autres, auprès de Pallene. Les plus redoutables d'entr'eux étoient Porphyrion & Alcyonée. Celui-ci devoit être immortel, tant qu'il demeureroit dans le lieu de sa naissance. Ce Géant s'étoit déjà distingué par

(*a*) Hesiod. Deor. Generat. v. 50, 185. Apollod. L. I. Init. Hygin. p. 1. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 194, 207. *& suiv.* Tom. III. pag. 275. *& suiv.* Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 37, 38. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. III. p. 93, 118, 132, 133. Tom. XVIII, pag. 4.

d'autres entreprises, & on croit que c'étoit lui qui avoit amené d'Erythie les bœufs du Soleil.

Résolus de détrôner Jupiter, les Géans entreprirent de l'assiéger jusque sur son trône, & entasserent pour y réussir le mont Ossa sur le Pélion, & l'Olympe sur le mont Ossa; d'où ils essayerent d'escalader le ciel, jettant sans cesse contre les dieux de grands quartiers de pierre, dont les unes qui tomboient dans la mer, devenoient des isles, & celles qui retomboient sur la terre faisoient des montagnes. Jupiter, effrayé lui-même à la vue de si redoutables ennemis, appella les dieux à sa défense; mais il en fut assez mal secondé, car ils s'enfuirent tous en Égypte, où la peur les fit cacher sous la figure de différentes espèces d'animaux.

Un ancien oracle avoit prononcé que les Géans seroient invincibles, & qu'aucun des dieux ne pourroit leur ôter la vie, à moins qu'ils n'appellassent quelque mortel à leur secours. Jupiter, ayant défendu à l'Aurore, à la Lune & au Soleil d'annoncer ses desseins, devança la terre qui cherchoit à soutenir ses enfans, & par l'avis de Pallas fit venir Hercule pour combattre avec lui; à l'aide de ce héros, il extermina les Géans Encélade, Polybetès, Alcyonée, Porphyrion, les deux Aloïdes, Ephialte, Othus, Eurytus, Clytius, Tityus, Pallas, Hippolytus, Agrius, Thaon, & le redoutable Typhon, qui seul, dit Homere, donna plus de peine aux dieux que tous les autres Géans ensemble. Jupiter après les avoir défaits, les précipita jusqu'au fond du Tartare, ou, suivant d'autres Poëtes, il les enterra vivans, soit sous le mont Etna, soit en différens païs; Encélade fut enseveli sous la Sicile, Polybetès sous l'isle de Lango, Othus sous l'isle de Candie, & Typhon sous l'isle d'Ischia.

Rien n'est plus célebre dans les ouvrages des Poëtes, que l'entreprise des Géans contre le ciel. Il est inutile de les citer tous, puisqu'ils n'ont fait que se copier. Il suffit de dire qu'ils font des descriptions bien étranges des Géans. Outre l'énormité de leur taille, qui les mettoit en état de déraciner des montagnes, ils donnent à quelques-uns cinquante bras & cent têtes, & leur font jetter des hurlemens capables d'effrayer le ciel & la terre.

Hésiode, dont la verve ne paroît pas toujours échauffée, dans une espèce de poëme, qui ne demandoit pas beaucoup d'enthousiasme, s'éleve dans l'endroit où il parle de l'entreprise des Géans contre les dieux, jusqu'au sublime, & fait de ces monstres une description, dont la lecture effraye. Ce que raconte Homere des Aloïdes & de Polypheme, n'est guère moins extraordinaire; car, quel monstre ne devoit pas être un homme qui portoit un bâton

semblable à un mât de navire, & qui dans un repas dévora deux des compagnons d'Ulysse? Le même Poëte dit que Tityus, lorsqu'il étoit couché, couvroit neuf arpens de terre.

S'il n'y avoit que des Poëtes qui eussent parlé de ces hommes prodigieux, ou regarderoit avec raison ce qu'ils en ont dit, comme le fruit d'une verve que la raison ne guidoit pas toujours; mais, les Historiens en racontent eux-mêmes des choses fort extraordinaires, comme on l'a vu dans l'article précédent. Malgré cela, on n'aura pas de peine à croire qu'il y a dans les descriptions que les Poëtes font des Géans, des exagérations outrées. Il ne faut pas d'effort de génie, pour se convaincre qu'il n'y eut jamais d'hommes capables de déraciner des montagnes pour les entasser les unes sur les autres, ni assez grands pour que couchés, ils couvrissent neuf arpens de terre. L'Anthropophage Polypheme pouvoit épouvanter les compagnons d'Ulysse, les manger même, sans être aussi monstrueusement grand que le dépeint Homère.

Il reste deux choses à examiner; la première, que signifie l'entreprise des Géans contre le ciel qu'ils voulurent escalader? La seconde si l'on doit distinguer les Géans d'avec les Titans?

1.° On sçait que Jupiter détruisit des brigands qui infestoient la Thessalie; voilà l'origine de nos prétendus Géans. Car, dans l'Écriture, ainsi qu'il a été remarqué dans l'article précédent, le mot *Nephilim* qui a été traduit par celui de Géans, signifie des gens livrés à toutes sortes de désordres, des brigands & des scélérats. Jupiter, lorsqu'il abandonnoit l'isle de Crete pour aller visiter les autres parties de la Grece, demeuroit ordinairement sur le mont Olympe, où il avoit apparemment fait construire une bonne citadelle. Le mont Olympe fut dans la suite pris pour le ciel même, & les Poëtes les plus anciens, sur-tout Homère, n'en donnent pas une autre idée. Les brigands, dont nous venons de parler, voulurent attaquer ce Prince, & l'assiéger dans sa citadelle; ce qui fit dire dans la suite qu'ils avoient entrepris d'escalader le ciel, & d'y donner un assaut. On ajoûte qu'ils avoient entassé l'Ossa sur le Pélion, sans doute parcequ'ils avoient fortifié ces deux montagnes, qui sont aussi dans la Thessalie, & peu éloignées de l'Olympe, où ils se retiroient après leurs courses, & tenoient en respect la garnison de Jupiter.

2.° Quoique la plûpart des Anciens aient confondu les Géans & les Titans, il est sûr cependant qu'on doit les distinguer. Ceux-ci étoient d'une famille illustre, & ils étendirent leur empire sur une partie du monde; les autres étoient quelques brigands répandus dans

la Thessalie, qui donnerent beaucoup de peine aux Titans. Hésiode, dans sa Théogonie, les distingue très-bien les uns des autres, & ne fait naître les Géans que long-tems après la défaite des Titans, & après les guerres que ceux-ci eurent les uns contre les autres; & ce qui peut avoir donné lieu de les confondre, c'est que les Géans & les Titans firent la guerre aux dieux; avec cette différence que les Titans étoient, quoique d'une même race, souvent divisés d'intérêts, les uns prenant parti pour Saturne, & les autres pour Jupiter; au lieu que les Géans étoient une troupe de brigands, qui en vouloient également à tous les Titans.

Enfin, ce qui a engagé quelques Auteurs à croire que les Titans & les Géans étoient les mêmes, c'est qu'ils passoient les uns & les autres pour enfans du Ciel & de la Terre; mais, on n'a pas fait attention à ce que dit Apollodore, que la Terre ne mit au monde les Géans, que parce qu'elle étoit irritée contre Jupiter qui tenoit les Titans enfermés dans le Tartare. Ainsi, les Titans étoient nés long tems avant les Géans.

Nous ajoûterons, avant que de terminer cet article, qu'il y en a qui croient que toute la fable des Géans n'est qu'une tradition défigurée de l'histoire de Thyphon & d'Osiris. On sçait qu'il y avoit en Égypte des monumens plus anciens que les fables des Grecs, des villes fondées & un culte établi en l'honneur des mêmes animaux, dont leurs poëtes nous disent que les Dieux prirent la figure, en se retirant de frayeur dans ce païs-là.

GÉAOCHUS, *ou* GÉOLOCHUS, *Gæaochus*, *Gæolochus*, (*a*) surnom de Neptune. Xénophon parle d'un temple de Neptune Géaochus, qui étoit dans le Péloponnèse. Le texte porte Γαιόλοχος, & on trouve en marge Γαιάοχος. Dans Plutarque on lit Γαιήοχος. Ce surnom fut donné à Neptune, parce qu'il assure & affermit la terre.

GÉBA, *Geba. Voyez* Gabaa.

GÉBAL, *Gebal*, (*b*) terme qui ne se trouve que dans le Pseaume LXXXII. *Gebal, Ammon, & Amalec.* Mais, le Chaldéen & la Version Samaritaine mettent quelquefois le mont Gebal, au lieu du mont Séïr. Josephe parle aussi des Gabilites, au midi de la Palestine; & Étienne de Byzance de la Gébalene dans l'Arabie, contrée qui est la même que le païs d'Amalec. Enfin, Eusebe & S. Jérôme dans leurs livres des lieux Hébreux, font souvent mention de la Gébalene, ou Gabalene, qui est dans l'Idumée, & dont Pétra est la capitale. Tous ces caractères mon-

(*a*) Xenoph. p. 608. Plut. T. I. p. 17.
(*b*) Psalm. 82. v. 8. Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 316. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. XX. p. 26.

trent visiblement que le païs, nommé Gébal, ou Gabalene, est au midi de la tribu de Juda, & dans l'Idumée méridionale. Ce terme *Gébal* signifie une montagne; & la dénomination de Gébalene n'est point ancienne, puisqu'elle ne paroît que dans le Pseaume LXXXII, que l'on croit avoir été écrit du tems de Josaphat, roi de Juda.

GÉBAL, *Gebal*. *Voyez* Giblos.

GÉBANITES, *Gebanitæ*, (*a*) peuple de l'Arabie heureuse. Pline distingue les Catabanes des Gébanites, comme deux peuples différens. Il dit que les Gébanites avoient beaucoup de gros bourgs. Il nomme ensuite Nagia & Tamna, où étoient soixante-cinq temples. Mais, quoique les Catabanes & les Gébanites fussent deux nations distinguées, il est vraisemblable qu'elles étoient subordonnées l'une à l'autre; car, Tamna, ou Thomna, qui, selon Pline, appartenoit aux Gébanites, & étoit leur capitale, est nommée la capitale des Catabanes par Ératosthène, cité par Strabon. Ce peuple étoit voisin de l'entrée du golfe Arabique, selon ce dernier, quoique Ptolémée l'ait mis à l'embouchure du golfe Persique.

GEBBAR, *Gebbar*, Γαβὴρ, (*b*) dont les enfans revinrent de Babylone à Jérusalem, au nombre de quatre-vingt-quinze.

GEBBÉTHON, *Gebbethon*, Γαβαθών, (*c*) ville de Palestine dans la tribu de Dan. Dom Calmet croit que c'est la même que Gabbatha. Baasa fils d'Ahias, de la tribu d'Issachar, tua Nadab fils de Jéroboam roi d'Israël, pendant qu'il assiégeoit Gebbéthon, & usurpa sa couronne. Cette ville appartenoit alors aux Philistins.

GÉBENNA [le Mont], *Mons Gebenna*. *Voyez* Cébenna.

GÉDA. *Voyez* Géada.

GÉDALE, disciple de Porphyre dans le second siecle. Porphyre lui adressa un grand ouvrage sur les catégories d'Aristote, que Jamblique transcrivit en partie.

GEDDEL, *Geddel*, Γεδὴλ, (*d*) Lévite, dont les enfans revinrent de la captivité de Babylone à Jérusalem.

GEDDELTHI, *Geddelthi*, (*e*) Γοδδολαθὶ, fils d'Héman Lévite. Sa famille étoit la douzième de celles qui servoient par tour dans le temple.

GEDDIEL, *Geddiel*, Γαδδιὴλ, (*f*) fils de Sodi, de la tribu de Zabulon, fut un de ceux qui furent envoyés par Moïse, pour considérer la terre de Chanaan.

GÉDÉLIAS, *Gedelias*, (*g*) Γοδολίας, fils de Phassur, étoit

(*a*) Plin. T. I. p. 338, 664, 665, 668. Strab. p. 768.
(*b*) Esdr. L. I. c. 2. v. 20.
(*c*) Josu. c. 19. v. 43. Reg. L. III. c. 15. v. 27.
(*d*) Esdr. L. I. c. 2. v. 56.
(*e*) Paral. L. I. c. 25. v. 4.
(*f*) Numer. c. 13. v. 11.
(*g*) Jerem. c. 38. v. 1.

un de ceux qui avoient entendu les paroles de Jérémie.

GÉDÉON, *Gedeon*, (*a*) fils de Raphaïm, pere de Jamnor, de la tribu de Siméon, un des ayeux de Judith.

GÉDÉON, *Gedeon*, Γεδεὼν, (*b*) fils de Joas, de la tribu de Manassé, faisoit sa demeure à Éphra; il fut choisi de Dieu, & par une vocation toute extraordinaire, pour délivrer les Israëlites de l'oppression des Madianites, où ils étoient tombés après la mort de Barac & de Débora. Les Madianites tinrent les Hébreux dans une si grande humiliation, qu'ils les obligerent de se retirer dans des cavernes, & de se fortifier dans les lieux les plus propres pour résister à leurs ennemis. Ceux-ci, après que les Israëlites avoient semé, venoient sur leurs terres, y dressoient leurs tentes, ravageoient tous les grains en herbe, & tuoient tout le bétail qui tomboit entre leurs mains. Les Israëlites accablés de tant de maux crierent au Seigneur; & le Seigneur leur députa un prophete, qui leur fit de grands reproches de leur ingratitude; mais, en même tems, Dieu envoya son Ange vers Gédéon, qui étoit alors occupé à battre furtivement son grain dans un pressoir, sous un chêne, pour en dérober la connoissance aux Madianites, & pour s'enfuir aussitôt avec son bled.

L'Ange du Seigneur apparut donc à Gédéon, & lui dit: » Le Seigneur est avec » vous, ô le plus fort d'entre » les hommes. Gédéon lui ré» pondit: D'où vient donc, » mon Seigneur, je vous prie, » que tant de maux sont tombés » sur nous, si le Seigneur est » avec nous? Où sont ces mer» veilles que le Seigneur a fai» tes, & que nos peres nous » ont rapportées, en nous di» sant, le Seigneur nous a ti» rés de l'Égypte? & mainte» nant le Seigneur nous a aban» donnés, & nous a livrés en» tre les mains des Madianites.« Alors, le Seigneur le regardant, lui dit: » Allez dans cette for» ce dont vous êtes rempli, & » vous délivrerez Israël de la » puissance des Madianites; » sçachez que c'est moi qui » vous ai envoyé. Gédéon lui » répondit: Hélas, mon Sei» gneur, comment, je vous » prie, délivrerai-je Israël? » Vous sçavez que ma famille » est la dernière de Manassé, » & que je suis le dernier dans » la maison de mon pere. Le » Seigneur lui dit: Je serai avec » vous, & vous battrez les » Madianites, comme s'ils n'é» toient qu'un seul homme. Sur » quoi Gédéon répartit: Si j'ai » trouvé grace devant vous, » faites-moi connoître par un

(*a*) Judith. c. 8. v. 1.

(*b*) Judic. c. 6. v. 1. *& seq.* c. 7. v. 1. *& seq.* c. 8. v. 1. *& seq.* Reg. L. II. c. 21. Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 153. *& seq.*

» signe que c'est vous qui par-
» lez à moi ; & ne vous retirez
» point d'ici, jusqu'à ce que je
» retourne vers vous, & que
» j'apporte un sacrifice pour
» vous l'offrir. L'Ange lui ré-
» pondit : j'attendrai votre re-
» tour. «

Gédéon, étant donc entré chez lui, fit cuire un chevreau, & fit d'un épha de farine des pains sans levain, & ayant mis la chair dans une corbeille, & le jus de la chair dans un pot, il apporta le tout & l'offrit à l'Ange du Seigneur. L'Ange lui dit : » Prenez la
» chair & les pains sans levain,
» mettez les sur cette pierre &
» versez dessus le jus de la
» chair ; « Gédéon l'ayant fait, l'Ange du Seigneur étendit le bâton, qu'il tenoit en sa main, & en toucha la chair & les pains sans levain. Aussitôt il sortit de la pierre un feu qui consuma la chair avec les pains sans levain, & en même tems l'Ange du Seigneur disparut de devant ses yeux. Gédéon voyant que c'étoit l'Ange du Seigneur dit :
» Hélas, Seigneur mon Dieu,
» j'ai vu l'Ange du Seigneur
» face à face ! Le Seigneur lui
» dit : La paix soit avec vous,
» ne craignez point, vous ne
» mourrez pas. « Gédéon éleva donc en ce même lieu un autel au Seigneur, & l'appella la paix du Seigneur ; cet autel étoit à Éphra qui appartenoit à la famille d'Ezri. Le Seigneur lui dit la même nuit : » Prenez
» un taureau de votre pere &
» un autre taureau de sept ans,
» renversez l'autel de Baal qui
» est à votre pere, & coupez
» par le pied le bois qui est au
» tour de l'autel. Dressez aussi
» un autel au Seigneur votre
» Dieu en un lieu convenable,
» sur le haut de cette pierre,
» sur laquelle vous avez offert
» votre sacrifice, & prenez le
» second taureau que vous of-
» frirez en holocauste sur un
» bûcher fait des branches
» d'arbres que vous aurez cou-
» pées de ce bois. « Gédéon, ayant pris dix de ses serviteurs, fit ce que le Seigneur lui avoit commandé. Il ne voulut pas néanmoins le faire le jour, parce qu'il craignoit ceux de la maison de son pere & les hommes de cette ville là ; mais, il fit tout pendant la nuit.

Les habitans de cette ville, étant donc venus le matin, virent l'autel de Baal détruit, le bois coupé, & le second taureau mis sur l'autel qui venoit d'être élevé. Alors, ils se dirent les uns aux autres, qui est-ce qui a fait cela ? Et cherchant par tout qui étoit l'auteur de cette action, on leur dit, c'est Gédéon fils de Joas qui a fait toutes ces choses. Ils dirent donc à Joas : » Faites ve-
» nir ici votre fils afin qu'il meu-
» re, parce qu'il a détruit l'autel
» de Baal, & qu'il en a coupé le
» bois. » Joas répondit à tous ceux qui étoient présens : » Est-ce à
» vous à prendre la vengeance
» de Baal & à combattre pour lui ?
» S'il est dieu, que celui qui est
» son ennemi meure, avant que

» le jour de demain soit venu, » qu'il se venge de celui qui a dé» truit son autel. Depuis ce jour, » Gédéon fut appellé Jérobaal, » c'est-à-dire, que Baal voye, » que Baal conteste contre celui » qui a abattu son autel. «

Cependant, les Madianites, les Amalécites, & les peuples d'Orient se joignirent ensemble, & ayant passé le Jourdain, ils vinrent se camper dans la vallée de Jezraël. En même tems, l'esprit du Seigneur remplit Gédéon, qui sonnant de la trompette assembla toute la maison d'Abiezer, afin qu'elle le suivît. Il envoya aussi des gens dans toute la tribu de Manassé, qui le suivit aussi, & il en envoya d'autres dans les tribus d'Aser, de Zabulon & de Nephthali; & ceux de ces tribus vinrent au-devant de lui. Alors Gédéon dit à Dieu : » Vous servirez-» vous de ma main pour sauver » Israël, comme vous me l'avez » dit? Je vais mettre dans l'aire » cette toison. Si toute la terre » demeurant seche, la rosée ne » tombe que sur la toison, je » reconnoîtrai par-là que vous » vous servirez de ma main, se» lon que vous me l'avez pro» mis pour délivrer Israël. « Ce que Gédéon avoit proposé arriva ; car, s'étant levé de grand matin, il pressa la toison, & remplit un vase de la rosée qui en sortit. Gédéon dit encore à Dieu : » Que votre colère ne » s'allume pas contre moi, si » je fais encore une fois une » épreuve en demandant un se» cond signe dans la toison. Je » vous prie, Seigneur, que » toute la terre soit trempée » de la rosée & que la toison » seule demeure seche. « Le Seigneur fit cette nuit-là même ce que Gédéon avoit demandé. La rosée tomba sur toute la terre, & la toison seule demeura seche.

Gédéon, assuré par tous ces signes de la volonté de Dieu, marcha droit au camp des Madianites, qui étoient dans la campagne de Jezraël. Il s'arrêta avec ses troupes à la fontaine d'Harad. Alors, le Seigneur lui dit : » Renvoyez une partie de » ceux qui sont avec vous. Ma» dian ne sera pas livré entre » les mains d'une si grande » troupe, de peur qu'Israël ne » dise : C'est par mes propres » forces que j'ai été délivré. « Gédéon permit donc à tous ceux qui avoient peur, de s'en retourner dans leurs maisons, en sorte qu'il n'en demeura que dix mille avec Gédéon. Ce nombre étoit encore trop grand ; & le Seigneur commanda à Gédéon de mener son armée sur le bord du Jourdain lors de la plus grande chaleur du jour, de ne tenir pour vaillans que ceux qui se baisseroient pour boire à leur aise, & de considérer au contraire comme des lâches ceux qui prendroient de l'eau tumultuairement & avec hâte, puisque ce seroit une marque de l'appréhension qu'ils auroient des ennemis. Gédéon obéit, & il ne s'en trouva que

trois cens qui prirent de l'eau dans leurs mains & la porterent de leurs mains à leur bouche sans aucun empressement.

Dieu lui commanda ensuite d'attaquer de nuit les ennemis avec ce petit nombre ; & remarquant de l'agitation dans son esprit, il ajoûta pour le rassurer, qu'il prît seulement un des siens avec lui, & s'approchât doucement du camp des Madianites pour voir ce qui s'y passoit. Il exécuta cet ordre ; & lorsqu'il fut proche de leurs tentes, il entendit un soldat qui racontoit à son compagnon un songe qu'il avoit eu. » J'ai songé, lui disoit-il, » que je voyois un morceau de » pâte de farine d'orge qui ne » valoit pas la peine de le ra- » masser, & que cette pâte se » roulant par tout le camp elle » avoit commencé par renver- » ser la tente du Roi, & ensui- » te toutes les autres. Ce songe, » lui répondit son compagnon, » présage la ruine entière de » notre armée ; & en voici la » raison. L'orge est le moindre » de tous les grains ; & ainsi » comme il n'y a point mainte- » nant de nation dans toute » l'Asie plus méprisée que celle » des Israëlites, on la peut com- » parer à l'orge. Or, vous sça- » vez qu'ils ont assemblé des » troupes & formé quelque des- » sein sous la conduite de Gé- » déon. C'est pourquoi, je crains » fort que ce morceau de pâte » que vous avez vu renverser » toutes nos tentes, ne soit un » signe que Dieu veut que Gé- » déon triomphe de nous. « Ce discours remplit Gédéon d'espérance ; il le raconta aux siens, & leur commanda de se mettre sous les armes. Ils le firent avec joie ; n'y ayant rien qu'un si heureux présage ne les portât à entreprendre.

Environ la quatrième veille de la nuit, Gédéon sépara sa troupe en trois corps de cent hommes chacun ; & pour surprendre les ennemis, il leur ordonna à tous de porter en la main gauche une bouteille avec un flambeau allumé au-dedans, & en la main droite au lieu de cor une corne de bélier. Le camp des ennemis étoit d'une très-grand étendue à cause de la quantité de leurs chameaux. Et quoique leurs troupes fussent séparées par nations, elles étoient néanmoins toutes enfermées dans une seule & même enceinte. Lorsque les Israëlites en furent proche, ils sonnerent tous en même tems avec ces cornes de bélier, suivant l'ordre que Gédéon leur en avoit donné, casserent leurs bouteilles, & entrerent avec de grands cris le flambeau à la main dans leur camp, avec une ferme confiance que Dieu leur donneroit la victoire. L'obscurité de la nuit, jointe à ce que les ennemis étoient à demi endormis, mais principalement le secours de Dieu, jetta une telle terreur & une telle confusion dans leur esprit, qu'il y en eut incomparablement plus de tués par eux-mêmes que par les Is-

raëlites ; parce que cette grande armée étant composée de divers peuples, & qui parloient diverses langues, leur trouble & leur épouvante faisoient qu'ils se prenoient pour ennemis, & s'entretuoient les uns les autres. Aussitôt que les autres Israëlites eurent reçu la nouvelle de cette victoire signalée, ils prirent les armes pour poursuivre les ennemis, & les joignirent en des lieux où des torrens qui leur fermoient le passage, les avoient obligés de s'arrêter. Ils en firent un très-grand carnage. Les rois Oreb & Zeb furent du nombre des morts. Les Israëlites poursuivirent les Madianites, ayant à la main les têtes de ces deux Princes, qu'ils porterent ensuite à Gédéon au-delà du Jourdain.

Gédéon, après cette grande victoire, étant revenu à Ephraïm, ceux de cette tribu, jaloux de la gloire qu'il s'étoit acquise, résolurent de lui faire la guerre, sous prétexte qu'il s'étoit engagé en celle qu'il avoit entreprise, sans leur communiquer son dessein. Mais, comme il n'étoit pas moins sage que vaillant, il leur répondit avec beaucoup de modestie, qu'il n'en auroit pas usé de la sorte, si Dieu ne le lui avoit commandé, & que cela n'empêchoit pas qu'ils n'eussent autant de part que lui-même à sa victoire. Ainsi, il les adoucit, & ne rendit pas par sa prudence un moindre service au peuple d'Israël, qu'il lui en avoit rendu par les batailles, qu'il avoit gagnées, puisqu'il empêcha par ce moyen une guerre civile. Cette tribu ne laissa pas d'être punie dans la suite de son orgueil.

Gédéon, étant venu ensuite sur le bord du Jourdain, le passa avec les trois cens hommes qui le suivoient, qui tout las qu'ils étoient poursuivoient les fuyards. Il dit donc à ceux de Soccoth : » Donnez donc je vous » prie, du pain à ceux qui sont » avec moi, parce qu'ils n'en peu- » vent plus, afin que nous puis- » sions poursuivre les princes des » Madianites Zébée & Salmana. » Mais, les principaux de Soc- » coth lui répondirent : C'est » peut-être que vous avez déjà » Zébée & Salmana en votre » pouvoir ; & c'est ce qui vous » fait demander ainsi que nous » donnions du pain à vos gens. » Gédéon leur répondit : Eh bien, » lorsque le Seigneur aura livré » entre nos mains Zébée & Sal- » mana, je vous ferai briser le » corps avec les épines & les » ronces du désert. « Il monta de-là à Phanuel ; & il fit la même demande aux habitans du païs, qui lui firent la même réponse que ceux de Soccoth. Gédéon leur répliqua donc de même : Lorsque je serai revenu en paix & victorieux, j'abattrai cette tour-là. Cependant, Zébée & Salmana reprenoient haleine avec le reste de leur armée ; car, il n'étoit resté à ce peuple d'orient que quinze mille hommes de toutes leurs troupes, ayant perdu en cette défaite six vingt mille hommes, tous gens de

guerre & portant les armes. Gédéon tirant donc vers ceux qui habitoient dans les tentes du côté oriental de Nobé & de Jegbaa, défit l'armée des ennemis qui se croyoient en sûreté, s'imaginant qu'ils n'avoient plus rien à craindre. Zébée & Salmana s'enfuirent aussitôt, toutes leurs troupes étant en désordre ; mais, Gédéon les poursuivit & les prit tous deux. Il retourna du combat avant le lever du Soleil. Ayant pris un serviteur de ceux de Soccoth, il demanda les noms des principaux & des Sénateurs de Soccoth ; & cet homme lui en marqua soixante-dix-sept. Gédéon étant venu ensuite à Soccoth, dit aux premiers de la ville : » Voici Zébée & Salmana sur » le sujet desquels vous m'avez » insulté, en me disant : C'est » peut-être que vous avez déjà » Zébée & Salmana en votre » pouvoir, & c'est ce qui vous » fait demander ainsi que nous » donnions du pain à vos gens, » qui sont si las qu'ils n'en peu» vent plus. « Ayant donc pris les anciens de la ville de Soccoth, il leur brisa le corps avec les épines & les ronces du désert. Il abattit aussi la tour de Phanuel, après avoir tué les habitans de la ville. Il dit ensuite à Zébée & à Salmana : » Comment étoient faits ceux » que vous avez tués au mont » Thabor ? Ils lui répondirent : » Ils étoient comme vous, & l'un » d'eux paroissoit un fils de Roi. » Gédéon ajoûta : C'étoient mes » freres & les enfans de ma mere : » Vive le Seigneur, si vous leur » aviez sauvé la vie, je ne vous » tuerois pas maintenant. « Il dit ensuite à Jéther son fils aîné : Allez, tuez-les ; mais, Jéther ne tira point son épée, parce qu'il craignoit, n'étant encore qu'un enfant. Zébée & Salmana dirent donc à Gédéon : » Venez vous» même & tuez-nous ; car c'est » l'âge qui rend l'homme fort. « Gédéon s'étant avancé tua Zébée & Salmana ; il prit ensuite tous les ornemens & les bossettes qu'on mettoit d'ordinaire au cou des chameaux des Rois.

Alors tous les enfans d'Israël dirent à Gédéon : » Soyez » notre Roi & commandez» nous, vous, votre fils & le » fils de votre fils, parce que » vous nous avez délivrés de » la main des Madianites. Gé» déon leur répondit : Je ne se» rai point votre Roi, & mon » fils ne le sera point, le Sei» gneur seul vous dominera. Et » il ajoûta : Je ne vous deman» de qu'une chose ; donnez-moi » les pendans d'oreilles que » vous avez eus de votre butin. « Car, les ennemis qu'ils venoient de défaire, avoient accoûtumé de porter des pendans d'oreilles d'or. Ils lui répondirent qu'ils étoient prêts à les lui donner. Et étendant un manteau sur la terre, ils jetterent dessus les pendans d'oreilles qu'ils avoient eus de leur butin. Ces pendans d'oreilles que Gédéon avoit demandés, se trouverent peser mille sept

cens sicles d'or, sans les ornemens, les colliers précieux & les vêtemens d'écarlate dont les rois de Madian avoient accoûtumé d'user, & sans les carcans d'or des chameaux. Gédéon fit de toutes ces choses précieuses un éphod qu'il mit dans sa ville d'Éphra. Mais, cet éphod devint aux Israëlites un sujet de tomber dans la prostitution de l'idolâtrie, & causa la ruine de Gédéon & de toute sa maison. C'est ainsi que les Madianites furent humiliés devant les enfans d'Israël; ils ne purent plus lever la tête, & tout le païs demeura en paix pendant les quarante années du gouvernement de Gédéon. Ce Général étant donc revenu demeura dans sa maison. Il eut soixante-dix fils qui étoient sortis de lui, parce qu'il avoit plusieurs femmes; & sa concubine qu'il avoit à Sichem, eut de lui un fils nommé Abimelech. Gédéon mourut enfin dans une heureuse vieillesse, & il fut enseveli dans le sépulcre de Joas son pere, à Ephra qui appartenoit à la famille d'Ezri.

Gédéon, au rapport de Josephe, rendoit la justice & terminoit les différends avec tant de désintéressement, de capacité & de sagesse, que le peuple ne manquoit jamais de confirmer les jugemens qu'il prononçoit, parce qu'ils ne pouvoient être plus équitables.

Il y a beaucoup d'apparence que Gédéon, autrement nommé Jérobaal, ou Jérubaal, est le même que Jérombal, prêtre du dieu Jao, que Sanchoniaton se vante d'avoir consulté sur les antiquités Phéniciennes. Sanchoniaton avoit vécu sous le règne d'Ithobale roi de Tyr, vers le même tems que Sémiramis reine d'Assyrie; & par conséquent peu après Jérobaal ou Gédéon. Mais, la plûpart des Sçavans sont convaincus aujourd'hui que Sanchoniaton est un auteur fabuleux, & que celui qui a fabriqué l'ouvrage dont on a quelques fragmens sous son nom, étoit un imposteur, qui avoit malicieusement mêlé quelques traits de l'Histoire sacrée avec les fables des Phéniciens, pour décrier les Livres sacrés des Hébreux.

David appelle Gédéon Jérubofeth, au lieu de Jérobaal, parce que les Hébreux n'aimoient pas à prononcer le nom de Baal; d'où vient aussi qu'on dit Miphibofeth, au lieu de Miphibaal.

GÉDÉRA, GÉDÉROTHAIM, GÉDOR, GIDÉROTH, *Gedera*, *Gederothaïm*, *Gedor*, *Gideroth*, (a) noms qui ne signifient que la même ville, à ce que croient quelques-uns. Cependant, le livre de Josué, selon la Vulgate, distingue formellement toutes ces villes. Les mêmes disent que cette ville de Gédéra, Gédérothaïm, &c. est Gadara. *Voyez* Gadara.

GÉDÉROTHAIM, *Gederothaïm*. *Voyez* Gédéra.

(a) Josu. c. 15. v. 36, 41, 58.

GÉDOMON [C. JULIUS], (a) *C. Julius Gedomon*, ayeul de C. Julius Rufus, ne nous eſt connu que par un monument que le tems a épargné.

GÉDOR, *Gedor. Voyez* Gédéra.

GÉDOR, *Gedor*, Γεδώρ. (b) étoit fils de Phanuel, de la tribu de Juda.

GÉDOR, *Gedor*, Γεδώρ. (c) fils de Jared, étoit auſſi de la tribu de Juda.

GÉDOR, *Gedor*, Γεδοὺρ. (d) étoit fils de Jéhiel & de Maacha.

GÉDROSIE, *Gedroſia*, (e) Γεδρωσία. grande province d'Aſie, qui, ſelon Ptolémée avoit la Carmanie au couchant, & la Drangiane & l'Arachoſie au nord; la partie de l'Inde, qui eſt le long de l'Indus, la terminoit à l'Orient, & l'Océan Indien au midi. Ainſi, elle s'étendoit aſſez loin le long de cette mer, depuis la Carmanie juſqu'à l'Inde, & avançoit beaucoup vers le nord.

Les habitans ſont nommés *Gedroſi* & *Gedruſi* par Pline. Les Grecs ont dit Γεδρωσοὶ, Γεδρώσιοι, & même Γαδρώσιοι. Il y en a qui écrivent avec un K. Κεδρωσοὶ. Suidas prend le mot Κεδρωσία pour un nom de ville, faute d'avoir ſçu que ce nom ne ſignifioit que la Gédroſie païs. A l'imitation de ces derniers, Ammien Marcellin dit la Cédroſie, & non la Gédroſie; MM. de Valois ont bien vu qu'il n'y falloit rien changer.

Alexandre paſſa dans la Gédroſie en côtoyant toujours la mer, & il trouva là, dit Diodore de Sicile, une nation extrêmement ſauvage, & qui ne connoiſſoit point l'hoſpitalité. Les Gédroſiens portoient leurs ongles ſans les couper juſqu'à l'extrême vieilleſſe; ils ne démêloient jamais leurs cheveux. Ils ne couvroient que de peaux de bêtes la leur propre qui étoit preſque brûlée par les ardeurs du ſoleil. Ils ne ſe nourriſſoient que de baleines, que la mer jettoit ſur leurs côtes. Ils habitoient des maiſons qui à la vérité avoient des murailles; mais, les combles n'en étoient faits que de côtes de baleines, dont quelques-unes avoient juſqu'à dix-huit coudées ou vingt-ſept pieds de longueur, qu'ils couvroient enſuite des mêmes cuirs dont ils s'habilloient. Alexandre, qui ne traverſa ce païs qu'avec beaucoup de peine, faute d'y trouver aſſez de vivres, arriva dans un déſert qui en étoit abſolument dépourvu. Pluſieurs de ſes ſoldats y périrent d'inanition; les Macédoniens mêmes ſe découragerent, ce qui jetta enfin le Roi dans une inquiétude prodigieuſe. Il étoit dans un véritable déſeſ-

(a) Mém. de l'Acad. des Inſcript. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 220.
(b) Paral. L. I. c. 4. v. 4.
(c) Paral. L. I. c. 4. v. 18.
(d) Paral. L. I. c. 8. v. 31. c. 9. v. 37.
(e) Ptolem. L. VI. c. 21. Strab. pag. 130, 686. Plin. Tom I. pag. 321, 324, 325, 499, 659, 686. Juſt. L. XIII. c. 4. Diod. Sicul. pag. 605, 617. & ſeq. Q. Curt. L. IX. c. 10. Plut. T. I. pag. 702.

poir de voir périr inutilement, & de pure indigence, des hommes d'un courage insurmontable, & d'une valeur à toute épreuve. Il prit aussitôt le parti d'envoyer ce qui lui restoit d'hommes encore sur pied, chez les Parthes, dans la Drangiane, dans l'Arie, & dans les lieux les plus voisins du désert où il se trouvoit; avec ordre d'amener à l'entrée de la Caramanie des chameaux ou dromadaires, & autres animaux, chargés de toutes les provisions nécessaires pour un camp. Ces envoyés partant aussitôt s'adresserent aux Satrapes de toutes les provinces voisines, & ayant obtenu d'eux les pouvoirs nécessaires, satisfirent pleinement à leur commission. Alexandre ne laissa pas de perdre un grand nombre de soldats avant l'arrivée de ce secours; mais, de plus, comme il alloit à sa rencontre, au lieu qu'il avoit marqué, quelques païsans rassemblés des montagnes voisines, tomberent sur la brigade que commandoit Léonatus; & après l'avoir endommagée, ils se retirerent subitement dans leurs bois. Enfin, l'armée Macédonienne sortie, non sans peine du désert, se trouva dans un païs habité, & pourvu de tous les biens de la terre.

La Gédrosie avoit quelques fleuves; le principal est nommé diversement Arbis, Arabius, Artabis, & Artabius. Les peuples, qui en habitoient les bords, étoient nommés *Arabitæ*. C'est aujourd'hui l'Ilment, & M. de l'Isle met à son embouchure un lieu nommé Arabia. Pline fait couler dans la Gédrosie une rivière qu'il nomme le Nagre, dont il est le seul qui ait parlé, & qu'il dit avoir été navigable.

Les peuples les plus remarquables de la Gédrosie étoient les Arbies, Arbites, ou Arabites, les Orites & les Ichthyophages, ou mangeurs de poissons.

Arrien partage de la manière suivante le païs entre ces peuples, & nous apprend en même tems quelle en étoit l'étendue. Depuis l'embouchure de l'Indus jusqu'à celle de l'Arbis, ou Arabius, les Arbies ou Arabies occupoient environ mille stades, ce qui répond à cent vingt-cinq mille pas. Depuis cette rivière, les Orites s'étendoient l'espace de seize cens stades, qui font deux cens mille pas. De-là jusqu'aux frontières de la Carmanie les Ichthyophages avoient un païs de près de mille stades, ou cent vingt-cinq milles, cela fait en tout quatre cens cinquante milles de côtes maritimes.

Les principaux lieux, que Ptolémée range sur cette côte, sont la plûpart des noms obscurs; sçavoir, Rhapava ou Ragirava, le Port des femmes, Boyamba, ou Coyamba, & Rhizana.

Voici les peuples qu'il place dans la Gédrosie:

Vers la mer, les Abérites, ou Arabites.

Près de la Carmanie les Garsides.

Près de l'Arachosie, les Musarinéens.

Au cœur du païs, est le canton nommé la Pardene.

Au-dessous est la Parisiene.

Et au voisinage de l'Indus, les Rhamnes.

Les villes & les villages de la Gédrosie étoient, selon le même, Cuni, Badara, Musarna, Cottobara, Sosxetra, ou Soxistra, Oscana, Easis, ou Parsis, Métropole, Omisa, Arbis, ville.

Les isles Adjacentes de la Gédrosie étoient Asthæa, ou Asthala, & Codane.

La Gédrosie est présentement le païs de Mekran; ce païs du moins en renferme la plus grande partie.

GÉDROSIENS, *Gedrosi*, Γεδρωσοὶ, étoient les habitans de la Gédrosie. *Voyez* Gédrosie.

GEDRUSANUS AGER, (*a*) nom d'un territoire, dont il est fait mention dans Cicéron.

GÉENNOM, *Geennom*. *Voyez* Géhennom.

GÉGANIA, *Gegania*, Γεγανία, (*b*) l'une des premières vestales, consacrées par Numa Pompilius.

GÉGANIENS, *Geganii*, (*c*) l'une des principales familles d'Albe, fut mise au rang des familles Patriciennes de Rome par Tullus Hostilius.

GÉGANIUS [T.], *T. Geganius*, (*d*) fut créé consul avec P. Minucius l'an de Rome 262, & 490 avant J. C. Pour contenir les Volsques, ces deux consuls augmenterent la colonie de Vélitres d'un nombre de citoyens qu'ils détacherent de Rome, & en envoyerent une nouvelle à Norba dans les montagnes, pour tenir en bride tout le païs de Pomptine.

GÉGANIUS [M.] MACÉRINUS, *M. Geganius Macerinus*, (*e*) fut élevé au consulat pour la première fois avec C. Julius, l'an de Rome 308, & 444 avant J. C. Ces deux magistrats, pour empêcher les entreprises des tribuns contre la jeunesse Patricienne, userent d'un si sage tempérament, que, sans faire aucune injure à ces derniers, ils conserverent au Sénat toute sa majesté. Ils ordonnerent des levées contre la guerre des Volsques, sans se trop presser de les achever; & par-là ils arrêterent la sédition du peuple, en lui faisant entendre que l'union qui règnoit au-dedans entretenoit aussi la paix au-dehors; au lieu que les dissensions domestiques ne manquoient jamais de relever le courage des ennemis, & de leur faire prendre les armes. Par ce ménagement, ils continrent en même tems les citoyens & les ennemis.

Quatre ans après, M. Géga-

(*a*) Cicer. in Rull. c. 55.
(*b*) Plut. T. I. p. 66.
(*c*) Tit. Liv. L. I. c. 30.
(*d*) Tit. Liv. L. II. c. 34.

(*e*) Tit. Liv. L. III. c. 65. L. IV. c. 8. *& seq.* L. IX. c. 33, 34. Roll. Hist. Rom. T. I. p. 447, 469. *& suiv.*

nius Macérinus fut élevé pour la seconde fois au consulat avec T. Quintius Capitolinus. Cette année fut remarquable par l'établissement de la censure ; cette magistrature qui n'eut d'abord que d'assez foibles commencemens, porta son autorité si loin dans la suite, qu'elle soumit à sa jurisdiction toute la police & la discipline des Romains ; les peines ou les récompenses dues aux Sénateurs & aux Chevaliers, pour leur bonne ou leur mauvaise conduite ; l'entretien & la réparation des édifices publics & particuliers, profanes & sacrés ; & enfin tous les revenus de la République.

Cette même année, les Ardéates qui s'étoient réconciliés depuis peu avec le peuple Romain, vinrent implorer son secours dans un besoin fort pressant. Il s'étoit élevé dans leur ville une violente sédition entre la noblesse & le peuple. Les choses furent portées aux dernières extrêmités. Les deux partis, qui se trouvoient trop foibles par eux-mêmes, eurent recours à l'étranger. Le peuple s'adressa aux Volsques, qui, sans perdre de tems, vinrent à son secours. Ce fut dans cette conjoncture que les députés de la noblesse arriverent à Rome. Le consul M. Géganius Macérinus eut ordre de partir sur le champ. Il arriva bientôt avec son armée près des ennemis qui assiégeoient la ville. Le lendemain, le consul, ayant dès le grand matin partagé le travail entre ses troupes, fit environner de bonnes tranchées tout le camp des Volsques, qui se trouverent eux-mêmes assiégés, & serrés de si près, qu'après quelques jours, manquant de tout, ils demanderent à capituler. Le consul leur fit dire qu'ils n'avoient de quartier à attendre qu'en lui livrant entre les mains leur général, & en se rendant eux-mêmes à discrétion. Réduits au désespoir, ils tenterent un combat qui leur coûta cher, & où ils perdirent beaucoup de monde. Il fallut se rendre. Après qu'ils eurent livré leur Général, & mis bas leurs armes, on les fit tous passer sous le joug, & ils furent renvoyés avec un habit chacun seulement, couverts de honte & d'ignominie. Le général Romain entra ensuite dans Ardée, qui le reçut comme son libérateur & son pere. Il fit couper la tête aux principaux auteurs de la sédition, confisqua leurs biens au profit du trésor public, & rétablit ainsi la paix & la tranquillité entre les citoyens. Ardée, par un service & un bienfait si importans, se trouva dédommagée bien avantageusement d'une sentence qui avoit été portée contre elle quelque tems auparavant. M. Géganius Macérinus entra à Rome en triomphe, menant devant son char Cluilius le général des Volsques, avec les riches dépouilles qu'il avoit prises sur les ennemis.

Il fut créé consul pour la

troisième fois avec L. Sergius Fidénas, l'an de Rome 318, & censeur avec C. Furius Pacilus deux ans après. Ils visiterent, ou, selon d'autres, firent construire dans le champ de Mars un grand édifice, que l'on peut comparer à ce que nous appellons *Maison* ou *Hôtel-de-Ville*, si ce n'est qu'il étoit hors des murs. On y fit pour la première fois le dénombrement du peuple. L'année suivante, le dictateur Mamercus Emilius fit réduire la censure à dix-huit mois; mais, M. Géganius Macérinus & C. Furius Pacilus en furent choqués jusqu'au vif, & ils porterent leur ressentiment à un excès qui ne paroît presque pas croyable. Une des manières dont les censeurs punissoient les citoyens à qui l'on avoit quelque reproche à faire sur leur conduite, étoit de les faire descendre d'une tribu plus considérable dans une autre qui le fût moins, *tribu moveri*; & de faire effacer le nom du coupable du regître de sa centurie, & ne lui laissant d'autre droit & d'autre marque de citoyen, que de payer sa part des impositions publiques; c'est ce qu'on appelloit *ærarios facere*. Les censeurs exercerent de la sorte leur vengeance sur un des plus respectables citoyens de Rome, & ayant porté l'estimation de son bien huit fois au-delà de sa valeur, ils le mirent dans l'obligation de payer huit fois plus de tribut qu'il n'avoit coûtume. Le peuple indigné les poursuivit dans la place, & les auroit maltraités, si Mamercus Emilius n'eût été assez généreux pour s'y opposer.

GÉGANIUS [L.], *L. Géganius*, (*a*) fut nommé tribun militaire avec une autorité consulaire, l'an de Rome 377, & 375 avant J. C. Il eut ordre de conduire avec un de ses collégues, Q. Servilius, une armée dans le païs des Volsques. Mais, l'ennemi n'étant pas venu à leur rencontre, ils se contenterent de ravager les campagnes; après quoi ils ramenerent leurs troupes à Rome, faisant marcher à leur tête tout ce qui avoit été pris, tant hommes qu'animaux.

GÉGANIUS [M.], *M. Geganius*, (*b*) fut choisi tribun militaire avec une autorité consulaire, l'an de Rome 388, & 364 avant J. C.

GÉHENNOM, *Gehennom*, (*c*) fameuse vallée de Palestine. Cette vallée par où passoient les limites méridionales de la tribu de Benjamin, étoit de Jérusalem. Eusebe dit qu'elle étoit à l'orient de Jérusalem, & au pied de ses murailles. Mais, il est certain qu'elle s'étendoit aussi vers le midi, le long du torrent de Cédron.

On croit que dans cette vallée étoit la voirie de Jérusalem, & qu'on y entretenoit toujours

(*a*) Tit. Liv. L. VI. c. 31.
(*b*) Tit. Liv. L. VI. c. 42.
(*c*) Josu. c. 15. v. 8. c. 18. v. 16. Reg. L. IV. c. 23. v. 10. Marc. c. 9. v. 44.

un feu, pour brûler les charognes & les immondices; ce qui a fait donner à l'enfer le nom de *Gehenna*, à cause du feu éternel qui y doit brûler les méchans. D'autres croient avec plus de vraisemblance, que le nom de *Gehenna* donné à l'enfer, vient plutôt du feu que l'on entretenoit dans la vallée d'Ennom, en l'honneur de Moloch, fausse divinité, que les Hébreux n'ont que trop souvent adorée, & à qui ils ont souvent offert des victimes humaines de leurs propres enfans.

Saint Jerôme remarque dans son commentaire sur le chapitre 10 de saint Matthiéu, que Jesus-Christ est le premier qui se soit servi du mot *Gehenna*, & qu'il n'est point dans les livres de l'Ancien Testament; ce qu'il faut entendre du sens que Jesus-Christ a donné à ce mot, le prenant pour l'enfer & pour les peines des damnés. En effet, on ne le trouvera point en ce sens-là dans l'Ancien Testament. Il n'est pas néanmoins croyable que le Sauveur ait été le premier qui lui ait donné cette application. Il a suivi l'usage de de son tems, où plusieurs mots avoient une signification plus étendue qu'on ne leur donne dans le vieux Testament.

Le mot *Gehennom* signifie la vallée d'Hennom. Les Juifs, ainsi qu'on vient de le dire, avoient dressé dans cette vallée un autel au dieu Moloch, auquel ils sacrifioient leurs enfans, les jettant dans le feu. Mais, le roi Josias, comme on voit dans le livre IV des Rois, remplit ce lieu-là d'ossemens, pour le rendre abominable aux Juifs. Le prophete Jérémie menace aussi les Juifs, qu'il viendra un tems auquel on n'appellera plus ce lieu-là la vallée d'Hennom, mais la vallée des Morts; ce qui fut cause que dans la suite des tems, les Juifs, qui n'avoient point de mot dans les livres du vieux Testament pour exprimer l'enfer, se servirent de celui-là, qui marquoit déjà chez eux un lieu d'abomination, où l'on avoit brûlé autrefois les enfans qu'on sacrifioit à l'idole Moloch. C'est pourquoi, Jesus-Christ ajoûte quelquefois au mot de *Gehenna* celui de feu, & il dit *la Géhenne du feu*, pour exprimer les tourmens des damnés. Cela s'accorde parfaitement avec les paroles d'Isaïe, qui, parlant de cette même vallée sous le nom de *Tophet*, qu'on lui donnoit aussi, dit que *sa nourriture est le feu avec quantité de bois, & que le souffle du Seigneur, étant semblable à un torrent de soufre, l'allumera.*

GEHON, *Gehon*, Γεών, (a) l'un des quatre fleuves qui avoient leur source dans le Paradis terrestre. Les sentimens des Anciens & des Modernes sont fort partagés sur le lieu où

(a) Genes. c. 2. v. 10. *& seq.* Ecclesiastic. c. 24. v. 37. Plin. T. I. p. 331, 333, 337. Herod. L. I. c. 180, 185. Joseph. de Bell. Judaïc. p. 5.

couloit ce fleuve. Plusieurs ont cru sans aucune apparence, que c'étoit le Nil, comme si le Nil, qui a sa source à plus de six cens lieues des sources de l'Euphrate & du Tigre, pouvoit être marqué comme sortant du même jardin que ces deux autres fleuves.

Les Arabes croient communément que c'est l'Oxur, fleuve qui prend sa source dans les monts Imaüs, & qui a son cours d'Orient en Occident; quand il s'approche du païs de Corazuzm, il serpente beaucoup & semble retourner vers sa source; mais ensuite il prend son cours vers la mer Caspienne, où il vient décharger ses eaux, du côté du couchant. Ce fleuve fait la séparation naturelle entre les provinces habitées par les Turcs orientaux, & les Perses. Les Géographes modernes appellent l'Oxur Abiamu, c'est-à-dire, le fleuve Amus. Les Arabes le nomment Géhon, & Neher-Balkh, la rivière de Balkh, parce qu'il passe par cette ville-là. Ils croient qu'il a sa source dans le Paradis, & que c'est un des quatre fleuves nommés par Moïse.

D'autres croient que le Géhon est le canal le plus occidental des deux que forment le Tigre & l'Euphrate joints ensemble, lorsqu'ils se séparent pour entrer dans la mer. C'est le sentiment de Calvin, de Scaliger & de plusieurs Modernes; leur principale raison, est que le canal oriental est le Phison. Mais, ce qu'il y a de vrai, c'est que l'un n'est pas plus certain que l'autre. D'autres soutiennent au contraire que le Phison est le canal occidental, qui sépare l'assemblage de l'Euphrate & du Tigre, & que le Géhon est le canal oriental, qui est formé après l'union de ces deux fleuves. Pour prouver ce sentiment, on dit que la terre de Chus, dans laquelle passe le Géhon, est la Cissie, ou le Chuzestan. C'est le sentiment de M. Bochart & de M. Huet.

Jean Hopkinson, qui a fait une dissertation sur le Paradis terrestre, prend pour le Géhon le bras de l'Euphrate, que Pline dit avoir été détourné par les Chaldéens pour arroser leurs campagnes, & desséché par le grand nombre de coupures qu'ils en firent.

Mais, pour renverser tous ces systêmes, il ne faut qu'une réflexion, c'est que Moïse a voulu sans doute donner à connoître la situation du Paradis terrestre, par des caractères géographiques existans & connus de son tems. Or, ni la coupure dont parle Hopkinson, ni les deux bras formés par les eaux de l'Euphrate & du Tigre réunis, & puis séparés pour aller se dégorger séparément dans le golphe Persique; tout cela n'étoit pas encore fait du tems de Moïse. On ne peut donc pas dire que ce Législateur ait eu en vue aucun de ces canaux pour désigner le Phison ou le Géhon.

Pline dit expressément que

lés lits du Tigre & de l'Euphrate n'ont été joints qu'assez tard ; qu'anciennement ils se dégorgeoient séparément dans le golphe Persique ; & que leurs embouchures étoient éloignées de vingt-cinq mille pas, selon les uns, ou de sept mille selon les autres. Ailleurs, il dit qu'on montre encore l'embouchure par laquelle l'Euphrate tomboit dans la mer. Hérodote attribue à la reine Nitocris les coupures & les saignées de l'Euphrate, qui ont rendu ce fleuve si petit & si foible, de grand & de majestueux qu'il étoit auparavant. Cet Auteur parle encore de l'Euphrate, comme tombant par son propre lit dans le golfe persique, sans parler de sa jonction avec le Tigre. Selon d'autres, c'étoit Gobare, préfet de la Babylonie, qui fit les seignées de l'Euphrate. Or certainement tout cela est bien éloigné du tems de Moïse.

Dom Calmet croit que le Géhon est l'Araxe, fleuve célebre, qui a sa source comme l'Euphrate & le Tigre, dans les montagnes d'Arménie, & qui, coulant avec une rapidité presque incroyable, va se décharger dans la mer Caspienne. Le nom de Géhon, en Hebreu, signifie impétueux, rapide, violent. L'auteur de l'Ecclésiastique parle des inondations du Géhon, au tems des vendanges, parce que l'Araxe s'enfle sur la fin de l'été, à cause de la fonte des neiges des montagnes d'Arménie.

Le P. Hardouin á un sentiment particulier ; il donne un sens nouveau à ces paroles du texte Latin : *Et fluvius egrediebatur de loco voluptatis ad irrigandum paradisum, qui inde dividitur in quatuor capita.* C'est-à-dire, » Il sortoit de ce lieu de » délices un fleuve pour arro- » ser le Paradis, qui de-là se » divise en quatre têtes, ou » sources. « Il trouve, avec raison, qu'il n'est pas commode de supposer que les quatre fleuves, sçavoir, le Phison, le Géhon, le Tigre & l'Euphrate, fussent autant de branches dérivées du fleuve qui sortoit du lieu de délices. M. de Saci a mal rendu ces mots *in quatuor capita* par ceux-ci *en quatre canaux ;* il n'est point question là de canaux, mais des sources des quatre fleuves qui sont nommés ensuite. Or, comment peut-on dire que ces quatre sources si éloignées l'une de l'autre, étoient des divisions d'un seul fleuve ? Avoir recours, comme quelques Interpretes l'ont risqué, à des communications souterreines, c'est embarrasser la question sans nécessité. La difficulté disparoît, quand, avec le P. Hardouin, on rapporte ces mots *qui est divisé*, ou *qui est partagé*, non pas au *fleuve* duquel il ne s'agit plus, mais au Paradis. C'est comme si Moïse eut dit : » Et de ce lieu de dé- » lices sortoit un fleuve pour » arroser le Paradis, dont la » beauté ne subsiste plus entiè- » rement ; mais, on en voit en-

» core des restes autour des » quatre fleuves ; sçavoir, &c. « On peut avoir son sentiment entier dans sa dissertion sur la situation du Paradis terrestre, imprimée en Latin à la suite du VI livre de Pline, dans l'édition *in-fol.* & en François au premier tome des Traités historiques & géographiques pour faciliter l'intelligence de l'Ecriture Sainte, imprimés à la Haye en l'année 1730.

Comme il place le Paradis terrestre au haut du Jourdain, il croit que Moïse a nommé quatre fleuves, voisins du Paradis terrestre. Le Tigre & l'Euphrate sont connus. Ce pere croit que le Géhon est le *Flumen salsum* de Pline, & que le Phison est l'*Achana* du même Auteur. Sur ce qu'il est dit que le Géhon coule autour de tout le païs d'Éthiopie, on fait voir que ce ne peut-être l'Ethiopie proprement dite, que les Juifs ne connoissoient pas, mais une autre Ethiopie qui étoit dans l'Arabie, & la même que la terre de Madian. Habacuc dit : *Pro iniquitate vidi tentoria Ethiopiæ. Turbabuntur pelles terræ Madian.* La seconde femme de Moïse est nommée Ethiopienne, en Hébreu *Chusith ;* & au second livre des Paralipomenes, on lit que Dieu suscita contre Joram l'esprit des Philistins & des Arabes qui habitent près des Ethiopiens. Ces quatre fleuves pouvoient être facilement connus des Israëlites, à qui Moïse parloit. Ils étoient à une distance à peu près égale du lieu où il écrivoit la Génese ; de façon que, par rapport à ce même endroit, selon le P. Hardouin, le Tigre & l'Euphrate étoient placés au septentrion, le Phison & le Géhon au midi. Moïse, dit-il, fait ici mention de ces quatre fleuves, parce qu'il vouloit apprendre aux Israëlites que cette terre, où il les conduisoit, avoit été autrefois le lieu du Paradis, comme elle l'étoit encore dans le tems qu'il écrivoit, & qu'aucune autre contrée ne lui pouvoit être comparée, soit qu'on se tournât du côté du midi, où le Géhon & le Phison arrosent l'Arabie heureuse, soit que l'on se tournât du côté du septentrion, où sont les sources de l'Euphrate & du Tigre, puisqu'aucune de ces contrées n'avoit en elle-même que la quatrième partie de la beauté qui se trouvoit ramassée dans le lieu de délices & dans le Paradis, c'est-à-dire, dans cette partie de la Terre Sainte ; & si ce n'eût pas été-là l'intention de Moïse, il faudroit dire qu'il ne convenoit pas plus de faire mention dans cet endroit, & de l'Euphrate, & des autres fleuves, que du Rhin & de la Seine. Mais, il en fait mention, parce que les Israëlites sçavoient parfaitement qu'on parloit de païs très-agréables, en leur indiquant les contrées arrosées par les commencemens de ces quatre fleuves.

Il faut convenir que l'opinion du P. Hardouin a de très-grands

avantages ; qu'elle eſt très-vraiſemblable ; & que ſon explication ſauve de mille difficultés géographiques dont il n'eſt pas aiſé de ſe tirer, en ſuivant l'interprétation ordinaire.

GÉHONIM, *Gehonim*. *Voyez* Guéonim.

GEINUS, *Geinus*, (*a*) ſurnommé Autocthone, c'eſt-à-dire, né dans la terre même, trouva le ſecret de mêler la paille avec la brique, & en forma des briques qu'il fit ſécher au ſoleil.

GÉLA, *Gela*, Γέλα, (*b*) ville de Sicile, ſituée ſur un fleuve de même nom, à quelque diſtance de la mer, dans la partie méridionale de l'iſle. C'étoit une ville grande & puiſſante ; c'eſt pourquoi, elle eſt qualifiée dans Virgile *immanis*. Elle fut bâtie par les Rhodiens & par les Crétois, 45 ans après Syracuſe. On dit qu'il y avoit dans cette ville un étang, qui jettoit une odeur ſi forte, qu'on ne pouvoit en approcher, & deux ſources, dont l'une rendoit les terres fertiles, & l'autre les rendoit ſtériles.

Pluſieurs des principaux citoyens de Géla ayant été chaſſés de leur patrie, y rentrerent au bout d'un aſſez long-tems, l'an 461 avant J. C. Ils eurent même aſſez de force & de courage pour repouſſer tous ceux qui avoient injuſtement uſurpé leurs habitations, & pour s'y rétablir eux-mêmes.

Plus de cinquante ans après, ceux de Géla envoyerent demander un puiſſant ſecours à Syracuſe. Denys, qui méditoit alors le deſſein de s'emparer de la tyrannie de cette dernière ville, profita de l'occaſion pour avancer ſon projet ; car, ayant été mis pour cette expédition à la tête de deux mille fantaſſins, & de quatre cens cavaliers, il ſe rendit inceſſamment dans Géla, actuellement gardée par le Lacédémonien Dexippe, de la part de Syracuſe. Ayant trouvé là les riches en diſſention avec le peuple, & ayant accuſé & condamné les premiers dans l'aſſemblée publique, il les fit mourir, & mit leurs biens à l'encan. Du produit de la vente, il paya tout ce qui étoit dû à la garniſon, commandée par Dexippe, & régla pour les ſoldats qu'il amenoit de Syracuſe, une paie double de celle que cette ville leur avoit aſſignée. Il mit par-là dans ſes intérêts, & les ſoldats de Géla, & ceux de Syracuſe ; il s'attira de plus la reconnoiſſance du peuple de Géla, qui croyoit lui devoir ſa liberté ; car ce peuple, envieux des riches, qualifioit leur ſupériorité de tyrannie. C'eſt pourquoi, il envoya des ambaſſa-

(*a*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 158.

(*b*) Strab. p. 272. Thucyd. pag. 413. Ptolem. L. III. c. 4. Plin. Tom. I. pag. 559, 560. Diod. Sicul. pag. 281, 381. & *seq*. Pauſ. pag. 529. Virg. Æneid. L. III. v. 702. Xenoph. p. 461. Plut. Tom. I. p. 253, 483, 969. Herod. L. VII. c. 153. & *seq*.

deurs à Syracuse, chargés des louanges de Denys, & des decrets que leur ville avoit portés à son avantage, & à son honneur.

Cependant, ce Prince se mit en devoir de retourner avec ses troupes à Syracuse. Mais, ceux de Géla, apprenant que les Carthaginois se disposoient à marcher contre eux avec toutes leurs forces à l'ouverture de la campagne, prierent Denys de demeurer, & de leur sauver, par son assistance, le malheureux sort qu'avoient subi les Agrigentins. Denys leur promit qu'il reviendroit incessamment avec de plus grandes forces encore qu'il n'en avoit alors; & là-dessus il sortit de Géla avec toutes ses troupes. Ces promesses de Denys n'empêcherent pas Imilcar, général des Carthaginois, d'aller poser son camp au pied des murailles de Géla. Les habitans avoient hors de leurs murs une statue qui étoit un Apollon, d'une hauteur prodigieuse, qu'un oracle leur avoit ordonné de consacrer à ce dieu. Les Carthaginois l'envoyerent à Tyr. Mais, dans le tems que les Tyriens furent assiégés par Alexandre le Grand, ils profanerent cette statue, comme étant favorable à leurs ennemis. Timée raconte à ce sujet, qu'après la prise de Tyr, les Grecs vainqueurs offrirent de grands sacrifices à cette même statue, à laquelle ils attribuoient leurs succès, & que cette cérémonie tomba précisément au même jour & à la même heure que les Carthaginois, bien des années auparavant, avoient insulté le dieu devant Géla.

Ces derniers, ayant abattu des bois qui étoient autour de Géla, fermerent leur camp, & l'environnerent d'une tranchée; car, ils s'attendoient que Denys ameneroit incessamment un secours considérable à cette ville. Les assiégés avoient d'abord résolu d'envoyer leurs femmes & leurs enfans à Syracuse, pour les délivrer du péril dont ils se sentoient menacés. Mais, toutes les femmes ayant embrassé les autels dressés dans la place publique, en protestant qu'elles vouloient partager les travaux du siege avec leurs maris, on fut obligé de leur céder. Les citoyens s'étant donc distribués en plusieurs corps, on en envoya quelques-uns hors de la ville. Comme ils connoissoient parfaitement la situation des lieux, ils surprirent aisément ceux des ennemis qui se trouverent écartés du gros de leur armée; ils en amenerent plusieurs vivans, & en tuerent beaucoup d'autres. Cependant, un côté des murailles fut attaqué par des béliers, & défendu vaillamment; car, avec le secours des femmes, & même des enfans, on rétablissoit la nuit ce qui avoit été abattu le jour. Les jeunes gens de leur côté, & tous ceux qui étoient en âge de porter les armes, se relevoient exactement, & avec un zele égal pour les combats, ou pour les travaux.

vaux. En un mot, ils soutenoient les assauts des Carthaginois avec tant vigueur, que quoique leur ville fût peu fortifiée, qu'ils n'eussent actuellement aucuns secours étrangers & qu'une partie de leurs murailles fût abattue, il ne sembloit seulement pas qu'ils se crussent encore en péril.

Cependant, Denys arriva avec un puissant secours, & ayant attaqué les ennemis, il fut repoussé & obligé de se renfermer dans la ville. On y assembla le conseil de guerre pour délibérer sur la situation présente des choses. L'avis unanime fut que le lieu n'étoit pas favorable pour consulter sur ce qu'on avoit à faire dans toute la suite de cette guerre. Ainsi, l'on se contenta d'envoyer, dès le soir même, un héraut aux ennemis, pour leur demander la permission d'enlever leurs morts le lendemain. Aussi-tôt, Denys fit sortir de la ville toutes ses troupes, & lui-même partit à minuit en laissant là deux mille hommes légèrement armés. Il avoit chargé ces derniers de tenir des feux allumés toute la nuit, & de faire assez de bruit pour donner lieu aux ennemis de croire que lui-même étoit encore dans Géla. Mais, dès la pointe du jour, ils en sortirent eux-mêmes, & allerent joindre Denys. Les Carthaginois, bientôt instruits de cette manœuvre, se jetterent dans la ville, où ils pillerent toutes les maisons, l'an 405 avant l'Ére Chrétienne.

Près d'un siècle après, les Syracusains étant campés auprès de Géla, qu'ils assiégeoient, Agathocle, à la tête de mille hommes, entreprit d'entrer de nuit dans la ville. Sosistrate, qui y étoit, s'avança suivi d'une cohorte nombreuse & bien arrangée, & tomba avec tant de vigueur sur ce détachement commandé par Agathocle, qu'il lui tua près de trois cens hommes. Le reste prit la fuite par un sentier étroit; & dans le moment même où ils se croyoient perdus, Agathocle les tira de ce péril contre leur propre espérance par une ruse qui lui réussit. Il soutint d'abord l'attaque des citoyens rassemblés, avec tant de persévérance, qu'il reçut consécutivement sept blessures, & que la perte de son sang le fit enfin tomber par terre. Mais, dans cet état même & environné d'ennemis, il eut la présence d'esprit de donner ordre aux troupes qui l'avoient suivi, d'aller séparément & en même tems aux deux extrêmités des remparts, comme à la tête d'une double attaque, qui alloit tomber sur les assiégés. Les ténebres de la nuit empêcherent les habitans de Géla de vérifier le fait; & la crainte des ennemis du dehors leur fit abandonner ceux du dedans qu'ils avoient même abattus ou mis en fuite. Ainsi, se séparant en deux bandes, ils allerent aux deux extrêmités de leurs remparts, où le bruit des trompettes les appelloit; & les soldats d'Agatho-

cle, profitant de leur erreur & de leur absence, eurent le tems de s'échapper par le fossé. C'est par ce stratagême qu'Agathocle, se sauvant lui-même, sauva avec lui plus de sept cens hommes.

Il avoit cependant une extrême envie de s'assurer de Géla par une garnison; & six ans après, il n'osoit pas encore l'y faire entrer en corps, de peur que les citoyens prétextant les circonstances présentes, ne s'excusassent de la recevoir, & qu'il ne manquât pour toujours l'acquisition d'une ville dont il devoit tirer de grands avantages. Il y envoya donc les uns après les autres des soldats détachés, qui s'y introduisoient sous d'autres prétextes, & qui ne laisserent pas d'y faire à la fin un nombre d'hommes qui passoit celui des citoyens mêmes. Il s'y rendit bientôt après eux, & là il reprocha aux habitans leur trahison ou leur changement de parti, soit en effet qu'ils en eussent le dessein, ou qu'il déférât trop au rapport que lui en avoient fait quelques citoyens réfugiés auprès de lui; ou plutôt enfin, parce qu'il ne cherchoit qu'un prétexte pour s'emparer de leurs possessions. En effet, il fit égorger plus de quatre mille habitans, dont il s'appropria tous les biens, & donna ordre à tous les autres de lui remettre tout l'or & tout l'argent monnoyé ou non monnoyé, qui se trouveroit dans leur ville sous peine du dernier supplice. La crainte les fit bientôt obéïr, & cet exemple, outre les grandes richesses qu'il lui procura, servit encore à imprimer une grande terreur dans tout le païs de sa domination.

A la droite de l'embouchure du Gélas, on voit aujourd'hui une ville, nommée Terra-Nova, & qui sans doute a pris la place de l'ancienne Géla.

GÉLANIE, *Gelania*, nymphe qui fut une des femmes d'Hercule.

GÉLANOR, *Gelanor*, (a) Γελάνωρ, fils de Sthénélas, succéda à son pere au royaume d'Argos; mais, Danaüs étant venu dans ses États, les lui disputa. Il plaida sa cause devant le peuple, & allégua toutes les raisons dont il appuyoit son droit; mais, comme Gélanor n'en alléguoit pas moins pour lui, le jugement fut remis au lendemain. Ce jour venu, il arriva que le matin un loup se jetta sur un troupeau de vaches qui paissoient sous les murs de la ville, & qu'il attaqua même le taureau que ces vaches suivoient. Les Argiens prirent cet accident pour un augure, & s'aviserent de comparer Gélanor au taureau, & Danaüs au loup, parce que comme le loup est un animal fort sauvage, aussi Danaüs jusques-là n'avoit eu aucun commerce avec eux.

(a) Plut. Tom. I. p. 404. Pauf. p. 111, 118. Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. VI. p. 40, 48.

Comme donc le loup avoit eu l'avantage sur le taureau, sur ce fondement & sans autre discussion, ils adjugerent le royaume à Danaüs.

Castor, Eusebe, Tatien & Hygin, ne font point mention de Gélanor entre les rois d'Argos, & donnent Danaüs pour successeur à Sthénélas ; c'est peut-être parce que Gélanor ne fut que très-peu de tems sur le trône.

GÉLAS, *Gelas*, Γέλας, (*a*) fleuve de Sicile. Ce fleuve, qui avoit sa source dans une chaîne de montagnes, traversoit les campagnes connues des Anciens sous le nom de *Campi Geloi*, & alloit porter ses eaux dans la mer, au-dessous de la ville de Géla dont il baignoit les murs. C'est aujourd'hui Fiume di Terra-Nova.

GÉLASIE, *Gelasia*, (*b*) l'une des Graces. Ce nom ne se trouve que dans un ancien monument. C'est un ancien verre. Sur quoi il faut remarquer que c'étoit la coûtume des anciens Grecs & Romains, de peindre au fond des verres & des coupes certaines figures, avec des inscriptions qui exhortoient à boire & à vivre gaiement. Le nom de Gélasie signifie ris, ou joie, gaieté.

GÉLASINUS, *Gelasinus;* c'est le même que Risus, dieu des Ris & de la Joie.

GELBOÉ, *Gelboe*, Γελβουέ, (*c*) montagne célèbre par la défaite & par la mort du roi Saül, & de son fils Jonathas.

Eusebe & saint Jérôme nous apprennent que cette montagne étoit à six milles de Bethsan, autrement Scythopolis, & qu'on y voyoit encore un gros lieu nommé *Gelbus*. Guillaume de Tyr dit qu'au pied du mont Gelboé, il y a une source qui coule près de la ville de Jezraël. David, dans le cantique lugubre qu'il fit en l'honneur de Saül & de Jonathas, insinue que cette montagne étoit fertile: *Monts de Gelboé, que ni la rosée, ni la pluie ne tombent jamais sur vous, & qu'on n'y voie jamais de champ qui produise des prémices, puisque sur vous a été jetté le bouclier de Saül*, &c. On dit qu'aujourd'hui ces montagnes sont seches & stériles.

GELDUBA, *Gelduba*, (*d*) forteresse de la Gaule Belgique, sur le Rhin, à l'extrêmité du païs des Ubiens.

Tacite en parle au quatrième livre de ses histoires. » La treizième légion, dit-il, se joignit à ceux qui étoient entrés dans la place de Novesium. Hérennius Gallus fut associé à Vocula pour partager ses soins ; comme ils n'oserent s'avancer jusqu'à l'ennemi, ils camperent en un lieu nommé Gelduba. « Il dit

(*a*) Thucyd. pag. 413. Plin. Tom. I. pag. 162. Virg. Æneid. L. III. p. 701.

(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. p. 177.

(*c*) Reg. L. I. c. 31. v. 1. *& seq.* L. II. c. 1. v. 6, 21.

(*d*) Tacit. Hist. L. IV. c. 26, 32, 35, 36, 58.

ailleurs : » La nouvelle en étant » venue au camp qui étoit à » Gelduba, &c. Et plus loin : » les cohortes marcherent jusqu'à Gelduba. « Pline fait entendre que Gelduba étoit une forteresse. » Tibere, dit-il, mit » le chervis en réputation, par » le soin qu'il avoit d'en faire » venir tous les ans d'Allemagne. On trouve le meilleur » à Gelduba forteresse sur le » Rhin. « On voit par-là que Gelduba étoit une forteresse au bord du Rhin.

Antonin nous apprend qu'elle étoit à neuf lieues de Novesium. Cette distance convient au village de Gelb, qui est dans l'électorat de Cologne, au-dessous de Nuys, & au-dessus d'Ordinghen.

GELES; *Gelæ*, Γῆλαι, (*a*) peuple d'Asie. Pline dit que les Grecs les appelloient Cadusiens. Castald croit que ce sont les peuples du Gilan. Mais, le P. Hardouin prétend que les Cadusiens ici nommés sont différens de ceux qui étoient voisins de l'Albanie; qu'ils sont dans la Sogdiane, au-delà de la mer Caspienne, & surnommés *Gelæ*. Ptolémée met un peuple nommé *Geloi*, Γῆλοι, & des Cadusiens dans la Médie. Il paroît que ce sont les mêmes que les Geles de Pline. Denys le Périegete met aussi dans la partie septentrionale de la Médie les Geles & les Mardes, Γῆλοί τε Μάρδοι τε. Priscien les exprime par *Geli* & *Mardi*.

GELES, *Gelæ*, Γῆλαι, (*b*) autre peuple d'Asie. Plutarque, dans la vie de Pompée, dit : » On rapporte que les Amazones descendirent des montagnes qui sont près du fleuve » Thermodon & combattirent » pour ces Barbares, ... Elles » habitent la partie du Caucase, qui aboutit à la mer » d'Hyrcanie, & elles ne sont » pas limitrophes des Albanois; » car, elles en sont séparées par » les Geles & les Leges, avec » lesquels elles vont passer » deux mois, toutes les années, » sur les bords du Thermodon; » après quoi elles se retirent » dans leur païs, où elles vivent à part, sans homme. « Les Leges & les Geles étoient des peuples de Scythie. Strabon dit : » Théophane, qui avoit » suivi l'armée de Pompée, en » Albanie, rapporte que les » Geles & les Leges, peuples » Scythes, habitoient entre les » Amazones & les Albanois. « A l'égard de leur commerce avec les Amazones, on peut voir l'article des Gargaréens.

GELLA, *Gella*, Γῆλλα, la même que Géla. *Voyez* Géla.

GELLES, *Gellæ*, peuple d'Asie, dans l'Albanie, selon Zonare. Seroit-ce le même peuple que les Geles de Plutarque?

GELLIA [la Famille], *Gens Gellia*, famille Romaine. Cneius

(*a*) Plin Tom. I. p. 314. Ptolem. L. VI. c. 2. Dionys. Perieg. v. 942, 1019.

(*b*) Plut. T. I. p. 638. Strab. p. 503.

& Lucius sont des prénoms des Gellius. La famille Gellia étoit Patricienne. Cneius Gellius fut lieutenant de Pompée dans la guerre des Pirates ; & L. Gellius étoit consul la même année. On dit toujours Gellius, excepté en parlant de l'auteur des *Noctes Atticæ*, que nous appellons Aulu-Gelle, & non pas Aulus Gellius. Quelques Sçavans & Juste Lipse le premier, ont douté si cet Auteur s'appelloit Gellius, & s'il étoit de la famille Gellia, s'il ne falloit point lire en un mot Augellius ou Angellius.

GELLIA CORNÉLIA [la Loi], *Lex Gellia Cornelia*. (*a*) Cette loi qu'on attribue aux consuls L. Gellius Publicola & Cn. Cornélius Lentulus, ordonnoit que tous ceux à qui Cn. Pompée auroit donné de son propre mouvement le droit de bourgeoisie, seroient réputés citoyens Romains.

GELLIANUS, *Gellianus* ; (*b*) l'un des plus intimes confidens de Nymphidius, fut dépêché vers Galba au commencement de son élévation à l'Empire, pour épier ses sentimens & reconnoître par où il seroit plus aisé de l'attaquer.

Gallianus trouva les choses dans un état capable de désespérer Nymphidius. Cornélius Laco avoit été nommé par Galba préfet du Prétoire ; T. Vinius pouvoit tout sur l'esprit de l'Empereur, & rien ne se faisoit que par ses ordres ; en sorte que l'envoyé de Nymphidius, soupçonné & observé de tous, n'avoit pas même pu obtenir une audience particulière de Galba.

GELLIAS, *Gellias*, Γελλίας ; (*c*) le plus riche des citoyens d'Agrigente, avoit fait construire dans sa maison plusieurs grandes salles pour y recevoir & traiter ses hôtes. Des gens postés par son ordre aux portes de la ville, invitoient tous les étrangers qui y arrivoient à venir loger chez leur maître, & les y conduisoient. Généralement parlant, l'hospitalité étoit en grand usage & en grand honneur dans cette ville. Un orage furieux ayant obligé cinq cens cavaliers de s'y réfugier, Gellias les reçut chez lui, & leur fournit à tous sur le champ des habits, dont il avoit toujours grand nombre en réserve dans ses garde-meubles. Voilà ce qu'on peut appeller sçavoir faire un digne usage de ses richesses. Les Historiens parlent fort de son cellier, où il y avoit trois cens tonneaux taillés dans le roc, dont chacun tenoit cent amphores. Ce dernier fait est raconté plus au long sous l'article d'Agrigente.

Cette ville fut assiégée & prise par les Carthaginois vers l'an 406 avant l'Ére Chrétienne. On arracha des temples ceux qui y avoient cherché leur salut, &

(*a*) Rosin. de Antiq. Rom. p. 829.
(*b*) Crév. Hist. des Emp. Tom. III. pag. 8.
(*c*) Diod. Sicul. pag. 375, 376, 379. Roll. Hist. Anc. T. III. p. 179.

on les égorgea impitoyablement. On dit que Gellias périt en cette rencontre. Il s'étoit réfugié avec quelques autres dans le temple de Minerve, espérant que les Carthaginois auroient quelque respect pour le nom de cette déesse. Mais, s'appercevant bientôt que ce ne seroit pas-là un frein suffisant à leur fureur, il mit lui-même le feu au temple, dans lequel il fut consumé avec toutes les offrandes renfermées dans cet édifice. Il crut prévenir par cette action le sacrilege que les Barbares auroient commis à l'égard des dieux, le pillage de beaucoup de trésors qui auroient enrichi les ennemis ; & ce qui le touchoit le plus, les outrages qu'ils auroient pu faire à sa personne.

GELLIUS, *Gellius*, Γέλλιος, nom d'une famille Romaine. Cette famille étoit Patricienne. *Voyez* Gellia.

GELLIUS [L.] POPLICOLA, *L. Gellius Poplicola*, Λ. Γέλλιος Ποπλικόλας, (*a*) fut élevé au consulat avec Cn. Cornélius Lentulus Clodianus, l'an de Rome 680, & 72 avant J. C. Ces deux généraux, ainsi que le préteur Q. Arrius, eurent ordre de marcher contre les esclaves révoltés. Il s'en étoit jetté une partie, sous les ordres de Crixus, dans l'Apulie où ils faisoient le dégât. L. Gellius Poplicola & Q. Arrius tomberent sur ces pillards aux environs du mont Gargan, & de trente mille hommes qu'ils étoient, en tuerent vingt mille. Crixus lui-même perdit la vie dans l'action en combattant vaillamment. Ils ne furent pas si heureux contre Spartacus, chef de la rébellion, qui les défit tous deux en bataille rangée.

Deux ans après, L. Gellius Poplicola fut nommé censeur, & on lui donna pour collegue le même Cn. Cornélius Lentulus Clodianus. Comme, avant leur censure il s'étoit écoulé un intervalle de quinze ans, sans qu'il y eût de censeurs dans la République, ils firent la revue du Sénat avec sévérité, & effacerent du tableau soixante-quatre Sénateurs.

GELLIUS [L.], *L. Gellius*, (*b*) fils du précédent, parvint au consulat, l'an de Rome 716 avant J. C. & eut pour collegue M. Cocceius Nerva. Quoique convaincu d'avoir conspiré contre Brutus, il n'en fut pas néanmoins puni. Brutus lui fit grace, en considération du rang qu'il avoit tenu parmi ses plus chers amis, & des liaisons étroites de M. Messala son frere avec Cassius. Cela n'empêcha pas L. Gellius d'entreprendre sur la vie de Cassius, & ce fut encore impunément. Palla, mere de ce traître, ayant pénétré le secret de cette intrigue, la découvrit à Cassius qu'elle aimoit beaucoup,

(*a*) Plut. Tom. I. p. 548, 630. Crév. Hist. Rom. T. VI. p. 144. & suiv.

(*b*) Dio. Cass. pag. 341, 391. Crév. Hist. Rom. T. VIII. p. 226, 363.

tant pour détourner sa perte, que pour prévenir celle de son fils, dont elle obtint la grace pour récompense. Mais, L. Gellius n'en devint pas plus fidele; au contraire, il abandonna le parti de ses bienfaiteurs pour se jetter dans celui d'Auguste & de M. Antoine.

GELLIUS [Q.] CANIUS, *Q. Gellius Canius*, (*a*) grand ami de T. Pomponius Atticus. Leur amitié s'étoit contractée dans leurs premières études, & elle étoit si pure, que les nœuds s'en resserrant de plus en plus, elle crut toujours jusqu'à leur vieillesse décrépite. Elle étoit d'ailleurs appuyée sur une parfaite conformité de mœurs & de sentimens. T. Pomponius Atticus, ayant été proscrit, prit sagement le parti de se cacher; & Q. Gellius Canius fut le compagnon de sa retraite. Le triumvir M. Antoine, ayant été informé du lieu où T. Pomponius Atticus se tenoit caché, lui écrivit de sa main, l'assurant qu'il n'avoit rien à craindre, ni pour lui-même, ni pour Q. Gellius Canius; qu'ils avoient été l'un & l'autre effacés par son ordre de la liste des proscrits. Ce fut une double joie pour T. Pomponius Atticus de sauver avec lui son compagnon.

GELLIUS, *Gellius*, Γέλλιος, (*b*) ami de M. Antoine l'un des Triumvirs, étant allé en Judée pour quelques affaires, fut charmé de la beauté extraordinaire d'Aristobule & de Mariamne, & du bonheur d'Alexandra d'avoir mis au monde de tels enfans. Il lui conseilla d'envoyer leurs portraits à M. Antoine, ne doutant point qu'après les avoir vus, il ne fît tout ce qu'elle désireroit. Elle le crut; & Gellius, à son retour auprès de M. Antoine, lui exagéra encore leur beauté, & lui dit qu'elles ressembloient plutôt à des divinités qu'à des créatures mortelles, & n'oublia rien pour tâcher de lui donner de l'amour pour Mariamne. Mais, M. Antoine jugea qu'il ne lui seroit pas honnête d'obliger un Roi son ami de lui envoyer sa femme, & craignit d'un autre côté de donner de la jalousie à Cléopâtre. Il se contenta donc de demander Aristobule, qu'Hérode refusa sous un honnête prétexte, appréhendant tout de M. Antoine, également voluptueux & puissant.

GELLIUS, *Gellius*, Γέλλιος, (*c*) que Cicéron qualifie le nourricier de tous les séditieux. C'est sans doute le même dont il est dit ailleurs qu'il étoit indigne d'avoir un frere aussi illustre que celui qu'il avoit.

GELLIUS, *Gellius*, (*d*)

(*a*) Corn. Nep. in T. Pomp. Attic. c. 10. Crév. Hist. Rom. Tom. VIII. pag. 209, 210.

(*b*) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 512.

(*c*) Cicer. Orat. in Vatin. c. 2. pro P. Sest. c. 95, 97.

(*d*) Cicer. in Verr. L. III. c. 89. Orat. ad Quirit. post Redit. c. 14. pro L. Corn. Balb. c. 14.

Λ. Γέλλιος, dont Cicéron fait mention dans une de ses Oraisons contre Verrès. Le même, dans son Oraison *ad Quirites post reditum*, fait aussi mention d'un L. Gellius. Il en nomme encore un autre dans son Oraison pour L. Cornélius Balbus. Ces trois Gellius pourroient bien n'être qu'un même personnage.

GELLIUS [L.], *L. Gellius*, Λ Γέλλιος. (*a*) César ayant fait ordonner par un décret que toutes les terres de la Campanie seroient distribuées aux soldats, la plûpart des Sénateurs qui y étoient intéressés, s'en plaignirent; & L. Gellius, qui étoit le plus vieux, s'emporta plus que les autres, & dit que cette distribution ne se feroit jamais pendant qu'il seroit en vie. *Attendons donc*, repartit Cicéron, *car Gellius ne demande pas un long terme.*

GELLIUS [M.], *M. Gellius*, M. Γέλλιος (*b*) passoit pour être né de pere & de mere qui avoient été esclaves. Un jour qu'il lut au Sénat des lettres avec une voix très-forte & très-claire : *Ne vous en étonnez pas*, dit Cicéron, *il est de ceux qui ont été crieurs publics.*

GELLIUS POPLICOLA, *Gellius Poplicola*, (*c*) questeur de C. Silanus, proconsul d'Asie, sous l'empire de Tibere, fut un des accusateurs de son Général, l'an de J. C. 22.

GELLIUS [MAXIMUS], (*d*) *Maximus Gellius*, Μάξιμος Γέλλιος, fils d'un médecin, lieutenant d'une légion en Syrie, s'étant soulevé contre Héliogabale, dans le dessein de se faire Empereur, fut tué vers l'an de de J. C. 221.

GELLIUS [STATIUS], *Statius Gellius*. *Voyez* Statius.

GELLIUS EGNATIUS, *Gellius Egnatius*. *Voyez* Egnatius.

GELLIUS [CN.], *Cn. Gellius*, (*e*) historien Romain, avoit écrit des Annales de la ville de Rome, citées avec honneur par les Anciens. Il vivoit vers l'an de Rome 630, & 124 avant Jesus-Christ.

GELLIUS FUSCUS, *Gellius Fuscus*, historien Latin, dont parle Trébellius Pollion dans les vies des trente Tyrans, au sujet de Tétricus le jeune. Il y a apparence qu'il vivoit dans le III siècle. Quelques-uns le nomment Agellius, & on doute même s'il n'est pas le même qu'Aurélius Fuscus; mais, Vossius soutient que Gellius Fuscus est son véritable nom.

GELMON, *Gelmon*, Γελμών, (*f*) ville de Palestine, selon Josephe. Elle étoit dans la tribu de Juda, & avoit donné la naissance à Achitophel. Elle est

(*a*) Plut. Tom. I. p. 873.
(*b*) Plut. T. I. p. 874.
(*c*) Tacit. Annal. L. III. c. 67.
(*d*) Dio. Cass. p. 909.
(*e*) Plin. T. I. p. 412. *& seq.*
(*f*) Joseph. de Antiq. Judaïc. p. 229, 232. Reg. L. II. c. 23. v. 34.

appellée Gélon, au second livre des Rois.

GELOI [Campi], (a) les campagnes de Géla. On appelloit ainsi le territoire de Géla.

GELOI, *Geloi*, Γελῶοι. (b) nom que les Grecs donnent aux habitans de Géla. Les Latins les appellent *Gelani*, *Gelenses*. Le premier de ces deux noms se lit dans Pline; le second, dans Cicéron.

GÉLON, *Gelon*. *Voyez* Gelmon.

GÉLON, *Gelon*, (c) fontaine de l'Asie mineure, dans la Phrygie, assez près de la ville de Célenes, selon Pline. Voici le passage, qui est remarquable: *A peu de distance de la ville de Célenes, il y a deux fontaines nommées Clæon & Gélon, à cause des effets marqués par ces noms Grecs.* Dans cette langue Κλαίειν signifie *pleurer*, & Γελᾶν *rire*. La première fontaine nommée *Clæon* faisoit pleurer, & la seconde nommée *Gelon*, faisoit rire. Tel est le sens de Pline, qui seroit très-obscur, si ces deux noms n'étoient pas expliqués.

GÉLON, *Gelo*, Γέλων, que quelques-uns font fils d'Hercule & de Gélanie.

GÉLON, *Gelo*, Γέλων. (d) étoit général des Phocéens avant l'irruption des Perses en Grece. Les Phocéens étant en guerre avec les Thessaliens, Gélon, avec trois cens hommes d'élite, eut ordre de partir la nuit, & d'aller observer les mouvemens des ennemis, mais sur-tout d'éviter le combat & de revenir au camp par des sentiers détournés. Gélon s'étant mis en chemin, eut le malheur de tomber entre les mains des Thessaliens; lui & ses trois cens hommes périrent, ou foulés aux pieds des chevaux, ou impitoyablement massacrés.

GÉLON, *Gelo*, Γέλων. (e) tyran de Syracuse, étoit fils de Dinomene, & frere d'Hiéron, de Thrasybule & de Polyzele. Il descendoit d'une famille originaire de l'isle de Télos. Ses ancêtres passerent en Sicile, lorsque la ville de Géla fut fondée par une colonie qui étoit venue de Rhodes. Gélon trouva de bonne heure une occasion favorable pour faire paroître son mérite. Hippocrate, tyran de Géla, étoit un prince qui avoit plusieurs bonnes qualités, mais la valeur & l'ambition faisoient sur-tout son caractère. Il augmenta considérablement l'empire que son frere lui avoit laissé, & en peu de tems il se rendit maître des

(a) Virg. Æneid. L. III. v. 701.
(b) Thucyd. pag. 413. Pauf. p. 380. Diod. Sicul. p. 281. Plin. T. I. p. 163. Cicer. in Verr. L. VI. c. 65.
(c) Plin. T. II. p. 549.
(d) Pauf. p. 610.
(e) Thucyd. pag. 413. Just. L. XXIII. c. 4. Plut. Tom. I. pag. 220, 247. Strab. pag. 449. Diod. Sicul. pag. 253. & seq. Herod. L. VII. c. 145, 153. & seq. Pauf. pag. 334, 341, 360, 379, 524. Roll. Hist. Anc. Tom. I. pag. 138. & suiv. T. II. p. 331. & suiv. T. III. pag. 279. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. pag. 193. T. VI. p. 311. T. XIV. p. 222.

plus grandes villes de Sicile, excepté Syracuse. Gélon suivit toujours ce Prince dans ses expéditions; il étoit auprès de sa personne dans tous les combats, & eut beaucoup de part à la gloire de ses conquêtes.

Le Tyran ayant entrepris une nouvelle guerre, fut tué dans une bataille devant la ville d'Hybla. Il laissa deux fils, Euclide & Cléandre, qui voulurent succéder à leur pere, & firent tous leurs efforts pour monter sur le trône. Mais, les habitans de Géla, qui se croyoient en état de secouer le joug, & qui trouvoient l'occasion de recouvrer leur liberté, refuserent de les reconnoître. Gélon se mit à la tête de quelques troupes, & réduisit bientôt les citoyens à la soumission. Mais, cette réussite lui ayant fait connoître son pouvoir, il résolut de ne pas laisser sa conquête à d'autres; & par une ingratitude qu'on ne peut excuser, il déposséda les deux fils de son bienfaiteur, & se mit en possession de la tyrannie.

Ce n'étoit-là que le commencement de la bonne fortune de Gélon. Il se présenta bientôt d'heureuses circonstances, qui lui fournirent une occasion favorable pour augmenter sans crime la puissance, dont il n'avoit encore jetté que les premiers fondemens. Quelques Syracusains des premiers de la ville avoient été bannis par la faction du petit peuple & de plusieurs de leurs esclaves. Ils s'adresserent à Gélon, & le prierent de les rétablir. Le Tyran prit volontiers leur parti, & à la tête de ses troupes il alla se présenter devant Syracuse. Mais, il n'eut pas la peine de l'assiéger. Le peuple sortit au-devant de lui, & lui ayant remis les clefs de la ville, il se soumit à sa puissance. Aussitôt Gélon entra dans Syracuse, & préférant cette ville à Géla, il y établit le siege de son empire.

Quand il se vit en possession de Syracuse, il négligea le reste de ses États, & s'appliqua uniquement à agrandir, embellir & fortifier cette importante place. Quant à Géla, qui étoit sa patrie, il la céda à Hiéron son frere. Mais, auparavant, il en fit sortir plus de la moitié des habitans pour les transporter dans sa nouvelle conquête. La ville de Camarine eut un sort bien différent; il la fit entièrement raser, & donna à tous les habitans un meilleur établissement, en les faisant citoyens de Syracuse.

Gélon, dans les guerres qu'il fit, eut toujours les mêmes vues, qui étoient d'agrandir cette ville, & de lui procurer toutes sortes d'avantages. Les Mégaréens s'étoient imprudemment soulevés contre Gélon, & lui avoient déclaré la guerre. Ces peuples étoient une ancienne & puissante colonie de Mégare, ville de l'Attique; mais, il s'en falloit beaucoup que leurs forces fussent assez grandes pour

lui résister. Il les vainquit, il s'empara de leurs terres, assiégea leur ville, & les força bientôt à se rendre. Dès qu'il fut maître de Mégare, il voulut engager les citoyens à aller demeurer à Syracuse, & fit les plus belles offres à ceux qui voudroient s'y transférer ; mais, voyant qu'ils avoient tous beaucoup plus d'inclination à rester dans leur ville, il imposa un tribut excessif à Diognete leur prince. Il voulut aussi lever un semblable tribut sur les habitans ; mais, ils n'étoient pas en état de fournir une si grosse somme, ou bien ils ne vouloient pas la payer ; de sorte qu'ils accepterent les propositions qu'il leur avoit faites d'abord.

C'est-là ce qu'il y a de plus vraisemblable à l'égard du traitement que Gélon fit aux Mégaréens. Hérodote dit que lorsqu'il eut réduit la ville sous sa puissance, il traita avec une extrême douceur les plus puissans & les plus riches citoyens, qui ayant eu le plus de part à la guerre, s'attendoient aux plus rigoureux châtimens, & que pour comble de bienfaits, il les établit avantageusement à Syracuse ; que quant au petit peuple qui n'étoit point coupable, & qui par conséquent ne méritoit point de punition, il fut à la vérité conduit à Syracuse; mais qu'ensuite il fut vendu, réduit sous l'esclavage, & transporté hors de Sicile. Hérodote ajoûte que Gélon traita de la même manière la noblesse & le peuple d'Eubée. Il attribue la raison d'une injustice si manifeste à une certaine haine, que Gélon avoit naturellement contre le peuple, étant persuadé qu'il n'est pas facile à un Tyran de vivre tranquille au milieu d'une populace toujours inquiette, toujours prête à remuer, toujours prête à troubler le bon ordre. Cette raison, qui s'accorde si peu avec le caractère de Gélon, qui vouloit passer pour populaire, & qui l'étoit en effet autant qu'aucun des Tyrans de l'antiquité, suffit pour rendre suspects des faits de cette nature, sur-tout quand ils viennent d'un Auteur qui a coûtume de parler désavantageusement de ce Prince.

Gélon crut qu'il n'étoit pas de la bonne politique de se rendre trop dépendant de la volonté d'un peuple, qui n'avoit pas grande réputation du côté de la constance. Il lui parut qu'une alliance stable avec un puissant voisin, ne contribueroit pas peu à le rendre maître absolu de ses sujets, & à lui procurer les sûretés dont il avoit besoin. Théron, tyran d'Agrigente, étoit un Prince d'une grande valeur & d'un mérite distingué. Il n'étoit guère moins puissant que le tyran de Syracuse, qui étoit sans contredit le plus puissant de toute la Sicile. Gélon fit avec lui une étroite alliance ; & pour la confirmer il épousa Damarete sa fille, & lui fit épouser la fille de Polyzele, son frere cadet.

Par ce moyen, il étoit plus en état de disposer de toutes les forces de la Sicile; & ce n'est pas sans raison que quelques Auteurs l'appellent non seulement le tyran de Syracuse, mais encore celui de toute l'isle.

Aux premiers jeux olympiques qui se célébrerent après qu'il se fût rendu maître de Syracuse, c'est-à-dire, la troisième année de son règne, il remporta le prix à la course du chariot; honneur que les Tyrans de ce tems-là ne rougissoient point de disputer; honneur dont jouirent aussi Théron son beau frere & Hiéron son frere. Plusieurs siècles après, on voyoit encore à Olympie son chariot & sa statue, ouvrages de Glaucias, avec cette inscription, *le présent de Gélon, fils de Dinomene, de la ville de Géla*.

Peu de tems après, Gélon demanda du secours aux Grecs, dans la guerre qu'il eut avec les Carthaginois qui étoient les anciens ennemis, les ennemis héréditaires de la Sicile, & qui dans ce tems-là étoient très-puissans. Pour en obtenir plus facilement ce qu'il désiroit, il leur promit qu'il vengeroit la mort de Doricus, prince Lacédémonien, sur les Egestains qui l'avoient assassiné, & qu'il aideroit aux Grecs à rendre libres les ports de mer pour l'avantage & la commodité de leur commerce. Toutes ces offres furent sans effet. Les Grecs, qui croyoient Gélon déjà assez grand, & qui ne vouloient point contribuer à augmenter sa puissance, reçurent assez mal ses Ambassadeurs, sans leur donner ni troupes, ni aucune espérance. Mais, Gélon n'eut pas besoin de leur secours; il se trouva assez fort par lui-même pour résister à ses ennemis, & eut un heureux succès dans tout ce qu'il entreprit.

Les Grecs furent bientôt obligés de demander à Gélon la même grace qu'ils lui avoient refusée, & ce fut pour eux une grande mortification. Xerxès, roi de Perse, à la tête d'une armée innombrable, venoit fondre sur la Grece pour s'en emparer, & pour la réduire sous une honteuse servitude. Toutes les forces que les Grecs pouvoient lever, n'avoient pas la moindre proportion avec celles de l'ennemi. C'étoit donc une nécessité pour eux, ou de se laisser écraser, ou de chercher des secours de toutes parts. Il n'y avoit point de Prince en état de les secourir que Gélon; il étoit même le seul qui pût leur aider à repousser un ennemi si puissant. Les Lacédémoniens, les Athéniens & les autres Grecs confédérés, lui envoyerent des Ambassadeurs pour l'informer du triste état où ils étoient, pour lui demander un puissant secours, & pour le conjurer par sa gloire & par son propre intérêt, de délivrer un païs qu'il devoit regarder comme sa patrie, & dont la ruine ne pouvoit manquer d'entraîner

celle de son royaume, ou du moins y préparer les voies.

Ils devoient bien s'attendre que Gélon leur feroit quelques reproches sur la façon dont ils en avoient auparavant usé à son égard; il n'avoit en effet rien à craindre de leur remettre devant les yeux, qu'eux-mêmes, qui pour lors appréhendoient si fort l'invasion des Barbares, avoient refusé de le secourir contre ces mêmes Barbares. « Grecs, leur dit-il, il n'a pas » tenu à vous que tout ce que » je possede aujourd'hui, n'ait » passé il y a long-tems entre » les mains des Perses; & main- » tenant qu'ils portent la guer- » re jusques dans votre païs, & » qu'ils s'adressent directement » à vous, vous vous souvenez » de Gélon. Mais, je ne veux » pas imiter une conduite qui » m'a paru en vous si crimi- » nelle. Enfin, ajoûta-t-il, je » suis prêt à vous envoyer deux » cens vaisseaux, vingt mille » hommes de pied, deux mille » chevaux, & autant de che- » vaux légers, outre deux mil- » le frondeurs & archers; je » veux même vous les mener » en personne. Mais, je crois » qu'il n'est que trop juste qu'en » considération d'un si puissant » secours, je sois déclaré Gé- » néral de la Grece. »

L'ambassadeur de Sparte, qui avoit eu bien de la peine à l'écouter jusqu'au bout, l'assura que les Lacédémoniens, bien loin de demander son secours aux conditions qu'il proposoit, ne pourroient jamais se résoudre à l'accepter, à moins qu'on ne reconnût leur supériorité, dont ils avoient toujours été en possession dans les expéditions que les Grecs avoient entreprises. « Ne nous parlez donc » plus, ajoûta-t-il, de vous » céder le commandement. Si » vous avez envie de secourir » la Grece, il faut vous résou- » dre à servir sous nos ensei- » gnes; ou si vous ne voulez » pas avoir les Lacédémoniens » pour commandans, nous ne » voulons point de votre se- » cours. » Le Lacédémonien ayant parlé de la sorte avec chaleur, Gélon qui voyoit bien qu'on étoit fort éloigné de lui accorder sa demande, prit doucement la parole, & fit une autre proposition. « Comman- » dez, dit-il, Lacédémoniens, » puisque vous voulez absolu- » ment commander. Il me sem- » ble que j'ai beaucoup plus de » troupes & de vaisseaux que » vous; mais, je veux bien » relâcher quelque chose de » mes droits pour vous faire » plaisir. Je consens donc que » vous commandiez sur terre, » pourvu que vous me cédiez » le commandement de l'armée » navale; ou si vous aimez » mieux commander sur mer, » je commanderai sur terre. » C'est tout ce que je puis faire » que de vous laisser le choix. » Optez, ou ne comptez pas » de m'avoir pour allié. »

« Ne vous y trompez pas, » reprit l'ambassadeur d'Athè-

» nes transporté de colère. » Jamais les Athéniens ne consentiront à l'alternative que » vous proposez. Ils ont toujours été les plus puissans de » toute la Grece sur mer ; & » s'ils ont reconnu les Lacédémoniens pour leurs supérieurs » dans quelques guerres où » tous les Grecs étoient intéressés, ils ne cédront jamais » le droit de commander sur » mer, si les Lacédémoniens se » désistent de leurs prétentions.» A ces paroles Gélon sourit, & dit aux Ambassadeurs qu'il voyoit bien que les Grecs avoient assez de commandans, mais qu'il craignoit qu'ils ne fussent en danger de manquer de soldats.

On dit que quand Xerxès eut passé l'Hellespont, Gélon donna à un certain Cadmus trois vaisseaux avec de grosses sommes d'or & d'argent, & qu'il l'envoya à Delphes, avec ordre de ne parler que de paix, & d'observer cependant quel seroit l'évènement du combat, afin que si le roi de Perse remportoit la victoire, il lui présentât les trésors dont ses galeres étoient chargées, & lui rendît hommage au nom de son Prince ; & qu'au contraire, si les Grecs avoient le dessus, il revînt en Sicile avec ses trésors, comme il fit lorsque les Grecs eurent gagné la victoire dans un combat naval, & que Xerxès se fut retiré.

Si l'on en croit les historiens de Sicile, Gélon, malgré la répugnance qu'il avoit à reconnoître les Lacédémoniens pour chefs de la guerre contre les Perses, promit qu'il donneroit du secours aux Grecs, & qu'il leur auroit tenu parole, s'il n'en eût été empêché par une guerre qu'on lui déclara dans ses États, guerre aussi dangereuse dans ses commencemens, que celle que les Grecs avoient avec les Perses, guerre enfin qui dans l'évènement fut aussi glorieuse pour lui que la leur le devint dans la suite. Il y a plusieurs raisons de croire que ce que disent les Siciliens est plus vrai que ce que rapporte Hérodote, qui n'a été suivi en cela par aucun Auteur, dont les écrits soient parvenus jusqu'à nous.

Ainsi, selon ces Auteurs, vers le même tems que Gélon reçut l'ambassade des Grecs, & qu'il promit de leur envoyer un puissant secours, les Carthaginois reçurent aussi des ambassadeurs de Perse & de Phénicie. Ces Ambassadeurs venoient leur apporter des ordres particuliers ; premièrement qu'ils partissent incessamment avec la plus puissante flotte qu'ils pourroient mettre en mer, eux & leurs alliés, pour attaquer les Grecs en Sicile ; secondement, qu'après qu'ils auroient conquis cette isle, qu'on supposoit qu'ils ne seroient pas long-tems à réduire, parce qu'ils avoient une armée très-nombreuse, ils fissent voile vers le Péloponnèse pour joindre la flotte des Perses. Les

Carthaginois reçurent avec joie des ordres si conformes à leur ambition, & à la haine qu'ils avoient contre les Siciliens. Ils envoyerent de tous côtés pour lever des troupes; ils demanderent même du secours aux Etruriens, & ils en obtinrent. Hérodote dit aussi que les isles de Sardaigne & de Corse, les Phéniciens, les Ibériens, & plusieurs autres nations, leur fournirent une partie des forces dont ils avoient besoin.

Amilcar, leur général, se mit à la tête d'un armée de terre de trois cens mille hommes, de deux mille vaisseaux longs, & de plus de trois mille vaisseaux de moindre grandeur, qui portoient des munitions & des vivres. Il aborda à Panorme, après avoir perdu quelques vaisseaux; & son armée débarquée, il marcha vers Himere. Sa flotte y fit voile en même tems. Théron s'étoit jetté dans cette place avec un corps de troupes. Aussitôt que les Carthaginois s'en furent approchés, il fit une sortie, & les attaqua avec vigueur. Les Siciliens ne réussirent point dans cette sortie, ils furent repoussés avec beaucoup de perte, & Amilcar assiégea la ville dans les regles. Elle fut bientôt réduite au désespoir; ce qui détermina Théron à envoyer à Syracuse les lettres les plus pressantes pour demander à son gendre un prompt secours.

Gélon avoit déjà fait de grands préparatifs pour donner à son beau-pere les secours dont il avoit besoin. Les lettres qu'il reçut lui firent faire diligence, & il partit aussitôt à la tête de son armée. On est partagé sur le nombre de ses troupes, & les Auteurs en parlent avec une grande variété. Ceux, qui les font monter le plus haut, disent qu'il mit en campagne cinquante mille hommes de pied, & cinq mille chevaux; de sorte que quand on considere, & la grande supériorité des ennemis, & l'heureux succès qu'eut Gélon, on est porté à croire qu'il n'étoit pas possible qu'il réussît si bien avec si peu de troupes. Quoi qu'il en soit, il est très-vraisemblable que, ceux qui ne lui donnent tout au plus que la troisième ou quatrième partie de ce nombre, se sont trompés grossièrement. Il fit marcher son armée avec toute la diligence possible; & quand il fut arrivé à Himere, sa présence inspira aux assiégés un nouveau courage.

Gélon ne frustra pas leurs espérances. Il campa auprès de la ville dans un poste avantageux; & ayant fortifié son camp de manière qu'il n'avoit rien à craindre des attaques de l'ennemi, il envoya toute sa cavalerie dans la campagne. Une partie des Carthaginois étoit alors occupée à piller le païs. Il étoit facile à des troupes Siciliennes, qui connoissoient parfaitement les lieux, de surprendre des étrangers qui ne les attendoient point, & qui

ne s'étoient nullement préparés à faire résistance. Gélon en fit un grand carnage, avec peu de perte de son côté. Mais, outre ceux qui furent tués, sa cavalerie fit dix mille prisonniers, qu'elle conduisit à Himere.

Ces troupes qu'il défit si facilement, étoient sans doute ce qu'il y avoit de plus foible dans l'armée Carthaginoise ; & on ne voit pas qu'on puisse rapporter à une autre occasion qu'à celle-ci, ce que l'Histoire nous apprend, qui est que Gélon ayant fait un grand nombre de prisonniers, en choisit les plus foibles, qui étoient les auxiliaires, la plûpart hâlés & basanés, & d'une mine très-méprisable, & les exposa tous nus devant ses soldats, afin de leur inspirer du mépris pour leurs ennemis.

Il est certain que par ces heureux succès, les habitans d'Himere revinrent entièrement de leur première frayeur, & qu'ils commencerent à concevoir un parfait mépris pour des troupes qu'ils avoient défaites si facilement. Gélon, profitant de l'idée que les siens s'étoient formée de leurs ennemis, fit ouvrir quelques portes que Théron, dans la première épouvante du peuple, avoit été obligé de faire condamner ; il fit aussi plusieurs nouvelles portes dans les endroits des murailles les plus propres pour faire entrer les choses dont la ville pourroit avoir besoin.

Malgré ces avantages, il s'en falloit encore beaucoup que Gélon fût en état de livrer bataille à un ennemi qui lui étoit si supérieur. Il attendoit avec impatience l'occasion d'entreprendre quelque chose à coup sûr, lorsque sa cavalerie, qu'il continuoit toujours d'envoyer dans la campagne, lui amena un courrier des Sélinuntins, qui étoit chargé de quelques lettres pour Amilcar, par lesquelles ils lui donnoient avis qu'ils ne manqueroient pas de lui envoyer la cavalerie qu'il demandoit, précisément à tel jour qu'il leur avoit marqué. Gélon apprit aussi par la même voie, qu'Amilcar devoit employer ce jour-là avec sa flotte à faire des sacrifices à Neptune. Il ne fut pas long-tems sans se déterminer en conséquence à user d'un stratagême dont il se promettoit un heureux succès, par la connoissance & l'occasion que lui donnoient ces lettres interceptées.

Il envoya de bon matin sa cavalerie parcourir la campagne, afin qu'on pût la recevoir dans le camp comme venant de la part des Sélinuntins. Elle avoit ordre, en cas qu'on l'y reçût, d'aller droit au quartier où le Général étoit occupé à faire des sacrifices, pour le tuer, & mettre le feu aux vaisseaux. Gélon fit mettre toutes ses troupes sous les armes, & plaça dans certains postes, des espions qui devoient lui donner un signal, aussitôt qu'ils verroient la

cavalerie Sicilienne reçue dans le camp des ennemis. Ce projet lui réussit, selon son espérance. La cavalerie arriva au camp de la flotte au soleil levant; les sentinelles l'y reçurent comme venant de la part des alliés; elle alla en diligence trouver le Général, qui étoit occupé aux sacrifices, elle le tua; & dans la confusion qu'excita partout le camp un coup si hardi, elle mit le feu aux vaisseaux sans aucune difficulté.

Pendant ce tems-là, Gélon averti par le signal que lui donnerent ses espions, que la cavalerie étoit dans le camp de la flotte, fit sortir le reste de ses troupes, & y courut promptement. Les Phéniciens qui commandoient dans le quartier qu'il alla attaquer d'abord, sortirent de leurs lignes & vinrent à sa rencontre. Comme ils ne sçavoient point encore qu'on avoit tué Amilcar, & mis le feu à la flotte, ils combattirent avec tant de courage, que le succès de la bataille fut douteux pendant quelque tems. Mais, bientôt après, la flamme que jettoient les vaisseaux embrasés, paroissant tout-à-coup, & quelques courriers étant venus avertir les Phéniciens de la mort de leur Général, la face du combat changea subitement, & les Carthaginois prirent la fuite de tous côtés. Gélon ne cherchoit pas tant à répandre le sang qu'à remporter la victoire. Mais, considérant que les ennemis étoient en si grand nombre, que s'ils revenoient de leur première terreur, & qu'ils eussent le tems de se rallier, il pourroit bien lui-même succomber sous les derniers efforts d'une si prodigieuse multitude, il commanda aux siens de ne faire aucun quartier.

Il périt dans ce combat au moins cent cinquante mille hommes. Le reste s'échappa sur une éminence, où ils se défendirent avec tant de valeur, que les Siciliens ne purent les forcer. Mais, ne trouvant point d'eau sur cette colline, bientôt ils furent obligés d'en descendre pour se livrer eux-mêmes à la discrétion des vainqueurs.

Jamais il n'y eut de déroute plus complette, & jamais jusqu'alors aucun général Grec n'avoit tué plus de Barbares en un jour, ou fait tant de prisonniers. Ce qu'il y a de remarquable dans cette déroute des Carthaginois, c'est que le même jour que Gélon remporta sur eux une si grande victoire, les Grecs défirent aussi les Perses. Mais, il est un peu surprenant qu'on ne puisse pas sçavoir au juste si la bataille d'Himere se donna le même jour que celle de Salamine, ou le même jour que celle des Thermopyles. Les auteurs Siciliens la rapportent au même jour que la bataille des Thermopyles; & Hérodote, au même jour que le combat de Salamine.

Après avoir récompensé la cavalerie qui avoit tué Amilcar, & les autres soldats qui

s'étoient distingués dans la bataille, Gélon réserva les plus riches dépouilles pour les placer dans quelques-uns des temples de Syracuse; il en fit mettre une partie dans ceux d'Himere, & le reste il le partagea à ses troupes & à celles de ses alliés, à proportion de leur nombre. Par cette distribution, toute la Sicile profita des esclaves; on les occupa tous à des travaux publics, & particulièrement à bâtir.

Gélon, ayant congédié ses alliés, s'en retourna à Syracuse avec ses troupes, & les prisonniers qui lui étoient échus en partage. Il y fut suivi par des Ambassadeurs de plusieurs villes & de plusieurs princes de Sicile, qui ayant embrassé le parti des ennemis, envoyoient alors demander pardon de leur crime, & promettre pour l'avenir une parfaite obéissance à Gélon en tout ce qu'il leur commanderoit. Il les reçut comme un Prince qui méritoit toute sa bonne fortune, par la modération & par la douceur avec lesquelles il usoit de ses victoires. Bientôt après, il trouva une occasion de faire paroître ces vertus dans tout leur lustre, lorsqu'il lui vint de Carthage une ambassade solemnelle.

Les ambassadeurs Carthaginois s'adresserent à lui avec la plus parfaite soumission, versant des torrens de larmes, lui demandant la paix, & le conjurant de ne pas abuser de son pouvoir pour achever la ruine d'une ville infortunée, qui n'étoit plus en état de se défendre. Il ne tenoit qu'à lui de poursuivre sa vengeance; il ne manquoit pas de raisons pour la justifier. Cependant, il n'en usa point; au contraire, il ne fit paroître que de la compassion pour les Carthaginois. La seule réparation qu'il leur demanda, fut qu'ils lui rendissent les frais de la guerre, qui montoient à deux mille talens, & qu'ils bâtissent deux chapelles pour y mettre le traité. A ces articles il en ajoûta un autre, qu'il regardoit comme aussi important qu'aucun des deux premiers; cet article étoit que les Carthaginois aboliroient ces barbares sacrifices de jeunes gens, qu'ils avoient accoûtumé d'offrir à Saturne au moins une fois par an. Bel exemple du plus noble amour & de la plus tendre affection pour le genre humain, & qui seul mérite toutes les louanges que la postérité a si justement données à sa mémoire! Les Carthaginois, qui s'étoient attendus à un plus rigoureux traitement, furent surpris de la douceur des conditions qu'il leur imposoit, & firent toute la diligence possible pour exécuter le traité.

Après avoir réglé si heureusement toutes choses dans ses États, Gélon se disposa à mettre une flotte en mer pour secourir la Grece. Tout étoit prêt pour cette expédition, lorsqu'il arriva des vaisseaux de Corinthe, qui lui donnerent avis que les Perses avoient été défaits à

Salamine, & que leur Roi étoit sorti de l'Europe avec la plûpart des troupes qui lui restoient. Ces nouvelles arrêterent l'exécution de son dessein. Mais, avant que de congédier ses troupes, il les convoqua toutes à une assemblée, avec ordre de s'y trouver sous les armes.

Quand elles furent ainsi assemblées, Gélon parut au milieu, non seulement sans armes, mais encore sans habit de guerre, n'ayant qu'une robe flottante & sans ceinture. Le peuple étant surpris de le voir en cet état, il leur fit un long discours, dans lequel il leur rendit compte de toute sa vie, & particulièrement de la conduite qu'il avoit tenue envers les Syracusains. Il entra dans le détail des actions qu'il avoit faites en qualité de Général, il répondit à toutes les objections qu'on pouvoit lui faire, & à tout ce qu'il avoit entendu dire contre quelques-unes de ses actions; qu'il étoit venu sans armes & sans défense dans cette assemblée pour subir le plus rigoureux examen; qu'il se livroit entre les mains de ses sujets; qu'il ne demandoit point qu'on lui continuât la puissance dont il avoit joui jusqu'alors; qu'il ne souhaitoit pas même de jouir plus long-tems de la vie, s'ils croyoient que sa mort pût leur procurer quelque avantage.

Ce noble & généreux artifice eut tout le succès que le Tyran en pouvoit attendre. Le peuple, revenu de son étonnement, fit une acclamation générale; il l'appella son bienfaiteur, son sauveur, son libérateur, son roi, & le conjura de punir tous ses ennemis comme il le jugeroit à propos; liberté dont il usa en effet. Pour conserver la mémoire de cette action, les Syracusains lui érigerent une statue dans le temple de Junon, où il étoit représenté avec une robe flottante, qu'il portoit lorsqu'il parut au milieu de ses troupes assemblées.

Après cela, Gélon bâtit deux superbes temples des dépouilles des Carthaginois, l'un à Cérès, l'autre à Proserpine. Il fit faire aussi de ces mêmes dépouilles un trépied d'or de seize talens, & l'envoya au temple de Delphes, comme une marque de sa reconnoissance envers le dieu qui y étoit adoré.

Si l'inscription suivante est véritable, il y eut un trépied envoyé à Delphes au nom de Gélon & de ses freres, qui tous avoient eu une grande part à l'heureux succès pour lequel ils rendoient graces au dieu.

Gélon, Hiéron, Polyzele & Thrasybule, race illustre de Dinomene, unis maintenant dans leur dévotion, comme autrefois dans leurs grands exploits, offrent ce trépied à Apollon & aux puissances protectrices de la Grece, après avoir vaincu des nations barbares, & assuré la liberté des Grecs par les puissans secours qu'ils leur ont fournis.

Gélon commença à bâtir un

temple de Cérès au mont Etna; mais, la mort qui l'enleva deux ans après sa victoire, dans le tems où sa gloire étoit au plus haut degré, & lorsqu'il étoit le plus aimé de ses sujets, l'empêcha d'achever cet édifice. Une des dernières actions de sa vie, fut de faire des loix pour réprimer la magnificence & les dépenses excessives des funérailles parmi les Syracusains. Il donna lui-même l'exemple de ce qu'il avoit prescrit à ses sujets, en ordonnant qu'on fît ses funérailles conformément aux nouveaux réglemens. Il fut long-tems malade d'une hydropisie; & quand il vit qu'il approchoit de sa dernière heure, il nomma Hiéron, son frere aîné, son successeur.

Son corps fut enterré dans un champ de sa femme, qu'on appella dans la suite *les neuf tours*, parce qu'on y bâtit neuf tours d'une grandeur considérable. Ce champ étoit à deux cens stades de Syracuse. Toute la ville y suivit le corps de Gélon, & chacun voulut rendre ses derniers devoirs à la mémoire d'un Prince si généralement aimé. On lui érigea un superbe tombeau, & il fut honoré comme un héros. Dans la suite, les Carthaginois, par une basse vengeance, détruisirent le tombeau de leur vainqueur; & Agathocle, lui enviant des vertus qu'il n'étoit pas disposé à imiter, fit raser les tours qu'on lui avoit érigées. Mais, les Siciliens n'avoient pas besoin de ces monumens pour conserver des sentimens de reconnoissance des obligations infinies qu'ils avoient à Gélon. Ils en donnerent des marques éclatantes, dans le tems que Timoléon les délivra de la tyrannie de Dénys le jeune. Quoique les maux, que leurs Princes leur avoient fait souffrir, fussent encore tout récens, & qu'ils n'eussent jamais mieux connu le prix de la liberté, ils abattirent les statues de tous leurs autres tyrans, & ne conserverent que celle de Gélon.

DIGRESSION

Sur le caractère de Gélon.

Il paroît que ce Prince n'avoit pas eu une bonne éducation. Il est certain qu'il ne se piqua jamais de politesse, & que tant qu'il vécut, il eut quelque chose de rude dans ses manières. Il n'avoit ni science, ni érudition, & même il ne les estimoit pas dans les autres. Il étoit plus qu'indifférent pour les arts les plus estimés des personnes polies. Un jour qu'il étoit à un festin, on apporta une lyre, & selon l'usage de ce tems-là, on la présenta de main en main à tous les conviés; on la présenta aussi à Gélon à son tour, mais il la refusa. En même tems, il demanda son cheval qu'il avoit fait venir, monta dessus, & le mania avec beaucoup d'adresse & de vigueur, témoignant un grand mépris pour les divertissemens

de l'assemblée, & donnant des preuves d'une habileté parfaite dans les exercices les plus dignes d'un homme de cœur.

Quoique Gélon, par les moyens que nous avons dits, eût prodigieusement accru & agrandi la ville de Syracuse, elle lui eut encore de plus grandes obligations du soin qu'il prit de réformer les mœurs de ses habitans. Les Syracusains étoient naturellement paresseux, & aimoient l'oisiveté; ils passoient leur tems dans de petits divertissemens, où la démangeaison de parler & de railler produisoit souvent des effets très-fâcheux. Gélon corrigea tous ces vices, du moins pour son tems. Pendant la plus grande partie de son règne, il eut assez de guerres pour tenir ses sujets dans un exercice continuel. Quand il avoit la paix, & que ses ennemis lui laissoient quelque repos, il faisoit sortir les Syracusains en grand nombre, & les occupoit à cultiver, labourer & fumer les terres. Par ce moyen, il prévenoit les pernicieuses suites de l'oisiveté, & rendoit son peuple aussi remarquable par sa conduite modeste, par son industrie, par son application au travail, qu'il l'avoit été auparavant par les vices contraires. En même tems, il faisoit cultiver un fonds qui ne demandoit que des soins pour devenir le plus fertile qui fût au monde; de sorte qu'il se vit bientôt en état de faire aux Romains un généreux présent d'une grande quantité de bled, dans un tems où leur ville étoit presque ruinée par la famine & par les séditions qui en sont une suite inévitable.

Une si grande attention à procurer le bien de ses sujets, ne pouvoit manquer de lui concilier l'affection de tous ceux qui avoient assez d'esprit pour connoître leurs véritables intérêts; & cette attention, jointe à quelques autres actions de son règne, le fit regarder comme un Prince populaire, comme un Prince uniquement appliqué à rendre son royaume florissant & son peuple heureux. Dans quelques-unes des guerres qu'il entreprit, il eut besoin d'une plus grande somme d'argent que les Syracusains ne vouloient lui en fournir. Quand il la leur demanda, ils en murmurerent, & au lieu de la lui accorder, ils exciterent du tumulte. Mais, bien loin de leur témoigner qu'il étoit mécontent de leur conduite, & de leur faire sentir le poids de son autorité, il les pria seulement d'être plus traitables; que son intention n'étoit que de leur emprunter cet argent, & qu'il le leur rendroit aussitôt que la guerre seroit terminée. Il tint parole; & ayant heureusement exécuté son entreprise, il leur rendit tout ce qu'ils lui avoient prêté.

C'est une chose reconnue de tout le monde, qu'entre tous ceux qui gouvernerent les Siciliens, il n'y en eut aucun qui leur donnât moins de sujet de

se repentir de leur soumission, que Gélon, tyran de Syracuse. Jamais Prince ne répandit du haut du trône plus de graces sur son peuple; jamais Prince n'eut plus à cœur de faire oublier à ses sujets les voies irrégulières, par lesquelles il étoit parvenu à la couronne; & jamais Tyran, après s'être emparé de la puissance souveraine par des moyens illégitimes, ne sçut mieux réparer sa faute, lorsqu'il en fut en possession, puisqu'il mérita qu'un peuple qui étoit né libre, l'affermît sur le trône, & le choisît pour son Roi.

GÉLON, *Gelo*, Γέλων. (*a*). Nous avons dit dans l'article précédent, que Gélon avoit remporté le prix à la course du chariot, & que plusieurs siècles après on voyoit encore à Olympie son chariot & sa statue. Sur quoi nous ajoûterons ici les réflexions de Pausanias. « Quant au char de Gélon que » l'on voit au même rang, je » ne suis pas, dit-il, de l'avis » de ceux qui en ont parlé » avant moi; car, ils prétendent que c'est un présent de » Gélon le tyran de Syracuse; » cependant, l'inscription porte que c'est Gélon, natif de » Géla & fils de Dinomene, qui » a consacré ce char; & ce » Gélon fut couronné en la » soixante-treizième olympiade. A la vérité, Gélon le » tyran de Syracuse usurpa la » souveraine autorité sous l'archontat d'Hybrilide à Athènes, la seconde année de la » soixante-douzième olympiade, en laquelle Tisicrate de » Crotone fut proclamé vainqueur du stade; mais, si c'étoit ce Gélon, il se seroit dit » Gélon de Syracuse, & non » pas Gélon natif de Géla. Il » y a donc bien de l'apparence » que c'étoit un particulier qui » s'appelloit Gélon comme le » tyran, de Syracuse, & dont » le pere s'appelloit aussi Dinomene, ainsi que le pere du » Tyran. »

Il est tout-à-fait surprenant que Pausanias ait mieux aimé supposer qu'il y avoit un autre Gélon du même siècle & du même païs, dont le pere s'appelloit du même nom que le pere du Tyran, que de croire que le présent fût de lui; & cela sur la seule supposition que le Tyran se seroit appellé Syracusain, du nom de la ville où il avoit établi le siege de sa tyrannie. L'autre inscription étoit en effet, & plus juste, & plus modeste. L'usage étoit que les conquérans se fissent connoître par le nom de la ville où ils étoient nés. Il n'y avoit point de raison qui pût obliger Gélon à passer par-dessus cette régle, & à rappeller dans l'esprit des Grecs l'idée de sa tyrannie; idée qui dans ce tems-là n'étoit pas si agréable qu'elle le fut dans la suite.

(*a*) Pausf. p. 360.

GÉLON, *Gelo*, Γέλων, (a) étoit gouverneur de la Béotie avec Pélopidas.

GÉLON, *Gelo*, Γέλων, (b) étoit un des meilleurs & des plus fideles serviteurs de Néoptoleme, que Pyrrhus roi d'Épire avoit associé à son royaume.

Ce Gélon, un jour en rendant ses respects à Pyrrhus, lui fit présent de deux paires de bœufs pour le labourage. Myrtile, un des échansons de ce Prince, demanda à son maître ces bœufs. Pyrrhus les lui ayant refusés, & les ayant donnés à un autre, Myrtile en fut au désespoir. Gélon, qui s'apperçut de sa douleur & de son ressentiment, le pria à souper. Il y a même des Auteurs qui ajoûtent qu'échauffé par le vin, il eut avec lui un commerce infame; car, ce Myrtile étoit jeune, beau & bien fait. Après le souper, il hazarda quelques propos contre Pyrrhus, & sollicita Myrtile d'embrasser le parti de Néoptoleme, & d'empoisonner Pyrrhus. Myrtile fit semblant de mordre à l'hameçon, & loua ce complot, comme s'il étoit véritablement gagné; mais, il ne fut pas plutôt sorti, qu'il alla tout découvrir à son maître. Pyrrhus lui ordonna de mener Alexicrate, chef des échansons, chez Gélon, comme un homme prêt à entrer dans la conspiration; car, il vouloit avoir plus d'un témoin d'une si noire entreprise. Gélon fut trompé par ce moyen, aussi-bien que Néoptoleme; & toute la trame fut découverte.

GÉLON, *Gelo*, Γέλων, (c) fils d'Hiéron II, épousa Néréide fille de Pyrrhus, & de ce mariage naquit Hiéronyme. Hiéron, allié fidele & zélé des Romains, n'avoit eu rien plus à cœur que d'inspirer à son fils les sentimens qu'il avoit lui-même pour ce peuple, & il lui répétoit souvent, que tant qu'il leur demeureroit fidele, il trouveroit dans leur amitié des troupes, des richesses, & une protection seule capable d'affermir son royaume. Gélon, méprisant la vieillesse de son pere, & ne faisant plus de cas de l'alliance des Romains depuis leur derniere disgrace à Cannes, s'étoit déclaré ouvertement pour les Carthaginois. Il armoit déjà la multitude, & sollicitoit les alliés de Syracuse à se joindre à lui; & peut-être auroit-il causé du mouvement dans la Sicile, si une mort prompte & imprévue n'avoit rompu ses mesures. Elle survint si à propos, qu'elle laissa quelque soupçon, dit Tite-Live, que le pere l'avoit avancée.

GÉLONE, *Gelonus*, Γελωνὶς, ville dans le païs des Budins & des Gélons. *Voyez* Budins & Gélons.

GÉLONIUM STAGNUM,

(a) Plut. T. I. p. 609.
(b) Plut. T. I. p. 385.
(c) Pauf. p. 365. Tit. Liv. L. XXIII. c. 30. L. XXIV. c. 5. Roll. Hist. Anc. T. III. p. 294. Hist. Rom. T. III. pag. 330, 331.

(a) étang de Sicile. Son odeur étoit si mauvaise, qu'elle chassoit ceux qui en vouloient approcher. C'est ce que dit Solin. Ortélius & Saumaise croient qu'il prenoit ce nom de la ville de Géla.

GÉLONS, *Gelones*, Γελωνοί, (b) peuple de la Sarmatie, vers le Borysthène, selon Pline.

Ils étoient Grecs d'origine, & voisins des Budins & des Agathyrses, mêlés avec les Budins, originaires de la Sarmatie; ils se confondirent si bien ensemble, que la ville des Budins, qui étoit bâtie de bois, fut nommée Gélonus. Ces deux peuples avoient cependant un langage particulier, comme le remarque Hérodote. Ils prirent quelques manières barbares; entr'autres, la coûtume de se peindre le corps. Virgile dit:

Eoasque domos Arabum pictosque Gelonos.

Servius entend par cette peinture des cicatrices qu'ils se faisoient sur la peau; ce qui s'accorde avec ce que dit Claudien:

Membraque qui ferro gaudet pinxisse Gelonus.

GÉLOS, *Gelos*, nom d'un des Chevaux du Cirque. *Voyez* Chevaux du Cirque.

GÉMALLI, *Gemalli*, Γαμαλί, (c) de la tribu de Dan, étoit pere d'Ammiel.

GEMEAUX, *Gemelli*, (d) *Gemini*, Δίδυμοι; les Gemeaux sont une constellation ou signe du Zodiaque; ils représentent dans la fable Castor & Pollux. Ce signe est le troisième.

Les Gemeaux ont 24 étoiles dans Ptolémée, 29 dans Tycho, 89 dans le catalogue Britannique.

GÉMELLA, *Gemella*, (e) Γέμελλα. On lit dans le trésor de Goltzius, qu'une médaille de l'empereur Claude, porte cette inscription: *COLONIA AUGUSTA GEMELLA LEGIO XXV.* On prétend que ce nom ne regarde pas en soi la ville, dit l'Auteur de la science des médailles, mais les Légions qui étoient venues peupler la colonie, & que la colonie étoit appellée Gémella, quand elle avoit été peuplée par des soldats tirés de quelque légion qui portoit le titre de *Gemella*, & que ce titre se donnoit à celles qui avoient été recrutées en y incorporant une autre légion qui avoit perdu son nombre, faisant ainsi de deux une légion complette; telles étoient la VII. la X. la XIII. & la XIV. Mais, Appien, dans son histoire des guerres d'Espagne, nomme trois villes, sçavoir, Escadia, Gémella & Obolcola, dont Servilien se rendit maître. Il la nomme simplement Gémella; au lieu que

(a) Solin. pag 84.
(b) Plin. T. I. p. 218. Herod. L. IV. c. 105, 109 Virg. Georg. L. I. v. 115. L. III. v. 461. Æneid. L. VIII. v. 725.
(c) Numer. c. 13. v. 13. L. III. v. 461.
(d) Lucian. T. I. p. 993.
(e) Appian. p. 293.

Tucci est nommée par Pline, & dans une inscription, Gémel'a Augusta colonia, nom qui n'étoit pas encore du tems de la guerre de Viriate.

GÉMINIUS MÉTIUS, *Geminius Metius*, (*a*) jeune homme illustre par ses belles actions & par sa naissance, commandoit les cavaliers Tusculans, l'an de Rome 415, & 337 avant J. C. Il se battit avec T. Manlius dans un combat singulier; & quoiqu'il eût été vaincu, il n'en coûta pas moins la vie à T. Manlius, parce qu'il avoit combattu contre la défense du Général son pere. *Voyez* Manlius.

GÉMINIUS, *Geminius*, (*b*) terme qui se trouve employé dans la traduction Latine de la vie de L. Cornélius Sylla par Plutarque. Mais, il faut lire Gabinius, comme porte le texte Grec.

GÉMINIUS, *Geminius*, (*c*) Γεμίνιος, l'un des plus puissans citoyens de Terracine, étoit ennemi mortel de C. Marius.

GÉMINIUS, *Geminius*, (*d*) Γεμίνιος, l'un des plus intimes amis de Pompée, devint passionnément amoureux d'une courtisanne nommée Flore, que Pompée même entretenoit. Il la poursuivoit continuellement, & l'importunoit sans cesse pour obtenir ses faveurs; enfin, elle lui dit franchement qu'elle ne pouvoit les lui accorder à cause de Pompée. Géminius s'adressa à Pompée lui-même, en le conjurant de l'aider dans sa passion. Pompée voulut bien lui faire ce plaisir; mais, depuis ce moment-là, il n'eut plus aucun commerce avec elle, & ne voulut plus la voir, quoiqu'il parût toujours l'aimer.

GÉMINIUS, *Geminius*, (*e*) Γεμίνιος, l'un des amis de Marc-Antoine. Pendant que celui-ci se livroit entièrement à Cléopâtre, la disposition des esprits à Rome lui devenoit très-défavorable. Ses amis, voyant cela, eurent recours aux prieres & aux supplications auprès du peuple. En même tems, Géminius fut envoyé en Grece vers Marc-Antoine, pour l'informer de ce qui se passoit, & pour l'exhorter à prendre garde à lui, & à ne pas souffrir qu'on lui ôtât avec le consulat toute sa puissance, & qu'on le déclarât ennemi public. Dès que Cléopâtre vit arriver Géminius, elle devina le sujet de son voyage, & le regardant comme l'agent d'Octavie, il n'est point de désagrémens qu'elle ne lui fît essuyer, l'attaquant sans cesse par des railleries insultantes, & lui assignant toujours les dernières places dans les festins. Géminius patientoit, attendant le moment d'avoir audience. Mais enfin, ayant été sommé en plein repas de s'expliquer : « Les affaires que je » viens négocier, dit-il, ne sont

(*a*) Tit. Liv. L. VIII. c. 7.
(*b*) Plut. T. I. p. 462, 463.
(*c*) Plut. T. I. p. 426, 427.
(*d*) Plut. T. I. p. 619.
(*e*) Plut. Tom. I. p. 943. Crév. Hist. Rom. T. VIII. p. 455, 456.

» pas faites pour être traitées » à table. Il est pourtant un » point que je vois très-claire- » ment, soit à jeun, soit le verre » en main. C'est que toutes » choses iront bien, si l'on ren- » voie Cléopâtre en Égypte. » Marc-Antoine se fâcha, & Cléopâtre ne se possédant point, dit à Géminius : « Tu as bien fait » d'avouer la vérité, sans t'y » faire contraindre par les tor- » tures. » Géminius effrayé s'enfuit peu de jours après, & retourna à Rome.

GÉMINIUS, *Geminius*, (*a*) Γεμίνιος, Chevalier Romain, avoit gagné l'amitié de Séjan par sa prodigalité & la délicatesse de la vie qu'il menoit, sans cependant être employé par ce favori de Tibere à aucun ministère sérieux. Il fut condamné, sous prétexte qu'il avoit eu part à la conjuration de Séjan.

GÉMINIUS [Livius], (*b*) *Livius Geminius*, Λιούϊος Γεμίνιος, Sénateur Romain, fut assez lâche pour affirmer en plein Sénat, avec sermens & imprécations contre sa personne & sa propre famille, en cas qu'il ne dît pas vrai, qu'il avoit vu monter au ciel la princesse Drusille après sa mort, l'an de J. C. 40 ou 41. Elle étoit sœur & maîtresse de Caligula ; & c'étoit pour flatter l'infame passion de ce Prince, que Livius Géminius inventa cette fable. Sénèque le raille de sa lâcheté, quoique sans le nommer, dans sa satyre sur l'apothéose de l'empereur Claude.

GÉMINUS, *Geminus*, (*c*) c'est-à-dire, à deux faces, surnom de Janus.

GÉMINUS, *Geminus*, (*d*) Poëte Grec, dont il n'est point fait mention dans Vossius.

GÉMINUS, *Geminus*, célebre Mathématicien de Rhodes, vivoit du tems de Cicéron, vers l'an de Rome 700, & 54 avant J. C. Il composa plusieurs ouvrages d'Astrologie, de Sphere, de Géométrie, &c. Quelques-uns croient qu'il étoit affranchi.

GÉMINUS [Virdius], *Virdius Geminus*, (*e*) fut envoyé par l'empereur Vitellius contre Anicet, affranchi du roi Polémon, qui avoit excité des troubles dans le Pont en Asie ; avoit pris Trapézunte, & avoit eu la hardiesse, après avoir brûlé les vaisseaux qui défendoient la côte, de venir piller jusques sur les bords de la mer. Virdius Géminus le défit au mois d'Octobre de l'an de J. C. 68, & le contraigit de chercher un asyle auprès du roi des Sedochezes, qui le trahit pour de l'argent.

GÉMINUS [Ducennius], *Ducennius Geminus*. *Voyez* Ducennius.

GÉMINUS [Antonius], *Antonius Geminus*, fils de l'em-

(*a*) Tacit. Annal. L. VI. c. 14.
(*b*) Dio. Cass. p. 648.
(*c*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom, I. p. 27.
(*d*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. II. p. 265.
(*e*) Tacit. Hist. L. III. c. 48.

pereur Marc-Aurele & frere jumeau de l'empereur Commode, naquit l'an de J. C. 161, & mourut quatre ans après, malgré les prédictions des Astrologues, qui promettoient aux deux freres une égale durée de vie.

GEMMULA, *Gemmula*, nom d'un cheval du Cirque. *Voyez* Chevaux du Cirque.

GÉMONIES, *Gemoniæ*, (a) étoient chez les Romains à peu près ce que sont les fourches patibulaires en France. Elles furent ainsi nommées, ou de celui qui les construisit, ou de celui qui y fut exposé le premier, ou du verbe *gemo*, je gémis.

D'autres disent *scalæ Gemoniæ* ou *gradus Gemonii*. C'étoit, selon Publius Victor ou Sextus Rufus, un lieu élevé de plusieurs degrés, d'où l'on précipitoit les criminels. D'autres les représentent comme un lieu où l'on exécutoit & où l'on exposoit les malfaiteurs. Les Gémonies étoient dans la dixième région de la ville, auprès du temple de Junon. C'est Camille qui, l'an de Rome 358, destina ce lieu à exposer le corps des criminels à la vue du peuple ; ils étoient gardés par des soldats, de peur qu'on ne vînt les enlever pour les enterrer ; & lorsqu'ils tomboient de pourriture, on les traînoit de-là avec un croc dans le Tibre. On peut voir là-dessus Pline, qui parle d'un chien qui n'abandonna jamais le corps de son maître pendu aux Gémonies. Tacite & Suétone parlent aussi en plusieurs endroits des Gémonies, qu'ils appellent *scalæ Gemoniæ*, ou *gradus Gemonii*. Pline dit *gradus Gemitorii*.

GÉNABÉENS, *Genabenses*, les habitans de Génabum. *Voyez* Génabum, ville des Carnutes.

GÉNABUM, *Genabum*, (b) Γήναβον, ville des Gaules au païs des Carnutes. Quelques Auteurs ont voulu douter que Génabum fût Orléans, & ont mieux aimé croire que c'étoit Gien. Avant que d'entreprendre de répondre aux difficultés qu'ils font, il est à propos de dire un mot de la situation des affaires des Romains dans ces quartiers.

Les mouvemens causés par la conspiration de P. Clodius ayant obligé César de passer en Italie, il se répandit un bruit parmi les Gaulois, que ses affaires étoient en si mauvais état à Rome, & que sa présence y devenoit si nécessaire, qu'il ne pourroit plus revenir dans les Gaules. Ces peuples croyant cette conjoncture toute propre à recouvrer leur liberté, font des assemblées secretes dans les bois & dans des lieux écartés, & conviennent qu'il faut saisir cette occasion. Les Carnutes s'offrent à être les premiers à se

(a) Plin. T. I. p. 464.

(b) Cæs. de Bell. Gall. L. VII. p. 267. *& seq.* Strab. pag. 191. Ptolem. L. II. c. 8. Crév. Hist. Rom. T. VII. p. 267. *& suiv.* Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VIII. pag. 450. *& suiv.*

révolter, à condition que les autres peuples jurent par un serment solemnel, qu'ils ne se détacheront jamais de leur alliance, & qu'ils demeureront toujours unis ensemble contre les Romains. Le serment reçu, les Carnutes ayant à leur tête deux principaux conjurés, se rendent à Génabum, s'en emparent, égorgent tous les citoyens Romains que le commerce qui se faisoit en cette ville y avoit attirés, & pillent leurs maisons. Le bruit de cette action fut bientôt répandu parmi les Gaulois, & en douze ou quinze heures, il fut porté jusques sur la frontière des Auvergnats, quoiqu'éloignés de cent soixante milles. En même tems, Vercingétorix détermine les Auvergnats à se soustraire à la domination Romaine; il engage dans son parti les Sénonois, les Parisiens, ceux du Poitou, du Quercy, de la Touraine, du Maine, du Limosin & de l'Anjou, qui tous le déclarent général des confédérés.

César fut bientôt instruit d'une nouvelle aussi importante. Les affaires de Rome devenues plus tranquilles, il part pour les Gaules, & après quelques expéditions du côté du Languedoc & du Vivarais, il traverse les Cévennes au milieu des neiges, & descend en Auvergne, où il ordonne à ses troupes de faire des courses, & de porter la désolation par-tout le païs. Les Gaulois, presque moins étonnés de l'exécution que de la hardiesse de cette entreprise, car il avoit fallu se faire jour à travers plus de six pieds de hauteur de neige, & par des chemins qu'ils regardoient comme impraticables dans cette saison, presserent Vercingétorix de venir s'opposer aux troupes Romaines. César ne jugea pas à propos de l'attendre. Il laisse le commandement du peu de troupes qu'il avoit au jeune Brutus; pour lui il passe à Vienne, pour y joindre un autre corps de cavalerie qu'il y avoit fait défiler; puis marchant nuit & jour, il vient par le païs des Éduens, dans celui de Langres, où deux Légions étoient en quartier d'hiver; il rassemble toutes ses troupes, & il avoit fait tous ces mouvemens & ces marches, avant que les Auvergnats à peine eussent sçu qu'il avoit quitté leurs frontières.

Vercingétorix, en ayant été à la fin instruit, quitte l'Auvergne & repasse en Berry, & prend la résolution de faire le siège de la Gergovie des Boiens. César se trouva très-embarrassé, lorsqu'il apprit ce mouvement de Vercingétorix. Il avoit à craindre, s'il restoit tranquille dans ses quartiers d'hiver, sans venir au secours de Gergovie, que la prise de cette place n'entraînât avec elle la défection de toutes les autres villes des Gaules; que si au contraire il sortoit de ses quartiers, il n'essuyât de très-grandes incommodités & d'excessives dépenses pour le transport de ses vivres. Il

aima mieux cependant s'exposer à ce danger que de perdre l'estime & la confiance, soit de ses troupes, soit de ses alliés, en risquant d'avoir l'affront de voir prendre cette ville sous ses yeux. Après avoir exhorté les Éduens à faire les frais des convois, & avoir envoyé des avis aux Boiens qu'il alloit à leur secours, il laisse deux légions & tous ses bagages à Sens, *Agendicum*.

En deux jours de marche il vient à Vellaunodunum ville des Sénonois. Il est obligé d'en faire le siège, pour ne point laisser derrière lui de place qui pût couper ses convois. Il en fit faire la circonvallation en deux autres jours, le troisième les assiégés se rendent à composition. César, qui n'avoit pas un moment de tems à perdre, & à qui la célérité étoit indispensable, laisse à C. Trébonius, son lieutenant, le soin de recevoir les ôtages, de s'emparer de la ville, & marche en toute diligence au Génabum des Carnutes. Il y arrive en deux jours. Cette ville étoit considérable; nous avons déjà vu qu'il s'y faisoit un grand commerce. Il y avoit un pont sur la Loire, & c'étoit peut-être le seul qu'il y eût. Les habitans, qui s'étoient flattés que le siège de Vellaunodunum seroit plus long qu'il ne fut, n'avoient pas eu le tems de garnir leur ville de troupes. Ne se trouvant pas en état de se défendre contre César, ils en veulent sortir, & passer de l'autre côté de la rivière vers le Berry. Mais, César en ayant eu avis, fait mettre le feu aux portes, entre dans la ville qu'il donne au pillage à ses soldats, & sans perdre de tems, entre en Berry, assiege & prend Noviodunum, qui pourroit bien être Nouan-le-Fuzelier, de-là va à Bourges. Ces conquêtes faites avec tant rapidité obligent Vercingétorix à lever le siège de la ville des Boiens, pour venir s'opposer aux progrès de César.

Il est encore parlé dans Hirtius Pansa, au 8.e livre de la guerre des Gaules, de Génabum. Les Carnutes, que les pertes qu'ils avoient faites, n'avoient point abattus, sentant César passé chez les Eduens, & ses troupes en quartier d'hiver, déclarent la guerre aux Berruyers. César, instruit de cette nouvelle, part avec sa célérité ordinaire, vient à Génabum, y fait entrer ses troupes, les loge dans les masures de cette ville qu'il avoit brûlée quelque tems auparavant, envoie, malgré la rigueur de la saison, sa cavalerie & ses soldats auxiliaires à la poursuite des Carnutes, qui se trouvant sans retraite, sans couvert, au milieu d'un hiver très-rude, sont obligés de se disperser dans les païs voisins. Il n'y a rien dans cette expédition qui puisse servir à fixer précisément la situation de cette ville, la route de César n'étant pas détaillée. Ainsi, c'est à la première expédition qu'il faut

uniquement s'attacher pour éclaircir ce point.

Le seul récit que l'on vient de faire, répond déjà à quelques-unes des difficultés que l'on oppose au sentiment de nos meilleurs Auteurs, qui veulent que Génabum soit Orléans, & non pas Gien.

La première est, qu'il est presque impossible qu'on ait pu sçavoir en douze ou quinze heures de tems la révolte de Génabum, si Génabum est Orléans, parce qu'il y a trop de distance d'Orléans en Auvergne. César lui-même résout cette prétendue difficulté, & rapporte comment cette nouvelle fut portée avec tant de promptitude. *Celeriter ad omnes Galliæ civitates fama perfertur; nam ubi major atque illustrior incidit res, clamore per agros regionesque significant, hunc alii deinceps excipiunt, & proximis tradunt, ut tunc accidit. Nam quæ Genabi, oriente sole gesta essent, ante primam confectam vigiliam, in finibus Arvernorum audita sunt, quod spatium est millium passuum circiter CLX.* Par ce moyen, il n'est pas extraordinaire qu'une nouvelle de cette importance, sur laquelle toutes les Gaules étoient attentives, ait été bientôt communiquée aux villes intéressées, & la différence de quinze lieues qu'il y a environ d'Orléans à Gien, ne doit être d'aucune considération dans une pareille occasion. Cette manière de se donner des avis a été imaginée par tous les peuples. Les anciens Perses, même les habitans du Pérou, l'avoient aussi bien que les Gaulois.

La seconde est plus forte en apparence. Si on y fait cependant quelque attention, il semble qu'elle se détruit d'elle-même. Elle consiste à dire qu'y ayant environ vingt-quatre lieues de Sens à Orléans, César n'a pu faire faire à ses troupes ce trajet en quatre jours. Il est certain que César avoit un intérêt très-grand de faire une marche forcée pour pouvoir entrer en Berry, & faire lever le siège de Gergovie, dont la prise dans la situation où il se trouvoit, & la conjuration presque générale de toutes les Gaules, ruinoit totalement ses affaires. C'est aussi dans cette vue qu'il ne prend avec lui que quelques troupes, apparemment les plus légères & les plus propres à son dessein. Il n'a garde de s'embarrasser de ses bagages; il les laisse à Agendicum. Avec ces dispositions est-il extraordinaire qu'en deux jours il fasse dix ou douze lieues, & vienne d'Agendicum à Villaunodunum, que l'on croit être le lieu nommé Sevinière entre Montcresson & Montboux, à une ou deux lieues de Chastillon-sur-Loire, & environ à moitié chemin de Sens à Orléans. Cette situation de Villaunodunum conviendroit parfaitement à la marche de César. Ses troupes sont arrêtées au moins deux jours devant cette place, & repartent pour aller à Génabum, en continuant

toujours de marcher avec précipitation.

Il n'est pas difficile de trouver dans les Auteurs des exemples de plus grands efforts de diligence dans les marches ; car enfin, ce n'est que vingt-quatre ou vingt-cinq lieues que fait en quatre jours une petite armée légère & sans bagage ; au lieu que Végece parle de faire faire à une armée, *gradu militari*, c'est-à-dire, au pas assez ordinaire aux troupes, vingt milles en cinq heures d'été. Mais, pour se renfermer dans les seuls exemples que la guerre des Gaules nous fournit, lorsque César occupé au siège de la Gergovie des Auvergnats, apprend que les troupes des Éduens se sont révoltées, il part vers la moitié de la nuit avec sa cavalerie, & fait vingt-cinq milles pour arriver à l'armée des Éduens, la fait rentrer dans son devoir, en reçoit un nouveau serment de fidélité ; & après un repos de trois heures qu'il donne à son armée, sur d'autres nouvelles pressantes qu'il reçoit de Gergovie, il repart, & rentre dans son camp avant le lever du soleil. Cette marche prodigieuse, dans laquelle il faut qu'il ait fait cinquante milles en une nuit, est bien différente de celle de Sens à Orléans, c'est-à-dire, de vingt-cinq lieues en quatre jours.

L'Histoire moderne nous donneroit aussi plusieurs exemples de marches plus extraordinaires que celle de Génabum, avec de plus grands corps de troupes, & si je l'ose dire, avec une armée de bagages ; ainsi, cette seconde prétendue difficulté, quoique ce soit celle sur laquelle il semble qu'on appuie davantage, ne paroît pas mieux fondée que la précédente.

La troisième l'est encore moins. César étant pressé, dit-on, d'aller faire lever le siège, de la Gergovie des Boiens, & pouvant passer à Gien, auroit fait une folie de descendre jusqu'à Orléans, puisqu'allongeant son chemin de plusieurs jours, il donnoit le loisir à Vercingétorix de prendre la place.

1.° Cette objection est, à proprement parler, une pétition de principe ; en la faisant, on suppose gratuitement que César pouvoit passer à Gien. A-t-on quelque preuve que Gien existât alors ? A-t-on quelque preuve qu'il y eût un pont sur la Loire ? Il est certain au contraire, que Gien est une ville dont le nom *Giemum*, *Giemacum* est nouveau, & qu'il ne paroît que dans les Auteurs du moyen âge. D'ailleurs, a-t-elle jamais été du païs des Carnutes ou Chartrain ? Elle pourroit être plutôt revendiquée par les Sénonois, & elle est actuellement du diocèse d'Auxerre.

2.° César est contraint de venir chercher un pont sur la Loire ; en même tems qu'il en trouve un à Génabum, il trouve aussi l'occasion de s'emparer d'un poste qui lui étoit important pour ne point laisser der-

qu'il composoit en 1109, répete à peu près les mêmes termes. *Lugdunum Senonis.... Carnotum, Gennabus quæ Aurelianis*. Les témoignages de ces deux Auteurs sont d'autant plus forts, qu'ils devoient être instruits parfaitement de la tradition du païs dans lequel ils vivoient, Fleury ou saint Benoît sur Loire n'étant qu'à sept ou huit lieues de Gien, & à huit ou dix d'Orléans.

3.° On voit dès les commencemens de la Monarchie, Orléans faire une figure si brillante entre les autres villes de France, qu'il est le siège du royaume de Clodomir, c'étoit une suite de son ancienne illustration; & d'une des capitales des Carnutes, réparée & rétablie par Aurélien, il devient la capitale d'un royaume. D'ailleurs, il est certain que l'Église a suivi, pour la disposition de ses dignités, le gouvernement civil; il s'établit un siège épiscopal à Orléans dès les premiers siècles du Christianisme en France. Aucune de ces prérogatives ne se trouve à Gien, & il les auroit eues, s'il avoit été le Génabum, comme on a montré qu'Orléans l'a dû être.

4.° Strabon appelle Génabum l'*Emporium* ou le marché principal des Carnutes. Il ajoûte qu'il étoit situé vers la moitié du cours de la Loire; ces désignations conviennent à la situation avantageuse d'Orléans; il est vers le milieu du cours de cette rivière, dans un lieu propre à être le magasin de la plus grande partie de la France. La communication étoit si bien établie, & si nécessaire entre cette ville & Chartres, du tems même des Romains, qu'ils y avoient fait un chemin public qui s'est conservé jusqu'à nos jours. Il n'est pas fort large, & est un peu élevé de terre; on le nomme dans le païs le chemin de César. Il y a environ quarante ans qu'il fut réparé; il passe par le village de Langenerie, & du tems de M.e Charles du Moulin, on voyoit encore dans la Chastellenie d'Allone, des colomnes milliaires qui étoient sur le chemin. De l'Isle l'a tracé dans sa carte de l'Orléanois; il a aussi marqué celui qui, sortant d'Orléans, & passant par Saclas, venoit à Paris. Rien de semblable à Gien; il ne pouvoit pas être l'*Emporium* des Carnutes; il étoit trop éloigné de Chartres; & peut-on croire avec quelque vraisemblance, que ces peuples eussent placé leur marché, leur dépôt principal, à plus de trente lieues de leur capitale, y ayant des lieux, à moitié moins de chemin, plus commodes, dans un païs plus abondant, & d'une communication beaucoup plus facile pour leur commerce & pour leurs besoins; enfin, auroient-ils choisi pour cela un lieu qui ne devoit pas être de leur dépendance, & qui étoit, selon toutes les apparences, soumis aux Sénonois.

La ville d'Orléans est aujourd'hui une des plus grandes

Il suffiroît peut-être de renvoyer pour les preuves qui établissent que c'est Orléans, aux différens Auteurs qui ont discuté ce point de notre histoire. Mais, on me permettra de réunir ici les principales le plus succinctement qu'il sera possible.

1.° La ville des Carnutes, que César & Hirtius Pansa appellent Génabum, est nommée par Ptolémée *Cenabum*, de même que dans la Table de Théodose ou de Peutinger, & *Canabum* dans l'Itinéraire d'Antonin. Surita, qui a commenté cet Itinéraire, prétend qu'il convient de lire dans César *Cenabum*, plutôt que *Genabum*. Mais, on voit dans Festus, que les lettres C & G ont été employées l'une pour l'autre. L'étude des Itinéraires, qui décrivent plusieurs voies Romaines tendantes à Génabum, fait connoître d'une manière indubitable, que la position de Génabum est celle d'Orléans. Ces routes, en partant de différens points à la circonférence d'Orléans, concourent à aboutir également à Orléans. La Table Théodosienne, en particulier, conduisant de Césarodunum ou de Tours à Génabum, sans faire mention d'aucun lieu intermédiaire, & marquant la distance entre ces deux villes LI, cela ne peut convenir qu'à Orléans; car, ce qu'il y a d'espace entre Orléans & Tours est déterminé à environ 55000 toises en ligne aërienne & directe; & il est naturel qu'en calculant l'indication de la mesure itinéraire, ce calcul ait quelque chose de plus que l'évaluation de la mesure directe.

2.° On croit communément que l'empereur Aurélien ayant réparé l'anciennee ville de Génabum des Carnutes, elle prit son nom & s'appella *Civitas Aurelianum*. Elle portoit déjà ce nom dès le tems de la Notice des Gaules, faite sous l'empire d'Honorius. Ce n'est pas que quelques Auteurs ne lui aient encore donné de tems en tems celui de *Genabum* & *Genabensis Civitas*. Grégoire de Tours parle des reliques de saint Nizier, qui étoient portées *apud Genabensem Galliarum urbem*. Adrevald, moine de Fleury, qui vivoit sous Charles le Chauve, dans son histoire des miracles de saint Benoît, dit que toute la Neustrie, *quæ à Genabensi urbe per transversum Lutetiam usque Parisiorum pertingit oppidum, Normannicæ paruit feritati*; mais, comme nous sentons qu'on pourroit objecter que ces passages ne prouvent pas davantage en faveur d'Orléans que de Gien, quoiqu'il fût facile de montrer le contraire, il convient d'en rapporter de plus précis. Aimoin, moine de Fleury, dans son discours préliminaire sur les gestes des François, met entre les villes les plus considérables de la Celtique, *Parisius*, *Carnotum*, *Gennabus ubi nunc Aurelianis*, *Rothomagus*, &c. Hugues, aussi moine de Fleury, dans l'histoire Ecclésiastique

ayeux, quantité de gens obscurs. Supposé qu'un homme de la première qualité, plein de sa haute naissance, vît passer en revue sous ses yeux, toute la suite de ses ancêtres, à peu près de la même manière que Virgile fait contempler à Énée tous ses descendans, de quelles différentes passions ne seroit-il pas agité, lorsqu'il verroit des capitaines & des pâtres, des ministres d'État & des artisans, des Princes & des goujats, se suivre les uns les autres, peut-être d'assez près, dans l'espace de quatre mille ans ? De quelle tristesse ou de quelle joie son cœur ne seroit-il pas saisi à la vue de tous les jeux de la fortune, dans une décoration si bigarrée de haillons & de pourpre, d'outils & de sceptres, de marques d'honneur & d'opprobre? Quel flux & reflux d'espérances & de craintes, de transports de joie & de mortification, n'essuieroit-il pas, à mesure que sa généalogie paroîtroit brillante ou ténébreuse? Mais, que cet homme de qualité, si fier de ses ayeux, rentre en lui-même, & qu'il considere toutes ces vicissitudes d'un œil philosophique, il n'en sera point altéré: Les générations des mortels, alternativement illustres & abjectes, s'effacent, se confondent, & se perdent comme les ondes d'un fleuve rapide; rien ne peut arrêter le tems qui entraîne après lui tout ce qui paroît le plus immobile, & l'engloutit à jamais dans la nuit éternelle.

GÉNÉRAL D'ARMÉE, (a) *Dux, Imperator Exercitûs ;* c'est le chef ou Commandant de l'armée. On le nommoit Polémarque chez les Grecs.

C'est un grand avantage pour les Rois d'être maîtres absolus du choix des Généraux d'Armée & des officiers; & une des plus grandes louanges qu'on puisse leur donner, est de dire que la réputation connue & le mérite solide sont les seuls motifs qui les y déterminent. En effet, peut-on apporter trop d'attention à un choix qui égale en quelque sorte un particulier à son souverain, en le rendant dépositaire de toute la fortune de ses États? C'est principalement à ce caractère qu'on reconnoît les Princes capables de gouverner, & c'est ce qui a toujours fait le succès de leurs armes. On ne voit point que le grand Cyrus, que Philippe, qu'Alexandre son fils aient jamais confié le commandement de leurs troupes à des Généraux sans mérite & sans expérience. Il n'en est pas ainsi sous les successeurs de Cyrus, ni sous ceux d'Alexandre, où l'intrigue, la cabale, le crédit d'un favori présidoient ordinairement à ce choix, & donnoient presque toujours l'exclusion aux meilleurs sujets. Aussi le succès

(a) Roll. Hist. Anc. Tom. V. p. 719. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. p. 91, 92. T. IV. p. 2, 270. *& suiv.* Tom. V. p. 229. *& suiv.* T. VI. p. 199, 200.

des guerres répondoit-il à de tels commencemens. Il n'est pas nécessaire d'en citer des exemples. L'Histoire en est remplie.

I. A Sparte, les deux Rois étoient, par leur rang même, en droit & en possession de commander, & dans les premiers tems ils marchoient ensemble à la tête des armées; mais, une division arrivée entre Cléomène & Démarate donna lieu à une loi, qui ordonnoit qu'un seul des Rois commanderoit les troupes; & elle fut observée dans la suite, si ce n'est dans des cas extraordinaires. Les Lacédémoniens comprirent que l'autorité s'affoiblit dès qu'elle est partagée; qu'il est rare que deux Généraux puissent long-tems s'accorder; que les grandes entreprises ne peuvent guère réussir que sous la conduite d'un seul homme, & que rien n'est plus funeste à une armée que le partage du commandement.

Cet inconvénient devoit être bien plus grand à Athènes, où, par la constitution même de l'État, il devoit toujours y avoir dix commandans, parce qu'Athènes étant composée de dix tribus, chacune fournissoit le sien; & le commandement rouloit par jour entre ces dix chefs. D'ailleurs, c'étoit le peuple qui les choisissoit, & cela chaque année. C'est ce qui donna lieu à un bon mot de Philippe, qui admiroit le bonheur des Athéniens, de pouvoir trouver chaque année à point nommé dix capitaines, au lieu qu'à peine, avoit-il pu, pendant son règne, en trouver un seul.

Il falloit pourtant bien que les Athéniens, sur-tout dans des tems de crise, fussent attentifs à ne nommer pour Généraux que des citoyens d'un vrai mérite. Depuis Miltiade jusqu'à Démétrius de Phalere, c'est-à-dire, pendant près de deux cens ans, on compte un nombre considérable de grands hommes, qu'Athènes mit à la tête de ses armées, & qui porterent la gloire de leur patrie à un si haut point de réputation. Pour lors toute jalousie cessoit, & l'on n'avoit en vûe que le bien public. On en voit un bel exemple dans la guerre que Darius porta contre les Grecs. Le danger étoit extrême. Les Athéniens se trouvoient seuls contre une armée innombrable. Des dix Généraux, cinq étoient pour donner combat, cinq pour se retirer. Miltiade, qui étoit à la tête des premiers, ayant engagé dans son parti le Polémarque, la bataille fut résolue. Tous ces Généraux connoissant la supériorité de Miltiade sur eux, quand leur jour fut venu, lui céderent le commandement. Ce fut pour lors que se donna la célebre bataille de Marathon.

Il arrivoit quelquefois que le peuple, se laissant gouverner par ses orateurs, & suivant en tout leur caprice, mettoit en place des sujets indignes. On sçait le crédit absolu qu'avoit sur les esprits de la multitude le

fameux Cléon, qui fut chargé du commandement dans les premières années de la guerre du Péloponnèse; quoique ce fût un homme brouillon, emporté, violent, sans tête & sans mérite. Mais, ces exemples sont rares, ils ne se multiplierent à Athènes que dans les derniers tems; & ce fut une des principales causes de sa ruine.

Le philosophe Antisthène fit sentir un jour aux Athéniens, d'une manière plaisante, mais spirituelle, l'abus qui se commettoit parmi eux dans les promotions aux charges publiques. Il leur proposa d'un air sérieux, en pleine assemblée, d'ordonner par un décret que désormais les ânes seroient employés à labourer la terre aussi-bien que les bœufs & les chevaux. Comme on lui répondit que les ânes n'étoient point nés pour le labour: *Vous vous trompez*, leur dit-il, *c'est tout un. Ne voyez vous pas que des citoyens, d'ânes & d'ignorans qu'ils étoient, deviennent tout d'un coup d'habiles Généraux, par cette raison seule que vous les avez nommés?*

II. A Rome, c'étoit aussi le peuple qui nommoit les Généraux, c'est-a-dire, les Consuls & les Préteurs. Ils n'étoient en place qu'un an. Quelquefois on leur continuoit le commandement sous le nom de Proconsuls ou de Propréteurs. Ce changement annuel de Généraux étoit un grand obstacle à l'avancement des affaires, qui demandent, pour réussir, d'être continuées sans interruption; & c'est le grand avantage des États monarchiques, où les Princes absolument libres, maîtres des affaires & des tems, disposent de tout à leur gré, sans être asservis à aucune nécessité; au lieu que chez les Romains, un Consul arrivoit quelquefois après coup, ou étoit rappellé avant le tems pour tenir les assemblées. Quelque diligence qu'il fît pour arriver, avant que son prédécesseur lui eût remis le commandement, & qu'il se fût instruit de l'état de l'armée, connoissance absolument préalable à toute entreprise, il se passoit toujours un tems considérable, qui lui faisoit perdre l'occasion d'agir, & d'attaquer à propos l'ennemi. Souvent, d'ailleurs, il trouvoit en arrivant les affaires en mauvais état, par la faute de son prédécesseur, & une armée ou composée en partie de troupes nouvellement levées & sans expérience, ou corrompue par la licence & le défaut de discipline. Fabius fit faire une partie de ces réflexions au peuple Romain, lorsqu'il l'exhortoit à choisir un consul capable de tenir tête à Annibal.

Le court espace d'un an & l'incertitude d'une prolongation du commandement, faisoient à la vérité que les habiles Généraux mettoient tout le tems à profit; mais, souvent aussi, c'étoit pour eux une raison de mettre fin à leurs entreprises plutôt qu'ils

n'auroient fait sans cela, & à des conditions moins avantageuses à la République, dans la crainte qu'un successeur ne vînt profiter de leurs travaux, & ne leur enlevât l'honneur d'avoir glorieusement terminé la guerre. Un véritable zele pour le bien public, & une grandeur d'ame parfaitement désintéressée, auroient pu écarter de telles considérations; mais, les exemples en sont rares. On reproche au grand Scipion même, [nous entendons le premier [d'avoir eu cette foiblesse, & de n'avoir pas été insensible à cette crainte. Une vertu assez pure pour négliger un intérêt si vif & si piquant, paroît au-dessus des forces de l'homme; du moins elle est bien rare.

L'autorité des Consuls resserrée, pour le tems, dans des bornes si étroites, étoit, il faut l'avouer, un grand inconvénient. Mais, le danger de donner atteinte à la liberté publique, en continuant plus long-tems le même homme dans le commandement de toutes les forces de l'État, obligeoit de passer par-dessus cet inconvénient, par la crainte d'un plus grand.

La nécessité des affaires, la distance des lieux, & d'autres raisons obligerent enfin les Romains à continuer le commandement des armées à leurs Généraux pour plusieurs années. Mais, il en arriva réellement l'inconvénient que l'on avoit appréhendé; & les Généraux devinrent par cette durée du commandement, des tyrans de leur patrie: entr'autres exemples, nous pourrions citer Sylla, Pompée & sur-tout César.

Le choix des Généraux étoit ordinairement réglé sur le mérite des personnes; & les citoyens de Rome avoient en même tems une grande ressource & un puissant motif pour en user de la sorte. Ce qui leur facilitoit ce choix, c'étoit la connoissance parfaite qu'ils avoient des sujets qui aspiroient au commandement, avec lesquels ils avoient servi plusieurs campagnes, qu'ils avoient vus en action, dont ils avoient eu le tems d'examiner & de comparer par eux-mêmes & avec leurs camarades, le caractère, les talens, les succès & les qualités capables des plus hauts emplois. Cette connoissance, qu'avoient les citoyens Romains du mérite de ceux qui demandoient le consulat, déterminoit ordinairement leurs suffrages en faveur des officiers en qui ils avoient reconnu, dans les campagnes précédentes, de l'habileté, du courage, de la bonté, de l'humanité. « Il a pris soin de moi,
» disoient-ils, lorsque j'ai été
» blessé; il m'a fait part du bu-
» tin; c'est sous sa conduite que
» nous nous rendîmes maîtres
» du camp des ennemis, & que
» nous remportâmes une telle
» victoire; il a toujours parta-
» gé la peine & la fatigue avec
» le soldat; on ne peut dire s'il

» est plus heureux que coura» geux.« De quel poids étoient de tels discours !

Le motif qui portoit les citoyens Romains à examiner & à peser avec soin le mérite des contendans, étoit l'intérêt personnel de ceux qui faisoient le choix, lesquels devant la plûpart servir sous leurs ordres, étoient fort attentifs à ne pas confier leur vie, leur honneur, le salut de la patrie, à des Généraux qu'ils n'estimoient point, & dont ils n'auroient point attendu un heureux succès. C'étoient les soldats mêmes, qui, dans les Comices, choisissoient ces Généraux. On sçait qu'ils s'y trompent rarement. On remarque encore aujourd'hui, que quand ils vont à la petite guerre, ils choisissent toujours entr'eux, sans complaisance, ceux qui sont les plus capables de les commander. C'est par cet esprit que Marius fut choisi malgré son Général Métellus. C'est ainsi que Scipion Émilien fut préféré par le jugement avantageux du soldat.

Il faut pourtant avouer que la nomination des commandans n'étoit pas toujours réglée par des vues publiques & supérieures ; & que la cabale, l'adresse à s'insinuer dans l'esprit du peuple, à le flatter, à entrer dans ses passions, y avoient quelquefois part. C'est ce qu'on a vu à Rome à l'égard de Térentius Varron, & à Athènes à l'égard de Cléon. Le peuple est toujours peuple, c'est-à-dire, léger, inconstant, capricieux, passionné ; mais, celui de Rome l'étoit moins qu'un autre. Il a donné, en plusieurs occasions, des exemples d'une modération & d'une sagesse qu'on ne peut assez admirer, se rendant de bonne grace aux avis des Anciens, oubliant avec noblesse ou ses penchans ou même ses haines en faveur du public, & renonçant volontairement au choix qu'il avoit fait de personnes capables de soutenir le poids des affaires, comme il arriva lorsque le Consulat fut continué à Fabius, après la remontrance que lui même avoit faite de l'incapacité de ceux qui avoient été nommés ; démarche odieuse en toute autre conjoncture, mais qui pour lors fit beaucoup d'honneur à Fabius, parce qu'elle étoit l'effet de son zele pour la République, au salut de laquelle il ne craignoit point de sacrifier en quelque sorte sa propre réputation.

Les armées ordinaires du peuple Romain, lorsque les deux Consuls marchoient ensemble, étoient de quatre légions ; chaque Consul en commandoit deux. Elles s'appelloient première, seconde, troisième, & ainsi du reste, selon l'ordre où elles avoient été levées. Outre les deux légions que commandoit chaque Consul, il avoit encore le même nombre d'infanterie, & le double de cavalerie, fournies par les alliés. Depuis l'association des peuples d'Italie au droit

de bourgeoisie, cet ordre souffrit plusieurs changemens. Les quatre légions destinées aux Consuls n'étoient pas toutes les forces de Rome. Il y avoit d'autres corps de troupes, commandées par des Préteurs, des Proconsuls, &c.

Quand les Consuls se trouvoient joints ensemble, leur autorité étant égale, ils commandoient alternativement, & avoient chacun leur jour, comme il arriva à la bataille de Cannes. Souvent l'un d'eux, reconnoissant dans son Collegue un mérite supérieur, lui cédoit volontairement ses droits. Agrippa Furius en usa de la sorte à l'égard du célebre T. Quintius Capitolinus; & celui-ci, pour répondre à l'honnêteté & à la générosité de son Collegue, lui communiquoit tous ses desseins, lui faisoit honneur de tous les succès, & l'égaloit à lui en tout. Dans une autre occasion, les tribuns militaires, qui avoient été substitués aux Consuls, & qui étoient pour lors au nombre de six, avouerent que dans le tems de crise où l'on se trouvoit, un seul d'entr'eux étoit digne du commandement, c'étoit le grand Camille, & ils déclarerent tous qu'ils avoient résolu de laisser entre ses mains toute l'autorité, persuadés que la justice qu'ils rendoient à son mérite les combloit eux-mêmes de gloire. Une démarche si généreuse fut suivie d'un applaudissement général. Tous s'écrierent qu'on n'auroit jamais besoin de recourir à la souveraine puissance de la Dictature, si la République avoit toujours de tels Magistrats, unis entre eux si parfaitement, également prêts à obéir ou à commander, mettant en commun toute la gloire, loin de vouloir l'attirer chacun à soi seul en particulier.

C'étoit un grand avantage pour une armée, d'avoir un Général tel que Tite-Live le décrit dans la personne de Caton, qui fût capable de descendre dans le dernier détail, qui donnât ses soins & son attention aux petites & aux grandes choses, qui prévît de loin & préparât tout ce qui peut-etre nécessaire à une armée, qui ne se contentât pas de donner des ordres, mais qui veillât par lui-même à les faire exécuter, qui commençât par donner à toutes les troupes l'exemple d'une exacte & sévere discipline, qui le disputât avec le dernier des soldats pour la sobriété, les veilles & la fatigue, en un mot, qui n'eût d'autre distinction dans l'armée que celle du commandement, & de l'honneur qui y est attaché.

III. Ceux qui se sont le plus distingués dans la science de l'art militaire, ont toujours cru que le Prince ou le Général doit avant tout, règler l'état de la guerre, examiner s'il faut attaquer ou se tenir sur la défensive, former son plan pour l'un ou pour l'autre de ces partis, avoir une exacte connoissance

du païs où il porte ses armes, s'instruire du nombre & de la qualité des troupes des ennemis, présentir, s'il se peut, leurs desseins, prendre de loin les mesures capables de les détourner, prévoir tous les cas qui peuvent arriver, pour s'y préparer, & tenir toutes ses révolutions si couvertes & si cachées, que rien n'en échappe & n'en transpire au dehors.

On voit, dans la guerre contre Philippe, les sages précautions que prit Paul-Émile, avant que d'entrer en campagne, pour se mettre au fait de tout; précautions qui furent la principale cause de la victoire qu'il remporta sur ce Prince.

C'est de ces soins préliminaires que dépend le succès des entreprises. Voilà par où commença Cyrus, dès qu'il fut arrivé chez Cyaxare son oncle, qui n'avoit point songé à prendre aucune de ces mesures.

C'est une chose admirable de voir les ordres que donne ce même Cyrus, avant que de marcher contre l'ennemi, & le détail immense où il entre sur tous les besoins de l'armée.

On devoit traverser pendant quinze jours, des païs qui avoient été ravagés, & où l'on ne trouveroit ni vivres ni fourrages; il ordonne qu'on en porte pour vingt jours, & que les soldats, au lieu de se charger de bagage, convertissent ce poids-là en une pareille charge de munitions de bouche, sans s'embarrasser de lits ni de couvertures pour le sommeil, dont la fatigue leur tiendra lieu. Ils étoient accoûtumés à boire du vin; & de peur que le changement subit de boisson ne les rendît malades, il les avertit d'en porter une certaine quantité avec eux, & de s'accoûtumer peu à peu à s'en passer entièrement, & à se contenter d'eau. Il leur recommande aussi de porter des viandes sallées, des moulins à bras pour faire le pain, des médicamens pour les malades; de mettre dans chaque chariot de bagage une faucille & un hoiau, & sur chaque bête de voiture une hache & une faulx, & d'avoir soin de se fournir de mille choses dont on a besoin. Il se charge de mener avec lui des maréchaux, des cordonniers & d'autres ouvriers, avec toutes sortes d'outils convenables à leurs métiers. Au reste, dit-il publiquement, tout marchand qui aura soin de faire apporter des vivres dans le camp, sera honoré & récompensé de moi & de mes amis; & si quelqu'un même manque d'argent pour faire des provisions, pourvu qu'il me donne des sûretés qu'il s'oblige de suivre l'armée, je l'assisterai de ce que j'aurai. Un tel détail, dont nous en avons passé une partie, n'est point indigne d'un Général, ni d'un grand Prince tel qu'étoit Cyrus.

On voit par la harangue de Périclès aux Athéniens, au sujet de la guerre du Péloponnèse, combien ce grand homme, qui gouvernoit avec tant de sagesse

les affaires de la République, excelloit dans la science des armes, & combien sa prévoyance étoit vaste & profonde. Il règla l'état de la guerre, non pour une seule campagne, mais pour tout le tems que cette guerre dureroit, & il le règla sur la parfaite connoissance qu'il avoit, & qu'il donna aux Athéniens, des forces de Lacédémone. Il les détermina à se renfermer dans leur ville, & à souffrir le ravage de leurs terres, plutôt que de hazarder un combat contre une armée beaucoup plus nombreuse que la leur, pendant que de son côté il iroit avec sa flotte ravager toutes les côtes du Péloponnèse. Il leur recommanda sur tout de ne point former d'entreprises au dehors, & de ne point songer à de nouvelles conquêtes, moyennant quoi il leur promettoit une victoire assurée. Ce fut pour avoir méprisé ce dernier avis, & avoir porté leurs armes dans la Sicile, que les Athéniens périrent.

Y a-t-il rien de plus sage & de mieux concerté, que le plan qu'Annibal forma d'aller attaquer les Romains dans leur propre païs? Il proposa le même dessein à Antiochus, qui auroit fort embarrassé les Romains s'il l'avoit suivi; mais, ce Prince n'avoit ni assez d'étendue d'esprit, ni assez de discernement pour en comprendre toute l'utilité & la sagesse.

Peut-être qu'Alexandre eût été arrêté tout court, réduit à la famine, & obligé de retourner dans son royaume, si Darius eût ravagé lui-même les terres par où son ennemi devoit passer, & s'il eût fait une puissante division dans la Macédoine, comme le lui conseilloit Memnon, l'un de ses Généraux, & l'un des plus habiles capitaines qu'ait eus l'antiquité.

Former de tels plans, ce n'est point faire la guerre au jour la journée, & comme par hazard, en attendant que les évènemens nous déterminent; c'est se conduire en grand homme, & agir avec connoissance de cause. Il est rare que des entreprises concertées avec tant de sagesse, n'ayent pas un heureux succès.

IV. Pour juger si un Général étoit digne de ce nom, les Anciens examinoient la conduite qu'il avoit gardée dans une bataille. Ils n'attendoient pas le succès du nombre des troupes, qui ne sert souvent qu'à embarrasser, mais de sa prudence & de son courage, cause & garant de la victoire. Ils le regardoient comme l'ami de l'armée, qui en règle les mouvemens, à la voix de qui tout obéit, & dont, pour l'ordinaire, la conduite bonne ou mauvaise entraîne le gain ou la perte d'une bataille. Tout étoit désespéré chez les Carthaginois, lorsque Xanthippe le Lacédémonien y arriva. Sur le récit qu'on lui fit de ce qui s'étoit passé dans le combat, il en attribua le mauvais succès uniquement à l'incapacité des chefs; & il le fit bien voir. Il

n'avoit amené avec lui ni infanterie, ni cavalerie, mais il sçavoit en faire usage. Tout changea en peu de tems, & l'on connut qu'une bonne tête vaut mieux que cent mille bras. Les trois défaites des Romains par Annibal leur montrerent quelles étoient les suites d'un mauvais choix. La guerre contre Persée avoit traîné en longueur pendent trois ans, par la faute des trois Consuls qui en avoient été chargés ; Paul Émile la termina glorieusement en moins d'une année. C'est dans ces occasions qu'on sent quelle différence il y a entre un homme & un homme.

Le pemier soin d'un Général, & qui demande un grand fond de jugement & de prudence, est d'examiner s'il est à propos ou non de donner une bataille ; car, les deux partis peuvent être également dangereux. Mardonius périt misérablement avec son armée de trois cens mille hommes, pour n'avoir pas suivi le conseil d'Artabaze, qui l'exhortoit à ne point donner de combat, & à employer plutôt l'or & l'argent contre les Grecs que le fer. Ce fut contre l'avis du sage Memnon que les Généraux de Darius engagerent la bataille du Granique, qui porta le premier coup à l'empire des Perses. L'aveugle témérité de Varron, malgré les remontrances de son Collegue & les avis de Fabius, précipita la République dans la malheureuse journée de Cannes ; au lieu qu'un délai de quelques semaines auroit peut-être ruiné Annibal pour toujours. Persée, au contraire, manqua l'occasion de battre les Romains, pour n'avoir pas profité de l'ardeur de son armée, & ne les avoir pas attaqués brusquement après la défaite de leur cavalerie, qui avoit jetté le trouble & la consternation dans leurs troupes. César étoit perdu après la journée de Dyrrhachium, si Pompée eût sçu profiter de son avantage. Il y a des instans décisifs pour les grandes entreprises. L'important est de prendre sagement son parti, & de saisir le moment favorable, qui ne revient plus quand on l'a manqué ; & le tout dépend ici de la prudence du Général. Il y a un partage de soins & de devoirs dans l'armée. La tête ordonne, les bras exécutent. *Ne songez*, disoit Othon à ses soldats, *qu'à vos armes, & à combattre vaillamment ; laissez-moi le soin de prendre de justes mesures, & celui de conduire votre valeur.*

V. Dans les campemens & dans les marches, le Général de l'armée Romaine se plaçoit ordinairement au centre, entre les Princes & les triaires, accompagné de ses gardes & de ses vétérans, s'il en avoit ; car, quelquefois il jugeoit à propos de les distribuer dans les rangs, pour animer & soutenir les autres soldats.

Quelquefois, avant que de combattre, il haranguoit ses

troupes, soit pour leur inspirer plus de courage, soit pour les instruire de ses projets. Il est vrai qu'il ne pouvoit pas être entendu de toute l'armée; mais, il suffisoit qu'il le fût de ceux qui étoient le plus près de sa personne, des tribuns, des centurions, & d'autres officiers subalternes des cohortes; ceux-ci faisoient passer jusques aux derniers soldats, le précis ou l'objet de la harangue.

Le Général des armées Romaines avoit le droit, entre autres prérogatives, de porter le *paludamentum*, ou la cotte d'armes teinte en pourpre; il la prenoit en sortant de Rome, & la quittoit avant que d'y rentrer.

Il avoit seul le pouvoir de dévouer un de ses soldats pour le salut de l'armée; & ce qui est plus étonnant, il se dévouoit quelquefois lui-même, avec certaines cérémonies qu'il étoit obligé de suivre, & que nous avons exposées au mot Dévouement.

S'il avoit remporté quelque grande victoire, il ne manquoit guère d'envoyer au Sénat des lettres couronnées de feuilles de laurier, par lesquelles il lui rendoit compte du succès de ses armes, & lui demandoit qu'il voulût bien décerner en son nom, des supplications & des actions de graces aux Dieux. Le décret du Sénat étoit souvent une assurance du triomphe pour le vainqueur, *triumphi prerogativa*. Ce fut cet honneur du triomphe, qui, dans les beaux jours de la République, anima tant de ses Généraux à faire les plus grands efforts pour obtenir la victoire.

Mais, dès qu'ils eurent passé les Alpes & les mers, & qu'ils eurent séjourné plusieurs campagnes avec les légions dans les païs qu'ils soumettoient, ils sentirent leurs forces, disposerent des armées, & s'arrogerent le triomphe, sans daigner le demander au Sénat. Les soldats à leur tour commencerent à ne reconnoître que leur Général, à fonder sur lui toutes leurs espérances, & à regarder la ville de loin. Ce ne furent plus les soldats de la République, mais de Sylla, de Pompée, de César. Rome douta quelquefois, si celui qui étoit à la tête d'une armée dans une province, étoit son Général ou son ennemi.

Enfin, quand les Empereurs eurent succédé à la République, ils garderent pour eux les triomphes, & donnerent à des gens qui leur marquoient un dévouement inviolable, le commandement des armées; alors, ceux qui furent nommés Généraux, craignant d'entreprendre de trop grandes choses, en firent de petites. Ils modérerent aisément leur gloire que rien ne soutenoit, & se conduisirent de manière qu'elle ne réveillât que l'attention, & non pas la jalousie des Empereurs, afin de ne point paroître devant leur trône avec un éclat

que leurs yeux ne pouvoient souffrir.

GENES, *Genua*, Γένουα, (a) ville d'Italie dans la Ligurie, étoit située sur le bord de la mer Ligustique. C'étoit l'Emporium, autrement l'entrepôt, le lieu de commerce des Liguriens.

Dans le moyen âge on défigura le nom Latin *Genua*, l'on en fit *Janua*, & l'on se persuada que Janus en étoit le fondateur. Cette ville est ainsi nommée dans Procope, dans Luitprand, & le livre de la paix de Constance; mais, le véritable a prévalu. Étienne de Byzance dit, sur l'autorité d'Artémidore, qu'elle s'appelloit *Statia* de son tems. Cluvier croit qu'il faut lire Janua; & Berkélius, commentateur d'Étienne, approuve la correction.

Tite-Live fait mention de Genes, dès la seconde guerre punique. Elle devint ensuite ville municipale des Romains, comme il paroît par une ancienne inscription, dans laquelle on lit *DECUR. GENUÆ*. Valere Maxime & Pomponius Méla la nomment ainsi.

Magon, frere d'Annibal, ayant passé en Italie avec une flotte, surprit la ville de Genes, & la détruisit entièrement. Spurius Lucrétius la rebâtit, & elle demeura aux Romains jusqu'à la décadence de leur empire. Les Goths s'en emparerent, & la garderent jusqu'au tems où Narsès les chassa d'Italie. Rotarès, roi des Lombards, la détruisit. Charlemagne la rétablit, & l'annexa à l'empire François, sous lequel elle fut gouvernée par un Comte particulier. Le premier, nommé Audemar, défit les Sarazins, & conquit l'isle de Corse. Les Sarazins eurent leur tour, dans le dixième siècle; ils prirent Genes, passerent tous les hommes au fil de l'épée, emmenerent les femmes & les enfans esclaves en Afrique. La ville se rétablit pourtant de cette perte.

Les habitans s'adonnerent au commerce, s'enrichirent, & devenus aussi fiers que puissans, chasserent leurs Comtes, & s'érigerent en République. Cet État a été sujet depuis ce temslà à bien des révolutions; mais, il n'en subsiste pas moins encore de nos jours.

La ville de Genes, capitale de cet État, est presque au milieu du païs, auquel elle donne son nom; elle est située, partie dans une plaine, & partie dans une colline; elle s'étend en longueur, mais elle est fort pressée dans sa largeur, d'un côté, par la montagne qui règne presque tout le long de la ville, & de l'autre par la mer; ce qui forme une perspective naturelle & fort agréable. Son circuit est de cinq mil-

(a) Strab. pag. 201, 211, 216, 217. Plin. T. I. p. 150, 716. Pomp. Mel. p. 132. Ptolem. L. III. c. 1. Tit. Liv. L. XXI. c. 32. L. XXVIII. c. 46. L. XXX. c. 1.

les, elle est fermée de murailles très-fortes; du côté du septentrion elle est couverte des montagnes. Elle est très-bien peuplée, & la plus marchande de l'Italie, après Venise. Ses étoffes de soie, comme velours, satins, &c. se répandent dans toutes les parties du monde. On la nomme *Genes la superbe*; aussi rien n'est plus beau que les dehors de ses palais, & rien n'est plus commode que le dedans. Les rues en sont fort étroites, ce qui oblige les Genois à se servir de litières.

Au couvent des Théatins, on voit cloître sur cloître, dortoir sur dortoir; au-dessus de tout cela, il ya des jardins remplis d'orangers & de citronniers, où les eaux coulent abondamment & en différentes manières. On monte par degrés en trois différens jardins qui sont les uns sur les autres; & au-dessus, on trouve un moulin à eau & une cîterne; il y a encore au-dessus de tout cela, une plate forme, de laquelle on voit toute la ville.

Le palais du Doge est un des plus beaux & des plus grands bâtimens de l'Europe; mais, il n'est pas tant orné de marbre que ceux des nobles. D'une grande cour on monte dans une salle magnifique, au dehors de laquelle on voit les deux fameuses statues d'André Doria & de Jean André, les libérateurs de la patrie. A côté de cette salle, il y a plusieurs appartemens, avec leurs cours particulières, embellies de colomnes de marbre. En montant deux escaliers, on trouve la salle du grand Conseil pour l'élection du Doge, & à côté, le college pour les affaires du gouvernement, où s'assemblent vingt-sept Sénateurs ou Procureurs, ces derniers ne donnent point leur avis dans toutes les affaires publiques. De l'autre côté, sont les appartemens du Doge, assez spacieux non seulement pour lui, mais pour tout autre souverain.

La ville de Genes a cela de particulier & d'avantageux sur les autres villes d'Italie, que tous ses palais se suivent, sans être joints avec des maisons ordinaires.

GÉNÉSAR, *ou* GÉNÉSARETH [le Lac de]. C'est le même dont nous avons parlé sous le nom de Cénéreth. *Voyez* Cénéreth.

GENESE, *Genesis*, Γένεσις, (*a*) nom du premier livre de la Bible, où la création du monde & l'histoire des premiers Patriarches sont écrites. Les Hébreux l'appellent bereschith, parce que dans leur langue il commence par ce mot, qui signifie, *au commencement*, *in principio*. Ce sont les Grecs qui lui ont donné le nom de Γένεσις, Génese, qui, dans leur langue, signifie génération, production, parce que ce li-

(*a*) Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. III. pag. 22. *& suiv.*

vre commence par l'hiſtoire de la génération, de la production, de la création de tous les êtres.

On ne doute point que Moïſe ne ſoit l'auteur du livre de la Géneſe. Quelques-uns croient qu'il l'a écrit avant la ſortie d'Egypte; mais, il eſt plus vraiſemblable qu'il l'a compoſé depuis la promulgation de la loi. Il comprend l'hiſtoire de 2369 ans ou environ, qui s'étendent depuis le commencement du monde juſqu'à la mort de Joſeph. Il eſt défendu chez les Juifs de lire les premiers chapitres de la Géneſe & ceux d'Ezéchiel avant l'âge de trente ans.

Le livre de la Géneſe eſt diviſé en cinquante chapitres, dont les quatre premiers ne traitent que de la création du monde, d'Adam ou de l'homme qui en eſt ſeigneur, de ſa chûte, de ſon banniſſement du Paradis Terreſtre, de la naiſſance de Caïn & d'Abel, & du meurtre de celui-ci par ſon frere. Depuis le quatrième juſques à l'onzième, nous liſons la piété de Noé, la conſtruction de l'arche, le déluge univerſel, la réconciliation de Dieu avec les hommes, & le rétabliſſement du monde par les enfans de ce Patriarche. Depuis l'onzième juſques au vingt-cinquième, il n'eſt parlé que des belles actions d'Abraham, de ſon mariage avec Sara, de la ſtérilité de celle-ci, de la naiſſance d'Iſmaël, de celle d'Iſaac, de la guerre des rois d'Aſſyrie contre ceux de Pentapolis, du combat d'Abraham contre ceux qui emmenoient ſon neveu Loth priſonnier, de la délivrance qu'il fit de Loth, & de ſes libéralités envers Melchiſédech & les autres Rois, de la punition que Dieu fit des Sodomites, & des habitans des autres villes voiſines, de la fuite de Loth, & de ſon inceſte avec ſes deux filles, de la mort de Sara, du ſecond mariage d'Abraham avec Cétura, de ſa mort, & de ſa généalogie. Les chapitres 26, 27 & 28 traitent de la famine qui arriva ſur la terre, & de la fuite d'Iſaac vers Abimelech, pour l'éviter, de l'enlèvement que fit ce Roi de la femme de ce Patriarche, & de la bénédiction que ce dernier donna à Jacob, croyant que ce fût Eſaü. Depuis le 28 juſques au 39, il eſt parlé de Jacob, de ſa fuite en Méſopotamie vers ſon oncle Laban, pour ſe dérober aux pièges & à la fureur d'Eſaü, & de ſes mariages avec Lia & Rachel. On y voit fort au long la naiſſance des douze Patriarches, les bénédictions dont Dieu combla Jacob dans cette terre étrangère, tant en la multiplication des biens de ſon beau-pere, pendant qu'il en eut le ſoin & l'intendance, que dans une ſi belle production d'enfans; ſon retour de Méſopotamie, ſa réconciliation avec Laban & Eſaü, le violement de Dina, & la ſévere vengeance qu'en prirent ſes deux fils,

Siméon

Siméon & Lévi. Depuis le 39 jusques au cinquantième, on voit la vente que les enfans de Jacob firent de Joseph aux Ismaëlites; comment ce dernier entra dans la maison de Putiphar, la pressante sollicitation de sa maîtresse pour le faire consentir à son impudicité, sa grande résistance, son accusation par cette impudique, & son emprisonnement; le songe des deux officiers de Pharaon, l'explication qu'il en donna, quelle en fut l'issue, sa délivrance; comment il fut présenté au Roi, le conseil qu'il lui donna; son élévation, son mariage avec Aséneth, la naissance de ses deux fils Manassés, & Ephraïm; la famine qui arriva, la descente de ses freres pour acheter du bled en Égypte, la détention de Siméon; comment il eut envie de voir son frere Benjamin; comment il fit cacher sa coupe d'or dans le sac de celui-ci; comment il se découvrit à la fin à tous ses freres, invita, & appella son pere pour lui faire part de sa fortune, de ses honneurs; la joie qu'eut Jacob lorsqu'il apprit que son fils Joseph étoit encore vivant, & qu'il étoit tout puissant en Égypte; la descente de ce Patriarche en Égypte avec toute sa famille au nombre de soixante-dix personnes; comment ce bon vieillard va saluer Pharaon, qui lui donne la terre de Gessen pour y habiter; sa mort, celle de Joseph & de ses autres freres.

Selon M. Boivin l'aîné, il paroît une interruption dans l'Écriture, depuis la mort de Joseph, par où finit la Génese, jusqu'à la nativité de Moïse, par où commence l'Exode. C'est, selon M. Boivin, l'histoire des six rois Ephraïmites qui nous manque.

Il s'est perdu plusieurs livres de l'Écriture, dont l'histoire regardoit ces tems-là; le livre *Des guerres du Seigneur*, cité par Moïse, est de ce nombre. Le titre de *Guerres du Seigneur* fait voir qu'il s'y agissoit de guerres entre les Israëlites & les autres habitans de l'Égypte, pour la religion. Le même Moïse rapporte dans les Nombres plusieurs versets d'un livre de *Cantiques Proverbiaux*, qui traitoit des mêmes matières que celui des guerres du Seigneur.

Le livre des Justes, c'est-à-dire, du Peuple de Dieu, est encore du nombre des livres qui ont été perdus. Ce livre parloit aussi de miracles & de guerres, qui s'étoient faites en Égypte; & il est cité non seulement par Josué, mais encore dans le second livre des Rois. Moïse n'a pas jugé à propos de donner des extraits de ces livres, parce qu'ils étoient alors entre les mains de tout le monde.

Mais, selon M. l'abbé Banier, il ne paroît pas y avoir du vuide entre la Génese & l'Exode, puisque le 46.[e] chapitre de la Génese ayant fait

mention de Lévi fils de Jacob, de Gerson, de Caath & de Mérari, & l'Exode parlant au premier chapitre d'Amram fils de Caath, & pere de Moïse, toutes ces générations y paroissent suivies. Que si dans ce livre l'Auteur passe d'abord à Moïse, quoiqu'il n'ait vécu que long-tems après Joseph, par la mort duquel finit la Génese, c'est que ce grand homme n'ayant rien à raconter de fort important jusqu'à la délivrance du peuple de Dieu, il se contente de dire en peu de mots comment la jalouse politique du nouveau Pharaon réduisit les Israëlites en servitude après la mort de Joseph, pour venir ensuite au détail des miracles que Dieu fit pour les en délivrer; & cet usage est assez uniforme dans tous les livres de l'Écriture Sainte.

M. l'abbé Banier ajoûte que quand il y auroit quelque lacune entre la Génese & l'Exode, le livre des guerres du Seigneur seroit peu propre à la remplir. Car, pour quelle raison doit-on placer en cet endroit un livre dont nous ne sçavons autre chose, sinon qu'il contenoit l'histoire des guerres du Seigneur, sans en marquer ni le tems, ni le lieu? Et si M. Boivin prétend qu'il y étoit parlé des guerres des Ephraïmites pour la conquête de l'Égypte, plutôt que des merveilles que Dieu opéra dans la Palestine, ou à la sortie de la captivité d'Égypte, comme le prétendent tous les Interprêtes, comment le prouvera-t-il, puisqu'il ne nous reste de ce livre que le seul verset cité par Moïse? *Scriptum est enim in libro BELLORUM DOMINI, sicut fecit in mari rubro, sic faciet in torrentibus Arnon*, dont le sens naturel est que Dieu avoit dessein de faire près du torrent d'Arnon, dans le païs des Amorrhéens & des Moabites, les mêmes prodiges qu'il avoit opérés au passage de la mer rouge, & qu'il confondroit le païs des Amorrhéens, comme il avoit confondu celui d'Égypte.

GÉNÉTÉEN [le Promontoire], *Genetæum Promontorium*. (*a*) Apollonius nomme ainsi un Promontoire de l'Asie mineure sur le Pont-Euxin, entre les villes Jasonium & Cotyorum. Valérius Flaccus place après les Chalybes, peuples de ce païs-là, une roche consacrée à Jupiter Généteen. Pline joint les Génetes aux Tibaréniens. Arrien & Étienne de Byzance nomment un port & une riviere de ce nom.

GÉNETHLIAQUE [Poëme], *Carmen Genethliacum*, espèce de poëme qu'on fait sur la naissance de quelque Prince, ou quelqu'autre personne illustre, à laquelle on promet de grands avantages, de grandes prospérités, des succès & des victoires, par une espèce de prédiction; c'est sur-tout dans ces sortes de pièces que les poëtes

(*a*) Valer. Flacc. L. V. v. 147. Plin. T. I. p. 303.

se livrent à l'enthousiasme, & qu'ils prononcent des oracles, que leurs héros n'ont pas toujours soin de justifier.

Telle est l'églogue de Virgile sur la naissance du fils de Pollion, qui commence ainsi :

Sicelides Musæ, paulò majora canamus.

On appelle aussi discours Généthliaques, ceux qu'on fait à l'occasion de la naissance de quelque Prince ou autre personne d'un rang très-distingué.

GÉNÉTHLIAQUES, *Genethliaci*, nom que l'on donnoit dans l'antiquité aux Astrologues qui dressoient des horoscopes, ou qui prédisoient ce qui devoit arriver à quelqu'un par le moyen des astres, qu'ils supposoient avoir présidé à sa naissance.

Ce mot est formé du Grec γένεσις, origine, génération, naissance.

Les Anciens appelloient ces sortes de devins *Chaldæi*, & en général *Mathematici*. Les loix civiles & canoniques, que l'on trouve contre les Mathématiciens, ne regardent que les Généthliaques ou Astrologues.

L'assurance, avec laquelle ces insensés osoient prédire l'avenir, faisoit qu'ils trouvoient toujours des dupes, & qu'après avoir été chassés par arrêt du Sénat, ils sçavoient encore se ménager assez de protection pour demeurer dans la ville. C'est ce que disoit un Ancien. *Hominum genus quod in civitate nostra semper & vetabitur & retinebitur.*

Antipater & Archinapolus ont prétendu que la Génethliologie devoit être plutôt fondée sur le temps de la Conception, que sur celui de la Naissance. Qu'en sçavoient-ils?

GÉNÉTHLIE ; c'étoit une solemnité d'usage chez les Grecs, en mémoire d'une personne morte ; & Génetyllis étoit une grande fête célébrée par toutes les femmes de la Grece en l'honneur de Génetyllis, la déesse du beau sexe. *Voyez* Génetylle.

GÉNÉTHLIOLOGIE, *Genethliologia*, Γενεθλιολογία, art qui apprend à connoître le passé & l'avenir, par le moyen des astres. *Voyez* Généthliaques.

GÉNÉTHLIUS, *Genethlius*, l'un des surnoms donnés à Jupiter.

GÉNÉTYLLE, fête d'une divinité femelle, selon Hésychius, célébrée par les femmes. C'étoit un chien qui servoit de victime. Cette divinité n'étoit autre chose que Vénus qui préside à la génération. *Voyez* Génétyllides.

GÉNÉTYLLIDE, *Genetyllis*, Γενετυλλὶς, (a) l'un des surnoms donnés à Vénus.

GÉNÉTYLLIDES, *Genetyllides*, Γενετυλλίδες, (b) sorte de mystères, dont il est parlé dans Lucien. Ces mystères auxquels les femmes étoient admises, étoient fort suspects à leurs maris.

GÉNÉTYLLIDES, *Genetyllides*, Γενετυλλίδες, déesses, que

(a) Lucian. T. II. p. 591.

(b) Lucian. T. I. p. 1059.

(a) les Païens invoquoient. Pausanias en parle dans sa description de la Grece. C'est en parlant du promontoire de Colias, où après la défaite de l'armée navale de Perse, les débris de leurs vaisseaux furent poussés par les flots. Ce lieu, dit cet Auteur, n'a aujourd'hui rien de remarquable, qu'une statue de Vénus-Coliade, & quelques autres statues de ces déesses nommées Génétyllides, que je crois, ajoûte-t-il, peu différentes de celles que les Phocéens d'Ionie honorent sous le nom de Gennaïdes. Ces prétendues divinités présidoient, selon l'erreur des Païens, à la génération ou aux accouchemens. C'étoient des Génies de la suite de Vénus, selon les uns, ou de la suite de Diane, selon les autres, dit Suidas.

L'ancien Scholiaste d'Aristophane met Vénus au nombre des déesses Génétyllides. Hécate étoit aussi comptée au nombre de ces déesses, selon Hésychius.

GÉNEVE, *Geneva*, (b) ville des Gaules. On lit dans le premier livre des commentaires de César : *Extremum oppidum Allobrogum est, proximumque Helvetiorum finibus Geneva ; ex quo oppido pons ad Helvetios pertinet ;* c'est-à-dire, que le pont qui y étoit, donnoit entrée dans le païs des Helvétiens. Dans une inscription du recueil de Gruter, *Genevensis provincia* désigne le district particulier de cette ville, compris dans l'étendue de païs qu'occupoient les Allobroges, & à l'extrêmité duquel Géneve étoit située, comme on vient de le voir dans César.

Pour trouver quelque autre mention de cette ville dans les monumens de l'âge Romain, il faut passer aux Itinéraires, & à la Notice des provinces de la Gaule. Son nom est écrit *Cenava*, & même *Cenabum*, en quelques exemplaires de l'Itinéraire d'Antonin, *Gennava* dans la Table Théodosienne. *Civitas Genavensium* suit immédiatement la métropole, *in provincia Viennensi*, dans la Notice. Les Écrivains du moyen âge disent *Janua*, ou *Januba* ; & le nom de Géneve chez les Allemans est *Genff*. On ne voit point sur quel fondement cette ville est appellée *colonia Allobrogum* dans quelques livres, comme y ayant été imprimés.

Elle étoit très-considérable du tems de Jules-César. Ce général fit tirer en quinze jours un retranchement depuis le lac de cette ville jusqu'au mont Jura, dans un espace de cinq lieues, avec un mur de seize pieds de haut, pour empêcher l'irruption des Helvétiens, qui vouloient entrer par-là dans la Gaule Celtique. Après la mort de César, les peuples voisins de Géneve se révolterent ; mais, la ville resta toujours fidelle aux

(a) Pausf. p. 2.
(b) Cæs. des Bell. Gall. L. I. p. 8. & seq. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill.

Romains, qui, en reconnoissance, lui accorderent de grands privileges. Sous l'empereur Marc-Aurele, cette ville fut brûlée ; il la fit rebâtir, & y permit le libre exercice de la religion Chrétienne qui y avoit été prêchée ; ce fut, sans doute, en reconnoissance de ce bienfait, qu'elle prit le nom d'*Aurelia*. Lors de la décadence de l'empire Romain, elle fut souvent ravagée par les Barbares, principalement par les Bourguignons. Elle passa depuis sous la domination des Francs. Charlemagne s'y arrêta en allant en Italie, & confirma ses privileges. Il donna le titre de *Comtes de Géneve* à Loton & à Beltram qui lui avoient amené sept cens hommes, lorsqu'il faisoit la guerre aux Lombards, & qui s'étoient beaucoup signalés. Leurs descendans conserverent cette dignité jusqu'en 887, que le roi Boson réunit les deux comtés en la personne de Pierre qui descendoit de Beltram.

Géneve occupe aujourd'hui les deux bords du Rhône, qui la partage en deux parties inégales ; la plus grande, qui est proprement la ville de Géneve, occupe le côté gauche de la rivière, & c'est pour cette raison qu'elle faisoit anciennement partie de la province des Allobroges. Là elle est bâtie, en partie sur une colline qui va s'élevant jusqu'au haut du quartier qu'on appelle *la Cité*. La pente en est assez douce en quelques endroits, mais rude en d'autres.

L'autre partie de la ville, qu'on appelle *Saint Gervais*, à cause du Saint de ce nom, patron de la paroisse, est sur le côté droit du Rhône, & sur les anciennes bornes de la Suisse. Entre ces deux parties de la ville, le Rhône se partage en deux bras, & forme une isle de 700 pieds de long, & de 200 de large, qui est toute habitée. Les deux parties de la ville sont jointes à l'isle par deux grands ponts de bois.

Cette ville est assez grande & si peuplée, qu'on y compte quinze mille ames. La religion protestante & le commerce y ont attiré quantité de familles. Elle est remplie d'anciens habitans, de réfugiés Italiens, qui y allerent de Venise & de Luques, dans le seizième siècle, du nombre desquels sont, entre autres, les Calandrins, Turrettins, Micheli, &c. & des réfugiés François, qui s'y retirerent durant les troubles du seizième siècle, & lors de la révocation de l'édit de Nantes, en 1685. C'est un séjour agréable par la douceur du gouvernement, par la bonté de l'air & la fertilité du terrein.

La ville est fort belle, & se remplit tous les jours de plus en plus de beaux & de superbes bâtimens, soit publics, soit particuliers. Le temple de saint Pierre, qui étoit autrefois la cathédrale, est bâtie à l'antique ; il est fort spacieux & représente une croix. On y voit les statues des douze Apôtres, devant lesquelles on a plusieurs

fois surpris des Catholiques à genoux. On prétend même que l'évêque titulaire de Géneve, qui fait sa résidence à Annecy en Savoie, y va dire une Messe basse une fois en sa vie.

A quelque pas du temple de saint Pierre, on trouve la maison de ville, où l'on a fait de très-belles réparations depuis quelques années. On y monte par un escalier qui est tout uni, & pavé de petits cailloux, & fait de telle manière, qu'on y peut monter jusqu'au toît à cheval & en carrosse. On y voit à l'entrée & dans le vestibule, divers tableaux avec des inscriptions curieuses.

GÉNIAL, *ou plutôt* GENIALIS, terme Latin dont on est obligé de se servir dans notre langue; c'est une épithete que l'on donnoit dans le paganisme à quelques dieux qui présidoient à la génération.

Ils étoient ainsi appellés *à gerendo*, ou, selon la correction de Scaliger & de Vossius, *à genendo*, qui dans l'ancienne Latinité signifie *produire*. Cependant, Festus ajoûte que de-là on les nomma aussi dans la suite *geruli*; ce qui demande qu'on lise *à gerendo*. M. Dacier prétend que *gerere* a le sens de πράττειν.

Les dieux Géniales, dit Festus, étoient l'eau, la terre, le feu, & l'air, que les Grecs appellent *élémens*. On mettoit aussi au nombre de ces dieux les douze signes, la lune & le soleil.

GÉNIALES, *Geniales*, divinités qui présidoient aux plaisirs, & selon d'autres à la naissance. *Voyez* l'article précédent.

GÉNICULARIUM, *Genicularium*, (*a*) sorte de lutte, dont il est fait mention dans Lucien.

GÉNIE, *Genius*, (*b*) esprit d'une nature très-subtile & très-déliée, que l'on croyoit, dans le paganisme, présider à la naissance des hommes, les accompagner dans le cours de leur vie, veiller sur leur conduite, & être commis à leur garde jusqu'à leur mort.

La tradition la plus ancienne, la plus générale, & la plus constamment répandue, puisqu'elle subsiste encore, est que le monde soit rempli de Génies. Cette opinion chimérique, après avoir si souvent changé de forme, successivement adoptée sous le nom de démons, de manes, de lares, de lémures, de pénates, a finalement donné lieu à l'introduction des fées, des gnomes, & des sylphes; tant est singulière la propagation permanente des erreurs superstitieuses sous différentes métamorphoses! mais, nous nous

(*a*) Lucian. T. II. p. 120.

(*b*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. pag. 359. Tom. II. pag. 244. *& suiv.* Coût. des Rom. par M. Nieup. p. 169, 170. Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. I. pag. 316. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T. I. p. 376, 579. Tom. II. p. 6, 7. T. III. p. 3. T. IV. p. 529. T. V. p. 19. Tom. VII. p. 47, 78. Tom. VIII. p. 35. *& suiv.* Tom. XVI. pag. 234. *& suiv.* T. XVIII. p. 38. *& suiv.*

arrêtons aux siècles de l'Antiquité, & nous tirons le rideau sur les nôtres.

Les Génies habitoient dans la vaste étendue de l'air, & dans tout cet espace qui occupe le milieu entre le ciel & la terre ; leur corps étoit de matière aërienne. On regardoit ces esprits subtils comme les ministres des dieux, qui, ne daignant pas se mêler directement de la conduite du monde, & ne voulant pas aussi la négliger tout-à-fait, en commettoient le soin à ces êtres inférieurs. Ils étoient envoyés sur la terre par un maître commun, qui leur assignoit leur poste auprès des hommes pendant cette vie, & la conduite de l'ame après leur mort.

Ces sortes de divinités subalternes avoient l'immortalité des dieux & les passions des hommes, se réjouissoient & s'affligeoient selon l'état de ceux à qui elles étoient liées.

Les Philosophes Platoniciens des derniers tems du Paganisme, attachés à la magie Theurgique, qui, selon eux, élevoit l'ame à la plus sublime spéculation, & la mettoit en état de contempler la divinité elle-même, avec laquelle elle l'unissoit de la manière la plus intime, donnerent cours à l'opinion qui enseignoit qu'il y avoit des Génies ou des démons, dont le pouvoir s'étendoit sur le bas monde, & en particulier sur l'homme. Porphyre, le plus célebre de ces Philosophes, écrivit une longue lettre à Anebo prêtre Égyptien, pour lui demander des éclaircissemens sur les matières les plus importantes de la religion, & en particulier sur celle de ces Génies. Iamblique son disciple, sous le nom d'Abamon, autre prêtre Égyptien, & le maître d'Anebo, répondit à cette lettre ; & c'est cette réponse qui fait la matière du livre des mystères de cet Auteur.

La lettre de Porphyre nous apprend bien des particularités sur la nature des Génies, ainsi que sur les effets qu'on attribue à ces esprits. D'abord, dit Porphyre, on ne doit point établir leur séjour dans l'Æther, ou cet air pur qu'habitent les dieux, mais dans un air plus grossier, ou dans le globe même de la terre. Il n'ose pas même attribuer aux démons toutes les impostures & les mauvaises actions qu'on met sur leur compte, & dont ce Philosophe est justement choqué ; mais, ne voulant pas se déclarer ouvertement contre une opinion reçue, il avoue qu'il y a de bons Génies, quoiqu'il soit persuadé en même tems qu'en général tous les démons ont de l'impudence & de la folie.

Après avoir distingué les démons & les dieux, en ce que ceux-là ont des corps, & que ceux-ci n'en ont point, il demande à Anebo si les hommes qui prédisent l'avenir, ou qui produisent quelque autre effet merveilleux & extraordinaire, doivent en regarder leur ame, ou ces intelligences, comme la

cause; mais, il décide lui-même la question, & paroît persuadé qu'il faut attribuer ces effets à ces Génies; ce qui lui fait dire que quelques personnes croient qu'il y en a d'un certain ordre qui entendent nos prieres, mais qui après tout ne sont propres qu'à imposer & à séduire; que ces esprits prennent toutes sortes de formes, se changent en différentes figures, & imitent les dieux mêmes, les démons, & les ames des morts; que ce sont ces esprits qui operent tout ce qu'il y a de mauvais, sans produire rien de bon; qu'ils donnent de mauvais conseils, s'opposent de tout leur pouvoir aux bonnes actions, & ont une haine marquée pour les personnes vertueuses; qu'ils aiment l'odeur de la chair & du sang des animaux, & qu'ils se plaisent à être flattés. Il parle enfin de toutes les autres impostures de ces esprits malins, qui font illusion aux hommes, soit qu'ils veillent, ou qu'ils dorment.

Cette lettre est écrite avec art, & on ne peut pas douter que Porphyre ne s'y déclare contre l'existence & le pouvoir de ces Génies dont il parle. Cependant, il paroît en quelques endroits qu'il en admet, & que ce n'est pas toujours le sentiment des autres, mais le sien qu'il expose, ainsi que le dit saint Augustin, qui a fait l'analyse de cette lettre. » Que les hommes fassent des menaces aux » dieux, que ces menaces les » épouvantent, & les réduisent » à faire ce qu'on désire, ce » sont des choses, dit ce Pere » de l'Église, qui causent une » juste admiration à Porphyre; » mais, sous prétexte de les » admirer & d'en rechercher » les causes, il fait assez en- » tendre que ce sont des opé- » rations de ces esprits, dont il » a auparavant représenté les » qualités, selon l'opinion des » autres; esprits de séduction » par leurs vices, & non pas » de leur nature, comme il le » dit & le pense lui-même. «

Quoi qu'il en soit, Iamblique, dans sa réponse à cette lettre, paroît également persuadé, & de l'existence des Génies, & de leur pouvoir. Il commence d'abord par avouer que cette matière est fort embarrassante, & sujette à de grandes difficultés. Car, dit-il, on croit que chaque homme peut avoir son démon, par la vertu & l'aspect des astres qui président à sa naissance, ou qu'il lui est associé par l'art divin de la magie Theurgique. Il ajoûte que le premier de ces moyens n'a rien que de naturel, & que le second dépend des causes surnaturelles; & il blâme fort l'auteur de la lettre, sans toutefois le nommer, de n'avoir parlé que du premier de ces moyens, sur lequel il fait rouler toutes les difficultés, sans avoir songé à faire mention de celui qui est le seul véritable. Ensuite, après avoir prouvé l'incertitude de l'horoscope, & de

toutes les autres pratiques de l'Astrologie, il fait voir qu'il n'y a que la Theurgie qui puisse amener à quelque connoissance certaine. » Ce n'est » donc point, conclut-il, par » la position des astres au mo» ment de notre naissance, » que le Génie qui doit pré» sider à notre vie nous est en» voyé ; il existoit avant nous, » & c'est lui qui, au moment de » la conception, se rend maître » de l'ame, & l'unit au corps. » Toutes nos pensées viennent » de lui, & nous n'agissons que » conformément aux idées qu'il » nous donne. Enfin, il nous » gouverne entièrement jusqu'à » ce que l'ame, élevée & de» venue parfaite par les spé» culations de la Theurgie, ou » de cette magie divine qui » nous unit avec Dieu, se dé» gage de la servitude de ce » Génie, qui alors, ou l'aban» donne, ou en devient lui» même l'esclave. Ce démon, » c'est toujours Iamblique qui » parle, n'est point nous-mê» mes, c'est un être indépen» dant de nous, d'un ordre su» périeur à notre ame, & n'en » fait point partie, ainsi que » Porphyre sembloit le croire. » Comme il ne nous est point » envoyé par quelque partie de » de l'univers, tels que les as» tres, &c. mais par l'univer» salité de la nature, il préside » à toutes nos pensées, à toutes » nos actions, & à toutes nos » affections; ainsi, nous n'avons » pas besoin, comme l'auteur » de la lettre l'insinue, d'en » avoir plusieurs, l'un pour la » santé, l'autre pour la beauté, » &c. Un seul nous suffit, & il » est ridicule d'en admettre un » pour le corps & un pour l'ame. » C'est donc en vain que quel» ques personnes ont établi dif» férentes formules de prieres » pour leurs Génies ; il n'en » faut qu'une, puisque Dieu, » qui nous envoie à chacun » notre Génie, est un de sa na» ture. «

Ainsi raisonnoit Iamblique contre son maître Porphyre, qui ne paroissoit pas aussi persuadé que lui de l'existence de ces Génies. Comme cette mystérieuse Philosophie, puisée dans l'école de Platon, & soutenue de quelques dogmes mal entendus de la religion Chrétienne, fit beaucoup de progrès dans les deux premiers siècles de l'Église, les premiers Peres s'attacherent à la combattre, & n'eurent pas de peine à triompher des vains raisonnemens des sophistes qui la soutenoient.

Apulée, dans l'ouvrage qu'il composa sur le démon de Socrate, qui étoit, selon lui, un de ces Génies dont nous venons de parler, après avoir dit que c'étoient des esprits qui n'avoient jamais été unis à aucun corps, nous développe ainsi le sentiment de Platon sur ce sujet. » De ces démons, dit-il, Pla» ton estime que chaque homme » a le sien, qui le garde & qui » est le témoin non seulement » de ses actions, mais aussi de

» ses pensées ; que lorsqu'on » vient à mourir, ce Génie » traduit en jugement la per- » sonne du soin de laquelle il » étoit chargé ; & si, lorsqu'elle » est interrogée par son juge, » elle ne répond pas suivant la » vérité, il la reprend & la » blâme très-sévèrement, com- » me il en fait l'éloge, lorsque » ce qu'elle dit est véritable ; » & c'est sur l'approbation du » Génie que la sentence est » prononcée ; car, ce démon » sçait tout ce qui se passe dans » l'homme, jusqu'à ses plus se- » cretes pensées. «

Quoique Platon & Iamblique aient cru que chaque homme n'avoit qu'un seul de ces Génies pour le conduire, & présider à toutes ses actions, d'autres Philosophes, cependant, de la même école, étoient persuadés que nous en avions deux, l'un bon, l'autre mauvais. Le bon Génie étoit censé procurer toutes sortes de félicités, & le mauvais tous les grands malheurs. De cette manière, le sort de chaque particulier dépendoit de la supériorité de l'un de ces Génies sur l'autre. On conçoit bien de-là que le bon Génie devoit être très-honoré. Dès que nous naissons, dit Servius commentateur de Virgile, deux Génies sont députés pour nous accompagner ; l'un nous exhorte au bien, l'autre nous pousse au mal ; ils sont appellés Génies fort à propos, parce qu'au moment de l'origine de chaque mortel, *cùm unusquisque genitus fuerit*, ils sont commis pour observer les hommes & les veiller jusqu'après le trépas ; & alors nous sommes ou destinés à une meilleure vie, ou condamnés à une plus fâcheuse. Servius appelle le mauvais Génie Larva, & le bon Lar. Celui-ci est la raison, & l'autre la cupidité.

Du nombre des bons Génies étoit celui de Socrate, au sujet duquel Plutarque & Apulée ont fait chacun un traité particulier; Génie qui, selon lui, l'avertissoit lorsque ses amis alloient s'engager dans quelque mauvaise affaire, qui l'arrêtoit, l'empêchoit d'agir, sans jamais le porter à agir. *Divinum quoddam*, dit Cicéron en parlant de ce Démon, *quod Dæmonium appellat, cui semper paruerit, numquam impellenti, sæpe revocanti.*

Les Génies, accordés à chaque particulier, ne jouissoient pas d'un pouvoir égal, & les uns étoient plus puissans que les autres ; c'est pour cela qu'un devin répondit à Marc-Antoine, qu'il feroit sagement de s'éloigner d'Auguste, parce que son Génie craignoit celui d'Auguste.

L'opinion, qui enseignoit l'existence des Génies, est plus ancienne que Platon, & il seroit difficile d'en découvrir l'origine. Peut-être étoit-elle puisée dans la même source où l'auteur du livre d'Hénoc avoit pris ce qu'il raconte des Anges, c'est-à-dire, dans la tradition,

mais corrompue & altérée, de la rébellion de ces mêmes Anges. Quoi qu'il en soit, c'étoit un sentiment assez généralement reçu, qu'il y avoit une infinité de ces esprits, inférieurs à la vérité au Souverain Être, dont ils étoient comme les ministres & les médiateurs, mais supérieurs à l'homme dont il prenoient soin.

Les Dieux, disoient quelques Philosophes, sont trop élevés au-dessus des hommes, pour qu'il puisse y avoir entr'eux aucun commerce, aucun rapport, & ce devoit être par le moyen de ces puissances mitoyennes entre Dieu & l'homme, que devoient être établis & ce rapport & ce commerce. C'étoient eux qui présentoient nos prieres aux Dieux, qui leur portoient nos vœux, & qui en même tems venoient communiquer aux hommes les biens que ces mêmes dieux daignoient leur départir; théologie fausse dans son principe, puisque quelque parfaite que l'on conçoive une créature, il restera toujours entre Dieu & elle une distance infinie; théologie pitoyable dans ses conséquences, puisqu'elle supposoit des Dieux, qui, relégués dans le ciel, n'étoient pas présens à tout par leur immensité, & avoient besoin du ministère d'autres puissances, pour connoître & pour soulager nos besoins; théologie enfin qui abusoit étrangement de ce que dit l'Écriture des Anges que Dieu a établis comme ses ministres; *qui facit Angelos suos spiritus*, &c.

Il faut pourtant convenir qu'on ne voit pas que ces Philosophes aient cru que ces Génies ou ces Démons fussent des Dieux; mais, comme l'idolâtrie ne mettoit point de bornes à la superstition, ces mêmes Génies furent enfin regardés comme des divinités, & eurent leur part dans le culte qu'on rendoit aux Dieux. De-là les temples, les chapelles & les autels que l'Antiquité nous apprend leur avoir été consacrés; de-là encore ces inscriptions si communes: *Genio loci*, *Genio Augusti*, &c. Il est vrai qu'on mettoit ces Génies dans la dernière classe, & dans ce qu'Ovide appelloit *la populace des Dieux*; mais, ils n'en avoient pas moins pour cela des autels & des sacrifices. Car, la raison même qu'on avoit de les honorer, étoit fondée sur les raffinemens de quelques Philosophes, qui débitoient que Dieu, souverainement heureux, ne pouvoit en aucune manière s'irriter; mais que ces êtres, intermédiaires entre l'homme & Dieu, êtoient souvent de mauvaise humeur, & qu'ainsi il falloit leur offirir de l'encens & des victimes pour les appaiser.

Les Romains donnoient dans leur langue le nom de *Génies* à ceux-là seulement qui gardoient les hommes, & le nom de *Junons* aux Génies Gardiens des femmes.

Ce n'est pas-là toute la no-

menclature des Génies; il y avoit encore les Génies propres de chaque lieu, les Génies des peuples, les Génies des provinces, les Génies des villes, qu'on appelloit les *Grands Génies*. Ainsi, Pline a raison de remarquer qu'il devoit y avoir un bien plus grand nombre de divinités dans la région du ciel, que d'hommes sur la terre.

On adoroit à Rome le Génie public, c'est-à-dire, la divinité tutélaire de l'Empire; rien n'est plus commun que cette inscription sur les médailles, *Genius pop. Rom. Le Génie du peuple Romain*, ou *Genio pop. Rom. Au Génie du peuple Romain.*

Après l'extinction de la République, la flatterie fit qu'on vint à jurer par le Génie de l'Empereur, comme les esclaves juroient par celui de leur maître; & l'on faisoit des libations au Génie des Césars, comme à la divinité de laquelle ils tenoient leur puissance.

Mais, personne ne manquoit d'offrir des sacrifices à son Génie particulier le jour de sa naissance. Ces sacrifices étoient des fleurs, des gâteaux & du vin; on n'y employoit jamais le sang, parce qu'il paroissoit injuste d'immoler des victimes au Dieu qui présidoit à la vie, & qui étoit le plus grand ennemi de la mort. Quand le luxe eut établi des recherches sensuelles, on crut devoir ajoûter les parfums & les essences aux fleurs & au vin; prodiguer toutes ces choses un jour de naissance, c'est, dans le style d'Horace, appaiser son Génie. » Il faut, dit-il, travailler à l'appaiser, de cette » manière, parce que ce Dieu » nous avertissant chaque an» née que la vie est courte, il » nous presse d'en profiter & » de l'honorer par des fêtes & » des festins. Que le Génie » vienne donc lui-même assis» ter aux honneurs que nous » lui rendons, s'écrie Tibulle; » que ses cheveux soient ornés » de bouquets de fleurs; que » le nard le plus pur coule de » ses joues; qu'il soit rassasié » de gâteaux, & qu'on lui ver» se du vin à pleines coupes. «

Ipse suos adsit Genius visurus honores,
Cui decorent sanctas mollia serta comas;
Illius puro distillent tempora nardo,
Atque satur libo sit madeatque mero.

Le platane étoit spécialement consacré au Génie; on lui faisoit des couronnes de ses feuilles & de ses fleurs; on en ornoit ses autels.

Les Génies ont été quelquefois représentés sous la figure d'un serpent; mais on les dépeint ordinairement en hommes, tantôt en vieillards, tantôt en hommes barbus, & très-souvent en jeunes enfans, auxquels on donne quelquefois des aîles; & il est très-difficile alors de les distinguer des cupidons.

D. Bernard de Montfaucon, dans son Antiquité, donne trois Génies qui portent l'inscription *Genio Populi Romani*, au Génie du peuple Romain. Le premier est un homme barbu, qui a assez l'air de Jupiter; le sceptre, qui est derrière lui, semble confirmer la pensée que ce pourroît être ce Dieu. Plusieurs habiles gens croient que ces grands Dieux servoient aussi de Génies, de Lares & de Pénates; il ne paroît pas qu'il y ait lieu d'en douter. Le Génie suivant ressemble à la tête du soleil rayonnant; entre les rayons paroît un panier ou un boisseau, symbole de Sérapis. Le troisième est une tête tout-à-fait ressemblante à une tête d'Apollon, qu'on voit sur les médailles consulaires.

Le Génie de Néron, tiré de ses médailles, est un jeune homme qui tient une corne d'abondance, & sacrifie sur un autel flamboyant.

Le Génie d'Antioche est une femme couronnée, assise sur des rochers.

Le Génie de l'armée est un jeune homme qui tient d'une main une patere pour sacrifier, & de l'autre une corne d'abondance. Celui de l'armée d'Illyrie est tout de même, & a de plus un signe militaire. Il paroît que la corne d'abondance étoit une marque assez ordinaire des Génies. On la voit encore dans une image tirée d'un bas relief Romain, que donne aussi le même D. Bernard de Montfaucon. Le Génie y est représenté en jeune homme nu, qui tient la corne d'abondance chargée de fruits & d'épis de bled; de l'autre main il s'appuie sur un long bâton. La femme qu'on voit devant lui, est apparemment Lyda qui a fait faire ce monument, comme porte l'inscription, *Genio Fagnenæ Lydæ*.

Un Génie, qui a été trouvé à Narbonne, est un homme sur une base, portant un long manteau qui ressemble assez à une toge; il tient de la main gauche une espèce de rouleau; l'inscription *Genio Patrono, au Génie Patron*, marque que c'est le Génie de la ville même de Narbonne. On trouve souvent dans Gruter & dans les autres recueils d'inscriptions, *au Saint Génie*, *au grand Génie*, *au Génie gouverneur*, ce qui revient assez au *Génie patron*.

Le Génie du Sénat, dans les médailles d'Antonin le Pieux, est un jeune homme revêtu d'un grand manteau qui le couvre entièrement; il tient de la main gauche un dard, & de la droite un rameau de fleurs. Le Génie du peuple Romain se voit aussi, à demi-vêtu de son manteau, appuyé d'une main sur une pique, & tenant de l'autre la corne d'abondance. Dans une médaille de Tite, il sacrifie avec la patere, & tient la corne d'abondance, comme ci-dessus. Il paroît presque de même sur une médaille de Dioclétien, avec cette différence pourtant, qu'il a sur la tête une espèce de

muid à la manière de Sérapis ; & de même dans une de Maximien, où le Génie a une étoile derrière lui. Quelquefois, par flatterie, on qualifioit l'Empereur Génie du peuple Romain, comme dans une médaille de Gallien.

Les Génies des villes, des colonies & des provinces, portoient une tour sur la tête.

On trouve aussi souvent dans les inscriptions sépulcrales, que les Génies y sont mis pour les manes, parce qu'avec le tems on vint à les identifier ; & le passage suivant d'Apulée le prouve : » Le Génie, dit-il, est » l'ame de l'homme délivrée & » dégagée des liens du corps. » De ces Génies, les uns qui » prennent soin de ceux qui de- » meurent dans la maison, & » qui sont doux & pacifiques, » s'appellent Génies familiers ; » ceux au contraire qui, errans » de côté & d'autre, causent » sur leur route des terreurs » paniques aux gens de bien, » & font véritablement du mal » aux méchans, ces Génies-là » ont le nom de *Dieux Manes*, » & plus ordinairement celui » de *Lares*. Ainsi, l'on voit que » le nom de Génie vint à passer » aux Manes & aux Lares ; en- » fin, il devint commun aux Pé- » nates, aux Lémures & aux » Démons ; mais, dans le prin- » cipe des choses, ce fut une » plaisante imagination des » Philosophes, d'avoir fait de » leur Génie un Dieu qu'il fal- » loit honorer. «

GÉNIE, *Genius*, (a) esprit familier, ou divinité chez les Gaulois. Ces peuples rendoient les honneurs divins à certains Génies qu'ils croyoient fréquenter les maisons, & aimer le commerce des femmes. Ces Génies s'appelloient parmi eux Dusiens. Saint Augustin, qui parle de ces Génies, les compare pour l'incontinence aux Sylvains, aux Pans & aux Satyres, & va même jusqu'à assurer qu'après le témoignage que rendent de ces esprits des personnes dignes de foi, ce seroit une impudence que de nier qu'il n'y ait quelques Démons qui recherchent la compagnie des femmes. Ces Dusiens, qu'Isidore de Séville dit que les Gaulois nommoient aussi les Velus, *Pilosi*, étoient ces prétendus *Incubes* & *Sucubes*, qui ressembloient en tout aux Ephialtes des Grecs.

Les Gaulois reconnoissoient aussi des Génies qui prenoient un soin particulier de chaque province & de chaque canton, ainsi que le prouve l'inscription rapportée par le sçavant pere Sirmon, dans ses notes sur Sidonius Apollinaris. *Genio Arvernorum Sex. Orcius suavis Æduus.*

Le fondement du culte qu'ils rendoient au Génie qui protegeoit une ville ou quelque païs, étoit pour l'engager à en prendre soin, à les défendre contre les ennemis, & à en éloi-

(a) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. V, p. 496. & *suiv.*

gner tous les maux qui pourroient les affliger, comme les maladies épidémiques & les autres fléaux.

Nous remarquerons en passant, qu'on tenoit caché le nom de ces Génies tutélaires, de peur que venant à être connus, on ne les évoquât, & on ne les obligeât enfin à abandonner les villes, dont le soin leur étoit confié, pour passer en d'autres, où on leur promettoit un culte plus solemnel.

GÉNISSE, *Juventa*, (*a*) étoit une des victimes qu'on immoloit à Junon.

GÉNITALES, *Genitales*, divinités qui présidoient au moment de la naissance des hommes. Quelques-uns disent qu'il ne faut pas les confondre avec les Géniales.

GÉNITIF, *Genitivus*, nom que l'on donne au second cas dans les langues qui en ont reçu ; son usage universel est de présenter le nom comme terme d'un rapport quelconque, qui détermine la signification vague d'un nom appellatif auquel il est subordonné.

Ainsi, dans *lumen solis*, le nom *solis* exprime deux idées ; l'une principale, désignée surtout par les premiers élémens du mot *sol*, & l'autre accessoire, indiquée par la terminaison *is*. Cette terminaison présente ici *le soleil* comme le terme auquel on rapporte le nom appellatif *lumen*, la lumière, pour en déterminer la signification trop vague par la relation de la lumière particulière dont on prétend parler, au corps individuel d'où elle émane ; c'est ici une déterminaison fondée sur le rapport de l'effet à la cause.

La détermination produite par le Génitif, peut être fondée sur une infinité de rapports différens. Tantôt c'est le rapport d'une qualité à son sujet, *fortitudo regis* ; tantôt du sujet à la qualité, *puer egregiæ indolis* ; quelquefois c'est le rapport de la forme à la matière *vas auri* ; d'autrefois de la matière à la forme, *aurum vasis*. Ici c'est le rapport de la cause à l'effet, *creator mundi* ; là de l'effet à la cause, *ciceronis opera*. Ailleurs, c'est le rapport de la partie au tout, *pes montis* ; de l'espèce à l'individu, *oppidum Antiochiæ* ; du contenant au contenu, *modius frumenti* ; de la chose possédée au possesseur, *bona civium* ; de l'action à l'objet, *metus supplicii*, &c. Par-tout le nom qui est au Génitif, exprime le terme du rapport ; le nom auquel il est associé en exprime l'antécédent ; & la terminaison propre du Génitif annonce que ce rapport qu'elle indique, est une idée déterminative de la signification du nom antécédent.

Cette diversité des rapports auxquels le Génitif peut avoir trait, a fait donner à ce cas différentes dénominations, selon que les uns ont fixé plus que les

(*a*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. pag. 158.

autres l'attention des Grammairiens. Les uns l'ont appellé *possessif*, parce qu'il indique souvent le rapport de la chose possédée au possesseur, *prædium Terentii;* d'autres l'ont nommé *patrius* ou *paternus*, à cause du rapport du pere aux enfans, *Cicero pater Tulliæ;* d'autres, *uxorius*, à cause du rapport de l'épouse au mari, *Hectoris Andromache.* Toutes ces dénominations pechent en ce qu'elles portent sur un rapport qui ne tient point directement à la signification du Génitif, & qui d'ailleurs est accidentel.

L'effet général de ce cas est de servir à déterminer la signification vague d'un nom appellatif par un rapport quelconque dont il exprime le terme; c'étoit dans cette propriété qu'il en falloit prendre la dénomination, & on l'auroit appellé alors *déterminatif* avec plus de fondement qu'on n'en a eu à lui donner tout autre nom. Celui de Génitif a été le plus unanimement adopté, apparemment parce qu'il exprime l'un des usages les plus fréquens de ce cas; il naît du nominatif, & il est le générateur de tous les obliques & de plusieurs espèces de mots; c'est la remarque de Priscien même, Lib. V. de Casu. *Genitivus*, dit-il, *naturale vinculum generis possidet, nascitur quidem à nominativo, generat autem omnes obliquos sequentes;* & il avoit dit un peu plus haut: *Generalis videtur esse hic casus Genitivus, ex quo ferè omnes derivationes, & maximè apud Græcos, solent fieri.* En effet, les services qu'il rend dans le systême de la formation, s'étend à toutes les branches de ce systême.

I. Dans la dérivation Grammaticale, le Génitif est la racine prochaine des cas obliques; tous suivent l'analogie de sa terminaison, tous en conservent la figurative. Ainsi, *homo* a d'abord pour Génitif *hom-in-is*, où l'on voit *o* du nominatif changé en *in-is; is* est la terminaison propre de ce cas, *in* en est la figurative. Or, la figurative *in* demeure dans tous les cas obliques; la seule terminaison *is* y est changée. *hom-in-is; hom-in-em, hom-in-e, hom-in-es, hom-in-um, hom-in-ibus.* De même, de *temp-or-is*, Génitif de *tempus*, sont venus *temp-or-i, temp-or-e, temp-or-a, temp-or-um; temp-or-ibus.* C'est par une suite de cet usage du Génitif, que ce cas a été choisi, comme le signe de la déclinaison. C'est le signal de ralliement qui rappelle à une même formule analogique, tous les noms qui ont à ce cas la même terminaison. Il est vrai que la distinction des déclinaisons doit résulter des différences de la totalité des cas; mais, ces différences suivent exactement celles du Génitif, & par conséquent ce cas seul peut suffire pour caractériser les déclinaisons.

Les noms de la première ont le Génitif singulier en *æ*, comme *mensa*, table, génitif *mensæ;* ceux de la seconde ont le Génitif

nitif en *i*, comme *liber*, livre, gén. *libri*; ceux de la troisième l'ont en *is*, comme *pater*, pere, gén. *patris*; ceux de la quatrième l'ont en *ûs*, comme *fructus*, fruit, génit. *fructûs*; & ceux de la cinquième l'ont en *ei*, comme *dies*, jour, génit. *diei*. On en trouve quelques-uns dont le Génitif s'éloigne de cette analogie; ce sont des noms Grecs auxquels l'usage de la langue Latine a conservé leur Génitif originel. *Andromache*, Andromaque, génit. *Andromaches*, première déclinaison; *Orpheus*, Orphée, génit. *Orphei* & *Orpheos*, seconde déclinaison; *syntaxis*, syntaxe, Génitif *syntaxis* & *syntaxos*, troisième déclinaison.

Ces expressions sont, pour ainsi dire, les restes des incertitudes de la langue naissante. Les cas, & spécialement le Génitif, n'y furent pas fixés d'abord à des terminaisons constantes; & les premieres qu'on adopta étoient Grecques, parce que le Latin est comme un rejetton du Grec; elles s'altérerent insensiblement pour se défaire de cet air d'emprunt, & pour se revêtir des apparences de la propriété.

Ainsi, *as* fut d'abord la terminaison du Génitif de la première déclinaison, & l'on disoit *musa*, *musas*, comme les Doriens, μοῦσα, μούσας. Outre le *pater familias* connu de tout le monde, on trouve encore bien d'autres traces de ce Génitif dans ces Auteurs; dans Ennius, *dux ipse viàs*, pour *viæ*; & dans Virgile [Æneid. XI.] *nihil ipsa, nec auras, nec sonitûs memor*, selon Jules Scaliger qui attribue à l'impéritie le changement d'*auras* en *auræ*. Le Génitif de la première déclinaison fut aussi en *aï*, *terraï*, *aulaï*; on lit dans Virgile, *aulaï in medio*, pour *aulæ*. Comme on rencontre plus d'exemples de ce Génitif dans les Poëtes, on peut présumer qu'ils l'ont introduit pour faciliter la mesure du vers, & qu'ils se régloient alors sur la déclinaison Éolienne, où, au lieu du μοῦσας Dorien, on disoit μούσαις.

Les noms des autres déclinaisons ont eu également leurs variations au Génitif. On trouve plusieurs fois dans Salluste *Senati*. Aulu-Gelle nous apprend qu'on a dit *Senatuis*, *Fluctuis*; & le Génitif *Senatûs*, *Fluctûs* paroît n'en être qu'une contraction. Le Génitif de *dies* se présente dans les Auteurs sous quatre terminaisons différentes; 1.° En *es*, comme *equites daturos illius dies pœnas* [Cicer. pro Sext.]; 2.° En *e*, comme César l'avoit indiqué dans ses analogies, & comme Servius & Priscien veulent qu'on le lise dans ce vers de Virgile:

Libra die somnique pares ubi fecerit horas.

3.° En *ii*, comme dans cet autre passage du même Poëte, *munera lætitiamque dii; quod imperitiores dei legunt*, dit Aulu-Gelle, Lib. IX. Cap. XIV. 4.° Enfin en

ei, & c'eſt la terminaiſon qui a prévalu.

II. Dans la dérivation philoſophique le Génitif eſt la racine Génératrice d'une infinité de mots, ſoit dans la langue Latine même, ſoit dans celles qui y ont puiſé ; on en reconnoît ſenſiblement la figurative dans ſes dérivés.

Ainſi, du Génitif des adjectifs l'on forme, à peu d'exceptions près, leurs degrés comparatif & ſuperlatif, en ajoûtant à la figurative de ce cas les terminaiſons qui caractériſent ces degrés ; *docti*, *docti-or*, *docti-ſſimus ; prudenti-s*, *prudenti-or*, *prudenti-ſſimus*. Il en eſt de même des adverbes dérivés des adjectifs ; ils prennent cette figurative, & la conſervent dans les autres degrés ; *prudenti-s*, *prudent-er*, *prudent-iùs*, *prudent-iſſimè*.

Le Génitif des noms ſert à la dérivation de pluſieurs eſpèces de mots; de *patris* ſont ſortis les noms de *patria*, *patriciatùs*, *patratio*, *patronus*, *patrona*, *patruus ;* les adjectifs *patrius*, *patricius*, *pàtrimus ;* l'adverbe *patriè ;* les verbes *pàtrare*, *patriſſare*. On trouve même pluſieurs noms dont le Génitif, quant au matériel, ne differe en rien de la ſeconde perſonne du ſingulier du préſent abſolu de l'indicatif des verbes qui en ſont dérivés ; *lex*, *legis ; lego*, *legis ; dux*, *ducis ; duco*, *ducis*. Quelques Génitifs, inuſités hors de la compoſition, ſe retrouvent de même dans des verbes compoſés de la même racine élémentaire ; *tibicen*, *tibi-cinis ; con-cino*, *con-cinis* ; *parti-ceps*, *parti-cipis* ; *ac-cipio*, *ac-cipis*.

Nous avons dans notre langue, des mots qui viennent immédiatement d'un Génitif Latin ; tels ſont *capitaine*, *capitation*, qui ſont dérivés de *capitis ;* tels encore les monoſyllabes *art*, *mort*, *part*, *ſort*, &c., qui viennent des Génitifs *art-is*, *mort-is*, *part-is*, *ſort-is*, dont on a ſeulement ſupprimé la terminaiſon Latine. De-là les dérivés ſimples; de *capitaine*, *capitainerie ;* d'*art*, *artiſte*, *artiſtement ;* de *mort*, *mortel*, *mortellement*, *mortalité ;* de *part*, *partie*, *partiel ;* de *ſort*, *ſorte*, *ſortable*, &c.

III. Dans la compoſition, c'eſt encore le Génitif qui eſt la racine élémentaire d'une infinité de mots, ſoit primitifs, ſoit dérivés. On le voit ſans aucune altération dans les compoſés *legiſ-lator*, *legiſ-latio ; juriſ-peritus*, *juriſ-prudentia* ; *agri-cola*, *agri-cultura*. On en reconnoît la figurative dans *patri-monium ; patro-cinium*, *fronti-ſpicium ; juri-ſtitium ;* & on la retrouve encore dans *homi-cidium* malgré l'altération ; *hom-o*, c'eſt le Nominatif ; *hom-in-is*, c'eſt le Génitif dont la figurative eſt *in ;* & la conſonne *n* de cette figurative eſt retranchée pour éviter le choc trop rude des deux conſonnes *n c*, mais *i* eſt reſté.

Nous appercevons ſenſiblement la même influence dans

les mots composés de notre langue, qui ne sont pour la plûpart que des mots Latins terminés à la Françoise; *patrimoine*, *légis-lateur*, *légis-lation*, *juris-consulte*, *juris-prudence*, *agri-culture*, *frontis-pice*, *homicide*. Et l'analogie nous a naturellement conduit à conserver les droits de ce Génitif, dans les mots que nous avons composés par imitation; *part-ager*, *as-sort-ir*, *res-sort-ir*, &c.

On voit par ce détail des services du Génitif dans la génération des mots, que le nom qu'on lui a donné le plus unanimement a un juste fondement; quoiqu'il n'exprime pas l'espèce de service pour lequel il paroît que ce cas a été principalement institué, c'est-à-dire, la détermination du sens vague du nom appellatif, auquel il est subordonné.

C'est pour cela qu'en Latin il n'est jamais construit qu'avec un nom appellatif, quoiqu'on rencontre souvent des locutions où il paroît lié à d'autres mots; mais, on retrouve aisément par l'ellipse le nom appellatif auquel se rapporte le Génitif.

1.° Il est quelquefois à la suite d'un nom propre; *Terentia Ciceronis*, suppl. *uxor*; *Sophia septimi*, suppl. *filia*.

2.° D'autrefois, il suit quelqu'un de ces adjectifs présentés sous la terminaison neutre, & réputés pronoms par la foule des Grammairiens; *ad id locorum*, c'est-à-dire, *ad id punctum locorum*; *quid rei est?* c'est-à-dire, *quod momentum rei est?*

3.° Souvent il paroît modifier tout autre adjectif, dont le corrélatif est exprimé ou supposé; *plenus vini*, *lassus viarum*, suppl. *de copia vini*, *de labore viarum*. C'est la même chose après le comparatif & le superlatif; *fortior manuum*, *primus* ou *doctissimus omnium*, suppl. *è numero manuum*, *è numero omnium*.

4.° Plus souvent encore le Génitif est à la suite d'un verbe, & les Méthodistes énoncent expressément qu'il en est le régime; c'est une erreur, il ne peut l'être en Latin que d'un nom appellatif, & l'ellipse le ramene à cette construction. Il est aisé de le vérifier sur des exemples qui réuniront à peu près tous les cas. *Est regis*, c'est-à-dire, *est officium regis*. *Refert Cæsaris*, c'est-à-dire, *refert ad rem Cæsaris*, comme Plaute a dit [in Perf,] *quid id ad me aut ad meam rem refert? Interest reipublicæ*; *est inter negotia*, *est inter commoda reipublicæ*. *Manet Romæ*, c'est-à-dire, *manet in urbe Romæ*.

On trouve communément le Génitif après les verbes *pœnitere*, *pudere*, *pigere*, *tædere*, *miserere*; & les Rudimentaires disent que ces verbes sont impersonnels, que leur nominatif se met à l'accusatif, & leur régime au Génitif. Il est aisé d'appercevoir les absurdités que renferme cette décision. Ces verbes sont réellement personnels, & leur sujet doit être au

nominatif quand on l'exprime. Nous allons montrer que leur prétendu régime au Génitif est le régime déterminatif du nom qui leur sert de sujet; & que ce qu'on envisage ordinairement comme leur sujet sous la dénomination ridicule de nominatif, est véritablement leur régime objectif.

On lit dans Plaute [*Stich. in arg.*] *& me quidem hæc conditio nunc non pœnitet.* Il est évident que *hæc conditio* est le sujet de *pœnitet*, & que *me* en est le régime objectif; & l'on pourroit rendre littéralement ces mots *me hæc conditio non pœnitet*, par ceux-ci : *Cette condition ne me peine point, ne me fait aucune peine*; c'est le sens littéral de ce verbe dans toutes les circonstances. Cet exemple nous indique le moyen de ramener tous les autres à l'analogie commune, en suppléant le sujet sous entendu de chaque verbe. *Pœnitet me facti* veut dire *conscientia facti pœnitet me*, le sentiment intérieur de mon action me peine.

Pareillement dans cette phrase de Cicéron [*pro domo*], *ut me non solùm pigeat stultitiæ meæ, sed etiam pudeat*; c'est tout simplement, *ut conscientia stultitiæ meæ non solùm pigeat, sed etiam pudeat me.*

Dans celle-ci, *sunt homines quos infamiæ suæ neque pudeat neque tædeat* [2. Verr.] suppl. *turpitudo*, & vous aurez la construction pleine; *sunt homines quos turpitudo infamiæ suæ neque pudeat neque tædeat.*

De même dans cette autre qui est encore de Cicéron, *miseret me infelicis familiæ*; suppléez *fors*, & vous aurez cette phrase complette, *fors infelicis familiæ miseret me.*

On voit donc que les mots *facti*, *stultitiæ*, *infamiæ*, *familiæ*, ne sont au Génitif dans ces phrases, que parce qu'ils sont les déterminatifs des noms *conscientia*, *turpitudo*, *fors*, qui sont les sujets des verbes.

Le Génitif se construit encore avec d'autres verbes; *quanti emisti?* c'est-à-dire, *pro re quanti pretii emisti?* Cicéron [Attic. VIII.] parlant de Pompée, dit *facio pluris omnium hominum neminem*; c'est comme s'il avoit dit, *facio neminem ex numero omnium hominum virum pluris momenti.* C'est la même chose du passage de Térence [*in Phorm.*] *meritò te semper maximi feci*, c'est-à-dire, *virum maximi momenti.* Mais, si le régime objectif est le nom d'une chose inanimée, le nom appellatif qu'il faut suppléer, c'est *res*; *illos scelestos qui tuum fecerunt fanum parvi* [Plaut. *in Rudent.*], c'est-à-dire, *qui tuum fecerunt fanum rem parvi pretii.* *Accusare furti*, c'est *accusare de crimine furti*; *condemnare capitis*, c'est *condemnare ad pœnam capitis.* *Oblivisci*, *cordari*, *meminisse alicujus rei*; suppléez *memoriam alicujus rei*; c'est ce même nom qu'il faut sous-entendre dans cette phrase de Ci-

téron & dans les pareilles, *tibi tuarum virtutum veniat in mentem.* [de Orat. II. 61.] suppléez *memoria.*

5.° Quand on trouve un adjectif avec un adverbe, il n'y a qu'à se rappeller que l'adverbe a la valeur d'une préposition avec son complément, & que ce complément est un nom appellatif; en décomposant l'adverbe, on retrouvera l'analogie; *ubi terrarum*, décomposez; *in quo loco terrarum; nusquam gentium*, c'est-à-dire, *in nullo loco gentium.*

Il faut remarquer ici qu'on ne doit pas chercher par cette voie l'analogie du Génitif, après certains mots que l'on prend mal-à-propos pour des adverbes de quantité, tels que *parum*, *multum*, *plus*, *minus*, *plurimum*, *minimum*, *satis*, &c. Ce sont de vrais adjectifs employés sans un nom exprimé, & souvent comme complément d'une préposition également sous-entendue. Dans ce second cas, ils font l'office de l'adverbe; mais, par-tout, le Génitif qui les accompagne est le déterminatif du nom leur corrélatif; *satis nivis*, c'est *copia satis nivis*, ou *copia conveniens nivis.* De l'adjectif *satis* vient *satior.*

6.° Enfin, on rencontre quelquefois le Génitif à la suite d'une préposition; il se rapporte alors au complément de la préposition même qui est sous-entendue. *Ad Castoris*, suppléez *ad ædem; ex Apollodori* [Cic.] suppléez *chronicis; labiorum tenùs*, suppléez *extremitate.*

Nous nous sommes un peu étendus sur ces phrases elliptiques; premièrement, parce que le Génitif qui est ici notre objet principal, y paroissant employé d'une autre manière que sa destination originelle ne semble le comporter, il étoit de notre devoir de montrer que ce ne sont que des écarts apparens, & que les assertions contraires des Méthodistes sont fausses & fort éloignées du vrai génie de la langue Latine; en second lieu, parce que nous regardons la connoissance des moyens de suppléer l'ellipse, comme une des principales clefs de cette langue.

On doit être suffisamment convaincu par tout ce qui précede, que le Génitif fait l'office de déterminatif à l'égard du nom auquel il est subordonné; mais, il faut bien se garder de conclure que ce soit le seul moyen qu'on puisse employer pour cette détermination. Il faut bien qu'il y en ait d'autres dans les langues, dont les noms ne reçoivent pas les inflexions appellées *cas.*

En François on remplace assez communément la fonction du Génitif Latin par le service de la préposition *de*, qui par le vague de sa signification semble exprimer un rapport quelconque; ce rapport est spécifié dans les différentes occurrences [qu'on nous permette les termes propres] par la nature de son antécédent & de son conséquent:

Le Créateur de *l'univers*, rapport de la cause à l'effet; *les écrits de Cicéron*, rapport de l'effet à la cause; *un vase d'or*, rapport de la forme à la matière; *l'or* de *ce vase*, rapport de la matière à la forme, &c.

La langue Latine elle même n'est pas tellement restreinte à son Génitif déterminatif, qu'elle ne puisse remplir les mêmes vues par d'autres moyens; *Evandrius ensis*, c'est là même chose qu'*ensis Evandri; liber meus*, c'est *liber mei*, *liber pertinens ad me; domus regia*, c'est *domus regis*. On voit que le rapport de la chose possédée au possesseur, s'exprime par un adjectif véritablement dérivé du nom du possesseur, mais qui s'accorde avec le nom de la chose possédée, parce que le rapport d'appartenance est réellement en elle & s'identifie avec elle.

Le rapport de l'espèce à l'individu, n'est pas toujours annoncé par le Génitif; souvent le nom propre déterminant est au même cas que le nom appellatif déterminé; *urbs Roma*, *flumen Sequana, mons Parnassus*, &c. Mais, cette concordance ne doit pas s'entendre comme le commun des Grammairiens l'expliquent; *urbs Roma* ne signifie point, comme on l'a dit, *Roma quæ est urbs;* c'est au contraire *urbs quæ est Roma; urbs* est déterminé par les qualités individuelles renfermées dans la signification du mot *Roma*. Il y a précisément entre *urbs Romæ* & *urbs Roma*, la même différence qu'entre *vas aurei* & *vas aureum*; *aureum* est un adjectif, *Roma* en fait la fonction; l'un & l'autre est déterminatif d'un nom appellatif, & c'est la fonction commune des adjectifs relativement aux noms. N'est-il pas en effet plus que vraisemblable que les noms propres *Asia*, *Africa*, *Hispania*, *Gallia*, &c. sont des adjectifs dont le substantif commun est *terra;* que *annularis*, *auricularis*, *index*, &c. noms propres des doigts, se rapportent au substantif commun *digitus*? Quand on veut donc interpréter l'apposition, & rendre raison de la concordance des cas, c'est le nom propre qu'il faut y considérer comme adjectif, parce qu'il est déterminant d'un nom appellatif.

La langue Latine a encore une manière qui lui est propre, de déterminer un nom appellatif d'action par le rapport de cette action à l'objet; ce n'est pas en mettant le nom de l'objet au Génitif, c'est en le mettant à l'accusatif. Alors, le nom déterminé est tiré du supin du verbe qui exprime la même action; & c'est pour cela qu'on le construit comme son primitif avec l'accusatif. Ainsi, au lieu de dire, *quid tibi hujus cura est rei*? Plaute dit, *quid tibi hanc curatio est rem*?

Nous avons vu jusqu'ici la nature, la destination générale, & les usages particuliers du Génitif; n'en dissimulons pas les inconvéniens. Il détermine quel-

quefois en vertu du rapport d'une action au sujet qui la produit, quelquefois aussi en vertu du rapport de cette action à l'objet ; c'est une source d'obscurités dans les Auteurs Latins.

Est-il aisé, par exemple, de dire ce qu'on entend par *amor Dei*? La question paroîtra singulière au premier coup-d'œil; tout le monde répondra que c'est l'*amour de Dieu.* Mais, c'est en François la même équivoque; car, il restera toujours à sçavoir si c'est *amor Dei amantis* ou *amor Dei amati.* Il faut avouer que ni l'expression Françoise, ni l'expression Latine n'en disent rien. Mais, mettez ces mots en relation avec d'autres, & vous jugerez ensuite. *Amor Dei est infinitus*, c'est *amor Dei amantis* ; *amor Dei est ad salutem necessarius*, c'est *amor Dei amati.*

Cette remarque amene naturellement celle-ci. Il ne suffit pas de connoître les mots & leur construction méchanique, pour entendre les livres écrits en une langue ; il faut encore donner une attention particulière à toutes les correspondances des parties du discours, & en observer avec soin tous les effets.

GÉNIUS, *Genius*, le même que Génie. *Voyez* Génie.

GENNAIDES, *Gennaides*, Γενναΐδες, (*a*) déesses d'un peuple d'Ionie. *Voyez* Génétyllides.

GENNÉUS, *Gennæus*, (*b*) Γενναιος, fut pere d'Apollonius ce grand ennemi des Juifs.

GÉNOBON, *Genobon*, (*c*) roi des Francs. Ce Prince, par ses soumissions, obtint la paix de l'empereur Dioclétien, & se tint heureux d'être maintenu dans la possession de ses États.

GENRE DE STYLE, (*d*) terme de Littérature. Chaque Genre d'écrire a son style proppre en prose & en vers. On sçait assez que le style de l'histoire n'est point celui d'une oraison funebre; qu'une dépêche d'Ambassadeur ne doit point être écrite comme un sermon; que la comédie ne doit point se servir des tours hardis de l'ode, des expressions pathétiques de la tragédie, ni des métaphores & des comparaisons de l'épopée.

Chaque Genre a ses nuances différentes; on peut au fond les réduire à deux, le simple & le relevé. Ces deux Genres, qui en embrassent tant d'autres, ont des beautés nécessaires qui leur sont également communes ; ces beautés sont la justesse des idées, leur convenance, l'élégance, la propriété des expressions, la pureté du langage ; tout écrit, de quelque nature qu'il soit, exige ces qualités. Les différences consistent dans les idées

(*a*) Pauf. p. 2.
(*b*) Maccab. L. II. c. 12. v. 2.
(*c*) Crév. Hist. des Emp. Tom. VI, pag. 151, 152.
(*d*) Virg. Eclog. 2. v. 52. Eclog. 8. v. 41. Horat. Art. Poët. v. 95.

propres à chaque sujet, dans les figures, dans les tropes; ainsi, un personnage de comédie n'aura, ni idées sublimes, ni idées philosophiques; un berger n'aura point les idées d'un conquérant; une épître didactique ne respirera point la passion; & dans aucun de ces écrits on n'employera ni métaphores hardies, ni exclamations pathétiques, ni expressions véhémentes.

Entre le simple & le sublime il y a plusieurs nuances; & c'est l'art de les assortir qui contribue à la perfection de l'éloquence & de la poësie; c'est par cet art que Virgile s'est élevé quelquefois dans l'églogue; ce vers:

Ut vidi! ut perii! ut me malus abstulit error!

seroit aussi beau dans la bouche de Didon que dans celle d'un berger; parce qu'il est naturel, vrai & élégant, & que le sentiment qu'il renferme convient à toutes sortes d'états. Mais, ce vers:

Castaneasque nuces mea quas Amaryllis amabat.

ne conviendroit pas à un personnage héroïque, parce qu'il a pour objet une chose trop petite pour un héros.

Nous n'entendons point par *petit* ce qui est bas & grossier; car, le bas & le grossier n'est point un Genre, c'est un défaut.

Ces deux exemples font voir évidemment dans quel cas on doit se permettre le mêlange des styles, & quand on doit se le défendre. La tragédie peut s'abaisser, elle le doit même; la simplicité releve souvent la grandeur, selon le précepte d'Horace:

Et tragicus plerumque dolet sermone pedestri.

Ainsi ces deux beaux vers de Titus, si naturels & si tendres:

Depuis cinq ans entiers chaque jours je la vois,
Et crois toujours la voir pour la première fois.

ne seroient point du tout déplacés dans le haut comique.

Mais, ce vers d'Antiochus:

Dans l'orient désert quel devint mon ennui!

ne pourroit convenir à un amant dans une comédie, parce que cette belle expression *dans l'orient désert*, est d'un Genre trop relevé pour la simplicité des brodequins.

Le défaut le plus condamnable & le plus ordinaire dans le mêlange des styles, est celui de défigurer les sujets les plus sérieux, en croyant les égayer par les plaisanteries de la conversation familière. Un Auteur, qui a écrit sur la physique, & qui prétend qu'il y a eu un Hercule physicien, ajoûte qu'on ne pouvoit résister à une philosophie de cette force. Un autre, qui a donné un petit livre

[lequel il suppose être physique & moral] contre l'utilité de l'inoculation, dit *que si on met en usage la petite vérole artificielle, la mort sera bien attrapée.*

Ce défaut vient d'une affectation ridicule ; il en est un autre qui n'est que l'effet de la négligence, c'est de mêler au style simple & noble qu'exige l'histoire, ces termes populaires, ces expressions triviales que la bienséance réprouve. On trouve trop souvent dans Mezeray, & même dans Daniël, qui ayant vécu long-tems après lui, devroit être plus correct : *Qu'un Général sur ces entrefaites se mit aux trousses de l'ennemi, qu'il suivit sa pointe, qu'il le battit à plate couture.* On ne voit point de pareilles bassesses de style dans Tite-Live, dans Tacite, dans Guichardin, dans Clarendon.

Remarquons ici qu'un Auteur, qui s'est fait un Genre de style, peut rarement le changer quand il change d'objet. La Fontaine dans ses opéra emploie ce même Genre, qui lui est si naturel dans ses contes & dans ses fables. Benserade mit, dans sa traduction des métamorphoses d'Ovide, le Genre de plaisanterie qui l'avoit fait réussir à la Cour dans des madrigaux. La perfection consisteroit à sçavoir assortir toujours son style à la matière qu'on traite ; mais, qui peut être le maître de son habitude, & plier à son gré son génie ?

GENRE, *Genus*, terme de Rhétorique ; c'est le nom que les Rhéteurs donnent aux classes générales, auxquelles on peut rapporter toutes les différentes espèces de discours ; ils distinguent trois Genres, le démonstratif, le délibératif, & le judiciaire.

Le Genre démonstratif a pour objet la louange ou le blâme, ou les sujets purement oratoires ; il renferme les panégyriques, les discours académiques, &c. le Genre délibératif comprend la persuasion & la dissuasion. Il a lieu dans les causes qui regardent les affaires publiques, comme les philippiques de Démosthène, &c. Le Genre judiciaire roule sur l'accusation, ou la demande & la défense. *Voyez* Démonstratif, Délibératif & Judiciaire.

GENS & FAMILIA. Notre langue n'a point de termes différens pour exprimer ce que les Romains appelloient *Gens* & *Familia*. *Gens* comprenoit toutes les branches, & *Familia* ne comprenoit qu'une seule branche, une seule maison. Nous sommes forcés de donner à notre mot *famille*, toute l'extension qu'ils donnoient à *Gens*. Il suffit d'en avertir.

GENS DE LETTRES, *Litterati*, terme qui répond précisément à celui de Grammairiens chez les Grecs & les Romains.

On entendoit par Grammairien chez ces deux peuples, non seulement un homme versé

dans la Grammaire proprement dite, qui eſt la baſe de toutes les connoiſſances, mais un homme qui n'étoit pas étranger dans la Géometrie, dans la Philoſophie, dans l'Hiſtoire générale & particulière; qui ſurtout faiſoit ſon étude de la Poëſie & de l'Éloquence; c'eſt ce que ſont nos Gens de Lettres d'aujourd'hui. On ne donne point ce nom à un homme qui avec peu de connoiſſances ne cultive qu'un ſeul genre. Celui, qui n'ayant lu que des romans ne fera que des romans; celui, qui ſans aucune littérature aura compoſé au hazard quelques pièces de théatre, qui dépourvu de ſcience aura fait quelques ſermons, ne ſera pas compté parmi les Gens de Lettres. Ce titre a de nos jours encore plus d'étendue que le mot *Grammairien* n'en avoit chez les Grecs & chez les Latins. Les Grecs ſe contentoient de leur langue; les Romains n'apprenoient que le Grec; aujourd'hui l'homme de Lettres ajoûte ſouvent à l'étude du Grec & du Latin, celle de l'Italien, de l'Eſpagnol & ſurtout de l'Anglois. La carrière de l'Hiſtoire eſt cent fois plus immenſe qu'elle ne l'étoit pour les Anciens; & l'Hiſtoire naturelle s'eſt accrue à proportion de celle des peuples. On n'exige pas qu'un homme de Lettres approfondiſſe toutes ces matières; la ſcience univerſelle n'eſt plus à la portée de l'homme; mais, les véritables Gens de Lettres ſe mettent en état de porter leurs pas dans ces différens terreins, s'ils ne peuvent les cultiver tous.

Autrefois, dans le ſeizième ſiècle, & bien avant dans le dix-ſeptième, les Littérateurs s'occupoient beaucoup de la critique grammaticale des auteurs Grecs & Latins; & c'eſt à leurs travaux que nous devons les dictionnaires, les éditions correctes, les commentaires des chef-d'œuvres de l'Antiquité; aujourd'hui cette critique eſt moins néceſſaire, & l'eſprit philoſophique lui a ſuccédé. C'eſt cet eſprit philoſophique qui ſemble conſtituer le caractère des Gens de Lettres; & quand il ſe joint au bon goût, il forme un Littérateur accompli.

C'eſt un des grands avantages de notre ſiècle, que ce nombre d'hommes inſtruits, qui paſſent des épines des Mathématiques aux fleurs de la Poëſie, & qui jugent également bien d'un livre de métaphyſique & d'une pièce de théatre. L'eſprit du ſiècle les a rendus pour la plûpart auſſi propres pour le monde que pour le cabinet; & c'eſt en quoi ils ſont fort ſupérieurs à ceux des ſiècles précédens. Ils furent écartés de la ſociété juſqu'au tems de Balzac & de Voiture; ils en ont fait depuis une partie devenue néceſſaire. Cette raiſon approfondie & épurée, que pluſieurs ont répandue dans leurs écrits & dans leurs converſations, a

contribué beaucoup à instruire & à polir la nation. Leur critique ne s'est plus consumée sur des mots Grécs & Latins; mais appuyée d'une saine philosophie, elle a détruit tous les préjugés, dont la société étoit infectée; prédictions des astrologues, divinations des magiciens, sortileges de toute espèce, faux prodiges, faux merveilleux, usages superstitieux; elle a banni mille disputes puériles qui étoient autrefois dangereuses, & qui ne paroissent plus aujourd'hui que méprisables. Par-là les Littérateurs ont en effet servi l'État. On est quelquefois étonné que ce qui bouleversoit autrefois le monde, ne le trouble plus aujourd'hui; c'est aux véritables Gens de Lettres qu'on en est redevable.

Ils ont d'ordinaire plus d'indépendance dans l'esprit que les autres hommes; & ceux qui sont nés sans fortune, trouvent aisément dans les fondations de Louis XIV, de quoi affermir en eux cette indépendance; on ne voit point, comme autrefois, de ces épîtres dédicatoires que l'intérêt & la bassesse offroient à la vanité.

Un homme de Lettres n'est pas ce qu'on appelle *un bel esprit*; le bel esprit seul suppose moins de culture, moins d'étude, & n'exige nulle philosophie; il consiste principalement dans l'imagination brillante, dans les agrémens de la conversation, aidés d'une lecture commune. Un bel esprit peut aisément ne point mériter le titre d'*homme de Lettres*; & l'homme de Lettres peut ne point prétendre au brillant du bel esprit.

Il y a beaucoup de Gens de Lettres qui ne sont point Auteurs, & ce sont probablement les plus heureux; ils sont à l'abri des dégoûts que la profession d'Auteur entraîne quelquefois, des querelles que la rivalité fait naître, des animosités de parti, & des faux jugemens; ils sont plus unis entr'eux; ils jouissent plus de la société; ils sont juges, & les autres jugés.

GENS D'ÉPÉE. (a) Ceux qui se sont rendus grands par l'Épée, & qui ne peuvent se réduire à cette égalité populaire & civile, qui règne dans les Républiques, sont fort sujets à tomber dans le mépris, quand ils reprennent la robe, les Gens d'Epée voulant être les premiers à la ville, comme ils l'ont été à l'armée, & les Gens de robe, qui n'ont pas joué un grand rôle à l'armée, ne pouvant supporter de ne pas tenir au moins dans la ville le premier rang. Voilà pourquoi quand ces derniers tiennent dans les assemblées un homme célebre par ses victoires & par ses triomphes, qui veut s'en prévaloir, ils cherchent à le ravaler & à l'humilier; au lieu que

(a) Plut. T. I. p. 630.

quand l'homme d'Épée leur céde dans la ville le premier rang & le premier degré d'autorité & de puissance, ils ne portent point d'envie à la gloire qu'il s'est acquise par les armes, & lui rendent volontiers tout ce qui lui est dû. Ce raisonnement est tout entier de Plutarque.

GENTIL, *Gentilis*, *Ethnicus*, payen, qui adore les idoles.

Les Hébreux appelloient *Gentes*, c'est-à-dire, nations, tous les autres peuples de la terre, tout ce qui n'étoit pas Israëlite ou Hébreu. Il y en a qui disent que les Gentils ont été appellés de ce nom, par opposition aux Juifs & aux Chrétiens, qui ont une loi positive, qu'ils suivent dans leur religion; au lieu que les Gentils n'ont que la loi naturelle, & celle qu'ils s'imposent librement à eux-mêmes; *Gentiles quia sunt & geniti fuerunt.*

Les Juifs se servoient du mot de Gentil dans le sens que les Chrétiens emploient celui d'infidele. Saint Paul est appellé *le docteur & l'apôtre des Gentils*; c'est ainsi qu'il s'appelle lui-même. *Tant que je serai l'Apôtre des Gentils, je travaillerai à rendre illustre mon ministère.*

La vocation des Gentils à la foi a été prédite dans l'Ancien Testament, comme elle s'est accomplie dans le Nouveau.

Dans le droit & dans l'histoire Romaine, le nom de Gentil, *Gentilis*, signifie quelquefois ceux que les Romains appelloient *barbares*, soit qu'ils fussent leurs alliés ou non. Dans Ammien Marcellin, dans Ausone, & dans la Notice de l'Empire, il est parlé des Gentils dans le sens qui vient d'être expliqué.

Les Romains ont aussi appellé Gentils, les étrangers qui n'étoient pas sujets de l'Empire, comme on le voit dans le code Théodosien, au traité *de nuptiis Gentilium*, où *Gentiles* est opposé à *provinciales*, c'est-à-dire, aux habitans des provinces de l'Empire.

Ce mot ne s'est introduit dans le Latin & dans le Grec, où il est aussi en usage, que depuis l'établissement du Christianisme, & il est pris de l'Écriture.

Chez les Hébreux, on appelloit les Gentils du nom général de *Goiim*, qui signifie les nations qui n'ont reçu ni la foi ni la loi du Seigneur. Tout ce qui n'est point Juif ni circoncis, est compris sous le nom de *Goiim*. La porte de la vie & de la justification n'étoit ouverte aux nations, que par la foi & par la profession de la religion des Juifs, avant J. C. Ils appelloient prosélytes, ceux qui se convertissoient & qui embrassoient le Judaïsme. Depuis la prédication de l'Evangile, la vraie religion n'est point bornée à une seule nation, & à un seul païs, comme autrefois. Dieu, qui avoit promis par ses Prophetes d'appeller les Gentils à la foi, a exécuté ses promesses avec une surabondan-

ce de graces ; en sorte que l'Église chrétienne n'est presque composée que de Gentils convertis ; & les Juifs, trop fiers de leurs prérogatives, ont été pour la plûpart abandonnés à leur sens réprouvé, & ont méconnu Jesus-Christ leur Messie & leur Libérateur, après lequel ils soupiroient depuis tant de siècles.

Dans S. Paul ordinairement les Gentils sont compris sous le nom de Grecs. *Judæus* & *Græcus* marquent les Juifs & les Gentils. S. Luc dans les actes, s'exprime de même.

GENTILIANUS, *Gentilianus*, surnommé Amélius, philosophe, disciple de Plotin, étoit de Toscane. L'amour de la Philosophie le porta, comme beaucoup d'autres, à fréquenter l'auditoire de Plotin, & à s'attacher à ce philosophe. Il commença à l'écouter dès la troisième année du séjour de Plotin à Rome, & demeura avec lui jusqu'à la première année de l'empire de Claude, c'est-à-dire, 24 ans. Gentilianus sortoit auparavant de l'école de Lysimaque. Porphyre, qui rapporte ces faits dans la vie de Plotin, ajoûte, parlant toujours de Gentilianus : « C'étoit le » plus laborieux de tous ceux » qui étudioient en même tems » que lui. Il avoit écrit, ras» semblé, & sçavoit presque » par cœur tous les ouvrages » de Numénius. Il composa cent » volumes de ce qu'il avoit oui » dire à Plotin dans ses confé» rences ; & il laissa ces remar» ques à Justin Hésychius d'A» pamée, son fils adoptif. »

Porphyre partit de Grece pour Rome, la dixième année de l'empire de Gallien. Il trouva à Rome Gentilianus, qui étoit déjà depuis 18 ans auditeur de Plotin, & il se lia avec lui. Gentilianus composa jusqu'à 40 livres pour réfuter celui de Zostrien. Comme les Grecs prétendoient que Plotin s'étoit approprié les sentimens de Numénius, le même Gentilianus fit un livre pour montrer la différence des dogmes de ces deux philosophes, Plotin & Numénius. Il dédia ce livre à Porphyre, qui a rapporté dans la vie de Plotin la lettre par laquelle l'Auteur lui adressa cet ouvrage.

Longin avoit fait un livre qui avoit pour titre, *de la Fin*, contre Plotin & Gentilianus. On en trouve un fragment dans la vie de Plotin citée ci-dessus, dans lequel on lit entr'autres choses : « Plotin & Gentilia» nus Amélius ont rempli leurs » écrits d'un grand nombre de » questions, qu'ils ont traitées » avec exactitude, & d'une fa» çon qui leur est singulière. » Plotin a expliqué les princi» pes de Pythagore & de Pla» ton plus clairement que ceux » qui l'ont précédé. . . . Amé» lius a cherché à marcher sur » ses traces ; mais, il est beau» coup plus prolixe dans ses » explications ; de sorte que » ce sont des styles différens....

» Et plus bas : Nous avons, » dit encore Longin, examiné » plusieurs dogmes de ces Philosophes dans la lettre à Amélius, qui est aussi grande » qu'un livre. Nous y répondons à une lettre qu'il nous » avoit envoyée de Rome, & » qui avoit pour titre : *De la* » *façon de philosopher de Plotin.* » Pour nous, nous nous sommes contentés de donner pour » titre à notre ouvrage : *Epître à Amélius.* » Porphyre, dans la vie de Plotin, fait quelques réflexions sur ce fragment de Longin. On peut les voir dans cette vie, traduite en François par M. Pouilly de Burigny, à la suite du traité de l'abstinence des viandes, traduit par le même du Grec de Porphyre.

GENTILIS, *Gentilis*, nom d'un Cheval du Cirque. *Voyez* Chevaux du Cirque.

GENTIUS, *Gentius*, (*a*) fils de Pleuratus & d'Eurydice, succéda à son pere au royaume d'Illyrie. Il avoit deux freres, Plator né du même pere & de la même mere que lui, & Caravantius qui n'étoit que son frere utérin. Il laissa vivre ce dernier, que le défaut de sa naissance lui rendoit moins redoutable; mais, pour s'assurer la possession du trône, il fit mourir Plator & deux hommes braves & entreprenans qui lui étoient attachés, nommés Etritus & Epicadus. On croit que ce qui aigrit sa jalousie, c'est qu'Honunus, prince des Dardaniens, avoit promis sa fille Etuta à Plator; car, il soupçonna que son frere avoit dessein de se fortifier contre lui du secours de cette nation. Le mariage, qu'il contracta avec cette Princesse après le meurtre de Plator, rendit le fait encore plus vraisemblable. Délivré de la crainte d'un frere qu'il avoit regardé comme son rival, il traita ses sujets avec plus de rigueur que jamais; & sa violence naturelle étoit allumée par les vapeurs du vin, qu'il prenoit avec une intempérance sans pareille.

L'an de Rome 572, & 180 avant Jesus-Christ, le préteur L. Duronius, à son retour d'Illyrie, après avoir exposé dans le Sénat ce qu'il avoit fait dans sa province, assura que le roi Gentius étoit l'auteur de tous les brigandages qui s'exerçoient par mer; que tous les vaisseaux qui avoient pillé les côtes de la mer supérieure, lui appartenoient; qu'il avoit envoyé des Ambassadeurs à ce Prince pour se plaindre de ces hostilités, mais qu'ils n'avoient pas pu parvenir jusqu'à lui. D'un autre côté, Gentius avoit envoyé les siens à Rome, pour représenter au Sénat que pré-

(*a*) Plut. T. I. p. 259. *& seq.* Vell. Paterc. L. I. c. 9. Tit. Liv. L. XL. c. 42. L. XLII. c. 26. L. XLIII. c. 9. L. XLIV. c. 23, 27. *& seq.* L. XLV. c. 43. Roll. Hist. Anc. T. V. p. 12, 14, 55. *& suiv.* Hist. Rom. Tom. IV. p. 452, 453, 522, 583. *& suiv.*

tisément dans le tems que les ambassadeurs de Rome étoient venus à sa cour, pour lui faire leurs remontrances, il étoit dangereusement malade à l'extrêmité de son royaume; qu'il prioit le Sénat de ne pas ajoûter foi à de fausses accusations, que ses ennemis avoient imaginées pour lui nuire. Cependant, L. Duronius ajoûtoit à ce qu'il avoit dit que plusieurs citoyens, tant Romains, que Latins, avoient été maltraités dans ses États, & qu'on disoit qu'il retenoit à Corcyre plusieurs Romains prisonniers. Le Sénat ordonna qu'ils seroient tous ramenés à Rome, & que le préteur C. Claudius prendroit connoissance de toute cette affaire, avant qu'on rendît réponse à Gentius & à ses ambassadeurs.

Cependant Persée, roi de Macédoine, voyant que les Romains étoient entrés dans ses États, & qu'il lui faudroit bientôt décider de sa fortune, se détermina enfin à donner de l'argent à Gentius roi d'Illyrie, pour l'engager à faire avec lui un traité d'union, qu'il avoit ébauché dès le commencement, mais que son avarice lui avoit fait abandonner, lorsque le péril étoit encore éloigné. Il lui fit donc offrir trois cens talens par Hippias son ambassadeur; & ce Prince ayant accepté le parti, à condition qu'on se donneroit réciproquement des ôtages, Persée lui envoya Pantauchus l'un de ses plus intimes confidens, pour terminer cette affaire. Pantauchus rencontra Gentius à Médéon dans la terre de Labéatis, y reçut son serment & ses ôtages. Le roi d'Illyrie de son côté envoya en Macédoine un ambassadeur nommé Olympion, pour prendre les ôtages & le serment de Persée; & quelques autres avec lui, pour recevoir l'argent & le lui apporter; & d'autres encore, par le conseil de Pantauchus, pour aller avec les Macédoniens, dans l'isle de Rhodes. Car, on lui faisoit entendre que l'autorité des deux Rois pouvoit engager les Rhodiens à se déclarer avec eux contre les Romains; qu'avec le secours de cette République qui étoit alors la maîtresse de la mer, ils seroient en état d'ôter aux Romains toute espérance de réussir, tant par mer que par terre. Gentius nomma pour cette commission, Parménion & Morcus, & les chargea de partir pour Rhodes, dès que Persée auroit donné son serment, & livré ses ôtages & son argent.

Les députés d'Illyrie étant sur le point d'arriver, Persée partit des bords de l'Énipée où il étoit campé, & vint au devant d'eux jusqu'à Dium avec toute sa cavalerie. Ce fut-là qu'on mit le sceau au traité dont on étoit convenu, au milieu de cette partie de ses forces, que Persée voulut en rendre témoin, persuadé que sa présence augmenteroit la confiance de ses

nouveaux alliés. Les ôtages furent livrés de part & d'autre à la vue de tout le monde. Ce fut de-là que le Roi envoya à Pella ceux à qui on devoit livrer les sommes promises, & qu'il fit partir ceux des Macédoniens à qui il ordonnoit d'aller s'embarquer à Thessalonique avec les Illyriens, que Gentius avoit chargés de les suivre à Rhodes. Ils y trouverent Métrodore, qui étoit récemment arrivé de Rhodes, & qui appuyé de l'autorité de Dinon & de Polyarate, les deux plus puissans de cette république, assuroit que les Rhodiens étoient prêts à entrer dans la ligue contre les Romains. Car c'étoit lui qu'ils avoient mis à la tête de l'ambassade qu'ils avoient nommée pour conclure une alliance avec les Illyriens.

Pendant ce tems-là, Persée ayant fait compter à Pella trois cens talens à ceux que Gentius avoit envoyés pour les recevoir, souffrit qu'ils missent leur cachet sur les sacs, après en avoir tiré dix talens, qu'il fit porter à Pantauchus, avec ordre de les donner au Roi d'avance. Mais, en même tems, il commanda à ceux des siens qui portoient le reste de la somme ainsi cachetée du sceau d'Illyrie, de marcher à petites journées, de s'arrêter sur les confins de la Macédoine, quand ils y seroient, & d'y attendre de nouveaux ordres. Quoique Gentius n'eût touché qu'une petite partie de l'argent qu'on lui avoit promis, cependant, comme Pantauchus lui faisoit sans cesse de nouvelles instances, pour l'engager dans quelques hostilités contre les Romains, il fit emprisonner M. Perpenna & L. Pétillius, qui étoient alors venus vers lui en qualité d'Ambassadeurs. Persée n'eut pas plutôt appris ce fait, que se persuadant que Gentius s'étoit mis dans une nécessité indispensable de faire la guerre aux Romains, il envoya ordre aux porteurs de l'argent de revenir sur leurs pas.

Gentius, contraint de faire la guerre contre les Romains, rassembla à Lissus toutes ses troupes, qui montoient à quinze mille hommes. De-là il envoya son frere avec mille hommes de pied & cinquante cavaliers dans le païs des Caviens, pour soumettre cette nation par la crainte ou par la force, & marcha lui-même avec le reste de l'armée vers la ville de Bassanie, à cinq milles de Lissus. Les habitans étoient alliés des Romains; ainsi, malgré les tentatives qu'il avoit faites pour les porter à lui ouvrir leurs portes, ils aimerent mieux souffrir un siege que de se rendre. Cependant, le préteur L. Anicius, ayant appris à Apollonie ce qui se passoit dans l'Illyrie, se hâta de marcher vers Bassanie pour en faire lever le siege. Gentius n'eut pas le courage de le continuer à la vue de l'armée Prétorienne; mais, décampant sur le champ, il mar-

cha vers Scodra avec tant de précipitation, qu'il laissa la moitié de son armée derrière lui; en sorte que la plus grande partie de ses troupes, qui pouvoient arrêter les Romains, si elles eussent eu à leur tête un chef plus résolu, se rendirent à eux dès qu'elles s'apperçurent qu'il les avoit abandonnées.

Toutes les autres villes du païs suivirent leur exemple, portées à prendre un parti auquel elles inclinoient déjà, par la justice & la clémence dont le Préteur usoit à l'égard de tous les habitans. L. Anicius marcha ensuite vers Scodra, où devoit être le fort de la guerre, non seulement parce que Gentius s'y étoit enfermé comme dans la forteresse de tout son royaume, mais encore parce que cette place étoit la mieux fortifiée de toute la province des Labéates, & celle dont l'abord étoit le plus difficile. Quoique Scodra fût défendue par sa situation naturelle, par toute la nation Illyrienne, & par le roi Gentius en personne; cependant, le Préteur, animé par ses premiers succès, crut qu'il devoit profiter de la terreur des ennemis; & comptant que la fortune continueroit à le favoriser, il s'approcha des murailles avec son armée rangée en bataille. Il est certain que si Gentius avoit tenu les portes de la ville fermées, & disposé des gens armés sur les murs & sur les tours, il eût obligé les Romains à se retirer, sans pousser trop loin une entreprise trop difficile. Mais, étant sorti de la ville pour aller au devant d'eux, il leur livra un combat avec assez de courage, mais il ne le soutint pas avec assez de fermeté; car, ses gens plierent bientôt, & la fuite les ayant emportés du côté de la ville; il en fut tué plus de deux cens sous les portes mêmes, où ils s'empressoient de passer; ce qui jetta une si grande terreur parmi les habitans, que le Roi envoya sur le champ Teuticus & Bellus, les deux plus considérables de sa cour, au Préteur, pour lui demander une treve de quelques jours, pendant lesquels il pût délibérer sur le parti qu'il avoit à prendre dans les conjonctures où il se trouvoit. L. Anicius lui donna trois jours; & pendant que l'armée Romaine se tenoit à cinq cens pas de la ville, Gentius prit un vaisseau, & remontant le fleuve Barbana, se rendit dans le lac de Labéatis, sous prétexte d'y délibérer en secret, mais dans le fond pour attendre les troupes nombreuses qu'il se flattoit que lui ameneroit son frere Caravantius, du païs où il l'avoit envoyé chercher des secours. Mais, destitué de cette vaine espérance, il descendit dès le troisième jour sur le même fleuve; & de retour à Scodra, il envoya demander au Préteur la permission de le venir trouver dans son camp; ce qu'il obtint.

Il commença par condamner sa témérité ou plutôt sa folie ; & enfin, employant pour en obtenir le pardon, les prieres & même les larmes, il se jetta aux pieds du Préteur, & se remit entièrement à sa discrétion. D'abord L. Anicius l'exhorta à prendre courage, & l'ayant même invité à manger avec lui, le renvoya dans la ville. Mais, après qu'il lui eut fait à table tout l'honneur qu'il pouvoit espérer, il le mit sous la garde de C. Cassius tribun des soldats. Tel est l'état auquel un Roi se vit réduit pour dix talens qu'il avoit reçus d'un autre Roi, somme à peine suffisante pour payer une troupe de Gladiateurs d'un spectacle qu'elle a donné au peuple. Lorsque L. Anicius reçut l'honneur du triomphe, Gentius fut conduit devant le char du vainqueur, avec sa femme, ses enfans, Caravantius son frere, & plusieurs des premiers de la nation. Cette guerre fut terminée en moins de trente jours, & c'est la seule dont on ait appris à Rome la fin, avant que d'en avoir sçu le commencement.

GÉNUA. *Voyez* Genes.

GENUA URBANORUM, nom d'une ville, appellée aussi Urso. *Voyez* ce mot.

GENUATES, *Genuates*, autrement les Génois. *Voyez* Genes.

GÉNUBATH, *Genubath*, Γανηβὰθ, (a) fils d'Adad & d'une sœur de la reine Taphnès, femme de Pharaon. Cette Reine nourrit Génubath dans la maison de Pharaon. Il fut aussi élevé dans le palais du Roi avec ses propres enfans.

GÉNUCIUS, *Genucius*, Γενύκιος, nom d'une famille Romaine, qui a eu les surnoms d'Augurinus, Aventinus & Clepsina. Elle a eu divers Consuls, que l'on peut voir dans les fastes Consulaires.

GÉNUCIUS [T.], *T. Genucius*, T. Γενύκιος, (b) tribun du peuple, l'an de Rome 278, & 474 avant Jesus-Christ. Ce tribun & son collegue Q. Considius, Auteur de la loi agraire, appellerent T. Ménénius en jugement, & le firent condamner, malgré tous les efforts des Sénateurs.

GÉNUCIUS, *Genucius*, (c) Γενύκιος, homme hardi & d'une éloquence assez vive, étoit tribun du peuple l'an de Rome 280, & 472 avant Jesus-Christ. Comme les deux Consuls de cette année, L. Furius & A. Manlius, s'étoient fortement opposés à l'établissement de la loi agraire, ils ne furent pas plutôt sortis de charge, que Génucius les accusa devant le peuple. Les Sénateurs, de leur côté, renonçant aux délibérations publiques, commencerent à tenir des assemblées secretes, où

(a) Reg. L. III. c. 11. v. 19, 20.
(b) Tit. Liv. L. II. c. 52.
(c) Tit. Liv. L. II. c. 54. Roll. Hist. Rom. T. I. p. 336. & suiv.

ils n'admettoient qu'un petit nombre de personnes. Là, convenant entr'eux qu'il falloit, à quelque prix que ce fût, delivrer les accusés du danger qui les menaçoit, les voies les plus violentes étoient celles qu'ils goûtoient le plus, & il s'en trouvoit parmi eux qui s'offroient à entreprendre les coups les plus hardis.

Le jour du jugement étant donc arrivé, & le peuple s'étant rendu dans la place, fort attentif à la sentence qu'on alloit prononcer, fut étonné d'abord de ce que le tribun ne paroissoit point. Ensuite, un plus long retardement lui fit naître des soupçons. Il s'imagina que les premiers du Sénat l'avoient sollicité, & qu'il avoit eu la foiblesse de trahir, à leur considération, la cause publique dont il s'étoit chargé. Mais, un moment après, quelques particuliers, voisins de Génucius, vinrent annoncer qu'on l'avoit trouvé mort dans sa maison. Cette nouvelle ne se fut pas plutôt répandue dans l'assemblée, qu'elle se dissipa, comme une armée qui vient de perdre son Général. Mais, personne ne fut plus consterné que les tribuns, à qui la mort de leur collegue faisoit comprendre combien peu ils devoient compter sur la protection des loix sacrées. Pour les Sénateurs, ils s'abandonnerent à une joie immodérée, & bien loin de se repentir de cet attentat, ceux mêmes qui n'y avoient point trempé, en vouloient partager la gloire, & publioient hautement, que c'étoit ainsi qu'il falloit s'y prendre pour dompter & abattre la puissance des Tribuns.

GÉNUCIUS [T.], *T. Genucius*, T. Γενύκιος, (a) fut créé Décemvir, l'an de Rome 302, & 450 avant Jesus-Christ, pour entrer en charge l'année suivante.

GÉNUCIUS [M.], *M. Genucius*, M. Γενύκιος, (b) fut élevé au Consulat avec C. Curtius, l'an de Rome 310, & 442 avant Jesus-Christ. Cette année fut également agitée de troubles domestiques & de guerres étrangères.

GÉNUCIUS [Cn.] (c) *Cn. Genucius*, Κν. Γενύκιος, fut choisi tribun militaire, l'an de Rome 356, & 396 avant Jesus-Christ. Il obtint la même charge trois ans apres; & étant parti pour aller faire la guerre aux Falisques & aux Capénates, il tomba dans une ambuscade, pour avoir suivi les mouvemens impétueux de son courage, plutôt que les conseils modérés de la prudence. Mais, en combattant vaillamment à la tête des siens, il expia sa témérité par une mort honorable.

GÉNUCIUS [L.], *L. Genucius*, Λ. Γενύκιος, (d) fut élevé au consulat, avec Q. Servilius

(a) Tit. Liv. L. III. c. 33.
(b) Tit. Liv. L. IV. c. 1.
(c) Tit. Liv. L. V. c. 13, 18.
(d) Tit. Liv. L. VII. c. 1, 4, 6. Roll. Hist. Rom. T. II. p. 142. *& suiv.*

Ahala, l'an de Rome 390, & 362 avant Jesus-Christ. Il y fut élevé de nouveau trois ans après, & eut encore le même Collegue. Le sort le chargea de la conduite de l'armée qu'on envoya contre les Herniques. C'étoit le premier Consul plébéïen qui eût eu une guerre à conduire. C'est pourquoi, la République en attendoit l'évènement avec inquiétude, parce qu'on ne manqueroit pas de juger par ce premier succès, si l'on avoit eu raison ou non d'admettre les plébéïens au Consulat. L. Génucius donna malheureusement dans une embuscade, où il fut tué, & l'armée mise en déroute. Quand la nouvelle en fut arrivée à Rome, les Sénateurs, moins affligés du danger public, que triomphans du malheureux succès d'un consul Plébéïen, firent entendre de tous côtés milles reproches, disant aux Plébéïens avec insulte, qu'ils changeassent à leur gré les anciens usages, qu'ils créassent des Consuls du peuple, qu'ils troublassent l'ordre des Auspices & des cérémonies sacrées.

GÉNUCIUS [Cn.], *Cn. Genucius*, Κν. Γενύκιος, (*a*) fut élevé au consulat, avec L. Émilius Mamercinus, l'an de Rome 392, & 360 avant J. C.

GÉNUCIUS [L.], *L. Genucius*, Λ. Γενύκιος, (*b*) tribun du peuple, l'an de Rome 415, & 339 avant Jesus-Christ, fit porter une loi qui défendoit de prêter à intérêt.

GÉNUCIUS [L.], *L. Genucius*, Λ. Γενύκιος, (*c*) fut créé Consul avec Serv. Cornélius, l'an de Rome 450, & 302 avant J. C. Cette année, la République n'eut presque point de guerre à soutenir au dehors.

GÉNUCIUS [C.], *C. Genucius*, Γ. Γενύκιος, (*d*) fut créé Augure l'an de Rome 452, & 300 avant Jesus-Christ.

GÉNUCIUS [L.], *L. Genucius*, Λ. Γενύκιος, (*e*) fut député avec P. Pœtélius & P. Popilius vers le roi Syphax, l'an de Rome 542, & 210 avant Jesus-Christ. Ils furent chargés de lui porter pour présent une robe à la Romaine, une tunique de pourpre, une chaise curule, & une coupe d'or pesant cinq livres. Ils avoient ordre, par la même occasion, de rendre visite aux autres petits rois d'Afrique, & de leur offrir de la part du Sénat des robes prétextes, & des coupes d'or du poids de trois livres.

GÉNUCIUS [M.], *M. Genucius*, Μ. Γενύκιος, (*f*) tribun militaire de la seconde légion, fut tué dans un combat contre les Boïens, l'an 193 avant J. C.

GÉNUCIUS, *Genucius*, (*g*) Γενύκιος, Tribun du peuple, fut maltraité en paroles seulement

(*a*) Tit. Liv. L. VII. c. 3.
(*b*) Tit. Liv. L. VII. c. 42.
(*c*) Tit. Liv. L. X. c. 1.
(*d*) Tit. Liv. L. X. c. 9.
(*e*) Tit. Liv. L. XXVII. c. 4.
(*f*) Tit. Liv. L. XXXV. c. 5.
(*g*) Plut. T. I. p. 836.

par les Falisques. Pour le venger, on déclara la guerre à ce peuple.

GENUCLA, *Genucla*, (*a*) Γένουκλα, ville des Getes sur l'Ister, ou, ce qui est la même chose, sur le bas Danube, selon Dion Cassius.

GÉNUNIE, *Genunia*, (*b*) Γενουνία, païs de la grande Bretagne, dont les habitans étoient soumis aux Romains, selon Pausanias. Le traducteur Latin ne nomme point ce païs, mais les habitans qu'il appelle *Genunii*. M. l'abbé Gédoyn, dans sa traduction Françoise de notre auteur Grec, dit : » Il réduisit » aussi les Brigantes, peuples » de l'isle Britanique, qui fai» soient continuellement la » guerre aux Vénuviens, au» tre peuple de la même isle, » mais soumis à la domination » des Romains. « Sur quoi il fait cette remarque : » Ptolé» mée, dans sa Géographie, » *Liv. II*, parle des Brigantes, » comme d'un peuple des isles » Britanniques, dont les Vénu» viens faisoient partie. C'est » donc *Vénuviens* qu'il faut lire » dans le texte avec Kuhnius.« M. l'abbé Gedoyn, en lisant avec un peu plus d'attention qu'il n'a fait, le texte Grec de Pausanias, se seroit facilement apperçu qu'il n'y étoit point fait mention du peuple qu'il y suppose, mais seulement du païs de Génunie.

GÉNUS, *Genus*, (*c*) épousa Généa sa sœur. Ils étoient nés, selon Sanchoniathon, de Protogone & d'Æon, que cet Auteur Phénicien nons donne pour les premiers parens du genre humain. Génus & Généa habiterent dans la Phénicie. Une grande sécheresse étant survenue, ils tendirent les mains vers le soleil, qu'ils regarderent comme le seul Dieu & le maître des cieux, & lui donnerent le nom de *Beelzemen*, lequel en Phénicien signifie Seigneur des cieux. Génus, dans la suite, engendra plusieurs fils, qui furent nommés *Phos*, *Pur*, *Phlox*, c'est-à-dire, *lumière, feu & flamme;* ce furent eux qui en frottant deux pièces de bois l'une contre l'autre, trouverent l'usage du feu. Leurs enfans qui furent d'une grandeur démesurée, donnerent leurs noms aux montagnes qu'ils possédoient ; de-là les noms du mont Cassius, du Liban & Antiliban, du Brathys, &c.

GÉNUSUS, *Genusus*, (*d*) fleuve de Macédoine, qui avoit sa source aux montagnes de la Pélagonie, & couloit presque à égale distance de l'Apsus & de l'Aous, jusqu'à la mer Adriatique où il avoit son embouchure vers les frontières des Taulantiens. César dit, à l'occasion de son voyage depuis l'Apsus jusqu'à Apollonie : » Lorsqu'on fut arrivé au Gé-

(*a*) Dio. Cass. p. 463.
(*b*) Pauf. p. 526.
(*c*) Myth. par M. l'Abb. Ban. Tom. I. p. 156, 157.
(*d*) Cæs. de Bell. Civil. L. III. pag. 648, 649. Tit. Liv. L. XLIV. c. 30.

» nusus dont les bords étoient » embarrassés. « Et quelques lignes plus bas : » César ayant » fait passer le Génusus à son » armée, reprit son ancien » camp vis-à-vis d'Asparagium. «

Lucain dit :

Prima duces vidit junctis concurrere castris

Tellus quam volucer Genusus, quam mollior Apsus

Circumeunt ripis.

Le P. Briet prétend que le nom moderne est l'Arzenza.

GÉNUSUUS, *Genusuus*, fleuve que d'autres nomment Génusus. *Voyez* Génusus.

GÉODÉSIE, *Geodæsia*, Γεωδαισία ; c'est proprement cette partie de la géométrie pratique qui enseigne à diviser & à partager les terres & les champs entre plusieurs propriétaires.

Ce mot vient de deux mots Grecs, γῆ, *terra*, terre, & δαίω, *divido*, je divise.

Ainsi, la Géodésie est proprement l'art de diviser une figure quelconque en un certain nombre de parties. Or, cette opération est toujours possible, ou exactement, ou au-moins par approximation. Si la figure est rectiligne, on la divisera d'abord en triangles, qui auront un sommet commun pris où l'on voudra, soit au-dedans de la figure, soit sur la circonférence. On calculera par les méthodes connues l'aire de chacun de ces triangles, & par conséquent, on aura la valeur de chaque partie de la surface, & on connoîtra par-là de quelle manière il faut diviser la figure; toute la difficulté se réduira dans tous les cas à diviser un triangle en raison donnée.

Ceux, qui désireront d'avoir des exemples de cette méthode, n'auront qu'à lire le traité de géométrie sur le terrein, de M. le Clerc, imprimé à la suite de sa géométrie pratique, ou pratique de la Géométrie sur le papier & sur le terrein, par le même Auteur. Ils trouveront dans le chap. V de ce traité de Géométrie, des pratiques abrégées pour diviser dans plusieurs cas les figures données en différentes parties. Ce chap. V a pour titre, *Divisions des plans*; le chapitre IV qui le précede, & qui mérite aussi d'être lu, a pour objet la réduction ou transfiguration des plans, & l'Auteur y enseigne principalement à changer en triangle une figure donnée ; ce qu'il exécute pour l'ordinaire fort simplement, au moyen de cette proposition, que deux triangles de même base, & entre mêmes paralleles, sont égaux. Un coup d'œil jetté sur les propositiens de chap. IV en apprendra plus que tout ce que l'on en pourroit dire ici. Cette réduction ou changement des figures en triangles est fort utile à l'Auteur, dans le chap. V dont il s'agit principalement ici, pour la division des figures ; & il y fait aussi un grand

usage de l'égalité des triangles de même base entre mêmes paralleles. Le chap. VI a aussi rapport à la matière dont nous traitons ; il a pour titre, *Comment on peut assembler les plans, les retrancher les uns des autres, & les agrandir ou les diminuer selon quelque qualité proposée.* L'Auteur résout les problêmes relatifs à cet objet, avec la même élégance que ceux des deux chapitres qui précedent.

Quoique le mot *Géodésie* ait principalement l'acception que nous lui avons donnée dans cet article, de la science de partager les terres, cependant il se prend aussi assez commmunément & en général pour la science pratique de la mesure des terreins, soit quant à leur circonférence, soit quant à leur surface; mais, cette dernière science s'appelle encore plus communément arpentage.

La Géodésie, prise en ce dernier sens, le plus étendu qu'on puisse lui donner, n'est proprement autre chose que la Géométrie pratique, dont elle embrasse toutes les parties; ainsi, les opérations géométriques ou trigonométriques nécessaires pour lever une carte, soit en petit, soit en grand, seront en ce dernier sens des opérations de Géodésie, ou pourront être regardées comme telles. C'est pour cette raison que quelques Auteurs ont appellé *opérations Géodésiques*, celles qu'on fait pour trouver la longueur d'un degré terrestre du Méridien, ou, en général, d'une portion quelconque du Méridien de la terre. Ils les appellent ainsi pour les distinguer des *opérations astronomiques*, que l'on fait pour trouver l'amplitude de ce même degré.

GÉOGRAPHE, *Geographus*, terme qui se dit d'une personne versée dans la Géographie, & plus particulièremeut de ceux qui ont contribué par leurs ouvrages au progrès de cette science. Ceux, qui publient des cartes dans lesquelles il n'y a rien de nouveau, & qui ne font que copier quelquefois assez mal les ouvrages des autres, ne méritent pas le nom de Géographes; ce sont de simples éditeurs.

GÉOGRAPHIE, *Geographia*, Γεωγραφία. (a) terme composé de deux mots Grecs, γῆ *terra*, terre, & de γράφειν, *scribere*, décrire. La Géographie est donc, comme le signifie le nom même, la description de la terre.

L'on ne sçait guère à quel tems cette science peut remonter dans l'Antiquité. Il est naturel de penser que si les premiers hommes, frappés de l'éclat des astres, ont été excités à en observer les cours différens, ils n'auront pas eu moins de curiosité à connoître la terre qu'ils habitoient. Ce qu'il y a de certain, c'est que les peu-

(a) Roll. *Hist.* Anc. T. VI, p. 630. *& suiv.*

ples qui ont eu le plus de réputation, ont reconnu l'utilité de la Géographie; en effet, sans elle il n'y eût eu ni commerce étendu, ni navigation florissante; elle servit aux conquérans & aux généraux célebres, comme aux interpretes des Écrivains sacrés & profanes; elle guida toujours l'Historien & l'Orateur. Florissante avec les Arts, les Sciences & les Lettres, elle s'est trouvée toujours marcher à leurs côtés dans leurs transmigrations. Née, pour ainsi dire, en Égypte, comme les autres beaux arts, on la vit successivement occuper l'attention des Grecs, des Romains, des Arabes, & des peuples occidentaux de l'Europe.

La première Carte, dont parlent les Auteurs anciens, s'il faut les en croire sur des tems si éloignés, est celle que Sésostris, le premier & le plus grand conquérant de l'Égypte, fit exposer à son peuple, pour lui faire connoître, dit-on, les nations qu'il avoit soumises & l'étendue de son empire, dont les embouchures du Danube & de l'Indus faisoient les bornes.

L'on reconnoît encore l'antiquité de la Géographie dans les descriptions des livres de Moïse, le plus ancien des Historiens, né en Égypte, & élevé à la cour par la propre fille du Roi. Ce chef du peuple de Dieu, & son successeur Josué, ne s'en tinrent pas à des descriptions Historiques, lorsqu'ils firent le partage de la terre promise aux douze tribus de la terre d'Israël. Josephe & les plus habiles interpretes de l'Écriture, assurent qu'ils firent dresser une carte Géographique de ce païs.

La navigation contribua beaucoup aux progrès de la Géographie. Les Phéniciens, les plus habiles navigateurs de l'Antiquité, fonderent un grand nombre de colonies en Europe & en Afrique, depuis le fond de l'Archipel ou de la mer Ægée jusqu'à Gades. Ils avoient soin d'entretenir ces colonies pour conserver & même augmenter leur commerce. Le besoin que nous avons de connoître les païs où nous faisons des établissemens, doit faire croire que cette connoissance leur étoit indispensable. La nécessité a presque toujours été l'origine de la plûpart des sciences & des arts.

Il faut convenir que quelqu'antiquité que l'on puisse donner à la Géographie, elle fut long-tems à devenir une science fondée sur des principes certains. C'est dans la suite que les Grecs Asiatiques, réunissant les lumières des Astronomes Chaldéens & des Géometres d'Égypte, commencerent à former différens systêmes sur la nature & la figure de la terre. Les uns la croyoient nager dans la mer comme une balle dans un bassin d'eau; d'autres lui donnoient la figure d'une surface plate, entrecoupée d'eau; mais en Grece, des Philosophes plus conséquens jugerent qu'elle

formoit avec les eaux un corps ſphérique.

Thalès le Miléſien fut le premier qui travailla ſur ce dernier ſyſtême ; il conſtruiſit un globe, & repréſenta ſur une table d'airain la terre & la mer. Selon pluſieurs Auteurs, Anaximandre, diſciple de Thalès, eſt le premier qui ait figuré la terre ſur un globe. Hécatée, Démocrite, Eudoxe, & autres, adopterent les plans ou cartes géographiques, & en rendirent l'uſage fort commun dans la Grece.

Ariſtagore de Milet préſenta à Cléomène, roi de Sparte, une table d'airain, ſur laquelle il avoit décrit le tour de la terre avec les fleuves & les mers, pour lui exprimer la ſituation des peuples qu'il avoit à ſoumettre ſucceſſivement.

Socrate réprima l'orgueil d'Alcibiade par l'inſpection d'une carte du monde, en lui montrant que les domaines dont il étoit ſi fier, ne tenoient pas plus d'eſpace ſur cette carte qu'un point n'en pouvoit occuper.

Scylax de Caryande publia ſous le regne de Darius Hyſtaſpe, roi de Perſe, un traité de Géographie & un périple.

L'on voit dans les nuées d'Ariſtophane, un diſciple de Socrate montrant à Strepſiade une deſcription de la terre.

Ce fut ſous les Grecs que la Géographie commença à profiter des ſecours que l'Aſtronomie pouvoit lui procurer ; la protection qu'elle trouvoit dans les Princes, contribua beaucoup à ſes progrès.

Alexandre étoit toujours accompagné de deux ingénieurs, chargés de lever la carte des païs que leur Prince traverſoit. Ils prenoient exactement les diſtances des villes & des rivières de l'Aſie, depuis les portes Caſpiennes juſqu'à la mer des Indes. Ils employoient les obſervations que Néarque & Onéſicrite avoient faites à bord des vaiſſeaux qu'Alexandre leur avoit donnés pour reconnoître la mer des Indes & le golfe Perſique. Ils obſervoient les diſtances des lieux, non ſeulement par l'eſtime du chemin, mais encore par la meſure des ſtades, lorſque cela leur étoit poſſible ; & les obſervations aſtronomiques, à la vérité beaucoup moins exactes & moins nombreuſes que les nôtres, pouvoient remplir à quelques égards, quoique très-imparfaitement, les vuides que cauſoit le défaut des meſures actuelles.

Pythéas, Géographe de Marſeille, floriſſoit ſous Alexandre ; ſa paſſion pour la Géographie ne lui permit pas de s'en tenir aux obſervations faites dans ſon païs. Il parcourut l'Europe, depuis les colomnes d'Hercule juſqu'à l'embouchure du Tanaïs. Il avança par l'Océan occidental juſques ſous le cercle polaire arctique. Ayant remarqué que plus il tiroit vers le nord, plus les jours devenoient grands, il fut le premier à déſigner ces

différences de jours par climats. Strabon croyoit ces païs inhabitables, & malgré l'opinion qu'Ératosthène & Hipparque avoient du contraire, il ne put s'empêcher d'accuser Pythéas de mensonge ; mais, celui-ci fut justifié pleinement dans la suite, & sa réputation a été entièrement rétablie de nos jours par un sçavant mémoire de M. de Bougainville, membre de l'Académie des Belles Lettres.

Aristote, disciple de Platon, étoit aussi versé dans la connoissance de la Géographie. Les observations astronomiques lui servirent à déterminer la figure & la grandeur de la terre. L'on attribue à cet ancien un livre *de Mundo*, dédié à Alexandre, dans lequel on trouve une description assez exacte des parties de la terre connues de son tems; sçavoir, de l'Europe, de l'Asie, & de l'Afrique.

Thimosthène donna un traité des *Ports de mers* dont Pline nous a conservé des fragmens, de même que les observations de Séleucus Nicanor, qui succéda à la puissance d'Alexandre dans la haute Asie, jusques dans une partie de l'Inde.

Théophraste, disciple d'Aristote, ne se contenta pas de posséder des cartes Géographiques ; il ordonna par son testament, que ses ouvrages qui avoient fait ses délices pendant sa vie, & dont il avoit reconnu l'importance & l'utilité, fussent attachés au portique qu'il avoit donné ordre de construire.

A cet Athénien succéda Ératosthène, dont la réputation répondoit à l'étendue de son génie. D'après les observations qu'il avoit recueillies de plusieurs Auteurs, il corrigea le premier la carte d'Anaximandre, & en publia une nouvelle qui contenoit la surface du monde entier, à la quelle il donnoit cinq cens mille stades de circuit. Le fruit de ses recherches fut trois livres de commentaires Géographiques. Il combattoit dans le premier les erreurs reçues de son tems; le second contenoit les corrections qu'il avoit faites à l'ancienne Géographie ; & le troisième renfermoit ses nouvelles observations.

Les sciences & les arts présentent toujours des objets à perfectionner ; aussi releva-t-on des fautes dans Ératosthène, & l'on ajoûta de nouvelles corrections à celles qu'il avoit faites. Son ouvrage eut de grandes contestations à essuyer de la part de Sérapion & d'Hipparque. Ce dernier étoit, selon Pline, aussi admirable dans la critique que dans toute autre matière ; cependant, Strabon le représente d'un caractère si opiniâtre dans ses préventions, qu'il osa préférer même l'ancienne carte d'Anaxagore à celle qu'Ératosthène avoit corrigée. Ces disputes exciterent les esprits des Grecs, & leur donnerent une vive émulation, qui servit à perfectionner les principes de la Géographie.

Agatharchide le Cnidien, qui florissoit sous Ptolémée Philométor, composa un ouvrage sur le golfe Arabique; Photius nous a conservé quelques extraits de cet Auteur dans sa bibliotheque.

Environ 50 ans après, Mnésias publia une description du monde entier.

Artémidore d'Éphese donna une description de la terre en onze livres, souvent citée par Strabon, Pline & Étienne de Byzance. Marcien d'Héraclée en avoit fait un abrégé qu'on a perdu; il ne reste de cet ouvrage que le Périple de la Bithynie & de la Paphlagonie.

Cet amour pour la Géographie ne tarda pas à passer avec les arts de la Grece à Rome. Les Romains commençoient déjà à se faire connoître; ils avoient étendu leurs conquêtes hors de l'Italie, & porté leurs armes victorieuses dans l'Afrique. Scipion Émilien, jaloux du progrès des sciences dans sa patrie, autant que de l'Empire qu'elle disputoit à Carthage, donna des vaisseaux à Polybe pour reconnoître les côtes d'Afrique, d'Espagne & des Gaules. Polybe poussa jusqu'au promontoire des Hespérides [le Cap Verd], & fit de plus un voyage par terre, pour mesurer les distances de tous les lieux qu'Annibal avoit fait parcourir à son armée en traversant les Pyrénées & les Alpes.

L'on doit conclure encore que l'usage des cartes Géographiques étoit bien connu à Rome, de ce que Varron rapporte dans son livre *de re rustica*, au sujet de la rencontre qu'il fit de son beau-pere & de deux autres Romains qui considéroient l'Italie représentée sur une muraille.

Sous le consulat de Jules César & de Marc-Antoine, le Sénat conçut le dessein de faire dresser des cartes de l'Empire, plus exactes que celles qui avoient paru jusqu'alors. Zénodoxe, Théodore & Polyclete furent les trois Ingénieurs employés à cette grande entreprise.

La conquête de la Gaule par César procura des connoissances sur l'intérieur & les parties reculées de ce païs; le passage du Rhin & d'un détroit de mer par ce conquérant, donna quelques notions particulières de la Germanie & des isles Britanniques. Ce sont en général les conquêtes & le commerce qui ont agrandi la Géographie; & en suivant ces deux objets, on voit successivement les connoissances Géographiques se développer.

Pompée entretenoit correspondance avec Posidonius, sçavant astronome & excellent Géographe, qui mesura assez imparfaitement à la vérité la circonférence de la terre par des observations célestes, faites en divers lieux sous un même méridien.

Entre les Auteurs qui écrivirent sur la Géographie sous

Auguste & Tibere, deux se distinguerent, sçavoir, Strabon & Denys le Périégete. Auguste contribua à la connoissances des latitudes. Comme les plus hauts gnomons, dont on se servoit pour connoître la hauteur du soleil par la longueur de l'ombre, se trouvoient principalement en Égypte, ce Prince ordonna d'en transporter plusieurs à Rome, dont un entre autres avoit cent onze pieds de hauteur, sans comprendre le piédestal. Il fit travailler aussi à des descriptions particulières de divers païs, & sur-tout de l'Italie, où l'on marqua les distances par milles, le long des côtes & sur les grands chemins. Ce fut enfin sous son règne que la description générale du monde, à laquelle les Romains avoient travaillé pendant deux siècles, fut achevée, sur les mémoires d'Agrippa, & mise au milieu de Rome sous un grand portique bâti exprès.

Les règnes de Tibere de Claude, de Vespasien, de Domitien & d'Adrien, furent remarquables par le goût qui y règna pour la Géographie.

Isidore de Charax, qui vivoit au commencement du premier siècle de l'Ère Chrétienne, avoit composé un ouvrage intitulé σταθμοὶ Παρθικοὶ, *stations des Parthes*, intéressant pour les distances locales de dix-huit petits gouvernemens, qui faisoient partie du royaume des Perses.

Pomponius Méla parut après, qui publia un petit corps de Géographie intitulé *de Situ orbis*.

Suétone rapporte que sous Domitien, Métius Pomposianus, qui montroit au peuple la terre peinte sur un parchemin, fut la victime de l'amour qu'il avoit pour la Géographie; le Prince, s'étant imaginé que ce Romain aspiroit à l'Empire, le sacrifia à ses soupçons & le fit mourir.

Sous le même Empereur vivoit Pline le naturaliste. La Géographie, qui faisoit partie de l'histoire naturelle qu'il avoit entreprise, l'engagea à faire une description des païs de la terre connus de son tems, laquelle est comprise dans les 3, 4, 5 & 6.e livres de son ouvrage. Les noms des Auteurs, tant Romains qu'étrangers, qu'il avoit consultés, & dont il fait mention dans la table des chapitres, doivent faire juger par leur nombre considérable, non seulement de son exactitude, mais encore du goût qu'on avoit eu avant lui de cultiver la Géographie, & de l'utilité dont on la croyoit susceptible.

L'on voit dans Florus, que du tems de Trajan, la science de composer des cartes Géographiques étoit en vigueur à Rome.

Marin de Tyr vint ensuite, qui corrigea & augmenta de ses connoissances celles des Sçavans qui l'avoient précédé.

Arrien de Nicomédie, sous l'empereur Adrien, laissa deux périples, l'un du Pont-Euxin, & l'autre de la mer Rouge.

La Géographie faisoit toujours peu à peu quelques progrès, lorsque Ptolémée vint contribuer à sa perfection par une description du globe terrestre beaucoup plus ample & plus exacte que toutes celles qui avoient paru jusqu'alors. Cet Auteur étoit de Péluse ville d'Égypte, & vivoit du tems de Marc-Aurele, vers l'an 150 de l'Ére Chrétienne. Les Grecs le surnommerent *très-divin* & *très-sage*, à cause de la connoissance profonde qu'il possédoit des Mathématiques & de la Physique. Nous ne nous arrêterons point aux ouvrages qu'il fit sur la Physique du monde ni à ses systêmes; il suffira de le donner comme le restaurateur & même le pere de la Géographie. Muni des cartes des Anciens & des observations faites de son tems, il corrigea beaucoup de choses dans Marin de Tyr; il réduisit les distances de tous les lieux de la terre en degrés & minutes, selon la méthode de Posidonius. Il fit usage des degrés de longitude, & assujettit la position des lieux à des observations astronomiques. Cette méthode fut adoptée depuis par les meilleurs Géographes, qui ont reconnu par expérience qu'elle est la plus exacte & la plus sûre pour la construction des cartes Géographiques.

Les ouvrages des Anciens jusqu'à Ptolémée sont admirables par la sagacité & la force de génie de leurs Auteurs; cependant, il faut convenir que la Géographie n'étoit encore qu'ébauchée. Hipparque avoit été réformé par Posidonius; les cartes de celui-ci le furent par Marin de Tyr, & celles de Marin de Tyr furent trouvées susceptibles de correction par Ptolémée.

Dans la suite, l'on reconnut que le travail de Ptolémée devoit recevoir quelque réforme; il s'en falloit de beaucoup que toutes les observations dont il faisoit usage fussent exactes; il étoit obligé de s'en rapporter aux relations des voyageurs & à l'estime qu'ils faisoient des distances. Des connoissances si incertaines ne pouvoient pas donner une grande exactitude pour les longitudes & les latitudes; de-là les fautes considérables qu'on a reconnues dans la Géographie de Ptolémée, tant pour la situation des isles Fortunées ou Canaries, & la partie septentrionale des isles Britanniques, que pour la position de la capitale des *Sines* qu'on croit être les Chinois, qu'il mettoit à trois degrés de latitude; enfin pour l'isle de Taprobane qu'on croit être l'isle de Ceyla, ou celles de Sumatra ou de Borneo. Mais, ces fautes ne doivent pas empêcher qu'on ne regarde Ptolémée comme celui qui a le plus mérité dans la science dont nous parlons.

Depuis cet Auteur jusqu'à la fin du bas Empire, il parut peu d'ouvrages estimables en Géographie. L'on trouve cependant encore les cartes en usage dans

les troisième & quatrième siècles, sous Dioclétien, Constance & Maximien.

L'on croit que c'est au tems de l'empereur Théodose que l'on peut fixer la rédaction de la carte Provinciale & Itinéraire, connue depuis sous le nom de Peutinger. Il seroit inutile de s'étendre sur la nature de cet ouvrage ; l'on peut consulter ce qui en est rapporté dans l'essai sur l'histoire de la Géographie publié en 1755, chez Boudet, & dans lequel on trouvera ce qui en a été dit jusqu'à présent.

Le dernier ouvrage que l'on peut mettre au rang de ceux des Anciens, est la Notice de l'Empire, attribuée à Éthicus, qui vivoit entre 400 & 450 de l'Ére Chrétienne ; il est précieux par les lumières qu'il procure tant pour la Géographie que pour l'Histoire.

Les siècles de barbarie qui suivirent la décadence de l'empire Romain, envelopperent presque tous les peuples dans une ignorance profonde. Il ne se trouva, pour ainsi dire, qu'en 535 un certain Cosme Égyptien, qui composa une Cosmographie Chrétienne ; & Hiérocles, dans le même siècle, qui publia une Notice de l'empire de Constantinople ; deux ouvrages estimables, & qui ont été toujours recherchés.

L'amour des sciences & des arts, chassé par la barbarie d'Europe en Asie, trouva chez les Arabes un accès favorable. Ces peuples avoient déjà composé plusieurs ouvrages sur leur Théologie, leur Droit, la Phisophie, l'Astronomie & les Belles-Lettres, lorsqu'Almamon, Calif de Babylone, fit traduire de Grec en Arabe le livre de Ptolémée de *la grande composition*, autrement nommé *Almageste.* C'est sous ce Prince qu'on vit deux Astronomes géometres parcourir par ses ordres les plaines de Sennaar, pour mesurer un degré de grand cercle de la terre.

L'on compte parmi les Géographes Arabes Abou Isac, Mahamed Ben Hassan, Hossen-Ahmed Alkhalé, Schansedden al Codsi, Abou Rilsan, Abou Abdallah Mohammed Edrissi, connu sous le nom de *Géographe de Nubie ;* enfin, Ismaël Abulfeda, Prince de Hamah ville de Syrie, qui composa une Géographie universelle.

La Perse a eu aussi ses Géographes, au nombre desquels l'on peut bien mettre Nassir Edden, natif de Thus en Corasan, sçavant dans les Mathématiques ; il avoit parcouru une partie de l'Asie. Les écrits Arabes & Indiens lui servirent à construire des tables Géographiques.

Pendant que la Géographie étoit cultivée par les Orientaux, elle commençoit à se réveiller parmi les Européens ; mais, il n'y avoit guère que ceux qui avoient connoissance de la sphere, qui pussent dire quelque chose d'un peu sensé sur cette

ſcience. L'état des ſciences en France, depuis Charlemagne juſqu'au roi Robert, & depuis ce dernier juſqu'à Philippe le Bel, a été le ſujet des recherches de M. l'abbé Lebœuf de l'Académie des Belles-Lettres; l'on y voit combien les connoiſſances étoient groſſières, non ſeulement en France, mais mêmême chez les peuples voiſins.

Les voyages de Marc Pol, de Rubruquis & de Plan-Carpin en Tartarie au treizième ſiècle, furent fort utiles à la Géographie.

Dans le quatorzième ſiècle, l'on vit paroître en France une traduction des livres d'Ariſtote *du ciel* & *du monde*, que Nicolas Oreſme avoit entrepriſe par ordre de Charles V.

En Italie, François Berlinghieri, Florentin, publia en 1470, un poëme Italien en ſix livres, dans lequel il expliquoit la Géographie de Ptolémée. Cet ouvrage fut dédié à Frédéric duc d'Urbin, & orné de pluſieurs cartes gravées ſur le cuivre.

Un Vénitien nommé Dominico Mario Negro, compoſa en 1490, une Géographie en vingt-ſix livres, dont l'Europe & l'Aſie occupoient chacune onze livres, & l'Afrique les quatre autres.

Dans le ſeizième ſiècle, Guillaume Poſtel publia un traité de Coſmographie. Un voyage que ce Sçavant avoit fait dans l'Orient, enrichit l'Europe de la Géographie d'Abulfeda. De retour à Veniſe, il en laiſſa un abrégé à Ramuſius, qui le premier cita cet ouvrage, & indiqua l'uſage que l'on en pouvoit faire. Caſtaldo s'en ſervit enſuite pour corriger les longitudes & les latitudes des différens lieux; & c'eſt ſur la foi de ce dernier, qu'Ortélius parle d'Abulfeda dans ſon Tréſor Géographique.

Ce fut dans ce ſiècle que la Géographie commença à prendre vigueur en Europe. L'art de la gravure en bois multiplia les ouvrages; mais, à cet art ſuccéda celui de la gravure en cuivre, qui, par la promptitude & la netteté, produiſit encore une plus grande abondance de morceaux capables de contenter la curioſité des amateurs.

L'Allemagne, l'Angleterre, l'Italie, l'Eſpagne, la Suede, la Ruſſie & la France ont procuré beaucoup de travaux précieux, qui ſont d'autant plus eſtimables, qu'ils ſont les fruits de la perfection à laquelle les autres parties des Mathématiques ont été pouſſées.

Il ſeroit inutile de citer ici tous les Sçavans qui ont fait leur étude particulière de cette ſcience. L'on connoît parmi ceux d'Allemagne les ouvrages de Cluvier, de Jean Mayer, de Matthieu Mérian, des Homann & de leurs héritiers, d'Haſius, de Wieland Géometre, auteur du nouvel & grand Atlas de Siléſie; & enfin de Micovini mort à Vienne en 1750, qui avoit levé Géométriquement toute la Hongrie Autrichienne.

En Angleterre, l'on a vu Humfreid, Saxton, Spéed, Timothée Pont, Robert Gordon, Petty, Ogilby, Elphinston, Douvet, &c. & sur-tout Cambden. Quoique la plûpart de ces Sçavans aient porté leurs vues sur tout le monde entier, l'on est redevable cependant à plusieurs d'entre eux de la connoissance exacte des États Britanniques.

La Hollande & la Flandre ont eu de la réputation par les travaux considérables de Mercator & d'Ortélius; on ne doit pas oublier Hondius, Wischer & les célebres Janson & Blaeu, dont on voit encore aujourd'hui l'amour pour la Géographie, par les dépenses considérables qu'ils ont faites pour publier leur Atlas en quatre langues différentes. L'on doit parler encore des célebres Dominique Vilem Carle & Antoine Hattinga freres, Ingénieurs des états généraux. Les cartes nouvelles de la Zélande, levées sur les lieux depuis 1744 jusqu'en 1752, sont si bien exécutées, qu'elles devroient bien animer ces habiles Géometres à lever les autres provinces de la Hollande, ou du moins à corriger les cartes qui en ont été publiées jusqu'à présent.

Quant à l'Espagne, l'on ne peut pas y trouver tant de Géographes; mais, le petit nombre qu'elle fournit est digne d'une estime aussi grande que ceux dont on vient de parler. On consultera, si l'on le juge à propos, l'essai sur la Géographie cité ci-dessus. Il suffira de dire que l'Auteur qui mérite le plus d'être consulté, est Rodrigo Mendez Sylva; qu'il parut en 1739 quelques cartes de différentes parties de l'Espagne pour le tems des Romains, par le célebre D. Marc Henri Florez, Docteur en Théologie, & Historiographe de Sa M. Catholique. Un autre ouvrage, pour lequel on doit avoir encore une attention particulière, est la carte de la province de Quito, Levée par D. Pedre Maldonado, gouverneur de la province de las Esméraldas en Amérique. Cette carte en quatre feuilles, & dont le roi d'Espagne a les planches, a été dressée par M. d'Anville de l'Académie des Belles-Lettres & de celle des Sciences. C'est le résultat des opérations que les Académiciens Espagnols & François firent de concert pour constater la véritable figure de la terre. Si l'Espagne n'a pas été fertile en Géographes comme les païs voisins, l'on en sera bien dédommagé par les nouveaux ordres du gouvernement pour lever la carte du royaume. Des Ingénieurs habiles ont été envoyés par l'Académie de Madrid pour cette grande entreprise; le choix que l'on a fait doit répondre de l'exactitude d'un ouvrage si intéressant pour le progrès des connoissances Géographiques.

L'Italie a toujours été recommandable par de grands

hommes en tout genre. Beaucoup d'Ingénieurs ont contribué par leurs travaux particuliers à faire connoître en détail cette partie de l'Europe; mais, il n'y en a pas qui se soit plus signalé que Jean Antoine Magin de Padoue. Il composa, à la fin du seizième siècle, une Géographie ancienne & moderne, d'après la Géographie de Ptolémée, comparée à l'état actuel de son tems. C'est à son fils que l'on est redevable du détail de l'Italie, commencé par son pere & dédié au duc Vincent de Gonzague, duc de Mantoue en 1600. Cet ouvrage composé de 61 cartes, a toujours été très-estimé des Sçavans.

Riccioli, sçavant Jésuite de Ferrare, publia en 1662 un livre estimable, contenant toutes les parties de Mathématiques qui ont rapport à la Géographie & à l'Hydrographie. Il a été un des premiers qui ait eu le dessein de réformer la Géographie par les observations astronomiques.

Personne n'ignore le grand ouvrage de la méridienne de Rome, entrepris par les PP. Maire & Boscovich, Jésuites, dont les opérations contribuant encore à déterminer la figure de la terre, doivent produire une nouvelle carte de l'état Ecclésiastique.

La Suede ne compte pas beaucoup de Géographes. Les connoissances, qu'on avoit de ce païs du tems de Charlemagne, n'étoient guère plus certaines que dans les tems les plus reculés.

La première carte, que l'on ait publiée de la Suede, & qui ressemble en quelque façon à la configuration de ce royaume, est celle d'Olaüs Magnus, archevêque d'Upsal, qui vivoit dans le seizième siècle.

A cette carte en succéda une autre par Adrien Veno, & gravée à Amsterdam par Hondius en 1613. Elle est supérieure à la précédente, en ce que l'on y reconnoît mieux la figure du païs, qu'Upsal y est porté à sa vraie latitude, & que les mers y prennent une situation & une forme plus approchantes de la vérité; mais, ces ouvrages, malgré les degrés de perfection qu'ils ont eu successivement, étoient encore remplis d'une infinité de fautes.

Charles IX conçut le dessein de connoître plus particulièrement son royaume; mais, il avoit besoin de Géometres. Il se servit d'Andréas Buréus, qu'on peut appeller avec raison le pere de la Géographie Suédoise. Il étoit né en 1571; élevé dans l'étude des Mathématiques, il y fit des progrès si rapides, qu'il eut la charge de premier architecte du royaume, & de chef des mathématiques. Le Roi le mit à la tête des arpenteurs établis dans chaque province de son royaume, pour lever géométriquement leur district. Buréus, recevant les morceaux levés par ces arpenteurs, en composa une carte

générale du royaume, qui parut à Stockholm en 1625 en six grandes feuilles, gravées par Trautman.

Après la mort de Gustave Adolphe, la Géographie languissoit en Suede jusqu'à ce que Charles XI monta sur le trône. Ce Monarque non seulement remit en vigueur les anciens établissemens, il les augmenta même & les perfectionna, en nommant une commission d'arpenteurs pour la Livonie, l'Estonie, l'Ingermanie, la Poméranie & le duché de Deux-Ponts. Le baron Charles Gripenheim fut mis à la tête de cet établissement. Il mourut en 1684, & eut pour successeur le colonel Comte de Dalhberg, qui poussa si vivement les travaux, qu'en 1689 on pouvoit donner des cartes exactes de toute la Suede, lorsque par ordre du Roi la publication en fut défendue. L'on reconnut bientôt après l'abus de ces défenses. Les cartes parurent successivement, & elles contribuent encore à étendre la réputation du bureau géographique de Stockholm.

La Russie n'a guère commencé à cultiver la Géographie avec succès, que vers la fin du dernier siècle; on avoit pourtant déjà dressé une carte sous le Czar Michel Federowitz; mais, il falloit un Pierre le Grand pour faire entrer les sciences dans ses États. Ce Monarque désiroit connoître l'étendue de son empire. Il fit lever des plans & des cartes; en 1715 le Sénat fut chargé de recevoir les rapports des arpenteurs employés pour cette entreprise. Sous ce règne la mer Caspienne changea de figure.

M. Kyrillow, premier Secrétaire du Sénat, avoit commencé à faire rédiger & graver sous ses yeux les plans que les arpenteurs apportoient. Une carte générale de ce vaste empire, la première qu'on eût vue dans ce païs, fut les prémices de ses travaux. Voulant seconder les intentions de son Prince, il publia un recueil de cartes particulières sous le titre d'*Atlas de l'Empire des Russes*, dans le dessein de l'augmenter & de le perfectionner de jour en jour; mais, ce n'étoit qu'un essai encore imparfait.

A ce travail succéda celui que l'Académie de Pétersbourg avoit résolu de faire de nouveau. M. Joseph de l'Isle y fut appellé, non seulement en qualité d'Astronome, mais encore comme Géographe. Il mit la main à cet ouvrage, dès qu'il fut arrivé à Pétersbourg en 1726. Plusieurs membres de l'Académie se joignirent à lui en 1740, pour accélérer l'entreprise dont l'exécution fut achevée en 1745.

Tel est l'état de la Géographie dans les différens païs de l'Europe. Il ne reste plus qu'à parler des progrès que cette science a faits en France depuis François premier, sous le règne duquel les sciences commencerent à fleurir.

L'on y remarque dans le seizième siècle des amateurs de Géographie. Quelques provinces durent aux travaux de plusieurs Sçavans les cartes qui en furent publiées. François de la Guillotière, natif de Bourdeaux, fut, pour ainsi dire, le premier qui, profitant des lumières des Sçavans antérieurs & contemporains, & des siennes propres, publia en 1584 une carte générale du royaume. Il en avoit dans ses mains toutes les cartes particulières, prêtes à être mises au jour.

Celui, qui s'est le plus distingué dans le siècle suivant, fut Nicolas Sanson d'Abbeville, né en 1600 d'une famille distinguée de la Picardie. Ses ouvrages sont trop connus pour vouloir les détailler ici. Ses fils Nicolas, Guillaume, & Adrien, coururent la même carrière, & soutinrent avec honneur la réputation de leur pere. Pierre Moulard Sanson, petit-fils de Nicolas Sanson, entra aussi dans les vues de son ayeul. Le reproche, que l'on a fait à ces Sçavans, a été de n'avoir pas mis en usage les observations Astronomiques ; mais, elles étoient trop récentes pour Nicolas Sanson, qui mourut en 1660, & elles demandoient encore à être confirmées par d'autres, pour obliger les fils à refondre le corps complet de Géographie sorti de leurs mains.

Du tems des Sansons, Pierre Duval d'Abbeville leur parent, fit aussi son unique occupation de la Géographie ; mais, ses ouvrages étoient négligés, & n'étoient pour la plûpart que des copies des cartes des Sansons.

Le P. Briet Jésuite, contemporain & compatriote de Nicolas Sanson, aimoit beaucoup la Géographie. Il en publia un excellent ouvrage, intitulé *Parallele de la Géographie ancienne & moderne.*

Le commencement de notre siècle doit être regardé comme l'époque d'un renouvellement général de la Géographie en France, & pour ainsi dire, dans tous les autres païs de l'Europe, auxquels il semble que ce royaume ait donné le ton. L'Académie des Sciences établie sous Louis XIV, & protégée par ses augustes successeurs ; les Sçavans dont elle a été composée, & les observations faites dans différens voyages entrepris par ordre du gouvernemnet, furent favorables à la perfection de la Géographie, & procurerent la connoissance presque géométrique du globe terrestre. Jusqu'alors on ne connoissoit guère l'application qu'on pouvoit faire des observations astronomiques à la Géographie. Le P. Riccioli, Jésuite Italien, l'avoit entrevue ; mais, c'est aux Picard, aux de la Hire, aux Cassini, & autres sçavans de cette Académie, qu'on doit la grande entreprise de la mesure de la terre. Les opérations faites pour tracer la méridien-

ne de l'obſervatoire, & la prolonger depuis Dunkerque juſqu'à Collioure, firent connoître la néceſſité de lever géométriquement toute la France ; ouvrage important dont on peut voir le détail dans les ouvrages publiés à ce ſujet.

Guillaume de l'Iſle, éleve du grand Dominique Caſſini, & aggrégé ſous ce titre dans l'Académie des Sciences, fut le premier qui fit uſage des obſervations de ſes maîtres & des autres ſçavans avec leſquels il étoit en correſpondance. Il fit un fonds conſidérable de cartes géographiques, dont quelques-unes de Géographie ancienne.

Nous ne nous étendrons pas davantage ſur les géographes François ; il ſuffit d'avoir indiqué ſommairement les Sçavans qui ſe ſont diſtingués dans cette ſcience ; ce ſont des modeles à ceux qui courent la même carrière. Il ne conviendroit pas de parler ici des compatriotes vivans ; leurs travaux ſeuls doivent ſervir à faire leur éloge. Il ſeroit inutile encore de paſſer en revue tous les Écrivains qui ont travaillé ſur la Géographie; nous parlons des Auteurs d'élémens & de méthodes, auxquels on peut donner le nom de Géographes méthodiſtes. Leur nombre eſt trop conſidérable ; il ſeroit à déſirer qu'il s'en trouvât un certain nombre d'utiles.

Il faut conſidérer préſentement la Géographie en elle-même. Elle doit être envisagée ſous trois âges différens.

1.° Géogragie ancienne, qui eſt la deſcription de la terre, conformément aux connoiſſances que les Anciens en avoient juſqu'à la décadence de l'empire Romain.

2.° Géographie du moyen âge, depuis la décadence de l'Empire juſqu'au renouvellement des Lettres. Cette partie eſt très-difficile à traiter, l'incurſion des Barbares ayant enveloppé tout dans une ignorance profonde. Cependant, le dépouillement des chroniques, des catulaires, &c., qui ſont en grande abondance, peut fournir de grandes lumières ſur cette partie de la Géographie.

3.° Géographie moderne, qui eſt la deſcription actuelle de la terre, depuis le renouvellement des lettres juſqu'à préſent.

La Géographie, conſidérée dans l'ancien tems, ne peut être traitée avec préciſion que par le ſecours de la Moderne ; c'eſt par celle-ci que l'on eſt venu à bout de déterminer les différentes meſures des Anciens. Quelque proviſion que l'on ait de lecture des anciens Auteurs, ſi l'on n'en fait point une comparaiſon avec ce que les Auteurs modernes rapportent, & ſi l'on ne conſulte point les morceaux levés exactement ſur les lieux, & rectifiés même par les obſervations aſtronomiques, l'on pourra bien compoſer une carte, mais qui ſera plutôt un dépouillement des Auteurs qu'on aura lus, que le

véritable état du païs tel qu'il devroit être convenablement au tems pour lequel on travaille.

Pour la Géographie moderne, il faut faire une distinction entre ceux qui la traitent. Les uns se destinent à prendre connoissance d'une partie d'un royaume ou d'une province, & ils doivent être regardés comme des Auteurs originaux; pour lors ces premiers sont appellés chorographes, ou topographes & ingénieurs, selon la différente étendue de païs qu'ils comprennent dans leurs travaux. Les autres embrassent dans leur travail la description entière de la terre; ces derniers sont appellés géographes, & doivent avoir recours aux premiers, & sçavoir combiner & discuter les matériaux précieux dont ils se servent. Les premiers ont, pour ainsi dire, le droit d'invention, par l'avantage qu'ils ont de se transporter sur les lieux, pour les considérer par eux-mêmes & en lever géométriquement les différentes situations réciproques. Les seconds doivent avoir un discernement juste pour l'examen des ouvrages des premiers; souvent le géographe corrige le travail de l'ingénieur, & peut ainsi partager avec lui le droit d'invention. Guidé par les pratiques de la géométrie & par les lumières de l'astronomie, il donne aux parties du globe de la terre les proportions qu'elles doivent avoir. L'astronome & le géometre ont chacun les connoissances qui leur sont propres; mais, le géographe doit les posséder toutes, & être capable de discussion, pour concilier & employer à propos les secours qu'il tire de l'un & de l'autre.

L'on voit donc par ce qui vient d'être dit, que la Géographie a besoin de l'astronomie; elle en emprunte les principaux cercles imaginés pour le ciel, méridien, équateur, tropiques, cercles polaires, latitude, horizon, les points cardinaux, collatéraux & les verticaux, en un mot tout ce qui se trouve dans les spheres & dans les globes; c'est ce qu'on appelle Géographie astronomique.

L'on distingue encore la Géographie 1.° en naturelle; c'est par rapport aux divisions que la nature a mises sur la surface du globe, par les mers, les montagnes, les fleuves, les isthmes, &c.; par rapport aux couleurs des différens peuples, à leurs langues naturelles, &c.

2.° En historique, c'est lorsqu'en indiquant un païs ou une ville, elle en présente les différentes révolutions, de quels Princes ils ont été sujets successivement; le commerce qui s'y fait, les batailles, les sieges, les traités de paix, en un mot, tout ce qui a rapport à l'Histoire d'un païs.

3.° En civile ou politique, par la description qu'elle fait des souverainetés par rapport au gouvernement civil ou politique.

déjà préparé par la nature ; en ce cas, on ne seroit guère plus sensible aux beautés des ouvrages d'imagination, quand même on n'auroit fait aucune étude de la Géométrie ; mais, celui à qui la nature aura donné avec le talent des mathématiques un esprit flexible à d'autres objets, & qui aura soin d'entretenir dans son esprit cette heureuse flexibilité, en le pliant en tout sens, en ne le tenant point toujours courbé vers les lignes & les calculs, & en l'exerçant à des matières de littérature, de goût & de philosophie ; celui-là conservera tout à la fois la sensibilité pour les choses d'agrément, & la rigueur nécessaire aux démonstrations ; il sçaura résoudre un problême, & lire un poëte ; calculer les mouvemens des planetes, & avoir du plaisir à une pièce de théâtre.

L'étude & le talent de la Géométrie ne nuisent donc point par eux-mêmes aux talens & aux occupations littéraires. On peut même dire en un sens, qu'ils sont utiles pour quelque genre d'écrire que ce puisse être ; un ouvrage de morale, de littérature, de critique, en sera meilleur, toutes choses d'ailleurs égales, s'il est fait par un Géometre, comme M. de Fontenelle l'a très-bien observé ; on y remarquera cette justesse & cette liaison d'idées, à laquelle l'étude de la Géométrie nous accoûtume, & qu'elle nous fait ensuite porter dans nos écrits, sans nous en appercevoir, & comme malgré nous.

L'étude de la Géométrie ne peut sans doute rendre l'esprit juste à celui qui ne l'a pas tel ; mais aussi un esprit sans justesse n'est pas fait pour cette étude, il n'y réussira point ; c'est pourquoi, si on a eu raison de dire que la Géométrie ne redresse que les esprits droits, on auroit bien fait d'ajoûter que les esprits droits sont les seuls propres à la Géométrie.

On ne peut donc avoir l'esprit Géometre, c'est-à-dire, le talent de la Géométrie, sans avoir en même tems l'esprit Géométrique, c'est-à-dire, l'esprit de méthode & de justesse ; car, l'esprit Géometre n'est proprement que l'esprit Géométrique, appliqué à la seule Géométrie, & il est bien difficile, quand on sçait faire usage de cet esprit dans les matières géométriques, qu'on ne puisse de même le tourner avec un succès égal vers d'autres objets. Il est vrai que l'esprit Géométrique, pour se développer avec toute sa force & son activité, demande quelqu'exercice ; & c'est pour cela qu'un homme concentré dans l'étude de la Géométrie, paroîtra n'avoir que l'esprit Géometre, parce qu'il n'aura pas appliqué à d'autres matières le talent que la nature lui a donné de raisonner juste. De plus, si les Géometres se trompent, lorsqu'ils appliquent leur logique à d'autres sciences que la Géométrie, leur

erreur est plutôt dans les principes qu'ils adoptent, que dans les conséquences qu'ils en tirent. Cette erreur dans les principes, peut venir ou de ce que le Géometre n'a pas les connoissances préliminaires suffisantes pour le conduire aux principes véritables, ou de ce que les principes de la science dont il traite, ne sortent point de la sphere des probabilités. Alors, il peut arriver qu'un esprit, accoûtumé aux démonstrations rigoureuses, n'ait pas à un degré suffisant le tact nécessaire pour distinguer ce qui est plus probable d'avec ce qui l'est moins. Cependant, nous osons penser encore qu'un Géometre, exercé à l'évidence mathématique, distinguera plus aisément dans les autres sciences ce qui est vraiment évident d'avec ce qui n'est que vraisemblable & conjectural ; & que de plus ce même Géometre, avec quelque exercice & quelque habitude, distinguera aussi plus aisément ce qui est plus probable d'avec ce qui l'est moins ; la Géométrie a aussi son calcul des probabilités.

« Cette science a parmi nous, » dit un Auteur moderne, très- » habile Géometre, des cen- » seurs de tous les genres. Il » en est qui lui contestent jus- » qu'à son utilité ; nous les » renvoyons à la préface si con- » nue de l'histoire de l'Aca- » démie des Sciences, où les » mathématiques sont suffisam- » ment vengées de ce reproche. » Mais, indépendamment des » usages physiques & palpables » de la Géométrie, nous en- » visagerons ici ses avantages » sous une autre face, à la- » quelle on n'a peut-être pas » fait encore assez d'atttention; » c'est l'utilité dont cette étude » peut être pour préparer com- » me insensiblement les voies » à l'esprit philosophique, & » pour disposer toute une na- » tion à recevoir la lumière » que cet esprit peut y répan- » dre. C'est peut-être le seul » moyen de faire secouer peu » à peu à certaines contrées » de l'Europe, le joug de l'op- » pression & de l'ignorance » profonde sous laquelle elles » gémissent. Le petit nombre » d'hommes éclairés qui habi- » tent certains païs d'Inquisi- » tion, se plaint amérement, » quoiqu'en secret, du peu » de progrès que les sciences » ont fait jusqu'ici dans ces » tristes climats. Les précau- » tions qu'on a prises pour » empêcher la lumière d'y pé- » nétrer, ont si bien réussi, que » la Philosophie y est à peu » près dans le même état où » elle étoit parmi nous du tems » de Louis le Jeune. Il est cer- » tain que les abus les plus in- » tolérables d'un tribunal qui » nous a toujours si justement » révoltés, ne se sont produits » & ne s'entretiennent que par » l'ignorance & la superstition. » Eclairez la nation, & les mi- » nistres de ces tribunaux re- » nonceront d'eux-mêmes à des

» excès, dont ils auront les
» premiers reconnu l'injustice
» & les inconvéniens. C'est ce
» que nous avons vu arriver
» dans les païs où le goût des
» arts & des sciences, & les
» lumières de la philosophie
» se sont conservés. On étudie
» & on raisonne en Italie; &
» l'Inquisition y a beaucoup
» rabattu de la tyrannie qu'elle
» exerce dans ces régions, où
» l'on fait encore prêter ser-
» ment de ne point enseigner
» d'autre philosophie que celle
» d'Aristote. Faites naître, s'il
» est possible, des Géometres
» parmi ces peuples; c'est une
» semence qui produira des
» philosophes avec le tems, &
» presque sans qu'on s'en apper-
» çoive. L'orthodoxie la plus
» délicate & la plus scrupuleu-
» se n'a rien à démêler avec
» la Géométrie. Ceux qui croi-
» roient avoir intérêt de tenir
» les esprits dans les ténebres,
» fussent-ils assez prévoyans
» pour pressentir la suite des
» progrès de cette science,
» manqueroient toujours de
» prétexte pour l'empêcher de
» se répandre. Bientôt l'étude
» de la Géométrie conduira à
» celle de la méchanique; cel-
» le-ci menera comme d'elle-
» même & sans obstacle, à l'é-
» tude de la saine physique,
» qui, par la lumière générale
» & prompte qu'elle répandra,
» sera bientôt plus puissante
» que tous les efforts de la su-
» perstition; car, ces efforts,
» quelque grands qu'ils soient,
» deviennent inutiles, dès qu'u-
» ne fois la nation est éclairée. »

On reproche aux Géometres de n'être pas fort portés à la soumission en matière de foi. L'exemple de Pascal & de plusieurs autres Mathématiciens célebres, sont une preuve qu'on peut être Géometre sans être pour ses freres un sujet de scandale. La Géométrie, il est vrai, ne nous dispose pas à ajoûter beaucoup de foi aux raisonnemens de la médecine systématique, aux hypothèses des physiciens ignorans, aux superstitions & aux préjugés populaires; elle accoûtume à ne pas se contenter aisément en matière de preuves; mais, les vérités que la révélation nous découvre, sont si différentes de celles que la raison nous apprend, elles y ont si peu de rapport, que l'évidence des unes ne doit rien prendre sur le respect qu'on doit aux autres. Enfin, la foi est une grace que Dieu donne à qui il lui plaît; & puisque l'Evangile n'a point défendu l'étude de la Géométrie, il est à croire que les Géometres sont aussi susceptibles de cette grace que le reste du genre humain.

GÉOMÉTRIE, *Geometria*, Γεωμετρία; (*a*) c'est la science des propriétés de l'étendue, en

(*a*) Tacit. in Juli. Agric. c. 12. Roll. Hist. Anc. Tom. VI. pag. 604. *& suiv.* Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. II. pag. 304. *& suiv.* Tom. XVI. p. 14. *& suiv.*

tant qu'on la considere comme simplement étendue & figurée.

Ce mot est formé de deux mots Grecs, γῆ ou γαῖα, terre, & μέτρον, mesure; & cette étymologie semble nous indiquer ce qui a donné naissance à la Géométrie. Imparfaite & obscure dans son origine comme toutes les autres sciences, elle a commencé par une espèce de tatonnement, par des mesures & des opérations grossières, & s'est élevée peu à peu à ce degré d'exactitude & de sublimité où nous la voyons.

I.

Histoire abrégée de la Géométrie.

Il y a apparence que la Géométrie, comme la plûpart des autres sciences, est née en Égypte, qui paroît avoir été le berceau des connoissances humaines, ou, pour parler plus exactement, qui est de tous les païs que nous connoissons, celui où les sciences paroissent avoir été le plus anciennement cultivées. Selon Hérodote & Strabon, les Égyptiens ne pouvant reconnoître les bornes de leurs héritages, confondues par les inondations du Nil, inventerent l'art de mesurer & de diviser les terres, afin de distinguer les leurs par la considération de la figure qu'elles avoient, & de la surface qu'elles pouvoient contenir. Telle fut, dit-on, la première aurore de la Géométrie. Josephe, Historien zélé pour sa nation, en attribue l'invention aux Hébreux; d'autres à Mercure. Que ces faits soient vrais ou non, il paroît certain que quand les hommes ont commencé à posséder des terres, & à vivre sous des loix différentes, ils n'ont pas été long-tems sans faire sur le terrein quelques opérations pour le mesurer, tant en longueur qu'en surface, en entier ou par parties; & voilà la Géométrie dans son origine.

De l'Égypte elle passa en Grece, où l'on prétend que Thalès la porta. Il ne se contenta pas d'apprendre aux Grecs ce qu'il avoit reçu des Égyptiens; il ajoûta à ce qu'il avoit appris, & enrichit cette science de plusieurs propositions. Après lui vint Pythagore, qui cultiva aussi la Géométrie avec succès, & à qui on attribue la fameuse proposition du quarré de l'hypothénuse. On prétend qu'il fut si ravi de cette découverte, qu'il sacrifia de joie cent bœufs aux Muses. Il y a apparence, dit un Auteur moderne, que c'étoient de cire ou de pâte; car, Pythagore défendoit de tuer les animaux, en conséquence de son systême de la métempsycose.

Après Pythagore, les Philosophes & les écoles qu'ils formerent, continuerent à cultiver l'étude de la Géométrie. Plutarque nous apprend qu'Anaxagore de Clazomène s'occupa du problême de la quadrature du cercle dans la prison où il avoit été renfermé, & qu'il composa même un ouvrage sur ce sujet. Cet Anaxagore avoit été accusé d'impiété, pour avoir

dit que les astres étoient matériels ; & il eût été condamné à mort, sans Périclès qui lui sauva la vie.

Platon, qui donnoit à Anaxagore de grands éloges sur son habileté en Géométrie, en méritoit aussi beaucoup lui-même. On sçait qu'il donna une solution très-simple du problême de la duplication du cube. On sçait aussi que ce grand Philosophe appelloit Dieu *l'éternel Géometre*, & qu'il regardoit la Géométrie comme si nécessaire à l'étude de la Philosophie, qu'il avoit écrit sur la porte de son école ces paroles mémorables : *qu'aucun ignorant en Géométrie n'entre ici.*

Entre Anaxagore & Platon, on doit placer Hippocrate de Chio, qui mérite qu'on en fasse mention par sa fameuse quadrature de la lunule. Feu M. Cramer, professeur de Philosophie à Genève, nous a donné dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de Prusse, pour l'année 1748, une très-bonne dissertation sur ce Géometre. On y lit qu'Hippocrate, dans un voyage qu'il fit à Athènes, ayant eu occasion d'écouter les Philosophes, prit tant de goût pour la Géométrie, qu'il y fit des progrès admirables ; on ajoûte que cette étude développa son talent, & qu'il avoit pour tout le reste l'esprit lent & bouché; ce qu'on raconte aussi de Clavius, bon Géometre du seizième siècle. Il n'y a rien d'étonnant en tout cela ; mais, le comble de l'ineptie est d'en faire une règle.

Euclide, qui vivoit environ cinquante ans après Platon, & qu'il ne faut pas confondre avec Euclide de Mégare, contemporain de ce Philosophe, recueillit ce que ses prédécesseurs avoient trouvé sur les élémens de Géométrie ; il en composa l'ouvrage que nous avons de lui, & que bien des Modernes regardent comme le meilleur en ce genre. Dans ces élémens, il ne considere que les propriétés de la ligne droite & du cercle, & celles des surfaces & des solides rectilignes ou circulaires. Ce n'est pas néanmoins que du tems d'Euclide il n'y eût d'autre courbe connue que le cercle ; les Géometres s'étoient déjà apperçus qu'en coupant un cône de différentes manières, on formoit des courbes différentes du cercle, qu'ils nommerent *sections coniques*. Les différentes propriétés de ces courbes, que plusieurs mathématiciens découvrirent successivement, furent recueillies en huit livres par Apollonius de Perge, qui vivoit environ 250 ans avant Jesus-Christ. Ce fut lui, à ce qu'on prétend, qui donna aux trois sections coniques les noms qu'elles portent, de *parabole*, d'*ellipse*, & d'*hyperbole*.

A peu près en même tems qu'Apollonius, florissoit Archimede, dont nous avons de si beaux ouvrages sur la sphère & le cylindre, sur les conoïdes & les sphéroïdes, sur la qua-

drature du cercle qu'il trouva par une approximation très-simple & très-ingénieuse, & sur celle de la parabole qu'il dédétermina exactement. Nous avons aussi de lui un traité de la spirale, qui peut passer pour un chef-d'œuvre de sagacité & de pénétration. Les démonstrations qu'il donne dans cet ouvrage, quoique très-exactes, sont si difficiles à embrasser, qu'un sçavant mathématicien moderne, Bouillaud, avoue ne les avoir jamais bien entendues, & qu'un mathématicien de la plus grande force, l'illustre Viete, les a injustement soupçonnées de paralogisme, faute de les avoir bien comprises. On doit encore à Archimede d'autres écrits non moins admirables, qui ont rapport à la méchanique plus qu'à la Géométrie, de *æquiponderantibus*, de *insidentibus humido*; & quelques autres dont ce n'est pas ici le lieu de faire mention.

Nous ne parlons dans cette histoire que des Géometres dont il nous reste des écrits que le tems a épargnés; car, s'il falloit nommer tous ceux qui dans l'antiquité se sont distingués en Géométrie, la liste en seroit trop longue; il faudroit faire mention de l'Eudoxe de Cnide, d'Archytas de Tarente, de Philolaüs, d'Ératosthène, d'Aristarque de Samos, de Dinostrate si connu par sa quadratrice, de Ménechme son frere, disciple de Platon, des deux Aristées, l'ancien & le jeune, de Conon, de Thrasidée, de Nicotele, de Léon, de Theudius, d'Hermotime, de Nicomede, inventeur de la conchoïde, & un peu plus jeune qu'Archimede & qu'Apollonius, & de plusieurs autres.

Les Grecs continuerent à cultiver la Philosophie, la Géométrie & les Lettres, même après qu'il eurent été subjugués par les Romains. La Géométrie & les sciences en général, ne furent pas fort en honneur chez ce dernier peuple, qui ne pensoit qu'à subjuguer & à gouverner le monde, & qui ne commença guère à cultiver l'éloquence même que vers la fin de la république. On sçait avec quelle légereté Cicéron parle d'Archimede, qui pourtant ne lui étoit point inférieur en génie. On étoit si ignorant à Rome sur les mathématiques, qu'on donnoit en général le nom de mathématiciens, comme on le voit dans Tacite, à tous ceux qui se mêloient de deviner, quoiqu'il y ait encore plus de distance des chimères de la divination & de l'astrologie judiciare aux mathématiques, que de la pierre philosophale à la chymie. Ce même Tacite, un des plus grands esprits qui aient jamais écrit, nous donne par ses propres ouvrages une preuve de l'ignorance des Romains, dans les questions de Géométrie & d'astronomie les plus élémentaires & les plus simples. Il dit dans la vie d'Agricola, en faisant la description de l'Angleterre,

que vers l'extrêmité septentrionale de cette isle, les grands jours d'été n'ont presque point de nuit; & voici la raison qu'il en apporte: *Scilicet extrema & plana terrarum humili umbra non erigunt tenebras, infraque cœlum & sydera nox cadit.* Il seroit difficile de donner une explication d'un tel passage. On voit par exemple, que la manie d'étaler un faux sçavoir & de parler de ce qu'on n'entend pas, est fort ancienne. Un traducteur de Tacite dit que cet Historien regarde la terre dans ce passage comme *une sphere dont la base est environnée d'eau*, &c. On ne sçait point ce que c'est que la base d'une sphere.

Si les Romains cultivoient peu la Géométrie dans les tems les plus florissans de la République, il n'est pas surprenant qu'ils l'aient encore moins cultivée dans la décadence de l'Empire. Il n'en fut pas de même des Grecs; ils eurent depuis l'Ére Chrétienne même, & assez long tems après la translation de l'Empire, des Géometres habiles. Ptolémée, grand astronome, & par conséquent grand Géometre, car on ne peut être l'un sans l'autre, vivoit sous Marc-Aurele. Nous avons encore les ouvrages de Pappus d'Alexandrie, qui vivoit du tems de Théodose; Eutocius Ascalonite, qui vivoit après lui vers l'an 540 de l'Ére Chrétienne, nous a donné un commentaire sur la mesure du cercle par Archimede. Proclus, qui vivoit sous l'Empire d'Anastase, au cinquième & sixième siècles, démontra les théoremes d'Euclide, & son commentaire sur cet Auteur est parvenu jusqu'à nous. Ce Proclus est encore plus fameux par les miroirs, vrais ou supposés, dont il se servit, dit-on, pour brûler la flotte de Vitalien qui assiégeoit Constantinople. Entre Eutocius & Pappus, il y a apparence qu'on doit placer Dioclès, connu par sa cissoïde, mais dont on ne connoît guère que le nom; car, on ne sçait pas précisément le tems où il a vécu.

L'ignorance profonde, qui couvrit la surface de la terre & sur-tout l'Occident, depuis la destruction de l'Empire par les Barbares, nuisit à la Géométrie comme à toutes les autres connoissances; on ne trouve plus guère ni chez les Latins, ni même chez les Grecs, d'hommes versés dans cette partie; il y en eut seulement quelques-uns qu'on appelloit sçavans, parce qu'ils étoient moins ignorans que les autres, & quelques-uns de ceux-là, comme Gerbert, passerent pour magiciens; mais, s'ils eurent quelque connoissance des découvertes de leurs prédécesseurs, ils n'y ajoûterent rien, du moins quant à la Géométrie; nous ne connoissons aucun théoreme important dont cette science leur soit redevable. C'étoit principalement par rapport à l'astronomie qu'on étudioit alors le peu de Géométrie qu'on vouloit sçavoir, & c'étoit sur-tout par rapport au

calendrier & au comput ecclésiastique qu'on étudioit l'astronomie ; ainsi, l'étude de la Géométrie n'étoit pas poussée fort loin. On peut voir au mot *Astronomie*, les noms des principaux mathématiciens des siècles d'ignorance. Il en est un que nous ne devons pas oublier ; c'est Vitellion, sçavant Polonois du treizième siècle, dont nous avons un traité d'optique très-estimable pour ce tems-là, & qui suppose des connoissances Géométriques. Ce Vitellion nous rappelle l'Arabe Alhazen, qui vivoit environ un siècle avant lui, & qui cultivoit aussi les mathématiques avec succès.

Les siècles d'ignorance chez les Chrétiens ont été les siècles de lumière & de sçavoir chez les Arabes; cette nation a produit depuis le 9e. jusqu'au 14e. siècle, des astronomes, des Géometres, des Géographes, des chymistes, &c. Il y a apparence qu'on doit aux Arabes les premiers élémens de l'algebre; mais, leurs ouvrages de Géométrie, dont il est ici principalement question, ne sont point parvenus jusqu'à nous pour la plûpart, ou sont encore manuscrits. C'est sur une traduction Arabe d'Apollonius, qu'a été faite en 1661, l'édition du cinquième, du sixième & du septième livre de cet Auteur. Cette traduction étoit d'un Géometre Arabe nommé *Abalphat*, qui vivoit à la fin du dixième siècle. Il n'y avoit peut-être pas alors parmi les Chrétiens un seul Géometre qui fût en état d'entendre Apollonius ; il auroit fallu d'ailleurs pour le traduire, sçavoir en même tems le Grec & la Géométrie, ce qui n'est pas fort commun, même dans notre siècle.

A la renaissance des lettres, on se borna presque uniquement à traduire & à commenter les ouvrages de Géométrie des Anciens; & cette science fit d'ailleurs peu de progrès jusqu'à Descartes. Ce grand homme publia en 1637 sa Géométrie, & la commença par la solution d'un probleme où Pappus dit que les anciens Mathématiciens étoient restés. Mais, ce qui est plus précieux encore que la solution de ce probleme, c'est l'instrument dont il se servit pour y parvenir, & qui ouvrit la route à la solution d'une infinité d'autres questions plus difficiles. Nous voulons parler de l'application de l'algebre à la Géométrie. C'étoit-là le plus grand pas que la Géométrie eût fait depuis Archimede ; & c'est l'origine des progrès surprenans que cette science a faits dans la suite.

On doit à Descartes non seulement l'application de l'algebre à la Géométrie, mais les premiers essais de l'application de la Géométrie à la Physique, qui a été poussée si loin dans ces derniers tems. Ces essais, qui se voient principalement dans sa dioptique, & dans quelques endroits de ses météores, faisoient dire à ce Philosophe,

que toute sa physique n'étoit autre chose que Géométrie. Elle n'en auroit valu que mieux si elle eût eu en effet cet avantage; mais, malheureusement, la physique de Descartes consistoit plus en hypotheses qu'en calculs; & l'analyse a renversé depuis la plûpart de ces hypotheses. Ainsi la Géométrie, qui doit tant à Descartes, est ce qui a nui le plus à sa physique. Mais, ce grand homme n'en a pas moins la gloire d'avoir appliqué le premier avec quelque succès, la Géométrie à la science de la nature; comme il a le mérite d'avoir pensé le premier qu'il y avoit des loix du mouvement, quoiqu'il se soit trompé sur ces loix.

Tandis que Descartes ouvroit dans la Géométrie une carrière nouvelle, d'autres mathématiciens s'y frayoient aussi des routes à d'autres égards, & préparoient, quoique foiblement, cette Géométrie de l'infini, qui, à l'aide de l'analyse, devoit faire dans la suite de grands progrès. En 1635, deux ans avant la publication de la Géométrie de Descartes, Bonaventure Cavalérius, religieux Italien d'un ordre qui ne subsiste plus, avoit donné sa Géométrie des indivisibles. Dans cet ouvrage, il considere les plans comme formés par des suites infinies de lignes, qu'il appelle quantités indivisibles, & les solides par des suites infinies de plans; & par ce moyen, il parvient à trouver la surface de certaines figures & la solidité de certains corps. Comme l'infini employé à la manière de Cavalérius étoit alors nouveau en Géométrie, & que ce religieux craignoit des contradicteurs, il tâcha d'adoucir ce terme par celui d'*indéfini*, qui au fond ne signifioit en cette occasion que la même chose. Malgré cette espèce de palliatif, il trouva beaucoup d'adversaires, mais il eut aussi des partisans; ceux-ci, en adoptant l'idée de Cavalérius, la rendirent plus exacte, & substituerent aux lignes qui composoient les plans de Cavalérius, des parallélogrammes infiniment petits; aux plans indivisibles de Cavalérius, des solides d'une épaisseur infiniment petite; ils considérerent les courbes comme des polygones d'une infinité de côtés, & parvinrent par ce moyen à trouver la surface de certains espaces curvilignes, la rectification de certaines courbes, la mesure de certains solides, les centres de gravité des uns & des autres.

Grégoire de saint Vincent, & sur-tout Pascal, se distinguerent l'un & l'autre en ce genre; le premier, dans son traité intitulé, *quadratura circuli & hyperbolæ*, 1647, où il mêla à quelques paralogismes de très-beaux théoremes; & le second, par son traité *de la roulette* ou *cycloïde*, qui paroît avoir demandé les plus grands efforts d'esprit; car, on n'avoit point encore trouvé le moyen de rendre la Géométrie de l'infini

beaucoup

beaucoup plus facile en y appliquant le calcul.

Cependant, le moment de cette heureuse découverte approchoit ; Fermat imagina le premier la méthode des tangentes par les différences ; Barrow la perfectionna, en imaginant son petit triangle différentiel, & en se servant du calcul analytique, pour découvrir le rapport des petits côtés de ce triangle, & par ce moyen la sous-tangente des courbes.

D'un autre côté, on fit réflexion que les plans ou solides infiniment petits, dont les surfaces ou les solides pouvoient être supposés formés, croissoient ou décroissoient dans chaque surface ou solide, suivant différentes loix; & qu'ainsi la recherche de la mesure de ces surfaces ou de ces solides se réduisoit à connoître la somme d'une série, ou suite infinie de quantités croissantes ou décroissantes. On s'appliqua donc à la recherche de la somme des suites; c'est ce qu'on appella l'*Arithméthique des infinis;* on parvint à en sommer plusieurs, & on appliqua aux figures Géométriques les résultats de cette méthode. Wallis, Mercator, Brouncker, Jacques Grégori, Huyghens, & quelques autres se signalerent en ce genre; ils firent plus, ils réduisirent certains espaces & certains arcs de courbes en séries convergentes, c'est-à-dire, dont les termes alloient toujours en diminuant; & par-là ils donnerent le moyen de trouver la valeur de ces espaces & de ces arcs, sinon exactement, au moins par approximation; car on approchoit d'autant plus de la vraie valeur, qu'on prenoit un plus grand nombre de termes de la suite ou série infinie qui l'exprimoit.

Tous les matériaux du calcul différentiel étoient prêts; il ne restoit plus que le dernier pas à faire. M. Leibnitz publia le premier, en 1684, les règles de ce calcul, que M. Newton avoit déjà trouvées de son côté. Les illustres freres Bernoulli trouverent les démonstrations des règles données par Leibnitz; & Jean Bernoulli y ajoûta quelques années après, la méthode de différentier les quantités exponentielles.

M. Newton n'a pas moins contribué au progrès de la Géométrie pure par deux autres ouvrages; l'un est son traité *de Quadratura curvarum*, où il enseigne la manière de quarrer les courbes par le calcul intégral, qui est l'inverse du différentiel; ou de réduire la quadrature des courbes, lorsque cela est possible, à celle d'autres courbes plus simples, principalement du cercle & de l'hyperbole. Le second ouvrage est son *Enumeratio linearum tertii ordinis*, où, appliquant heureusement le calcul aux courbes dont l'équation est du troisième degré, il divise ces courbes en genres & espèces, & en fait l'énumération.

Mais, ces écrits, quelque

admirables qu'ils soient, ne sont rien, pour ainsi dire, en comparaison de l'immortel ouvrage du même Auteur, intitulé, *Philosophiæ naturalis principia Mathematica*, qu'on peut regarder comme l'application la plus étendue, la plus admirable, & la plus heureuse qui ait jamais été faite de la Géométrie à la Physique. Ce livre est aujourd'hui trop connu pour que nous entrions dans un plus grand détail; il a été l'époque d'une révolution dans la Physique; il a fait de cette science une science nouvelle, toute fondée sur l'observation, l'expérience & le calcul. Nous ne parlons point de l'optique du même Auteur, ouvrage non moins digne d'éloges, ni de quelques autres écrits Géométriques moins considérables, mais tous de la première force, tous brillans de sagacité & d'invention. Quand on considere ces monumens immortels du génie de leur Auteur, & quand on songe que ce grand homme avoit fait à vingt-quatre ans ses principales découvertes, on est presque tenté de souscrire à ce que dit Pope, *que la sagacité de Newton étonna les intelligences célestes, & qu'elles le regarderent comme un être moyen entre l'homme & elles*. On est du moins bien fondé à s'écrier: *Homo homini quid præstat!* Qu'il y a de distance entre un homme & un autre.

L'édifice, élevé par Newton à cette hauteur immense, n'étoit pourtant pas encore achevé; le calcul intégral a été depuis extrêmement augmenté par MM. Bernoulli, Cotes, Maclaurin, &c. & par les Mathématiciens qui sont venus après eux. On a fait des applications encore plus subtiles, & si on l'ose dire, plus difficiles, plus heureuses & plus exactes de la Géométrie à la Physique. On a beaucoup ajoûté à ce que Newton avoit commencé sur le systême du monde; c'est sur-tout quant à cette partie qu'on a corrigé & perfectionné son grand ouvrage des principes Mathématiques. La plûpart des Mathématiciens, qui ont contribué à enrichir ainsi la Géométrie par leurs découvertes, & à l'appliquer à la Physique & à l'Astronomie, étant aujourd'hui vivans, nous laisserons à la postérité le soin de rendre à chacun la justice qu'il mérite; & nous terminerons ici cette petite histoire de la Géométrie; ceux qui voudront s'en instruire plus à fond, pourront consulter les divers Auteurs qui ont écrit sur ce sujet.

En finissant cette histoire abrégée de la Géométrie, nous ne pouvons nous dispenser de remarquer, à l'honneur de notre nation, que si la Géométrie nouvelle est principalement due aux Anglois & aux Allemands, c'est aux François qu'on est redevables des deux grandes idées qui ont conduit à la trouver. On doit à Descartes l'application de l'Algebre à la Géométrie, sur laquelle le calcul différentiel est fondé; & à Fermat, la

première application du calcul aux quantités différentielles, pour trouver les tangentes ; la Géométrie nouvelle n'est que cette dernière méthode généralisée. Si on ajoûte à cela ce que les François actuellement vivans ont fait en Géométrie, on conviendra peut-être que cette science ne doit pas moins à notre nation qu'aux autres.

II.

Objet de la Géométrie.

On commence par considérer les corps avec toutes leurs propriétés sensibles ; on fait ensuite peu à peu, & par l'esprit, la séparation & l'abstraction de ces différentes propriétés ; & on en vient à considérer les corps comme des portions d'étendue pénétrables, divisibles, & figurées. Ainsi, le corps Géométrique n'est proprement qu'une portion d'étendue terminée en tout sens. On considere d'abord & comme d'une vue générale, cette portion d'étendue quant à ses trois dimensions ; mais, ensuite, pour en déterminer plus facilement les propriétés, on y considere en premier lieu une seule dimension, c'est-à-dire, la longueur, puis deux dimensions, c'est-à-dire, la surface, enfin les trois dimensions ensemble, c'est-à-dire, la solidité ; ainsi, les propriétés des lignes, celles des surfaces & celles des solides sont l'objet & la division naturelle de la Géométrie.

C'est par une simple abstraction de l'esprit, qu'on considere les lignes comme sans largeur, & les surfaces comme sans profondeur. La Géométrie envisage donc les corps dans un état d'abstraction, où ils ne sont pas réellement ; les vérités qu'elle découvre & qu'elle démontre sur les corps, sont des vérités de pure abstraction, des vérités hypothétiques ; mais, ces vérités n'en sont pas moins utiles. Dans la nature, par exemple, il n'y a point de cercle parfait; mais plus un cercle approchera de l'être, plus il approchera d'avoir exactement & rigoureusement les propriétés du cercle parfait que la Géométrie démontre ; & il peut en approcher assez exactement pour avoir toutes ces propriétés, sinon en rigueur, au moins à un dégré suffisant pour notre usage.

On connoît en Géométrie plusieurss courbes qui s'approchent continuellement d'une ligne droite, sans jamais la rencontrer ; mais, qui étant tracées sur le papier, se confondent sensiblement avec cette ligne droite au bout d'un assez petit espace ; il en est de même des vérités Géométriques. Elles sont en quelque manière la limite, &, si on peut parler ainsi, l'*asymptote* des vérités physiques, le terme dont celles-ci peuvent approcher aussi près qu'on veut, sans jamais y arriver exactement. Mais, si les théoremes Mathématiques n'ont pas exactement lieu dans la nature, ces théoremes servent du moins à trouver avec une précision suf-

fisante pour la pratique, la distance inaccessible d'un lieu à un autre, la mesure d'une surface donnée, le toisé d'un solide, à calculer le mouvement & la distance des astres, à prédire les phénomenes célestes.

Pour démontrer des vérités en toute rigueur, lorsqu'il est question de la figure des corps, on est obligé de considérer ce corps dans un état de perfection abstraite qu'ils n'ont pas réellement. En effet, si on ne s'assujettit pas, par exemple, à regarder le cercle comme parfait, il faudra autant de théoremes différens sur le cercle, qu'on imaginera de figures différentes plus ou moins approchantes du cercle parfait; & ces figures elles-mêmes pourront être encore absolument hypothétiques, & n'avoir point de modele existant dans la nature.

Les lignes qu'on considere en Géométrie, ne sont ni parfaitement droites, ni parfaitement courbes, les surfaces ne sont ni parfaitement planes, ni parfaitement curvilignes; mais, plus elles approcheront de l'être, plus elles approcheront d'avoir les propriétés qu'on démontre des lignes exactement droites ou courbes, des surfaces exactement planes ou curvilignes.

Ces réflexions suffiront, ce semble, pour répondre à deux especes de censeurs de la Géométrie; les uns, ce sont les Sceptiques, accusent les théoremes Mathématiques de fausseté, comme supposant ce qui n'existe pas réellement, des lignes sans largeur, des surfaces sans profondeur; les autres, ce sont les Physiciens ignorans en Mathématiques, regardent les vérités de Géométrie comme fondées sur des hypotheses inutiles, & comme des jeux d'esprit qui n'ont point d'application.

III.

Division de la Géométrie.

On peut diviser la Géométrie de différentes manières.

1.° En élémentaire & en transcendante. La Géométrie élémentaire ne considere que les propriétés des lignes droites, des lignes circulaires, des figures & des solides les plus simples, c'est-à-dire, des figures rectilignes ou circulaires, & des solides terminés par ces figures. Le cercle est la seule figure curviligne dont on parle dans les élémens de Géométrie; la simplicité de cette description, la facilité avec laquelle les propriétés du cercle s'en déduisent, & la nécessité de se servir du cercle pour différentes opérations très-simples, comme pour élever une perpendiculaire, pour mesurer un angle, &c. toutes ces raisons ont déterminé à faire entrer le cercle & le cercle seul dans les élémens de Géométrie. Cependant, quelques courbes, comme la parabole, ont une équation plus simple que celle du cercle; d'autres, comme l'hyperbole équilatere, ont une

équation aussi simple. Mais ; leur description est beaucoup moins facile que celle du cercle, & leurs propriétés moins aisées à déduire. On peut rapporter aussi à la Géométrie élémentaire la solution des problêmes du second degré par la ligne droite & par le cercle.

La Géométrie transcendante est proprement celle qui a pour objet toutes les courbes différentes du cercle, comme les sections coniques & les courbes d'un genre plus élevé.

Cette Géométrie s'occupe aussi de la solution des problêmes du troisième & du quatrième degrés supérieurs. Les premiers se résolvent, comme l'on sçait, par le moyen de deux sections coniques, ou plus simplement & en général par le moyen d'un cercle & d'une parabole ; les autres se résolvent par des lignes du troisième ordre & au-delà. La partie de la Géométrie transcendante, qui applique le calcul différentiel & intégral à la recherche des propriétés des courbes, est celle qu'on appelle plus proprement Géométrie transcendante, & qu'on pourroit nommer avec quelques Auteurs modernes, Géométrie sublime, pour la distinguer non seulement de la Géométrie élémentaire ; mais de la Géométrie des courbes qui n'emploie pas les calculs différentiel & intégral, & qui se borne, ou à la synthese des Anciens, ou à la simple application de l'analyse ordinaire. Par-là on auroit trois divisions de la Géométrie ; Géométrie élémentaire ou des lignes droites & du cercle ; Géométrie transcendante ou des courbes ; & Géométrie sublime ou des nouveaux calculs.

2.° On divise aussi la Géométrie en ancienne & moderne. On entend par Géométrie ancienne, ou celle qui n'emploie point le calcul analytique, ou celle qui emploie le calcul analytique ordinaire, sans se servir des calculs différentiel & intégral ; & par Géométrie moderne, on entend, ou celle qui emploie l'analyse de Descartes dans la recherche des propriétés des courbes, ou celle qui se sert des nouveaux calculs. Ainsi, la Géométrie, en tant qu'elle se borne à l'analyse seule de Descartes, est ancienne ou moderne, suivant les rapports sous lesquels on la considere ; moderne par rapport à celle d'Apollonius & d'Archimede, qui n'employoient point le calcul ; ancienne, par rapport à la Géométrie que nous avons nommée *sublime*, que Leibnitz & Newton nous ont apprise, & que leurs successeurs ont perfectionnée.

IV.

La Géométrie envisagée sous deux faces.

M. Rollin, dans son Histoire ancienne, au chapitre de la Géométrie, dit qu'on peut envisager cette science sous deux faces, ou comme une science spéculative, ou comme une science pratique.

La Géométrie, comme spéculative, considere la figure & l'étendue des corps selon les trois dimensions, longueur, largeur & profondeur; qui composent trois espèces d'étendues, la ligne, la surface & les solides, ou, le corps solide. Ainsi, elle compare les différentes lignes les unes avec les autres, & en détermine l'égalité ou l'inégalité. Elle montre même de combien l'une est plus grande que l'autre. Elle fait la même chose pour les surfaces. Elle démontre, par exemple, qu'un triangle est la moitié d'un parallélogramme de même base & de même hauteur; que deux cercles sont entr'eux comme les quarrés de leurs diametres; c'est-à-dire, que si l'un est trois fois plus grand que celui de l'autre, le premier cercle contiendra neuf fois plus d'espace. Enfin elle fait encore les mêmes considérations sur les solidités ou masses des corps. Elle fait voir qu'une pyramide est le tiers d'un prisme de même base & de même hauteur; qu'une sphere ou un globe est les deux tiers du cylindre circonscrit, c'est-à-dire, qui a même hauteur & même largeur que le globe; que les globes sont entr'eux comme les cubes de leurs diametres. Si, par exemple, le diametre d'un globe est quatre fois plus grand que celui d'un autre, ce premier globe a soixante-quatre fois plus de masse que le second. Ainsi, s'ils sont de même matière, il pesera soixante-quatre fois plus que l'autre, parce que 64 est le cube de 4.

La Géométrie pratique, appuyée sur la théorie spéculative, s'applique uniquement à mesurer les trois espèces d'étendue, lignes, surfaces, & solides. Elle nous apprend, par exemple, comment il faut mesurer la distance de deux objets, la hauteur d'une tour, l'étendue d'un terrein; comment on divise une surface en autant de parties que l'on voudra, dont l'une soit double, triple, quadruple, &c. d'une autre. Elle nous enseigne le jaugeage des vaisseaux, & la manière de trouver la capacité de tous les autres vases dont on se sert pour renfermer les liquides & les solides. Non seulement elle mesure les objets différens posés sur la surface de la terre, mais elle mesure le globe de la terre, en déterminant la grandeur de sa circonférence, & la longueur de son diametre. Elle s'éleve jusqu'à faire connoître la distance de la lune à la terre. Elle ose même mesurer celle du soleil, & sa grandeur par rapport au globe terrestre.

GÉORGIQUE [Poëme], *Carmen Georgicum*. Les Grammairiens appellent poëme Géorgique, un ouvrage de poësie, dont la culture de la terre, & en général tous les travaux de la campagne sont l'objet. De ce genre est le poëme d'Hésiode intitulé *les Œuvres & les Jours*, & les quatre livres de Virgile sur l'a-

griculture. Nous ne parlons point de plusieurs autres poëmes Grecs sur cette matière. Parmi les ouvrages Modernes de ce genre on compte les *Jardins* du P. Rapin & la *Maison Rustique* du P. Vannières, deux poëmes Latins fort estimés de plusieurs gens de Lettres. Ces poëmes, & quelques autres qu'on pourroit citer, sont Géorgiques; mais, ce nom est particulièrement consacré à celui de Virgile.

Comme Hésiode avoit adressé son poëme sur l'agriculture à son frere Persée, & Lucrèce le sien, *de Rerum natura*, à Memmius, Virgile adresse aussi ses Géorgiques à C. Cilnius Mécénas. Les Anciens croyoient que dans toute poësie didactique, qui doit contenir des préceptes, il falloit toujours paroître parler à quelqu'un. C'est ainsi qu'Horace adresse son art poëtique aux Pisons. Le ton dominant dans cette sorte de poëme est celui qui convient à l'instruction familière. Ce sont des leçons que le Poëte donne à une persone qui paroît l'écouter; c'est une espèce d'entretien libre, où l'Auteur, après avoir traité directement son sujet, se ménage avec art des digressions agréables, pour soulager l'attention de celui qui l'écoute. Il se dérobe, il fuit, il s'égare pour ainsi dire. Il y a bien de l'art & du génie dans ces poëtiques écarts. Il n'y en auroit peut-être pas moins à rentrer dans le sujet par d'heureuses transitions. Mais, Virgile, Lucrèce, Horace & tous les Auteurs de l'antiquité, soit Poëtes, soit Prosateurs, semblent avoir regardé les transitions comme une chose inutile & sans mérite. Les Modernes, au contraire, considerent la transition comme un grand agrément du style. Cependant, si nous faisons attention à la plûpart des transitions de nos Orateurs, de nos Historiens & de nos Poëtes, nous conviendrons de bonne foi qu'elles sont fort souvent affectées, insipides, puériles, & ridicules.

Nous aimons aujourd'hui l'ordre dans toute sorte d'écrits. Cependant, il y en a peu dans les poëmes didactiques des Anciens, & l'on en chercheroit vainement dans l'art poëtique d'Horace. M. Pope a jugé à propos de l'imiter en cela dans ses deux poëmes, sur-tout dans celui de la *Critique*. M. Despréaux, au contraire, si admirateur, si imitateur des Anciens, n'a point du tout copié dans son art poëtique le désordre de celui d'Horace. Le P. Rapin dans ses Jardins, & le P. Vannières dans sa Maison Rustique, ont mis aussi de la méthode & de l'arrangement, & ils ont peut-être eu raison de s'éloigner du goût de l'antiquité. Car, quoique chez les Anciens le poëme didactique, qu'ils adressoient toujours à quelqu'un, aît un air d'entretien libre & naturel, qui dispense de l'ordre, & quoiqu'en géné-

ral la méthode soit un écueil pour l'imagination qu'elle réfroidit, nous croyons qu'il est à propos qu'un Poëte lie toujours ses idées, & qu'il établisse entr'elles une espèce de filiation. Il faut de la raison dans tout ouvrage d'esprit, & il y a peu de raison où la méthode, cette quatrième partie de la Logique, est négligée.

Cependant, il faut convenir que les quatre livres des Géorgiques de Virgile n'en sont pas absolument dépourvus; on y remarque du moins un ordre général. Le Poëte établit sa proposition dès le commencement avec beaucoup de précision & de justesse, & y annonce tout ce qu'il doit traiter dans les quatre livres de son poëme. 1.° La culture des terres par rapport aux moissons : *Quid faciat lætas segetes;* c'est le sujet du premier livre. 2.° La manière de cultiver les arbres, & sur-tout la vigne : *Ulmisque adjungere vites;* c'est la matière du second. 3.° Le soin des troupeaux : *Quæ cura boum, qui cultus habendo sit pecori;* c'est l'objet du troisième. 4.° Comment on doit élever les abeilles; c'est ce qui est traité dans le quatrième : *Apibus quanta experientia parcis.* Virgile a suivi exactement sa division, & n'a jamais confondu une partie avec une autre.

Le mot de Géorgiques est composé de deux mots Grecs, γῆ, terre, ἔργον, œuvre, travail. Le sujet de ce poëme est donc le travail par rapport à la terre, c'est-à-dire, tous les travaux de la campagne. C'est en vain que quelques Critiques ont voulu censurer ce titre, comme s'il péchoit contre la justesse. Est-ce travailler à la terre, ont-ils dit, que d'élever des troupeaux & des abeilles? Ce reproche est très-frivole. 1.° Lorsqu'un titre convient à la principale partie d'un ouvrage, il convient à l'ouvrage entier. 2.° Les herbages nourrissent les troupeaux, & les fleurs les abeilles. Un poëme qui a pour objet les productions de la terre, comprend les pâturages & les fleurs; il peut donc renfermer ce qui concerne les troupeaux & les abeilles.

On remarque que quoique les Géorgiques soient adressés à Mécene, le protecteur & l'ami de Virgile, le Poëte ne lui donne cependant aucunes louanges. Mécene, dit-on, étoit modeste, & n'aimoit point les complimens. Horace débute cependant par un compliment dans la première de ses Odes, qui lui est adressée, *Mæcenas atavis edite regibus.* Peut-être que Virgile a cru qu'il ne convenoit pas de louer dans le même ouvrage Auguste & Mécene, c'est-à-dire, le Prince & le sujet.

Il faut avouer que les louanges qu'il donne à Auguste, sont excessives. Plaignons le siècle où il vivoit, & l'odieux despotisme, qui avoit abattu le

courage des Romains, & éteint toutes leurs vertus. Après tout, quand on prodigue la louange à un souverain, il est aisé de l'apprécier; les flatteries outrées sont des mots qui ne doivent rien signifier; c'est la place, c'est la puissance & l'autorité, & non la personne, qu'ordinairement on encense. Aussi est-on en quelque sorte plus choqué d'entendre louer une troupe orgueilleuse de gens sans mérite, sur leur esprit & leurs talens, que de voir Virgile & Ovide traiter Auguste de dieu, & Lucain enchérir encore sur cette basse adulation, dans sa Pharsale, à l'égard du plus méchant de tous les Princes.

On sera peut-être étonné dans ce siècle, qu'un aussi grand génie que Virgile se soit occupé à composer un poëme sur les travaux de la campagne, & à en donner en vers des leçons aux laboureurs & aux vignerons. Mais, il faut considérer que l'agriculture étoit bien plus honorée parmi les Romains que parmi nous. Ils la regardoient comme le plus ancien & le plus utile de tous les arts. Les biens que l'agriculture nous donne sont en effet d'autant plus réels, qu'ils tiennent lieu de tout. Aussi les Princes les plus sages ont toujours soutenu & encouragé l'utile & pénible profession des laboureurs, qui fut autrefois le principal objet du gouvernement dans l'Assyrie, dans la Perse, dans l'Égypte. Numa Pompilius & Ancus Martius, selon les historiens Romains, furent très-attentifs à la culture des terres. C'est au même soin que la Sicile fut redevable de ses richesses immenses, de ses puissantes flottes, & de ses nombreuses armées.

Il est certain qu'aucun peuple n'a jamais tant aimé l'agriculture que les Romains. Dans les premiers tems, les Sénateurs demeuroient presque toujours à la campagne. Ils cultivoient leurs terres eux-mêmes, & la charrue n'avilissoit point le consulat & la dictature. Un Curius Dentatus, un Caton, un Camille faisoient leurs délices des travaux rustiques. Le luxe & la mollesse s'étant ensuite introduits à Rome, la terre, qui ne fut plus cultivée que par de vils esclaves, devint moins fertile; car, comme Pline le remarque, ces illustres laboureurs travailloient avec bien plus de succès que les laboureurs du commun, parce qu'ils avoient plus de lumières & de génie pour la perfection de ces travaux.

Les Anciens joignoient l'expérience aux préceptes; c'est ce qui fait que tant d'Auteurs de l'antiquité ont écrit sur cette matière. Varron en cite jusqu'à cinquante parmi les Grecs. Lui-même a traité ce sujet, & après lui Columelle.

Nous avons encore leurs ouvrages, où ils entrent dans un grand détail sur toutes les parties de l'agriculture. Caton le censeur fit aussi un livre contenant des préceptes sur la ma-

nière de cultiver la terre. Columelle, qui a écrit sous Tibere, déplore d'une manière vive & éloquente, le mépris où de son tems l'agriculture étoit tombée.

On aime naturellement la campagne, & l'on voudroit, si cela étoit possible, ne quitter jamais un séjour si délicieux. On a tâché au moins, pour se consoler, de se faire une sorte d'illusion, en transportant, pour ainsi dire, la campagne au milieu des villes; non une campagne simple & brute, qui ne connoît que les beautés naturelles, & qui n'emprunte rien de l'art, mais une sorte de campagne peignée, ajustée, embellie, on diroit presque fardée. Nous entendons parler de ces jardins si ornés & si élégans, qui offrent aux yeux un si doux & si brillant spectacle, &c.

On dit que c'est Epicure, qui le premier a établi la mode des jardins dans les villes.

Que cette sorte de campagne embellie par l'art a été agréablement célébrée par le P. Rapin, dans son poëme des Jardins! Le mérite de cet ouvrage est d'autant plus particulier, que les Romains, connoissant médiocrement l'art des jardins, n'ont rien écrit sur ce sujet. Quelle difficulté n'a donc pas eue à surmonter l'Auteur d'un poëme Latin sur le jardinage? Virgile, dans le quatrième livre de ses Géorgiques, semble lui en avoir fait naître l'idée.

Forsitan & pingues hortos quæ cura colendi
Ornaret, canerem, biferique rosaria Pæsti;
Quoque modo potis gauderent intyba rivis,
Et virides apio ripæ, &c.
Verùm hæc ipse equidem spatiis exclusus iniquis
Prætereo, atque aliis post commemoranda relinquo.

Ce qui fait dire au P. Rapin au commencement de son poëme :

Vatibus ignotam, nam me novus incitat ardor,
Ire viam, magno quæ primùm ostensa Maroni....

L'ouvrage de cet Auteur est digne du siècle d'Auguste, pour l'élégance & la pureté du langage, pour l'esprit & les graces qui y règnent. C'est un poëme didactique, où l'agrément des descriptions fait disparoître la sécheresse des préceptes; un poëme où l'imagination du Poëte sçait délasser le lecteur par des fables riantes, mais un peu trop fréquentes; un poëme, où son bon goût lui a fait faire un choix judicieux & délicat de tous les différens points qu'il traite. Plus fleuri, plus gai, plus amusant que l'Auteur des Géorgiques, il en a la précision, & quelquefois même l'élévation & la force. Tel est le jugement que M. l'abbé des Fontaines porte de ce poëme.

La Maiſon ruſtique du P. Vannières, ſelon le même, eſt ſur-tout recommandable pour la Latinité du ſtyle & la variété des expreſſions, pour la douceur & l'harmonie de la verſification. Ce ſont par-tout des païſages charmans, & l'Auteur n'omet rien de ce qui concerne la maiſon ruſtique. Peut-être eſt-il trop abondant dans la deſcription des petites choſes. Il a ſes épiſodes, comme Virgile & le P. Rapin, mais d'un goût différent. Si l'on excepte deux ou trois livres, où en ſuivant l'exemple du P. Rapin, il a inſéré des fables & des métamorphoſes, par-tout ailleurs ce ſont de poëtiques écarts d'un autre genre. Il y a même une note où il ſemble abjurer ces fables, & où il les traite de ſottiſes & de contes de vieilles. C'eſt ainſi qu'il ne craint point de condamner non ſeulement le P. Rapin ſon confrere, mais encore ſaint Grégoire de Nazianze, qui ne s'eſt pas fait un ſcrupule de mêler dans ſes poëſies les fables de Pandore, de Narciſſe, de Jupiter, & d'en inventer lui-même de nouvelles. Enfin, le fameux Synéſius, évêque de Ptolémaïde, ne penſoit pas comme lui, touchant l'uſage de la mythologie dans les ouvrages poëtiques.

Le P. Vannières, à la fin du livre qui concerne les abeilles, après avoir décrit les loix & les uſages de leur république, tranſporte ſon lecteur au Paraguai, dont il lui vante le gouvernement ſingulier. Il n'y a que la diction élégante, qui puiſſe rendre agréables de ſi froids épiſodes. Ce livre des abeilles, qui eſt le quatorzième, me paroît, dit M. l'abbé des Fontaines, fort au-deſſus du quatrième des Géorgiques, à l'épiſode près.

On peut dire, en général, que Virgile, n'ayant pas un ſujet auſſi riant que le P. Rapin, n'a pu être auſſi orné, auſſi fleuri que cet Auteur l'eſt dans ſes Jardins. Il a traité ce qu'il y avoit de plus ſimple dans la culture. Mais, ſi l'on s'en rapporte au jugement de Pline, il n'a choiſi que ce qu'il y avoit de plus agréable dans cette ſimplicité. Cependant, lorſqu'on a lu le poëme du P. Vannières, on eſt obligé, dit encore M. l'abbé des Fontaines, de convenir que Virgile pouvoit mieux choiſir ſes détails. A l'égard des préceptes, il les a donnés tels qu'ils convenoient à la qualité des terres de ſon païs, & aux uſages qui alors s'y obſervoient. L'agriculture eſt différente, ſuivant la différence des climats; d'ailleurs, elle s'eſt bien perfectionnée depuis le ſiècle de Virgile.

Il eſt à remarquer que dans les Géorgiques, les préceptes ſont preſque toujours renfermés dans les deſcriptions; ce qui n'eſt pas de même dans le poëme du P. Vannières, où il faut avouer que s'il y a plus d'ordre & de choix que dans les Géorgiques, il y a moins d'un cer-

tain art, & encore moins de vraie poësie.

C'est sur-tout dans les épisodes, que le poëme des Géorgiques est admirable. Virgile, dit Macrobe, après avoir tracé des préceptes, qui ont naturellement de la sécheresse & de la dureté, a fini chacun de ses livres par des morceaux ingénieux & piquans; & il les cite. Mais, il y en a plusieurs autres encore semés dans le cours du poëme, & le Poëte n'attend pas la fin de chaque livre, pour relever ou égayer son sujet. C'est ce que l'on ne trouve point dans le poëme d'Hésiode, le plus ancien de tous les Poëtes, sans excepter Homère. A la place d'épisodes, ce sont de très-longs traits de morale; en sorte que l'objet de son ouvrage paroît être plutôt les mœurs des hommes, que la nature des choses, ou les travaux de la campagne, qu'il s'est proposé néanmoins de traiter, & qu'il traite fort superficiellement. Peu de poësie dans Hésiode; c'est moins un Poëte qu'un Versificateur philosophe.

On prétend que Virgile employa sept ans à la composition de ses Géorgiques, & qu'il les composa par le conseil de Mécéne, dans la vue de plaire à Auguste. Alors, dit le P. Catrou, par les productions de l'esprit on acquéroit de la faveur, parce que le règne d'Auguste étoit le règne de l'esprit.

« Le livre des Géorgiques, » dit le même P. Catrou, à » parler sans exagération, fournit autant à l'érudition profane, qu'aucun autre ouvrage qui nous soit resté de l'ancienne Rome. La honte de » notre siècle, c'est que le grand » nombre de Poëtes qu'il produit, ne doit guère qu'à la » nature ce qu'il reçoit d'applaudissemens. Hors un petit » nombre d'entr'eux, dont l'esprit est aussi cultivé par les » sciences, que leur imagination est féconde en productions agréables, tous se sont » resserrés dans les bornes d'une poësie enjouée. Ils n'ont » osé tenter des sujets, que » leur utilité, une élégante » érudition eussent rendu dignes de la postérité. Aussi » leur asservissement au goût » des personnes frivoles fera » passer leurs ouvrages avec » eux, & peut-être avant eux. » C'est la moindre punition » qu'ils aient à craindre. » Si cela arrive, ce ne sera pas parce qu'ils *se sont resserrés dans les bornes d'une poësie enjouée*, mais parce que, selon l'expression d'un Auteur moderne, les vers sans poësie n'ont qu'un tems, & doivent leur mérite à la faveur passagère du public, pour tomber ensuite dans la foule & dans l'obscurité.

GÉORGIQUES, *Georgica*, nom que l'on donne par excellence au poëme que Virgile a fait sur l'agriculture. *Voyez* l'article précédent.

GÉOSCOPIE, *Geoscopia*, sorte de connoissance que l'on

tire de la nature & des qualités de la terre, en les observant & en les considérant. Ce mot vient de γῆ, terre, & de σκοπέω, je considere.

La Géoscopie, considérée comme un moyen de divination, est une chimère; mais, considérée comme connoissance des qualités de la terre, c'est une science qui peut être très-utile.

GÉOSTATIQUE, est la même chose que Statique qui est aujourd'hui plus usité. Ce mot signifie la partie de la méchanique qui traite des loix de l'équilibre des corps solides; on l'appelloit autrefois ainsi de γῆ, terre, & de ἵστημι, *sto*, je suis en repos. Par cette dénomination, on la distinguoit de l'hydrostatique, qui traite de l'équilibre des fluides, & qui vient de ὕδωρ, eau, & de ἵστημι, *sto*. Ainsi, on représentoit les solides en général par la terre, & les fluides par l'eau; le mot d'hydrostatique est resté, & le mot de Géostatique, comme plus impropre, a été changé en celui de Statique.

GÉPHRUS, *Gephrus*, Γέφρυς, ville de la Syrie, selon Polybe. *Voyez* l'Article suivant.

GÉPHYRA, *Gephyra*, (*a*) Γέφυρα, ville de la Syrie, dans la Séleucide, selon Ptolémée. Seroit-ce la ville que Polybe appelle Géphrus, & qui se rendit à Antiochus?

GÉPHYRÉENS, *Gephyræi*, Γεφυραῖοι, (*b*) famille considérable de Grece. Les meurtriers d'Hipparque étoient de cette famille.

Les Géphyréens se disoient originaires d'Érétrie; mais, selon Hérodote, ils étoient Phéniciens, & sortis de ceux qui vinrent avec Cadmus dans la Béotie, où ils habiterent une région que l'on appelloit Tanagrique. Quand les Cadméens eurent été pour la première fois chassés par les Argiens, les Géphyréens, qui avoient déjà été chassés deux fois par les Béotiens, se retirerent à Athènes, où les Athéniens les reçurent pour citoyens à certaines conditions. Ils y bâtirent des temples, où ils rendoient à leurs divinités un culte différent de celui des Athéniens. Il y en avoit entr'autres un dédié à Cérès Achaïenne. Ils affectoient de cacher leur origine, apparemment parce qu'elle les éloignoit des charges. On leur attribue l'établissement de la fête des Orgies à Athènes.

GÉPIDES, *Gepidæ*, (*c*) peuple barbare du nombre de ceux qui se jetterent sur les terres de l'empire Romain, dans le tems de sa décadence.

Il est indubitable, selon Jornandès, que les Gépides tirent leur origine des Goths. Ces derniers, dit-il, sortirent de l'isle Scanzia [c'est la Scandi-

(*a*) Ptolem. L. V, c. 15.
(*b*) Herod. L. V. c. 55. *& seq.*
(*c*) Hist. du Bas-Emp. par M. le Beau, T. IV. pag. 146. Crév. Hist. des Emp. Tom. VI. p. 102.

navie, que l'on prenoit alors pour une iſle,] ſous la conduite de Bérich leur roi, ſur trois vaiſſeaux, dont un arriva après les autres; d'où vient que l'on donna à ceux qu'il portoit le nom de *Gépides*, du mot *Gepanta*, ou *Gepaita*, qui dans le langage de ces peuples ſignifie pareſſeux. D'ailleurs, ils étoient effectivement lourds & peſans. Les Gépides, piqués de cette raillerie, ſe ſéparerent des Goths, ſe retirerent dans une iſle que formoit la riviere de Viſela, aujourd'hui la Viſtule, & l'abandonnerent bientôt, attaquerent les Burgundions, & s'emparerent de leur païs. Ils ſe brouillerent avec les Goths qui les battirent. Paul-Diacre dit que les Lombards eurent ſouvent guerre avec les Gépides. Il y a cependant des Auteurs qui confondent ces deux nations. Saumaiſe, au rapport de Hugues Grotius, a trouvé dans les extraits de quelques manuſcrits Grecs, Γήπαιδες, ὀλεγόμενοι, Λογγοβάρδοι, c'eſt-à-dire, les Gépides que l'on appelle Lombards. Conſtantin Porphyrogénete, dans un de ſes extraits de l'hiſtoire de Théophane, prétend que les Lombards, par une méſintelligence, ſont ſortis des Gépides, & que les Wandales, les Oſtrogoths, les Werſtregoths, les Gépides & les Lombards deſcendent du canton de la Scanzie [Scandinavie] occupé par les Sucons, qui depuis ont été appellés *Normands*. Procope aſſure que les Oſtrogoths, les Viſigoths, les Vandales & les Gépides avoient entr'eux une reſſemblance de mœurs & de langage, & que le prince des Gépides s'appelloit Oſtrogoth. Ces peuples embraſſerent preſque en même tems le Chriſtianiſme; mais, ils furent inſtruits par des prêtres Ariens, qui les infecterent de l'Arianiſme. Cependant, plus de cinquante ans après la converſion des Goths, Salvien de Marſeille parle des Gépides comme d'un peuple cruel, barbare & fort éloigné du Chriſtianiſme par ſes mœurs.

Sous l'empire de Juſtinien, on les trouve en Hongrie, auprès de Sirmich, ſelon Procope. Ils firent aſſez bonne contenance juſqu'au règne d'Alboin, roi des Lombards. Ils avoient leur roi particulier nommé Turiſende, qui eut pour ſucceſſeur Cunimund. Ce dernier ſe brouilla avec les Lombards, & ranima les anciennes querelles que ſon prédéceſſeur avoit aſſoupies. Alboin, de ſon côté, s'allia avec les Avares, & s'étant aſſuré d'eux par un traité, il marcha contre les Gépides. Tandis que ceux-ci venoient au-devant de lui, les Avares ſe jetterent ſur leur païs comme ils en étoient convenus avec Alboin. Cunimund fut conſterné en apprenant cette nouvelle, & exhorta ſes troupes à combattre, premièrement contre les Lombards, après quoi ils iroient chaſſer de leur païs les Avares. Les Lombards fu-

rent vainqueurs, & la déroute des Gépides fut complette, à peine en échappa-t-il un petit nombre. Cunimund y périt. Alboin lui enleva le crâne, & s'en fit faire une coupe pour les festins. Il prit entr'autres prisonniers de guerre, Rosimonde fille de ce malheureux Roi, & comme sa femme Clotsionde, fille de Clothaire, roi de France, étoit morte, il épousa cette Princesse. Dans un jour de débauche, il la força de boire dans le crâne de son pere. Cette cruauté lui inspira tant d'horreur pour lui, qu'elle le fit assassiner.

Quant aux Gépides, ils furent si abattus par ce revers, qu'ils ne purent jamais se relever. Ils n'eurent plus de Roi, & ceux qui ne périrent point dans la bataille, furent soumis aux Lombards, ou resterent sous le joug que leur imposerent les Huns, qui s'étoient emparés de leur païs. Il est certain qu'Alboin en emmena quelques-uns en Italie, où, après de grandes conquêtes, il les établit dans un village, que l'on appella de leur nom Gépidi. Paul Warnefrid le dit expressément.

Les étymologistes Grecs dérivent le nom de Gépides, Γήπαιδες, de Γετίπαιδες, c'est-à-dire, les enfans des Getes.

GÉRA, *Gera*, Γηρὰ, (*a*) le second des fils de Balé de la tribu de Benjamin, fut pere d'Aod, qui délivra les Israëlites de la servitude, où les avoit réduits Eglon roi de Moab.

GÉRA, *Gerá*, Γερὰ, (*b*) frere du précédent, étoit le septième des fils de Balé.

GÉRA, *Gera*, Γηρα, (*c*) fils d'Ahod, fut pere d'Oza & d'Ahiud; il transporta ceux de sa famille qui demeuroient à Gabaa, dans le païs de Manahath.

GÉRA, *Gera*, Γηρὰ, (*d*) parent de ceux qui précedent, fut pere de Séméi, qui chargea David d'imprécations & d'invectives, lorsque ce Prince fuyoit la persécution d'Absalon.

GÉRADAS, *Geradas*, (*e*) Γεράδας, Spartiate. Un étranger lui ayant démandé *quelle peine on faisoit souffrir en son païs aux adultères*? *Mon ami*, lui dit-il, *il n'y a point d'adultère chez nous. Mais, s'il y en avoit*? repliqua l'étranger. *Alors*, reprit Géradas, *il seroit condamné à payer un taureau, qui, du sommet du mont Taigete, pût boire dans la riviere d'Eurotas. Bon*, reprit l'étranger, tout étonné: *Eh! comment pourroit-on trouver un taureau de cette grandeur*? Géradas lui répondit en souriant: *Eh! comment pourroit-on trouver à Sparte un adultère*? Sur quoi nous remarquerons que le mot *adultère* emportoit avec soi l'idée de *crime*: Or, comme par les loix de Sparte, ce

(*a*) Judic. c. 3. v. 15. Paral. L. I. c. 8. v. 3.
(*b*) Paral. L. I. c. 8. v. 5.
(*c*) Paral. L. I. c. 8. v. 7.
(*d*) Reg. L. II. c. 16. v. 5.
(*e*) Plut. T. I. p. 49.

qu'on appelloit *crime*, n'étoit autre chose que ce qui étoit nuisible à l'État, l'adultère y étoit inconnu sous le nom de *crime*, quoiqu'il y fût commun sous le nom d'*amour du bien public*; de sorte que Géradas ne pouvoit donner le nom de *crime* à ce qui étoit autorisé par les loix de son païs.

GÉRANDAS, *Gerandas*, Γεράνδας, (*a*) Spartiate, fut tué dans un combat avec quarante autres Spartiates.

GÉRANÉ, *Gerane*, terme formé du Grec γέρανος, qui veut dire une Grue. On a donné ce nom à une Princesse, appellée aussi Œnoé. *Voyez* Œnoé.

GÉRANIE, *Gerania*, (*b*) Γερανία, ville de Thrace. Pline dit: « Géranie, où l'on dit » qu'étoit la nation des Pyg- » mées; les Barbares les ap- » pellent Cattuzes, & croient » qu'ils furent mis en fuite par » les Grues. » C'est le nom de Géranie qui a donné lieu à cette fable; οἱ γέρανοι veut dire des Grues.

Saumaise croit que la ville de Géranie étoit le lieu, d'où les Grues partoient pour faire la guerre au Pygmées, & que *Cattuza* étoit la demeure de ces derniers, qui, par cette raison, étoient nommés *Cattuzi* par les Barbares. Comme le même mot signifioit des oiseaux qu'on appelle Grues, & les habitans de la ville appellée *Gerania*, les Poëtes ont saisi l'occasion de leurs combats contre les Pygmées leurs voisins, pour les changer en oiseaux, & ils ont feint que les Pygmées étoient très-petits, afin de rendre la partie égale.

GÉRANIE, *Gerania*, (*c*) Γερανία, Γεράνεια, montagne de Grece dans la Mégaride, vers l'Isthme du Péloponnèse. Pline nomme simplement *Geranea*, sans dire ce que c'étoit. Etienne de Byzance dit que c'étoit une montagne entre Mégare & Corinthe. Thucydide fait entendre que c'étoit un passage fortifié par les Athéniens. Il n'y avoit point, dit-il, de sûreté pour eux [les Lacédémoniens] de passer par Géranie, parce que les Athéniens étoient maîtres de Mégare & de Peges; car, outre que Géranie étoit très-difficile à passer, les Athéniens y avoient toujours des troupes.

Mégarus, selon Pausanias, se sauva du déluge de Deucalion en gagnant le sommet du mont Géranien, qui alors avoit un autre nom; car, selon cet Auteur, Mégarus guidé par le cri d'une bande de grues, qui voloient de ce côté-là, nagea jusqu'au haut de cette montagne, qui depuis cet évènement fut appellée le mont Géranien. Corœbe, dit ailleurs Pausanias, s'étant mis en chemin, quand il fut au mont Géranien, sentit

(*a*) Plut. T. I. p. 291.
(*b*) Solin. p. 113. Plin. T. I. p. 205.
(*c*) Plin. T. I. p. 197. Thucyd. p. 68, 70, 299. Pauf. p. 74, 82. Plut. T. I. p. 813, 1041.

tomber

tomber son trépied, & là il bâtit un temple à Apollon avec un village qui, de cette particularité, se nomma le Tripodisque.

GÉRANIE, *Gerania*, Γέρανία, ville du Péloponnèse. *Voyez* Gérénie.

GÉRANOR, *Geranor*, (*a*) Γεράνωρ, capitaine Spartiate, fut tué par les Arcadiens.

GÉRARE, *Gerara*, Γέραρα, (*b*) ville des Philistins, située au midi des terres de Juda. Cette ville avoit des rois nommés Abimélech, du tems d'Abraham & d'Isaac; & ces deux Patriarches, ayant été obligés de demeurer quelque tems à Gérare, furent contraints, pour conserver leur vie, de dire que leurs femmes n'étoient que leurs sœurs. On peut voir la Génese, chap. XXI & XXVI, & les articles d'Abimélech, d'Abraham & d'Isaac.

Gérare étoit fort avancée dans l'Arabie Pétrée, étant à vingt-cinq milles d'Eleuthéropolis, au-delà du Daroma, c'est-à-dire, de la partie méridionale du païs de Juda. Moïse dit qu'elle étoit entre Cadès & Sur. Saint Jérôme, dans ses traditions Hébraïques sur la Génese, dit que de Gérare à Jérusalem, il y a trois jours de chemin. Il y avoit près de Gérare un bois, dont il est fait mention dans Théodoret; & un torrent, sur lequel étoit un monastère d'hommes, dont parle Sozomène. Moïse parle aussi du torrent ou de la vallée de Gérare.

Sozomène fait mention d'une petite ville de Gerres, à cinquante stades de Péluse; & on lit dans les livres des Maccabées, que Judas fut établi gouverneur de toute la côte depuis Ptolémaïde, jusqu'aux Gerréniens.

On a confondu Gérare avec Bersabée, avec Ascalon, avec Aluz, avec Arad.

GÉRARIES, *Gerariæ*. *Voyez* Géforetes.

GÉRASA, *Gerasa*, (*c*) ville située au-delà & à l'orient de la mer morte. Elle est attribuée par les uns à la Célé-Syrie, par d'autres à l'Arabie; & on la met parmi les villes de la Décapole. Saint Matthieu dit que Jesus-Christ étant passé dans le païs des Géraséniens, deux possédés, qui demeuroient dans des sépulcres, vinrent au-devant de lui, & lui dirent: *Jesus, fils de Dieu, qu'y a-t-il entre vous & nous? Etes-vous venu ici pour nous tourmenter avant le tems?* Ils ajoûterent: *Si vous nous chassez d'ici, envoyez-nous dans ce troupeau de pourceaux, qui est proche.* Jesus leur répondit: *Allez.* Et étant sortis, ils entrerent dans ces pourceaux, qui se précipiterent aussitôt dans la mer, & s'y noyerent.

Le Grec imprimé de S. Mat-

(*a*) Xenoph. p. 618.

(*b*) Genes. c. 20. v. 1, 2. c. 26. v. 1. *&* *seq.* Maccab. L. II. c. 13, v. 24.

(*c*) Matth. c. 8. v. 28. *&* *seq.* Marc. c. 5. v. 1. Luc. c. 8. v. 26.

thieu, au lieu de Géraféniens, porte *Gergéséniens*; & quelques exemplaires Grecs lisent *Gadaréniens*. S. Luc & S. Marc lisent de même. Origène croit que la vraie leçon n'est ni Gérasa, ni Gadara; puisque ni l'une ni l'autre de ces villes n'est au voisinage de la mer, & n'a auprès de soi des précipipices, comme il y en avoit près de la ville où Jesus guérit les deux possédés. Il croit donc qu'il faut entendre en cet endroit la ville de Gergésa, sur le lac de Tibériade, où l'on montroit de son tems les rochers & les précipices, d'où les porcs se précipiterent dans le lac.

La ville de Gérasa fut épiscopale dans le tems du Christianisme; & elle est nommée Gérassa, ville épiscopale d'Arabie, dans la notice de Léon le Sage. Celle d'Hiérocles l'appelle Gérasa. On lit Iérasson dans quelques autres. Cette ville est présentement détruite.

GÉRASÉNIENS, *Geraseni*. *Voyez* Gérasa.

GÉRATES, *Geratæ*, Γεραῖται. *Voyez* Gésates.

GÉRÉLANUS, *Gerelanus*, (*a*) tribun militaire, fut envoyé par Néron à la tête d'une cohorte, pour prévenir les mauvais desseins du consul M. Vestinus Atticus, & lui signifier l'ordre de mourir.

GÉRÉNA, *Gerena*, Γέρηνα, (*b*) nom que Strabon donne à la ville de Géranie dans le Péloponnèse. Ce Géographe en met une autre du même nom dans l'Elide Creuse.

GÉRÉNIE, *Gerenia*, Γερηνία, (*c*) ville du Péloponnèse, qui porta d'abord le nom d'Enope; & c'est sous ce nom qu'elle est célébrée par Homère. Elle appartenoit aux Messéniens. Mais, du tems de Pausanias, elle étoit de la dépendance des Eleuthérolacons, & se nommoit Gérénie. On voit par-là que cette ville étoit sur les confins de la Messénie & de la Laconie.

Quelques-uns disent que Nestor fut élevé à Gérénie; & d'autres, qu'il s'y retira seulement, après que Pylos eut été prise par Hercule. On voyoit à Gérénie le tombeau de Machaon, fils d'Esculape, avec un temple fort célebre qui lui étoit dédié; car, les habitans croyoient que Machaon avoit aussi la vertu de guérir les maladies; ils lui avoient consacré un petit canton, qu'ils appelloient *Rhodon*; le dieu y étoit représenté en bronze, debout sur ses pieds; il avoit sur la tête une couronne que les Messéniens, en leur langue naturelle, nommoient *Ciphos*. Les habitans de Gérénie disoient que les os de Machaon furent recueillis par Nestor; & à l'égard de Podalire, ils tenoient qu'au retour de Troye, ayant été jetté par la tempête

(*a*) Tacit. Annal. L. XV. c. 69.
(*b*) Strab. p. 340, 352.
(*c*) Pauf. p. 204, 214, 215. Ptolem. L. III. c. 16. Plin. T. I. p. 193. Strab. pag. 340.

avec les autres Grecs à Syros ; ville de Carie, il y fixa sa demeure.

Dans le païs des Géréniens il y avoit la montagne de Calathion, & sur cette montagne un temple dédié à Calathée.

Le nom de cette ville est Géranie dans Pline, & Géréna dans Strabon. On croit que c'est aujourd'hui Christo, Bourgade de la Morée.

GÉRESTE, *Geræstus*, (*a*) Γεραιςὸς, ville & port de l'Eubée, selon Ptolémée. Pomponius Méla dit que Géreston étoit un des promontoires de l'Eubée, au midi ; & Pline parle de la ville & du promontoire. Ce promontoire regardoit l'Attique, & Strabon assure que Géreste & Pétalie étoient à l'opposite de Sunium. Tite-Live dit : » Le » reste de la flotte demeura à » Géreste, fameux port de » l'Eubée. «

Il y avoit de ce même nom une ville avec un port de mer & un promontoire, où les eaux de la mer se brisoient avec impétuosité ; c'est pourquoi, Euripide, dans son Oreste, nomme les flots de Géreste écumeux. Il y avoit un fameux temple de Neptune ; & c'est par allusion à ce temple qu'Aristophane, dans sa comédie des Chevaliers, dit : *O Gérestien, fils de Saturne !*

Un vol fait dans ce temple, & un autre à Olympie, ville d'Élide, donnent occasion à Lucien de railler deux dieux en même tems. Jupiter Olympien avoit une statue d'or avec une grande barbe, on la lui avoit coupée. *Quoi !* lui dit Neptune, dans un des dialogues de Lucien, *le vainqueur des Titans, le Dieu armé de la foudre se laissa tondre à Olympie, & n'osa pas seulement crier au voleur !* Jupiter lui répond : *Hé ! ne sçavez-vous pas que nous n'avons pas toujours le pouvoir de punir les sacrileges ? Et si nous l'avions, auriez-vous souffert que l'on vous eût impunément dérobé votre trident à Géreste.*

Cette ville étoit fort déchue avec le tems, & Étienne de Byzance n'en fait qu'un village. Démosthène la nomme Géraste. Elle subsiste encore de nos jours, en conservant son ancien nom sous celui de Géresto, qu'on lui donnne présentement.

GÉRESTE, *Gerestus*, (*b*) Γεραιςὸς. On lit dans Plutarque : » Un jour heureux pour les » Béotiens, c'étoit le cinquième du mois d'Août, qu'ils » appellent *Hippodromion*, & » & que les Athéniens nomment » *Hécatombæon* ; car, ce jour-là, ils remporterent deux célebres victoires, qui toutes » deux mirent la Grece en liberté ; l'une à la bataille de » Leuctres ; & l'autre, plus de » deux cens ans auparavant, à » celle de Géreste, lorsqu'ils » défirent Lattamyas & les Thessaliens. « M. Dacier fait sur

(*a*) Ptolem. L. III. c. 15. Pomp. Mel. p. 145. Plin. T. I. p. 211. Strab. pag. 444, 446. Tit. Liv. L. XXXI. c. 45. Homer. Odyss. L. III. v. 177. Herod. L. IX. c. 104.

(*b*) Plut. T. I. p. 238.

ce passage la remarque suivante:
» On a fort bien vu qu'il y
» avoit ici deux fautes considé-
» rables. La première pour le
» tems ; car cette défaite des
» Thessaliens & de leur chef
» Lattamyas par les Béotiens,
» n'arriva que peu de tems
» avant le combat des Thermo-
» pyles, quelques cent ou cent
» dix ans avant la bataille de
» Leuctres, comme Plutarque
» même l'écrit dans l'un de ses
» traités de morale ; & l'autre
» faute est pour le lieu; car,
» ce combat fut donné dans
» la Béotie, & Géreste est au
» fond de l'Eubée. J'ai souvent
» remarqué que lorsqu'un lieu
» peu célebre a un nom qui
» approche de celui d'un lieu
» plus connu & plus renommé,
» ce dernier prend ordinaire-
» ment la place de l'autre,
» comme cela est arrivé ici, où
» les Copistes ont mis *Geræste*,
» qui est le promontoire le plus
» méridional de l'Eubée, & un
» promontoire fort célebre,
» pour *Céresse*, qui est un fort
» de la Béotie au-dessus de
» Thespies. C'est à *Céresse* &
» non à *Géreste*, que Latta-
» myas & les Thessaliens fu-
» rent battus par les Béotiens,
» comme le sçavant Palmérius
» l'a remarqué avant moi. Pau-
» sanias en parle en ces termes
» dans les Béotiques : Ἔστι δὲ
» ἐχυρὸν Κωρίον ὁ Κερησσὸς ἐς τῶν
» θεσπιέων, ἐς ὃ καὶ πάλαι ποτε
» ἀνεσκευάσαντο (Βοιωτοὶ) κατὰ
» τὴν ἐπιστρατείαν, τῶν θεσσαλῶν.
» Céresse est un fort sur le che-
» min de Thespies, où les Béo-
» tiens se retirerent, quand les
» Thessaliens entrerent en ar-
» mes dans leur païs. «

GÉRESTICUS, *Geræsticus*, (*a*) nom que Tite-Live donne au port des Teïens.

GÉRESTIES, *Gerestia*, (*b*) fêtes qu'on célébroit en l'honneur de Neptune à Géreste, dans l'Eubée ; & c'étoit de-là que ces fêtes avoient pris leur nom.

GERGÉSA, *Gergesa*. *Voyez* Gérasa.

GERGÉSÉENS, *Gergesæi*, (*c*) Γεργεσαῖοι, peuples de la terre de Chanaan & descendans de Gergéséus, cinquième fils de Chanaan. La demeure de ces peuples étoit au-delà de la mer de Tibériade, où l'on trouve des vestiges de leur nom dans la ville de Gergese, sur le lac de Tibériade.

Les Docteurs Juifs enseignent que les Gergéséens à l'entrée de Josué dans la terre de Chanaan, prirent le parti d'abandonner leur païs, plutôt que de se soumettre aux Hébreux. Les Rabbins croient que Josué proposa aux Chananéens trois conditions ; la fuite, l'assujettissement ou la guerre. Les Gergéséens prirent la fuite, & se retirerent en Afrique. Les Gabaonites se soumirent à la servitu-

(*a*) Tit. Liv. L. XXXVII. c. 27.
(*b*) Antiq. expl. par D. Bern. de Montf. Tom. II. p. 216.
(*c*) Genes. c. 9. v. 25. c. 10. v. 16. c. 15. v. 21.

de, & les autres Chananéens firent la guerre.

On ne nous apprend pas en particulier en quel païs de l'Afrique se retirerent les Gergéséens; mais, c'est une très-ancienne tradition que plusieurs Chananéens y passerent, lorsque Josué entra dans la terre promise. Procope dit qu'ils se retirerent d'abord en Égypte, & que delà ils se répandirent en différens endroits de l'Afrique, où ils posséderent plusieurs villes; & qu'encore de son tems on voyoit dans la ville de Tingis deux grandes colomnes de pierres blanches, dressées près de la grande fontaine, avec une inscription en caractères Phéniciens, qui portoit: *Nous sommes des peuples qui avons pris la fuite devant ce voleur de Jesus, fils de Navé.*

Les Docteurs Hébreux racontent encore que les Gergéséens vinrent porter leurs plaintes devant Alexandre le Grand, lui demandant la restitution de leur païs, qu'ils soutenoient avoir été usurpé par les Hébreux. Alexandre fit citer les Juifs, pour répondre à cette accusation. Ceux-ci comparurent, & dans leur défense, ils prétendirent que non seulement ils ne devoient rien aux Gergéséens; mais qu'au contraire, les Gergéséens étant des esclaves fugitifs, devoient leur être restitués, avec tous les dommages que leur avoit causé leur fuite depuis tant de siècles. Ils prouverent le premier chef; sçavoir, que les Gergéséens, descendus de Chanaan, étoient esclaves, par l'arrêt prononcé par Noé contre Chanaan. *Maledictus Chanaan, servus servorum erit.* Leur fuite n'étoit pas contestée; il ne restoit qu'à prononcer en faveur des Hébreux; mais, les Gergéséens ne jugerent pas à propos d'attendre leur propre condamnation; ils se retirerent & abandonnerent leur cause.

Nous ne donnons pas ce récit comme une histoire incontestable. C'est un conte des Rabbins, qui prouve la persuasion où ils sont que les Gergéséens se retirerent du païs de Chanaan, lorsque Josué y entra. Il est pourtant certain qu'il en demeura un bon nombre dans le païs, puisque Josué lui-même nous apprend qu'il vainquit les Gergéséens; & ceux qu'il vainquit, étoient certainement en-deçà du Jourdain. Il se peut donc faire que ceux qui se sauverent en Afrique, fussent des Gergéséens de de-là la mer de Tibériade, & que les autres soient demeurés dans le païs.

GERGÉSÉUS, *Gergesæus*, Γεργεσαῖος, (a) le cinquième des fils de Chanaan, fut pere des Gergéséens.

GERGÉTHA, *Gergetha*, (b) Γέργιθα, village de l'Asie mineure dans la Mysie, auprès des sources du Caïcus, selon Stra-

(a) Genes. c. 10. v. 16.

(b) Strab. p. 616.

bon. Cet Auteur dit qu'Attale y conduisit les Gergéthéens de la Troade, après qu'ils eurent perdu leur ville.

GERGÉTHA, *Gergetha*, (*a*) Γέργηθα, autre ville de l'Asie mineure dans la Troade, selon le même Strabon. » Dans le » territoire de Lampsaque, dit-» il, est un lieu bien planté de » vignes, nommé Gergéthion, » où a subsisté une ville nom-» mée Gergétha, bâtie par les » Gergéthéens du territoire de » Cumes; car, il y en avoit » une autre, nommée *Gerge-* » *thes* au pluriel & au féminin, » qui étoit la patrie de Cépha-» lon Gergéthéen. « Voilà bien des lieux distinctement marqués par Strabon dans ce passage.

1.° Un lieu nommé Gergéthion, qui étoit un vignoble, dans le territoire de Lampsaque.

2.° Une ville, nommée Gergétha au même Canton.

3.° Une ville, nommée Gergethes dans le territoire de Cumes, ville de l'Éolide, dans le golfe Élaïtique. C'est de cette ville qu'étoient les Gergéthéens, qui bâtirent celle de Gergétha, près de Lampsaque.

4.° Si on y ajoûte le passage cité dans l'article précédent, il y avoit un autre Gergétha, qui n'étoit qu'un village assez avant dans les terres, près des sources du Caïcus, selon le même Strabon.

Voyons maintenant auquel de ces lieux conviennent les passages d'Étienne de Byzance, de Xénophon, d'Hérodote & de Pline, que le P. Hardouin applique à un seul & même endroit. Le passage d'Hérodote porte: » Dès qu'il fut jour, il » partit de-là & serrant sur la » gauche la ville de Rhœtion, » Ophrynéon, & Dardanus » qui est voisine d'Abydos, à » sa droite les Gergithes & les » Troyens. « Il est clair qu'il est question là des Gergéthéens & du territoire de Lampsaque, & non pas de ceux du territoire de Cymes ou Cumes, qui étoient dans l'Éolide, bien loin delà. Nous disons la même chose d'un autre passage du même Auteur. » Himées, ayant pris » Cios, ville de la Mysie, sur » la Propontide, & ayant ap-» pris que Daurise, quittant » l'Hellespont, marchoit vers » la Carie, abandonna la Pro-» pontide, conduisit son armée » vers l'Hellespont, prit tous » les Éoliens qui habitent la » côte d'Ilium; il prit aussi les » Gergithes, qui étoient un » reste des anciens Troyens. Il » poussa ensuite sa conquête » jusques dans la Troade, » où il mourut. » L'Hellespont est trop bien marqué dans ce passage. Lampsaque & les Gergithes étoient le long de l'Hellespont. Les Éoliens étoient les habitans de ce païs, originaires

(*a*) Strab. p. 589, 616. Herod. L. V. c. 122. L. VII. c. 43. Xenoph. p. 482, 484. Plin. Tom. I. p. 281. Plut. T. I. p. 750. Tit. Liv. L. XXXVIII. c. 39.

de l'Éolide. Il paroît au contraire par tout ce qui précede le passage de Xénophon, qu'il s'y agit de la Gergethæs de Strabon, qui étoit dans l'Éolide. Il est hors de doute que la Gergithes de Pline, qui ne subsistoit déjà plus de son tems, étoit dans l'Éolide, puisqu'il la nomme avec Elée, Pitane & autres villes de cette province. Le passage d'Étienne de Byzance regarde Gergis ou Gergithus dans la Troade.

GERGETHES, *Gergethes*, Γέργηθες. *Voyez* Gergétha.

GERGÉTHION, *Gergethion*, Γεργήθιον. *Voyez* Gergétha.

GERGÉTHUS, *Gergethus*, Γέργηθον. *Voyez* Gergétha.

GERGINES, *Gergini*, Γεργῖνοι, (*a*) nom d'une ou de plusieurs familles, employées dans l'isle de Chypre à la fonction de Colaces. Clearchus de Soli, cité par Athénée, nous apprend que leur fonction étoit de se disperser dans les places publiques, dans les boutiques, de s'insinuer dans les familles, d'écouter tout, & de faire chaque jour aux Anactes, un récit exact de ce qu'ils avoient remarqué d'intéressant. Un de ces Gergines, ajoûte le même Auteur, qui descendoit de ces Troyens que Teucer avoit fait transporter dans l'isle de Chypre, trouva moyen peu après de s'évader avec ceux qui avoient la même origine que lui; quelques-uns d'entr'eux s'établirent à Cumes; les autres s'étant avancés jusqu'auprès du mont Ida, y bâtirent une ville qu'ils appellerent Gergine, & qui depuis fut connue sous le nom de Gergitha.

GERGIS, *Gergis*, Γέργις, (*b*) fils d'Ariaze, étoit un des six généraux de l'armée de terre de Xerxès.

GERGITHA, *Gergitha*, Γέργιθα. *Voyez* Gergétha.

GERGITHES, *Gergithæ*, Γέργιται. *Voyez* Gergétha.

GERGITHOS, *Gergithos*. *Voyez* Gergétha.

GERGITHUM, *Gergithum*. *Voyez* Gergétha.

GERGOVIE, *Gergovia*, (*c*) Γεργοΐια, ville de la Gaule Celtique, qui a eu le même sort que plusieurs autres villes considérables, dont on cherche à présent la situation. Cette place si forte, à la défense de laquelle presque toutes les Gaules s'intéresserent, cette capitale des Arvernes, peuples puissans, & qui osoient s'appeller les freres & les émules des Romains, cette place enfin qui vit échouer devant ses murailles la fortune de César, a disparu. On ignore où elle étoit située. Cependant, sa position est une de celles pour la connoissance desquelles on se sent le plus de curiosité. Quoiqu'il semble que

(*a*) Athen. p. 255, 256.
(*b*) Herod. L. VII. c. 82.
(*c*) Strab. pag. 191. Cæs. de Bell. Gall. L. VII. p. 304. & seq. Notic. de la Gaul. par M. d'Anvill. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. VI. p. 635. & suiv. T. VIII. p. 452.

le sentiment de ceux qui placent Gergovie sur une montagne à environ une lieue de Clermont en Auvergne, commence à prévaloir parmi les Sçavans, cette opinion souffre pourtant de grandes difficultés, selon M. Lancelot.

César est le seul des Anciens qui ait parlé de Gergovie; car, pour ce que dit Strabon, que les Arvernes ont livré des combats à César, auprès de Gergovie ville des Arvernes, située sur une haute montagne d'où étoit Vercingétorix, l'on voit assez qu'il a emprunté ce trait des commentaires de la guerre des Gaules, sans qu'il en sçût autre chose par lui-même. Il n'étoit pas mieux instruit, quand il a dit quelques lignes plus haut, que la capitale, Μητρόπολις, des Arvernes s'appelloit Némossus, & qu'elle étoit située sur la Loire. Ce n'est pas précisément sur les bords de la Loire, qu'étoit situé le païs des Arvernes; & leur métropole, que Strabon appelle Némossus, nom qui doit être synomyme de celui de d'Augusto-Nemetum, n'étoit par sur cette riviere, mais plutôt près de celle de l'Allier.

On ne peut disconvenir qu'il n'y ait eu deux Gergovies dans les Gaules; le texte de César y est précis; l'une dans le païs des Boiens, & l'autre dans celui des Arvernes. C'est celle-ci que nous cherchons; elles sont à présent aussi peu connues l'une que l'autre. Il n'y a pas lieu de s'en étonner pour celle des Boiens; leur ville ne devoit pas être considérable, puisqu'eux-mêmes ne formoient qu'un très-petit peuple. Les Boïens qui habitoient au-delà du Rhin, s'étant joints aux Helvétiens, furent battus avec eux par César, que cette victoire rendit maître de leur sort. Les Eduens, à qui la valeur des Boïens étoit connue, demanderent à César la permission de leur donner retraite, & de leur céder quelques terres sur leurs frontières. Si l'on en croit l'Anonyme qui a fait la vie de César, attribuée ordinairement à Julius Celsus, non seulement César accorda aux Eduens la grace qu'ils lui demandoient en faveur des Boïens, mais il poussa même la générosité jusqu'à leur bâtir une ville, qui s'appella Gergovie. César étoit donc fondateur de cette nouvelle Gergovie. Vercingétorix y vint mettre le siege, lorsqu'il eut appris que César étoit allé à Vienne, & de-là dans le païs de Langres, pour y ramasser de nouvelles troupes. Cette ville devoit être sur la frontière des Eduens, & près du Berry. La plus commune opinion, & qui est très-vraisemblable, la place vers Moulins dans le Bourbonnois.

Sur la nouvelle que César reçut de ce siege, il forme aussitôt la résolution de secourir les Boïens ses alliés; & pour cela, après avoir traversé le païs des Eduens, il vient dans celui

des Sénonois. Il laiſſe ſes bagages dans leur capitale, nommée Agendicum, avec deux légions continue ſa marche, & le ſecond jour ſe rend à Vellaunodunum. Céſar, qui ne vouloit laiſſer aucun ennemi derrière lui, fit le ſiege de cette ville. Elle ſe rendit après deux jours de circonvallation. Céſar repartit ſur le champ, & arriva en deux jours à Génabum dans le païs des Carnutes. A ſon approche les habitans abandonnerent la ville.

Céſar n'avoit fait cette longue marche depuis le païs des Eduens juſqu'à Génabum, que pour venir chercher un pont ſur la Loire, qu'il n'auroit pu paſſer autrement, parce que l'armée de Vercingétorix, qui aſſiégeoit la Gergovie des Boïens, & qui étoit par conſéquent de l'autre côté de la Loire près de l'Allier, ſe feroit oppoſée, à ſon paſſage. A peine Vercingétorix eut-il appris que Céſar étoit entré dans le païs des Biturlges, qu'il leva le ſiege de Gergovie, pour s'approcher des Romains, & s'oppoſer à leurs progrès. Les deux armées s'avancerent chacune de leur côté. Celle des Romains trouva dans ſon chemin une ville appellée Noviodunum.

Aux approches de Céſar, les habitans parlent de capituler; ils avoient déjà donné une partie des ôtages, lorſqu'ils apperçoivent de loin la cavalerie Gauloiſe, que Vercingétorix envoyoit à leur ſecours; ils ne veulent plus ſe rendre, prennent les armes & referment leurs portes. Après un petit combat entre les deux corps de cavalerie Romaine & Gauloiſe, où celle-ci eſt battue, la ville ſe rend, & Céſar ſe diſpoſe de faire le ſiege d'*Avaricum, quod erat maximum munitiſſimumque in finibus Biturigum atque agri fertiliſſima regione*, eſpérant que par la priſe de cette ville, il ſe rendroit maître de tout le païs. Ce ſiege fut long & difficile; mais, à la fin la place fut obligée de ſe rendre.

Céſar, après avoir laiſſé ſéjourner ſon armée dans Avaricum afin qu'elle s'y remît de ſes fatigues, & étant près de rentrer en campagne, reçoit une députation des Eduens, par laquelle il apprend que toute la ville étoit diviſée au ſujet de l'élection du ſouverain Magiſtrat appellé Vergobret; qu'il y a deux concurrens qui prétendent chacun que leur élection eſt légitime, & qu'il eſt à craindre que l'on n'en vienne aux mains; on le prie d'y donner ordre. Quoiqu'il eût de bonnes raiſons pour ne point s'écarter d'Avaricum, auprès de laquelle Vercingétorix étoit encore campé, ne pouvant cependant refuſer aux Eduens le ſervice qu'ils lui demandoient, il vint ſur leurs terres, ſe rendit à Déciſe, & y convoqua leur Sénat. Après que Céſar eut mis ordre aux troubles qui s'étoient élevés parmi les

Éduens, il les exhorta à le seconder dans la guerre qu'il étoit obligé de soutenir contre les autres Gaulois, & leur demanda qu'ils lui envoyassent toute leur cavalerie avec dix mille hommes d'infanterie, pour mettre dans les garnisons.

Cependant, il partagea son armée en deux corps, donna quatre légions à Labiénus, qui devoit faire une expédition dans le païs des Sénonois & des Parisiens, & s'en réserva six autres, avec lesquelles il marcha vers Gergovie, dans le païs des Arvernes, en côtoyant l'Allier. Vercingétorix, dont la prise d'Avaricum n'avoit point abattu le courage, & qui avoit sçu par son crédit & par son autorité remplacer les 40000 hommes que les Gaulois y avoient perdus, en exigeant de chaque peuple un certain contingent de troupes, n'eut pas plutôt appris cette disposition, qu'il fit rompre tous les ponts qui étoient sur cette riviere, & marcha de l'autre côté. Les deux armées campoient tous les jours en présence; celle des Romains cherchant à passer cette riviere, & les Gaulois attentifs à empêcher que l'on n'y jettât de nouveaux ponts; unique ressource qui restoit à César, puisque cette riviere n'est guéable qu'en automne. Le général Romain trouva enfin le moyen de tromper ses ennemis. Il campa dans un bois vis-à-vis d'un de ces ponts que Vercingétorix avoit fait rompre; & après avoir donné ordre au gros de son armée de continuer sa marche, il resta avec deux légions qu'il cacha dans ce bois. Lorsqu'il jugea que ses troupes & celles des Gaulois pouvoient être arrivées à un nouveau camp, il fit travailler en diligence à rétablir le pont; ce qui restoit de pilotis dans l'eau, lui servit de fondement. Quand ce pont fut achevé, & que ces deux légions eurent passé la riviere, & se furent établies dans un poste, il fit revenir ses autres troupes sur leurs pas. Aussitôt que Vercingétorix apprend que César a passé, il se détermine à prendre les devans; & ne voulant pas s'engager dans un combat, il vient à grandes journées se camper sous Gergovie.

Depuis ce passage du pont, César marcha cinq jours avant que d'arriver à cette ville, dont il décrit ainsi la situation. Elle est située, dit-il, sur une fort haute montagne, dont toutes les avenues sont difficiles; sur cette montagne Vercingétorix avoit formé son camp; il en occupoit toutes les collines; chaque nation, dont étoit composée son armée, avoit son quartier, & chaque quartier étoit séparé par des intervalles. Vis-à-vis la ville, & aux pieds même de la montagne, est une colline escarpée de tous côtés. César, persuadé que s'il s'en rendoit le maître, il ôteroit aux ennemis la facilité d'avoir

commodément de l'eau & du fourrage, s'en empara pendant la nuit, y logea deux légions, & tira un double fossé large de douze pieds, par lequel il se donnoit la communication de son camp à ce poste avancé. Il reçut avis cependant, que les dix mille hommes que les Eduens lui envoyoient, s'étoient révoltés à la sollicitation de Litavicus qui les conduisoit. Il partit sur le champ avec sa cavalerie & quatre légions sans bagages. Il fit une marche de 25 milles; & après avoir réduit les mutins, il donna à ses troupes trois heures de repos, après quoi il reprend le chemin de Gergovie. Au milieu de sa marche, il apprend que les Gaulois ont attaqué les deux légions qu'il avoit laissées à la garde du camp, & que comme il est d'une trop vaste étendue pour être défendu par si peu de troupes, elles sont très-fatiguées, & près de succomber à l'effort des ennemis; il presse sa marche, & l'ardeur extraordinaire de ses soldats le secondant, il arrive au camp avant le lever du Soleil.

Cette mutinerie des troupes des Eduens, ces fideles alliés des Romains, fit faire des réflexions à César; il craignit avec raison, qu'elle ne fût suivie d'une révolte générale des Gaules, & qu'un jour il ne se trouvât enveloppé de tous côtés. Il songea donc à quitter le siege de Gergovie, pour rejoindre ses troupes, & se mettre par-là hors d'insulte; mais, il lui importoit que sa retraite qui n'étoit due qu'à la crainte d'être abandonné par ses alliés, n'eût pas l'apparence d'une fuite. Il falloit donc par quelque action d'éclat, faire voir aux ennemis qu'il étoit encore en état de les attaquer; il s'en présenta une occasion très-favorable. Il s'apperçut qu'une des collines, qui peu de jours auparavant étoit si couverte de troupes Gauloises, qu'à peine pouvoit-on la voir, en étoit toute dégarnie; il feignit de vouloir s'en rendre le maître, y fit marcher quelques soldats & des équipages, avec ordre de faire grand bruit. Les Gaulois, à qui il étoit très-important de conserver ce poste, firent passer sur cette colline presque toutes leurs troupes, & dégarnirent leurs camps. César, voyant que les ennemis avoient fait la manœuvre qu'il souhaitoit, prend la résolution d'attaquer ces camps. La montagne, sur laquelle Gergovie étoit située, avoit 1200 pas de haut depuis le pied jusqu'à la ville. A peu près à la moitié de cette hauteur, & tout autour de la montagne, les Gaulois avoient construit une muraille de six pieds d'élévation, pour leur servir de retranchement contre les Romains. C'étoit dans cette enceinte que leurs camps & leurs quartiers étoient disposés; ils s'étendoient jusqu'aux murs de la ville. Le reste de la montagne

au-dessous de la muraille jusqu'à la plaine étoit abandonné. Pendant que les Gaulois ont pris le change, & ont rassemblé toutes leurs troupes pour la défense du côteau que César sembloit vouloir attaquer, il mene ses troupes au camp des ennemis & le force. Cela se fit avec tant de rapidité que Teutomat, roi des Nitiobriges, peuples de l'Agénois, fut surpris faisant sa méridienne, & eut beaucoup de peine à s'échapper. César, dont le dessein n'étoit pas de s'engager dans une affaire générale, mais seulement de faire un coup de main, se contentant d'avoir forcé le camp, donna ordre de sonner la retraite avec la dixième légion, à la tête de laquelle il étoit; mais, les autres légions qui se trouverent séparées par un vallon assez étendu, n'ayant pu entendre le rappel des trompettes, se laisserent emporter à leur ardeur, & ne s'arrêterent point qu'elles ne fussent aux portes de la ville. Il y eut même quelques officiers & soldats Romains qui monterent sur la muraille; mais, ils ne jouirent pas long-tems de cet avantage. Les Gaulois que la fausse attaque de César occupoit à l'autre côté de la ville, furent bientôt rappellés de ce côté-ci par les cris de leurs compatriotes. Les Romains fatigués, & de leur marche, & du combat, ne purent pas résister à l'effort & à la multitude de ces troupes fraîches qui les vinrent chasser. Il fallut se retirer en désordre, ils y seroient peut-être tous restés, si la légion dixième avec quelques compagnies que César fit venir en diligence de son petit camp, n'eût arrêté les Gaulois qui les poursuivoient. Cela leur donna le moyen de se rallier dans la plaine. Vercingétorix fit rentrer ses troupes dans leurs retranchemens; & César ramena le siennes dans son camp. Le lendemain, il les en fit sortir, & les rangea en bataille, pour engager Vercingétorix à sortir du sien; ce que le général Gaulois ne voulut point faire. César, ayant recommencé encore le lendemain la même manœuvre, crut en avoir assez fait par ces deux mouvemens, pour rabattre la vanité des Gaulois, & rassurer le courage de ses troupes; il décampa pour aller vers le païs des Eduens. Quoique les ennemis ne se missent point en devoir de le suivre, il pressa sa marche plus qu'il n'avoit fait en venant, & arriva en trois jours au bord de l'Allier, où il refit son pont, & passa cette riviere. Le reste de son expédition n'est point de notre fait. Sur la nouvelle de la révolte des Eduens que César apprend, il marche à grandes journées vers la Loire, passe cette riviere à gué, & va dans le païs des Sénonois.

Il n'est plus question de Gergovie après la levée de ce siege; César n'en parle plus. Nous avons cru devoir rapporter

exactement tout ce qu'il en dit, parce qu'on en peut tirer des inductions pour reconnoître la véritable situation de cette ville.

Les uns ont cru que c'étoit Clermont; les autres, & c'est le plus grand nombre, la placent sur une montagne, qui, comme on l'a déjà dit, est à environ une lieue de cette dernière ville; d'autres ont cru que c'étoit Saint-Flour; d'autres enfin, une montagne située près de l'Alagnon & de Brioude.

Ce ne peut point être Clermont; les Auteurs les plus prévenus pour cette ville sont obligés d'en convenir. Gergovie étoit située sur une fort haute montagne, dont toutes les avenues étoient très-difficiles. Cette montagne avoit autour d'elle plusieurs collines à qui elle commandoit; elle étoit assez étendue pour donner du terrein à une grande ville, & contenir le camp d'une armée de 40 mille hommes au moins, & où chaque nation avoit son quartier séparé.

Aucune de ces marques ne convient à Clermont. Cette ville, qui n'est que médiocre, occupe toute la petite colline sur laquelle elle est située; cette colline est douce; de hautes montagnes l'environnent & la dominent. Cela suffit seul pour nous faire conclure qu'elle n'est point l'ancienne Gergovie.

Venons à l'opinion de ceux qui la placent sur une montagne qui porte encore l'ancien nom. Les différentes preuves dont on sert pour appuyer ce sentiment, se réduisent à trois, la situation, les monumens qui en restent, & la tradition.

1.° Il faut convenir qu'il y a quelque ressemblance entre la situation de l'ancienne Gergovie, & celle de la montagne qui en porte à présent le nom. Cette montagne, qui est à une lieue de Clermont, est assez haute. M. Lancelot ne croit pourtant pas qu'elle ait les 1200 toises dont parle César; elle n'est presque accessible que par un seul endroit. C'est à peu près l'idée qu'il nous donne de Gergovie : *Urbs posita in altissimo monte omnes aditus difficilis habebat.* Sur le haut de cette montagne est une plaine couverte à présent d'une pelouse, qui ne sert qu'aux pâturages des troupeaux. C'est dans cette plaine que l'on suppose qu'étoit la ville. On y voit encore des tas de pierres alignés en forme de rues; & c'est une des preuves dont on se sert pour établir Gergovie en ce lieu. Si ce sont des débris de bâtimens, comme on le prétend, il est surprenant qu'on ne trouve que des pierres informes; il n'y en a pas une qui soit d'une figure ou d'une taille à faire croire qu'elle ait jamais servi. On trouve à la vérité quelques morceaux de brique ou de tuile; aussi ne peut on pas douter qu'il n'y ait eu quel-

ques bâtimens sur cette montagne dans des tems fort postérieurs à César, comme on le dira dans la suite. Ainsi, on y peut trouver des démolitions & des décombres, sans qu'on doive en conclure qu'elles y sont depuis le tems de Vercingétorix. Ces tas de pierres ainsi rangés, sont ordinaires dans les plus hautes montagnes de Dauphiné & de Provence, où il est certain cependant qu'il n'y a jamais eu de ville. C'est une des occupations des pâtres qui y passent quatre ou cinq mois de l'année. Il en est peut-être de même de la prétendue Gergovie.

La colline, dont César s'empare, avant que de commencer le siege, qui étoit aux pieds de la montage, bien fortifiée, & escarpée de tous côtés, est supposée être le *Crestum*, *Crest*, petit bourg situé sur une éminence vis-à-vis de Gergovie, un grand vallon entre deux; mais, il y a trop d'éloignement de l'un à l'autre. La même difficulté subsiste pour Montroignon, autre éminence que quelques-uns prétendent avoir été cette colline occupée par César avant le siege, ou du moins celle par laquelle il pensa sur la fin surprendre la ville.

Si César avoit plus détaillé toute sa marche, s'il avoit dit en combien de jours elle se fit, s'il avoit désigné l'endroit où il passa l'Allier, on pourroit par les inductions qu'on en tireroit, parvenir à fixer la situation de Gergovie. Mais, tout son récit nous apprend seulement, qu'après avoir pacifié les troubles qui s'étoient élevés parmi les Eduens, il part de Décise, petite ville sur la Loire, à vingt lieues ou environ de Clermont. Après quelques jours de marche, il passe l'Allier; & delà il fait encore cinq campemens avant que d'arriver à Gergovie; c'est-à-dire, qu'il marche cinq jours; car, l'on sçait que dans les Auteurs, *primis*, *secundis*, *tertiis Castris ad aliquem locum pervenire*, c'est y arriver en un, deux, ou trois jours. Ce que Polybe a dit δεκάταιος, Tite-Live l'exprime par *decimis Castris*; cela n'a pas besoin d'autres preuves. On ne peut rien induire de ces cinq campemens, puisque César à son retour fait le même chemin en trois jours.

2.° Quant aux monumens qui restent, ce sont des tas de pierres que l'on voit sur le haut de la montagne, & que l'on suppose être des débris des bâtimens; les souterreins qui y sont, les médailles, urnes & autres restes d'Antiquité que l'on trouve dans les environs; les prétendus greniers de César que l'on montre encore près de Clermont; enfin un acte du XII.e siècle, où il est parlé de *Vetus masura antiquæ Gergobiæ.* Il faut les examiner l'un après l'autre.

Nous avons déjà dit ci-dessus, que les monceaux de pierres qui sont sur cette montagne, ne

prouvent rien; qu'elles sont toutes informes; qu'il ne paroît point qu'elles aient jamais été mises en œuvre; & qu'il est très-ordinaire de trouver de semblables amas de pierres disposées en forme de rues, sur d'autres montagnes où il n'y a jamais eu d'habitation.

Les souterreins qui y sont, & dans lesquels M. Lancelot dit être entré, sont des grottes & des cavernes à l'ordinaire, telles que la nature en a faites dans presque toutes les montagnes; il n'y reste aucun vestige de travail de la main d'homme. Cela ne peutêtre d'aucune considération.

Il en est de même des médailles, des urnes que l'on trouve, non pas sur la montagne, car personne ne dit y en avoir trouvé, mais dans les environs, comme à Romagnac, &c. Ces médailles sont toutes depuis Adrien. D'ailleurs, quand elles seroient d'un tems antérieur, que prouveroient-elles de plus que ce que tout le monde sçait? Que le hazard fait trouver des médailles dans des lieux que les Romains n'ont point habité, ou du moins qu'ils n'ont habité que beaucoup de tems après l'époque de ces mêmes médailles. Personne ne doute que depuis Auguste il n'y ait eu une ville assez considérable au lieu même où est à présent Clermont; il n'en faut pas davantage pour y trouver des monumens antiques. Il s'y en conserve dans quelques cabinets de Curieux; mais, toutes ces urnes, ces *signa*, ces dieux Lares, ces instrumens de sacrifice, &c. ne prouveront jamais que la montagne appellée *Gergovia*, soit l'ancienne Gergovie. Il faut quelque chose de plus précis.

3.° On croit l'avoir découverte dans ce qu'on appelle *les greniers de César*. A une demi-lieue au-dessus de Clermont, est un canton appellé S. Mart, à cause d'une église dédiée à ce S. Abbé de Clermont. On y voit des restes de bâtimens antiques qu'on croit avoir été des bains. Cela a assez de vraisemblance, d'autant plus qu'il y a près de là une fontaine minérale, quelques morceaux d'aquéducs, & qu'on y voit encore un petit réduit quarré fait de grosses pierres, & orné de marbre en quelques endroits. C'est dans ce canton de S. Mart qu'est un quartier de terre plein de grains brûlés. On dit dans le païs, que lorsque César fut obligé de lever le siège de Gergovie, il brûla ses magasins qui étoient en cet endroit; on l'appelle pour cela *les greniers de César*. Ce petit terrein se trouve précisément au-dessus d'un reste de mur antique. Il formoit une petite butte, qui, s'étant dégradée par la suite des tems, laisse entrevoir environ à la moitié de sa hauteur, ces grains noirs & brûlés qui font corps avec la terre. Cette nouvelle preuve ne paroît pas à M. Lancelot être plus convainquante que les précédentes; ou-

tre que ce n'est qu'une tradition populaire, & qui n'est soutenue d'aucun témoignage, il est bien difficile que cela se soit conservé depuis tant de siècles sans altération. On a trouvé de ces amas de grains en plusieurs autres endroits, entr'autres dans les ruines du château de Marchenoir dans le Dunois; mais, l'époque de ces incendies de grains ainsi conservés n'est pas à beaucoup près si reculée.

De tous les monumens dont on se sert pour fixer Gergovie à la montagne près de Clermont, le plus fort, à ce qu'il semble à ceux qui le produisent, est un acte de 1149. Cet acte est celui de la fondation, ou plutôt de la restauration de l'abbaye de S. André, ordre de Prémontré près de cette ville, faite par le comte Guillaume. Le fondateur donne tout ce qu'il a *in Sauzeto, in Jussiaco, in Gergobia, in Fontentigia*, &c. Et peu après il ajoûte, que les religieux qu'il fonde, *non amplius solvent tributum nostro Castro de Monte-rigoso, sive de Montrognon, ratione arcis quam eis etiam dedimus & damus, & in Gergobia, & in circuitu ipsius, & in monte, sive podio, qui est supra usque & comprehendendo veterem mazuram antiquæ Gergobiæ, & in dicta Fontentigia in quantum se extendit, comprehendendo quartam partem Laci de Sarlevia*, &c. Voilà des termes bien précis, *veterem mazuram antiquæ Gergobiæ;* ils ne laisseroient aucun doute si l'acte étoit vrai; mais malheureusement il est faux. M. Justel l'avoit déjà soupçonné; M. Baluze, dont le témoignage ne doit pas être suspect en cette occasion, après avoir vu & examiné l'original, le décide expressément.

On ne connoît aucûn Auteur avant le milieu du XVI.e siècle, qui ait placé l'ancienne Gergovie à la montagne qui porte à présent ce nom. C'est à Gabriël Siméoni que cette idée est due. De son tems, cette montagne s'appelloit encore le Puy de Mardone; il en convient lui même. Il y a eu une famille de ce nom, & M. Lancelot a vu un acte de 1303, où un Pierre *de Merdonia* Damoiseau, avoue tenir de l'évêque de Clermont, *totum replatum Podii Merdoniæ.* Il est aisé de reconnoître à cette expression la plaine qui est sur le haut de la prétendue Gergovie. Rien donc ne déterminoit alors que Gergovie avoit été sur cette montagne. Aux pieds seulement de ce Puy de Mardogne, on voyoit du tems de Siméoni, les ruines d'une tour en forme de chapelle, qui s'appelloit, dit-il, *Gergoïa*. On pourroit douter de ce fait, puisqu'il est le seul qui l'ait avancé. Il lui aura suffi que le nom de cette mazure approchât un peu de Jerjoye, Gergoye, &c. pour en faire un *Gergoïa*. De-là, donnant l'essor à son imagination, & soutenu par quelques circonstances

tances favorables, il a forgé son systême de Gergovie. Il a cherché dans les noms des lieux voisins, des allusions qui lui sont devenues des preuves. Le Mont-toignon est devenu pour lui *mons Romanorum*, quoique ce soit *mons Rigosus*, ou *Rugosus*. Aubiere, *obiere Romani*. [C'est de *Alberia*, à cause de son terroir ou de quelque carrière de matière blanchâtre.] Cournon, *Cur non*, qui est ce que répondit César à ses Lieutenans qui, tout étonnés, lui demandoient s'il oseroit faire le siege de Gergovie. Tout le monde sçait cependant que Crodomnum étoit l'ancien nom Gaulois de ce lieu, où étoit un fameux Monastère qui, du tems de Grégoire de Tours, avoit déjà été altéré en celui de *Cromonense monasterium*, d'où s'est fait Cournon. Romagnac, *Romani hac transiere*, selon lui; mais, dans les titres il s'appelle *Vicus Ruminiacus*, &c. Il ne s'est pas contenté de répandre dans le païs ces jeux de mots ridicules, dont le vulgaire n'est pas encore désabusé. Pour en imposer davantage, & afin d'accréditer son opinion, il fit imprimer en 1560, un ouvrage sous le titre de *Dialogo pio & speculativo*. Il en employa la plus grande partie à annoncer & à établir sa découverte. Il fit plus; il donna une carte de l'Auvergne, ou plutôt le dessein assez grossier d'une espèce de topographie de cette province, où il plaça sa Gergovie. Comme c'est la première carte de l'Auvergne que l'on ait, elle a été imitée en ce point par presque tous les Géographes qui l'ont suivi, Maurice Bouguereau dans son théâtre François de 1594, Ortélius en 1598, Blaeu en 1637, M. du Bouchet en 1645, le P. du Frétat en 1672, &c. Il n'en a pas fallu davantage pour que cette opinion soit devenue celle du plus grand nombre; & la tradition s'est si bien formée pendant l'espace d'un siècle, qu'il seroit à présent difficile de la déraciner.

Aucun Auteur cependant, comme on l'a déjà dit, n'en avoit parlé avant Siméoni; ce n'est pas que l'Auvergne ait manqué d'Auteurs célebres, d'Historiens exacts, de Critiques judicieux. Elle a eu dans les premiers tems Sidonius Apollinaire, & Grégoire de Tours, qui ont recherché, & nous ont transmis tout ce qui pouvoit illustrer leur province. Ni l'un, ni l'autre n'a dit un mot de ces prétendues ruines de Gergovie, quoiqu'ils aient eu plusieurs occasions d'en parler dans leurs ouvrages. Sidonius Apollinaire décrit sa maison avec un détail très-étendu. Cette maison étoit, dit-on, sur le lac de Sarlieve, & ce lac étoit aux pieds de Gergovie; comment a-t-il oublié d'en faire mention? On trouve seulement le nom de Gergovie employé dans ces vers du Panégyrique d'Avitus, où il vante la bravoure des Auvergnats.

Nulli pede cedis in armis,
Quosvis vincis equo; testis mihi Cæsaris esto
Hic nimiùm fortuna pavens, cum colle repulsus
Gergoviæ, castris miles vix restitit istis.

Mais, ce passage ne prouve rien en faveur de l'opinion qui place cette ville sur la montagne située près de Clermont; c'étoit pourtant là une occasion naturelle pour en parler. Le P. Sirmond, ce sage & judicieux Auteur, a observé le même silence en commentant les œuvres de Sidonius Apollinaire. S'il avoit cru devoir adopter le sentiment de Siméoni, il n'auroit pas manqué d'en dire un mot dans ses notes sur ce passage. Il en a donné deux éditions, & y parle de Gergovie, sans rapporter la prétendue tradition de la montagne de *Gergoïa*. Savaron lui-même, lorsqu'il fit imprimer ses origines de Clermont en 1608, ne croyoit pas encore que le Puy de Mardogne fût l'ancienne Gergovie, puisqu'il tâche d'y prouver que c'est Clermont. Il a depuis changé d'opinion, & a saisi celle de Siméoni, & s'en étoit même si fort entêté, qu'il avoit promis dans son commentaire sur Sidonius Apollinaire, de donner des preuves & des monumens indubitables de cette Antiquité. Il n'a pas tenu parole.

M. de Mandajors, dans la suite de sa dissertation sur Alésie, place Gergovie sur une montagne près de l'Alagnon & de Charbonnières, à deux lieues de l'Allier, & à trois de vieille Brioude. Il dit que cette montagne s'appelle le mont de César, que sa hauteur répond aux 1200 pas que Gergovie avoit, qu'on y voit les grosses pierres dont les assiégés avoient fait une enceinte, & la colline escarpée de tous côtés dont César s'empara, pour ôter aux assiégés la commodité de l'eau & du fourrage, & enfin la plaine où Vercingétorix ne voulut pas descendre de peur d'en venir au combat que César sembloit lui offrir. C'est une opinion qui lui est particulière; la situation, l'éloignement y conviennent assez. Il seroit à souhaiter qu'elle fût fortifiée de quelques autres preuves que de son seul témoignage.

M. Lancelot ne croit pas qu'il faille s'arrêter au sentiment de ceux qui disent que Saint-Flour est l'ancienne Gergovie. Le nom d'*Indiciacum* qu'elle a porté, avant que d'être *S. Flori oppidum*, paroît presque aussi ancien que celui de Gergovie. A-t-elle pu avoir l'un & l'autre en même tems? D'ailleurs, elle est trop éloignée du païs des Eduens, & il faut faire faire à la petite armée de César une marche bien longue & bien incommode dans des montagnes d'un accès difficile pour des troupes.

Dans tout ce que l'on vient

de lire, nous n'avons fait qu'extraire un mémoire de M. Lancelot sur Gergovie. Bien des Sçavans sont fort éloignés d'adopter son opinion; & entre autres M. d'Anville, qui embrasse celle qui met Gergovie sur cette montagne qui n'est qu'à une lieue de Clermont. « Je suis informé, dit-il, que » des recherches particulières » sur les lieux, par une personne qui a de la Littérature, » & qui fait son séjour à Clermont, l'ont persuadée que » l'emplacement de Gergovie » devoit être celui dont je » viens de parler; mais, le détail de ces recherches ne » m'est point communiqué. Un » plan exact & bien figuré du » local, & par lequel on pourroit juger du plus ou moins » de convenance avec ce qui » est rapporté dans le septième » livre des Commentaires, seroit très-nécessaire pour l'éclaircissement de la question.... M. Lancelot ne disconvient pas que la situation » de l'ancienne *Gergovia*, qui » selon César, *posita in altissimo monte, omnes aditus difficiles habebat*, n'ait de la ressemblance à la montagne qui en » porte le nom. Mais, il y a » plus d'une circonstance locale, qui témoigne cette ressemblance; & s'il est vrai » que le lieu qu'on nomme le » Crest soit trop éloigné de la » montagne de *Gergovia*, comme le remarque M. Lancelot, » pour être la colline dont parle César: *Erat è regione oppidi collis, sub ipsis radicibus montis, egregiè munitus, atque ex omni parte circumcisus;* on » reconnoît cette colline à une » élévation isolée, mais immédiatement adhérente à la » partie de la montagne de » *Gergovia* qui regarde le midi, » & distinguée de cette montagne par un nom particulier, » le Puy de Monton. Cette position convient fort à ce qu'ajoûte César; *Quem* [*videlicet collem*] *si tenerent nostri, & aquæ magna parte, & pabulatione libera, prohibituri hostes videbantur.* Car, avec » quelque connoissance du local, on voit clairement, » qu'en effet il devenoit difficile par ce moyen, que l'ennemi communiquât aisément » à un ruisseau nommé la Serre, qui est le plus voisin de » *Gergovia*; & qu'il pût s'écarter du côté des rivages de » l'Allier, où la commodité » d'aller au fourrage devoit » être plus grande, & les fourrages plus abondans. »

GÉRIS, *Geris*, nom d'une divinité qu'Hésychius croit être la même que Cérès ou la Terre.

GERMAINS, *Germani*, Γερμανοί; c'étoient les habitans de la Germanie. *Voyez* Germanie.

GERMANES, *Germani*, (*a*)

(*a*) Strab. p. 712, 713, 714.

Γερμᾶναι, secte de Philosophes Indiens. Strabon fait mention de deux sortes de Philosophes Indiens, des Brachmanes & des Germanes. Nous ne répéterons pas ici ce que nous avons dit des premiers à leur article. Quant aux Germanes, les plus considérés d'entr'eux étoient ceux qu'on nommoit Hylobiens. Ce nom leur venoit de ce qu'ils habitoient dans les bois, où ils vivoient de fruits sauvages, n'ayant d'autres habits que ceux qu'ils se faisoient avec des écorces d'arbres, & s'abstenant de l'usage du vin & du mariage. Lorsque les Rois les consultoient sur quelque chose, ils leur envoyoient leurs réponses par des messagers. Ceux à qui on rendoit de plus grands honneurs après les habitans des forêts, étoient les médecins, comme s'appliquant à être utiles aux hommes. Ces derniers, quoiqu'ils vécussent avec frugalité, ne menoient pas cependant une vie aussi austère que les premiers. On leur attribuoit entr'autres choses, la vertu de rendre féconds les hommes & les femmes. Il y en avoit d'autres qui passoient pour des devins, pour des enchanteurs, & pour être très-habiles dans de certaines cérémonies. Ceux-ci erroient de ville en ville & de village en village. Il y en avoit enfin d'autres qui, moins sauvages que ceux des trois classes précédentes, se communiquoient plus facilement aux hommes, & ne dédaignoient pas même de recevoir des femmes au nombre de leurs disciples.

GERMANES, *Germani*, Γερμάνοι, peuples qui habitoient quelque part sur les Palus-Méotides, selon Denys le Périégete.

GERMANICI SALTUS. (a) Cette expression, que l'on trouve dans Tite Live, désigne la forêt d'Hercynie, qui étoit en effet une forêt de Germanie.

GERMANICUM MARE. On appelloit ainsi anciennement l'Océan, depuis la Vistule jusqu'au Texel.

GERMANICUS, *Germanicus*, Γερμανικὸς, (b) surnom dont le Sénat décora Drusus, ainsi que ses enfans & descendans. Ce surnom fut encore donné à Tibere, au fils de Vitellius, à Maximien & à son fils, à Gallien, & à plusieurs autres. On prenoit ce surnom, pour avoir remporté quelque victoire mémorable sur les Germains.

En effet, Gallien a sur ses médailles le titre de *Germanicus*, & la preuve que c'est pour quelque avantage remporté en Germanie, c'est qu'on trouve sur les revers *VICTORIA GERMANICA. VICTORIA GERM. VICTORIA G. M.* C'est-à-dire, *Germanica Maxima*. Claude le Gothique a aussi porté le titre de *Germanicus*, & la preuve que

(a) Tit. Liv. L. IX, c. 36.

(b) Dio. Caff. p. 549. Crév. Hist. des Emp. Tom. I, p. 152.

c'est pour la même raison, c'est qu'on trouve aussi sur les revers de ses médailles, *VICTORIA GERMANICA*; de même qu'avec le titre de Gothique on trouve sur le revers *VICTORIA GOTHICA*.

GERMANICUS, *Germanicus*, Γερμανικὸς, (*a*) fils de Drusus & d'Antonia, niece d'Auguste. Ce Prince avoit jetté les yeux sur Germanicus pour en faire son successeur; mais, lui ayant préféré Tibere, il le fit adopter par ce dernier, l'an de Jesus-Christ 4. Deux ans après, Germanicus exerça la Questûre, & fut envoyé en Pannonie à la tête de quelques levées faites à Rome & dans l'Italie. Auguste, en confiant à Germanicus cet emploi, comptoit, & sur l'activité de ce jeune Prince, qui étoit dans la vigueur la plus brillante de l'âge, & sur son cœur droit, franc, généreux, & incapable de s'ouvrir à aucune pensée contraire à son devoir. Germanicus vainquit en bataille rangée les Mazéens, peuple Dalmate. Il assiégea ensuite & prit la ville d'Arduba; en un mot, il partagea avec Tibere la gloire d'avoir pacifié la Pannonie, & réduit la Dalmatie. Étant venu apporter à Rome la nouvelle de ces heureux succès, il obtint les ornemens du triomphe & ceux de la Préture, quoiqu'il n'eût été que Questeur, le droit d'opiner dans le Sénat immédiatement après les Consulaires, & une dispense pour parvenir au Consulat avant l'âge prescrit par les loix.

Quelque tems après, Germanicus accompagna Tibere à la guerre contre les Germains, & fut créé Consul l'année suivante, qui étoit la douzième de J. C. Au sortir du Consulat, âgé alors d'environ vingt-huit ans, il reçut le commandement de huit légions partagées en deux corps d'armée qui occupoient la haute & la basse Germanie. C'étoient les forces les plus considérables qui se trouvassent réunies en aucune partie de l'Empire. Il n'en falloit pas moins pour maintenir d'une part la tranquillité dans les Gaules, & de l'autre imprimer de la terreur aux Germains. Ce jeune Prince commença l'exercice de son emploi par le cens ou dénombrement des Gaules, & il y travailloit actuellement lorsqu'Auguste mourut. Tibere lui ayant succédé, demanda au Sénat pour Germanicus, l'autorité Consulaire, qui étoit un des titres de la puissance impériale, & il proposa une députation du Sénat, pour lui faire des complimens de condoléance sur la mort d'Auguste.

Cependant, il s'excita dans

(*a*) Plut. Tom. I. p. 955. Vell. Paterc. L. II. c. 116, 125. Tacit. Annal. L. I. c. 3, 7, 33. *& seq.* L. II. c. 5. *& seq.* L. III. c. 1. *& seq.* L. IV. c. 1. *& seq.* Dio. Cass. pag. 557. *& seq.* Crév. Hist. des Emp. Tom. I. pag. 198. *& suiv.* Tom. II. p. 5, 7. Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. Tom. I. p. 115, 116, 197, 198, 276. *& suiv.* T. II. p. 338. *& suiv.* T. XXI. p. 373.

l'armée de Germanie, une sédition des plus violentes, tant à cause de la fierté qu'inspiroient aux légions sur le Rhin, leur nombre & leurs forces, que par l'espérance dont elles se flatterent, que Germanicus, qui les commandoit, accepteroit volontiers l'Empire de leurs mains, & qu'avec l'appui qu'elles lui donneroient il entraîneroit une révolution. La nouvelle de ce mouvement vint à Germanicus, tandis qu'il travailloit pour Tibere, & qu'il lui faisoit prêter serment de fidélité par les Séquanois & par les Belges; car tel avoit été son premier soin, dès qu'il avoit sçu la mort d'Auguste.

Il étoit dans la position la plus délicate qu'il soit possible d'imaginer. On a déjà vu qu'Auguste avoit eu la pensée de le faire son successeur, parce qu'il l'en jugeoit digne avec raison. N'ayant pas cru devoir renverser l'ordre de la naissance, il lui avoit préféré Tibere; mais en obligeant celui-ci d'adopter Germanicus, qui déjà son neveu par le sang, étoit devenu son fils par cette adoption. Il est aisé de concevoir que ces dispositions d'Auguste, qui approchoient si fort Germanicus de la première place, le rendoient suspect & odieux à Tibere & à Livie. Le jeune Prince le sentoit, & il craignoit de la part de son ayeule & de son oncle une haine d'autant plus implacable, qu'elle étoit injuste. Car, tous les motifs de cette haine étoient fondés sur ce qui auroit dû leur rendre Germanicus estimable & précieux. Il étoit chéri du peuple & des soldats, tant en considération de son pere Drusus, qui avoit été un Prince accompli & tout-à-fait populaire, que pour ses qualités personnelles. On le voyoit affable, doux, plein de candeur, généreux, bienfaisant, étrangement différent de Tibere, dont les discours, l'air de visage, & toutes les manières annonçoient l'arrogance & la dissimulation. Voilà précisément ce que les mauvais cœurs ne pardonnent point. Valoir mieux qu'eux, est auprès d'eux un crime irrémissible.

Dans ces circonstances, si Germanicus n'eût pas été austèrement attaché à son devoir, il pouvoit regarder la bonne volonté de ses soldats comme un asyle, qui lui devenoit nécessaire pour se mettre à l'abri d'une injuste persécution. Mais, il ne voulut devoir sa sûreté qu'à son innocence. Il se persuada que la droiture de ses intentions, mise en évidence, lui concilieroit le cœur de Tibere; & plus il se voyoit à portée d'aspirer à l'Empire, plus il s'efforça de témoigner une constante fidélité pour l'Empereur. Ce fut avec ces dispositions qu'il accourut au camp des séditieux.

Les légions vinrent au-devant de lui, les yeux baissés en terre, comme si elles eussent été touchées de repentir. Lorf-

qu'il fut entré, il se vit assailli de plaintes & de clameurs; & quelques-uns lui prenant la main, comme pour la baiser, introduisirent ses doigts dans leur bouche, pour lui faire sentir qu'ils avoient perdu leurs dents; d'autres le prioient de considérer leurs corps courbés de vieillesse. Il monte sur le tribunal, & comme les soldats l'entouroient pêle-mêle & sans ordre, il leur commanda de se distribuer en compagnies & en cohortes, & de se ranger autour de leurs drapeaux. Ils n'obéirent que lentement & avec peine.

Alors, il commença à parler; & d'abord il s'étendit sur tout ce qui devoit leur rendre vénérable la mémoire d'Auguste. De-là il passa aux victoires & aux triomphes de Tibere, louant sur tout les exploits qu'il avoit faits en Germanie avec ces mêmes légions qui actuellement ne craignoient point de l'offenser. Il fit valoir ensuite le concert unanime de toute l'Italie à reconnoître Tibère pour Empereur, la fidélité des Gaules, nul trouble, nulle discorde en aucune partie de l'univers. Les soldats entendirent tout cela en silence, ou avec un murmure qui n'avoit rien de tumultueux.

Mais, lorsque Germanicus toucha l'article de la sédition, leur demandant ce qu'étoient devenues la modestie & l'obéissance qui conviennent à des soldats; s'ils avoient oublié que l'exactitude de la discipline fait la gloire d'une armée; ce qu'ils avoient fait de leurs centurions, de leurs tribuns, tous se récrierent avec grand bruit. Ils se découvrent le corps, pour montrer les cicatrices de leurs blessures, ou les marques des coups de leurs officiers; puis parlant tous ensemble, ils se plaignent de la dureté du service, articulant en détail tout ce qui le leur rendoit pénible, une paie insuffisante, les exactions de leurs centurions, les rudes travaux auxquels on les obligeoit, dresser un rempart, creuser un fossé, aller au fourrage, faire la provision du bois, en un mot, tout ce qu'on impose au soldat, soit pour le besoin du service, soit pour bannir l'oisiveté du camp. Par-dessus tous les autres se faisoient entendre les vétérans, qui, comptant des trente campagnes, ou même davantage, supplioient Germanicus d'avoir pitié de leur épuisement, de ne point les forcer à attendre la mort toujours dans les mêmes fatigues, mais de leur procurer la fin d'une milice si laborieuse, & un repos à l'abri de la pauvreté & de la misere. Il y en eut qui lui demanderent le legs que leur avoit fait Auguste, en lui témoignant par de joyeuses acclamations leur zele pour le servir; & s'il pensoit à l'Empire, ils lui offroient l'appui de leurs bras & de leur valeur.

Germanicus se crut outragé par cette offre, & comme si c'eût été le souiller d'un crime,

que de l'en ſuppoſer capable, il deſcendit précipitamment du tribunal. Les ſéditieux lui oppoſerent la pointe de leurs armes, en le menaçant s'il ne remontoit. Le Prince s'écrie qu'il mourra plutôt que de violer la foi qu'il avoit jurée à Tibere. En même tems, il tire ſon épée, & l'ayant levée, il alloit ſe l'enfoncer dans le ſein, ſi ceux qui étoient près de lui, ne lui euſſent arrêté le bras. Au contraire, les plus éloignés, qui formoient divers pelotons à l'autre extrêmité de l'aſſemblée, l'exhortoient à frapper. Quelques-uns même s'avancerent exprès à portée d'être entendus, pour lui tenir ce même langage. Il ſurvint alors fort à propos un inſtant de calme, dont les amis de Germanicus profiterent pour l'emmener dans ſa tente.

Là on délibéra ſur le remede à un mal qui paroiſſoit extrême; & il fut réſolu que l'on écriroit une lettre au nom de l'Empereur, par laquelle il accorderoit le congé plein à ceux qui avoient vingt ans de ſervice; la vétérance à ceux qui en avoient ſeize, ſous la clauſe expreſſe de reſter à leur drapeau, libres de toutes fonctions pénibles & aſſujettiſſantes, & réſervés uniquement pour combattre. Par la même lettre l'Empereur promettoit d'acquitter le legs qu'Auguſte avoit fait aux troupes, & même de le doubler.

Le ſoldat découvrit la ruſe, & demanda ſur le champ l'exécution des promeſſes de l'Empereur. On ſe hâta de le ſatisfaire pour les congés, qui furent donnés par les tribuns; mais, on vouloit différer les diſtributions d'argent, juſqu'à ce que chaque légion fût retournée dans ſes quartiers d'hiver. La cinquième & la vingt-unième, qui avoient les premieres levé l'étendard de la rébellion, ſignalerent ici leur opiniâtreté, & refuſerent de partir, que leur argent ne leur eût été compté dans le camp même où elles étoient actuellement. Il fallut que Germanicus & ſes amis, mettant enſemble tout ce qu'ils avoient pris d'argent pour leur campagne, fiſſent la ſomme néceſſaire pour le paiement.

Germanicus ſe transporta enſuite à l'armée du haut Rhin, pour en exiger le ſerment de fidélité au nom de Tibere. La ſeconde, la treizième, & la ſeizième légion ne ſe firent point preſſer; la quatorzième balança un peu; aucune ne demandoit ni largeſſes, ni nouveaux privileges. Cependant, Germanicus, afin de conſerver l'égalité, leur promit les mêmes avantages qu'il avoit accordés aux légions du bas-Rhin.

Telle fut la conduite que ce Prince tint d'abord pour appaiſer la ſédition. On ne peut douter que la condeſcendance dont il uſa, ne fût une brêche au droit du commandement ſouverain. Auſſi Velleïus Paterculus, qui écrivoit dans un tems où

Germanicus étoit mort, & sa maison opprimée, l'a-t-il blâmé durement, & traité son indulgence de lâcheté. Mais, les troupes sçavoient fort bien qu'elles avoient donné l'Empire aux Césars; & une puissance, qu'elles regardoient comme leur ouvrage, ne pouvoit pas être exercée sur elles avec autant de hauteur, qu'une autorité fondée originairement sur les loix.

Tout paroissoit tranquille; mais, il restoit dans le cœur des soldats un levain de mutinerie, qui ne demandoit que la plus légère occasion pour fermenter de nouveau avec plus de violence que jamais. Germanicus, de retour à l'Autel des Ubiens, où étoient les quartiers d'hiver de la première & de la vingtième légion, y reçut les députés du Sénat, qui venoient lui apporter le décret par lequel la puissance Proconsulaire lui avoit été déférée, & en même tems lui faire, de la part de la compagnie, des complimens de condoléance sur la mort d'Auguste. Les soldats, que le souvenir de ce qu'ils avoient mérité rendoit tremblans & furieux, se persuadent que ces députés sont envoyés pour casser & abolir ce qu'ils avoient forcé leur Général de leur accorder, & comme c'est l'usage de la multitude de ne pas soupçonner à demi, & de trouver souvent l'auteur même de ce qui n'est pas, ils se mettent dans l'esprit, & se disent les uns aux autres, que le Sénatus-Consulte rendu contre eux est certainement l'ouvrage de Munatius Plancus, personnage consulaire, chef de la députation.

Le drapeau sous lequel marchoient les soldats qui venoient de recevoir la vétérance, étoit gardé dans la maison qu'occupoit Germanicus. Les séditieux prétendent avoir ce drapeau en leur pouvoir, sans doute comme le gage & l'assurance de leur état & de leur droit. Ils vont en plene nuit le demander; & comme on ne leur répond pas assez promptement, ils enfoncent les portes, entrent jusques dans la chambre où couchoit le Prince, & l'ayant arraché de son lit, ils le contraignent, en lui mettant leurs épées sous la gorge, de leur livrer ce drapeau.

Dans ce même tems, les députés du Sénat, effrayés du tumulte, étoient en chemin pour se rendre auprès de Germanicus. Malheureusement ils furent rencontrés par ces forcenés, qui les accablent d'outrages, & se mettent en devoir de les tuer. Les députés se sauvent par la fuite, à la réserve de Munatius Plancus, à qui son rang & sa dignité ne permirent pas de prendre assez promptement ce parti. Il courut un extrême danger, & il n'eut d'autre asyle que le camp de la première légion, où il alla embrasser l'aigle & les drapeaux, qui étoient honorés comme des divinités par les Romains. Il y est poursuivi; &

si celui à qui la garde de l'aigle étoit confiée, ne se fût opposé à la fureur des séditieux, ils auroient commis un crime dont les exemples sont rares même entre ennemis; & un homme public, revêtu d'un caractère qui rendoit sa personne sacrée & inviolable, auroit perdu la vie par les mains de ses concitoyens, & souillé de son sang les autels des Dieux de sa propre nation.

Dès que la lumière du jour permit de se reconnoitre, & de démêler les objets, Germanicus entre dans le camp, se fait amener Munatius Plancus, & le place à côté de lui. Alors, détestant une rage funeste, qui ne sembloit pas naturelle, & dont le renouvellement ne pouvoit être attribué qu'à la colère des Dieux & des destins, il déplore éloquemment les droits sacrés de la légation violés par une aveugle fureur, le malheur personnel de Munatius Plancus, qui n'avoit rien fait pour se l'attirer, la honte dont la légion s'étoit couverte. Par ce discours ayant plutôt étourdi que calmé l'esprit du soldat, il renvoya les députés du Sénat avec une escorte de cavalerie étrangere.

Dans de si périlleuses circonstances, tous les amis de Germanicus, tous les principaux officiers le blâmoient de ne pas recourir à l'armée du haut Rhin, où il étoit sûr de trouver de l'obéissance, & des forces suffisantes pour réduire les rebelles. » Vous avez assez » molli, lui disoit-on, assez » employé de remedes doux & » foibles, qui ne font que nour- » rir l'insolence des mutins. » Ou, après tout, si le soin de » votre propre vie vous touche » peu, pourquoi tenez-vous » au milieu d'une multitude de » furieux qui violent les loix » les plus saintes, un fils encore » enfant, & la Princesse votre » épouse actuellement grosse? » Ayez au moins attention à » leur sûreté, & conservez-les » pour l'Empereur & pour la » République. « Germanicus eut beaucoup de peine à se rendre à ces représentations, & Agrippine encore davantage. Cette fiere Princesse disoit qu'issue du sang d'Auguste, elle avoit hérité de ses ancêtres assez de courage pour braver les dangers. Enfin, néanmoins, Germanicus l'embrassant tendrement, & baisant leur commun fils avec une abondance de larmes, lui persuada de se retirer.

Le départ d'Agrippine fut un triste spectacle. Une grande Princesse, obligée de s'enfuir du camp de son époux, tenoit entre ses bras un fils encore en bas-âge; les femmes des amis de Germanicus, compagnes d'une fuite si déplorable, se livroient aux plaintes & aux gémissemens. La honte & la compassion pénetrent les soldats; ils prient Agrippine de rester; ils se mettent au-devant de son passage; & pendant que quelques-uns la retiennent & l'em-

pêchent d'avancer, le plus grand nombre court à Germanicus. Ce Prince, dans le premier mouvement de sa douleur & de son indignation, parla aux soldats en ces termes :

» Les personnes dont la retraite vous touche si vivement, ne me sont pas plus cheres que mon pere & que la République. Mais, ni l'Empereur ni l'État ne me causent point ici d'allarmes. Ils sont suffisamment défendus, l'un par sa majesté personnelle, l'autre par les armées répandues dans tout l'Empire. Ma femme & mon fils, que je livrerois volontiers à la mort pour votre gloire, devoient être mis à l'abri de vos fureurs, afin que tout ce que nous avons à craindre de crimes de votre part, tombe uniquement sur ma tête, & que le meurtre de l'arrière-petit-fils d'Auguste, & de la belle-fille de Tibere, n'ajoûte pas un nouveau degré d'horreur à vos attentats. Car, quel est le forfait dont vous ne vous soyez souillés pendant ces derniers jours ? Quel nom vous donnerai-je? Vous appellerai-je soldats ? Vous qui avez assiégé le fils de votre Empereur. Citoyens? Vous qui foulez aux pieds l'autorité du Sénat. Vous avez même violé les loix qui s'observent en guerre entre ennemis, le droit des gens, & le sacré caractère des personnes publiques. Jules-César autrefois appaisa d'un seul mot une violente sédition, en traitant de *bourgeois* ceux qui manquoient au devoir de soldats. Auguste, par sa présence & par un simple regard, consterna les légions victorieuses à Actium. Si nous ne sommes pas encore au niveau de ces héros, au moins leur sang coule dans nos veines. Quel prétexte peut excuser votre rébellion ? Si les légions d'Espagne ou de Syrie refusoient de nous obéir, ce seroit une chose étrange. Mais, vous, liés par tant d'endroits à Tibere, vous, première légion, enrégimentée par lui, vous, vingtième légion, qui l'avez accompagné dans tant de combats, qui êtes comblée de ses bienfaits, est-ce-là la reconnoissance que vous témoignez à votre Général? Pendant que mon pere ne reçoit que d'agréables nouvelles des autres provinces, faut-il que je lui en envoie de si tristes? Faut-il que que je lui apprenne que les nouveaux soldats qu'il a enrôlés, que les anciens avec lesquels il a combattu, ne sont satisfaits ni par congés, ni par largesses ; qu'ici seulement on égorge les centurions, on chasse les députés du Sénat ; que les camps & les fleuves sont teints de sang, & que moi-même, à la merci d'une troupe de forcenés, je ne respire que par grace ? Pourquoi, en ce premier jour

» où je vous avois assemblés; » m'a-t-on arraché des mains » le fer dont je voulois me per- » cer? O imprudence de mes » amis! Au moins j'aurois péri, » avant que d'être le témoin de » tant de crimes commis par » mon armée. Vous eussiez mis » à votre tête un Général qui » eût laissé ma mort impunie, » mais vengé celle de Varus, » & le carnage de ses trois lé- » gions. Car, aux Dieux ne » plaise que les Belges, dont » la bonne volonté prévient » mes désirs, puissent s'appro- » prier l'honneur d'avoir relevé » la gloire du nom Romain, » d'avoir réprimé les peuples » de la Germanie. Que ce soit, » ô divin Auguste, votre gran- » de ame reçue maintenant dans » le ciel, que ce soit votre » image ici présente, ô mon » pere Drusus, & le souvenir » de votre nom, qui inspirent » à ces mêmes soldats qui m'é- » coutent, l'ardeur d'une si no- » ble vengeance. Déjà ils com- » mencent à devenir sensibles » à la honte & au sentiment de » la gloire. Que le respect » qu'ils conservent pour votre » mémoire, acheve de les rap- » peller à leur devoir, & tour- » ne contre l'ennemi des fu- » reurs criminelles entre ci- » toyens. Et vous, soldats, sur » les visages desquels je dé- » couvre le changement de vos » cœurs, si vous rentrez dans » le respect pour les députés » du Sénat, dans l'obéissance à » l'Empereur, si vous voulez » me rendre ma femme & mon » fils, séparez vous de la con- » contagion du crime, distin- » guez votre cause d'avec celle » des séditieux. Voilà le té- » moignage le plus sûr que » vous puissiez me donner de » votre repentir; ce sera le » gage de votre fidélité. «

A ce discours, les soldats ne répondirent que par d'humbles supplications, & par l'aveu de leurs torts; priant Germanicus de châtier les coupables, de pardonner à ceux qui n'avoient failli que par erreur & par imprudence, & de les mener à l'ennemi; mais sur-tout, le conjurant de rappeller la Princesse, de leur rendre le nourrisson des légions, [c'étoit ainsi qu'ils appelloient le jeune Prince], & de ne pas le livrer en ôtage aux Gaulois. Germanicus s'excusa de faire revenir Agrippine, alléguant l'approche de ses couches & la mauvaise saison. Il promit de rappeller son fils; & pour le reste, il leur en renvoya à eux-mêmes l'exécution.

Cependant, la sédition n'étoit pas encore entièrement appaisée dans la Germanie. Deux légions, la cinquième & la vingt-unième, campées au lieu appellé *Vetera*, persistoient dans leur désobéissance. Elles étoient les plus criminelles; c'étoit par elles qu'avoient commencé les troubles; les plus grands excès qui se fussent commis étoient leur ouvrage; & sans être ni effrayées par le supplice de leurs

camarades, ni touchées de repentir, elles gardoient toute leur fierté & toute leur audace. Germanicus résolut d'employer les armes contre des opiniâtres. Il assembla des forces, & une grande multitude de barques, pour descendre à eux par le Rhin.

C'étoit à regret qu'il prenoit ce parti extrême. Ainsi, avant que de le mettre à exécution, voulant tenter encore une dernière ressource, il écrit à Cécina, qui commandoit le quartier d'hiver occupé par les légions mutinées, & il l'avertit qu'il va arriver avec une puissante armée ; & que si l'on ne prévient sa vengeance par le supplice des séditieux, il fera main basse sur tous sans distinction. Cécina mande secrétement les soldats chargés de porter les aîgles, ou les enseignes, & tous ceux qu'il sçavoit le mieux intentionnés ; il leur lit la lettre de leur Général, les exhorte à sauver leurs légions de l'ignominie, & à se sauver eux-mêmes de la mort, leur représentant que lorsque les choses sont tranquilles, on discute la cause de chacun, on traite chacun selon ses mérites ; mais que si l'on en vient aux armes, l'innocent périt avec le coupable. Ceux-ci sondent leurs amis, leurs connoissances ; & s'étant assurés que la plus grande partie du camp étoit fidelle à son devoir, de l'avis de Cécina, ils conviennent d'un tems pour massacrer les auteurs de la sédition, & les plus souillés de crimes.

Au signal donné, ceux qui avoient le mot, entrent l'épée à la main dans les tentes, & égorgent leurs camarades, qui ne s'attendoient à rien moins, sans que personne puisse deviner quelle est l'origine de ce carnage, ni où il se terminera. Ce fut une espèce d'action de guerre civile, mais telle qu'il ne s'en est jamais vu aucune. Les combattans ne forment point deux corps rangés l'un vis-à-vis de l'autre, & partis de deux camps différens. Des soldats, qui avoient mangé ensemble pendant le jour, reposé ensemble une partie de la nuit, au sortir du même lit, deviennent ennemis, & s'attaquent avec fureur. Les cris, les blessures, le sang, frappent les yeux & les oreilles ; la cause est ignorée ; un emportement qui paroît fortuit gouverne tout cet évènement, si ce n'est que les séditieux ayant enfin reconnu à qui l'on en vouloit, tâcherent de se réunir, & tuerent quelques-uns de ceux du bon parti. Point de Lieutenant-Général, point de Tribun, qui modere l'action ; elle est abandonnée à la fougue du soldat, qui cessa lorsqu'il fut las du carnage. Après cette exécution terrible, Germanicus arriva, bien affligé, versant des larmes, & disant que ce n'étoit pas-là un remede, mais un désastre pire que la perte d'une bataille ; & il fit brûler les corps de ceux qui avoient été tués.

Furieuses encore, & conservant une impression d'aveugle manie, les légions sont saisies de l'ardeur de marcher à l'ennemi, comme pour expier leurs crimes; & elles se persuadent que ce n'est que par leur sang, glorieusement versé, qu'elles peuvent effacer la tache du sang de leurs camarades, dont elles se sont couvertes, & en appaiser les manes irrités. Quoique la saison fût très-avancée, Germanicus se prêta à leurs transports, & ayant jetté un pont sur le Rhin, il passa ce fleuve avec douze mille hommes de pied, tirés des quatre légions qui avoient causé les troubles, ving-six cohortes auxiliaires, faisant à peu près un pareil nombre d'infanterie, & environ deux mille quatre cens chevaux partagés en huit escadrons.

Les Germains n'étoient pas loin, tranquilles, & jouissant avec satisfaction du repos que leur laissoient les divisions intestines des Romains. Germanicus averti d'une fête qu'ils célébroient avec toute la licence & tous les désordres qui accompagnent les réjouissances des barbares, fit une marche forcée & secrete, pour les surprendre pendant la nuit. Ils les trouva ensevelis dans le vin & dans le sommeil; point de corps de gardes, point de sentinelles, aucune des précautions qu'il n'est pas permis de négliger même en pleine paix. Le carnage fut grand; Germanicus s'étendit dans tout le païs des Marses, où il porta le fer & le feu dans un espace de cent cinquante milles; il renversa le temple de Tausana, divinité très-révérée dans ces régions; & il exécuta tout cela sans perdre un seul soldat, parce qu'il n'eut affaire qu'à des ennemis, ou encore endormis, ou dispersés par la fuite, sans armes & sans défense.

Au retour, trois peuples de ces contrées, les Bructeres, les Usipiens, & les Tubantes, ayant réuni leurs forces, entreprirent d'inquiéter la marche des Romains. Ils observerent le moment où la tête de l'armée Romaine étoit engagée, & filoit dans un bois épais qu'il falloit traverser, & ils tomberent sur les cohortes auxiliaires qui formoient l'arrière-garde. Germanicus avoit prévu cette attaque. Il accourut à la vingtième légion, qui étoit la plus proche du lieu où l'on combattoit. Il exhorte les soldats à mériter qu'on oublie leurs mouvemens séditieux. *Allez, amis, hâtez-vous de couvrir vos fautes par un glorieux exploit.* La légion, animée par ces paroles, s'avance contre l'ennemi, l'enfonce, & en taille en pièces une partie. Pendant ce tems, la tête de l'armée sortit du bois, & dressa un camp bien fortifié. Le reste de la marche fut tranquille; & le soldat, content de son expédition récente, & oubliant le passé, rentra paisible dans ses quartiers d'hiver.

On avoit décerné le triomphe à Germanicus, quoique la guerre ne fût nullement finie; mais, il voulut le mériter, & sçachant que la division s'étoit mise entre Arminius & Ségeste, principaux chefs de la nation des Chérusques, il se hâta de profiter de l'occasion, en faisant une irruption subite dans la Germanie. Il entra sur les terres des Cattes, alliés des Chérusques, avec quatre légions & un grand nombre de troupes Auxiliaires. Les Cattes ne s'attendoient point à cette invasion. Ainsi, tout ce que la foiblesse de l'âge & du sexe mettoit hors d'état de défense fut pris ou tué. La jeunesse passa à la nage l'Adrana, aujourd'hui l'Eder, & à l'abri de cette rivière elle prétendoit arrêter les Romains. Ses efforts furent inutiles; il fallut se rendre, ou se disperser par la fuite. Germanicus, maître du païs, brûla Mattium, capitale de la nation, & fit le dégât dans la campagne, sans trouver aucun obstacle; car, pour tenir en respect les peuples voisins, il leur avoit opposé Cécina à la tête de quatre légions. Après son expédition terminée, il retourna vers le Rhin; & sa marche ne fut ni inquiétée par les ennemis, que la peur avoit saisis & consternés, ni embarrassée par la difficulté des chemins, moyennant les sages précautions qu'il avoit prises. Car, quoiqu'il en fût parti par un tems sec, ne se fiant pas à cette sérénité, qui est rare dans le climat Germanique, & craignant au retour les pluies & les grandes eaux, il avoit laissé derrière lui L. Apronius avec quelques troupes, chargé de tous les soins nécessaires pour rendre les chemins pratiquables & commodes.

Lorsqu'il étoit déjà en marche, arriverent des députés de Ségeste, qui imploroient son secours contre la faction d'Arminius, par laquelle il etoit assiégé & serré de près. Garmanicus écouta favorablement la priere de Ségeste, & ne fit pas difficulté de revenir sur ses pas pour le délivrer. Il attaqua ceux qui l'assiégeoient, & les força de se retirer de devant la place.

Cependant, les violentes exhortations d'Arminius souleverent non seulement les Chérusques, mais les nations voisines; & Inguiomérus, oncle d'Arminius, fort connu & fort considéré des Romains, suivit les impressions de son neveu. Germanicus ne crut pas devoir donner le tems à la ligue qui se formoit d'assembler toutes ses forces. Il fit promptement partir Cécina avec ses quatre légions, lui ordonnant de traverser le païs des Bructères & de gagner la rivière d'Ems. Pédo mena la cavalerie par la lisière de la Frise. Germanicus lui-même embarqua tout le reste de ses troupes sur le Rhin & l'Issel, & traversa le lac devenu depuis le Zuiderzée. Le rendez-vous général étoit l'embouchure de l'Ems, où la flotte, la cavalerie, & les légions commandées

par Cécina se joignirent. Les Cauques fournirent des secours aux Romains. Les Bructeres ravageoient eux-mêmes leur païs, pour couper les vivres à l'armée de Germanicus. Un détachement envoyé par le Général sous la conduite de Stertinius, les battit, les mit en fuite, & parmi le butin se trouva l'une des aigles Romaines qui avoient été perdues dans la défaite de Varus. Les Romains se mirent ensuite en marche pour aller à Arminius, & faisant le dégât dans tout l'espace de terres qui s'étend entre l'Ems & la Lippe, ils arriverent près du lieu funeste, où les légions de Varus taillées en pièces étoient restées depuis six ans sans sépulture.

Germanicus, qui étoit humain & populaire, voulut rendre les derniers devoirs à ces déplorables restes de tant de braves soldats & de leur malheureux chef; & tous ceux qui l'accompagnoient s'attendrirent comme lui par le souvenir de leurs amis, de leurs proches, & par la considération générale du triste sort de la guerre, & des miseres auxquelles l'humanité est sujette. Les devoirs de la piété, qui avoient appellé l'armée de Germanicus en ces tristes lieux, furent remplis avec zele. Aucun ne sçavoit si c'étoit à ses proches, ou à des inconnus qu'il les rendoit; mais, regardant comme amis, comme parens, tous ceux pour qui une commune disgrace les intéressoit également, ils mirent les ossemens en un monceau; partagés entre la douleur sur leurs camarades, & l'indignation contre l'ennemi, versant des larmes, & s'animant à la vengeance. Ce monceau fut recouvert de terre, & Germanicus mit dessus la première pièce de gazon, s'aquittant envers les morts, & montrant l'exemple aux vivans. Tibère l'en blâma, soit par une suite de la malignité qui le portoit à donner un mauvais tour à toutes les actions de Germanicus, soit qu'il pensât véritablement que le spectacle de tant de corps morts étendus sur la terre sans sépulture avoit pu faire une impression fâcheuse sur l'esprit du soldat, & lui inspirer de la crainte pour l'ennemi.

Cependant, Germanicus poursuivoit un ennemi, qu'il n'étoit presque pas moins difficile de trouver que de vaincre. Il le joignit enfin; mais, dans l'unique action qui se livra entre les Romains & les Germains, Arminius profitant de l'avantage que lui donnoit la connoissance parfaite des lieux, & la difficulté d'un païs tout couvert de bois & de marais, dressa une embuscade qui lui réussit si bien, qu'il défit & mit en fuite la cavalerie de Germanicus & les cohortes envoyées pour la soutenir. Les légions seules arrêterent sa victoire; & tout ce que purent faire la bravoure du soldat Romain & l'habileté de son chef, fut de se séparer à armes égales.

Déjà

Déjà la saison étoit avancée, & il fallut que Germanicus songeât à la retraite, qui fut plus laborieuse & exposée à de plus grands périls que tout le reste de la campagne. De retour à la rivière d'Ems, il partagea son armée en trois corps, selon le plan qu'il avoit suivi en partant pour cette expédition. Il se chargea de ramener par mer les quatre légions qui étoient venues par cette voie sous sa conduite. Cécina, avec les quatre autres légions, eut ordre de prendre par le milieu des terres; & la cavalerie, de côtoyer le rivage de l'Océan, jusqu'au Rhin. Cette troisième division fut la seule qui n'éprouva aucune disgrace.

Cette campagne finie, Germanicus réfléchit beaucoup sur les moyens de remédier aux inconvéniens qu'il avoit éprouvés jusqu'alors. Il remarquoit entre autres choses, qu'il lui périssoit plus de soldats par la longueur des marches, que par les hazards de la guerre; que tous les ans il falloit renouveller les équipages; que les Gaules ne pouvoient suffire à remplacer les chevaux que l'on perdoit; qu'une longue file de bagages offroit mille facilités aux embuscades, & embarrassoit beaucoup ceux qui avoient à les défendre, au lieu que rien n'empêchoit de prendre la voie de la mer, dont les ennemis ne pensoient pas même à disputer la possession; qu'en suivant ce plan, on entroit plutôt en campagne; que la flotte porteroit en même tems les légions & toutes les provisions dont elles avoient besoin; que les cavaliers & les chevaux, sans avoir souffert aucune fatigue, se trouveroient tout d'un coup, en remontant les rivières, au milieu du païs ennemi. Germanicus s'en tint là, & il s'occupa de la construction d'une flotte pendant l'hiver, où entrerent en charge à Rome les consuls Taurus & Libon, l'an de Jesus-Christ 16.

Il jugea suffisant le nombre de mille bâtimens, & il les fit de différentes formes, donnant aux uns plus de longueur, avec une proue & une pouppe étroite, sur des flancs qui s'élargissoient beaucoup; d'autres étoient plats, pour pouvoir demeurer à sec sans danger; la plûpart avoient un gouvernail à chaque pointe, afin qu'en changeant simplement la manœuvre des rameurs, ils abordassent indifféremment par un côté ou par l'autre. Il paroît que ces différentes formes de constructions étoient prises sur ce que pratiquoient les Germains eux-mêmes. Plusieurs de ces bâtimens étoient pontés, & c'étoient ceux que l'on destinoit au transport des machines de guerre, des chevaux, des munitions; ils alloient à la voile & à la rame. Appareil formidable par lui-même, & qui le devenoit encore davantage par l'ardeur & la confiance du soldat. L'isle des Bataves, dont les abords sont aisés, fut mar-

quée pour le rendez-vous général de la flotte.

Pendant qu'elle s'assemble, Germanicus apprit que le fort de la Lippe étoit assiégé par les Germains. Il y courut avec six légions, & fit lever le siège. Il rétablit l'autel de Drusus son pere, que les Barbares avoient renversé. Ils avoient pareillement détruit le tombeau dressé l'année précédente aux légions de Varus. Germanicus ne jugea pas à propos de s'exposer de nouveau, en le relevant, aux plaintes & à la censure de Tibere.

A son retour, il trouva tout prêt pour l'embarquement. Il fit partir d'abord les vivres & les autres provisions, distribua les vaisseaux aux légions & aux troupes alliées, & en s'embarquant sur le canal de Drusus, il invoqua son pere, le priant de lui accorder du haut du ciel sa protection dans une entreprise où il marchoit sur ses traces. Il descendit l'Issel joint au Rhin, traversa le lac Flévus, & entra dans l'Océan par l'embouchure orientale du fleuve. De-là il arriva heureusement au fort de l'Ems, où il débarqua ses troupes sur la rive gauche. En cela Tacite l'accuse d'avoir fait une faute, parce que s'il eût remonté l'Ems jusqu'à une certaine hauteur, & fait le débarquement sur la rive droite, il auroit gagné du tems, & se seroit épargné la peine de construire des ponts sur des marécages, que formoit dans les lieux bas où il passa, le voisinage de la mer.

Germanicus s'avança jusqu'au Véser, & campa auprès de ce fleuve, vis-à-vis l'armée des Chérusques, qui occupoient l'autre bord. Ces derniers se mirent en bataille; mais Germanicus, qui n'avoit pas encore eu le tems de jetter des ponts sur la rivière, ne crut pas devoir alors accepter le défi. Il se contenta de détacher la cavalerie Romaine & les Bataves, qui ayant passé le fleuve à gué en différens endroits, engagerent une assez vive escarmouche.

Le Général, ayant ensuite passé lui-même le Véser avec toute son armée, apprit par un transfuge, que les Chérusques renforcés de plusieurs autres nations Germaniques, se préparoient à attaquer son camp. Il se précautionna contre la surprise; & voyant qu'il faudroit bientôt livrer bataille, il souhaitoit s'assurer des dispositions de ses soldats, & songeoit aux moyens de les connoître avec certitude. Il se disoit à lui-même, que les officiers souvent cherchoient plutôt à faire des rapports agréables, qu'à parler selon l'exacte vérité; que les affranchis étoient des ames serviles, en qui l'on ne pouvoit prendre confiance; que les amis mêmes se laissoient aller à la flatterie; qu'enfin si l'on convoquoit l'armée, un petit nombre des plus échauffés, donnoit le ton à la multitude, qui les

ſuivoit par imitation. Il conclut de ces réflexions, que l'unique voie pour ſçavoir au juſte à quoi s'en tenir, étoit d'épier les ſoldats, dans le tems que raſſemblés entre eux, & n'étant plus ſous les yeux de leurs commandans, la liberté des repas militaires les invitoit à ouvrir leurs cœurs, & à exprimer ingénument leurs craintes & leurs eſpérances.

Ainſi, au commencement de la nuit, il ſort ſecrétement, accompagné d'un ſeul ami, & enveloppé dans une fourrure à la mode des Germains. Il ſe gliſſe par des chemins détournés, viſite ainſi tout le camp, prête l'oreille à l'entrée des tentes, & jouit de la douce ſatisfaction de s'entendre donner des louanges bien ſincères. L'un vantoit la bonne mine du Prince, l'autre ſa haute naiſſance; la plûpart inſiſtoient ſur des qualités plus eſtimables, & relevoient ſa patience à l'épreuve des plus rudes fatigues, ſa douceur, ſon égalité d'ame, toujours la même dans les affaires & dans les amuſemens; tous convenoient qu'ils devoient lui donner dans la bataille des témoignages de leur affection & de leur reconnoiſſance. En même tems, ils s'animoient contre la perfidie des Babares, & s'exhortoient mutuellement à les immoler à la vengeance & à la gloire du nom Romain.

Cette même nuit, Germanicus, dit Tacite, eut un heureux ſonge. Il s'imaginoit offrir un ſacrifice, & ſa robe prétexte ayant été gâtée par le ſang des victimes, il en reçut une plus belle des mains de Livie ſon ayeule. Ce ſonge étoit trompeur; car, Germanicus n'avoit à attendre de Livie, que de la haine & des embûches.

Sa confiance cependant s'augmenta par ce prétendu bon préſage, & les auſpices, comme l'obſerve Tacite, ayant été pareillement favorables, il aſſembla ſes troupes pour les haranguer ſuivant l'uſage, & dans ſon diſcours il s'attacha particulièrement à leur faire comprendre, que le ſoldat Romain pouvoit combattre avec avantage au milieu des forêts, auſſi bien que dans les plaines. Les ſoldats répondirent à ſon diſcours par des cris d'allégreſſe; & Germanicus donna le ſignal de la bataille. Tout y étoit diſpoſé de part & d'autre; & elle ſe donna dans une plaine nommée par Tacite *Idiſtaviſus*, qui s'étendoit entre le Véſer & un rang de collines, & qui aboutiſſoit à un bois de haute futaie. Selon Juſte-Lipſe, ce champ de bataille n'étoit pas éloigné de la ville de Brémen. Malgré la bravoure naturelle des Germains, & les puiſſans motifs d'encouragement qui leur avoient été préſentés, la victoire ne coûta pas de grands efforts aux Romains. Pendant que leur infanterie s'avance de front, la cavalerie prit les Barbares en flanc & en queue, & jetta parmi eux un tel déſordre,

que les fuyards se croisoient, les uns quittant la plaine pour gagner les bois, les autres courant du bois vers la plaine.

Cette bataille fut suivie bientôt après d'une autre, où les Romains furent encore vainqueurs. Les Germains, s'étant rassemblés en corps d'armée, choisirent pour une action générale un lieu qui leur sembla très-avantageux. C'étoit une plaine assez étroite & fangeuse, enfermée d'un côté par le fleuve, & de l'autre par un couronnement de forêt, & la forêt elle-même étoit environnée d'un marais profond, si ce n'est à un endroit où les Angrivariens avoient élevé une large chaussée, qui servoit de limite entre eux & les Chérusques. L'infanterie des Germains se posta sur la chaussée; la cavalerie s'embusqua dans la forêt, pour être à portée de prendre en queue les Romains, lorsqu'ils y seroient entrés.

Germanicus, en habile Général, avoit soin d'être informé de tout. Il pénétroit les desseins des ennemis, connoissoit les lieux, ce qu'on affectoit de cacher, ce que l'on montroit ouvertement, rien ne lui échappoit, & il tournoit les ruses des barbares contre eux-mêmes. Il donne ordre à Séïus Tubéron, l'un de ses Lieutenans, d'occuper la plaine avec la cavalerie. Il partage son infanterie en deux corps, dont l'un devoit entrer de plein pied dans la forêt, l'autre attaquer la chaussée. Il prend pour lui ce qui est le plus difficile, & charge du reste ses Lieutenans. Ceux à qui étoit échu le côté du terrein, forcerent aisément les passages. La chaussée se défendoit vigoureusement, & les Romains, allant à l'assaut, étoient exposés à une grêle de traits, qui, partant d'en haut, avoient une très-grande force. Germanicus s'apperçut bientôt que le combat de près étoit trop inégal pour les siens. Il ordonna aux légions de se retirer, & fit agir les frondeurs & ceux qui lançoient des traits avec les machines. Les Barbares élevés sur leur chaussée étoient en butte à ces traits; on les choisissoit à plaisir; un grand nombre sont tués ou blessés; les autres se troublent; & Germanicus, à la tête des cohortes de sa garde, s'empare de la chaussée, & poursuit l'ennemi dans la forêt.

Là on se choque rudement. Les Germains avoient derrière eux un marais, les Romains le fleuve ou les montagnes. Ainsi, la retraite devenant très-difficile aux vaincus, il ne restoit aux uns & aux autres d'espérance que dans leur courage, ni de salut que dans la victoire. La valeur étoit égale, mais la façon de combattre & la différence des armes donnoient un grand désavantage aux Germains. Resserrés dans des lieux étroits, ils ne pouvoient ni étendre, ni retirer leurs longues piques; & dans un combat

de pied ferme, l'agilité de leurs corps leur étoit inutile. Au contraire, le soldat Romain, bien couvert de son bouclier, maniant aisément & adroitement une épée courte, perçoit à coup sûr les vastes corps des Barbares, & leurs visages qui n'étoient point défendus par des casques; & il faisoit de larges escarres dans les rangs des ennemis.

Arminius, soit découragé par la continuité des disgraces, soit fatigué de sa blessure récente, ne montra pas ici autant d'intrépidité & de résolution que de coûtume. Inguiomérus le remplaça courant de rang en rang, & tâchant de soutenir le combat; mais, la fortune secondoit mal sa bravoure. Germanicus se jetta pareillement dans la mêlée, ayant ôté son casque pour être reconnu de tous; & il crioit aux Romains de tuer sans miséricorde. *Il ne nous faut point de prisonniers*, disoit-il; *la destruction de la nation peut seule terminer la guerre*. Lorsqu'il vit le soir approcher, il retira du combat une légion, qu'il chargea de dresser le camp. Les autres rassasierent leur vengeance jusqu'à la nuit par le sang des Barbares. La cavalerie eut peu de part au succès de cette journée.

Le lendemain, Germanicus assembla l'armée victorieuse, & la combla de louanges. Il fit mettre ensuite en un monceau toutes les armes des vaincus, & il plaça dessus cette superbe inscription: *L'ARMÉE DE TIBERE CÉSAR, APRÈS AVOIR SUBJUGUÉ TOUTES LES NATIONS ENTRE LE RHIN ET L'ELBE, A CONSACRÉ CE MONUMENT A MARS, A JUPITER ET A AUGUSTE.* Il ne fit aucune mention de lui-même, soit de crainte d'irriter l'envie, soit qu'il fût content du témoignage que lui rendoit sa vertu.

Les approches de l'hiver, qui se faisoit déjà sentir, avertissant les Romains de songer au retour, le Général renvoya par terre quelques-unes des légions dans leurs quartiers d'hiver. Il embarqua les autres en plus grand nombre sur sa flotte, & par l'embouchure de l'Ems il entra dans l'Océan. D'abord la mer fut tranquille; & les mille vaisseaux Romains avançoient majestueusemert à la rame ou à la voile. Mais, bientôt une nuée épaisse couvrit le ciel; il en tomba de la grêle, présage de la tempête; & dans le moment l'agitation incertaine des vagues, jointe à l'obscurité, rendit la manœuvre difficile, d'autant que le soldat craignant la mer qu'il ne connoissoit point, troubloit l'équipage par ses frayeurs & par ses cris, ou l'embarrassoit par des secours mal entendus.

Cependant, s'éleve un vent violent de midi, qui disperse toute la flotte, entraîne une partie des vaisseaux du côté de la plaine mer, & jette les autres vers des isles bordées de

rochers ou d'écueils. Ce ne fut pas sans peine que les Romains éviterent l'approche de ces isles, qui les menaçoient d'un naufrage certain. Mais, alors le mouvement du reflux étant survenu, & se trouvant d'accord avec la direction du vent, battit la flotte si furieusement, qu'il ne fut pas possible ni de demeurer sur les ancres, ni de vuider les bâtimens innondés par les vagues. Pour les soulager on jetta à la mer les chevaux, les bêtes de somme, les bagages, & enfin les armes.

Ces bâtimens n'étoient pour la plûpart que des barques, faites pour naviger terre-à-terre, & incapables de soutenir les fureur de l'Océan. Ajoûtez le peu d'habileté des navigateurs, l'effroi dont les remplissoit une mer inconnue, & qu'ils se figuroient encore plus terrible qu'elle ne l'est réellement, les rivages habités par des nations ennemies ; tout concourut à rendre complet le désastre de la flotte Romaine. Une partie des vaisseaux périt ; le plus grand nombre fut jetté sur des isles éloignées & désertes, où le soldat mourut de faim, à moins que les flots ne lui fournissent sa subsistance, en lui apportant les corps des chevaux noyés. La galère de Germanicus, qui étoit à trois rangs de rames, aborda seule au païs des Cauques.

Ce Prince, qui avoit un cœur sensible, étoit au désespoir. Tant que dura la tempête, il passa les jours & les nuits sur les endroits de la côte les plus élevés, s'accusant d'être la cause d'un si grand malheur, & prêt dans certains momens à s'en punir, en se précipitant dans la mer, si ses amis ne l'eussent retenu. Enfin, au bout d'un tems, on vit revenir un nombre de vaisseaux, à l'aide du flot, & du vent qui avoit changé. Ils étoient en mauvais ordre ; peu de rames, point de voiles, & des habits étendus en l'air pour en tenir lieu ; quelques-uns privés même de ces foibles secours, se faisoient remarquer par ceux qui avoient souffert. Germanicus se hâta de les radouber, & les envoya visiter les isles de toute cette mer. Il recouvra ainsi la plûpart de ses soldats. Les Angrivariens, récemment soumis, en racheterent plusieurs des peuples plus reculés de la Germanie, & les rendirent. Quelques-uns avoient été portés sur les côtes de la grande-Bretagne, & furent renvoyés par les petits Princes du païs. C'étoit quelque chose de merveilleux que de les entendre au retour raconter ce qu'ils avoient vu. La peur avoit transformé à leurs yeux tous les objets en prodiges ; ou même le plaisir de la fiction leur faisoit débiter des choses absurdes, sur la violence & la hauteur incroyable des vagues, sur des oiseaux d'une figure bizarre & inouie, sur des monstres en qui la forme humai-

ne paroissoit mêlée à celle de différentes bêtes.

La nouvelle du malheur qu'avoit éprouvé la flotte Romaine, ranima les espérances des Germains. Plusieurs peuples penserent à la révolte. Mais Germanicus, attentif à prévenir les conséquences du mépris qu'attire naturellement la disgrace, envoya Silius avec trente mille hommes de pied & six mille chevaux contre les Cattes, & lui-même, avec de plus grandes forces encore, il entra sur les terres des Marses. Tout le païs fut ravagé, & les Romains reprirent une des aigles perdues dans la défaite de Varus. C'étoit la seconde que Germanicus recouvroit. Le principal fruit de cete expédition fut d'augmenter la terreur du nom Romain parmi les Barbares. Jamais, suivant le rapport des prisonniers faits sur eux, ils n'avoient été plus effrayés. Ils disoient que les Romains étoient assurément invincibles, & qu'aucune infortune ne pouvoit les abattre, puisqu'après avoir perdu leurs vaisseaux, leurs armes, pendant que les rivages étoient couverts de leurs morts, & des cadavres de leurs chevaux, ils avoient renouvellé la guerre avec la même fierté, & comme si leur nombre eût été accru par leur désastre.

Les légions furent ensuite ramenées dans leurs quartiers d'hiver, s'applaudissant d'avoir compensé par les avantages qu'elles venoient de remporter sur terre, ce que la mer leur avoit causé de dommages. Germanicus acheva de les consoler par sa libéralité, en faisant rendre à chacun, suivant sa déclaration, la valeur de ce qu'il avoit perdu.

La constance des Germains étoit bien ébranlée par leurs continuelles défaites. Ils délibéroient sérieusement s'ils ne devoient pas demander la paix; & l'on ne doutoit point que la prochaine campagne ne pût terminer la guerre. Mais, Tibere écrivoit lettres sur lettres à Germanicus pour l'exhorter à venir jouir du triomphe qui lui avoit été décerné. Il lui représentoit qu'il avoit assez couru de hazards, assez gagné de batailles; qu'il devoit faire entrer aussi en considération les pertes que les vents & les flots, sans qu'il y eût de sa faute, avoient causées à son armée; que Varus & les Romains étoient vengés; que pour le reste on pouvoit s'en reposer sur les divisions qui ne manqueroient pas de naître entre les Barbares, dès qu'on les laisseroit en repos.

Germanicus ne se rendit pas d'abord, & demanda en grace encore une année pour mettre la dernière main à son ouvrage. Mais, Tibere insista, attaquant sa modestie par l'offre d'un second consulat dont il feroit les fonctions dans la ville. L'Empereur ajoûtoit que s'il étoit besoin de continuer la guerre, il devoit laisser quelque chose à faire à

son frere Drusus ; que la République n'avoit point actuellement d'autres ennemis que les Germains ; que cette seule nation pouvoit fournir matière à Drusus pour acquérir la gloire des armes, & le laurier de triomphateur.

C'étoient-là de purs prétextes. Germanicus le sentoit ; il voyoit parfaitement qu'il n'y avoit que l'envie qui engageât Tibere à lui enlever une gloire dont il étoit déjà presque en possession. Mais, il falloit obéir ; & il quitta l'armée de Germanie pour revenir à Rome.

En arrivant, il fut reçu par les gens de guerre & par le peuple d'une manière qui n'étoit pas propre à guérir la jalousie de l'Empereur. Deux cohortes Prétoriennes seulement avoient été commandées pour aller au-devant de Germanicus ; toutes partirent, se faisant une fête d'honorer son entrée dans la ville ; & les citoyens de tout âge, de tout sexe, se répandirent dans la campagne jusqu'à la distance de vingt milles.

Le 26 Mai de l'an de Jesus-Christ, Germanicus triompha des Chérusques, des Cattes, des Angrivariens, & des autres nations qui habitoient entre le Rhin & l'Elbe. Un grand nombre d'illustres prisonniers marcherent devant le char du triomphateur, Ségimond fils de Ségeste, Thusnelda sa fille, épouse d'Arminius, tenant par la main, ou portant entre ses bras un fils âgé de trois ans, Sésithacus, neveu du même Ségeste, & plusieurs autres, dont on trouvera les noms dans Strabon. Mais, une singularité remarquable, c'est que pendant que toute la famille de Ségeste étoit menée captive dans ce triomphe, lui, il y paroissoit avec honneur & distinction, comme ancien & fidele allié du peuple Romain. On portoit aussi en pompe les dépouilles des Germains, des représentations de montagnes, de fleuves, des tableaux où étoient peints les combats ; & quoique la guerre ne fût pas terminée, on n'en regardoit pas le triomphe de Germanicus comme moins justement mérité ou moins glorieux, parce qu'il n'avoit pas tenu à lui qu'il ne la consommât par une victoire complette.

Tout le peuple contemploit avec admiration la prestance héroïque de ce Prince, son air aimable, cinq enfans autour de lui dans son char. Mais, une inquiétude secrete mêloit de l'amertume à cette joie, lorsqu'on se rappelloit le souvenir de son pere Drusus, de son oncle Marcellus, tous deux enlevés par une mort prématurée à la vive tendresse & aux espérances du peuple Romain; en sorte que la destinée de la nation sembloit être de perdre avant le tems tous ceux qui faisoient ses délices.

Tibere fit une largesse au peuple de trois cens sesterces par tête au nom de Germanicus, & il voulut être son collegue

dans le consulat qu'il lui avoit promis pour l'année suivante. Mais, ces démonstrations extérieures de bienveillance n'en imposoient à personne. On sçavoit qu'il n'aimoit point son neveu ; & il en fournit bientôt une nouvelle preuve, en se ménageant par ses artifices l'occasion de l'éloigner de Rome, ou saisissant celle que le hazard lui présenta. Les Parthes, l'Arménie, la Cappadoce, les provinces mêmes de Syrie & de Judée, tout l'Orient, en un mot, étoit alors agité ou menacé de troubles, qui lui servirent de prétexte. On donna donc à Germanicus le commandement sur toutes le provinces d'Outremer, avec une autorité supérieure à celle des proconsuls ou propréteurs qui en gouvernoient les différentes parties, soit au nom du Sénat, soit au nom du Prince.

L'emploi étoit brillant, & tel que l'avoit eu autrefois Pompée, & après lui Brutus & Cassius. Mais, Tibere avoit ménagé un adversaire à Germanicus en la personne de Cn. Pison, qu'il nomma à ce dessein gouverneur de Syrie.

Germanicus partit de Rome & de l'Italie sous les consuls Cœlius Rufus & Pomponius Flaccus. Il prit sa route par la mer Adriatique, & vit en passant sur la côte de Dalmatie, Drusus, qui avoit été envoyé en ce païs, à l'occasion de la guerre entre Arminius & Maroboduus. De-là, côtoyant l'Illyrie, il vint à Nicopolis en Epire près d'Actium, où il prit possession de son second consulat.

La navigation de Germanicus avoit été difficile & périlleuse. C'est ce qui l'obligea de séjourner quelque tems à Nicopolis, pendant que l'on radouboit sa flotte, qui avoit beaucoup souffert; & il profita de cet intervalle pour visiter ces lieux célebres par la victoire qui avoit rendu Auguste maître de l'Empire Romain. Il considéra le Promontoire & le golfe d'Actium, les monumens érigés par le vainqueur, le camp du vaincu, tous objets qui lui rappelloient également la mémoire de ses ancêtres. Car il étoit petit-fils d'Antoine, & petit-neveu d'Auguste ; en sorte que dans tout ce qu'il voyoit, il trouvoit en même tems des motifs de joie & de douleur.

Il se rembarqua ensuite, & étant venu à Athènes, il témoigna sa considération pour une ville si ancienne & si illustre, en y marchant sans pompe, & précédé d'un seul licteur. Les Athéniens s'efforcerent de lui rendre les honneurs les plus recherchés, & pour donner du prix à leurs flatteries, ils se relevoient eux-mêmes par le souvenir de la gloire de leurs ayeux.

D'Athènes il passa en Eubée, & de-là à Lesbos, où Agrippine accoucha d'une fille, qui fut nommée Julie, la dernière de ses enfans. Germanicus con-

tinua sa route par l'Hellespont, vit les villes de Périnthe & de Byzance en Thrace, enfila le canal du Bosphore, & vint jusqu'à l'entrée du Pont-Euxin, satisfaisant sa curiosité & le louable désir qu'il avoit de voir par ses yeux ce qu'il ne connoissoit qu'imparfaitement par la renommée ; & les peuples tiroient avantage de ces voyages d'un Prince bienfaisant. Car, par-tout où il passoit, il rétablissoit la tranquillité & le bon ordre dans les provinces, fatiguées par des discordes intestines, ou par les injustices des Magistrats.

Au retour il se proposoit d'aller à l'isle de Samothrace, fameuse dans tout l'univers par les mystères qui s'y célébroient. Mais, les vents du nord l'en ayant empêché, il côtoya de nouveau l'Asie, vint reconnoître les ruines d'Ilium & l'origine du nom Romain ; enfin, il aborda à Colophon, dans le dessein de consulter l'oracle d'Apollon de Claros.

Tacite, à cette occasion, nous instruit du rit particulier de cet oracle, où ce n'étoit pas une femme, comme à Delphes, qui servoit d'organe à Apollon. C'étoit un Prêtre, choisi dans certaines familles du païs, & communément de Milet. On ne faisoit connoître à ce Prêtre que le nombre & les noms de ceux qui venoient consulter le dieu ; après quoi il descendoit dans un antre, y buvoit de l'eau d'une fontaine mystérieuse, par laquelle inspiré, quoiqu'homme sans lettres, & sans aucune notion de poësie, il donnoit ses réponses en vers sur les objets dont chacun avoit l'esprit occupé. Une telle opération avoit besoin d'être aidée par le manege des ministres du temple ; & on peut croire qu'ils ne s'y oublioient pas. Après la mort de Germanicus, on prétendit que l'oracle la lui avoit prédite. Avant l'évènement, personne ne s'en étoit douté.

Cependant Cn. Pison, qui étoit chargé de causer du désagrément à Germanicus de toutes les façons dont il pourroit s'aviser, commençoit à Athènes son odieux ministère. Il entra dans la ville avec un fracas qui y jetta le trouble & l'épouvante ; & il tint au peuple un discours rempli de propos outrageans, taxant obliquement Germanicus d'avoir mal soutenu la gloire du nom Romain, en marquant de la bienveillance & de la considération, non pas aux Athéniens, qui n'existoient plus depuis plusieurs siècles, mais à un vil amas de toutes sortes de nations, aux alliés de Mithridate contre Sylla, & d'Antoine contre Auguste. Après cette brusque incartade, il part, & coupant à travers les Cyclades, il atteignit Germanicus à Rhodes. Ce Prince sçavoit de quelle manière Cn. Pison s'étoit conduit à Athènes. Mais, il étoit d'une si grande douceur, que le voyant près de périr par une tempête qui le jettoit contre des écueils,

au lieu de jouir du malheur de son ennemi, dont le hazard le délivroit sans qu'il s'en mêlât, il envoya à son secours des triremes qui le dégagerent. Cette générosité ne fit aucune impression sur Pison. Il resta à peine un jour avec ce Prince, & se hâta de le quitter, pour arriver avant lui en Syrie. Dès qu'il se vit à la tête des légions, il n'est point de moyen qu'il ne mît en usage pour les corrompre, distributions d'argent, caresses basses & indécentes, partialité déclarée en faveur des mauvais sujets contre les bons.

Quelque vif ressentiment que ces indignes manœuvres dussent causer à Germanicus, & quelque empressement qu'il eût d'en arrêter le cours, il préféra le service du Prince & de la République, & il tourna ses pas du côté de l'Arménie. Orode, établi roi de ce païs par Artabane son pere, depuis la fuite de Vonone, ou s'étoit déjà retiré, ou ne fit aucune résistance; & la couronne d'Arménie étant devenue vacante, Germanicus, suivant le vœu des peuples, la donna à Zénon, fils de Polémon, qui sous la protection des Romains avoit règné dans une partie du Pont & de la Cilicie.

La nouvelle de cet acte de puissance & d'autorité suprême, exercé en Arménie par Germanicus au nom de l'Empereur, vint à Rome à peu près dans le même tems que celle de la pacification des troubles de Germanie, par les soins de Drusus. On décerna aux deux jeunes Princes l'honneur de l'ovation, & l'on dressa des arcs de triomphe aux deux côtés du temple de Mars vengeur, avec des statues qui les représentoient, Tibere se faisant une plus grande gloire d'avoir affermi la paix par la sagesse de sa conduite, que s'il eût remporté des victoires en bataille rangée.

Germanicus régla encore les affaires de la Cappadoce & de la Commagene, qu'il réduisit l'une & l'autre, conformément aux décrets du Sénat, en provinces Romaines, soulageant les peuples d'une partie des impôts qu'ils payoient à leurs Rois, pour leur rendre plus douce & leur faire goûter leur nouvelle situation. Deux de ses amis, Véranius & Servéus, furent établis gouverneurs, l'un de la Cappadoce, l'autre de la Commagene.

La facilité que trouvoit Germanicus à réussir dans tout ce qui faisoit l'objet de sa commission, ne le consoloit point des mauvais procédés de Cn. Pison, qui, récemment encore ayant eu ordre de sa part de lui amener ou d'envoyer sous la conduite de son fils, une partie des légions en Arménie, avoit refusé d'obéir. Les mécontentemens si légitimes du Prince étoient encore aigris par les discours de ses amis, qui, suivant la méthode de toutes les Cours, exagéroient le vrai,

ajoûtoient du faux, & ne manquoient aucune occasion de rendre odieux Cn. Pison, Plancine, sa femme & leur fils.

Germanicus étoit doux naturellement; la politique l'engageoit à dissimuler; ainsi à la première entrevue qu'il eut avec Cn. Pison, dans une ville de Syrie, où la dixième légion avoit ses quartiers d'hiver, il se composa pour ne point prendre un air, ni un ton menaçant. Mais, à travers les ménagemens dont il usoit dans ses discours, il étoit aisé de découvrir sa colère. Cn. Pison répondit par des prieres où l'orgueil se faisoit sentir; & ils se séparerent avec une haine réciproque, quoiqu'elle n'allât pas jusqu'à une rupture ouverte. Cn. Pison, qui devoit assister à côté de Germanicus au tribunal que tenoit ce Prince, y paroissoit rarement; & s'il faisoit tant que de s'y trouver, c'étoit avec des manières pleines d'arrogance, & qui annonçoient une perpétuelle contradiction. Il montroit sa mauvaise humeur en toute rencontre.

Cependant, arriverent des ambassadeurs d'Artabane roi des Parthes, pour renouveller l'alliance avec les Romains. Il témoignoit désirer une entrevue avec Germanicus; & pour honorer le fils de l'emperur Romain, il se déclaroit disposé à s'approcher des bords de l'Euphrate. Le motif de toutes ces démonstrations d'amitié & de politesse se déceloit par la demande qu'il faisoit ensuite, que l'on éloignât Vonone de la Syrie, d'où il pouvoit entretenir des intelligences avec les seigneurs Parthes, & troubler la paix du royaume.

La réponse de Germanicus fut noble & majestueuse, sur l'article de l'alliance entre les Romains & les Parthes; assaisonnée de dignité & de modestie, pour ce qui le regardoit personnellement. Il accorda ce qu'on lui demandoit touchant Vonone, & il le fit transférer à Pompeiopolis en Cilicie, moins encore dans la vue de satisfaire Artabane, que pour mortifier Cn. Pison, dont ce Prince détrôné avoit recherché la bienveillance, en faisant sa cour à Plancine, & en la comblant de riches présens.

L'année suivante, Germanicus fit le voyage de l'Égypte, dans la vue de connoître & d'étudier les antiquités d'un païs si fécond en merveilles; mais, il prétextoit les besoins de la province. En effet, à son arrivée, il fit baisser le prix des grains, en donnant ordre qu'on ouvrît les greniers. Il y affecta aussi des manières tout à fait populaires, marchant sans gardes, & prenant la chaussure & l'habillement des Grecs, à l'imitation de ce qu'avoit fait autrefois Scipion l'Africain à Syracuse, pendant la seconde guerre punique. Scipion en avoit été blâmé par quelques-uns, & Germanicus le fut en plein Sénat par Tibere, qui pourtant

n'appuya pas sur cet article. Un point qui le touchoit tout autrement, & dont il fit des plaintes très-graves, fut la liberté que Germanicus avoit prise d'entrer en Égypte sans le congé de l'Empereur, contre la défense expresse qu'en avoit faite Auguste à tout Sénateur, & même aux chevaliers Romains qui tenoient un rang distingué dans leur ordre.

On ne peut disconvenir que Germanicus ne fût en faute, parce qu'il devoit connoître le caractère du Prince sous lequel il vivoit. Mais, la droiture & l'innocence de ses intentions le faisoient agir avec sécurité ; & n'ayant pas le moindre soupçon que son voyage fût improuvé, il l'acheva paisiblement, remontant le Nil depuis Canope jusqu'à Eléphantine & à Syene, sous le tropique du Cancer. Nous ne suivrons point Tacite dans le dédail des différens objets qui attirerent la curiosité & l'admiration de Germanicus en Egypte ; ce sont choses très-connues.

Germanicus, à son retour d'Égypte, trouva, en arrivant à Antioche, tout ce qu'il avoit ordonné dans le civil & dans le militaire, abrogé, annullé, ou changé par des ordonnances contraires. Il en fit des reproches amers à Cn. Pison, qui de son côté ne garda aucunes mesures. Il étoit impossible qu'ils demeurassent plus long-tems ensemble ; & Cn. Pison résolut d'abandonner la Syrie. Mais, lorsqu'il étoit près de partir, Germanicus étant tombé malade, ce fut pour son ennemi un motif de ne point se hâter. Il ajoûta même de nouveaux excès à ceux dont il s'étoit déjà rendu coupable. Car, la santé du Prince ayant paru devenir meilleure, & les habitans d'Antioche se préparant à acquitter les vœux qu'ils avient faits pendant sa maladie, Cn. Pison survient avec ses licteurs, renverse l'appareil du sacrifice, enleve les victimes qui étoient déjà au pied des autels, chasse & disperse la multitude qui s'étoit assemblée & ornée comme pour un jour de fête ; & après cet exploit, il se retira à Séleucie, ville voisine d'Antioche.

Germanicus n'étoit point guéri, & cette lueur de convalescence fut bientôt suivie d'une rechûte. Le mal, grand en lui-même, étoit encore augmenté par la persuasion où étoit le malade que Cn. Pison l'avoit empoisonné. On prétendoit aussi trouver des preuves de maléfices & de sortileges, des cendres & des os de corps humains déterrés, à demi brûlés, & souillés d'un sang noir & épais, des formules de dévouement aux dieux de l'Enfer, le nom de Germanicus gravé sur des lames de plomb ; & ceux qu'envoyoit Cn. Pison pour demander des nouvelles de la santé du Prince, étoient regardés comme des

espions qui venoient s'informer du progrès de la maladie.

Cette dernière circonstance sur-tout excitoit en même tems l'indignation & la crainte dans l'esprit de Germanicus. « Faudra-t-il donc, disoit-il, que » ma porte soit assiégée par » mes ennemis, & que je ren- » de sous leurs yeux les der- » niers soupirs ? Que devien- » dra ma femme infortunée ? » Que deviendront mes enfans » en bas âge ? Le poison semble » trop lent ; on se hâte, on » s'empresse pour envahir la » province & le commandement » des Légions. Mais, Germani- » cus n'est pas encore réduit si » bas ; & l'auteur de ma mort » ne s'enrichira pas de mes dé- » pouilles » Il dresse aussi-tôt une lettre pour déclarer à Cn. Pison, qu'il rompt toute amitié avec lui ; & il est fort probable qu'il lui ordonna en même tems de sortir de la province. Cn. Pison ne différa plus, & leva l'ancre ; mais, il avoit soin de n'avancer que lentement, afin d'être plus à portée de revenir, dès le premier moment que la mort de Germanicus lui rouvriroit l'entrée de la Syrie.

L'éloignement de Cn. Pison fut pour Germanicus une légère consolation, qui lui procura quelque soulagement, & ranima un peu son espérance. Mais bientôt, accablé par le mal, & se sentant défaillir, il fit approcher ses amis, & dans sa douleur extrême, ne respirant que la vengeance, ne respectant pas même assez la divinité, il leur parla en ces termes : » Si je mourois de mort natu- » relle, j'aurois droit d'accu- » ser d'injustice les Dieux mê- » mes, qui m'enleveroient pré- » cipitamment dans ma jeunesse » à mes parens, à mes enfans, » à ma patrie. Mais, victime » innocente des fureurs de Cn. » Pison & de Plancine, je » vous charge par les dernières » prieres que je répands dans » vos cœurs, de rendre com- » te à mon pere & à mon frere » de toutes les indignités que » j'ai souffertes, & des embû- » ches détestables qui m'ont ré- » duit au point de finir une » vie malheureuse par une » mort funeste. Ceux, que mon » rang ou la parenté m'avoient » attachés, ceux mêmes qui pou- » voient avoir contre moi quel- » que mouvement d'envie, » s'attendriront sur mon sort, » verront avec douleur, que » dans une fortune florissante, » après avoir échappé aux ha- » zards de tant de guerres, il » m'ait fallu périr par la fraude » d'une femme. Il vous sera » permis de porter vos plain- » tes au Sénat & d'invoquer les » loix. Le principal devoir des » amis n'est pas de plaindre » inutilement leur ami mort, » mais de se souvenir de ce » qu'il a désiré, & d'exécuter » ses derniers ordres. Ceux mê- » mes, qui ne connoissoient pas » Germanicus, le pleureront. » Vous le vengerez, si c'étoit

» à moi que vous teniez, & » non à ma fortune. Montrez au » peuple Romain la petite-fille » d'Auguste, qui est en même » tems mon épouse; présentez » aux yeux des Citoyens ma » nombreuse famille, six enfans » des deux sexes. Les accusa- » teurs auront toute la faveur » de la commisération; & si les » accusés osent alléguer des » ordres criminels, ou on ne » les croira pas, ou on ne les » en jugera pas plus dignes de » pardon. » En finissant ce discours, Germanicus tendit la mains à ses amis, & tous la lui serrant, jurerent qu'ils perdroient la vie avant que d'abandonner une si légitime vengeance.

Le Prince mourant adressa ensuite la parole à Agrippine, & il la conjura par la mémoire d'un époux qui lui étoit si cher, par leurs enfans, gages mutuels de leur tendresse, d'adoucir un peu sa fierté, de céder aux rigueurs de la fortune ennemie, & de se donner bien de garde, lorsqu'elle seroit de retour à Rome, d'irriter les personnes puissantes par une rivalité mal entendue. Il lui donna ces avis tout haut, & lui parla encore en particulier; & l'on comprit aisément qu'il craignoit pour sa famille la haine de Tibère. Il n'en avoit que trop de raisons.

Il mourut peu après, laissant dans le deuil & les larmes non seulement la province, mais tous les païs circonvoisins, les Rois mêmes & les peuples étrangers. La douleur dans Antioche fut poussée jusqu'à des excès insensés. Le jour que Germanicus mourut, on lança des pierres contre les temples, on renversa les autels des Dieux, quelques-uns jetterent dans la rue leurs Dieux domestiques, & il y en eut qui exposerent les enfans qui leur étoient nés en ce triste jour. On rapporte que des peuples barbares, qui étoient en guerre, soit entr'eux, soit contre les Romains, interrompirent les opérations militaires, comme dans une calamnité publique; que plusieurs des Princes de l'Orient se raserent la barbe, & firent couper les cheveux de leurs femmes, ce qui étoit chez eux la marque du plus grand deuil; & que le roi des Parthes, par la même raison, s'abstint de la chasse, & ne mangea point en public avec les Grands de son Royaume.

Germanicus méritoit cette affection universelle par sa bonté envers les Alliés, par sa clémence à l'égard même des ennemis. Charmant pour tous ceux qui le voyoient, respecté & chéri de ceux mêmes qui avoient seulement entendu parler de lui, il conservoit toute la dignité de son rang, sans qu'il parût dans ses manières aucune trace de hauteur ni d'arrogance.

Ses obseques, célébrées sans pompe, n'en eurent pas moins d'éclat par les regrets & les louanges que l'on donnoit à sa vertu. Son corps, avant que

d'être brûlé selon l'usage, fut exposé nu dans la place publique d'Antioche, qui étoit le lieu destiné à la cérémonie des funérailles. S'il porta des marques de poison, c'est ce que Tacite n'ose décider, parce que les témoignages ne furent point uniformes, & que chacun en jugea suivant ses préventions de tendresse & de commisération pour Germanicus; ou d'amitié pour Cn. Pison. Pline & Suétone rapportent que le cœur ne put point être brûlé, & fut trouvé entier avec les os, après que les flammes furent éteintes. Le fait paroît constant, puisque, selon Pline, les accusateurs de Cn. Pison & ses défenseurs en convinrent, & que la question fut réduite entr'eux à sçavoir si c'étoit le poison ou la maladie qui avoit communiqué au cœur cette vertu de résister aux flammes. Peut-être auroit-il été plus simple de n'y point chercher de mystère, & de supposer qu'un arrangement singulier & fortuit avoit mis le cœur à l'abri de l'action du feu.

A Rome, la consternation fut extrême, lorsque l'on y apprit la maladie de Germanicus. La douleur, l'indignation, les plaintes les plus vives éclaterent de toutes parts. « C'est » donc dans cette vue, disoit- » on, qu'on l'a relégué aux » extrêmités de l'Empire; c'est » pour cette fin que Cn. Pison » a été nommé gouverneur de » Syrie; voilà où tendoient les » secrets entretiens de Livie » avec Plancine. Ah! certes; » nos Anciens avoient raison » dans tout ce qu'ils nous ont » dit de Drusus. Les maîtres » du monde n'aiment pas dans » leurs fils un caractère popu- » laire; & il ne faut point » chercher d'autre cause de la » mort des Princes aimables » qui sont encore l'objet de » nos regrets, que le dessein » qu'ils ont eu de rendre la » liberté au peuple Romain, » & de rétablir l'égalité ré- » publicaine. » Pendant que les citoyens s'entretenoient de ces tristes pensées, la nouvelle de la mort de Germanicus arriva; & mit le comble à la désolation publique. Sans attendre aucune ordonnance du Sénat, ou des Magistrats, toute affaire cessa dans Rome; les places étoient désertes, les maisons & les boutiques fermées; un morne silence, interrompu seulement par les gémissemens & les soupirs, règnoit dans toute la ville; & en cela rien n'étoit composé ni étudié. S'ils prenoient les marques de deuil au dehors, leur douleur intérieure passoit ce qu'ils en exprimoient.

Par hazard, des négocians partis de Syrie dans le tems que Germanicus vivoit encore, firent par les discours qu'ils débiterent, renaître l'espérance. Ce qu'ils disoient fut cru, & sur le champ répandu. L'heureuse nouvelle vole de bouche en bouche, toujours accrue & embellie par chacun de ceux qui en rendent compte. La joie

s'empare

s'empare des esprits; on court aux temples, on en fait ouvrir les portes. Il étoit nuit, & cette circonstance favorisoit encore la hardiesse d'affirmer, & la facilité à croire. Tibere fut éveillé par les cris de joie du peuple, qui chantoit en chœur: *Rome est sauvée, la patrie est sauvée, Germanicus est vivant.* Il ne se mit point en peine d'arrêter un faux bruit, qui alloit se détruire de lui-même; & la douleur se renouvella plus vive parmi la multitude, qui crut perdre Germanicus une seconde fois. Elle fut long-tems inconsolable; & les jours même des Saturnales destinés de toute antiquité à la réjouissance & aux divertissemens, se passerent dans le deuil & dans les larmes.

Le Sénat décerna à la mémoire du Prince toutes sortes d'honneurs, des couronnes, des statues, des arcs de triomphe à Rome, sur les bords du Rhin, sur le mont Amanus en Syrie, avec des inscriptions qui continssent le récit de ses exploits, & qui exprimassent qu'il étoit mort pour le service de la République. Comme il avoit aimé les Lettres, & cultivé même avec succès l'éloquence du Barreau & la Poësie, on ordonna que son buste seroit placé parmi ceux des illustres Écrivains, dont la salle du Sénat étoit ornée. On vouloit même que ce buste fût plus grand & plus décoré que les autres. Tibere s'y opposa, disant que la différence de la fortune ne décidoit point du degré de mérite littéraire; & qu'il étoit assez glorieux pour Germanicus d'être compté au rang des Auteurs qui devoient servir de modeles. L'ordre des Chevaliers signala aussi son zele envers la mémoire du Prince mort, en prenant sa représentation pour étendard dans la pompe solemnelle qui se célébroit tous les ans le quinze de Juillet.

Germanicus avoit eu de sa femme Agrippine, neuf enfans, entr'autres trois fils & trois filles, Néron, qui étoit l'aîné, & qui fut tué par Tibere, dont il avoit épousé la petite fille, nommée Julie Drusille; Drusus, aussi tué par le commandement de Tibere; Caligula qui fut empereur; Agrippine qui fut mariée trois fois, 1.° à Domitius, dont elle eut Néron empereur; 2.° à Crispus Passiénus; 3.° à l'empereur Claude; Drusille, seconde fille de Germanicus, fut mariée 1.° à Lucius Cassius; 2.° à Marcus Lépidus; Livie, sa troisième fille, fut mariée à Marcus Vicinius.

Quoique Germanicus soit mort à 34 ans, & qu'il ait passé la plus grande partie de sa vie à la guerre, il ne laissa pas de composer, dit Suétone, des comédies Grecques, & d'autres ouvrages. Il cultiva avec assez de soin, comme nous l'avons déjà dit, l'éloquence & la poësie Grecque & Latine. Il plaidoit quelquefois dans le barreau, & haranguoit dans le